

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE
SCIENTIFIQUE

Université BATNA 2
Faculté des Lettres et des Langues Etrangères
ECOLE DOCTORALE ALGERO-FRANÇAISE
Département de langue et lettres françaises

**Les questions existentielles dans la littérature algérienne
d'expression française de l'ère coloniale**

Pour l'obtention du diplôme de Doctorat ès Sciences
Option : Sciences des Textes Littéraires

Présentée et soutenue publiquement par
M. MADI Abane

Directeurs de thèse : Pr **KHADRAOUI Saïd**
Université EI Hadj Lakhdar Batna 2

Le Jury

Dr Samira BOUBAKOUR	Président	Batna 2
Pr Saïd KHADRAOUI	Rapporteur	Batna 2
Dr Djamel BENDIHA	Examineur	Batna 2
Pr Abdelouahab DAKHIA	Examineur	Biskra
Dr Aini BETOUCHE	Examineur	Tizi-Ouzou
Dr Abdelaziz KHATI	Examineur	Tizi-Ouzou

2016-2017

Dédicace

Je dédie ce modeste travail à :

- ✓ A toutes celles et à tous ceux qui se donneront la peine de me lire ;
- ✓ A toutes celles et à tous ceux avec qui j'ai des liens, de quelque nature que soient ces liens : militants, familiaux, amicaux ou professionnels ;
- ✓ A toutes celles et à tous ceux qui diffusent du savoir sur la Toile ;
- ✓ A toutes celles et à tous ceux qui, réfléchissant par l'écrit, nous mènent là où l'obscurité est interrogatrice.

Remerciements

Je tiens à remercier :

- ✓ Mon directeur de recherche, M. Khadraoui, qui m'a accompagné avec la plus grande patience qui soit, joignant l'exigence de rigueur à l'humanisation du travail ;
- ✓ Toute l'équipe de l'école doctorale de Batna : les staffs administratif et pédagogique : la réflexion a été encouragée par les facilités administratives au point de faire primer la recherche sur le protocolaire ;
- ✓ Toutes celles et tous ceux qui ont contribué, d'une manière ou d'une autre, à la consécration de ce labeur.

« Dans son opuscule de 1798 sur *Le conflit des facultés*, Kant a, l'un des premiers, montré comment les savoirs, du moment où ils ont pris la forme de « disciplines », officiellement reconnues comme telles, et en quelque sorte codifiées, dans le cadre de systèmes d'organisation des études universitaires où une place exacte leur était fixée et où les compétences exigées pour les pratiquer étaient formellement sanctionnées, sont du même coup entrés dans des champs de conflits, où jouent des rapports de forces dont la nature, si elle a des incidences non négligeables sur la manière dont se forment et circulent les idées, n'est pas d'essence purement intellectuelle ou théorique, ce qui constitue l'un des principaux aspects de leur socialisation à l'époque moderne où enseignement et production de savoir sont strictement corrélés entre eux, sous la surveillance d'organismes de contrôle qui en assurent le caractère public, sous l'autorité du pouvoir d'Etat en dernière instance. »

Pierre Macherey, **Le rôle des conflits disciplinaires dans l'histoire des savoirs : le cas de la sociologie de la connaissance**, [Colloque « Les disciplines face à leur histoire »](#) (Ens, octobre 2008)

Sommaire

Dédicace et Remerciements.....	2
Avant-propos.....	5
Introduction générale.....	10
I] Le versant épistémologique.....	11
II] Le versant notionnel.....	20
III] Le versant protocolaire.....	31
PREMIERE PARTIE : L'alliance épistémologique.....	43
I] Les sentences originaires de l'épistémologie.....	44
II] Les parcours mutilés de la méthodologie.....	98
III] Les dissidences vitales de la matière scientifique.....	148
DEUXIEME PARTIE : L'Histoire littéraire « confisquée ».....	181
I] La littérature dans l'Histoire coloniale.....	183
II] Les accents hégémoniques de la critique.....	280
TROISIEME PARTIE : La littérature face à son statut.....	356
I] Une littérature doublement mineure.....	361
II] Thématiques valorisées.....	412
III] Des problématiques existentielles.....	461
Conclusion générale.....	511
I] La contribution disciplinaire.....	511
II] Hypothèses pluri-processionnelles.....	518
III] Ouvertures idéologiques.....	521
IV] L'énoncé final.....	524
Bibliographie.....	526

AVANT-PROPOS

« Feyerabend ne se contente pas de dire que la science est une entreprise « anarchique », c'est-à-dire privée d'ordre et de mesure ; il va jusqu'à soutenir qu'elle est une entreprise « anarchiste », hostile à tout effort de reprise en main, et qui assume toutes les conséquences de ce rejet. »

Pierre Macherey, *Paul Feyerabend Contre la méthode (Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance)*, (26/03/2008)

1° Le recul des plumes

Toute appréhension d'une littérature provient d'un désir de perception de l'espace collectif, qui est envisagé par des catégories dictées par l'hégémonie de l'Histoire. Cette manière de percevoir le collectif a créé diverses épithètes auxquelles est assignée la tâche de faire des contours et de marquer les productions littéraires ; cela ne peut s'entendre que si une valorisation de l'acte productif de la parole est remis à un sens a-historique. C'est-à-dire rétablir à la pensée le pouvoir d'opérer en dehors de ce que l'Histoire a édifié en institutions. Est-il possible de faire table rase de tout ce que nous avons hérité de ceux qui ont osé penser le Présent, leur Présent ?

Pour la littérature maghrébine, l'origine historique n'a pu assumer son versant politique que lorsque les nationalistes ont décidé, d'après la littérature politique produite par le mouvement nationaliste, de fonder un Etat qui fasse exister les peuples nord-africains dans ce que le monde contient en entités géostratégiques et en conflictualités pro-capitalistes. Le Maghreb politique, dont la naissance est très récente, reste très attaché à des considérations para-politiques que la modernité occidentale (basée sur la sururbanisation) avait classées. Le défi philosophique des nationalistes était dur à réaliser : créer un Etat et faire avancer les masses dans la refondation des concepts propres à la pensée du collectif. Ces concepts, repris par les populations locales, étaient issus de la transmission mécanique par l'oralité et autres procédés narratifs. Ces procédés, même de nature orale, avaient un fond thématique commun et une forme qui caractérise les récits les purs fonds communs, dont les narrations n'ont qu'un foyer extensible, lequel a des contours décidés par les communautés collectives humaines. Face à la montée des récits tournés vers la valorisation inconditionnelle de l'Être élu, les peuples, confédérations de tribus (donc fortement marqué par la névrose collective de soi), étaient contraints de revoir leurs propres fondements. Les critères d'existence et de visibilité des nations sont décidés par les détenteurs de la légitimité morale : que peut l'Afrique du Nord dans l'espace

civilisationnel mondial ? L'apport est subordonné à la constitution éthique de soi. Tous conspirent contre cet impératif.

Le soi collectif est censé reprendre tous les éléments subjectifs qui tuent l'objectivité bourgeoise. Cette objectivité draine les communautés acquises à la sujétion de la dynamique de la pensée aux structures figées générées par l'Histoire. Pour qu'un soi collectif soit possible, il faudrait que l'Être se mette face-à-face avec lui dans un vide où la quête de soi est contrée par les alliances des appareils conceptuels. Cette posture est une aubaine tant qu'elle punit en silence. Or, le soi collectif nord-africain est l'objet d'une diversion affective, sinon passionnelle. Le soi collectif résiste à l'examen, car toute pensée est critique et toute critique est une négation de l'originalité de la posture initiale, en somme trop confortable.

L'Afrique du Nord peut se constituer en bloc politique si elle accepte de rompre le fil avec l'héritage confortable de la couverture passionnelle offerte par l'imaginaire collectif fait dans sa quasi-totalité de la pulsion religieuse. Or, dans les divers moments qui ont marqué l'Afrique du Nord il y avait peine à la structuration de la collectivité par des moyens capables d'être en phase avec l'évolution historique. C'est justement de cela qu'ont hérité les nationalistes de l'ère contemporaine, lesquels étaient coincés entre deux machines : celle du colonialisme et celle du Concept. Imaginer un espace collectif, c'est souscrire à la dialectique incontrôlée Sujet/Objet.

Les défis auxquels sont confrontés les peuples décolonisés sont accentués par les positions hégémoniques tenues par les détenteurs du moment techno-culturels, monopolisant l'esprit et la forme des arts. Il ne peut y avoir d'imagination sans implication de l'Autre inidentifié dans la perception de la passion collectivisante. Or, dans toute représentation de soi il y a de vifs clivages qui vont à l'encontre de la constitution d'un Être guéri des traumatismes historiques vécus par les sensibilités muettes. Quand l'Afrique du Nord exprimait son souhait de se constituer en entité politique, elle a cessé d'être le réceptacle des illusions de la froideur culturalo-valorisante entretenue par les missionnaires du capitalisme qui actionnaient le beau contre le vrai. A son acmé, l'orientalisme était la seule image fabriquée sur soi. La contrainte est double : l'Autre qui doit être en nous, nous qui devons nous penser par nous-mêmes. Ce *nous* reprend toutes les postures que le pronom veut concentrer dans des temporalités grammaticalisées. Dans *Humain, trop humain*, Nietzsche écrit : «

« La science donne à celui qui y consacre son travail et ses recherches beaucoup de satisfaction, à celui qui en apprend les résultats, fort peu. Mais puisque peu à peu toutes les vérités importantes de la science deviennent ordinaires et communes, même ce peu de satisfaction cesse d'exister : de même

que nous avons depuis longtemps cessé de prendre plaisir à connaître Deux fois deux font quatre. Or, si la science procure par elle-même toujours moins de plaisir, et en ôte toujours davantage en rendant suspects la métaphysique, la religion et l'art consolateurs, il en résulte que cette source du plaisir se tarit, à laquelle l'homme doit presque toute son humanité. »¹

2° La solitude des rebelles

C'est ainsi que la littérature se donne la mission de penser soi tout en maintenant l'Autre dans une posture plus élevée que le soi auquel nous sommes liés. La narration est l'expression la plus proche du désir de vitalisation de la parole orpheline. La littérature maghrébine est née justement de la tension historique qui faisait du sujet l'élément garant de la transition morale. Les greffages linguistiques démontrent que, par tous les colonialismes vécus, l'Être maghrébin n'a pas pu se réaliser dans une posture apaisée avec l'Autre. Un climat de guerre permanent a fait que le passage à soi soit une dure épreuve qu'aucun sujet ne peut refouler.

La littérature est un moyen de penser soi. Elle ne peut non plus nier la tâche qui consiste à configurer l'Histoire : la psyché et la matière sont en alternance trouble. C'est ce à quoi tend la verbalité neutre. S'écrire sans qu'aucun déterminisme ne fasse dictature : cela est un défi à toutes les entités soumises à l'ordre des langues.

Si la littérature semble, en tant que discours mineur, donner crédit à la parole légitime, il est cependant très flou le fait que les luttes idéologiques ambiantes soient susceptibles d'être comprises sans engagement du sujet dans le moment historique. Ce moment historique que nous convoquons dans notre travail était vacillant jusqu'au jour où le destin collectif s'est avéré scriptible. Le je cesse d'appartenir à la grammaire pour devenir l'outil de la conscience caporalisante. La littérature maghrébine des années cinquante avait la tâche d'écrire ce que les acteurs peinaient à se dire, faute de connaissance de soi. Les lettrés se sont montrés trop peu intéressés à l'idée de joindre le désir d'Histoire à l'Existence subjective. Cela se voit dans l'ensemble de la littérature, laquelle abandonne un des pôles contraignants pour échapper à la tension. Mais cette tension, nécessaire à la scription, semble tomber dans les foyers de l'identité historique. Les écritures parallèles au moment nationaliste se tenaient loin des examens douloureux infligés au sujet, pensé désormais comme objet dont nulle science ne peut s'épargner l'exploration incriminée. Pourquoi les hommes de lettres exigent-ils que le sujet qu'ils font intervenir dans les narrations soit la propriété du texte ?

¹ NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, Paris, Librairie générale de France, 1995, pp. 211-212.

Les logiques d'appareil sont très ancrées dans l'imaginaire humain. L'appareil, semblable à la tribu et issu de la pulsion grégaire, a contaminé les corporations qui recourent au pathos dans l'appréhension du réel. Le texte littéraire est plus un appareil qu'un tissu, car les êtres, qu'ils soient nés de la grammaire, de la syntaxe, du lexique, qu'ils soient auto-signifiants ou post-signifiants, agissent et se gèrent entre eux avec une alchimie mouvante et mystique. Contrairement au tissu, qui renvoie à un organe hélant ; l'appareil est non seulement dynamique, mais tourné vers un formalisme épistémologisant, car il transcende l'Histoire et il ne recèle aucune réfraction aux couleurs laides. En outre, la modernité (nous pouvons penser à la posture de Joseph K. devant les appareils d'Etat) est hantée par cette attitude de négation de l'Être par les logiques modernisantes de la tribalité.

L'enjeu de la jonction gênante, qui fait du texte et de la matière des pôles d'extension idéologique, est dans la fabrication d'un substrat qui puisse penser l'Être dans les diversités ontologiques, niées par le travail idéologique dédié aux appareils, qui fascinent les agents civils frappés du désir de policisation de l'Être. Or, dans certains pays qui ont accédé à la langue écrite, le collectif n'est pensé que par les appareils d'Etat. Dans d'autres, l'écrit est confisqué par les moralistes, lesquels tendent à être les garants de la perception du collectif suivant la logique tribale.

En somme, le roman algérien des années cinquante s'est immergé dans un imaginaire que les diverses strates historiques avaient réussi à soumettre à leurs critères de sélection et de validation. Toutes les instances y ont concouru, le roman s'est placé dans une posture de questionnement pénible.

Pour comprendre le lien de la pensée à la matière historique, nous sollicitons la citation de Gramsci, qui écrit :

« La philosophie d'une époque n'est pas la philosophie de tel ou tel philosophe, de tel ou tel groupe d'intellectuels, de tel ou tel grand groupement des masses populaires : c'est une combinaison de tous ces éléments qui a son apogée dans une direction déterminée, où cet apogée devient norme d'action collective, c'est-à-dire « histoire » concrète et complète (intégrale). »²

² GRAMSCI, Antonio, *Dans le texte*. Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Antonio Gramsci, Gramsci dans le texte. Recueil de textes réalisé sous la direction de François Ricci en collaboration avec Jean Bramant. Textes traduits de l'Italien par Jean Bramant, Gilbert Moget, Armand Monjo et François Ricci. Paris : Éditions sociales, 1975, 798 pages.

INTRODUCTION GENERALE

« Les sciences ont deux extrémités qui se touchent, la première est la pure ignorance naturelle où se trouvent tous les hommes en naissant, l'autre extrémité est celle où arrivent les grandes âmes qui ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent savoir trouvent qu'ils ne savent rien et se rencontrent en cette même ignorance d'où ils étaient partis, mais c'est une ignorance savante qui se connaît. »

Blaise Pascal, Pensées.

Notre recherche s'inscrit dans une large démarche qui vise à questionner quelques romans algériens d'expression française parus entre 1945 et 1962. Elle doit répondre à trois impératifs. D'abord, penser les formes vides de la langue à partir de la substance historique. Ensuite, remettre en cause le tracé réalisé par la critique littéraire et l'Histoire, en opérant par des clivages intra-humains. En dernier lieu, jeter les jalons d'une nouvelle vision de l'Être à partir de la pensée existentielle telle que perçue par la psychanalyse.

I] Le versant épistémologique-matériel

1° Présentation générale du sujet

Notre travail est une exploration de quelques romans algériens d'expression française parus entre 1945 et 1962. Nous tenons à préciser d'emblée que cet examen a pour objet un ensemble de romans, lesquels sont venus occuper l'espace public au moment où le désir d'inscription historique des colonisés a buté sur l'option révolutionnaire. Acculés à se départir de la tâche politique, les nationalistes, après les événements tragiques du 8 mai 1945, avaient compris qu'une rupture historique devait s'opérer et que le traumatisme n'avait plus peur de son double. La sémantique de la violence s'était déjà bien installée.

« Le 8 mai 1945 est vivace dans les esprits lorsque le 1^{er} novembre 1954, le nationalisme algérien passe à une autre étape. La répression de 1945 a radicalisé les revendications et accéléré la prise de conscience. Des chefs du

FLN, interrogés, ont tous reconnu le rôle déterminant qu'a joué la répression dans le déclenchement de l'insurrection de novembre 1954. »³

C'est dans cette relation, que les dialectiques fermées ont imaginée, que la littérature algérienne contemporaine s'était inscrite. Il s'agit exactement d'un discours qui prenait en charge la matière historique (toute la littérature idéologique des révolutionnaires) et d'un cours qui prenait en charge les contraintes symboliques issues du roman humain (toutes les productions littéraires confirmés) : ces deux pôles nous ont amené à nous interroger sur l'architecture active (dynamique) du moment historique, et de tenter de comprendre ce que les centres de pouvoir informels (les fabricants de conscience, les instances d'équilibrage social, les agents de la perspective historique, etc.) s'arrachent les uns aux autres. Il est évident que de cela découle une binarisation (pour ne pas dire un manichéisme) du moment historique opposant la littérature à l'Histoire. Les déclinaisons sont transhistoriques. Mais, pour échapper à la mystique de l'Histoire, dont la matrice est la binarité génératrice de la dynamique immobilisante, nous pouvons dire que la littérature n'est pas le propre des écrivains, de même que l'Histoire n'est pas, non plus, la propriété des révolutionnaires, bien que la première et la seconde ne soient que l'aboutissement de l'action de ses agents ; les écrivains pour la première, les révolutionnaires pour la seconde. C'est cela le topo général de la recherche : la roman algérien des années cinquante dit un réel dont la subjectivation, infligée par les écrivains à la textualité, n'excluait pas l'élection à la parole publique. En fait, la littérature présente à nos yeux des spécificités que l'on peut cerner dans les points suivants.

D'abord, les tissus textuels, qui subissent les lois de la langue, dont la grammaire et la syntaxe, recèlent des sens dynamiques non selon les communautés de lecture (la réception), ni selon les besoins matériels (la didactique), mais selon les lois de la contingence historique. Le sens est propre au moment non historique, mais éthique.

Ensuite, la littérature procède des synthèses historiques. Elle permet que les consciences contre-historiques se mettent à la pensée du collectif, laquelle pensée cède au romantisme projecteur l'exigence mystifiante. Ainsi la littérature permet-elle de comprendre le collectif selon les maquettes historiques.

En dernier lieu, la littérature est le piédestal de la révolution permanente, tournée qu'elle est vers l'examen de la question existentielle non d'un point de vue bourgeois (la validation des douleurs), mais d'un point de vue communiste (l'élection de tous les humains à la dignité).

« Un roman ou une pièce de théâtre se situe quelque part ; vous ne pouvez pas –du moins dans la majorité des cas- vous ne pouvez pas situer dans un espace

³ KATEB, Yacine, *Minuit passé de douze heures Ecrits journalistiques 1947-1989*, Alger, Casbah, 2007, p. 308.

abstrait ou dans « un temps intemporel », si j'ose cette expression un peu comme ça, vous ne pouvez pas situer dans un espace abstrait et un temps abstrait des événements que vous racontez. Mais à travers cette spécificité, à travers ce caractère singulier de ce que vous racontez, il est évident que, parce que vous parlez des hommes tout simplement, vous ne pouvez que toucher à des problèmes fondamentaux qui intéressent non seulement les gens dont vous parlez, mais aussi n'importe quelle société... »⁴

2° L'énoncé problématisant

Notre recherche s'intéresse au roman algérien d'expression française paru entre 1945 et 1962, en tâchant d'y repérer la question existentielle, question coupée aussi bien du sens commun que de l'héritage de la pensée de soi (un soi uniformisé par les conceptualisations). Cette parcelle de la littérature qu'est le roman renvoie à des narrations que traversent les idéologies subjectives.

L'énoncé problématisant : quels liens pouvons-nous trouver, dans notre corpus, entre l'instance historique (tournée vers le collectif) et la psyché (enfouie dans le singulier) ? Notre corpus, qui a la particularité d'avoir été d'un grand mouvement historique (le nationalisme révolutionnaire), est-il le lieu de rencontre conflictuelle de l'Existentialité et de l'Histoire ?

Nous nous sommes posé les questions suivantes : ces romans sont-ils tellement historicisants qu'ils abandonnent à la partie dominante le traitement de la question existentielle par des paradigmes qui assujettissent l'Universel à des critères archaïques ? Le roman algérien des années cinquante ne contient-il pas des questions existentielles qui pourraient reconfigurer les imaginaires relatifs à la pensée de la psyché humaine ? En quoi les romans algériens (objet de notre étude) peuvent-ils être l'interface de la présence historique et de la singularité subjective ? Autrement dit, quelles sont les lectures que l'on peut faire de notre corpus pour convertir le particularisme collectif en segment indépassable de l'Universalité ?

Nous parlons d'énoncé problématisant, car, à la différence de la problématique, nous pensons qu'il est dynamique et qu'il permet des déclinaisons qui éclatent les cloisonnements établis.

Nous émettons les hypothèses suivantes :

- La littérature est explorable ni d'un point de vue narratif, ni d'un point de vue historique. Il s'agit d'une exploration des fragments dont le sens ne se décide par aucune instance autorisée, si légitime soit-elle. Nous

⁴ MAMMERI, Mouloud, *Ecrits et paroles Tome II*, Alger, CNRPAH, 2008, p. 160.

privilégions les lectures dynamiques (sans rattachement conceptuel) aux instances classiques (dont les centres sont autoritaires).

- La littérature peut être explorée d'un point de vue diachronique. Il s'agit de la mettre en parallèle des mouvances de l'Histoire, lesquelles mouvances redéfiniraient le littéraire en le soustrayant aux clivages que les communautés scientifiques avaient pourtant validés. Ainsi, pensons-nous que la littérature algérienne des années cinquante n'est qu'une phase (de transition, voire de refondation). Il s'agit du moment contemporain, qui doit être perçu comme le foyer de fusions linguistiques, culturelles, confessionnelles et idéologiques, fusions modulées au texte et non aux identités historiques.
- Les thématisations peuvent redonner à la question existentielle la capacité de refonder les superstructures d'expression. Toute littérature recèle l'existentialité, qui défait les schémas classiques de la pensée en charge d'expliquer l'Existence. Ainsi, l'examen de la littérature, par les thèmes qu'elle recèle, n'autorise pas la légalisation de la thématisation à outrance. Il permet, cependant, la réduction du pouvoir des lexiques irradiants (propres à la métaphysique) et le repêchage des sujets non inscrits.

Nos interrogations ont divers soucis, que nous pouvons synthétiser dans les points suivants :

- La pensée de la littérature n'a pas eu la prétention de chercher le sens dans les fuites que le sujet pathologique trouve dans la conception de soi, lequel est calqué sur le livre perçu comme une totalité qui traduit une existentialité assimilée, à tort, à l'Existence.
- La langue perd son caractère formel pour devenir la face absolue et absoute de toute investigation refondatrice. Ainsi, pensons-nous que la langue devrait repenser les codes légalisant le sens.
- Les clivages (faussés par les pensées réalisées dans les ambiances) pourraient redonner une identité normalisée de l'Afrique du Nord. Ainsi, pourrions-nous penser que l'Afrique du Nord, multilingue et multiculturelle, est capable de repenser à la fois le récit national et l'identité collective.

3° Présentation du corpus

Notre travail s'intéresse à vingt romans parus entre 1945 et 1962. Qu'en est-il ?

Tous les historiens s'accordent à dire que la tragédie du 8 mai a scellé le sort du colonialisme, poussé au crime majeur. Les nationalistes, englués dans le culte de l'impasse politique, décident de se jeter dans l'action révolutionnaire. Les discours nationalistes, qui se sont radicalisés, ont été poussés à affronter la dialectique de l'Histoire, en transformant le moment négatif à un moment de refondation, de recyclage éthique dans le récit humain. Le souci du soi collectif était joint du désir de questionnement (du reste nécessaire) de la place échue aux peuples dans les opérations de perception de l'Histoire et dans celles de contribution à la vie de l'humanité. C'est ainsi que la révolution algérienne a pensé le collectif, en tentant de ne pas abandonner les legs, non pensés et pesants, dans la conception et l'engagement d'une perspective historique. Cette phase d'affirmation de l'option révolutionnaire nous pousse à nous interroger sur la matrice conceptuelle de cette œuvre, œuvre réduite, par certains à son versant militaire. Nous pensons que cette œuvre a été le premier moment de l'ère moderne où le sujet algérien avait compris que la tâche d'humanisation de soi ne passerait pas par la négation du pouvoir de l'Histoire. L'apparition du sujet national a été une réaction à l'oppression coloniale et le point de départ de l'élection de soi à sa propre gestion. L'action militante mettait à nu les failles qui traversaient les communautés idéologiques, qui partageaient pourtant le même souci.

De sa part, la littérature a commencé à s'interroger sur la condition humaine des colonisés sans perdre de vue ses essences visibles. Discours impur, la littérature était dans l'impératif de nier sa propre fonction pour se dissoudre dans le moment historique. En effet, comment peut-on comprendre que la littérature des années cinquante puisse renier ses ascendants, fussent-ils des plus condamnables, pour repenser le collectif ? Si nous nous interdisons de nous verser dans des lectures dont les paradigmes proviendraient de centres confirmés, ces romans (objet de notre recherche) présentent, néanmoins, les particularités suivantes.

- Les romans recèlent des narrations qu'aucune pesanteur idéologique ne peut cerner. Bien que penchés vers les colonisés, ils relaient des problématiques peu enclines à l'adhésion idéologique. Cela a valu des ennuis à tous les romanciers, mis à part Dib, marqué passivement par les schémas marxistes.
- Les questions existentielles que ces romans recèlent sont issues de l'imagination communautariste de l'espace collectif. Le face-à-face historique et fortement douloureux de soi à soi n'apparaît pas, malgré les quelques noyaux cursifs, que l'on peut y relever.
- Ces romans ne sont pas le relais de l'interaction bourgeoise entre les idéologues révolutionnaires et les scripteurs de l'Être. Ils peuvent être

perçus comme un élément structurant (pensés comme totalité close) de la conscience constructive de la Nation.

« Les premiers écrivains maghrébins d'expression française ont voulu témoigner de leur attachement à la communauté maghrébine. Peu importe la forme ; ils ont sur le cœur beaucoup de cris à transmettre et de mensonges à dévoiler. Refusant la communication, les colonisateurs ne voulaient guère favoriser la promotion sociale et la libération des indigènes. Contre ce fanatisme aveugle vont s'élever les écrivains maghrébins. Il fallait écrire aussi bien que le maître et imposer sa compétence. Les idées ne manquent pas, ce qu'il faut c'est un langage simple, quitte à sacrifier au régionalisme exigü. D'autres Maghrébins vont s'affirmer en transgressant le code du « Maître » Que vaut le dit, si « le dire » ne signifie pas la colère et l'indignation ? Du mimétisme on passe à la création. Le Maghreb, cadre statique, objet exotique va être mû par une force créatrice qui rompt avec les habitudes et instaure un style spécifique. La brèche s'ouvre et l'élève se détache du Maître. »⁵

Nous pouvons, par ailleurs, classer ce corpus dans trois grandes catégories, qui sont imaginées selon trois critères.

- Les passages qui traitent la question existentielle selon un existentialisme communautaire, l'altération étant chargée de ce qu'est l'Autre peut présenter comme fusions historiques.
- Les passages qui traitent la question existentielle selon les modalités de conception du sujet. De quel sujet s'agit-il ?
- Les passages qui traitent la question existentielle selon les lexiques conventionnels.

Les romans (objet de notre étude) sont contemporains de la phase révolutionnaire, mais ils ne sont pas un calque de ce que sont les schémas, légitimement réducteurs, esquissés par les révolutionnaires : c'est ce qui nous pousse à dire que les creux signifiants, qui doivent impérativement, être examinés, ne sont pas en contraction avec l'option nationaliste. Si l'existentialisme peut remettre en cause les idéologies en phase de l'Histoire, il n'en reste pas moins que tout roman est capable de se positionner comme un déterminisme pensant de l'entité psychique.

Ces romans, une vingtaine, devraient nous amener à nous interroger sur la capacité du sujet national de tenir à l'aspiration révolutionnaire en s'inscrivant activement dans la dialectique fermée. Être écrivain et dire non aux radicaux des deux camps : c'est la tâche à laquelle se sont donnés les écrivains de cette phase.

⁵ SALHA, Habib, *Cohésion et éclatement de la personnalité maghrébine*, Publications de la Faculté des Lettres de Manouba, 1990, p. 179.

Il s'agit de :

DIB, Mohammed (la trilogie a été éditée en un seul livre chez Barzakh) :

La grande maison, Paris, Le seuil, 1952.

L'incendie, Paris, Le seuil, 1954.

Le métier à tisser, Paris, Le seuil, 1954.

Un été africain, Paris, Le seuil, 1959.

Qui se souvient de la mer, Paris, Le seuil, 1962.

MAMMERY, Mouloud : La colline oubliée, Paris, Plon, 1952.

Le sommeil du juste, Paris, Plon, 1953.

FERAOUN, Mouloud : Le fils du pauvre, Paris, Le Seuil, 1954.

Les chemins qui montent, Paris, Le Seuil, 1957.

La terre et le sang, Paris, Le Seuil, 1953.

Jours de Kabylie, Alger, Baconnier, 1954.

Journal, Paris, Le Seuil, 1962.

AMROUCHE, Taos : Jacinthe noire, Paris, Charlot, 1947.

Rue des tambourins, La Table Ronde, 1960.

BOURBOUNE, Mourad : Le mon des genêts, Paris, Julliard, 1962.

KATEB, Yacine : Nedjma, Paris, Seuil, 1956.

DJEBAR, Assia : Les enfants du nouveau monde, Paris, Julliard, 1962.

HADDAD, Malek : La dernière impression, Paris, Julliard, 1958.

L'élève et la leçon, Paris, Julliard, 1960.

Je t'offrirai une gazelle, Paris, Julliard, 1959.

Le quai aux fleurs ne répond plus, Paris, Julliard, 1961.

OUARY, Malek : Le grain dans la meule, Paris, Buchet-Chastel, 1956.

Il est impératif de souligner que le corpus est constitué de romans et de récits (journaux). Si le roman n'a pas eu les faveurs d'une science dont les fondements sont issus de l'emploi d'outils auxquels ont recours les diverses disciplines, il reste cependant clair que les organes de médiation du savoir écrit (les éditeurs) ne résistent pas au réflexe de classement. Mais nous pouvons faire infraction à la norme en prenant en considération deux critères : la narration axée sur des êtres qui ont une identité sociale, et la présence de la matière historique. A propos des difficultés que rencontre le roman, en tant que notion et genre littéraires, à s'inscrire dans une définition commune, l'on peut lire ce qui suit : « *L'indéfinition du roman est donc sa première caractéristique et il a résisté aux classifications traditionnelles de la Rhétorique et des Belles-Lettres.* »⁶

⁶ ARON, P ; SAINT-JACQUES, D et VIALA, A, *Le dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 526.

4° Un aperçu sur les romans

Le grain dans la meule : il s'agit d'un roman où l'existentialité est perçue dans un espace où la dynamique historique est exclue de toute lecture idéologique. Ainsi, le roman renvoie à la vie collective, qui n'est pas attachée à la tension idéologique d'alors, une vie réunissant les colonisés dans une espèce de cohabitation ethnoculturelle.

Jacinthe noire : il s'agit d'un roman où la perspective historique est coupée de l'idéologie ambiante. Le roman contient de forts indices existentiels. Mais ces indices excluent un face-à-face fermé propre à l'entité psychique, bien qu'il y ait des indices psychiques de l'Être, dédoublé par divers facteurs, culturels entre autres.

Rue des tambourins : il s'agit d'un roman où l'Histoire se coupe complètement de la pesanteur idéologique. La famille mène sa vie dans divers endroits. Nous pouvons imaginer la question existentielle en examinant les scissions culturelles au sein de la famille. Mais la famille n'est pas une entité psychique autonome.

Le fils du pauvre : le roman nous donne des indices historiques sans s'autoriser de s'inscrire dans une tension idéologique, ni dans un existentialisme où le sujet est introverti. L'Ecolier qu'était Fouroulou était dans l'obligation de se gérer en tant que sujet dans un silence qui profitait à la collectivité. Ni idéologique, ni existentialiste, le roman renvoie à la vie dure que menaient les colonisés, réduits au silence.

Les chemins qui montent : il s'agit d'un roman qui revient sur la vie collective des colonisés, les Kabyles en particulier. Ce roman renvoie à une vie communautaire dans laquelle le soi est coupé de la tension idéologique, mais qui est marqué par un clivage culturel.

La terre et le sang : il s'agit d'un roman qui, comme le sont les romans de Mouloud Feraoun, revient sur la vie collective. La question existentielle est présente, mais pas dans une perspective ontologique. Le face-à-face à l'Autre passe par le collectif. L'Autre peut se percevoir, notamment chez l'ouvrier qui revenait de France.

Jours de Kabylie : il s'agit de chroniques qui reprennent la vie collective. Le je se tient toujours en équidistance entre la subjectivité et l'idéologie, bien que les deux fassent le réel. Nous tenons à signaler que ce récit n'est pas un roman, mais la fonction narrative qu'il recèle peut nous aider à comprendre les poétiques qui ont régi l'espace collectif.

Journal de Feraoun: il s'agit d'un journal où Feraoun revient sur ce qu'il considère comme son vrai territoire. Une description qui fait appel aux référents culturels, sans toutefois qu'ils ne fassent ressentir une quelconque tension idéologique. Le sujet est réduit à une centralité regardable.

La trilogie de Dib: il s'agit d'un récit qui reprend la vie collective dans un espace urbain. La condition sociale est dure. L'idéologie n'est pas exclue, de même qu'elle ne l'est non plus la posture subjective. Dans ce récit nous avons les prémices de la lutte entre la conservation du soi collectif et le maintien de soi dans l'espace culturel. Autant pour Omar que pour Hamid Saradj, le conflit avec les autorités historiques est empreint de beaucoup de déception et d'amertume avec le monde intime (avec soi).

Un été africain : il s'agit d'un récit où la guerre est évoquée de façon récurrente. Mais cette guerre ne nous donne pas une idée de ce que fut la tension idéologique. Le militant nationaliste n'est pas montré face-à-face avec le militaire français. Des indices existentiels sont présents, mais ils excluent l'interrogation de soi.

Qui se souvient de la mer : il s'agit d'un roman où la collectivité est revisitée sans subjectivation de l'Être. La tragédie des colonisés (désormais en rébellion) est racontée sans qu'un compromis entre la question existentielle et le poids de l'idéologie ne soit conclu. Il est vrai que des indices existentiels sont repérables dans l'œuvre, mais sans liens avec le substrat formant notre postulat.

La dernière impression : il s'agit d'un roman où le collectif semble relayer une idée bien courante : une nation en construction (en formation). La question existentielle est très présente, mais elle détachée de la fermeture de soi sur soi, tel que voulu par le sujet pathologique.

L'élève et la leçon : il s'agit d'un roman où les personnages se calquent sur des subjectivités refondées. L'apparition de certains statuts historiques nous renseigne sur les poétiques déchirées que Haddad aime à sculpter. La question existentielle et la tension idéologique sont impures, c'est-à-dire retenues par des centralités qui n'aspirent pas à s'étendre.

Je t'offrirai une gazelle : le roman a la particularité de penser le collectif selon ce que les paradigmes historiques dictent (le rôle d'auteur signifie une certaine stratification sociale). La question existentielle ne se perçoit qu'en dehors de l'Histoire fabriquée par les idéologues. Le désert est la métaphore de la perte de soi dans l'espace infini, espace dans lequel se sont jetés les Algériens.

Le quai aux fleurs ne répond plus : ce roman pense le collectif en dehors des cadres prévus par l'idéologie. L'Être échappe à la fois à son essence tragique et à la pesanteur (sinon l'attraction) de l'idéologie. Il est écrivain sans avoir de je propre. La question existentielle est relayée par des énoncés majeurs.

La colline oubliée : ce roman, ayant provoqué, à tort l'ire des idéologues du nationalisme, revient sur la vie collective telle que relayée par la mythologie immédiate. La question existentielle, telle que relayée, renferme le sujet dans un culte froid de la

condition historique dans laquelle il se débat. En face, ce n'est pas le colon qui est vu : c'est l'âpreté de l'hiver, l'attraction de la grégarité, le labeur auquel est condamné Moh, etc.

Le sommeil du juste : il s'agit d'un roman qui recèle des fonds fort variés. Mais il décline la question existentielle en deux points. D'abord, le collectif comme moyen de transmutation de l'Être marginal. Ensuite, l'Autre comme rive de la quête décomplexée de soi. L'idéologie est dépassionnée.

Les enfants du nouveau monde : ce roman raconte la vie d'une ville habitée par des Êtres idéologiques. Il s'agit de personnages, d'espaces, de temps qui maintiennent la conscience collective dans le tracé idéologique d'alors. La question existentielle est sacrifiée à la verbalité mineure. Elle n'est pas le signe d'une pathologie.

Nedjma : ce roman pense l'Être dans ce qu'il peut reprocher à la langue qui s'est offerte aux dominants. Il aère les phrases par des gémissements que ne prononce aucun personnage. La question existentielle, qui se construit à fur et à mesure que s'érode le texte, incrimine l'idéologie.

S'ils représentent tous un univers où le colonisé est guéri du regard totalitaire que jette sur lui le colon, ces romans ont des matrices narratives et des prétentions de conceptualisation et d'historisation tellement variées que l'on peine à y voir une possibilité de synthèse par les appareils classiques. Cependant, ils présentent une face (disons une superstructure) par laquelle il est possible de parler de l'expression historique réfractaire. Le roman est le tract se disputaient l'affect collectif. Dispute qui se solde par la reddition du mineur au profit de la perspective historique.

III] Le versant notionnel

1° La perception de l'énoncé

Pour l'énonciation endogène, nous nous fixons pour principes de recherche les points suivants :

- L'énoncé est analysé selon les instances suivantes :
 - a- le narrateur ;
 - b- le personnage.
- Le je narratif est en opposition au je historique
 - a- les énoncés sans marque peuvent être appréhendés comme majeurs ;

- b- les énoncés dits par des personnages sont propres au roman, ils sont mineurs.
- La question existentielle est repérable dans les énoncés librement construits.
 - a- le je est pensé comme la marque d'un sujet universalisable, il est propre ;
 - b- le je est appelé à se départir des névroses ambiantes relayées par les constantes de la langue. Le je est épurable.

La quête de la question existentielle est appelée à se mener contre les thématiques propres à la métaphysique, qui se tient comme le centre de la pensée de l'Être, et contre les conceptions narratologiques, dont la finalité de l'action est d'analyser les dynamiques internes à la narration. Certes, nous nous interrogeons sur les questions existentielles dans le roman en organisant le champ d'énonciation, mais non pour assujettir les sens constructibles aux formes linguistiques. Nous pensons qu'il est possible de faire une jonction entre la pensée de l'Existence, avec ses divers prolongements, et les conceptions de la narration. Nous nous interdirons de nous inscrire dans les pensées propres, dont la métaphysique et la narratologie, pour deux raisons principales.

D'abord, toute pensée est propre à des textes, dont les logiques d'analyse sont dynamiques. L'Être tel que pensé par les grands courants philosophiques ne peut être enfermé dans des énoncés clos. A titre d'exemple, Schopenhauer, dont la pensée nous parvient par échos, perçoit l'Être de diverses manières, parfois dans des contractions fécondes.

Ensuite, la finalité de notre travail n'est pas théorique. Il ne s'agit pas d'un méta-discours sur les théories de la littérature. Nous nous intéressons à l'énoncé non comme finalité, mais comme moyen d'accès au sens relatif à notre problématique.

« Une séquence, un énoncé n'a de « sens » pour un sujet que dans la mesure où il conçoit qu'elle appartient à telle ou telle formation discursive, mais ce même sujet refoule cette idée pour lui substituer l'illusion qu'il est à la source du sens. »⁷

Le sens est suspendu par une double instance : l'Histoire (parent du discours) et du sujet (avatar de l'énergie créatrice).

2° La question existentielle

La question existentielle a été et est une préoccupation majeure de la littérature. Si la pensée de l'Être a traversé tous les travaux philosophiques et toutes les fabrications

⁷ MAINGUENEAU, Dominique, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette, 1976, p. 83.

littéraires, il n'en reste pas moins que cette question oscille entre le banal (le moment bourgeois) et le tragique (moment insondable, dit psychopathologique). Pour donner des limites à notre travail, nous cernons la question existentielle en trois points, lesquels sont déterminés par ce que Julia Kristeva appelle l'unité du sujet. Une fois réussie, cette unité peut nous donner accès à un espace explorable. C'est-à-dire que l'Être poursuit son parcours existentiel dans une douleur à la fois invisible et modulatrice.

Commentant l'œuvre de Marguerite Duras, Julia Kristeva, critique littéraire et psychanalyse, écrit :

« La douleur se suffit à elle-même, elle transcende les effets comme les causes et balaie toute entité, celle du sujet comme celle de l'objet. La douleur serait-elle le seuil ultime de nos états inobjectaux ? Elle est inaccessible à la description, mais se donne dans les inspirations, les larmes, les blancs en entre les mots. »⁸

La douleur existentielle prédétermine l'exploration de l'Être dans les divers énoncés qu'il produit. Le seuil épistémologique devrait être établi.

Il s'agit, pour nous, des points suivants.

1. Le conflit ontologique. Cette notion veut dire la pensée de soi dans la compréhension que l'Être est un ensemble de sessions de positionnements de soi par rapport au sujet constructif de l'humain, lequel est devenu la propriété des Histoires. Ce conflit oppose soi à soi dans une douleur qui réduit la narration à la thématization. Il s'agit, pour le sujet, de se savoir complet dans les fuites qu'ouvre le savoir contingent. Dans notre corpus, cette notion revient de façon peu régulière, mais elle peut penser l'Être non comme entité psychique, mais comme parcours historico-culturel. Nous pouvons prendre deux cas : Reine dans *Jacinthe Noire*, les énoncés majeurs dans la quasi-totalité des romans de Malek Hadda, les énoncés mineurs dans les romans de Mahammed Dib.
2. La syntaxe existentielle. Il est courant de parler, notamment chez Sartre, de projet existentiel. Mais ce projet est conçu par les dominants reconnus, c'est-à-dire les bourgeois (qui ont confisqué l'existentialité). Cette syntaxe, qui est le ciment de l'acte humain, est parfois brisée, d'où une douleur dont la profondeur nous met face à la légitimité des tracés existentiels établis. Cette notion est peu présente, mais elle peut être modulée aux diverses entités qui traversent notre corpus. Le temps, à titre d'exemple, change de marque. Les espaces sont d'une multiplicité qu'ils

⁸ KRISTEVA, Julia, *Soleil noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987, p. 250

ne peuvent renvoyer qu'à une mémoire déchiquetée, témoin des mémoires agissantes de l'Algérie. Le cas le plus illustratif, c'est Nedjma de Kateb Yacine : la syntaxe textuelle renvoie à un Être en rupture de ban avec les parcours existentiels autorisés.

3. La vacance verbale. Cette posture se caractérise par l'élection de l'Être par des facteurs linguistiques communs, lesquels ne relaient pas thèmes conventionnels. Les thèmes existentiels, comme Dieu, la conscience, la mort, le désir, ne sont pas capables d'être dits dans la langue par tout ce qu'elle a accumulé. La vacance verbale donne le signe d'un Être en quête de dire sa douleur, mais sans pouvoirs sur les instances propres à la langue (facteur endogène) et l'idéologie (facteur exogène). Cela est perceptible dans la quasi-totalité des œuvres constituant notre corpus. Non seulement du point de vue de la conscience historique, mais aussi de la perception du collectif. La douleur n'est pas indicible, mais elle est en dehors du discours et de son garant historique, la verbalité.

Tous ces romans ont la particularité d'avoir été écrits, ou du moins publiés, aux alentours de la tragédie du 8 mai 1945. Si le réel est dit dans une optique para-discursive (il s'agit de descriptions sans marques intentionnelles, c'est qu'il s'agit d'un souci de soi coupé de la perspective historique ouverte par les révolutionnaires).

Ces questions ne sont pas explorées dans le corpus, mais elles constituent la matrice qui détermine l'exploration de notre corpus. Plutôt principielles qu'opératoires, ces questions se veulent un réexamen du sujet basique dans un espace historico-textuel lourdement chargé par des conceptualisations pointues à la subjectivité furtive.

Le présent est pensé en ces termes. En commentant la pensée de Hegel, Jean-Luc Marion écrit :

«...par la métaphysique, l'étant ne se déploie dans son Être qu'autant que dure, dans le présent, sa disponibilité du présent –comme l'ici et maintenant– garantit la permanence où l'esprit garde barre sur l'étant. Le présent non seulement détermine le seul monde visible, assuré, mesurable du temps, mais, par là, livre à la disposition de la conscience chaque étant qui, ainsi, lui peut devenir objet. Le présent assure une possession objective de ce qui est (au) présent. Cette surdétermination ontologique d'un primat du présent conduit à une double réduction du futur et du passé : l'un finit et l'autre commence dès lors que le présent commence ou finit. »⁹

⁹ MARION, Jean-Luc, *Dieu sans l'être*, Paris, Quadrige-PUF, 1991, p. 240.

3° La pensée existentialiste

La pensée de l'Existence a traversé tous les travaux philosophiques. Elle est relayée par les textes sacrés et les récits littéraires. Notions subjectives et préoccupations collectives, les questions existentielles cessent d'être un état d'esprit haïssable et marginal pour venir s'installer dans l'espace des idées. Mais, si toutes les questions méritent d'être posées, il reste cependant difficile qu'elles puissent être examinées, pour diverses raisons. Les paradigmes de synthèse de la pensée relative à l'Existence peuvent être faussés par divers facteurs. Le choix des lignages obéit à des considérations idéologiques, souvent subjectives, car il y a bel et bien conflit de culturalistes (en opposition au choc des cultures). Les culturalistes mobilisent les réflexes primitifs dans la conception (politique) de la collectivité. Si l'on choisit le lignage euro-américain, l'on peut dire que cette question est partie de la philosophie grecque pour aboutir sur la philosophie post-Sartre, en passant par la philosophie des lumières, toute la philosophie allemande. Actuellement, si l'Être n'est plus pensé en dehors des subjectivités agissantes, il reste néanmoins clair que l'existentialisme est en train de faire l'éloge des techno-médiatismes pour raviver les pathos blessés. Les douleurs ressenties par l'Être moderne sont, comme c'est le cas dans de tous les moments historiques, le fruit de clivages qui entravent la constitution d'un sujet humain universel. Ce sujet devrait naître d'une négociation (qui se solderait par un compromis) entre les essences historiques de l'humain et les aspirations invisibles de l'humain basique. Mais, nous pensons que cette négociation a subi diverses refondations historiques. Pour rendre le lien de la langue historique à ses propres structurants, Emmanuel Lévinas écrit :

« Derrière tout énoncé de l'être comme être, le Dire déborde l'être même qu'il thématise pour l'énoncer à Autrui; c'est l'être qui dans le mot premier ou dernier se comprend mais c'est au-delà de l'être thématisé ou totalisé que va le dernier Dire. »¹⁰

Nous devons faire appel à la pensée existentialiste dans les limites suivantes.

- L'existentialisme, qui est un courant qui a pensé l'Existence, subit les lois de l'Histoire : la question existentielle appartient au sujet basique et non au sujet refondé. Nous retrouvons la problématique existentielle dans tous les moments existentiels, qui échappent à la raison graphique.
- La raison graphique est, pour nous, la trace qui freine la pulsion signogène ressenti par le sujet existentiel habité par l'angoisse insurmontable. D'où la nécessité de ne nous fier qu'à l'écrit comme moyen d'accès à cette pensée.

¹⁰ LEVINAS, Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, 1978, p. 34

- L'Existentialisme que nous proposons d'étudier s'articule autour du sujet qui se génère à lui une douleur dynamique, relayée par la raison graphique. Cela nous pousse à insister sur la psychanalyse, car nous pensons que l'arrivée de la technique psycho-médicale a certes refaçonné l'espace collectif, mais n'a nullement diminué l'énergie des créateurs.
- La pensée existentialiste peut être, d'un point diachronique, cernée dans les points suivants :
 - a- L'être culturalisé contre la nature ;
 - b- L'être examiné par les libérations historiques ;
 - c- L'être pensé contre l'agression moderniste.

Ces trois étapes renvoient à ces impressions :

- a- La pensée grecque : les arts conjugués à l'examen apaisé de soi ;
- b- La pensée moderne : la lutte contre les dogmes ;
- c- La pensée post-moderne : la technique médicale, l'expertise universitaire, la parole publique, l'ontologie comme axes du questionnement existentiel.

« ...dès ses origines grecques, puis prenant en compte l'enseignement des religions du Livre, la philosophie n'a jamais cessé de méditer sur ce qui ne s'est pas appelé sens de la vie humaine, mais qui constitue bel et bien le cœur de la question humaine. »¹¹

Dans les divers moments, il sera fait appel, selon les besoins de la recherche, aux divers énoncés relevés sur les œuvres qui renvoient aux problématiques énoncées.

4° Les limites épistémologiques des notions

Notre recherche, vu les soucis qui l'ont fondée et les objectifs qu'elle se fixe, ne s'inscrit pas dans un espace disciplinaire reconnu. Nous pensons que tout espace est surveillé par des réflexes relayés par un personnel dont la pensée peine à se défaire des constituants à la fois fondamentaux et historiques de l'Être (le fondamental est propre à la subjectivité rigide, alors que l'historique est propre à la subjectivité constructible). D'où notre volonté de nous inscrire dans des espaces transitoires modulés à notre protocole de recherche (nous y reviendrons). Pour autant nous n'avons pas la vocation d'ouvrir un champ disciplinaire, qui, sans ancrage historique, souffrirait d'un boitement. Les légitimants se situent entre la morale et la matière. A titre d'exemple, les forces militaires et les corporations intellectuelles sont en constance alliance, pour nommer le moment

¹¹ COLETTE, Jacques, *L'existentialisme Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1994, p.4.

historique : la religion, le nationalisme, le colonialisme, le nazisme, etc. Tous ces moments ont réussi à s'inscrire dans l'Histoire par le concours des deux pôles.

Par ailleurs, nous ne nous inscrivons pas dans une démarche floue. Cette dernière se caractérise par la sollicitation à tout va des concepts, sans choisir un paradigme transitoire. A confondre l'énoncé problématisant avec l'éthique de la recherche, les prophètes de la science universitaire se jettent dans les bras du culte de l'auto-subjectivation absolutiste. S'ajoute à cette confusion, qui donne à la primauté de la pensée officialisée (du moins institutionnalisée) sur la pensée combattante toute son ampleur. Les clivages interdisciplinaires sont devenus la culture des penseurs pour qui le parjure n'est plus l'affaire de l'idéologie après qu'ils aient, disent-ils, réglé leur problème avec la religion. Un énoncé problématisant ouvre sur divers travaux, faussement étiquetés. Bourdieu parle de l'Être, alors qu'il est dit sociologue ; Heidegger nous parle de la syntaxe alors qu'il est confiné dans la phénoménologie, Lacan nous parle du langage alors qu'il est classé psychanalyste. Nous faisons appel à tous les travaux qui sont en relation avec notre énoncé problématisant, sans que nous nous permettions de prétendre toucher à tous les recoins des disciplines dans lesquelles s'inscrivent les travaux en question. Les déclinaisons donneraient toute sa légitimité au protocole de recherche que nous avons établis.

Nous fixons à notre recherche les limites épistémologiques suivantes :

1. Nous prenons l'intitulé de notre domaine de recherche, dit sciences des textes littéraires, comme espace ouvert à tous les travaux qui proposent d'examiner les textes littéraires dans les territoires méthodologiques explorés et pensés sans a-priori légitimant. Pour nous, le mot *sciences* (au pluriel) veut dire des centres épistémologiques désincarnés dans les noyaux ouverts de la textualité théorique. Il n'y a nulle raison pour que le réflexe de l'uniformisme bourgeois préside dans la conception des espaces disciplinaires.
2. Nous pensons que toute discipline est issue d'une déviation (thèse chère à Edgar Morin), donc une rupture qui aboutit à une révolution. Cette révolution trouvera des héritiers qui garderont le temple. Elle devient une doctrine matérielle et elle s'institue dans l'Histoire en cultivant le réflexe par les policiers de la pensée. Sécuriser les lieux en y chassant les intrus. Cela nous pousse à nous méfier des appareils méthodologiques déployés par diverses disciplines. Par ailleurs, il nous paraît d'une extrême difficulté que de prétendre s'inscrire dans une discipline, car nous pensons que les notions visibles sont fondées de deux dynamiques non observables. L'option historico-subjective qui a présidé à la naissance du

concept. Nous donnons l'idée de narrateur et la motivation de son émergence dans l'espace de la narratologie (pourquoi refuse-t-on de parler d'auteur, remplacé par narrateur ?). L'option textuelle : le poids de la notion dans son espace disciplinaire, lequel peut ne pas subir les logiques formelles conventionnelles. L'étant et l'existant peuvent être appréhendés, notamment dans la pensée de Heidegger et de Sartre, sans faire intervenir les topoisations (schématisations) totalisantes.

3. Nous nous proposons de moduler nos choix théoriques, méthodologiques et épistémologiques aux diverses déclinaisons que permet l'énoncé problématisant. Comme tout énoncé, celui qui porte (plutôt projette) notre problématique est ouvert, il peut convoquer toutes les démarches écrites dans l'appréhension de notre souci. Nous pensons que l'énonciation, la narratologie, la sémiotique, les prolongements de la linguistique forment un des versants théoriques de notre recherche. Par ailleurs, l'Histoire, la critique littéraire, les discours idéologique forment un autre versant. L'ontologie, l'existentialisme, la psychanalyse, la thématization forment le dernier versant. C'est ainsi que sont envisagés nos choix théoriques.

Nous nous proposons de lire nos textes selon des matières à la fois fermées et dynamiques. Il peut s'agir d'une poétique des altérités non-historiques. La poétique se propose comme l'approche qui lit la totalité de l'œuvre, mais elle ne fragmente pas les espaces signifiants, pour avoir comme mission d'en dégager des notions extra-textuelles. La fragmentation se fait souvent par les opérateurs alliant la géométrie et les codes conventionnels de la langue, cela freine notre désir de donner à la langue littéraire propre à notre corpus ses pouvoirs. Pour nous, le roman algérien d'expression française des années cinquante porte des questionnements d'abord sur la langue perçue comme le moyen de l'altérisation subjective, et des questionnements sur l'Histoire perçue comme des points travaillés par les clivages artificiels et traumatisants. En contact différé avec le réel, ce roman garde une autonomie interne. Nous pouvons lire ce qui suit :

« Dans le discours « romanesque » qui affirme le sens comme affect, la disposition des « éléments » n'est plus linéaire mais rotative et circulaire. La disposition des éclats est Etoile. La circularité est le principe de dispersion. On comprend alors que la qualité « esthétique » aux discours au plus près de son sens étymologique comme Aisthesis, comme Sensibilité. Depuis longtemps, le concept de « texte » était interprété par Roland Barthes comme une qualité, et il était désigné par un nom propre : le Texte (majuscule). [...] Les unités du Texte romanesque sont au sujet singulier de l'écriture ce que leurs Dieux étaient pour les anciens Grecs, selon J.P. Vernant : non pas des « personnes » (des identités)

mais des Puissances. De même les unités sémantiques du Texte-Aisthesis. La Puissance est « Un-Pluriel ». Chaque unité est « un pluriel », et la pluralité est une unité qui ne comprend pas le pluriel de ses unités constitutives. »¹²

5° Les notions convoquées

Les notions auxquelles nous faisons appel :

1. Le centre de gravitation de la matière textuelle : il s'agit de comprendre la capacité du sens à échapper aux modalités conventionnelles. Pour nous le sens n'est pas propre aux lois de la langue.
2. L'arbitraire conceptuel : il nous appartient de choisir les concepts fondateurs ou d'opération sans qu'il n'y ait justification disciplinaire, car nous pensons que tout concept est l'élément structurant d'un appareil dont la confection n'est pas exempte d'un a priori subjectif. L'arbitraire conceptuel est le prolongement d'une liberté épistémologique qui se veut le rétablissement de la cohérence du corps scientifique.
3. L'identité humaine n'a pas à être la propriété exclusive de l'Etat, d'où l'impératif de penser l'Être en dehors des cadres légalisés et légitimés par l'Histoire.
4. Le cours vs discours : nous pensons que la dichotomie récit/discours (qui nous parvient de Benveniste) devrait être accentuée par un schisme lexical qui oppose le discours (produit par un je historique) au cours (produit par un je narratif). Si le je historique est identifiable par des marques liées à l'affaire identitaire, le je narratif n'a pas d'origine liée à l'émergence aux marqueurs historiques.
5. Le groupe linguistique signogène : cette posture se manifeste par la mise à l'écart des concepts par lesquels l'on désigne l'espace garant d'un sens. Formation discursive (pour Foucault), énoncé, phrase, expression : tous ces concepts renvoient à des centres épistémologiques ouverts par la domestication des lexiques conventionnels. Mais ils autorisent le sens par les formes

¹² LELLOUCHE, Raphaël, *La retraite Propositions sur Roland Barthes* In Prétexte Roland Barthes Colloque de Cerisy, Paris, Union générale d'Éditions, 1978, p. 226.

graphiques propres : la linéarité et la syntaxe tiennent leur place de choix, excluant ainsi les formateurs de sens réfractaires. Pour accéder au sens, il faut non seulement lire, mais lire selon ce que dictent les institutions. Or, un sens n'est lié ni à la syntaxe formelle, ni à la syntaxe linguistique. C'est dans cette perspective que s'inscrit notre concept : débarrasser le sens des codes établis : il revient au sujet humain basique de constituer son propre sens.

6. Le scandale comme posture d'autoprésentation : nous parlons, dans notre travail de scandale. Cette posture est liée à la notion de scansion (Foucault). Le scandale est le moment terminal de la douleur interdite d'être dite. L'accusé est l'objet de l'instance psychique et l'instance historique : la première est née d'un sujet travaillé par l'énergie historique. Au moment du scandale, l'unité du sujet est menacée par l'Histoire (les appareils d'Etat) et niée par l'instance subjective (la honte). La douleur qui devrait refonder l'Être le transforme en objet manipulable, donc donné à la douleur totale.
7. La vacance verbale : Nous entendons par vacance verbale l'incapacité du sujet de convoquer la langue dans la désignation objective de la douleur ressentie. Mais c'est aussi l'assujettissement de la langue à la postulation non contingente. Quand la langue s'avère incapable de dire nos douleurs, nous nous rabattons sur l'emphase et sur la vitalisation jouissive des formes établies.
8. Le conflit ontologique : par cette notion, nous entendons la pose de soi dans l'univers juridico-discursif fabriqué par le soi pour soi. Le soi n'est pas conscient du mal radical qui l'élit à l'humanité. Dans la littérature le questionnement accusateur de soi est très présent. Se couper de soi, c'est la méta-folie, car il y a une pensée de soi par des mécanismes historiques, dont la langue.
9. La syntaxe existentielle : dans la pensée de Sartre, nous parlons de projet existentiel. Un projet veut dire un processus dont nous détenons la géométrie. Contrairement à cela, la syntaxe existentielle est une machine dans laquelle tout être est inséré et dans laquelle il est appelé à actionner la pensée pour retrouver les réflexes élémentaires de subsistance. La psychopathologie devrait être fondée sur cette notion.

10. Le soi collectif : nous entendons par soi collectif une entité créée par un désir d'union d'éléments acculés à s'inscrire dans l'Histoire. Pour notre corpus, le soi collectif devrait se constituer en dehors des fantasmes transversaux de l'entité collective. En effet, notre nation devrait se penser en dehors des lectures ethnoculturelles qui ont fait notre collectivité.
11. Le topo narratif : Le topo narratif c'est un espace que l'on peut synthétiser par une lecture qui ne soit ni thématique, ni formelle. Il s'agit de donner un nom qui puisse légitimer la présence du fragment dans la narration.
12. L'existentialité : l'existentialité est une version de l'Existence. Cette dernière est pensée, dans l'exclusion des marginaux, par les dominants. Les parcours existentiels sont mythifiés et embourgeoisés. Propre à la fois à la subjectivité (forme du vide) et à la perception (regard qui donne de la substance), l'existentialité se coupe de toute pesanteur fabriquée par les penseurs de l'Existence, qui ne convoquent pas la douleur infinie dans l'examen de la psyché.
13. L'espace géo-symbolique : cette notion est née du désir de fabriquer une psyché maghrébine résolument tournée vers la modernité. La prise de conscience nationaliste nous contraint à nous interroger quel serait le décolonisé. Né d'une réaction à l'oppression coloniale, le décolonisé serait en peine d'entrer dans la modernité sans remettre en cause son passeur, le colonisateur. Un espace géo-symbolique permettrait de faire le lien entre le poids de la modernité et les traumatismes refondateurs.
14. La matière historique : la matière historique c'est tout à quoi s'affronte le penseur de la condition humaine. Si l'idéal peut être modulé à la position historique, la conceptualisation est le propre des formes. Pour élaborer une pensée révolutionnaire seule la matière se constitue en seuil. Donc, pour fonder un espace géo-symbolique, il faut examiner la matière historique, dont l'humain.
15. L'écart subjectif : c'est ce que la raison discursive ne peut explorer, ni décrire. Il est le centre de pourvoi de la dynamique historique. Cet écart nie les collectivisations ambiantes et s'inscrit dans la perpétuation du sujet basique.

16. Le creux sémantisant : c'est l'espace non formalisé où naît le sens. Un sens n'est ni dans le mot, ni dans les articulations formalisées de l'énoncé. Il naît de la capacité du sujet d'articuler l'énoncé selon ses facultés et selon ses pouvoirs de contourner les formes conventionnelles.

III] Le versant protocolaire

1° Protocole de la recherche

Notre recherche s'articule sur trois grands axes, lesquels sont branchés à des centres épistémologiques en rapport avec l'énoncé problématisant. Pour nous l'inscription disciplinaire ne signifie pas l'exclusivisme ambiant nourri et entretenu par la négativité idéologique. Bernard Lahire répond en ces termes, concernant la spécialisation.

« ...il me semble que l'hyperspécialisation en sous-champs spécialisés propres à des disciplines séparées conduit à des absurdités scientifiques. Non seulement les chercheurs ne lisent plus les travaux des autres disciplines, mais les historiens de l'art ne lisent pas les historiens du politique ou de la religion et les sociologues de l'éducation ne voient pas quel intérêt ils pourraient avoir à lire les sociologues de l'art ou des sciences. Cela empêche de voir les mécanismes ou les phénomènes transversaux, de saisir des totalités historiques (comme les concepts de « procès de civilisation » (Elias), de « mode de production capitaliste » (Marx) ou de « processus de rationalisation » (Weber) permettaient de le faire) et de faire apparaître ces socles de croyance et ces états de faits dont je parlais précédemment. »¹³

Dans la première partie, il s'agit d'une jonction de ce que nous pourrions appeler la disposition épistémologique générale et la projection illustrative. La première n'est ni un a-priori programmatique, ni une continuité des traditions académiques. Autrement dit, nous ferons appel à ce qui est énoncé comme principe de travail à chaque fois que le besoin se fera sentir, elle est donc transversale. Mais, elle n'est pas instancielle comme c'est le cas dans la tradition universitaire, qui énonce le paradigme pour passer à la vérification. Cette vérification se fait tout au long du travail, mais de divers angles d'attaque. Dans la première partie, c'est la langue, perçue comme une dynamique de signifiante qui interroge

¹³ Éric Monnet, « L'unité des sciences sociales. Débat entre Bernard Lahire et André Orléan », *La Vie des idées*, 7 décembre 2015. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/L-unite-des-sciences-sociales.html>

le soi, qui est notre angle d'attaque. Nous pensons que la langue de notre corpus est appelée à s'interroger sur quelques notions établies :

- Le sens n'est-il constructible qu'à partir des conceptions classiques de la grammaire et de la syntaxe ? Est-ce qu'un sens est prisonnier de l'entité (énoncé, phrase, paragraphe, etc.) ou est-ce qu'il est l'émanation des parcours internes du sujet-interrogateur ?
- La question existentielle est-elle réductible à la passion autorisée par les énoncés qui y font référence ?
- Es-ce que la langue est capable de relayer les idéologies ambiantes, les tensions qui animaient l'espace collectif ? Cet espace a vu l'arrivée de l'option révolutionnaire dans son versant armé.

Ce sont ces questions qui ont présidé à l'architecture de la première partie. Les choix théoriques sont certes tournés vers la linguistique, mais ils n'excluent pas la justification de certains postulats qui en demanderaient. En faisant un survol de la théorie littéraire, Antoine Compagnon écrit :

« *Comme langue, le texte n'est pas la parole de quelqu'un.* »¹⁴

La seconde partie est consacrée à l'Histoire. Nous pensons que l'Histoire est faite par le Discours et non par la Poésie. Nous nous expliquons : la matière historique est réalisée par un je qui ne se coupe pas de ce que la contrainte matérielle dicte. Le je historicisant est le détenteur de l'autorité du moment, alors que le je poétisant est le détenteur du désir de diction. Le grapho-verbal mène l'œuvre d'historicisation, alors que l'œuvre historique est réalisée par les agents déterminés de la tension idéologique. Les historiens font l'action que les historiens traitent et que les poètes branchent aux fondamentaux de l'humain, dont fait partie le récit. C'est dans cette perspective que s'inscrit notre seconde partie, axée sur des préoccupations que nous pouvons cerner en ces points.

- L'Histoire littéraire, approche refoulée dans les espaces disciplinaires actuels, peut nous aider à dépasser les clivages par lesquels il a été procédé à l'examen de la littérature algérienne. Nous voulons dire que la tradition littéraire au Maghreb est marquée par divers genres et que l'outillage déployé par la critique moderne est défaillant dans l'examen de cette tradition. De la Numidie à l'Algérie, la littérature algérienne s'est offerte diverses langues et divers peuplements coloniaux. A ce propos, l'on ne peut plus considérer Apulée comme auteur algérien si l'on continue à dénier à

¹⁴ COMPAGNON, Antoine, *Les démons de la critique*, Paris, Seuil, 1998, p.94.

Camus son algérianité, malgré les prises de position mitigées qu'il a prises concernant la guerre d'Algérie.

- Il s'agit de dire que cette littérature appartient à la tradition humaine et que les problématiques qu'elle traite ne sont pas la propriété de ce que Deleuze appelle la territorialité. Même si elles présentent des particularités historiques, les problématiques relaient des onto-altérités ouvertes. Par delà les figures historiquement marquées (le fellah, l'écolier, le syndicaliste, le commissaire, le professeur, le voisin, la mère, etc.) et les diverses marques historiques (l'espace : le village, la ville, l'usine, l'édition, le désert, etc. / le temps : la guerre, la nuit, le jour, la séance d'école, etc.), cette littérature renvoie à des formes vides épistémovitalisantes : elles forment la question existentielle non par les thèmes qu'elles recèlent, mais par les ouvertures qu'elle autorise. Les substrats sont nuls quand l'Histoire s'affirme. Mais cette affirmation c'est la refondation continue de l'Histoire : la mère devient voisine, salariée, etc.
- L'identité du Maghreb est sujette à toutes les polémiques, souvent stériles et sans légitimité sociale. Mais l'algérianité et, par extension, la maghrébinité subissent des marques culturelles dues à la naissance des Etats-Nations. Cette question nous interpelle, car nous pensons que la légitimation de la littérature passe par l'adhésion à un espace géo-symbolique. Cet espace veut dire qu'une dimension symbolique est possible à être opposée aux marques culturelles admises. Si nous partons de l'idée que notre corpus est algérien, il faut justifier l'épithète collée. D'où le questionnement sur la notion de l'algérianité. Les idéologies confirment leurs pouvoirs par les sacralités manipulables. Après d'énormes sacrifices, le caractère officiel a été accordé à la berbéricité, confisquée par des courants politiques pour leurs besoins. Elle perd son pouvoir et continue, comme le sont l'islamité et l'arabité, à être un enjeu occasionnellement permanent.

Dans cette partie, il n'a presque pas été fait appel au corpus. Quelle en est la raison ? Nous considérons le corpus comme une totalité qui se tient dans une posture oppositionnelle (néanmoins vide) face à la matière historique. Notre objectif est de donner une épistémè à ce moment, non d'y déceler les pannes épistémologisantes. En quoi cette littérature est-elle parallèle au nationalisme révolutionnaire ? En quoi constitue-t-elle le moment contemporain de la littérature maghrébine ? Pourquoi lit-on la littérature maghrébine souvent par le paradigme linguistique ? Toutes ces questions nous mènent à nous interroger sur la nature de l'Etat-Nation, mais surtout sur les concepts-clés en charge

d'appréhender les entités collectives (nation, société, ethnie, race, corporation). Dans cette partie, il est fait appel à diverses disciplines, pour légitimer la préoccupation centrale. L'Histoire, l'Histoire littéraire du Maghreb, les théories existentialistes, la critique littéraire textuelle, la sociologie, la biographie, etc. Nous ne devons pas perdre de vue que notre objectif, c'est de montrer que la littérature est certes un produit historique, mais qu'elle a pour centralité le sujet humain, que l'on tente de réduire à son statut historique pur. Pour rendre le profil théorique de cette partie, nous pouvons citer le passage suivant :

« L'histoire littéraire ne coïncide pas non plus avec l'étude immanente – qu'on l'appelle lecture ou description – qui cherche à reconstituer le système du texte. Ce dernier type d'étude – qui peut embrasser le système de toute une période littéraire – aborde son objet « en synchronie » pourrait-on dire. L'histoire doit s'attacher au passage d'un système à l'autre, c'est-à-dire à la diachronie [179s.]. Il ne peut donc s'agir d'étudier des œuvres particulières qui sont des instances uniques. Elles ne sont affectées par les temps qu'en ce qu'elles subissent, selon les époques, des interprétations différentes. On dira, au contraire, que l'histoire littéraire doit étudier le discours littéraire et non les œuvres, en quoi elle se définit comme partie de la poétique. »¹⁵

Dans la troisième partie, il s'agit d'une thématization refondatrice. Autrement dit, il s'agit de comprendre ce que peut la littérature en matière dans la négociation décisive entre le sujet existentiel et le sujet socio-historique. Cette relation conflictuelle fonde la préoccupation centrale de cette partie. C'est la partie thématique. Mais le thème se confond avec l'instance épistémologique qui règne dans tout le travail, car le thème signifie, pour nous, un questionnement perpétuel sur la validité de la pensée émise. Nous ne relevons pas de thèmes existentiels, mais nous explorerons notre corpus pour dire quelles sont les couleurs des altérisations commises (prenant dans notre cas l'ajout historique). A titre d'exemple, le questionnement de soi est peu présent, les états délirants le sont moins encore. Nous parlons, par ailleurs et étrangement, peu en termes idéologiques. La guerre est présente, mais le militant révolutionnaire est évoqué avec une sympathie exotique. L'adhésion à l'option révolutionnaire est, dans les récits du corpus, boiteuse.

Cette partie peut être légitimée par les dispositions suivantes.

- Les thèmes récurrents de notre corpus excluent à la fois la tension ontologique et la dialectique idéologique : la première est le signe fort de l'existentialisme, la seconde celui de l'Histoire. En fait, le sujet romanesque (propre à notre corpus) signifie la double contrainte qu'infligent le moment historique aux sujets, qui se trouvent dans la perte

¹⁵ DUCROT, Oswald et TODOROV, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, pp. 188-189.

de la possibilité d'esquisser une pensée est une narration de soi. Cette faille a été ressentie par les nationalistes qui se sont mis à s'interroger sur le soi collectif.

- La fondation d'une psyché maghrébine par l'exploration de la littérature (le corpus) devient impérative, car elle pourrait imaginer un soi collectif en détruisant les clivages qui pèsent dans la constitution des sens : la libération de la pensée de soi mettrait les forces bourgeoises dans l'embarras. La constitution du soi collectif passe impérativement par une rupture épistémologique, qui déterminerait l'orientation des sens qui se dégageraient des textes étudiés et de leurs auteurs. Cette rupture donnerait une légitimité, mal appréciée par le sujet maghrébin, à l'examen psychanalytique, seule voie à la compréhension de l'Être et de ses prétentions à l'universalité.
- La psychanalyse, perçue comme un moyen de renforcement aussi bien de l'embourgeoisement (dans son versant réactionnaire) que de l'existentialisme (dans son versant pathologique), ne veut pas dire, pour nous, la légitimation de l'idéologie (disons de la posture épistémique ambiante) fascinée par le culte de la psychanalyse. Nous voulons dégager l'Être maghrébin branché à l'universalité ontologique et marquée par les traumatismes historiques.

Dans cette partie, le souci majeur est de secouer le sujet maghrébin, en le soumettant, à travers notre corpus, à l'investigation éthique de son Être. Cela a des limites : l'Être est issu d'un ordre idéologique qui le dévitalise et le soumet à la mécanique historique. Cet Être est submergé par les cumuls historiques dont le poids n'a été pensé que par des dogmatismes posturaux qui se relèveront, plus tard, à la fois inféconds et désastreux. Il est fait appel, dans cette partie, à de diverses disciplines répondant à l'angle d'attaque. Pour nous, il s'agit de nous de savoir si une nouvelle direction d'approche des romans (objet de notre travail) est possible. Par extension, savoir en quoi la littérature peut contribuer pour la fondation d'un espace géo-symbolique. Le profil théorique est axé sur la psychanalyse, l'existentialisme, les approches textuelles, la linguistique, etc. Ces approches convergent sur le fait que l'Être n'est la propriété ni de la raison graphique (matérielle), ni de la mystique scientifique (spiritualisante).

Nous pouvons remarquer que les parties sont autonomes les unes des autres : cela fera un reproche, surtout pour ceux qui voient en les identités des déterminismes historiques. Un chercheur qui opère dans un département de lettres n'a pas à se mêler d'autres disciplines. Mais l'argument peut être battu en brèche : l'énoncé problématisant

est ouvert et l'objet de la recherche cherche à s'inscrire dans une démarche éco-politique. C'est-à-dire que la dualité texte/auteur veut dire la destruction des cloisonnements et l'ouverture d'un espace disciplinaire débarrassé des pesanteurs des vides conceptuels entretenus par la mécanisation, voire le conditionnement de la pensée de soi. Pour nous expliquer les deux contraintes qui pèsent sur l'auteur maghrébin, l'une et politique et l'autre existentielle, Charles Bonn écrit :

« L'écrivain est investi au Maghreb, comme dans la plupart des aires culturelles dites « francophones », d'une fonction politique bien plus importante que celle qu'il connaît en Europe. Et ce, à deux niveaux : du fait de la langue qu'il utilise et du fait de sa maîtrise des codes littéraires internationaux, il est une sorte de relais. En Algérie les écrivains ont joué un rôle important de témoins face à l'opinion étrangère, lors de la guerre d'indépendance. »¹⁶

2° L'éthique de la thèse

La rédaction de la thèse a été réalisée dans des intermittences qui parfois peuvent donner l'impression de transgression de la méthodologie énoncée. Pour nous, la substance de la longue dissertation à laquelle nous nous sommes livré doit prendre en compte l'architecture cernée dans les points suivants. Nous nous inspirons de Maurice Blanchot, qui écrit :

« Les fragments s'écrivent comme séparations inaccomplies ; ce qu'ils ont d'incomplet, d'insuffisant, travail de la déception, est leur dérive, l'indice que, ni unifiants, ni consistants, ils laissent s'espacer des marques avec lesquelles la pensée, en déclinant et se déclinant, figure des ensembles furtifs, qui fictivement ouvrent et ferment l'absence d'ensemble, sans que, fascinée définitivement, elle s'y arrête, toujours relayée par la veille qui ne s'interrompt pas. »¹⁷

- Il faut, dans chaque partie, garder en vue l'objectif principal, mais sans laisser passer des postulats occasionnels sans explication. D'où la perception de digressions qui pourraient être assimilées à des absences méthodologiques. Les explications ont la mission de démontrer la situationnalité du propos et de débrancher ce même propos de l'espace grapho-syntaxique ambiant. A titre d'exemple, parler de la langue dans les divers moments de la thèse est proportionnel non aux concepts

¹⁶ BONN, Charles, *Le roman maghrébin* In Extrait de *Littérature francophone. Tome 1 : Le Roman*. Ouvrage collectif sous la direction de Charles Bonn et Xavier Garnier. Paris, Hatier, 1997, pp. 179-184.

¹⁷ BLANCHOT, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980, p. 96.

conventionnels, mais à ce qui est exigé par la matrice de l'énoncé immédiat.

- Le style de la rédaction privilégie la clarté, mais pas la facilité. Si les phrases sont simples et porteuses de sens, ceux-ci sont toutefois relayés par des combinaisons qui doivent suivre la complexité de l'objet en vue de la décomposer et d'y produire des sens réfutables. Dans le parcours de la thèse il est fait appel à un lexique parfois vide et désancré, mais cela est dû au désir de perception subjective de l'objet de recherche. A titre d'exemple, parler de scandale, c'est peut-être à la scansion (terme très présent dans L'archéologie du savoir de Michel Foucault), mais c'est lié au survol par le sujet de l'espace affectif. Survol dû à un châtiment infligé dans un silence total ce même sujet. Ce châtiment attente aux fondements de l'Être culturalisé, tourné vers la honte.
- Nous privilégions les décloisonnements, en vue de produire des postures disciplinaires décomplexées. Ainsi, pouvons-nous trouver dans une partie consacrée à l'examen d'une question précise des éléments « étrangers, intrus ». Mais ces éléments échappent à l'étiquetage et s'introduit dans une partie pour prouver une légitimité acquise. A titre d'exemple, la question existentielle traverse toutes les parties. Si notre démarche se veut une recomposition des espaces disciplinaires non d'un point de vue idéologique, mais en suivant les textes et les propos des personnels chercheurs, elle reste néanmoins très attachée à la rigueur intrinsèque, qui exclut les intermittences décentrées.

La thèse se donne la mission d'exposer des notions transitoires (demandant des justificatifs pointus) et de progresser selon une logique qui a pour référence l'énoncé problématisant. Ces notions transitoires le restent jusqu'à la conclusion, car notre travail n'est pas de l'empirisme scientifique, qui consiste à avancer un postulat sur lequel s'affronteraient la théorie et le terrain. Pour nous, le texte de la thèse est une perpétuelle confrontation de la théorie (critiquée) et le corpus (élu à la mission de l'auto-construction théorique). Parfois, étrangement le corpus sert de support théorique, donnant ainsi la primauté de l'objet sur le sujet.

Le texte de la thèse est caractérisé par les points suivants :

- Une construction qui échappe aux cloisonnements disciplinaires.
- Un lexique qui n'est redevable d'aucun positionnement idéologique.
- Une suspension épistémologique permanente, qui se manifeste par des interrogations permanentes sur les établis scientifiques.

- La perception d'enclaves textuelles parfois détachées de l'objectif principal de la partie.

Les parties sont reliées par des articulations logiques et méthodologiques. Chaque partie contient une introduction et une conclusion. Les chapitres inclus dans chaque partie sont connectés les uns aux autres par des indices articulateurs. Il se pourrait que des absences soient observées, mais elles sont expliquées dans les divers endroits du texte de la thèse.

3° Les choix bibliographiques

Les références bibliographiques convoquées pour la réalisation du travail sont liées à l'énoncé problématisant et aux déclinaisons que nous lui avons accordées. Tout travail de recherche demande des appuis théoriques, cela est d'une évidence criarde. Ces appuis sont souvent puisés des travaux catalogués selon les espaces disciplinaires et selon les centralités relatives à l'appréhension de la problématique. Mais ces appuis vacillent, du fait de leur nature linguistique. Il s'agit d'énoncé inclus dans de vastes tissus discursifs où sont distribués anarchiquement les sens. Pour nous, la théorie c'est qui se produit dans l'exclusion du sujet fondamental dans l'appréhension du réel. Sortir de chez soi pour se voir dans la glace du monde altéré, c'est ce que nous pourrions appeler la théorie. D'où l'idée de soumettre toute théorie à un examen lourd de critique et d'interrogation. Si le personnel universitaire ne trouve aucun complexe pour se caser dans des espaces dont la constitution est décidée par les appareils d'Etat, il reste cependant clair que la convocation des travaux en relation avec l'énoncé problématisant. Notre bibliographie se donne comme principal axe le pouvoir de la langue littéraire propre à notre corpus dans la fabrication de la question existentielle.

Le corpus bibliographique convoqué se tient dans les limites suivantes.

- Les références ne sont pas cataloguées selon les espaces disciplinaires, car nous pensons que dans chaque partie il y a des enclaves, des postulats transitoires qui doivent être appuyés. Ainsi, l'on peut trouver des références à l'Histoire dans des segments (de la thèse) consacrés à la langue employée dans notre corpus.
- Les théories convoquées sont appelées à être refondées en fonction de ce qu'exige la thèse transitoire énoncée. Ainsi, l'énonciation n'est pas perçue comme un moment statique (qui peut être topographié). Il ne est de même pour la notion de sujet, qui, elle-même, renvoie à des

significations fort diverses qu'elle nous oblige à faire des choix ajustés.

- La citation pose des problèmes liés à son choix, et plus particulièrement à son insertion dans le texte de la thèse. Nous pensons que la citation est une ponction que l'on peut faire sur un texte dont les sens sont éparpillés sur les deux pôles qui les fabriquent : l'auteur et le lecteur qui se disputent la matière textuelle. Nous pensons que la citation doit avoir une autonomie par rapport à son origine, d'où parfois de longues citations. Ce reproche peut être battu en brèche par l'impératif de soustraire (par éthique) l'énoncé à toutes les relations qui peuvent peser sur le sens de la citation.
- Les citations proviennent, dans certains cas, des périodiques. Cela est un choix, car nous pensons que les théories sont constamment retravaillées, commentées et enrichies. L'apport des lecteurs spécialisés, qui n'est pas forcément de la glose, nous aidera à déceler les impacts des textes théoriques sur les communautés universitaires.
- Nous nous interdisons d'agir par la hiérarchisation, à laquelle recourent pourtant les personnels universitaires, comme si le savoir n'est propre que par l'identité historique de son auteur. Tout énoncé reste propre tant qu'il ouvre une pensée.

Le travail bibliographique se heurte aux limites suivantes :

- La question existentielle est reprise dans plusieurs travaux philosophiques, lesquels sont constamment commentés et examinés. D'où l'impératif de cerner la problématique dans un territoire précis.
- La critique littéraire subit des décentrement qui n'arrangent pas les dogmatiques qui se constituent en groupes dont le conservatisme est décomplexé.
- L'Histoire subit des clivages idéologiques que les antagonistes ont établis pour la légitimation de l'occupation de l'espace politique. La bibliographie que nous avons consultée ne peut prétendre ni à une neutralité, ni à un engagement. Nous tentons de repérer les énoncés informatifs.

Nous nous donnons pour cadre d'opération ce qui est assigné comme sens au roman, sens donnés par Pierre Chartier. Il écrit :

« ...Le « roman » se lit comme une intériorisation, une prise en compte par l'individuel et la psychologique, de ce qui, dans le mythe, est donné pour

extérieur aux personnages, collectivement assumé, structuré culturellement dans un groupe social stable. »¹⁸

Le roman	L'individuel et le psychologique	Le groupe social
Le corpus (les romans objet de notre recherche)	La psyché collective par la trace littéraire	L'espace colonisé

4° Les objectifs de la recherche

Les objectifs que nous assignons à notre recherche peuvent être cernés dans les points suivants.

D'abord, la reconfiguration de l'espace collectif par des référents qui ne proviendront plus des centres idéologiques établis. Ces centres, qui sont devenus de véritables freins à la compréhension de soi, ont nourri l'espace intellectuel en modalités de présence historique (les organes de médiation intellectuelle) et en moyen d'opération (les concepts et les notions).

Ensuite, l'espace intellectuel devrait subir l'examen critique nécessaire, en sorte que la critique qui s'est faite sur les textes (notre corpus) puisse ouvrir de nouvelles pistes capables de revitaliser ces mêmes textes et d'esquisser un sujet maghrébin qui ne soit pas réfractaire à l'universalité.

En dernier lieu, nous pensons que ce sujet, réduit à des schémas et à des stéréotypes, peut refaire l'universel non en y souscrivant sous le prisme historique (colonisé/colonisateur), mais en pensant les rapports d'autorité dans leur dimension ontologique. Il est évident que cela est en déphasage avec le communisme, la doctrine théorique de l'Histoire, mais il peut aider à esquisser un universel qui peine à se défaire des diverses instances qui bloquent son émergence.

Les limites de nos objectifs sont à énoncer dans les points suivants.

- L'Histoire ne peut nullement s'imaginer en dehors de l'idéologie, qui reflète les rapports de force.
- Le collectif ne peut se défaire du capital culturel qu'il a accumulé à travers les siècles.
- Les Etats-Nations sont bâtis sur des mythologies que les officiels manipulent à leur faveur.

¹⁸ CHARTIER, Pierre, Introduction aux grandes théories du roman, Paris, Dunod, 1998, p. 25.

- Le sujet universel peine à se définir. Il est certes imaginé par la pensée, mais jamais atteint dans toutes ses contradictions.

Nous pouvons nous reconnaître pour comprendre les liens des écrivains (la raison graphique) aux mouvements de l'Histoire (libération nationale) dans la citation suivante, écrite par Jean Amrouche.

« Ce que l'on appelle nationalisme algérien est fort éloigné de la doctrine du nationalisme qui est essentiellement chauvine, raciste et xénophobe. Le nationalisme algérien se borne à réclamer le droit à l'existence nationale du peuple algérien. Cette revendication est conforme au droit naturel de tous les hommes : celui d'être ce qu'ils sont, dans une patrie maternelle, sur la terre et sous le ciel des aïeux, le droit de porter leur propre nom et non celui d'une patrie étrangère, marâtre, où ils ne sont admis comme des bâtards opprimés et méprisés. L'insurrection nationale algérienne est donc en son essence la revendication d'une dignité humaine première, où l'on peut accéder que collectivement, en tant que peuple et qu'entité nationale. »¹⁹

Le tableau descriptif de la progression de la thèse

La partie	La souche épistémologique	Le profil théorique/ La démarche	La légitimité méthodologique	L'objectif
La cause épistémocodale	Une interrogation sur les parcours fermés de la procédure et une démonstration des limites des codes à établir des sens fermés.	Analyse textuelle/mise à l'épreuve des conceptions relatives aux codes linguistiques. Analyse micro-narrative	Il s'agit de dire que notre corpus peut relayer des sens sans qu'il ne passe par les codes propres à la signifiante linguistique.	Il s'agit de dire que la littérature (objet de notre travail) est un espace ouvert où les névroses scientifiques peuvent opérer. Les limites des codes épistémologiques (formels) et linguistiques (substantiels)

¹⁹ AMROUCHE, Jean El-Mouhoub, *Le problème algérien à la veille du débat à l'assemblée des Nations unies* In AMROUCHE, Jean El-Mouhoub, *Journal 1928-1962*, Alger, Alpha, 2009, p. 437.

				sont visibles.
La partie historico- idéologique	Il s'agit d'explorer le corpus comme espace fermé qui se tient en opposition contre l'Histoire. Cela est dû au devoir d'inscription historique du corpus, qui n'est qu'un point du progrès de l'écriture algérienne.	Histoire littéraire/ Biosociologie / Questionnement de documents idéologiques liés au nationalisme. Il s'agit d'examiner la littérature de par ce qui lui est extérieur, notamment les déterminants idéologiques.	Cette partie tire sa légitimité du devoir de dire que la littérature, même si elle relaie des questions existentielles, épouse l'Histoire, non en fonction des déterminants idéologiques, mais du point de vue la matière historique.	Il s'agit de dire que comme tous les espaces, le Maghreb est marqué par des cycles historiques, incluant des productions littéraires. La littérature des années cinquante reprend des thèmes à la fois universels et particuliers.
La partie thématop psychanalytique	Il s'agit de revenir sur certaines notions liées à la psychanalyse en vue d'aborder des questions existentielles marquées par la psychopathologie. Celle-ci n'est pas l'affaire des douleurs autorisée ou formalisées.	Analyse textuelle/examen de certaines conceptions. Exploration de certains énoncés en vue d'y repérer des problématiques existentielles. Exploration d'énoncés pour tenter de jeter les jalons d'une psyché collective.	Cette partie se veut une esquisse du projet de constitution d'une psyché collective que l'on doit à ceux qui ont pensé fonder un espace national humanisé.	Il s'agit de dire que le sujet maghrébin est en mesure de contribuer à la refondation du sujet universel. Non d'un point de vue idéologique formel, mais d'un regard historiquement chargé.

PREMIERE PARTIE
L'alliance épistémo-opératoire

« La syntaxe est la doctrine de la phrase, au sens le plus large du mot. C'est à partir de la syntaxe qu'on représente l'architecture de la langue. Lorsque se rencontrent des langues dans lesquelles le syntaxique fait défaut, on comprend le plus souvent leur structure comme une déviation du syntaxique, ou comme ce qui ne s'est pas élevé au niveau du syntaxique. »

Martin Heidegger, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, PUF, 1973, p. 173

Introduction à la partie

Dans cette partie, il est question des impératifs par lesquels la langue agit. C'est la dimension linguistique qui nous permettra de relever le pouvoir du questionnement existentiel. D'abord, nous allons évoquer les concepts épistémologiques qui sont susceptibles d'être appliqués à la quête de sens. Par la suite, c'est la modalité qui est abordée, dans le sens où toute recherche est appelée à expliquer la manière dont les impératifs scientifiques devraient être modulés aux procédés de recherche. En dernier lieu, il s'agit d'une interrogation sur l'éligibilité des objets, dont la littérature, à l'examen scientifique.

I] Les sentences originaires de l'épistémè

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question de l'examen de trois notions. D'abord, nous verrons ce que peut la langue comme matière dévitalisée, donc porteuse du questionnement original de la philosophie, à savoir par quoi l'Être verbalisé peut tirer sa légitimité. Ensuite, nous verrons ce que l'énonciation littéraire peut contre les formes procédurales conventionnelles. C'est-à-dire les pouvoirs de la littérature à échapper aux logiques institutionnelles qui la désignent comme posture réfractaire. En dernier lieu, il s'agira de mettre l'accent sur le pouvoir de la langue de créer une posture existentielle dédiée à la philosophie, de par la douleur qu'elle génère.

Ce chapitre énonce quelques concepts par lesquels l'on peut opérer une recherche.

Dans tout travail de recherche, il est impératif de fixer des choix conceptuels qui peuvent néanmoins ne pas faire des consensus au sein de la communauté scientifique. Dans cette partie, la question centrale, c'est l'aspect actif de la langue, c'est-à-dire dire en quoi la langue peut fonder un questionnement à partir de la liberté punitive que se donne le sujet. C'est ce que nous pouvons appeler la question existentielle, que nous expliquerons

davantage. L'examen d'un sujet nécessite que des opérations de subjectivation des savoirs établis soient réalisées, et ce, dans le but de déclencher des processus de refondation épistémologique. C'est cette philosophie que nous nous sommes fixée dans notre travail, c'est-à-dire que la référence conceptuelle ne peut jouir d'aucun crédit éthique, car il nous appartient de supposer que toute construction conceptuelle obéit à des contraintes historico-temporelles qui président naturellement à toute naissance du sens. Toutefois, nous nous fixons comme assise éthique de notre recherche l'idée d'arbitraire conceptuel, et ce, dans la mesure où ce qui peut provenir de l'espace conceptuel dans lequel nous opérons peut réduire la portée signifiante des concepts et, du coup, fixer un sens historique du concept. Bien que nous considérions que tout concept est une conversion grapho-verbale d'une éthitisation d'un moment problématique, nous ne nous permettrons pas de réduire le concept à son état ontologique. Si, par exemple, nous considérions que l'émergence de l'existentialisme renvoie à la phase dans laquelle l'être humain s'est désolidarisé de ses origines et s'est saisi de la problématique existentielle, laquelle problématique marque la suspension de l'humain à l'hégémonie dans les scandales dont est coupable la contingence ; il n'en reste pas moins que la pensée existentialiste est une émergence historique que certains facteurs rendent légitime. Les habillages historiques ont fait que l'Existence ne soit perçue comme tragédie qu'à partir du moment où la culturisation à outrance s'est enracinée. Et cette culture n'est pas née du néant, elle n'est pas le propre de l'être temporel. Il n'y a pas d'être, de ceux que nous connaissons, qui vivent dans l'absolu historique. Le choix d'un moment historique signifie la négation de toute ouverture de sémantisation.

Dans notre travail, nous nous fixons comme substrats conceptuels non des énoncés textuels ouverts, mais des moments historiques interrogateurs, dans la mesure où nous considérons que le texte de référence (circonstanciel) ne peut être considéré comme le produit d'une instance idéologique autonome, c'est-à-dire que toute pensée écrite est une négociation entre trois facteurs : les essentialités humaines, les attractions de l'Histoire et les contraintes techniques. Si essence il y a, c'est que tout travail d'historicisation et d'accumulation sémantiques doit être condamné à l'autorité créatrice dont dispose le sujet. L'historicisation est l'attribution d'une face au sujet dans l'espace des hiérarchisations ambiantes. Face à l'offre proposée par l'Histoire, le sujet se trouve réduit à ce que les essences qui le fondent appréhendent face aux oscillations multiples de la contingence. Les techniques de méthodisation des savoirs subjectifs donnent au sujet la possibilité d'une reconnaissance historique et le droit d'une réinsertion dans le corps hétérogène des parlants. La parole aboutit aux plaisirs qu'octroie la langue à tout sujet parlant. A ce propos, Julia Kristeva écrivait : « *Pour l'être parlant, la vie est une vie qui a du sens : la vie*

constitue même l'apogée du sens. Aussi perd-il le sens de la vie, la vie se perd sans mal : à sens brisé, vie en danger. »²⁰ Par exemple, Mouloud Feraoun écrit : « Elle se voit très belle au milieu de ces paysannes, belle comme elle ne l'a jamais été. »²¹ La question existentielle contenue dans l'énoncé se trouve cernée par la contrainte temporelle qui libère, par ailleurs, le sujet, et l'illusion altérissante qui fait primer les cadres historiques sur le principe de la négation de la définition essentielle de soi. Nous ne pouvons élargir l'assise conceptuelle de notre travail à ce que nous offre la dynamique des lectures, car il nous faudra, par ailleurs, que des condamnations sémantiques que nous opérons, limitent historiquement notre recherche et nos références conceptuelles. Dans un article publié dans *Revue européenne des sciences sociales*, la chercheuse Jacqueline Feldman, écrit à propos de la science et de la place qu'elle a acquise ce qui suit :

« La science a obtenu la place privilégiée qu'elle occupe dans notre société parce qu'elle était en mesure de fournir des connaissances objectives. [...] Remarquons que, si on substitue au terme « objectivité » le terme moins fort de « consensus », on se trouve en présence de la question première de toute société démocratique : comment arriver à établir des accords forts entre individus tous différents a priori. La science classique a obtenu une solution partielle, qui porte sur la connaissance, en donnant les moyens d'une recherche collective, qui a remporté de tels succès qu'ils ont bouleversé –et continuent de bouleverser, à travers la technique nos modes de vie.²² »

Pour l'existentialisme, nous limiterons notre champ de renvoi conceptuel à l'Histoire de la pensée existentialiste telle que rapportée par les historiens. Nous nous interdirons de marquer les suspensions temporelles relatives à l'analyse exhaustive de la pensée existentialiste. Si nous nous astreignons à l'étude de la question existentielle, nous pouvons, par ailleurs, dresser une synthèse de la pensée existentialiste au fait de ce que nous appelons Existence. Si dynamique que puisse être la lecture que nous pouvons faire de l'idée d'Existence, il nous paraît que l'existentialisme doit être réduit à son inscription historique. Pour être plus clair, nous pensons que, par exemple, l'énoncé « Nous dorlotons notre ennui, nous le chérissons. »²³ ne doit pas être examiné comme paradigme ontologique par lequel l'Être peut transcender les contraintes matérielles, dont la langue. Il s'agit, pour nous, de nous arrêter sur des énoncés émis par des philosophes ayant traité la question existentielle. Si l'on prend Sartre comme exemple, nous pourrions constater les

²⁰ KRISTEVA, Julia, *Soleil Noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, nrf, 1987, p. 16

²¹ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaia, Talantikit, 2002, p.39

²² FELDMAN, Jacqueline, *Objectivité et subjectivité en science. Quelques aperçus*, *Revue européenne des sciences sociales* [en ligne], XL-124 mis en ligne le 1 décembre 2009, consulté le 14 octobre 2012. URL : <http://ress.revues.org/577> ; DOI : 10.4000/ress.577

²³ DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Alger, Barzakh, 2011, p.144

tiraillements qui traversent la pensée existentialiste, l'on peut lire, dans un article consacré à ce qui est appelé les philosophies de l'Existence, ce qui suit :

« Sartre, tout en reconnaissant la valeur de Freud, a pris position contre la psychanalyse freudienne et proposé une psychanalyse existentielle. D'autre part, il considère maintenant l'existentialisme comme un complément et, sur certains points sans doute, comme un correctif du marxisme. »²⁴

L'on peut dire que l'existentialisme, en tant que notion, ne nous permet pas de nous focaliser sur cette notion en tant que concept détaché des dogmes formant les diverses écoles philosophiques.

Pour notre travail, nous nous interdisons les réflexions issues de lectures de textes où le cours (narratif) peut être repéré. Ni la littérature, ni les textes religieux, ni encore les oralités ne constituent pour nous des objets capables de colporter des indices relatifs à l'analyse de la problématique existentielle. Nous nous intéresserons à des écrits (romans) et ce, afin de satisfaire à l'exigence académique. L'on peut lire, à propos de l'idée d'objet de la science ce qui suit :

« L'objet de la science est, en effet, décrit par Kant comme prolongement direct de l'objet perçu. Les principes a priori qui constituent le cadre obligé de toute détermination d'un phénomène comme objet de science sont essentiellement ceux-là mêmes qui le constituent comme objet de perception. Les « axiomes de l'intuition », les « anticipations de la perception », les « analogies de l'expérience » et les « postulats de la pensée empirique » expriment les règles d'un entendement qui saisit nécessairement le monde comme ordonné selon la grandeur, l'intensité, la cause et l'opposition du réel au possible et au nécessaire. »²⁵

L'on peut comprendre de ce passage que la désignation d'un objet d'étude obéit à des considérations que chaque réflexion fixe pour y projeter ses choix.

Il est évident que l'idée d'Existence n'a pas cessé de revenir dans les textes, qu'ils soient littéraires ou logiques, mais cette idée, telle que reprise dans les textes en question (ceux qui ne s'inscrivent pas dans la logique qui oriente notre travail) n'incluent pas tous les traits qui marquent la problématique existentielle telle que nous la concevons. C'est à l'émergence du scandale fondateur que l'être peut se positionner par rapport à ce qui fonde ce même être a posteriori. Par exemple, Malek Haddad, écrivait : *« Elle restait fidèle à ce jour timide de novembre qui se leva un beau matin sur le pays algérien. »²⁶* La phénoménalité du jour ressentie par le personnage draine l'émotion refoulée dans une œuvre d'historicisation

²⁴ WAHL, Jean, « *Philosophies de l'Existence* », Encyclopédie Universalis, V. 10, 2010. (Format numérique)

²⁵ GRANGER, Gilles Gaston, « *Epistémologie* », Encyclopédie Universalis, V. 10 (format numérique).

²⁶ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p.100.

du soi collectif. L'Être est, dans ce cas, la matière de consécration de la religion grammaticalisante du sens. Cet Être est pensé comme l'émanation d'une fréquence détemporalisée qui réduit soi à son double, double suivant une linéarité qui n'est pas contraint à la pertinence. Cela n'est pas le cas de certains autres philosophes. Si l'on prend la pensée de Kierkegaard comme exemple, l'on peut comprendre la notion du moi (notion liée à l'existentialisme) selon cette formulation : « *Le moi est un rapport se rapportant à lui-même...* »²⁷ Pour Freud, le moi est l'un des éléments qui font se mouvoir l'appareil psychique. Dans son œuvre *Le Moi et le Ça*, Freud écrivait : « *Le Moi est avant tout une entité corporelle, non seulement une entité toute en surface, mais une entité correspondant à la projection d'une surface.* »²⁸ Nous avons à constater que ce que les divers philosophes ont comme idées de la problématique –matrice ou prolongement – existentielle ne réunit pas, ni au plan des concepts, ni au plan des progressions méthodologiques, toute la communauté des penseurs qui travaillaient et qui travaillent sur l'existentialisme. Le sujet, une autre catégorie liée à la psychanalyse est définie comme suit : « *Le sujet exerce, dans le contexte de la proposition, une fonction purement référentielle : il renvoie à un fragment de réalité relativement isolable, visé en tant qu'unité concrète.* »²⁹ Les concepts examinés et qui sont en relation avec l'existentialisme nous font découvrir que le répertoire lexical de ce domaine est très chargé en matières de renvois signifiants. Les spécialistes n'ont pas pu échapper de ce que secrète le moment épistémologique-historique, notamment en matière de lexicologie. Nous pouvons donner un exemple où la question existentielle est récupérée par les idéologues pour justifier des entreprises de fabrication ou d'orientation de l'Histoire. Malek Ouary écrivait : « *A chacune de ses observations, banales en elles-mêmes, il trouve le sens d'un symbole, tout un faisceau dont les éléments convergent vers le même objet : celui de ses préoccupations.* »³⁰ Dans cet énoncé la préoccupation est émise par un Être qui refuse de s'inscrire dans la reconnaissance fermée de soi et qui refuse de subir l'ordre des fabricants d'idéologies. C'est-à-dire que la préoccupation (qui n'est pas liée à l'Existence) reste ouverte à toute paradigmatization amorcée par les emplois lexicaux.

L'instant de l'émergence existentielle n'est pas indemne des impuretés historiques que peut induire toute inscription historique. Être, c'est ce qui peut se former comme évanescence historico-temporelle fondatrice. Il ne peut y avoir de possibilité d'Existence telle que nous la défendons dans notre travail que si le je s'avère être incapable de se rapporter par ce que toutes les instances historicisantes offrent, en ce sens qu'il n'y a que la littérature qui peut garantir au je de se couper de la discontinuité propre à l'humain sans

²⁷ KIERKEGAARD, Soren, *Traité du désespoir*, Paris Gallimard, 1949, p. 61

²⁸ FREUD, Sigmund, *Le Moi et le Ça*, Paris, Payot, 1968, p. 11. Le texte est consultable sur le lien suivant : <https://www.google.fr/#q=freud+le+moi+pdf>

²⁹ LADRIERE, Jean, *Concept*, Encyclopédie Universalis, V.10, 2010 (format numérique).

³⁰ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p.61

s'inscrire dans les récits traditionnels que développe l'humanité. Pour vérifier le lien qui peut exister entre le réfléchir et le vécu, l'on peut citer Jacques Collette, qui écrit : « *S'arracher à l'immédiateté du vécu irréfléchi pour le donner à voir, c'est le fait même d'une réflexion qui ne procède ni de l'extérieur par des explications psychologiques, ni d'en haut par des constructions conceptuelles.* »³¹ Par exemple, nous pouvons lire ce que Taos Amrouche écrit : « *De toutes ses forces elle maîtrisait le tumulte de son âme.* »³²

1] La matière vide de la diction

Pour l'élément moteur de nos interrogations, à savoir la langue, nous considérons que la philosophie structurale peut nous aider à confirmer nos postulats. Si la langue peut se considérer comme un régime capable de receler des significations fermées par les totalités (textuelles), il n'en reste pas moins que ce système, qu'est la langue, ne peut être réduit à des objets matériels donnés par l'Histoire. Le moment des années soixante, lequel moment a vu la réflexion se focaliser sur la question linguistique, peut nous aider à constituer notre objet d'étude à l'aune des points de vue développés au sujet de l'œuvre littéraire. A propos de ce que la littérature a comme fonds d'animation, l'on peut lire ce que Todorov a écrit : « *La poésie peut utiliser les méthodes de la langue émotionnelle, mais toujours avec des desseins qui lui sont propres.* »³³ Bakhtine écrit ce qui suit : « *...l'œuvre littéraire doit être comprise intégralement, sous tous ses aspects, comme un phénomène du langage, c'est-à-dire manière purement linguistique, sans égard à l'objet esthétique qu'elle réalise, et seulement dans la limite des lois scientifiques qui régissent son matériau.* »³⁴ Cette affirmation nous aide à situer l'œuvre littéraire dans l'espace en charge de rendre visible le lien de la littérature aux disciplines scientifiques établies. Kristeva écrit, pour sa part, ce qui : « *La littéraire, comme l'hystérie qui pour Freud est une « œuvre d'art déformée », est une mise en scène des affects au niveau intersubjectif (les personnages) comme au niveau intralinguistique (le style).* »³⁵ Les liens de la langue à la littérature attestent de ce que l'option créative peut les logiques fermées établies par les systèmes.

Nous pouvons lire cet énoncé, qui peut relayer notre postulat. Dib écrit : « *Aujourd'hui, que voyons-nous ? La fin du monde pourrait venir. Les temps sont bons pour les riches et les étrangers. Peut-être cinq ou six familles... Certainement pas plus d'une dizaine.* »³⁶ Le

³¹ COLETTE, Jacques, *L'Existentialisme* (Que sais-je), Paris, PUF, 1994, p. 19.

³² AMROUCHE, Taos, *Jacinthe Noire*, Paris, Joëlle Losfeld, 1996, p. 127.

³³ B. Eikhnbau, *La théorie de la « méthode formelle »* In *Théorie de la littérature*, Textes des formalistes russes réunis, traduits et présentés par Tzvetan Todorov, Paris, Seuil, 1965, p. 61.

³⁴ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 33

³⁵ KRISTEVA, Julia, *Soleil Noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, nrf, 1987, p. 189.

³⁶ DIB, Mohammed, *La trilogie : La Grande maison, L'Incendie, Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2011, p. 192

personnage parlant fait subir au réel les normes inconnues et inatteignables de la langue, dans le but de soustraire la douleur existentielle à toute possibilité d'être objectivement constituée. Le personnage s'oublie dans les édifices historiques, auxquels il fut habilement invité.

Il est évident que ce moment, celui où la littérature s'est décidée à se réduire à ses composants vides (1960), a réussi à soustraire la réflexion d'une ère historique que l'on peine jusqu'à aujourd'hui de nommer, mais ce qui a été développé comme réflexions sur la notion d'énoncé et de texte n'a pas brisé les schèmes établis de la pensée littéraire classique, en ce sens que les opérations menées sur l'objet d'étude (qui est l'énoncé littéraire) n'ont pas échappé aux actes classiques (de la science). Dans notre travail, les conceptions foucauldienne et todorovienne sont considérées comme des postulats qui feraient naître la réaction que l'on développera dans notre travail. Dans *Poétique de la prose* de Tzvetan Todorov, l'on peut lire, à propos des constituants matériels signifiants, ce qui suit :

« Tout élément présent dans l'œuvre porte une signification qui peut être interprétée suivant le code littéraire. [...] Ainsi, Eikhenbaum écrit : « Pas une seule phrase de l'œuvre littéraire ne peut être, en soi, une « expression » directe des sentiments personnels de l'auteur, mais elle est toujours construction et jeu... »³⁷

Pour sa part, Michel Foucault a mis l'accent sur le fait que le sens n'est fabriqué que par rapport aux supports sur lesquels il est gravé. L'on peut, à ce propos, ce qui suit : *« Le livre a beau se donner comme un objet qu'on a sous la main ; il a beau se recroqueviller en petit parallélépipède qui l'enferme : son unité est variable et relative. Dès qu'on l'interroge, elle perd son évidence ; elle ne s'indique elle-même, elle ne se construit qu'à partir d'un champ complexe de discours. »³⁸* Cela renforce notre postulat selon lequel la totalité d'une œuvre n'est pas garantie par les groupements signifiants qui naissent, mais par la matière qui rend la face historique du sens visible. Michel Foucault continue en écrivant : *«...si on parle si volontiers et sans s'interroger davantage de « l'œuvre » d'un auteur, c'est qu'on la suppose définie par une certaine fonction d'expression. »³⁹* L'on comprend que le passage du beau à l'utile examine de près la réception du message transmis par l'auteur. Michel Foucault ajoute : *« L'œuvre ne peut être considérée ni comme unité immédiate, ni comme une unité certaine, ni comme une unité homogène. »⁴⁰* En dépit de la richesse de l'appareil conceptuel relatif à l'analyse et à la description de la langue, nous nous abstenons de invoquer dans notre travail tout ce qui est intérieur à la langue et le considérer comme innovant. Ce qui

³⁷ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 12

³⁸ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 34

³⁹ Idem, p. 35.

⁴⁰ Idem, p. 36.

nous importe, ce sont les fragmentations qui peuvent être opérées de sorte que des blocs signifiants soient réalisés et de sorte que les opérations (la batterie des opérations) relatives à l'examen des textes soient revues. Si nous avons mis de l'avant les préalables qui président à la naissance d'un sens, en parlant des Groupes Linguistiques Signogènes, c'est parce que le sens ne dérive pas forcément de ce que la substance matérielle, régie par les policiers du discours, prétend, en ce sens qu'elle n'est pas capable de fixer les centres d'irradiation sémantique.

Nous pouvons prendre trois énoncés, pour illustrer notre choix conceptuel.

1° « *Il n'est pas au pouvoir de l'homme de discuter l'œuvre de Dieu.* »⁴¹

2° « *Depuis le 8 mai 1945, quatorze membres de ma famille sont morts, sans compter les fusillés...* »⁴²

3° « *Je serais désespéré si la mort ne m'attendait pas quelque part sur la route. Cette idée me console, c'est la seule qui puisse me consoler.* »⁴³

Dans ces trois énoncés, nous pouvons facilement comprendre que les fuites par lesquelles le sens respire sont révélatrices de l'impureté de l'énonciation, opération considérée par les linguistes comme le topo qui aurait donné à l'objet scientifique la possibilité de se constituer. Le cotexte est, sur le plan du relationalisme, sans impact majeur sur la fondation des sens, notamment existentiels. Dans le premier énoncé, le centre de gravité de l'énoncé n'est pas cernable. Le *Il* ne renvoie pas à l'être textuel, ni à une quelconque entité psychique, donnée par les conventions relatives à la fondation du sens. Nous sommes contraint de constater que l'existentialité trouve son foyer dans un creux nommé, lequel laisse toutes les spéculations courir. Dans le deuxième énoncé, la marque de l'Histoire est bousculée par le désir d'Existence, lequel justifie le positionnement ontologique envers la mort. Mais, si la face visible du verbe est attractive (elle attire vers la signification commune), les égarements qui attirent le sujet nient les liens pilotés par la logique (interne) à l'énoncé et par les maquettes idéologiques qui brident les constructeurs de sens. Le 8 mai réduit la tragédie à son versant national, alors que le *nous* (le pronom qui parle) engage un humain universel muet. Dans le troisième énoncé, l'embourgeoisement se révèle être contagieux, en ce sens que l'occidentalité est pensée comme modalité de contournement de la pesanteur matérielle que peut être le rapport de soi aux divers déterminants reconstitués. Si au plan thématique, l'énoncé est idéologiquement marqué, au plan formel la langue ravive la passion gramaticalisante, en ce sens que l'agglutination des sens donne accès à un ornement négateur de la dimension tragique de l'Existence. Dans les trois énoncés, la grammaire sous-traite avec l'idéologie, et les matrices signifiantes ne

⁴¹ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 51

⁴² KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 83.

⁴³ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, 2004, p. 97.

donnent aucune chance aux sens dé-constitués de s'imaginer, car les outils linguistiques ont été récupérés par les idéologues agissants.

D'où l'idée de s'interroger sur la capacité du sens à se couper, voire à se rebeller contre les normes érigées par les grammairiens, passant du rôle des communistes (ouvriers) à celui de patrons (moralistes).

Dans le passage suivant, Michel Foucault nous explique ce qu'est une formation discursive, il écrit :

« Une formation discursive ne joue donc pas le rôle d'une figure qui arrête le temps et le gèle pour des décennies ou des siècles ; elle détermine une régularité propre à des processus temporels ; elle pose le principe d'articulation entre une série d'événements discursifs et d'autres séries d'événements, de transformations, de mutations et de processus »⁴⁴

1-1- L'héritage : la vitalité déverbalisante

Nous considérons que les conceptions développées au sujet de la langue ne riment pas à ce qui émane de la matière littéraire, le texte littéraire étant incapable de relayer les articulations classiques qui traversent l'énoncé linguistique qui peut être l'objet d'étude des linguistes. C'est-à-dire que, pour nous, le texte littéraire n'est pas fragmentable selon ce qu'offrent les corporations de lecture générées par l'Histoire (néolibérale), mais les modalités de lecture font ressortir le désir de définir l'objet d'étude des sciences liées au texte littéraire. Si Todorov parle d'une séquence, c'est parce que les commentaires orientés réalisés par les lecteurs font abstraction de ce qui pourrait émaner de l'objet comme contradictions fondatrices et en potentielles extensions de sémantisation. Toute tentative de réexamen du texte littéraire impose que l'idée de totalité telle que revenant dans les opérations de commentaire traditionnelles soit intégrée dans les divers exercices de lecture des textes. Or, s'il y a quelque chose à conclure de la lecture de textes, c'est l'idée que toute lecture suppose des ponctions que l'on pourrait faire aux dépens des significations totalitaires. Nous pouvons prendre deux exemples.

1° *« L'été enivrant la ville (p.403) [...] La nuit était là (p.405) [...] Novembre vint, à son tour.(p. 417) »⁴⁵*

2° *« Lila se voyait désormais comme un objet défait, livrée au désespoir de vivre ainsi immobile. (p 48) [...] Ali racontait donc cet incident à Lila... (p 170) »⁴⁶*

⁴⁴ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, pp. 98-99

⁴⁵ DIB, Mohammed, *Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, pp. 403-405-417

⁴⁶ DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, p. 170

Si l'on examine de près ces énoncés, l'on comprendra que l'unité telle que pensée par la critique littéraire conventionnelle ne donne pas de légitimité aux discours accompagnateurs de la textualité, en ce sens que ni les formes conventionnelles, ni les écarts subjectifs ne peuvent fixer le sens de la matière examinée, fût-elle des plus libérées des contraintes ordinaires (l'objet matériel que peut être le livre). Dans le premier exemple, nous savons tous que le roman de Dib revient sur le moment colonial, mais cette lecture est réductrice, opérée qu'elle est par les prolongements savants du colonialisme. Il y a un élargissement des sens à tel point que les seuils du pensable a-affectif sont devenus ceux de l'idéologie. Dans le deuxième énoncé, prélevé du roman *Les enfants du nouveau monde* de Assia Djebar, il y a une exigence de remise en cause des catégories conventionnelles des êtres relatifs à l'ère moderne, notamment ceux qui rôdent dans des espaces littéraires. Le personnage *Lila* peut être le fil conducteur de la lecture, laquelle fera facilement abstraction de tout ce que le texte prend comme habillage récupéré par les sujets-lecteurs conditionnés par les idéologies ambiantes. Dans les deux énoncés, la notion de thème est convertie en fil conducteur dont l'emploi doit être subordonné à un paradigme de départ.

Les commentaires journalistiques orientent les lecteurs, qui tentent de réduire le texte lu à ce que peut offrir les faces historiques de la langue. L'idée de coller un thème à une œuvre, à un roman, une problématique à un texte littéraire, c'est consentir à l'idée que les outils techniques offerts par le moment conceptuel sont modulables à ce que la philosophie de la lecture n'a pas pu, faute d'actionnement des institutions socialisatrices du savoir, installer dans l'espace académique. Lire, n'est-ce pas rendre au sujet-lecteur la possibilité de multiplier les sens potentiels de la matière lue ? Dans ce passage, nous saurons ce que veut dire lire, en ce sens que tout lecteur est imprégné par l'idée de devenir auteur, Gaston Bachelard, cité par l'académicienne algérienne Christiane Achour, écrit :

« Tout lecteur, un peu passionné de lecture, nourrit et refoule, par la lecture, un désir d'être écrivain (...) en cette admiration qui dépasse la passivité des attitudes contemplatives, il semble que la joie de lire soit le reflet de la joie d'écriture comme si le lecteur était le fantôme de l'écrivain (La Poétique de l'espace). »⁴⁷

La lecture semble être, dans notre cas, une manière de surproduction du sens, laquelle surproduction ouvre, à coups sûrs, des significations qui errent dans tous les sens. Si nous nous permettons d'examiner la littérature comme terrain où les processus de raisonnement peuvent être utilisés et où les mots cessent d'accaparer des significations bouclées, l'on peut citer le passage suivant d'Antoine Compagnon, qui, en citant Genette,

⁴⁷ ACHOUR, Ch et REZZOUG, S, *Convergences critiques Introduction à la lecture du littéraire*, Alger, OPU, 2005, p. 11.

écrit : « *L'objet de la théorie, écrivait Genette en 1972, serait non le réel, mais la totalité du virtuel littéraire.* »⁴⁸

Il devient, pour nous, impératif de considérer que le texte littéraire est fragmentable en fonction de ce que nous attendons de la matière analysée. L'islamologue Mohamed Chawki Zine parle dans l'un des textes qu'il a diffusés sur le Net de volcan, comme pour nous dire que tout texte contient, notamment dans les sémantisations et les lexicalisations, une matière explosive. Il écrit alors :

*« Le texte veut, certainement, dire « tissu » selon les sources étymologiques, mais aussi et surtout, un « volcan » qui réunit et « l'éruption » (explosion et ébullition) et « l'irruption » (soudaineté et instantanéité), un texte qui rassemble, dans sa texture entrelacée, le hasard et la nécessité et recèle la différence et l'identité. »*⁴⁹

Nous sommes dans l'obligation de nous desservir de ce que nous offrent les procédés traditionnels de commentaire. L'idée de totalité est la première à être ciblée dans les analyses que nous mènerons. Dire que telle œuvre traite telle problématique ou tel texte revient sur tel sujet, cela revient à réduire la portée sémantique de l'œuvre et à nier les fondements de la nature de la texture et de ce qui pourrait émaner des instances discursives et sémantisantes, que recèle tout texte. Parler, c'est rendre à la parole la possibilité de récupérer ce que l'Histoire a confisqué ; la récupération se réalise par ce que le Sujet prend comme écart vis-à-vis de ce qu'imposent les essentialisations indépassables, entre autres essentialisations du temps, de l'Histoire et de la présence. Pour nous, la manière dont est appréhendé le fragment littéraire, les différentes opérations offertes à l'analyse scientifique de la matière littéraire : ces deux postures sont pensées par des agents affiliés aux idéologies ambiantes, qui ne sont pas théorisées, ni encore nommées. Ces modalités de lecture devraient être repensées à l'aune de ce que les noyaux de réflexion ont réussi à fabriquer. Certes, il est difficile de considérer que la matière donnée à l'analyse peut être lue à l'aune de ce que nous offre le texte. Nous nous posons en opposition de ce qu'écrit Tzvetan Todorov, qui réduit le sens à des unités indécomposables. Todorov écrit :

*« L'œuvre entière peut avoir son thème et en même temps chaque partie de l'œuvre possède son thème...A l'aide de cette décomposition de l'œuvre en unités thématiques, nous arrivons enfin jusqu'aux parties indécomposables, jusqu'aux plus petites particules du matériel thématique...Le thème de cette indécomposable de l'œuvre s'appelle un motif. »*⁵⁰

⁴⁸ COMPAGON, Antoine, *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 12

⁴⁹ CHAWKI ZINE, Ahmed, *Le texte, le volcan, la cendre*. Désormais le lien électronique a été supprimé.

⁵⁰ TODORIV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 15-16.

S'il nous est donné de faire un parallèle entre le sème et le thème, nous serions dans l'obligation de comparer à contrevenant, car le thème, de par toutes les instances par lesquelles il est passé, a renforcé sa présence, voire son hégémonie dans les lexiques scolaire et universitaire. Mais, le sème, qui est la matrice du sens regardable, ne part pas en décroissant en matière de nombres, le sens s'évacue des espaces clos et des terrains défrichés. Nous devons examiner la syntaxe des éléments suprastructurels du texte, car il devient impératif de lire la matière littéraire par ce que les structures fondamentales garantes de la signifiante nous offrent en liens potentiels dans la fabrication des significations formalisables.

Nous pouvons prendre un exemple.

« *Les toits de Paris nagent dans les chagrins. Paris est énorme.* »⁵¹

Dans cet énoncé, qui provient d'un roman dont la critique consacrée nous dit qu'il appartient à une littérature de combat, nous pouvons nier les lectures fermées établies par des idéologues qui ont été acculés par l'Histoire à considérer la réflexion comme un réflexe qui devrait être refoulé. Ces idéologues échouèrent à bousculer les usurpateurs de la pensée universelle, car la pensée projetée sur le colonialisme s'est faite démentir par la matière historique. Le narrateur subit des scissions opérées grâce à la connivence de la langue. Par rétroaction, nous pourrions dire que la voix du narrateur a été fixée pour servir de piédestal à une œuvre idéologique, du reste, légitime aux yeux des révolutionnaires.

« *Il fut un temps où j'en voulais à tout le monde.* »⁵²

L'énoncé combat la thèse qui fait de la littérature algérienne des années cinquante une littérature décomplexée vis-à-vis de la tension qui existait entre la scène collective, qui, hélas, est pensée par une subjectivité passionnée, et la psyché, qui devrait être refoulée par les agents décidés à faire l'Histoire. La critique dit que la nation voulait acquérir un statut, alors que l'énoncé dit que le sujet écrivain n'avait nullement la prétention de procéder à la politisation (sens d'une pensée du collectif) de l'altérité. Soi est pensé, dans ce cas, comme une manière d'affirmation de la tension onto-praxique qui régit la posture existentielle, en ce sens que soi est incapable de s'habiller de ce que l'Histoire apporte. L'historicité est torpillée au profit de la littérature, laquelle est le langage des marginaux.

« *Le vent s'engouffrait dans le col avec violence.* »⁵³

Il n'y a, dans cet énoncé, aucun indice montrant la présence historique de la voix parlante, même si le roman est connu pour être une icône de la littérature algérienne. Cela veut dire que le fil conducteur du roman est tendu par un lecteur, plutôt que par un auteur. Car le maillage idéologique opéré par les corps en charge de lire le texte ne peut rien

⁵¹ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, SNED, 1978, p.46

⁵² FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaïa, Talantikit, 2003, p. 103

⁵³ MAMMARI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p.130

devant l'Être embourgeoisé qui peut se mettre du côté des oppresseurs au motif qu'il est libre de faire la lecture qu'il veut. L'ère néolibérale a triomphé des fantasmes légitimes fabriqués par les opprimés.

Nous considérons que le texte est une matière explosive, cela nous permettra de fonder de nouveaux conflits conceptuels et épistémologiques. Car il nous devient possible de repenser ce qui provient des espaces académiques de sorte que l'outillage technique induit par les choix conceptuels pourrait être l'objet d'une critique qui doit revoir ce qui est employé dans l'espace académique par ce que nous vivons et par ce qui peut ne pas coller sur l'héritage symbolico-conceptuel dont dispose l'imaginaire humain. Le texte est aussi un terrain où le lecteur rencontre un auteur volatile. L'on peut lire ce qui suit, à propos de l'idée de lecture. Roger Chartier écrit :

« Dans sa distinction, Michel de Certeau renvoie au lecteur voyageur, qui construit de la signification à partir de contraintes, en même temps qu'il la construit à partir de libertés, c'est-à-dire qui « braconne ». Si l'on braconne, c'est parce qu'il y a un territoire qui est protégé, interdit et fixé. De Certeau comparait souvent l'écriture au labour et la lecture au voyage (ou au braconnage). Effectivement, c'est une vision qui a pu inspirer les travaux sur l'histoire de la lecture ou la sociologie et l'anthropologie de la lecture, à partir du moment où la lecture n'était plus enfermée dans le texte, mais était le produit d'une relation dynamique, dialectique, entre un lecteur, ses horizons d'attente, ses compétences, ses intérêts, et le texte dont il s'empare. »⁵⁴

L'existentialisme tel que repris par la philosophie contemporaine peut ne pas revenir dans sa totalité –le texte intégral de l'œuvre- dans le travail que nous menons. On peut réduire la pensée existentialiste à ce que le moment médiateur (entre le principe de responsabilité et celui de l'aventure) peut réussir face à l'éclatement sémantique subi par le terme, l'on peut lire :

« Existentialisme, doctrine philosophique qui a pour objet l'existence de l'homme prise dans sa réalité concrète, et au niveau de l'individu engagé dans la société. [...] Historiquement, le terme d' « existentialisme » a été créé par Heidegger, en 1927, dans Être et Temps [...] On distingue communément deux courants dans la philosophie existentialiste ; l'existentialisme chrétien (Jaspers, Gabriel Marcel) et l'existentialisme athée (Sartre, Camus). En fait, cette distinction reste assez superficielle et n'enveloppe pas toutes les formes d'existentialisme. »⁵⁵

⁵⁴ Ivan Jablonka, « Le livre : son passé, son avenir. Entretien avec Roger Chartier », *La Vie des idées*, 29 septembre 2008. ISSN: 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html>
Entretien avec Chartier Roger, *Le livre son passé, son avenir*, La vie des idées. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.laviedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html>

⁵⁵ DIDIER, Julia, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 2006, p. 88

Par ailleurs, l'énoncé littéraire n'a pas, notamment dans notre travail, à être défini par ce que les instances historiques ont pu installer comme support de l'objet de savoir. Tel que défini par Foucault, l'énoncé semble s'amputer de ce que les archivages émotionnels et extratextuels entretiennent comme tension exercée sur les préalables générateurs de la signifiante. Foucault écrit alors : « *Au premier regard l'énoncé apparaît comme un élément dernier, indécomposable, susceptible d'être isolé en lui-même et capable d'entrer dans un jeu de relations avec d'autres éléments semblables à lui.* »⁵⁶ Nous nous situons en opposition de ce que Foucault appelle « *Atome du discours.* »⁵⁷ Genette nous donne une idée de ce que l'on appelle la séquence, il écrit :

*«On peut établir une unité syntaxique supérieure à la proposition ; appelons-la séquence. La séquence aura des caractéristiques différentes suivant le type de relation entre propositions ; mais, dans chaque cas, une répétition incomplète de la proposition incomplète de la proposition initiale en marquera la fin. D'autre part, la séquence provoque une réaction intuitive de la part du lecteur : à savoir qu'il s'agit là d'une histoire complète, d'une anecdote achevée.»*⁵⁸

Nous considérons les fragments textuels capables de porter un sens (narratif) que l'on pourrait appeler Groupes Linguistiques Signifiants (GLS). Cette notion doit être distante à la fois de ce que Todorov appelle la séquence et de ce que la masse des critiques (aussi bien universitaires que profanes) développe en postures de critique et comme analyse du texte littéraire (les comptes rendus journalistiques et les divers commentaires émis par les institutions scolaire et universitaire). Par ailleurs, les notions canoniques de la linguistique, notamment celles par lesquelles opèrent la grammaire et ses usages scolaires, peuvent ne pas reprendre des segments signifiants. La hiérarchie des unités, lesquelles colportent un sens, sont à reconsidérer à l'aune des ciblage de lecture, en ce sens que les formes linguistiques ne peuvent être considérées comme marques de sens que comme rapport au statut octroyé (notamment dans les déterminismes autoritaires) à chacune desdites formes. Le mot, la proposition, la phrase, l'énoncé ou le paragraphe ne sont pas des faces par lesquelles forcément un sens est visible, ce dans la mesure où la pertinence n'est pas capable de dépasser l'idée de combiner temporellement les unités basiques de la langue. Nous dirions que c'est la syntaxe qui préside à la fondation des sens (qui condamne les formes à jouir d'un substrat sémantique, fédérant autour de lui la communauté des penseurs). Nous nous interrogeons sur l'espace non formel où le sens peut être enfoui, lequel sens pourrait laisser libre cours à notre conscience scripturaire. Lire n'est pas

⁵⁶ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1965, p. 106

⁵⁷ Idem, p. 107

⁵⁸ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, coll. Poétique, p. 126.

forcément écrire, mais c'est surtout ouvrir des espaces où le sens repéré pourrait être la centralité d'une vaste prospection ultra-subjectivante. Nous pouvons prendre cet exemple.

*« La littérature, science exacte par excellence, se vérifiait dans son épuration, dans son dépouillement. Ecrire, c'est rendre compte. »*⁵⁹

Dans cet énoncé, nous pouvons repérer des centres de significances fort divers. Mais surtout des scripteurs dont l'identité ne peut nullement être fixée. Le texte se situe au carrefour de toutes sortes d'incertitudes rongant le foyer de l'Histoire. Si pour les critiques littéraires, la notion de narrateur semble être cardinale pour l'examen des textes, pour le texte lui-même, le sens est contraint de trahir l'auteur qui a pris une identité fixée par des instances nées de l'Histoire impropre. L'énoncé, retiré d'un roman, ne peut signifier ni une opinion, ni un sens narratif. Car l'énoncé est dit par un auteur dont l'identité, vacillant, peut être réduite à un simple statut de scripteur. Par ailleurs, le centre de gravitation de l'énoncé est mouvant tant que le lecteur est réduit à une subjectivité pure (anti-temporalisante). Cette mouvance peut remettre en cause sinon les espaces textuels, du moins leurs nominations. Dès lors qu'aucune autorité ne peut mener le sens, réduit à nous confirmer notre validité psycho-intellectuelle, nous nous astreignons à des lectures paraplégiques, destinées à nous caser dans le rang des lecteurs.

*« La fête battait son plein dans la maison ancestrale. »*⁶⁰

Dans l'énoncé la matrice de la signification est repérable contre la grammaire, laquelle n'est qu'une manière d'embrigader les significateurs. Si l'énoncé provient d'un roman, il n'en reste pas moins qu'il peut facilement être l'émanation d'un texte atypique. Par ailleurs, les lecteurs pourraient faire la lecture qu'ils veulent s'ils acceptent de ne plus servir d'agents des idéologies hégémoniques. Cela veut dire que l'énoncé, que l'on peut ne pas assujettir aux normes garantes de la validation du sens, invite à repenser et les mécaniques traditionnelles du sens et le contenu des maillons porteurs de sens.

La question du sens se pose de façon capitale.

Sur le sens, Todorov écrit :

*« Qu'est-ce que le sens ? C'est, nous dit Benveniste, la capacité d'une unité linguistique à intégrer une unité de niveau supérieur. Le sens d'un mot est délimité par les combinaisons dans lesquelles il peut accomplir sa fonction linguistique. Le sens d'un mot, c'est l'ensemble de ses relations possibles avec d'autres mots. »*⁶¹

Todorov poursuit son raisonnement en montrant que le sens ne provient pas de ce que les alentours du texte dictent, il ajoute alors : « ...la recherche du sens ne nous conduit

⁵⁹ HADDAD, Malek, *Le Quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-Plus, 2008, p. 80

⁶⁰ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 100

⁶¹ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 37.

pas à l'extérieur du discours littéraire lui-même. »⁶² Sous d'autres considérations, l'on pourrait considérer que tout être grapho-verbal est capable de nous inviter à des réflexions ouvertes et sans limites temporelles. Autrement dit, il y a lieu, comme le font les mathématiciens et les physiciens, de procéder par des postulats et des prémisses (énoncé de désignation arbitraire) qui réussiront à freiner l'ardeur de la spéculation et à fixer des notions en les inscrivant de ce que l'Histoire s'interdit. Il faudrait que certaines notions soient soustraites à la contextualisation (dans l'interprétation que peut avoir un mot) et à la création subjective (le je doit se fixer à la continuité narrative qui aboutirait à une sanction des sens produits). C'est cela qui nous permet de cristalliser notre recherche sur deux points que nous avons déjà soulevés, à savoir la philosophie structurale qui a été à l'origine de la naissance de la théorie de la littérature (nous parlons exactement de la philosophie des années 60) ; Antoine Compagnon écrit : « *A la grande époque, autour de 1970, la théorie était un contre discours, qui mettait en question les prémisses de la critique traditionnelle.* »⁶³ ; de l'existentialité telle que développée par les philosophes que nous avons déjà cités (nous considérons que la question existentielle peut ne pas transiter par la philosophie existentialiste), et ce, dans la mesure où nous nous donnons, pour définir la question existentielle, de nos propres moyens. Nous estimons que la question existentielle ne peut être considérée en tant que telle que si elle réunit dans le moment de son repérage trois éléments : la menace de l'unité du sujet (une menace qui ne se situe pas dans le temps propre de ce sujet-là), une appréhension vis-à-vis de la matière historique (le sujet est appelé à contrecarrer l'hégémonie de l'Histoire), une adhésion aux formes de déviance telles que revenant dans le discours commun et dans les représentations collectives (l'écart d'où sort la création onto-subjective, la constitution d'une identité réfractaire par rapport à ce qui provient des légitimités historico-discursives). L'on peut parler de la folie et de toutes les postures où le je se positionne en face de l'Histoire et contre les continuités discursives.

*« Le monde pour le père commença de s'effriter ce soir-là. Jusque-là les valeurs et les choses avaient eu pour lui une rigidité de métal. Il y a Dieu et il y a les hommes. Dieu donne à chacun son destin. C'est lui qui a voulu la misère du père mais la misère n'est pas une tare. »*⁶⁴

*« Je suis revenu à l'école de très mauvaise humeur et me suis enfermé jusqu'au matin. »*⁶⁵

⁶² Idem, p. 37.

⁶³ COMPAGNON, Antoine, *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 15.

⁶⁴ MAMMERI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 23.

⁶⁵ FEROUN, Mouloud, *Le Journal*, Paris, Seuil, 1962, p. 228.

Dans ces deux énoncés, la question existentielle se présente sous les couleurs de l'élection de soi au jugement de soi. La pensée de soi est assujettie aux passions hégémoniques. Si le Sujet n'est pas scindé, il reste néanmoins sous le contrôle de l'Instant moral dont la présence peut, à elle seule, présenter une menace de dissolution du Sujet dans une altérité tout aussi diffuse que totalitaire. Si dans le premier énoncé l'Être se positionne comme une masse hostile à l'univers ; dans le second, l'Être accapare toutes les altérités possibles pour tracer un soi conforme à ses passions fondamentales. Pour le premier énoncé la conscience est impropre ; pour le second, la valorisation de la tentation de la singularité blasphématoire est matée, singularité provenant d'une éthique sobre. Les énonciateurs sont porteurs de la pulsion d'ancrage dans un collectif atrophié. Ce collectif ne provient pas du projet idéologique amorcé par les révolutionnaires algériens : la Nation n'est pas, chose tout à fait connue, pensée, ni imaginée par les textualités que nous analysons. Nous pouvons dire que l'énoncé littéraire est une posture infra-politique propre aux discours perspectivistes.

La posture du scandale illustre à l'extrême la problématique existentielle, car elle met l'être devant l'imposition d'extrême droiture vis-à-vis de la mort, sans toutefois que ce même être ne puisse se couper de la posture historique et de l'éthique qui rassemble les segments fragmentés (entre eux) de l'Existence. L'être est étudié selon des essentialités historiques qui ne vont pas dans le même sens pris par les appareils conceptuels traditionnels. Dans le texte explicatif du langage sartrien, l'on peut lire :

« L'être est à la fois la notion fondamentale de la philosophie, l'objet de sa recherche, et le plus difficile à définir puisque tout attribut déterminé ne peut qu'en limiter la généralité. L'être est, le néant n'est pas, et au-delà de ces tautologies se distinguent et se particularisent des descriptions différentielles des régions de l'être. »⁶⁶

L'être est dans ce cas vidé de toute éventualité d'incrimination, en ce sens que la scène juridico-judiciaire est évacuée dans le tracé pris dans un espace de temps non-mesurable par les moyens dont nous disposons. Les mouvements du temps et les places cosmiques des univers sont les responsables de la gestion de l'énergie anxiogène qui se dégage du rapport du soi à soi.

Nous pouvons prendre trois exemples, pour expliquer notre thèse de transition.

« Mais l'écrivain était dans le Nirvâna. Il somnolait, la tête branlante, ramassant son veston trop large. »⁶⁷

« Ramdane dépeignait son embarras, sa misère. »⁶⁸

⁶⁶ DUPONTHIEUX, Mireille, *Les mots de l'existentialisme*, Paris, Marketing, col Ellipses, 1996, p. 20.

⁶⁷ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 177.

⁶⁸ FEROUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 145.

« Songeant à ce qu'il m'avait dit, j'étais tourmenté par ces souvenirs qui ne me lâchaient pas, et ne le vis pas quitter son siège et se glisser derrière une espèce de tabernacle. »⁶⁹

Dans les trois énoncés, la question existentielle confirme ses penchants pour les passions. Elle pense contre la pensée, en ce sens que cette question est récupérée par la thématization. On peut aisément repérer la poétique essentielle de l'Être. La pensée de soi se révèle être discriminante, en affichant la préférence de l'incrimination de l'Autre pour dédouaner soi jusqu'au renoncement total de la spécificité de soi. La misère existentielle est niée au profit d'une poétique qui, en s'humanisant, accuse les altérités.

La notion d'arbitraire conceptuel guide notre travail et met au centre notre manière d'aborder les transformations conceptuelles qui président au fonctionnement des espaces académiques, en ce sens que nous ne nous permettons pas de procéder par une dynamique ontologique de la lecture. Nous entendons par arbitraire conceptuel un choix motivé mais non redevable d'une explication. Si nous procédons de cette manière, c'est parce que nous croyons que le concept n'est forgé dans aucun espace académique que par les divers emplois par lesquels il est passé (je parle exactement de domaines agro-pastoraux). L'on peut à propos du concept ce qui suit : *« Le concept met en évidence un aspect de la réalité, qui est considéré à part, comme s'il constituait un objet de connaissance pour son propre compte, alors qu'il n'est pas donné à l'état isolé dans l'expérience perceptive. »⁷⁰*

Relever des énoncés capables d'être des marques de positionnement par rapport à ce qui est proposé comme question semble être un des moyens capables de lire la textualité sans se défaire des préalables opposés au lecteur. A titre d'exemple, faire le parallèle entre la pensée philosophique et les parcours narratifs est un procédé qui peut confirmer la hiérarchie des énoncés : examiner la question de conflit ontologique dans la pensée de Heidegger et de Kierkegaard, et voir en quoi cette pensée est utile pour le repérage de la question existentielle. Cette tâche laisse les pouvoirs de la pensée pure exorbitants. Nous verrons ce que cette posture peut receler en significations à travers des thèmes présents dans les textes que nous avons lus et qui sont notre objet d'étude.

« L'homme est une synthèse d'infini et de fini, de temporel et d'éternel, de liberté et de nécessité, bref de synthèse. Une synthèse est le rapport de deux termes. De ce point de vue le moi n'existe pas.[...] Qui désespère veut, dans son désespoir, être lui-même. »⁷¹

Pour sa part, Martin Heidegger écrit :

⁶⁹ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 125

⁷⁰ LADRIERE, Jean, « Concept », Encyclopédie Universalis, 2010.

⁷¹ KIERKEGAARD, Soren, *Traité du désespoir*, Paris, Gallimard, 1949, pp. 61-73

« L'être en tant que thème fondamental de la philosophie n'est pas le genre d'un étant et pourtant il concerne chaque étant. Son « universalité » est à chercher plus haut. Être et structure d'être se trouvent par-delà chaque étant et chaque possible détermination étante d'un étant. »⁷²

Dans les deux énoncés, il paraît que la question existentielle est diversement traitée. Dans le premier, le pathos fait alliance avec la thématization, voire de la lexicalité, en ce sens que la langue se positionne comme Sujet pensant. Dans le second, la question existentielle frôle l'outrance lexicale, mais elle se donne la peine de faire participer la langue dans l'œuvre de fondation de l'espace relatif au traitement de l'existentialité.

Il s'agit, il faut le dire modestement, de rénover le lexique par lequel opèrent les communautés existentiogènes (celles qui incarnent la question existentielle). Pour être plus clair, c'est le moment existentiel qui est le pivot de notre recherche et qui oriente cette même recherche. Car il est évident que l'être ne peut s'absoudre des traces qu'inflige le temps au temps. C'est le face-à-face qu'a l'être vis-à-vis du temps qui préside à la désignation de ce que l'on pourrait appeler l'existant. Commentant le travail de Roland Barthes, Mathieu Messenger écrit : «... le « concept » vaut pour la représentation générale et abstraite de la réalité d'un objet ou d'un phénomène ; c'est l'essence d'une chose, sa « quiddité » pour reprendre le langage scolastique. »⁷³

1-2- Le texte : du verbalisé à l'évanescent

Le premier point que nous considérons comme élément central des questionnements qui reviennent dans notre travail, c'est la notion de langue. Etroitement liée à l'analyse des corpus littéraires, la langue a réussi à fédérer autour d'elle des penseurs, notamment dans ses rapports avec les systèmes narratifs. Considérant la littérature comme analyse d'elle-même, par elle-même et pour elle-même, l'on serait dans l'obligation de se faire une idée de ce qu'est le support matériel des discours. Si la matière littéraire, cela s'entend de façon commune, fait consensus au sein de la communauté linguistique et littéraire comme chantiers de construction de significations, il n'en reste pas moins que toute recherche est subordonnée à la forme matérielle (livre) dans laquelle les fragments littéraires peuvent se manifester. A cet effet, nous considérons que ce qui nous est donné comme matière à analyse peut ne pas être considéré à l'aune de ce que nous donne le moment historique comme support matériel du discours. Certes, le livre, comme support produit par l'édition, est la seule possibilité qui nous permet d'avoir une référence

⁷² HEIDEGGER, Martin *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1986, p. 65

⁷³ MESSAGER, Mathieu, *Roland Barthes ou l'usage du concept à des fins romanesques*, Revue Klesis, 2012, n° 23. Le texte est consultable sur le lien suivant : www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Concepts-et-fictions-2-Mathieu-Messenger.pdf

commune au texte (sens réseau de représentation matérielle d'une vue de l'esprit). Nous pourrions parler du même texte-, en ce sens que les textes analysés peuvent être les mêmes que ceux dont parlent les lecteurs. Mais, c'est la réception et la lecture qui déterminent l'identité du texte. Si nous parlons de *Nedjma*, ce n'est pas les extensions sémantiques qu'induit la lecture qui nous importent, plutôt l'objet matériel. La notion de totalité qui doit veiller à la conception de significations ne nous est garantie que par le livre-objet. Bien qu'il soit une double production historique, et bien qu'il soit inscrit dans l'Histoire et qu'il soit condamné par les techniques données par cette même Histoire, le livre est une négation de l'éthique du penser. Toutefois, nous considérons les livres –romans objet de notre étude- comme support de lecture, en nous limitant à ce que ce même support nous offre comme capacités d'extension sémantisantes. Roland Barthes écrit :

« Le texte ne doit pas être confondu avec l'œuvre. Une œuvre est un objet fini, computable, qui peut occuper un espace physique (prendre place par exemple sur les rayons d'une bibliothèque) ; le texte est un champ méthodologique ; on ne peut donc dénombrer (du moins régulièrement) des textes ; tout ce qu'on peut dire, c'est que, dans telle ou telle œuvre, il y a (ou il n'y a pas) du texte : « L'œuvre se tient dans la main, le texte dans le langage. » On peut dire d'une autre façon que, si l'œuvre peut être définie en termes hétérogènes au langage (allant du format du livre aux déterminations socio-historiques qui ont produit ce livre), le texte, lui, reste de part en part homogène au langage : il n'est que langage et ne peut exister qu'à travers un autre langage. Autrement dit, « le texte ne s'éprouve que dans un travail, une production » : par la signifiance. »⁷⁴

Nous parlons du postulat selon lequel la langue ne peut être un objet passif sur lequel nous sommes appelés à construire des discours purs et épurés de tout engagement linguistique, en ce sens que la langue que nous étudions (dans le cas de la littérature) ne peut pas s'absoudre de ce que cette même langue produit comme renvois de significations. De ce fait, et pour rendre plus claire notre position, nous considérons que la langue est dynamique, car le potentiel grapho-matériel tel que revenant dans le texte et tel qu'il nous donne la possibilité de fabriquer des sens est une ouverture vers une sémantisation ontologique (donner un sens a-historique). L'on peut lire ce qui suit, à propos de la définition de la langue :

« Mais qu'est-ce que la langue ? Pour nous elle ne se confond pas avec le langage, elle n'en est qu'une partie déterminée, essentielle, il est vrai. C'est à la fois un produit social de la faculté du langage et un ensemble de conventions

⁷⁴ BARTHES, Roland, « *Théorie du texte* », Encyclopédie Universalis, 2010.

nécessaires, adoptées par le corps social pour permettre l'exercice de cette faculté chez les individus. »⁷⁵

Dans cet énoncé définitoire, nous pourrions dire que l'examen de la langue nécessite l'emploi des épistémès qui fondent toute posture historique.

« « épistémè » désigne le cadre de pensée dans une époque donnée. Elle a été formulée par le philosophe français Michel Foucault (1926-1984) dans son livre « L'archéologie du savoir », Paris, Gallimard, 1969. L'épistémè se rapproche avec le concept de « paradigme » forgé par l'épistémologue américain Thomas Kuhn dans son livre « The Structure of Scientific Revolutions » (Chicago, 1962) et qui désigne l'ensemble des croyances et des traditions scientifiques constituant la volonté de savoir d'une époque. »⁷⁶

Par ailleurs, il ressort de ce que nous avons fondé comme substrat conceptuel selon lequel tout texte littéraire est un compromis entre ce qu'offre la matérialité graphique et ce que peut le Sujet-lecteur devant ce même texte.

« La structure du texte et celle de l'acte de lecture sont complémentaires pour donner lieu à la communication. Celle-ci se produit lorsque le texte devient le corrélat de la conscience du lecteur. Ce transfert du texte au niveau du lecteur est souvent considéré comme une opération dont le texte seul a la charge. Il est vrai que c'est par le texte que ce transfert est possible. »⁷⁷

Iser poursuit son raisonnement en écrivant :

« Il est vrai que le texte se donne comme préstructuration pour le lecteur, mais comment concevoir ce processus de préstructuration ? S'agit-il tout simplement pour le lecteur d'intérioriser ? Les théories textuelles en cause laisse toujours à supposer que la communication doit être comprise comme une relation à sens unique du texte au lecteur. Mais la lecture est interaction dynamique entre le texte et le lecteur. »⁷⁸

Ce que nous entendons par dynamique de la langue, c'est la capacité de celle-ci de receler des sens qui ne sont pas issus des combinaisons linguistiques ou temporelles traditionnelles. Contrairement à ce qu'affirment les théoriciens du texte, notamment ceux qui travaillent sur la réception, qui disent que le sens du texte est suspendu à la réception, nous pouvons observer que le texte dépend de lui-même, il évite à entrer en contact avec ce qui peut provenir des corps qui veillent sur ce que l'on appelle la bonne (sans se laisser emporter par les écarts moraux) lecture. Tout lecteur est un sujet temporel, alors que le texte est une coupure avec les marques historiques (acceptons l'idée qui consiste à

⁷⁵ DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 14-15.

⁷⁶ ZINE, Mohammed-Chaouki, *Identités et altérités Réflexions sur l'Identité au Pluriel*, Alger, Editions El-Ikhtilef, 2002, p. 116.

⁷⁷ ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Mardaga, Bruxelles, 1976, p. 197.

⁷⁸ Idem, p. 198.

considérer que la marque historique n'est pas forcément un mode de transmission des schèmes établis). Dire que c'est le lecteur qui fabrique les sens relatifs à un texte, c'est réduire les marges du texte et c'est prétendre que tout fragment signifiant est une matière morte qui ne renaît qu'après l'entrée du sujet-lecteur dans le cycle des fondations sémantiques. Cette dialectique de l'écrivain mort et du lecteur créateur n'invite qu'à reproduire les diverses binarités qui président au repêchage du néant et à la continuité de l'Histoire. Les articulations propres à la langue ne permettent pas que des fêlures soient observées indépendamment de ce que la physique du texte exerce comme préalables à la fondation sémantique. L'on peut lire, à propos de la notion de lecture, ce qui suit :

« La recherche contemporaine analyse la lecture selon trois grandes directions. Une réflexion sémiotique (Eco, Lector in fabula, 1985) vise à la production de modèles abstraits déterminés par les contraintes textuelles ; une analyse quantitative portant sur diverses périodes de l'histoire dégage les données empiriques et conjoncturelles des pratiques réelles de la lecture (Robine, Baudelot, Chartier) ; une analyse poétique et philosophique insiste pour sa part sur la coopération du lecteur à l'acte d'écrire, voire sur les représentations du lecteur et de la lecture que livrent les textes littéraires (Barthes, Derrida). Ces trois courants entretiennent peu de contacts les uns avec les autres. »⁷⁹

Nous pouvons prendre deux exemples.

« J'ai pourtant aimé la nuit pour ce qu'elle m'apportait de solitude et de réflexion. »⁸⁰

« Mouh depuis quelques jours va plus mal. Il ne mange presque plus, se plaint à chaque instant que sa tête veut éclater. »⁸¹

Dans ces deux énoncés, le sens oscille entre les formes validantes d'une logique textuelle, perçue comme une abdication de la réflexion au conditionnement opéré par les instances historiques, et les contenus offerts par la matérialisation paradoxalement bourgeoise des creux sémantisables. Dans les deux énoncés, la voix audible, agissant par un je ou par un je transféré, dresse des normes pour rendre la douleur originelle tributaire du rapport auteur-lecteur, lequel rapport est défavorable au sujet crucifié, car les appareils d'expression sont contrôlés par les corporations affiliées à l'option culturalo-bourgeoise. Le pouvoir de la syntaxe est réduit par les charges passionnelles qui seules attirent les corps lectoraux.

La conception saussurienne de la langue est descriptive, en ce sens qu'elle réduit ce que la langue peut à sa double articulation pouvant créer un nombre fini de formules conformes aux canons et à la grammaire. L'on peut lire, dans l'ouvrage de De Saussure, à

⁷⁹ ARON, P, SAINT-JACQUES, D et VIALA, A, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002, p. 326.

⁸⁰ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-Plus, 2004, p. 53.

⁸¹ MAMMERI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 105.

propos de la langue littéraire, ce qui suit : « Par « langue littéraire » nous entendons non seulement la langue de la littérature, mais dans un sens plus général, toute espèce de langue cultivée, officielle ou non, au service de la communauté tout entière. »⁸² Si la citation parle de langue littéraire, c'est parce que nous pensons que l'écrit littéraire (notamment le corpus sur lequel nous travaillons) est différent des autres usages que nous faisons de la langue. La langue littéraire n'échappe pas aux essentialités que l'Histoire recèle. Conçue comme la synthèse fermée des topoï possibles, la langue, telle que perçue par certains usagers, notamment ceux qui sont liés à l'école, évacue toute dimension dynamique relative à sa présence historique. La vision saussurienne ressemble à ce topo qui épargne au lecteur-penseur toute possibilité d'interrogation sur les formes historicisantes du Verbe. Or, dans notre cas, la langue ne peut être réduite, dans les descriptions que l'on peut s'en faire, aux objets matériels ou historiques qui la colportent, car ceux-ci ne font que la colporter, ils ne sont pas même un échantillon de ce que l'on appelle la langue. La langue, d'après certains philosophes et certains cercles qui y ont travaillé, est un infini éligible à toutes les manipulations non normées. Elle ne renvoie pas uniquement à ce que l'écriture et l'oralité formelles nous offrent comme chantiers de recherche. De ce fait et en tant qu'objet épistémologique, elle, par prégnance épistémologique (lié aux banlieusards de la réflexion immédiate), est appelée à se couper de ses étendues socio-discursives. La syntaxe devient le terrain le plus approprié à l'exploitation épistémologique des discours, notamment littéraires.

« La syntaxe a pour tâche l'étude des relations formelles entre les signes, en dehors de ce qu'ils signifient et de ceux qui les utilisent, tandis que la sémantique s'intéresse aux relations entre le signe et les objets auxquels ils sont appréciables ; reste la pragmatique, qui s'occupe de ce qui, dans le procès sémiotique, traite de « la relation des signes aux interprètes ». »⁸³

Si la syntaxe rend la quête du sens féconde, la sémantique s'avère incapable de trouver un objet de savoir reconnu.

Nous prenons trois exemples.

« Actuellement l'état d'esprit des gendarmes et des soldats a évolué sensiblement. Leur colère atteint son paroxysme. »⁸⁴

« C'était le printemps, il faisait un temps clair, ce jour-là. »⁸⁵

« Mais il avait des idées qui lui couraient dans la tête. »⁸⁶

⁸² DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 235.

⁸³ MAINGUENEAU, Dominique, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette université, 1976, p. 99

⁸⁴ FERAOUN, Mouloud, *Journal 1955-1962*, Paris, 1962, p. 122.

⁸⁵ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Enag-Bouchene, 1989, p. 66.

⁸⁶ DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Alger, Barzakh, 2011, p. 58.

Si l'analyse des énoncés se fait à partir d'un désir de sémantisation à logique originelle et à finalité totalisante, nous accèderons à l'idée que les conditionnements capitaux des moyens de présence historique sont dépassables non par le Sujet, mais par un individu. Nous savons que l'individu, en tant que notion, est né de l'échec de l'humain à se donner une identité humanisée et universalisée. Nous pourrions exploiter toutes sortes de signifiés, en extrapolant et en expliquant que les contenus sont sujets à la sémantisation : tous les sens sont possibles à la seule condition de reconnaître la primauté des Concepts (provenant des centres externes au texte) sur la cursivité, considérée comme instance inférieure du discours. Dans le premier exemple, nous pourrions interroger la cohabitation des mots en dehors des normes syntaxiques pour pouvoir solliciter des souches épistémiques. L'évolution de l'état d'esprit des soldats a-t-elle été ressentie comme mouvement de réorganisation des sentiments ? Cela du point de vue du sens fondamental, mais les formes peuvent-elles questionner les validations possibles des sens non autorisés, en exploitant les espaces d'articulation du sens ? Dans le second exemple, l'entité lexicale de temps est-elle une logique d'espace où une sensation peut être fixée ? Comprendons-nous que le temps n'est qu'une syntaxe totalitaire qui peut emmagasiner toutes les existences dont la génération est tributaire d'un sujet pensé comme moment réfractaire à un prétendu humain conventionnel ? Dire que le temps fait beau, n'est-ce pas désinscrire ce même temps de toute posture idéologique pourtant incontournable dans la fabrication d'une maquette totalisante ? Dans le troisième exemple, la syntaxe n'est-elle pas une manière de limiter la fécondité des logiques de la figurabilité d'un objet éligible au questionnement ? Nous nous trouvons dans l'obligation de dénier aussi bien au lexique qu'à son transport la possibilité de se réduire à de simples concepts fondés, pensés et promus par une pensée qui accepte de pactiser avec les agents de l'officialité (oppressive). Les logiques formelles sont confinées au fait de la technicisation dont les accents moraux n'ont pas été arrondis. Au thème, il faut substituer les marques systémiques, en ce sens de dégager un sens sans impact sur les réservoirs patho-lexicaux, car toute sémantisation nie les formes et renforce la thématization profane, donnant ainsi toutes les chances de succès aux forces bourgeoises, lesquelles forcent la réflexion à la capitulation.

La langue est un point où les sens naissants sont prêts à être reconnus comme totalité signifiante. L'écriture, tout comme ce que l'on appelle oralité, n'est que le calque factice de la langue, c'est un ordre qui aurait conduit les chercheurs à traiter la question linguistique à l'aune de ce qu'a produit la communauté des écrivains. Chacun sait que l'écriture est une émergence historique, et ceux qui écrivent ne sont que les agents qui exécutent ce que les combinaisons intellectuelles permettent de faire du matériau linguistique. L'écriture a sa propre Histoire et ses propres valeurs et avantages. Derrida

écrit, à propos de l'écrire ce qui suit : « ...écrire serait encore ruser avec la finitude, et vouloir atteindre à l'être hors de l'étant, à l'être qui ne saurait être ni m'affecter lui-même. Ce serait vouloir oublier la différence : oublier l'écriture dans la parole présente, soi-disant vive et pure. »⁸⁷ Dans un commentaire que nous serions obligé de faire, nous pensons que l'écriture peut être pensée en dehors de ce que les sciences classiques imposent comme schème d'analyse. Pour Derrida, l'écriture existe parallèlement à la finitude qui serait capable de clore les formules lexicales et les constructions sémantiques possibles. Dans ses travaux sur l'écriture littéraire, Blanchot, en mettant l'accent sur ce fait, par le biais du rapport de l'écrire à l'univers, en ce sens que l'écrivain est situé en dehors des institutions classiques (Etat, école, université), écrit : « *Ecrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination. C'est se livrer au risque de l'absence de temps, où règne le commencement éternel.* »⁸⁸

Il est, par ailleurs, évident que l'écriture a son idéologie et son éthique, car là où il y a exercice de l'écriture il y a forcément des interdits et il y a un code à observer ; ce code n'est pas interne au texte, il n'est pas non plus symbolique. Il y a des instances historiques qui déterminent les contours de la conscience, car c'est la contrainte physique, notamment dans les régimes autoritaires dégénérés, qui préside au fonctionnement de la machine idéologique. Si l'on peut se référer à ceux qui ont défini le rapport de l'idéologie au réel, l'on peut citer ce passage : « *J'ai déjà défini l'idéologie ailleurs comme étant « un système d'idées et de jugements, explicite et généralement organisé, qui sert à décrire, expliquer, interpréter ou justifier la situation d'un groupe ou d'une collectivité et qui, s'inspirant largement de valeurs, propose une orientation précise à l'action historique de ce groupe ou de cette collectivité* »⁸⁹. »⁹⁰

La langue est un double indéfini : d'abord, en ce qui concerne le répertoire des mots, ce répertoire s'est ouvert et les charges sémantiques que prend chaque mot sont appelés à se couper de ce qu'est l'Histoire. C'est par le mot, ou le groupement aléatoire et néanmoins organisé de mots que naissent les significations. L'infini, par ailleurs, peut se voir par la fonction interprétative accordée par les mécanismes de l'Histoire aux corporations de la lecture. Lire, c'est repérer les significations que prennent les Groupes Linguistiques Signifiants (GLS) à travers les sédiments de l'Histoire. Celle-ci oriente les opérations de fabrication du sens. L'énonciataire ne se positionne pas en dehors de ce qu'est l'énoncé (en ce sens que les contours du discours sont tracés par l'instance

⁸⁷ DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Minuit, 1967, p. 24

⁸⁸ BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Folio essais, 1988, p. 31

⁸⁹ ROCHER Guy, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Éditions Hurtubise H.M.H., 1968, volume 1, pp. 114-115.

⁹⁰ Guy Rocher, « L'idéologie du changement comme facteur de mutation sociale », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Guy Rocher, mis en ligne le 28 octobre 2008, consulté le 14 octobre 2013.

URL : <http://sociologies.revues.org/2353>

dominante, mais celle-ci ne s'expose à aucun danger par lequel le discréditerait l'Histoire), celui-ci est le miroir d'une temporalité mouvante et d'un moi qui s'assure une protection idéale de ce qui pourrait advenir de ce même moi. Au fait, dans l'énoncé écouté ou lu, l'énonciataire n'accepte de significations qu'à partir du moment où il s'efface complètement de ce que nous avons déjà appelé la posture de scandale. Ce même destinataire est appelé à éviter tout rapport de force physique avec l'Histoire, car l'Histoire est la seule instance qui donne la parole (autorisée) au sujet pensant. La pensée n'est l'émanation exclusive ni de la langue, ni des livres ; c'est plutôt un code qui désigne les catégories signifiantes. Il arrive que certaines communautés accordent de l'intérêt à un mot, mais cet intérêt s'inscrit dans les mêmes fondations historiques. Dans la définition que nous avons donnée de la langue, nous avons tenté de toucher les extensions horizontale et verticale de la langue et de l'énoncé, notamment en matière de signifiante. Dans ce passage, Pierre Bourdieu nous explique ce que le langage littéraire a comme significations, il écrit : « *Le travail qui s'accomplit dans le champ littéraire produit les apparences d'une langue originale en procédant à un ensemble de dérivations qui ont pour principe un écart par rapport aux usages les plus fréquents, c'est-à-dire « communs », « ordinaires », « vulgaires »* »⁹¹

La langue de diction n'est pas prête à être attribuée à tout énonciateur, car entre l'énonciation et la langue, il y a un décalage par lequel les notions classiques doivent être redéfinies ; la langue, dans ce cas, ne peut être considérée comme système ni comme une totalité capable de se décrire et de s'analyser par les outils épistémologiques, conceptuels et méthodologiques classiques. La langue de diction est appelée à se définir à l'aune de ce que le contexte impose. Nous donnons cette citation de Merleau-Ponty, qui écrit, à propos du sens, ce qui suit : « *Exprimer, ce n'est alors rien de plus que remplacer une perception ou une idée par un signal convenu qui l'annonce, l'évoque ou l'abrège.* »⁹² Cela veut dire que la langue n'est qu'une manifestation socio-historique de néants passibles d'être dits. En faisant abstraction du contexte historique, les théoriciens de la langue ont opéré par l'absolution méthodo-conceptuelle. En dépit de l'existence d'éléments communs à toutes les langues, il n'en reste pas moins que cet examen en est resté à la description, sans atteindre la possibilité de constituer un objet d'étude inscrit dans l'Histoire et sans pouvoir imaginer que ce concept qu'est la langue –dans notre cas- est incapable de se constituer comme objet d'étude susceptible d'être étudié dans les espaces académiques classiques.

Nous pouvons prendre quelques exemples pour donner à notre postulat la capacité d'être défendu.

⁹¹ BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 50

⁹² MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 7

« *Amna n'a pas bougé. La porte est restée ouverte. Le soleil maintenant presque au haut de sa course, frappe dru la chambre.* »⁹³

« *Je fus reçue première à mes examens, ce qui remplit le père de fierté.* »⁹⁴

« *Rien ne fascine autant que de regarder le jour manger le bord des fenêtres.* »⁹⁵

« *Un jour, je parlai de lui. [...] Maman assise un peu en retrait devant un plateau à pieds servait du thé...* »

Nous pouvons faire l'économie des concepts narratologiques pour donner au texte une identité autre que celle qui a été construite par les corporations. Dans le premier exemple, le personnage Amna, dont l'examen peut se faire par divers angles, est une irruption du social dévisagé et décomplexé dans le texte. Il s'agit d'un prénom, donc d'une image d'un corps assujettie à l'élan fantasmatique. De ce point de vue, le prénom confisque à la langue (dans ce cas littéraire) son pouvoir hégémonique. Dans le second exemple, le *je* reste marqué par la présence d'une conception identitaire de l'humain, conception réduite à une dualité réunissant les genres en des pronoms qui ont des retombées sur l'historiographie de l'humanité. Les unités lexicales ont une filiation que la religion n'a pas pu inscrire comme des paradigmes ontologiques. Les states historiques se sont accumulées, et la langue se voit dans l'obligation de négocier son identité scientifique avec la matière historique. L'altérité au père se comble d'un sentiment qui marque une socialité circonscrite dans le temps. Dans le troisième exemple, nous observons que, par-delà ce que peuvent les théoriciens de la langue dans l'emploi des concepts, la notion de personnage se réduit à un être déshistoricisé, car les normes établies par les forts (ceux qui valident le raisonnement) sont bousculées par les libertés reconnues à l'acte créatif. Pour ne pas faire l'éloge de la beauté, nous dirions que la métaphore n'est pas une technique littéraire. La langue devient un bien public d'où sont exclus les fous par domination et par criminalité passive nourrie contre les faibles. Dans le quatrième exemple, la linéarité de la langue est réussie grâce à un conditionnement des entités psycho-cognitives. C'est la continuité physique ou géométrique qui donne une légitimité aux sens repérés, faisant ainsi abstraction des logiques de figuration de l'être signifiant. Le *je* est condamné à se justifier auprès des sens que les consciences établissent par une sorte d'ajustement historique. La langue textuelle est, dans ce cas, dirigée par des logiques dont la graphie est tenue comme réfractaire.

Si l'on continue à parler de langage (juridique, scolaire, religieux et professionnel), c'est que ce que nous continuons n'est qu'un code, et ce code a été remplacé (comme concepts) par le mot langage. Or, il est évident que la langue n'est qu'un code où la

⁹³ DJEBAR, Assia, *Les Enfants du Nouveau Monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 133

⁹⁴ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 254

⁹⁵ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 132

signifiante est à la fois multiple et censée renier la copie originale. Les significations changent en fonction de ce que l'Histoire suggère comme combinaisons signifiantes et comme matérialité fixante. Ce code a été remplacé (comme concept) par le mot langage. Au-delà du code, il n'y a pas d'autres systèmes qui puissent se considérer comme étant les colporteurs des admissibilités intello-schématiques. Les sciences opérant (visant à comprendre) sur le concept de code peuvent briser les schèmes établis concernant les espaces constitués de la pensée. La science des codes peut joindre les mathématiques, la langue, la peinture et les signes utilisés dans les diverses postures (l'on peut parler, par exemple, des gestes codés dans l'acte sexuel, de ce que peut dire un médecin à un malade). Nous parlons de codes, car contrairement au signe, le code signifie l'adhésion des communautés en contact et leur coexistence dans un terrain où l'interaction est constitutive de la forme historique du sens fabriqué. Le code ne révèle rien, mais le signe, qui peut être considéré comme un élément constitutif d'un système, est une invitation au sens. Le code sert à la fois la totalité et la plus petite unité de ce qu'il est : l'on peut dire qu'un code est une clé pour accéder à des significations qui n'ont rien d'original, celles-ci peuvent être connues. Dans ce passage que l'on tire du site de la revue *Texto*, l'on peut lire ce qui suit :

« Séparer la langue de la parole revient à séparer le social de l'individuel, l'essentiel du contingent, le virtuel de la réalisation. Il s'agit de l'opposition entre un code universel à l'intérieur d'une communauté linguistique, indépendant des utilisateurs, et l'acte libre d'utilisation par les sujets, du code. Cette présentation est assez sommaire et devrait être affinée et précisée (voire critiquée), mais par cette séparation, Saussure garantit l'autonomie de la linguistique et permet l'étude de la langue comme système fermé de signes et de valeurs, ce qui rend possibles les démarches formalisantes. »⁹⁶

Si dynamique que soit la langue, elle reste néanmoins déterminée, comme c'est le cas pour toutes les entités, par des structurants qui lui sont essentiels. Les linguistiques ont réussi à déterminer les contours de ce qu'est la langue, mais le rapport de la langue avec ce qu'elle produit comme sens, sursens et discours n'est pensé qu'en fonction de ce qu'elle offre l'espace académique classique (le technicisme a réduit la portée des grands questionnements en les fragmentant et en les attribuant à des corps qui acceptent de n'agir que par la technique). Les systèmes linguistiques se sont rendus coupables d'avoir scruté un espace (qui n'existe que par le nom qu'il porte) par des concepts qui sont pourtant appelés, pour multiples raisons, à entretenir le rapport de force qui leur a donné naissance et qui a maintenu l'influence qu'ils exercent sur l'espace des idées prépondérantes. Dans le

⁹⁶ BALLABRIGA, Michel, SÉMANTIQUE TEXTUELLE 1, Université de Toulouse II-Le Mirail
Le texte est consultable au lien électronique suivant : http://www.revue-texto.net/Reperes/Cours/Ballabriga1/Semantique1_1-2-2.html

passage suivant nous sommes appelés à constater les pesanteurs exercées sur l'examen des systèmes linguistiques. Benveniste écrit alors :

« Les études linguistiques se font toujours plus difficiles, du fait même de ces exigences et parce que les linguistiques découvrent que la langue est un complexe de propriétés spécifiques à décrire par des méthodes qu'il faut forger. »⁹⁷

La complexité de la langue n'est pas évoquée par ce que ce mot fabrique comme significations marginales à la Raison.

Repenser la langue revient à la définir non plus comme un système, mais comme un espace d'où sortent des significations et d'où sort la possibilité de signifiante. Contrairement à ce qui est dit de la langue (considérée comme entité, groupe fermé, totalité contraignante), la langue est une interface de l'Histoire, laquelle interface ne donne pas à l'usage (qui en est fait) la possibilité de se conformer aux normes établies. Dans tous les sens fabriqués par l'Histoire, il y en a ceux qui ont démenti la thèse traditionnelle établie sur la notion de langue. Par exemple, les mots désignent un grand espace où se côtoient les idées qui ne sont pas appelés à relayer les formes définitionnelles de la langue, en ce sens que la notion même de système fonctionnant par des nomenclatures de structurants s'en trouve démentie et remise en cause. Par-delà toutes les analyses techniques qu'elle subit, l'on peut affirmer que la langue est une manière codée à laquelle est accordée la possibilité de donner naissance au sens assiégé par le néant. Voilà ce que nous dit Benveniste comme définition :

« De la base au sommet, depuis les sons jusqu'aux formes d'expression les plus complexes, la langue est un arrangement systématique de parties. Elle se compose d'éléments formels articulés en combinaisons variables, d'après principes de structure. »⁹⁸

Merleau-Ponty nous donne la vision qu'il s'est développée de la langue en écrivant :

« Puisque la langue est là comme un instrument bon à toutes fins, puisque, avec son vocabulaire, ses tournures et ses formes qui ont tant servi, elle répond toujours à l'appel et se prête à exprimer tout, c'est que la langue est le trésor de tout ce qu'on peut avoir à dire, c'est qu'en elle est écrite déjà toute notre expérience future, comme le destin des hommes est écrit dans les astres. »⁹⁹

Nous pouvons prendre deux exemples.

⁹⁷ BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.

⁹⁸ Idem, p.

⁹⁹ MERLEAU-PONTY ? Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p.11.

« *Bientôt, je n'eus plus peur de sortir tout seul, d'aller à la djema et même d'arriver aux abords du café fréquentés surtout par les garnements en quête de mégots.* »¹⁰⁰

« *L'auteur sait que le malheur est grand.* »¹⁰¹

Dans les deux exemples, nous remarquons que les structurants de l'énoncé doublent l'idéologie (le désir d'idéologie) d'une normativité. L'idéologie garantit à la lecture de se cadrer, alors que la normativité assure la continuité de la conscience subjective. Il y un métalignage, dans ce cas, qui freine la liberté de réflexion. Tous les structurants sont soumis à une analyse qui détermine les sens possibles, alors que chacun sait qu'il y a un décalage temporel entre la trace et la fabrication du sens, décalage dans lequel peut s'introduire un sujet volatile. La pulsion d'organisation brise les élans de sémantisation.

Parallèlement à cette définition, il y a lieu de dire que la notion de système ne peut être génératrice qui si les structurants acceptent l'idée de se tenir attachés à l'épistémè originelle (les structurants ne sont inscriptibles dans l'a-Histoire, ils ne sont désignables que par ce que l'Histoire offre en paradigmes de réalisation de l'être émergeant du néant). L'on peut considérer la langue comme instance de production de la signifiante contingente, c'est-à-dire elle-même est suspendue à ce que l'a-Histoire fabrique en postures formelles. Nous pensons que la langue n'est pas un système, car elle ne garantit pas à soi la possibilité de contrôler tous les éléments qu'elle a générés. Merleau-Ponty nous donne la définition qu'il a de la langue. Il écrit :

« *Une langue, c'est pour nous cet appareil fabuleux qui permet d'exprimer un nombre indéfini de pensées ou de choses avec un nombre fini de signes, parce qu'ils ont été choisis de manière à recomposer exactement tout ce qu'on peut vouloir dire de neuf et à lui communiquer l'évidence des premières désignations de choses.* »¹⁰²

Nous pouvons dire que la matière littéraire, vidée des marqueurs socio-historiques, contient des éléments de sa propre autodestruction, est à la fois signifiante et questionnante (figée et dynamique). Ces deux qualités confèrent à l'acte de lire une fonction qui échappe à tout contrôle institutionnel. Figée, car le sens doit avoir se loger dans la matière elle-même. Questionnante, car les structures de la langue tiennent leur légitimité de ce qu'elles reçoivent des topos scientifiques possibles (la grammaire, la linéarité, les temps, etc.). Mais, la matière est maniée selon des modalités dont l'examen est réalisé par des communautés scientifiques qui ont imaginé la scène vocale selon ce que l'on appelle l'énonciation. Que peut l'énonciation dans l'appréhension de cette matière ?

¹⁰⁰ FERAOUN, Mouloud, *Le Fils du Pauvre*, Béjaïa, Talantik, 2002, p.39

¹⁰¹ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, Sned, 1978, p.

¹⁰² MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p.8

2] L'énonciation littéraire : l'a-vitalité onto-procédurale

Par ailleurs, nous pensons que la conception bakhtinienne est déterminante dans notre travail et ce, pour plusieurs raisons.

« Les paroles des personnages, disposant à divers degrés d'indépendance littéraire et sémantique et d'une perspective propre, sont des paroles d'autrui dans un langage étranger, et peuvent également réfracter les intentions de l'auteur, lui servant, jusqu'à un certain point, de second langage. De plus, les paroles d'un personnages exercent presque toujours une influence (parfois puissante) sur le discours de l'auteur, le parsèment de mots étrangers (discours caché du personnage), le stratifient, et donc y introduisent le polylinguisme. »¹⁰³

Nous constatons dans ce passage que la pluralité des voix peut nous mener à détruire l'espace social, et ce en ce sens que les dires peuvent ne pas provenir de personnages repris de l'espace social. Le jeu des voix narratives exploitées dans le roman est un concept qui nous permet de rompre avec les raisons totalitaires, en ce sens qu'il permet de distinguer la graphie de la conscience intérieure et transhistorique. Dans notre travail, le rapport de l'auteur à la question soulevée passe par une voix narrative ; mais ce qu'offre cette voix peut ne pas être l'exclusivité de la graphie ; et de ce fait, provenir d'une conscience totale que la technique et le temps ont réussi à fragmenter. Si l'on considère que l'auteur est le carrefour de voix, l'on est, par ailleurs, contraint à concevoir une identité par laquelle il sera possible de penser à un être inscrit dans le temps et l'espace. Or, il se trouve que cette identité n'arrive pas à être définie par ce que nous offrent les grands systèmes socio-historiques, comme l'état civil, la police, la profession, la situation sociale ; réduisant par cela toute tentative de désignation existentielle de ce qu'est l'être humain. La notion de personnage incarne la spécificité de l'être romanesque, mais cet être demeure en sa vraie place qu'est le roman.

« Pendant longtemps le personnage de roman n'a pas été distingué de l'individu effectivement vivant dans la réalité quotidienne. Le culte de la liberté du héros échappant à la volonté de son créateur a savamment été entretenu par les romanciers eux-mêmes. Les intrusions de l'auteur, dès les romans les plus anciens, en gommant la spécificité du narrateur par rapport à l'acteur, ont contribué à accréditer ce mythe. [...] le personnage a une existence propre, une « épaisseur psychologique », une identité (d'ailleurs variable d'un lecteur à l'autre. On peut supposer que l'image que l'on garde de tel personnage dépend au moins autant de ce que l'on projette sur lui, de la façon dont on s'identifie ou s'oppose à lui,

¹⁰³ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 136

de l'acquis culturel avec lequel on l'aborde.»¹⁰⁴, écrit Bernard Valette.

Nous pouvons prendre trois exemples pour expliquer notre pré-thèse.

«Je ne savais pas non plus qu'elle était qu'elle était ma mauvaise étoile, la Salammbô qui allait donner un sens au supplice...»¹⁰⁵

«Face au miroir du buffet elle fit mine d'arranger sa coiffure pour éviter le regard de son père...»¹⁰⁶

«Dieu est le plus grand.»¹⁰⁷

Dans les trois énoncés, le scripteur se dévoile par la construction sémantique et se voile par ce que nous accorde la technique en charge d'expliquer la littérature. La subjectivité n'est pas l'exclusivité du je : cela n'est qu'une évidence. Dans le premier exemple le je est inclus dans un discours rapporté, emprunté à un personnage dont la présence n'est pas forcément exclusive de la face historique de l'auteur. Dans le deuxième exemple, le recours à un il signifie une narration vidée du je assimilable à l'auteur, lequel est défini par les cadres historiques. La voix narrative, qui n'a pas de je, n'échappe pas à l'Histoire. Dans le dernier exemple, l'énoncé est coupé de la narration et du je : c'est un discours phénoménal. Si un recours à la biographie était possible, nous pourrions dire que l'énoncé serait dit soit par biais esthétique, soit par impératif majeur. Dans les trois cas, l'instance scripturaire n'est pas étanche de la contrainte historique.

Si l'on se réduit à la désignation socio-historique, l'on hypothèque sérieusement le savoir existentiel, qui est, par définition, une manière de restituer au temps sa vraie destination. Dire que A se définit par sa carte nationale et par son appartenance socio-tribale, cela est une concession faite par les progrès du savoir face aux impositions culturelles et historiques. Le choix fait par l'humanité pour désigner ses membres est issu de ce la culture a réussi à arracher aux pesanteurs de la nature. Freud nous apprend ce que l'humain a mis comme efforts pour se définir et pour aboutir à la phase historique dans laquelle nous évoluons. Il écrit, à propos de la civilisation et de la place de l'individu dans le groupe, ce qui suit : *«En opérant cette substitution de la puissance collective à la force individuelle, la civilisation fait un pas décisif. Son caractère essentiel réside en ceci que les membres de la communauté limitent leurs possibilités de plaisir alors que l'individu isolé ignorait toute restriction de ce genre.»¹⁰⁸* En dépit de l'exigence d'étouffement des pulsions dans le

¹⁰⁴ VALETTE, Bernard, *Esthétique du roman moderne*, Paris, Nathan, 1993, p. 110-111.

¹⁰⁵ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 176.

¹⁰⁶ BOURBOUNE, Mourad, *Le Mont des Genêts*, Alger, Enag-Bouchene 1962, p. 160.

¹⁰⁷ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchene, 2000, p. 63.

¹⁰⁸ FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, 1929, Vienne, Une édition électronique réalisée à partir du livre de Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*. Une publication originellement publiée en français dans la Revue française de psychanalyse en 1934. t. VII, n° 4, 1934 et t. XXXIV, n° 1, 1970. Reproduit tel quel par Les Presses universitaires de France, 1971, 108 pages, dans la collection Bibliothèque de

processus de passage à la culture, Freud fait revenir à la notion de civilisation les écarts individuels que se permet l'individu. Freud ajoute :

« Le développement de la civilisation nous apparaît comme un processus d'un genre particulier qui se déroule « au-dessus » de l'humanité, et dont pourtant maintes particularités nous donnent le sentiment de quelque chose qui nous serait familier. Ce processus, il nous est possible de le caractériser au moyen des modifications qu'il fait subir aux éléments fondamentaux bien connus que sont les instincts des hommes, instincts dont la satisfaction constitue cependant la grande tâche économique de notre vie. »¹⁰⁹

Freud nous apprend que les processus de civilisation tiennent comme idées de dépassement de l'instinct. Pour sa part, Maurice Godelier répond à une question qui lui a été posée par une chercheuse. Il dit :

« Nous, anthropologues, utilisons peu le terme de civilisation. Nous préférons le terme de culture. Il n'y a pas de définition univoque de la culture : un livre de Kluckhohn et autres présente 101 ou 103 définitions différentes de la culture. En gros, nous entendons par culture la forme originale des combinaisons entre institutions et représentations, forme qui est spécifique à une société ou à un groupe de sociétés. Cette culture est une chose qui dure. Donc par le mot de civilisation on entendra un ensemble de phénomènes plus vaste qu'une société et s'étendant sur une époque plus vaste qu'une génération ou plusieurs générations, le résultat étant que ces phénomènes sont pratiquement indépassables. »¹¹⁰

Il revient sur les langues des juristes que la culture est née de l'interdit, mais l'interdit lui-même naît de la posture d'interdire (par le fait d'interdire). Interdire, c'est rendre à la pulsion bourgeoise la possibilité de légaliser l'idée d'indignité, laquelle légalisation est prétextée par l'accaparement de la morale. Chacun sait que l'interdit est codifié par les grands systèmes (les systèmes historico-bourgeois), lesquels systèmes ne font pas de consensus à ce qui peut provenir des consciences évanescences et rend, de ce fait, le fait d'interdire la propriété des régimes organisés et des systèmes moraux. L'idée de s'autoriser une posture verbale signifie que la voix narrative est une visite dans la pensée de l'Autre par l'actionnement de ce qu'est la technique contemporaine de narration. Nous parlons de technique contemporaine, car le récit est le produit constant réalisé par l'humain, lequel produit n'a pas cessé de nourrir un imaginaire blessé qu'est l'imaginaire humain. *« Le roman pris comme un tout, c'est un phénomène pluristylistique, plurilingual,*

psychanalyse. Traduit de l'Allemand par CH. et J. ODIER. L'œuvre est téléchargeable sur le lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/malaise_civilisation/malaise_civilisation.html

¹⁰⁹ Idem.

¹¹⁰ GODELIER, Maurice, « Sur la notion de civilisation », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2002, mis en ligne le 26 mars 2006, consulté le 26 septembre 2013. URL : <http://transatlantica.revues.org/528>

plurivoque »¹¹¹ Cette citation que Bakhtine a introduite dans son écrit *Esthétique et théorie du roman* atteste que le roman est un carrefour de voix, lesquelles sont incapables de s'afficher comme des promoteurs provenant d'êtres figés. Dans toutes les constructions narratives, il y a un substrat éthique réduit à un manichéisme conservé par l'humain, dans sa mémoire, pour se défendre contre la tentation tendue par la réflexion. Si la réflexion ne s'introduit pas dans la lecture des productions narratives, celles-ci se réduiraient à ce qu'offre la bourgeoisie comme schèmes de lecture.

« ...je me décidai à écrire mes impressions. »¹¹²

Dans l'énoncé en question, le *je* ne peut nullement être coincé dans des postures contrôlées par les épistémologues avérés, car, face l'aspect biographique qui le dispute au social, il y a la voix d'un sujet qui convoque l'atemporalité comme moyen de rédaction du verbatim des non-dits et des impensés. D'où la nécessité de réviser à la fois les traditions de désignation de l'Autre et les procédés techniques relatifs à la lecture des textes littéraires. Le *je* est à la fois temporel et historique, mais il peut ne pas être le colporteur de la composante autobiographique.

Toute lecture signifie le désarchivage des sens établis et la remise en question de ce que les communautés ont réussi à établir comme sens figés et comme paradigmes indépassables.

« *Qu'est-ce que le sens ? C'est, nous dit Benveniste, la capacité d'une unité linguistique à intégrer une unité de niveau supérieur. Le sens d'un mot est délimité par les combinaisons dans lesquelles il peut accomplir sa fonction linguistique. Le sens d'un mot, c'est l'ensemble de ses relations possibles avec d'autres mots. [...] la recherche du sens ne nous conduit pas à l'extérieur du discours littéraire lui-même.* »¹¹³

Si nous parlons de voix narratives, c'est parce que celles-ci peuvent être la marque d'un discours idéologique qui peut ne pas se conformer à la Convention. Du reste, ce n'est pas la tension idéologique qui nous intéresse, mais c'est plutôt le rapport que tient la voix qui parle avec la question existentielle que l'on croit déceler, et la question existentielle qui doit se former en fonction de ce qui se dit dans l'espace discursif.

2-1- L'énoncé littéraire : un statut suspendu au Concept

Il y a question de soulever un certain nombre de questions relatives à notre recherche. Nous considérons, d'abord, que l'énoncé, même s'il est né d'une projection

¹¹¹ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p.87

¹¹² FERAOUN, Mouloud, *Jours de Kabylie*, Paris, Seuil, 1962, p. 159

¹¹³ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 37

consciente sur le Verbe, ne renvoie pas à une identité issue d'une désignation socio-historique. La voix narrative, pour nous, ne peut se réduire aux rôles traditionnels, notamment le personnage. Nous considérons comme voix narrative tout énoncé capable de porter des germes sémantiques relatifs à ce que nous désignons comme problématiques existentielles (je souligne encore une fois dans notre rédaction) qui ne sont pas forcément ce qui est désigné comme tel par les philosophes existentialistes. Il nous reste, par ailleurs, le privilège de repenser la langue et de la rendre capable de receler des questions qui ne portent pas des schèmes classiques : auteur qui écrit, auteur qui mobilise une voix, une voix qui parle en son nom, une question issue de ce qui est dit par une voix narrative, une narration qui porte des germes discursifs responsables. Bakhtine écrit, à propos des modalités de narration, ce qui suit : « ...dans le roman, doivent être représentées toutes les voix socio-idéologiques de l'époque, autrement dit, tous les langages tant soit importants de leur temps : le roman doit être le microcosme du plurilinguisme. »¹¹⁴

« La valise était bourrée également. »¹¹⁵

« Le malheur, mon vieux compagnon de route, est d'un commerce fastidieux. »¹¹⁶

« La nuit tombe d'un seul coup à Asfar. »¹¹⁷

Dans les trois énoncés, l'être textuel n'est pas réduit à ce que les identités collectives nous autorisent. L'aspect grammatical doit être écarté, nous pourrions comprendre le nommé peut véhiculer une factualité qu'aucun personnage ne peut prétendre monopoliser par le fait de son adhésion à la collectivité humaine. La valise, la nuit et le malheur : ces trois unités lexicales sont plus expressives que la voix originelle qui les a prononcées. Il y a lieu de s'interroger sur les parcours expressifs, lesquels font primer à tort le parleur.

Bakhtine nous oriente vers cette voie par laquelle la conscience temporelle se parcellise et qui donne, donc, à l'idée d'individu la possibilité d'exister effectivement par les voix narratives qui lui sont relatives. En parlant de ce que le romancier (la posture romanesque) peut contenir comme marques sociales, Bakhtine écrit :

« Le polylinguisme introduit dans le roman (quelles que soient les formes de son introduction), c'est le discours d'autrui dans le langage d'autrui, servant à réfracter l'expression des intentions de l'auteur. Ce discours offre la singularité d'être bivocal. [...] Le discours bivocal est toujours à dialogue interne. »¹¹⁸

Il devient, donc, évident que la parole peut se couper de ce que l'on désigne comme instance historique passible des tribunaux érigés par l'Histoire. C'est-à-dire que tout

¹¹⁴ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, t.1, 2003, p. 223.

¹¹⁵ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 159

¹¹⁶ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-Plus, 2004, p. 96.

¹¹⁷ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 235.

¹¹⁸ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 2003, pp. 144-145.

recours à la désignation de l'individu écrivant ne passe plus, notamment avec l'arrivée de Bakhtine, par des occurrences historiques (l'administration et tous les corps qui ont pour tâche d'organiser la vie publique). Certes, le passage à l'Histoire exige que l'écriture se défasse, au moins momentanément, de la pulsion cumulative qu'elle actionne. Un des modes d'organisation de la société, c'est l'état civil, qui organise non la vie des idées, mais celle des valeurs érigées par les forces dominantes et néanmoins protectrices du groupe ; nous pouvons, par ailleurs, considérer que toutes les formes d'organisation ont été marquées par ce qui peut venir de ce que le topo traditionnel a imposé en schèmes d'accès à la matérialisation d'une version de la réalité. Mokhtar de *Nedjma*, Menach de *La Colline oubliée*, Omar de *La Grande maison*, ces personnages ne peuvent prétendre à aucune neutralité émotionnelle revendiquée par ailleurs par la lecture scientifique. Toute dénomination induit des images, donc des vis-à-vis émotionnels. Des représentations qui peuvent se recomposer à l'aune de la singularité fondatrice sont relevables.

Pour illustrer ce que la notion de représentation a comme valeur académique, nous proposons de revisiter la pensée orientaliste qui a pu donner à la lecture que les orientalistes font de l'Orient une couleur idéologique. Ce que l'on appelle communément Orient a subi les procédés d'analyse relayés par les orientalistes. Edward Saïd écrit, à propos des liens qui existent entre l'Orient et l'Occident, ce qui suit :

«La relation entre l'Occident et l'Orient est une relation de pouvoir et d'hégémonie. [...] L'Orient a été orientalisé non seulement parce qu'on a découvert qu'il était « oriental » selon les stéréotypes de l'Européen moyen du dix-neuvième siècle, mais encore parce qu'il pouvait être rendu oriental.»¹¹⁹

Cette citation nous donne une idée de ce que l'Afrique du Nord endurait comme regards portés par l'Homme européen. Les forts (tels que décidés par les schèmes traditionnels dans le sens où ils deviennent essentiels à la raison employée par l'humain dans la problématisation et dans la fondation épistémologique) excluent les voix dissidentes dans la constitution d'une ère historique et font que les suspensions épistémologiques soient levées par les grands bâtiments discursifs. Pour ces mêmes forts, le bloc ne peut se réduire à l'idée de renforcer ses constituants, mais à celle qui consiste à transmettre la logique du groupe d'origine à toute tentative d'organisation, fût-elle la plus tournée à l'épistémologie et à la réflexion. Sans penser prendre trop de risques, nous pourrions dire que beaucoup d'objets de savoir sont calqués sur les systèmes pensés par les corporations culturalo-bourgeoises, celles-ci ont déterminé le cours des sciences et même de la pensée. C'est le cas de l'Histoire qui peut être perçue comme telle par ce qu'elle fait des moments évanescents. Michel Foucault nous dit, dans ce passage, de l'Histoire, ce qui suit :

¹¹⁹ SAID, Edward, *L'orientalisme L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1978, p. 18

« Le projet d'une histoire globale, c'est celui qui cherche à restituer la forme d'ensemble d'une civilisation, le principe –matériel ou spirituel- d'une société, la signification commune à tous les phénomènes d'une période, la loi qui rend compte de leur cohésion, -c'est ce qu'on appelle métaphoriquement le « visage » d'une époque. Un tel projet est lié à deux ou trois hypothèses : on suppose qu'entre tous les événements d'une aire spatio-temporelle bien définie, entre tous les phénomènes dont on a retrouvé la trace, on doit pouvoir établir un système de relations homogènes : réseau de causalité permettant de dériver chacun d'eux, rapports d'analogie montrant comment ils se symbolisent les uns les autres, ou comment ils expriment tous un seul et même noyau central ; on suppose d'autre part qu'une et forme d'historicité emporte les structures économiques, les stabilités sociales, l'inertie des mentalités, les habitudes techniques, les comportements politiques, et le soumet tous au même type de transformation ; on suppose enfin que l'histoire elle-même peut être articulée en grandes unités –stades ou phases- qui détiennent en elles-mêmes leur principe de cohésion. »¹²⁰

Dans cette citation, l'on peut comprendre que les sujets vassalisés de l'Histoire peuvent s'effacer à la faveur d'un descriptif pensable d'un moment historique.

C'est la bourgeoisie qui préside à la fondation des ères épistémiques, lesquelles ères ne peuvent avoir accès à l'idée d'être que si cette même ère accepte de se réduire à ce que la jonction des forces matérielles et des forces propriétaires du Verbe décident. Aussi créatif qu'il puisse être, le penseur est déterminé, notamment dans les espaces qu'il se réserve pour mener ses parcours de réflexion, à subir des déterminismes multiformes. Ce que la matière historique décrète comme valide peut reléguer la démarche scientifique à n'être qu'une passerelle anodine qui relie l'être au faire. L'obscurité des raisonnements et les modes de raisonnement n'excluent pas la démission du penseur de l'espace idéologique. Le penseur est plutôt la bête blessée de l'idéologie, en ce sens qu'il a subi un traumatisme dû à l'emploi qu'il s'est fait de la posture idéologique –laquelle a cessé de purifier la morale, accepté de soumettre la parole au jugement de la contingence fondatrice – et compris que tout recours à l'idéologie suppose une adhésion à la hiérarchisation des rôles sociaux et à l'examen de ce qui peut venir des mutations historiques qui s'opèrent dans le groupe (la collectivité). Pierre Bourdieu écrit : *« J'en suis venu à penser, écrit-il dans Contre-feux 2, que ceux qui ont la chance de pouvoir consacrer leur vie à l'étude du monde social ne peuvent rester neutres et indifférents, à l'écart des luttes dont l'avenir de ce monde est*

¹²⁰ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 18.

l'enjeu. »¹²¹ Bourdieu tente de rendre la tâche du penseur comme étant intrinsèque à la vie de celui-ci.

Dépasant les cadres utilisés de l'analyse des propos (utilisé comme concept controversé), Bakhtine nous permet de désigner le parleur non par un quelconque statut socio-historique, mais par le biais de techniques qui rendent à l'examen scientifique la possibilité de s'exercer contre l'hégémonie de la morale et contre ce qui provient des discours totalitaires. Dans le passage suivant, nous comprendrons que l'écart que prend le penseur avec la matérialité est à l'origine de la création artistique. Genette écrit :

*« Comme on l'a déjà dit bien souvent, l'écrivain est celui qui ne sait et ne peut penser que dans le silence et le secret de l'écriture, celui qui sait et éprouve à chaque instant que lorsqu'il écrit, ce n'est pas lui qui pense son langage, mais son langage qui le pense, et pense hors de lui. »*¹²²

Quand, par exemple, Mouh parle dans *La Colline Oubliée*, c'est que Mammeri accapare une voix qu'il défait de toute conscience autonome et à laquelle il donne la possibilité d'exister dans l'univers symbolico-historicisant, pour donner une idée du réel collectif circonstancié au temps, dans lequel l'imaginaire de l'auteur évolue. Mammeri, Dib, Amrouche ou Assia Djébar ne mobilisent les voix narratives que pour discréditer l'écart bourgeois que ces mêmes voix prennent vis-à-vis de soi. La mobilisation d'une voix narrative (ce que l'on appelle communément un rôle) suppose que l'auteur ait jeté sur le porteur de cette même voix un regard hiérarchisant (critique) pour l'inscrire en face de l'Histoire qui porterait, d'après ce l'on comprend des travaux de la phénoménologie, des germes d'un statut ontologique qui ne porte pas des essences indépassables.

Trois exemples, parmi tant d'autres, peuvent illustrer notre idée.

*« Elle restait fidèle à ce jour timide de novembre qui se leva un beau matin sur le pays algérien. »*¹²³

*« -C'est un bicot ! coupa un second. »*¹²⁴

*« Après tout, peut-être était-il moins atroce de s'exposer à être incompris en terre étrangère que repoussé dans son propre pays ? »*¹²⁵

*« Ma mère a perdu la raison. »*¹²⁶

Dans les énoncés repérés, nous pourrions comprendre la primauté de l'Histoire, comprise comme une transcendance coupée d'une spiritualité dévitalisée, sur le rapport

¹²¹ Cette citation est reprise par Daniel Bensaïd dans un article dédié à la mémoire de Pierre Bourdieu. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.contretemps.eu/interventions/pierre-bourdieu-intellectuel-politique>

¹²² GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969, p. 22

¹²³ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchene, 1989, p. 100

¹²⁴ DIB, Mohammed, *L'Incendie*, Alger, Barzakh, 2011, p. 232

¹²⁵ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2014, p. 37

¹²⁶ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 79

quotidien, qui fait la promotion de la passion bourgeoise. Divers clivages apparaissent et des indices biographiques font irruption dans l'édifice narratif.

Dans notre travail, nous considérons que la tension des voix narratives nous permet de dégager le rapport de la voix parlante à soi, de revoir la notion d'auteur et à enrichir l'espace conceptuel inhérent à l'existentialisme. La confrontation qui caractérise la matière première (le matériau) de l'écriture est décrite en ces termes par Genette, qui écrit : « *Le droit de se contredire* » revendiqué par Baudelaire est plus qu'un droit pour l'écrivain, il est une nécessité de son état... »¹²⁷ Il est, par ailleurs, possible de reconsidérer la notion d'énoncé, de sorte que ce même énoncé ne soit plus suspendu à ce que nous offre la linguistique en matière de méthodologie, d'examen, d'analyse et de description. Nous pourrions, enfin, redéfinir la notion de texte, lequel pour les corporations de lecture serait le parallèle de la vie. Ces corporations parlent de personnages qui auraient les mêmes caractéristiques que l'être social, renforçant ainsi les écoles bourgeoises et les opinions dominantes concernant la constitution d'espaces académiques. Ce sont les chercheurs qui avaient des affinités avec la sociologie qui ont dessiné le contour de l'éthique de la lecture du texte littéraire, en attribuant à celui-ci le pouvoir de représenter le monde social et en niant l'identité originelle de l'être (notamment le sujet qui écrit). Tous les éléments contenus dans un texte ne sont que des éléments textuels et ne sont relatifs qu'à ce même texte. La littérature est de fait autonome, Blanchot écrit, à propos de la posture que prend l'auteur vis-à-vis de soi: « *Ecrire, c'est entrer dans l'affirmation de la solitude où menace la fascination.* »¹²⁸ Comme pour toutes les notions intellectuelles, le texte ne peut être dans l'absolution, fût-il des plus contraignants. Les notions qui sont relatives à un texte ne peuvent servir de notion d'examen de Textes (toute production organisée par la langue). La notion de texte est définissable en fonction de l'usage social que l'on en fait (le livre scolaire, le tract, la notice, ceux-là sont des textes, mais l'analyse de chacun d'eux demande qu'un appareil ou un dispositif conceptuel soit déclenché). Parler d'un personnage comme d'une personne sociale, c'est évacuer du texte l'autonomie qui marque pourtant l'auteur, celui-ci réunissant les voix qui émanent de la psyché sociale. Penser l'imaginaire social pour justifier un repérage du profil du personnage, c'est à la fois réduire l'écart subjectif du créateur et c'est nier les impositions qui pèsent sur l'acte d'écrire. Le théoricien Georgy Lukacs écrit : «...il faut, pour qu'il y ait roman, une opposition radicale entre l'homme et le monde, entre l'individu et la société. »¹²⁹

Pour notre travail, nous estimons que le jeu des voix procède de cette manière de détacher la texture des forces bourgeoises qui déterminent la confection de la carte des

¹²⁷ GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, p. 71

¹²⁸ BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 31

¹²⁹ LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968, p 171.

rôles sociaux et qui décident de la validité des modes de raisonnements. Le chantage que la bourgeoisie exerce sur la collectivité consiste en la manipulation du code des valeurs et en la réparation aléatoire des rôles décrétés par le système des valeurs. L'élaboration de la carte sociale obéit à des fabrications imaginaires fondées sur le choix de stéréotypes et de clichés. L'on peut lire, à propos des représentations sociales, ce qui suit :

« Associé au nom du sociologue Émile Durkheim (1858-1917) et à son école, le concept de représentation collective désigne, sous la plume de ce dernier, des façons communes de perception et de connaissance bien distinctes des représentations individuelles, qui recèlent « un savoir qui dépasse celui de l'individu moyen (Les formes élémentaires de la vie religieuse, 1912.) »

Dans le même sens, l'on peut dire que la bourgeoisie mène un travail de capitalisation réductionniste des espaces où les concepts peuvent se poser et où la conception peut s'exercer. Le personnage est, de ce fait, le porteur des germes de la doctrine bourgeoise, et il ne peut se défaire de ce qui est décrété par l'Histoire. C'est l'existentialisme qui a pu se couper des schèmes traditionnels hérités de la pensée humaniste. A propos de l'image du héros romanesque, Lukacs écrit : « Le héros du roman est un être problématique, un fou ou un criminel, parce qu'il cherche toujours des valeurs absolues sans les connaître et les vivre intégralement et sans pouvoir, par cela même, les approcher. »¹³⁰ Dans une certaine mesure, nous dirions que l'existentialisme est foncièrement anti-humain, car il permet que l'être soit incriminé par les soldats de la science psychanalytique, c'est-à-dire que les êtres ne sont considérés comme les porteurs de cette virginité qui les fait absous de toute dérive liée à la culture. C'est à partir de Freud que nous avons compris que le Sujet ne peut plus être considéré comme entité passive et éligible à la pathétisation. Nous avons commencé à incriminer le Sujet de perversion. Toute la littérature produite avant l'arrivée de Freud et de la psychanalyse était centrée sur l'idée qui consiste à trouver à l'âme des malaises jugés incapables d'être imputés à ce que le Sujet peut produire comme idées de métamorphose transgressive de soi.

« Il faudrait alors d'emblée définir celui-ci (c'est-à-dire le sujet) d'une façon tautologique comme ce qui est justiciable de l'investigation psychanalytique. Ainsi prétendrait-on éviter le contresens si naturel, pourrait-on dire, par lequel le sujet d'une praxis se trouve confondu avec l'être humain dans son entier. « L'homme de la science n'existe pas, mais seulement son sujet », écrit Lacan. »¹³¹

Mais, la psychanalyse nous apprend que l'humain est une notion datée et que l'existant n'est pas une instance atemporelle.

¹³⁰ LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968, p. 176.

¹³¹ Saint Girons Baldine, *Sujet*, Encyclopédie Universalis, 2010.

L'existant s'est rendu responsable de ce que le temps offre comme possibilités de présence du Sujet. La parole par laquelle se manifeste l'être historique ne peut dédouaner ce même être de ce que peut porter comme significations cette même parole. Nous considérons que l'être est essentialisable, dans la mesure où le fabriqué historique peut se démettre de ce que la norme historique n'énonce pas. Jean-Paul Sartre écrit, à propos de l'être et de l'existant, ce qui suit :

«...on ne peut pas dépouiller un existant de son être, l'être est le fondement toujours présent de l'existant, il est partout en lui et nulle part, il n'y a pas d'être qui ne soit être d'une manière d'être et qu'on ne saisisse à travers la manière d'être qui le manifeste et le voile en même temps. »¹³²

L'on comprend, d'après cette citation, que, chez Sartre, la notion d'être est antérieure aux phases historiques par lesquelles peut se manifester ce qui prétend à l'existentialité.

2-2- L'écriture : l'illusion du style et la performativité du signifiant infini

La dynamique discursive¹³³ freine ce que la langue peut construire comme seuils à la sémantisation, d'où notre approche qui fait de la langue ce que le non-être peut être, nous nous inscrivons à partir de ce point de vue-là dans la négation de l'idée qui consiste à dire que la langue est un objet scientifique dont l'observation est réduite à ce qui peut ressortir d'une description que l'on pourrait inscrire dans l'Histoire. Pour nous, la description de la langue doit passer par le réexamen des théories de la langue comme des essentialités (épistémologiques) éligibles à l'examen scientifique. Il s'agit, plus clairement, de revisiter les fondements épistémohistoriques de chaque discipline. Or, nous pensons, que la langue n'a pas à être réduite à ce qui peut provenir de ce que les fondements de ce même système dicte. Pour être plus clair, nous pensons que la langue, telle qu'elle nous est transmise par les centres socialisateurs du savoir et telle que désignée par les penseurs communistes, n'a pas de fondements plus forts que ceux que nous fournit l'Histoire. Les systèmes linguistiques utilisent les essences pour fabriquer une Histoire garante de sa propre continuité. A propos de ce que la langue peut devant les évanescences de l'existentialité, Heidegger écrit :

« L'être-ex-primé du parler est la parole. Cette totalité de mots où le parler a un être « mondain » propre devient alors, en tant qu'étant intramondain, trouvable comme un à portée-de-la-main. La langue peut être morcelée en choses-mots sous-la-main. Le parler est existentiellement langue, parce que

¹³² SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, Gallimard, Col Tel, 1943, p. 29.

¹³³ Je parle de dynamique discursive, car je crois que les tensions temporelles peuvent être verbalisées par les capacités de la langue à créer des confédérations de parleurs.

*l'étant dont elle articule significativement l'ouverture à le mode d'être de l'être-
au-monde jeté, assigné au « monde ». »*¹³⁴

Deux exemples peuvent donner du crédit à ce que nous venons d'avancer.

*« En moi était un désenchantement si grand que j'en avais le cœur près des lèvres. »*¹³⁵

*« Les autres semblaient frappés d'enchantement. »*¹³⁶

Dans les deux exemples, nous pourrions facilement percevoir

Nous constatons de cette citation que la langue a des rapports spéculatifs avec l'être historique, en ce sens que l'individu se livre à lui-même dans les perspectives constructives des formules linguistiques. L'individu cesse d'être l'objet d'étude des communautés universitaires, car il cesse d'être (assassiné qu'il est par la communauté savante). Heidegger fait des tentatives de compréhension de l'être des incursions dans des domaines non encore institués. *« L'homme est une invention dont l'archéologie de notre pensée montre aisément la date récente. »*¹³⁷ L'on peut comprendre que, par-delà les appellations dont il jouit, le mot homme a été plusieurs fois adapté aux contextes socio-historiques, en ce sens que ce qui a été nommé homme était parallèle à la doctrine de l'humanisme. Le XX^e siècle a repensé ce concept (l'homme) à l'aune de ce que sécrétait l'Histoire.

Les spécialistes ne cessent de considérer certains emplois de la langue comme des emplois légitimes et incontournables, et d'en considérer d'autres comme étant exceptionnels, ce que la référence à la langue nie catégoriquement. Nous prenons, à titre d'exemple, la langue employée par Proust, Mammeri, Sansal ou celle d'un administratif, nous nous rendons compte que ce qu'écrivent les uns et les autres ne peut être considéré que comme la greffure (l'acte du greffier) d'un néant dont la fondation existentielle (passant, dans ce cas, par la langue) est traversée par toutes sortes de façonnage idéologique. Contrairement au greffier, l'écrivain n'a pas eu en face de lui des accusés et des plaignants, il n'a en face de lui que le président du tribunal qui a la charge d'accuser tous les présents, y compris l'Histoire. *« Loin d'énoncer sur un sol institutionnel et stable, l'écrivain nourrit son œuvre du caractère radicalement problématique de sa propre appartenance au champ littéraire et à la société. »*¹³⁸ L'on comprend que le regard jeté par la société sur l'écrivain ne rend pas celui-ci absous de tout reproche issu pourtant de la subjectivité qui passe devant les filtres intelligents dressés par les instances validantes de l'écrit.

¹³⁴ HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1968, p. 139.

¹³⁵ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joëlle Losfeld, 1996, p. 66.

¹³⁶ MAMMERI, Mouloud, *Le Sommeil du juste*, Béjaïa, Talantikit, 2005, p. 99

¹³⁷ KLINKERT, Thomas, « La disparition de l'homme dans les sciences humaines et dans la littérature de la seconde moitié du XX^e siècle », revue *Epistémocritique*, Volume 7, 2010. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.epistémocritique.org/spip.php?article173>

¹³⁸ MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 27

En parlant de la notion d'auteur, Blanchot écrit, comme pour annoncer une schizophrénie (en prenant en doublure la voix émergeant de l'auteur), ce qui suit :

*« Tout écrivain, tout artiste connaît le moment où il est rejeté et comme exclu par l'œuvre en cours. Elle le tient à l'écart, le cercle s'est refermé où il n'a plus accès à lui-même, où il est pourtant enfermé, parce que l'œuvre, inachevée, ne le lâche pas. »*¹³⁹

Pour nous, l'acte littéraire est fondateur d'un néant historique. Mais, cette fondation ne part cependant pas de ce que les déterminismes socio-historiques autorisent à eux-mêmes. Nous considérons, par ailleurs, que les usages littéraires de la langue ne sont pas exceptionnels, car nous croyons que les usages que nous faisons de la langue nous sont transmis en grande partie par les appareils idéologiques, dont l'école. Si celle-ci a réussi à socialiser les modes d'usage de la langue, elle a réussi, aussi, à installer chez les communautés humaines (fort diverses) des modes de raisonnement qui tiennent à l'idée de conventionalité. L'on pourrait dire que ce sont les textes littéraires qui ont précédé les normes érigées par les institutions officielles, et ces institutions ont réussi à s'instaurer dans les dictatures propres à l'Histoire.

Commentant les travaux d'Althusser et les rapports de la langue à la littérature, Paul Aron écrit dans la revue *Contextes* :

*« Dans l'esprit d'Althusser et de ses élèves, les œuvres d'art sont des lieux dans lesquels de l'idéologie s'énonce sans que l'auteur en soit conscient. Et le travail de l'analyste consiste à repérer des traces de cette idéologie, et à construire une cohérence de signes épars. Analogie en son principe à la relation qui unit le psychanalyste et son analysant, l'investigation littéraire s'apparente à la recherche d'un « symptôme ». Le texte ne reflète plus une idéologie particulière qui lui serait antérieure, il devient le lieu de production de tensions idéologiques que son auteur ne saurait maîtriser. Les rares travaux d'Althusser sur la littérature (principalement une lecture de Brecht à travers le théâtre du metteur en scène italien Giorgio Strehler) et, ceux, plus importants, de Pierre Macherey (*Pour une théorie de la production littéraire*, 1966) montrent ainsi que Balzac ou Jules Verne produisent des œuvres (*Les Paysans* ou *L'Île mystérieuse*) dont les implications idéologiques leur échappent. »*¹⁴⁰

2-3- L'asepsie vocale : dire oui au bruit organisé

¹³⁹ BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 59

¹⁴⁰ Paul Aron, « L'idéologie », *Contextes* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 15 février 2007, consulté le 25 octobre 2013. URL : <http://contextes.revues.org/177> ; DOI : 10.4000/contextes.177

Il y a, en outre, l'impératif de considérer le texte littéraire comme le carrefour de voix que l'auteur rassemble autour d'un centre idéologique incarné par ce que l'on peut appeler la totalité du texte. Il est évident que l'idée de totalité est factice, et que cela est dit dans les différents travaux, le texte est une fabrication historique.

« Pour des raisons essentielles : l'unité de tout ce qui se laisse viser aujourd'hui à travers les concepts les plus divers de la science et de l'écriture est au principe, plus ou moins secrètement mais toujours, déterminée par une époque historico-métaphysique dont nous ne faisons qu'entrevoir la clôture. »¹⁴¹

Pour expliquer le phénomène plurivocalique que nous rencontrerons dans les romans, nous citerons Bakhtine, qui écrit :

« Le romancier ne connaît pas de langage seul et unique, naïvement (ou conventionnellement) incontestable et péremptoire. Il le reçoit déjà stratifié, subdivisé en langages divers. C'est pourquoi, même si le plurilinguisme reste à l'extérieur du roman, même si l'auteur se présente avec un seul langage, totalement fixé (sans distanciation, ni réfraction, ni réserves), il sait que ce langage n'est pas signifiant pour tous ou incontestable, qu'il résonne au milieu du plurilinguisme, qu'il doit être sauvegardé, purifié, défendu, motivé. »¹⁴²

Il est, en outre, constaté que le texte ne jouit plus d'aucune légitimité qui pèserait sur l'espace des savoirs, en ce sens que le savoir a, dans bien des cas, été l'apanage de l'oralité, qui, elle aussi, est en passe d'être emprisonnée par les brigadiers de l'Histoire, qui tentent de la réduire à des expressions figées, comme si la production littéraire doit passer par des certificateurs. Tous les récits fondateurs de l'humanité sont passés par la phase de l'oralité. A l'opposé de l'écriture, l'oralité ne garantit pas à la matérialité verbale une inscription historique. *« Si l'oralité s'oppose à l'écrit, c'est pour déjouer les pièges des labyrinthes idéologiques et donner à voir l'instable du présent, malgré la permanence en nous de ce mouvement pendulaire du passé vers le présent. »¹⁴³*

Nous considérons le texte littéraire comme le lieu où se rencontrent des voix textuelles impures, dans la mesure où ces voix émanent de ce qui se dit dans l'Histoire. Ces voix ne sont pas le propre de la textualité, malgré ce qu'elles peuvent présenter comme essentialité vocale. Les voix transportées par le texte sont le produit d'un agent ontologique, lequel se fait une identité en s'inscrivant dans l'ordre historique. De ce fait, nous pensons que ce qui émanerait comme énoncés de l'être parlant ne peut nullement se

¹⁴¹ DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 14.

¹⁴² BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 153.

¹⁴³ Fatima Zohra Lalaoui, « Écriture de l'oralité et contre-discours féminin dans *Loin de Médine* d'Assia Djebar », *Semen* [En ligne], 18 | 2004, mis en ligne le 29 avril 2007, consulté le 26 octobre 2013. URL : <http://semen.revues.org/2289>

constituer dans son statut ontologique, dans le sens où tout énoncé est passible d'être examiné par ce qu'offre l'Histoire et par ce que les rapports idéologiques offrent en matière de transcription historique. Nous n'abandonons pas ce que nous disent les promoteurs de la pensée formaliste, en considérant que le texte (matière qu'ils examinent pour analyser la littérarité de ce qui leur est donné) n'est que le produit historique réalisé par les apports de la technique. Une œuvre subit la contingence, qui préside à la progression de l'être, qu'est dans notre cas, l'écrivain. Si nous prenons un roman, nous devons ignorer l'idée d'une trame (totalité) telle qu'amorcée par l'auteur ; nous nous en tenons, par ailleurs, à ce qui nous est donné par la matière fabriquée par les éditeurs et autres centres socialisateurs des savoirs écrits. « ...le mot n'est pas un matériau inerte, objectivé, dans les mains de l'artiste qui le manipule, il est vivant, logique, toujours fidèle à lui-même ; il peut devenir inopportun et comique, révéler son étroitesse et son aspect unilatéral, mais son sens, une fois incarné, ne peut jamais se consumer totalement. »¹⁴⁴ Nous comprenons de cette citation que l'examen du matériau va jusqu'à considérer le mot comme une unité dynamique de signification, niant par là le fait que le mot est la seule unité qui est capable de répondre à un sens stable (nous ne parlons pas de la polysémie, car le *mot* peut répondre à des sens historiquement communs à tous les locuteurs ; mais nous parlons d'existentialité qui tend à parasiter la stabilité sémantique de tout *mot*).

Nous nous intéressons à l'idée de voix, étant donné les écarts que l'on pourrait constater entre le narrateur, qui est la figure démiurgique (considérée en tant que telle) par les techniciens de l'analyse littéraire, et les énoncés logiques qu'il pourrait convoquer. En d'autres termes, nous tenterons de repérer les énoncés émanant de voix *invisibles*, sans toutefois peindre ces mêmes énoncés d'une quelconque caractérisation donnée soit par les outils de la linguistique, soit par les outils de la morale. Pour être clair, nous nous donnerons pour tâche de repenser le topo énonciatif de sorte que ce qui est dit par une voix narrative soit coupé des rôles institutionnels propres à la littérature, entre autres les personnages, l'auteur ou le narrateur. L'idée qui consiste à imaginer un acte énonciatif (tel que fabriqué par la linguistique énonciative) dans le texte littéraire peut réduire les fondements de la langue à des versants parfaitement étanches l'un par rapport à l'autre. Or, la langue littéraire est un écart que prend le je atemporel vis-à-vis des cadres répressifs fabriqués par l'Histoire. L'errance par laquelle opère la voix du narrateur est appelée à s'organiser par rapport à ce que permet la langue. Permettre que le je se transforme en catalyseur des voix, c'est admettre l'identité collective et plurielle du créateur, qu'est l'auteur, dans notre cas. Dans le passage suivant, nous comprendrons que le texte est à la fois la voix de l'auteur et celle de la société : « ...le roman est une forme biographique par

¹⁴⁴BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 230.

excellence et en même temps une chronique sociale dans la mesure où cette recherche se déroule à l'intérieur d'une société donnée. »¹⁴⁵ La voix de l'auteur est dépassée par le vocalisme propre aux nouveaux courants de la pensée liée à la littérature, pour devenir un lien tissé avec la conscience atemporelle. Barthes écrit, dans *Le Bruissement de la langue*, ce qui suit :

« ...celui qui écrit n'y écrit pas pour lui-même, mais au terme d'une procuration indue, pour une personne extérieure et antécédente (même s'ils portent tous les deux le même nom), tandis que, dans l'écrire moyen de la modernité, le sujet se constitue comme immédiatement contemporain de l'écriture, s'effectuant et s'effaçant par elle : c'est le cas exemplaire du narrateur proustien, qui n'existe qu'en écrivant, en dépit de la référence à un pseudo-souvenir. »¹⁴⁶

Nous pouvons prendre deux exemples.

« Les Kabyles naissent bons bricoleurs et ont vite fait de passer maîtres en quelque pratique... »¹⁴⁷

« Chérif était devenu un Français moyen. Il avait cru que les Kabyles ne ressemblaient pas aux Arabes. »¹⁴⁸

Dans les deux énoncés, le foisonnement discursif atteste que la littérature peut se tenir à l'écart des logiques internes fondées sur le principe dictatorial que déploie la mécanique cursive. Autrement dit, l'image du Kabyle, qui revient dans les deux textes, n'engage pas les auteurs (agents de l'Histoire) dans un combat idéologique, mais interroge les structures signogènes de la texture. Haddad et Ouary ne parlent que par les biais qui font sortir l'intimité idéologique de son repaire.

L'énonciation littéraire est tenue de répondre à des soucis que l'arsenal conceptuel maintient dans une sorte de culte de la forme particulière de l'énoncé. Mais ce culte ne nous explique pas ce que la forme littéraire peut devant les transmutations sensées de la langue non marquée. C'est dans ces transmutations contingentes que l'existentialité perd son versant historico-bourgeois pour se replacer du côté de l'évanescence propre à la circularité constructionnelle. La langue dit l'existentialité élue à la légitimation du sentiment culpabilisateur. Qu'est-ce que l'existentialité si elle se perd dans les superstructures chargées de sens conformes ?

3] Les fuites terrifiantes de la procédure littéraire

¹⁴⁵ GOLDMANN, Lucien, *La théorie du roman*, Denoël, Paris, 1920, p. 175.

¹⁴⁶ BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 30

¹⁴⁷ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 10

¹⁴⁸ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p.69

Bakhtine fait de l'auteur l'instance qui garantit à l'acte verbal de s'accomplir en dehors des définitions identitaires classiques. C'est une sorte d'érosion que subit l'identité de l'auteur de sorte que les habillages historiques que prend celui-ci soient complètement évacués dans la désignation de l'auteur et de sorte que l'auteur soit réduit à ce qu'il est par la littérature, c'est-à-dire une voix capable de se couper des définitions classiques. Par voix, l'on peut entendre tout ce qui peut porter un discours palçable dans le texte. Pour être plus clair, nous dirions que les voix narratives sont cernables selon le critère de l'adhésion de l'une d'elles au récit. Il se pourrait que le narrateur soit perçu comme le porteur d'une voix déracinée de la texture. Dans ce cas, cette voix peut se constituer comme la troisième dimension du récit, dans la mesure où le dire et le dit (catégories dues à la grammaire) sont reliées par une instance qui leur est supérieure et extérieure, et qui fait que le schème propre à l'énonciation subisse la loi de la multiplicité incontrôlée des voix. « *Si le narrateur laisse paraître des traces relatives de sa présence dans le récit qu'il raconte, il peut également acquérir un statut particulier, selon la façon privilégiée pour rendre compte de l'histoire.* » *On distinguera donc ici deux types de récits : l'un à narrateur absent de l'histoire qu'il raconte [...], l'autre à narrateur présent comme personnage dans l'histoire qu'il raconte [...]. Je nomme le premier type, pour des raisons évidentes, hétérodiégétique, et le second homodiégétique.* » (1972 : 252) »¹⁴⁹ Le narrateur ne reflète pas forcément, notamment dans les discours, l'individu conçu par le groupe social. Il en est de même pour les personnages qui prennent la parole, ou ceux par qui la parole est prise. Dès lors que ce qui nous intéresse dans notre travail c'est l'énoncé qui porte des significations relatives à l'existentialité, nous nous arrêterons à dire que l'énoncé littéraire, du moins pour des raisons méthodologiques, n'a pas à se déceler par le biais de la littéarité. Dans un certain sens, nous nous limiterons au dire intralittéraire pour déceler ce qui peut être considéré comme existentiel.

3-1- L'existentialisme : l'affinité dissoute

En dépit de tout ce que nous apporte le texte littéraire comme significations, qui sont porteuses de problématiques capables d'être traitées par divers champs académiques, nous nous astreindrons à la lecture du texte comme support servant à la validation de théories émanant de critiques littéraires, mais aussi des savoirs projectibles servant à ouvrir des champs de savoirs liés à des espaces disciplinaires qui posent des questions sur les fondamentaux humain. En dépit des réflexions qui peuvent s'emparer de l'objet linguistique, l'on peut dire que l'énoncé entretient une relation certes confuse mais capable

¹⁴⁹ Lucie Guillemette et Cynthia Lévesque, *Narratologie*, (Signo site internet de théorie sémiotique Dans le reflet tout est déjà signe). Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.signosemio.com/genette/narratologie.asp>

de nous orienter vers des conclusions relatives. « *Tout énoncé, et tout récit, porte les marques de sa situation de production, de ses conditions d'énonciation et fait entendre la voix de celui qui l'énonce.* »¹⁵⁰

D'abord, les énoncés qui ne reprennent pas la question existentielle par le biais d'un topo argumentatif. Ces énoncés renvoient à la question existentielle et nous donne une idée de ce que peut être, par exemple, le conflit ontologique. La voix narrative ne fait pas appel à ce que nous offre la scène énonciative. Elle ne dit pas, elle dit à travers ce qui peut être compris comme renvoi sémantique. Dans ce cas, il nous appartient de fixer les modèles dont nous nous servons pour pouvoir comprendre la manière dont est organisée notre dissertation. Il y a trois modèles qui serviront à analyser méthodiquement les énoncés qui sont à notre disposition. Ce que l'on appelle « structures significatives »¹⁵¹ serait capable de se former en dehors des cadres que nous offre la grammaire. Bourdieu écrit, à propos du lien de la grammaire au sens, ce qui suit : « *La grammaire ne définit que très partiellement le sens, et c'est dans la relation avec un marché que s'opère la détermination complète de la signification du discours.* »¹⁵²

1° L'énoncé qui n'a pas d'identité linguistique fixe, c'est-à-dire un énoncé que l'on peut interroger non comme entité figée et incapable de se considérer comme non sécable, mais un énoncé réductible à l'exploration linguistique pure (relever une question existentielle dans une portion linguistique). Nous n'aurons pas à en faire le champ de la signification orientée (aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur de l'énoncé), en ce sens que l'énoncé pourrait être redéfini à l'aune de ce que le rapport de la pratique langagière à l'Existence peut générer comme réflexions et comme modes de réflexion. Il nous appartient, dans ce cas, de redéfinir non la langue, mais les limites que peut dresser la langue à la pensée. Penser, cela est évident, ne peut se faire en dehors du langage. Or, il se trouve que la langue est un élément central dans l'analyse des textes ; cela veut dire que la langue écrite a sa propre idéologie et sa propre éthique. Ces caractéristiques ne comportent pas forcément des éléments de réflexion. «... *l'écriture est destruction de toute voix, de toute origine. L'écriture, c'est ce neutre, ce composite, cet oblique où fuit notre sujet, le noir-et-blanc où vient se perdre toute identité, à commencer par celle-là même du corps qui écrit.* »¹⁵³ Le réfléchir n'est pas le propre de l'écriture, celle-ci n'invite pas forcément à la réflexion. Pour nous, l'énoncé littéraire peut nous renseigner davantage sur ce qu'est la langue que sur ce qu'est la matière signifiante de la littérature. En voulant nous donner un exemple concernant la

¹⁵⁰ Louis Martin et Jean Verrier, « Récit », Encyclopédie Universalis, 2010.

¹⁵¹ BERSANI, Léo, *Le réalisme et la peur du désir*, In Littérature et réalité, Paris, Seuil, 1982, p. 48.

¹⁵² Bourdieu, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982, p. 15

¹⁵³ Thomas Klinkert, « La disparition de l'homme dans les sciences humaines et dans la littérature de la seconde moitié du XX^e siècle », revue Epistémocritique, Volume 7, 2010. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.epistémocritique.org/spip.php?article173> .

non-clôture de l'œuvre littéraire, Eco écrit, à propos des textes de Kafka : « *Les interprétations existentialiste, théologique, clinique, psychanalytique des symboles kafkaïens n'épuisent chacune qu'une partie des possibilités de l'œuvre.* »¹⁵⁴

Nous pouvons prendre deux exemples.

« *Menach ne parut pas m'avoir entendu. (p.13)...Les appelés devaient partir bien avant l'aube pour être à 6 heures à Fort-National où on les rassemblait tous. (p.30)... La nuit il me fut impossible de dormir (p.66).* »¹⁵⁵

« *Le manuscrit ne portait pas de nom d'auteur. (p.13)...Ce n'était pas un livre. (p.26).* »¹⁵⁶

Ces deux énoncés signifient que la tâche lectorale peut facilement nier les essences liées à l'écrit. Pour le premier exemple, nous pouvons aisément comprendre que Menach pourrait être des appelés à la guerre, mais que cette déduction est liée à l'ensemble des sens codifiés relevés du processus narrato-textuel. Il en est de même pour le second exemple, qui fait de la désignation générique le creux sémantisant, lequel accentue les mystères des éléments textuels. Il ressort de ce constat l'idée selon laquelle le langage littéraire est, à l'instar de tous les systèmes rationnels, l'enfant de la morale. La question existentielle est reprise par des soucis épistémologiques fort hégémoniques. Pour relever une question existentielle, il est impératif de passer par le règlement du litige scientifique.

2° L'énoncé littéraire qui est repris par des catégories narratives (liées au récit) et à travers lesquelles la signification peut s'établir. Dans ce cas, c'est la conversion des segments discursifs en images qui rend notre tâche réalisable. A travers les énoncés de cette deuxième catégorie, nous construirons des images, lesquelles reprendront – contrairement au premier modèle – des significations relatives à l'existentialité. Nous pourrions, par exemple, parler d'un personnage mélancolique, d'un personnage anxieux, d'un espace anxigène, d'une idée obsédante, de propos reprenant des germes de schizophrénie. Encore faut-il considérer que la disposition psychique soit une question existentielle et le personnage comme un être construit par l'imaginaire social.

« *La littérature est un système de signes, un code, analogue aux autres systèmes significatifs, tels la langue naturelle, les arts, la mythologie, les représentations oniriques, etc. D'autre part, elle se distingue des autres arts, elle se construit à l'aide d'une structure, à savoir la langue, elle est donc un système significatif au second degré, autrement dit un système connotatif. [...] la littérature utilise des codes sociaux dont l'analyse ne relève pas d'une étude littéraire.* »¹⁵⁷

Le personnage n'est pas calquable sur l'individu social ou historique. C'est la tâche que se sont fixée certains penseurs. « *Il existe une relation non contingente entre personnage*

¹⁵⁴ ECO, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, « points », 1965, p. 22.

¹⁵⁵ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, pp. 36-66

¹⁵⁶ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, SNED, 1978, p. 137

¹⁵⁷ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 12.

*fictif et **personne**: le **personnage** représente fictivement une **personne**, en sorte que l'activité projective qui nous fait traiter le premier comme une personne est essentielle à la création et à la réception des récits.»¹⁵⁸*

L'on lit, en outre, ce qui suit :

« Et c'est pour cette raison qu'elle a été remise en cause dans les années 50-70 du XX^e siècle, tant dans la création des textes que dans l'élaboration théorique (on pense au Nouveau Roman). L'analyse structurale, menée par T. Todorov ou P. Hamon, a ainsi préféré définir le personnage par ses fonctions narrative, sémiotique, etc., en évacuant la dimension de la personne. »¹⁵⁹

Dans cette citation, l'on comprend que la notion de personnage est passée par le filtre des analystes évoluant autour des cercles littéraires des années soixante et soixante-dix, et que le rapport du social au littéraire n'est pas seulement problématique, mais aussi pensé et repensé par des philosophes en rupture de ban avec la tradition philosophique occidentale. Ne pas considérer le personnage comme une figure humaine relevée de l'alchimie sociale, c'est compromettre l'idée d'humain. L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Le personnage : Être de fiction, créé par le romancier ou le dramaturge, que l'illusion nous porte abusivement à considérer comme une personne réelle. On parle de héros pour désigner le ou les personnages dotés du rôle majeur. »¹⁶⁰

L'existentialité n'est pas la représentation pure de l'Existence, en ce sens que tout ce qui peut la signifier comme postures provient de ce qu'en fait chacun de nous. Dans ce sens, il n'y a pas de possibilité de désigner une existentialité commune. Si l'on tient compte de ce que l'humanité a produit comme doctrines écrites et comme processus historiques, l'on peut dire que la religion a tenté de donner sens à l'Existence en la rendant liable au temps et en tentant de rendre l'existant responsable (éthiquement et culturellement) vis-à-vis du temps et vis-à-vis de l'Histoire. Il n'y a pas de rapport entre la face historique du fait et la disposition primaire de l'être (lié à la littérature), cette disposition juggle le fait historique, en le rendant, dans sa nudité, capable de mener l'existant à la réalisation humaine. Dans ce sens, nous estimons que l'être existentiel n'est pas séparable de ce qui émanerait de la pensée intérieure, car la pensée échappe à ce que

¹⁵⁸ Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du langage*, 1995, p. 623. Déjà chez Todorov (*Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du langage*). In Judith Rohman et Arnaud Welfringer, *Atelier de théorie littéraire : la notion de personnages* (introduction), Séminaire "[Anachronies](#) - textes anciens et théories modernes" '2011-2012. Séance 5 (3 février 2012): la notion de personnage. Le lien : http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_personnage

¹⁵⁹ Judith Rohman et Arnaud Welfringer, *Atelier de théorie littéraire : la notion de personnage* (introduction), Séminaire "[Anachronies](#) - textes anciens et théories modernes" '2011-2012. Séance 5 (3 février 2012): la notion de personnage. Le lien : http://www.fabula.org/atelier.php?La_notion_de_personnage

¹⁶⁰ GARDES-TALINE, Joëlle et CLAUDE HUBERT, Marie, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 213-214

produit l'Histoire et à ce que l'humain a pu capitaliser en traits constitutifs. Si l'on considère certaines dispositions psychiques comme les seules à être capables de colporter l'existentialité, c'est que nous devons, par ailleurs, agir par des choix liés à l'éthique à partir desquels nous définissons l'Existence. Mais, comme il nous appartient de définir la question existentielle, nous nous retenons à tout usage de la posture existentielle par l'outil linguistique et par ce que l'existant peut ressentir devant les hégémonies du temps. Déceler dans un texte les caractéristiques de l'existentialité passerait par l'examen (naturel) des catégories narratives et des concepts liés à l'étude de la littérature. En nous parlant d'un des concepts-clés de la narration, à savoir le temps, Genette écrit :

« *Etudier l'ordre temporel d'un récit, c'est confronter l'ordre de disposition des événements ou segments temporels dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire en tant qu'il est explicitement indiqué par le récit lui-même, ou qu'on peut l'inférer de tel ou tel indice.* »¹⁶¹

Nous pouvons prendre trois exemples.

« *Je contenais en moi un fleuve de tendresse.* »¹⁶²

« *L'ivresse, loin de m'affaiblir, accroît mon ressentiment.* »¹⁶³

« *La nouvelle de sa mort ne m'a pas surpris.* »¹⁶⁴

Dans ces énoncés, nous pouvons déceler l'idée selon laquelle la question existentielle peut renvoyer, par une thématization accentuée, à un être textuel, dont l'image peut facilement glisser vers l'être social. Les émotions, dans ce cas, sont confinées dans des espaces linguistiques localisés. Toutes les questions existentielles sont réduites à être le prolongement de l'hégémonie littéraire de la pensée, dont le romantisme.

3° L'énoncé qui renvoie à l'existentialité par l'adoption des catégories non-narratives et qui ne renvoient pas à ce qui provient de la production discursive émanant de la collectivité. Dans ce sens, nous serons retenus par l'idée de joindre la texture à la conceptualisation, de sorte que l'étude fasse ressortir de nouvelles problématiques existentielles, qui ne sont pas exclusives du texte littéraire. Il s'agit, dans ce cas-là, non de revisiter l'identité du texte, mais de dépasser l'énoncé littéraire (clos et total) et d'y déceler des questions que pourraient, par ailleurs, valider d'autres écoles ou d'autres courants philosophiques. A titre d'exemple, nous citerons la question de la honte telle que traitée par Sartre, en l'appliquant au texte mammerien, katébien ou dibien. Même si elle est circonscrite, la question philosophique que l'on peut visiter est liée non point à l'originalité que nous offre la réflexion existentialiste (dans l'absolution scientifique), mais à ce que la

¹⁶¹ GERARD, Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, « Poétique », 1972, p. 78-79

¹⁶² AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 121

¹⁶³ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 81

¹⁶⁴ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Bouchène, 1989, p. 95

métaphysique classique nous donne comme notions. Les questions philosophiques traitées par les métaphysiciens ont pu se constituer certes dans des espaces académiques clairs, mais elles ont, par ailleurs, pu se donner un espace commun nommable. L'on définit la métaphysique comme suit :

« À la physique, qui étudie la nature, on oppose souvent la métaphysique. Celle-ci est définie soit comme la science des réalités qui ne tombent pas sous le sens, des êtres immatériels et invisibles (ainsi l'âme et Dieu), soit comme la connaissance de ce que les choses sont en elles-mêmes, par opposition aux apparences qu'elles présentent. Dans les deux cas, la métaphysique porte sur ce qui est au-delà de la nature, de la φύσις, ou, si l'on préfère, du monde tel qu'il nous est donné, et tel que les sciences positives le conçoivent et l'étudient. »¹⁶⁵

Nous nous démarquons de la métaphysique, laquelle est doublée par la pensée psychanalyste, existentialiste et phénoménologique. Les questions existentielles sont analysées en fonction de ce que l'Histoire de la philosophie propose comme paradigmes de lecture. L'on analyse des postures existentielles et non des notions métaphysiques.

Nous pouvons prendre trois exemples.

« Le possible est une loi. L'impossible en est une autre. »¹⁶⁶

« Il n'est pas au pouvoir de l'homme de discuter l'œuvre de Dieu. »¹⁶⁷

« Endurer l'incompréhension des étrangers passe, mais endurer celle de ses frères, quoi de plus cruel ? »¹⁶⁸

Ces énoncés sont les seuls à pouvoir démentir l'hégémonie de la littérature et de la philosophie occidentales sur l'espace des idées, dont l'examen contenant la plus précieuse notion d'universel, serait échu à l'Occident. Mais, l'on est tenu de dissocier le cursif du discursif, car, dans ces cas, l'idée peut se revendiquer d'une autonomie vis-à-vis des processus narratifs. La question existentielle peut atteindre l'humain lexicalement déssubjectivisé. L'examen de la langue traduit une primauté de la lexicalité tendant vers la thématization sur l'épistémologie des formes qui pourrait expliquer le pouvoir des articulations à marquer les processus rationnels.

En tentant de nous donner la spécificité du langage littéraire, René Wellek écrit, à propos des liens de la réalité à la vie romanesque, ce qui suit : *« Dans l'œuvre d'un poète du « moi » se révèle une « personnalité » autrement cohérente et envahissante que celle des gens que nous rencontrons dans le quotidien. »¹⁶⁹* Dans cette citation, l'on comprend que la marge

¹⁶⁵ ALAQUIE, Ferdinand, « Métaphysique », Encyclopédie Universalis, 2010 (CD-ROM)

¹⁶⁶ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 48

¹⁶⁷ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 51

¹⁶⁸ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 31

¹⁶⁹ WELLEK, René, *La théorie littéraire*, Paris, Seuil, 1971, p. 33

d'intervention du langage littéraire est souvent parallèle au réel, lequel est impossible à être traduit en mots.

3-2- L'existentialité : faire face aux largesses émotionnelles

Ensuite, les énoncés qui reprennent les questions existentielles sans passer par ce qu'offre les biais linguistiques. Il s'agit, exactement, de l'énoncé attribué à une voix, laquelle énonciation peut être réduite au topo linguistique énonciatif. Par exemple, Menach a dit à Mokrane qu'il vengerait le sang de son père ; Omar a dit à son enseignant qu'il ne maîtrisait pas la langue française. Ces deux exemples nous permettent de comprendre ce qu'est le topo énonciatif.

« L'énonciation est « la mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (Emile Benveniste, 1970). L'accent est mis sur l'individu parlant (appelé encore locuteur), sur son rapport au monde au moment où il parle, et sur le fait que toute parole repose sur un schéma de dialogue entre un locuteur et un allocutaire, qui peuvent en principe échanger leurs rôles. »¹⁷⁰

Nous pouvons prendre deux exemples.

« ...Mais l'honneur du nom est entre tes mains. »¹⁷¹

« Plusieurs minutes s'écroulent ainsi ; se détachant d'une contemplation sans objet, elle pria Aouicha d'enlever vite cette meida.

-Toujours moi. Je me souhaite la mort. Peut-être après serai-je tranquille ! »¹⁷²

Dans ces énoncés, nous pouvons comprendre que les rapports entre les personnages peuvent relayer des sens existentiels historicisables. Mais ils restent sous la coupe de la narration. L'existentialité reste en désaccord avec l'idée de scandale qui parcourt les productions émotionnelles de soi.

Dans ce cas-là, il ne nous appartient pas de nous interroger sur ce que la langue peut avoir comme étendue et comme infinités sémantiques. Si dans le premier type, nous avons tenté de comprendre ce qu'est la langue, en confrontant les points de vue émis par les uns et par les autres (linguistes, sémioticiens, psychanalystes, etc.) ; dans la seconde partie, ce sont les extensions littéraires de la langue qui nous intéressent, en ce sens que nous avons à examiner des concepts liés à la littérature en les rendant visibles dans les textes étudiés. Dans ce cas-là, ce ne sont pas les segments discursifs qui nous importent, mais c'est la signification littéraire qui nous donne de la matière. Nous avons à examiner

¹⁷⁰ MILLY, Jean, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, (fac. Littérature), 1992, pp. 13-14

¹⁷¹ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaia, Talantikit, 2002, p. 56

¹⁷² DIB, Mohammed, *La Grande maison*, Alger, Barzakh, 2006, p.50

les thèmes existentiels revenant régulièrement dans les textes littéraires. Nous accepterons l'énoncé qu'il est et nous nous limiterons à l'examen de la souche à partir de laquelle part le sens, et particulièrement littéraire, de tout ce qui nous est donné. Si nous nous astreignons à la notion d'épistémè, nous dirons que la souche sémantique est ce moment où l'affect cosmique est dépassé par la logique rationnelle. L'acte de faire face à la contingence en prenant la décision est décrit en ces termes :

« La notion de contingence est passée dans l'usage pour décrire ces rapports. Personne ne conteste non plus que la possibilité de décider — lorsqu'elle renvoie à l'homme lui-même, c'est-à-dire lorsqu'une marge de manoeuvre, dans certaines limites du moins, se présente à l'autodétermination — entraîne un pluralisme des cultures, des sous-cultures et des individus, ou fortifie un pluralisme déjà existant. Cependant, les opinions divergent largement sur la manière dont sont précisément liés entre eux la contingence et le pluralisme et comment, en particulier dans le champ de la religion, ils se comportent l'un envers l'autre et quelles conséquences ils ont sur l'attachement aux valeurs, sur la foi, et sur la vitalité et la transmission de cette dernière. »¹⁷³

L'existentialité est une forme d'Existence examinable. Mais aucun examen n'est capable de se départir des catégories fondatrices de l'Être, à savoir les penchants contingents, le culte des essentialités non pensables, les dogmatisations effrénées des formes validantes.

La négociation menée par la réflexion avec la contingence signifie le morcellement infini du temps présentiel. La prise de décision ne peut s'autonomiser par rapport aux déterminismes contingents.

Conclusion du chapitre

Les choix conceptuels que nous avons faits tiennent à deux points essentiels. D'abord, tout concept est né dans le giron de la réflexion, laquelle permet à la recherche de fixer les contours de l'idée née dans les errances existentielles. Nous faisons appel à des constructions intellectuelles qui, pour s'accrocher à l'authenticité, rejette le conservatisme académique. Mais, le Concept est l'exclusivité de la subjectivité, cela est bien évident. C'est le deuxième point auquel nous nous attachons. Pour nous, le Concept est modulable à la présence subjective que les clercs de l'université combattent féroce. Le choix d'un concept veut dire exprimer une subjectivité angoissée par les divers questionnements intrinsèques à la surface (linguistique) de l'idée.

Pour les concepts utilisés, il s'agit de questionner des éléments relatifs à l'essence de ce qu'on appelle un texte, de la langue, de l'énonciation littéraire. Mais cela est

¹⁷³ Hans Joas, « Foi et morale à l'âge de la contingence », *Sociologie et sociétés*, volume 38, n°1, 2006, p. 16.

conjugué à la capacité de l'écrit à colporter un sentiment existentiel non-conventionnel, c'est-à-dire décelable des souches signifiantes de l'énoncé littéraire.

Pour être plus clair, nous écrivons :

1° Le choix conceptuel peut être considéré comme un transit entre l'Histoire lassée de la réflexion et le moment de production subjectivante de l'idée.

2° Les concepts adoptés ont un ancrage dans les études littéraires, mais ils peuvent ouvrir des espaces restés fermés.

3° Nous rejetons les unités de signifiante traditionnelles, en ce sens que nous avons le désir de former un autre foyer de la signifiante qui ne prend pas en considération la matière et la mécanique traditionnelles (la langue et la syntaxe).

4° Nous nous interdisons de poser l'existentialisme comme un moyen de légaliser l'idéologie bourgeoise, laquelle tend à confisquer la souffrance humaine pour des raisons historiques, comme l'ont fait les religieux, pour les mêmes raisons d'ailleurs.

5° Les concepts fondateurs :

- a- l'arbitraire conceptuel : un choix combattu par les essentialistes de la pensée.
- b- Le cours : c'est l'infini qui précède le désir de narration.
- c- Le groupe Linguistique Signogène : c'est la modulation aléatoire du sens à l'objet éligible à l'examen scientifique.

II] Les parcours mutilés de la méthodologie

Introduction au chapitre

Il sera question, dans ce chapitre, de l'examen de la méthodologie propre à la littérature. D'abord, il sera question de comprendre ce que la matière littéraire peut contre les objets scientifiques constitués. Ensuite, nous verrons ce que la lecture peut fabriquer comme logiques d'appréhension de la matière narrative. En dernier lieu, il s'agira de revenir sur les matrices signifiantes. La quête de la méthodologie signifie la création de conceptions par lesquelles l'objet pourrait nous donner accès à des sens particuliers. Montrer que l'énoncé n'est qu'un transit des compréhensibles.

Nous scinderons la masse énonciative (dans cette séquence du travail) à trois types d'énoncés. D'abord, l'énoncé produit par le narrateur, en d'autres termes tout ce qui échappe à la pronominalisation situationnelle. *«Dans le cas de l'expression le soi, la décision serait de prendre au sérieux l'apparence d'un être ou d'une forme d'existence - le soi - que suscite*

inévitablement la nominalisation. »¹⁷⁴ A titre d'exemple, l'énoncé *Le soleil s'est levé* n'est pas dit par une subjectivité qui se désigne, ni par un énonciateur qui marque sa subjectivité (il n'y a pas de je, ni du il). Cet énoncé reprend les questions existentielles lourdes, mais cette reprise n'invite pas la langue historique pour s'opérer. Le même énoncé ne renvoie qu'à un énoncé impur. Si l'on accepte que l'idée d'existentialité est le produit exclusif de l'existant, l'on est dans l'obligation de comprendre que l'énoncé errant n'a pas d'origine sémantico-humaine et il n'est pas le reflet d'une préoccupation humaine. Faut-il noter que l'humain ne peut pas se réduire à l'état civil et à tout ce que ces systèmes historiques ont produit comme modes de désignation de soi et de l'Autre. L'intervention de l'idéologie dans l'appréhension de l'Autre est évidente. A propos de l'idéologie, Paul Ricoeur écrit : « *Dans ses premières œuvres, Marx s'assigne pour tâche de déterminer ce qu'est le réel. Cette détermination va affecter le concept d'idéologie, puisque l'idéologie est tout ce qui tombe en dehors de cette réalité.* » Nous pouvons comprendre que l'Autre, en tant qu'image, est fabriqué par l'appareil psychanalytique de soi.

*« Le texte littéraire, production de l'imaginaire par excellence, est un genre inépuisable pour la rencontre de l'Autre : rencontre par procuration certes, mais rencontre tout de même. La littérature permet d'étudier l'homme dans sa complexité et sa variabilité. Elle permet d'explorer une pluralité de personnages, de situations. »*¹⁷⁵

Nous considérons que les énoncés thématiques sont loin de constituer un questionnement sur la langue (notamment son fonctionnement). Le deuxième type d'énoncés que nous exploiterons dans notre travail, c'est l'énoncé produit par un être jouissant d'une identité dans le texte analysé. Il s'agit, dans ce cas-là, de désigner le propos et son producteur. A titre d'exemple, l'idée qu'avait Mokrane (personnage dans *La colline oubliée*) de la mort ou de la jouissance. Nous pouvons élargir la réflexion en y introduisant les passages par lesquels passe la pensée produite concernant la question existentielle. En analysant, par exemple, le parcours narratif de Menach, l'on pourrait comprendre l'idée qu'il se fabrique de la haine, de Dieu ou de l'Existence. Nous pouvons lire, à propos de l'étude du personnage, ce qui suit : « *...cet être fictif est traité comme s'il s'agissait d'un humain réel : il est représenté parlant, pensant, agissant, et il suscite des réactions affectives (sympathie et répulsion) et même pratiques (imitation). Cette illusion de vie réelle du personnage fait partie du pacte de lecture.* »¹⁷⁶ Il est évident que notre travail, notamment dans cette séquence-là, fait fonctionner l'herméneutique et que nous procédons par l'interprétation.

¹⁷⁴ Descombes Vincent, *Le pouvoir d'être soi Paul Ricoeur Soi-même comme un autre*, Critique Revue générale des publications françaises et étrangères, tome 47, nos 529-530, juin-juillet 1991, pp. 545-576.

¹⁷⁵ ABDALLAH-PRETCEILLE Martine, « La littérature comme lieu d'apprentissage de l'altérité et du divers », Synergies Brésil, n° spécial 2, 2010, p. 145-155

¹⁷⁶ MILY, Jean, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, (fac. Littérature), 1992, p.157.

C'est dans cette séquence que notre travail prendra toute son étendue. Nous aurons à déceler certaines préoccupations qui traversent les personnages (ceux qui sont liés par une trame), et nous nous limiterons à l'existentialité telle que comprise non point par la littérature métaphysique (classique), mais ce que la conjoncture nous donne comme pistes de réflexion sur l'existentialité. C'est-à-dire que l'on fera une refondation du lexique propre à la métaphysique. Comme il a été souligné, les thèmes (psychiques) fournis par la métaphysique ne nous importent pas ; ce qui est, par ailleurs, important pour nous c'est l'examen de l'être (coincé entre l'obligation d'une présence historique et l'obligation d'unification du sujet déchiré). Le sujet est la confirmation de la possibilité de présence par ce que la matérialité décrète. L'on peut lire, à propos de la notion de sujet ce qui suit :

«*« Le sujet n'est pas celui qui pense. Le sujet est proprement celui que nous engageons, non pas, comme nous le lui disons pour le charmer, à tout dire – on ne peut pas tout dire – mais à dire des bêtises, tout est là. » Cette formule de Jacques Lacan nous semble bien résumer le paradoxe d'une psychanalyse qui, attentive à tout ce qui dans le discours non seulement contrecarre l'intentionnalité signifiante, mais se déploie en son absence, ne renonce cependant pas à injecter du sens là même où elle avait prétendu établir la préséance du signifiant sur le signifié. »*¹⁷⁷

Le rédacteur de l'article dit, par ailleurs, et toujours à propos de la notion du Sujet : « *Le sujet psychanalytique, c'est celui que la science moderne s'est efforcée en vain de « suturer » et à partir duquel elle a pu se définir de cette impuissance même. Bref, c'est son « corrélat antinomique », comme l'écrit Lacan. »*¹⁷⁸

Nous viserons, dans ce cas, les questions thématiques. Nous prenons deux exemples.

« *...le père est devenu fou. »*¹⁷⁹

« *Le soleil est un vieux maniaque. »*¹⁸⁰

Le premier énoncé contient une question existentielle textualisée, car elle n'est repérable que par rapport à la fusion des voix qui reviennent dans le texte. Elle peut signifier un état psychique, comme elle peut signifier une disposition inscrite dans les rôles instaurés par les conditions socio-historiques.

Par ailleurs, le second énoncé renvoie à une question existentielle qui est autonome par rapport à un je qui nie sa filiation textuelle. Mais il y a une multitude de sens liés à ce je complet : l'on peut déceler la dépression, la douleur, la haine de soi, le désir de mourir, la culpabilisation légitime de soi, etc. Ce qui peut relier les deux énoncés, c'est qu'ils ne

¹⁷⁷ SAINT-GIRONS, Baldine, «Sujet », Encyclopédie Universalis, 2010.

¹⁷⁸ Idem.

¹⁷⁹ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantik, 2005, p. 129

¹⁸⁰ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 73

réclament pas un questionnement sur la matière linguistique. La langue est assurée de ne pas être considérée comme moyen de refondation épistémologique. Les questions sont thématiques et elles peuvent renvoyer à ce que les sens communs ont fabriqué.

1] **Philosopher par la négation utile de soi**

Contrairement à la littérature philosophique (nous entendons par littérature les discours produits sur la condition humaine et non les discours produits sur la Raison humaine) qui s'est inscrite dans le sillage de la métaphysique, nous considérons que l'existentialisme n'a pas eu pour préoccupation de réfléchir sur l'humain. Entre l'humain et l'existant, les philosophes de l'existentialisme nous apprennent qu'il y a un décalage qui induit la révision de l'espace académique (notamment ses composants). La présence historique du Sujet n'est pas un thème propre à l'humain, car il y a un rapport au temps très flottant. L'existant ne se définit pas comme une marge de l'humanité. Il concurrence le temps, non point pour s'y inscrire, mais pour le comprimer de sorte que toute désignation du Sujet soit atemporelle et a-historique. Le temps est, pour le déprimé, un espace infini. L'examen de ce qui peut provenir des personnages induit automatiquement à l'exclusion des énoncés qui sont produits par l'auteur et qui relèvent de l'assertion. C'est le troisième type d'énoncés. Cet énoncé (ce type) renvoie à ce qui est dit non par l'auteur-narrateur et non point par une voix narrative. Il nous revient, tout au cours du travail et sans observation rigide des procédés décrétés par l'empirisme, d'examiner ce type d'énoncés en y décelant les parties signifiantes qui sont en relation avec l'existentialité. Ces questions ne sont pas implicites, elles dépendent de ce que peut l'Histoire devant l'hégémonie du noyau signifiant du mot. Ces énoncés peuvent être considérés comme extérieurs à l'espace narratif. Ils peuvent, par ailleurs, être attribués au narrateur (désigné tel que par les techniciens de l'analyse littéraire, il est réduit à l'idée d'invoquer le fait par le décalage discursif qu'est, dans notre cas, la narration), mais ils doivent être pris en dehors de toute inscription socio-historique. L'auteur se démultiplie et rend l'impact des instances historiques limité. Nous considérons que ce type de production comme étant un mode très alitéraire, en ce sens que ce qui est dit ne s'inscrit pas dans une optique narrative.

« L'exil ne peut engendrer qu'une mauvaise amertume. »¹⁸¹

« Tout jugement définitif sur la vie des gens est figé comme un axiome. Or, la vie est à l'opposé de l'immobilité. »¹⁸²

¹⁸¹ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 52

¹⁸² FEROUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 32

Ces deux énoncés sont porteurs de sens à la fois matériels et métaphysiques, car ils dénotent d'une subjectivité réfractaire à la catégorisation abstractionniste qui considère le sujet comme un vide disposé, pour se comprendre, à subir tous les regards épistémologiques.

L'intrusion du modèle assertif dans le texte littéraire est très fréquente, mais le dire philosophique porte des germes de subjectivité que l'Histoire ne néglige pas. L'énoncé assertif nous donne une idée de ce qu'est le texte littéraire, mais aussi de ce que peut être la réflexion pure (sans détours discursifs). L'on peut lire à propos des biaisements que connaît le discours littéraire :

« G. Genette a proposé de concevoir les fictions narratives comme le résultat d'un acte de langage indirect. Pour lui, ce sont bien des assertions feintes, mais qui produisent indirectement une œuvre ; l'auteur fait une sorte d'acte déclaratif qui modifie la réalité en vertu des pouvoirs que lui confère son statut d'auteur. Cet acte déclaratif instaure l'état provoqué par son énonciation. »¹⁸³

1-1- La question existentielle à l'épreuve de la matière textuelle

Aussi bien pour le premier modèle que pour le second, le repérage de la question existentielle ne permet pas que la tradition philosophique soit épargnée par la critique, en ce sens que le réfléchir soit revu par les moyens que sont, dans le travail que nous menons, la langue et toutes les ramifications de celle-ci.

Si Bakhtine nous mène à réfléchir sur le texte par le biais de ce qu'est le dialogisme (ce qui désigne la multitude des voix), Todorov, notamment dans la collection des textes des formalistes russes, nous parle de ce que peut être un texte littéraire, en insistant sur ce que l'on appelle la séquence narrative. Todorov écrit :

« On peut établir une unité syntaxique supérieure à la proposition ; appelons-la séquence. La séquence aura des caractéristiques différentes suivant le type de relation entre proposition ; mais, dans chaque cas, une répétition incomplète de la position initiale en marquera la fin. »¹⁸⁴

Il dévoile, par ce texte-là, les limites de lecture des textes littéraires, et de par là, nous serons dans l'obligation de dire tout ce qui peut constituer un texte ne donne pas une totalité de significations, mais pas un objet d'étude. Les recherches académiques et les écrits journalistiques procèdent d'un impérialisme intellectuel, dans le sens où un livre, qui n'est naturellement qu'un amas de phrases réduit à la vision par ce que l'Histoire a imposé, a été rendu l'objet de toutes sortes d'assertion. L'idée de livre devient celle qui permet aux

¹⁸³ MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Nathan, 2001, p.24

¹⁸⁴ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 126

lecteurs et aux critiques d'y projeter leurs visions. Le livre, qui est un support matériel, est le seul moyen qui nous permet d'accéder à la totalité de l'objet d'étude.

« Le livre est chose inépuisable, pour la raison suffisante qu'un seul livre l'est. Le livre n'est pas une entité close : c'est une relation, c'est un centre d'innombrables relations. » Chaque livre renâit à chaque lecture, et l'histoire littéraire est au moins autant l'histoire des façons ou des raisons de lire, que celle des manières d'écrire ou des objets d'écriture. »¹⁸⁵

Quand les spécialistes nous parlent d'une œuvre, ils tentent de la réduire à des sens visibles et, du coup, d'en faire à la fois une éthique et une idéologie, en ce sens que le langage délègue son pouvoir à un sujet dont l'examen et l'image sont confisqués par les pensées universitaires. La séquence veut dire, dans l'usage d'autres registres et domaines de langue, une portion du texte qui peut se tenir autonome des autres portions, de sorte que sa capacité de signifiante puisse échapper à la totalité et qu'elle soit pertinente. Entre les pratiques scolaires qui invitent le corps des lecteurs à faire de l'empirisme (dans ce sens où l'enseignant tente de projeter des notions sur le texte étudié) et les discours journalistiques et académiques, le texte littéraire ne reçoit sa condition d'existence que par le biais de la socio-histoire. En dépit de toutes les tentatives visant à rendre le texte analysable dans sa totalité, ce même texte reste un chantier d'où germent les significations. Il est évident que ce que le texte donne comme significations ne peut être repris dans sa totalité, mais il est évident, par ailleurs, il y a possibilité d'élaborer une idéologie de tout texte lu. Le texte n'est pas un produit ontologique, il peut être repéré, dans notre cas, dans ses désignations historiques. Nous parlons de livre.

« Roger Chartier : Le premier problème, c'est : qu'est-ce qu'un livre ? C'est une question que posait Kant dans la seconde partie des Fondements de la métaphysique des mœurs, et il définissait très clairement ce qu'est un livre. D'un côté, c'est un objet produit par un travail de manufacture, quel qu'il soit – copie manuscrite, impression ou éventuellement production électronique –, et qui appartient à celui qui l'acquiert. En même temps, un livre, c'est aussi une œuvre, un discours. Kant dit que c'est un discours adressé au public, qui est toujours la propriété de celui qui l'a composé et qui ne peut être diffusé qu'à travers le mandat qu'il donne à un libraire ou à un éditeur pour le mettre dans l'aire de la circulation publique. »¹⁸⁶

1-2- Le Groupe Linguistique Signogène

¹⁸⁵ GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, p. 130

¹⁸⁶ Réponse donnée par Roger Chartier à une question donnée lors d'une interview accordée au site *La vie des idées*. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.laviedesidees.fr/Le-livre-son-passe-son-avenir.html>

Nous nous proposons comme élément central de notre travail (en matière de théorie) ce que nous appellerons le Groupe Linguistique Signogène. Qu'est-ce que cela veut dire ? D'abord, nous nous démarquons de ce que les linguistes font du texte littéraire. Todorov écrit, à propos de la doctrine des formalistes, ce qui suit :

« ...il importe de préciser quelques principes de base de la doctrine formaliste. On parle le plus souvent de « méthode formelle », mais l'expression est imprécise et on peut contester le choix aussi bien du substantif que de l'adjectif. La méthode, loin d'être unique, englobe un ensemble de procédés et de techniques qui servent à la description de l'œuvre littéraire, mais aussi à des investigations scientifiques fort différentes. Pour l'essentiel, on dira simplement qu'il faut considérer avant tout l'œuvre elle-même, le texte littéraire comme un système immanent... »¹⁸⁷

Les philosophes structuralistes considèrent que c'est la littérarité d'un texte qui doit être la préoccupation centrale de la science littéraire. « La formule de Jakobson : « l'objet de la science littéraire n'est pas la littérature mais la littérarité (*literaturnost*), c'est-à-dire ce qui fait d'une œuvre donnée une œuvre littéraire », doit être interprétée au niveau de l'investigation et non de l'objet. »¹⁸⁸ La question de la langue, telle que formée par les critiques littéraires en question, a son substrat épistémologique. Elle ne revient que par le biais de la littérature formelle, en considérant comme matière scientifique cette même littérature. L'oralité est abandonnée par les formalistes, notamment français. Or, chacun sait que le travail de littérisation n'est pas lié à l'Histoire. Par ailleurs, le découpage que font les linguistes du texte littéraire nous oblige à considérer la langue comme formalisation des formes méconnues, une matérialisation mystifiante. Le texte est contaminé par les formes signifiantes provenant de l'espace linguistique. Tenter de réduire le texte à sa forme (discursive) matérielle ne ménage pas le chercheur dans la quête active des significations. Il est une lapalissade que de dire que le sens (du moins dans sa fabrication) convoque le sujet. Celui-ci peut être défini comme ce que l'Histoire a pu fabriquer comme strates essentielles de l'être a-historique. Cela veut dire que le capital traumatique est essentiel pour le sujet historique. La langue littéraire n'est pas capable de restituer à la langue toute son étendue. Ensuite, nous considérons que la langue est dynamique, car c'est elle qui invite à sa propre autodestruction.

Si la grammaire, notamment celle qui revient dans les instances pédagogiques officielles, a pu accompagner l'analyse littéraire, elle a toutefois jugulé les tentatives de réflexion sur la langue. La grammaire a, certes, fonction de veiller sur le bon

¹⁸⁷ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 11-12.

¹⁸⁸ Idem, p. 10

fonctionnement de la langue (qui est, dans ce cas-là, un fait naturel), mais donne l'impression que ce que font les usagers de la langue ne fait que renforcer le pouvoir des grammairiens (tous donnant la mission de valider moralement la conformité des énoncés à la norme). La critique littéraire a de tout temps réfléchi dans le cadre de l'offre grammaticale (en ce sens que les critiques ne construisent de sens qu'après avoir accepté les règles à partir desquelles ce même sens peut être valide), car elle a tenté de laisser les énoncés (littéraires) se construire conformément à ce qu'autorise la grammaire (la syntaxe incluse). Le rapport de la langue au sens peut être compris en ces termes.

« La langue doit être décrite du point de vue de catégories qui correspondent à des intentions de communication (le sens), en mettant en regard de chacune d'elles les moyens (les formes) qui permettent de les exprimer. Cela revient à construire une grammaire du sujet parlant, lequel se trouve au coeur de ce qui fait l'intentionnalité du langage : un processus d'énonciation qui dépend des choix plus ou moins conscients que le sujet parlant opère pour produire du sens dans l'espoir de se faire comprendre. »¹⁸⁹

Les liens qui existent naturellement dans chaque énoncé doivent être remis en cause afin que le règne de la grammaire (qui est une partie de la morale, elle-même faisant partie de l'ordre bourgeois) soit clos. Le GLS s'inscrit dans cette optique-là, c'est-à-dire qu'il tente de réduire la portée de la grammaire dans la lecture et l'analyse des textes. Il s'agirait, si l'on s'en tient aux procédures conventionnelles, exactement, de décomposer les récits en fonction des sens non formels. Commentant le travail réalisé par un auteur d'expression anglaise, un chercheur écrit :

« Le langage est un virus : comme agent de contagion, le virus s'introduit dans un organisme et trouble son fonctionnement ; dire que le langage est un virus, c'est le penser comme un élément qui contamine le sens de l'intérieur. La langue devient alors l'instrument de sa propre contamination et de sa propre mutation. « Faire surgir du texte découpé et réarrangé de nouvelles images¹⁹⁰ » en montrant le potentiel infiniment renouvelable du texte, telle est l'ambition de Burroughs dans ses expérimentations. »¹⁹¹

Dans ce sens, il donne à la littérature, et généralement à la langue, la possibilité de se rendre visible sans qu'aucune norme ne soit imposée. Les formalistes russes ont opéré en dehors de toute contrainte savante (en ce sens qu'ils disent que le texte est immanent et

¹⁸⁹ Patrick Charaudeau, *Les Fondements d'une grammaire du sens Retour à mes premières amours*. Le texte est consultable sur le site de Patrick Charaudeau. <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-fondements-d-une-grammaire-du.html>

¹⁹⁰ William S. Burroughs, « The Art of Fiction », interview avec Conrad Knickerbocker, *Paris Review*, 1 (...)

¹⁹¹ Clémentine Hougue, « *Cut-up* et déconstruction », *Labyrinthe* [En ligne], 25 | 2006 (3), mis en ligne le 28 mars 2010, consulté le 31 octobre 2013. URL : <http://labyrinthe.revues.org/1422>

qu'il n'a pas la prétention de s'investir dans les autres espaces que ceux offerts par l'analyse littéraire), mais ils n'ont pas contesté la plus haute et la plus enracinée des autorités relatives à la gestion des unités de langue dans leur structuration première, à savoir la phrase.

« L'écriture fragmentaire chez Whitman ne se définit pas par l'aphorisme ou la séparation, mais par un type particulier de phrase qui module l'intervalle. C'est comme si la syntaxe qui compose la phrase, et qui en fait une totalité capable de revenir sur soi, tendait à disparaître en libérant une phrase asyntaxique infinie, qui s'étire ou pousse des tirets comme intervalles spatio-temporels. »¹⁹²

Ils n'ont pas réussi le défi lancé aux autoritarismes qui règnent sur la langue et qui la font se mouvoir. Pour nous, la fondation d'un espace discursif matériel doit se faire sans aucun recours aux normes formelles. Commentant l'œuvre des Formalistes, Todorov écrit :

« ...ils (les Formalistes) refusent l'approche psychologique, philosophique ou sociologique qui régit alors la critique littéraire russe. C'est sur ce point surtout que les formalistes se distinguent de leurs prédécesseurs : pour eux, on ne peut pas expliquer l'œuvre à partir de la biographie de l'écrivain, ni à partir d'une analyse de la vie sociale contemporaine.[...] Rejetant toute mystique qui ne peut que voiler l'acte de création, et l'œuvre elle-même, les formalistes de décrire sa fabrication en termes techniques. »¹⁹³

Ensuite, l'idée de GLS nous permet de comprendre que la langue est signogène. La langue se réfléchit, car aucun soubassement ne peut être tenu comme postulat de la progression du travail de sémantisation. L'idée qui consiste à dire que nous pouvons raisonner par la langue nécessite un examen sérieux. L'on ne peut pas considérer l'énoncé comme littéraire, étant donné qu'il est clos et non sécable. Nous considérons que la langue réfléchit pour elle-même, et qu'elle n'a nul besoin de s'enrichir des autres codes signifiants. L'on risque, par cette définition, de considérer la langue comme régime totalitaire, en ce sens que tous les sens seront fixés chez toute la communauté parlante. La langue est signogène, parce qu'elle permet à des infinités de s'épargner les pouvoirs générés par l'Histoire. Le texte, j'entends la voix, est la seule instance qui échappe au temps en s'y inscrivant. De ce fait, nous considérons que les œuvres éditées ne font pas partie de la production littéraire. Si l'on ose dire, il s'agit d'un flash qui a pour but de rendre la fonction embourgeoisante opérante. La langue produit des sens que le Sujet investit entièrement dans la fabrication du sens. Il s'agit, en fait, d'un contrat entre les

¹⁹² DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 77

¹⁹³ TODOROV, Tzvetan, *Théorie de la littérature Textes des formalistes russes réunis, traduits et présentés Tzvetan Todorov*, Paris, Seuil, Col Tel Quel, 1965, p 16-17

prétentions signogènes de l'énoncé et la mollesse du sujet pensant. Toutefois, ce qui nous importe le plus dans notre travail, c'est l'idée qui consiste à considérer la langue non comme système –l'idée de système signifie automatiquement une clôture que se réalise tout un chacun –mais comme infinité de signes autogénérateurs.

« La déconstruction, apparue dans les années soixante, s'est construite contre l'herméneutique : à la recherche d'une signification centrale qui organiserait toutes les autres autour d'elle, la déconstruction met en valeur une dissémination du sens ; la distinction hiérarchisante entre le sens apparent et le sens caché qui autorise la traduction¹⁹⁴ »¹⁹⁵

En dépit de tout ce que nous donne la langue comme fabrications discursives, elle reste néanmoins l'exclusivité de la grammaire, laquelle permet à cette même langue non point de se considérer comme système, mais comme continuité verbale. Il reste à signaler que la voix échappe aux conditions historiques, et c'est par son biais que se réalise le fait.

En dernier lieu, nous considérons que la langue est capable de se désinscrire de ce que donne l'Histoire en forme d'instances. Le GLS part de l'idée que toute réflexion (appendice de la langue) est appelée à se concevoir par la langue et à être destituée de la légitimité par laquelle elle s'affirme. Ce serait trop prétentieux que de considérer que la révision du code linguistique est pensable. Mais, dans notre cas, le code linguistique est nié (il n'a plus valeur d'être observé dans le questionnement de la langue, qui est, dans notre cas, la littérature).

Si nous considérons que le rejet du topo traditionnel de la langue (descriptif figé de toutes les langues) est possible, c'est parce que tous les acteurs philosophiques et académiques qui ont pour objectif d'étudier les textes littéraires ont toujours formulé leurs thèses en souscrivant à ce que cette même langue dicte. En termes clairs, le sujet pensant ne fabrique de la pensée sur l'objet que quand ce dernier l'autorise (c'est-à-dire lui donne un créneau). Le GLS n'est limité ni par ce que dicte la grammaire, ni par ce que la tradition littéraire a institué comme limites. Il n'est pas non plus matériel : il peut être considéré comme le porteur de l'idéologie et comme trace établie dans chaque psyché.

Pour donner une idée plus claire de ce que nous appelons GLS, nous pouvons donner deux exemples.

« C'est lui qui avait prêté à Omar ce livre qui s'intitulait Les Montagnes et les Hommes ; l'enfant l'avait déchiffré patiemment, page après page, sans se décourager ; il lui avait fallu quatre mois pour en venir à bout. »¹⁹⁶

¹⁹⁴ On rappelle que le grec *herméneuein* signifie faire connaître, traduire, interpréter.

¹⁹⁵ Jérémie Majorel, « Derrida et Starobinski, « critiques » de Blanchot ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 13 | 2007, mis en ligne le 22 janvier 2009, consulté le 12 octobre 2012. URL : <http://traces.revues.org/317> ; DOI : 10.4000/traces.317

¹⁹⁶ DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Alger, Barzakh, 2006, p. 55.

« De temps en temps, passent des soldats débarqués de France, la veille ; ils errent, la démarche raide, mal à l'aise dans cette chaleur de midi écrasant les lieux : les clients des cafés les dévisagent froidement. »¹⁹⁷

Dans les eux énoncés, le centre pourvoyeur du sens est mouvant. Dans le premier énoncé, si l'accent est mis sur celui qui a prêté le livre, il n'en reste pas moins que la déthématisation peut nous mener à nous interroger sur les liens qui peuvent exister entre les entités textuelles entre elles et, par ailleurs, entre elles et l'extérieur. Dans le second énoncé, si l'être textuel peut s'offrir le nom qu'il revendique ; il peut, par ailleurs, virer à des sens qu'aucune totalité textuelle ne peut receler.

L'originalité du sujet fait que le sens soit modulable et relatif. Si l'on matérialise cet exemple, l'on choisira la notion de lecteur sur laquelle Eco dit : *« ...le lecteur peut choisir un sens plutôt qu'un autre, à l'intérieur de cette phrase qui se déroule sur quatre plans distincts, mais sans échapper pour autant à des règles d'interprétation préétablies et univoques. »¹⁹⁸* Seul le lecteur peut prétendre avoir accès aux sens relatifs au texte lu. L'on peut dire, sans risque de se tromper, qu'à chaque sujet il y a une modalité de lecture qui est choisie en fonction du topo existentiel dans lequel s'opère l'acte.

Il s'agit, en fait, de questionner la langue par la langue, non pour établir des significations dans le domaine de l'art, mais pour donner à la langue la possibilité de s'exercer autrement que par ce que les canons imposent, en ce sens que les espaces académiques hégémoniques soient réduits. Si Proust a donné une nouvelle direction à la littérature, c'est parce qu'il a bravé l'autorité de la langue, mais aussi parce qu'il voulait que l'ordre grammatical cesse d'exercer son essentialité sur les productions discursives.

1-3- Les structuralistes face à la logique des systèmes de langue

Il est évident que les structuralistes (ceux qui se sont inscrits dans la philosophie structuraliste) ont repensé la langue. Mais la celle à laquelle ils se sont astreints, dans leurs études, c'est la langue littéraire. Ils ont travaillé la langue littéraire pour elle-même, en ce sens qu'un processus de constitution de la discipline analysant les textes littéraires a voulu se rendre autonome par rapport aux disciplines qui gravitent autour de la question littéraire.

« Les formalistes rompent donc (quitte à retrouver le problème plus tard) avec l'Histoire, et orientent leurs études vers la linguistique, en tant qu'elle est une science touchant à la poétique, qu'elle confronte langue poétique et langue quotidienne. [...] Le « sujet » d'une œuvre n'est plus son thème central, mais un

¹⁹⁷ DEBAR, Assia, *Les Enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, p. 146.

¹⁹⁸ ECO, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, « points », 1965, p 16-17.

*élément de son élaboration. Une forme est sentie en relation avec les autres formes : elle est dynamique et évolutive. »*¹⁹⁹

La notion-clé de cette citation, c'est l'immanence du texte, laquelle est devenue un passage obligatoire pour les spécialistes de la littérature.

Si l'on parvient à dépassionner les productions linguistiques, l'on comprendra que la langue n'est pas un fait matériel que l'on peut cerner dans les supports. Or, la littérature, qui est une posture existentielle, n'est qu'un segment de tous les usages que l'on fait de la langue. Evoquant le rapport du langage littéraire à la quotidienneté, c'est-à-dire le rapport de la littérature avec ce qui semble être non reconnu dans l'espace lexical ou linguistique, un chercheur écrit : « ...à la différence des autres arts, la littérature dispose d'un facteur de dédoublement, le langage, qui a de multiples usages. [...] l'écrivain doit user d'un moyen d'expression quotidien, multiple, divers, confus, adapté à tous les usages. »²⁰⁰

Perçue comme totalité épistémologique, la langue n'a pas pu s'inscrire en dehors de ce qu'offre la norme scientifique. En tant qu'objet de savoir, la langue n'existe pas. On pourrait parler d'une posture langagière aménagée. L'énonciation, que l'on peut considérer comme une avancée dans les recherches liées à la langue, évacue l'existentialité dans l'examen de la scène énonciative. Le pourtour de l'énonciation est banni de l'analyse de l'acte énonciatif. L'on peut lire dans un article ce qui suit :

*« C'est ici que sa fameuse (celle de Benveniste) définition de l'énonciation se présente. Voici deux passages à ce propos : "L'énonciation est cette mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation" (PLG 2, 80). "Le discours, dira-t-on, qui est produit chaque fois qu'on parle, cette manifestation de l'énonciation, n'est pas simplement la « parole » (...) C'est l'acte même de produire, un énoncé et non le texte de l'énoncé qui est notre objet. Cet acte est le fait du locuteur qui mobilise la langue pour son compte" (ibid.). Benveniste mentionne trois aspects principaux participant à ce processus de la production énonciative : la réalisation vocale, la conversion individuelle de la langue en discours, la sémantisation de la langue. »*²⁰¹

L'auteur parle de « la réalité extra-linguistique à quoi se réfèrent les séquences de signes produites en contexte. Ainsi, il exploite une voie qui permet de définir l'énonciation dans le cadre formel de sa réalisation en faisant recours à l'acte et à la situation où cet acte se réalise. La théorie de l'énonciation

¹⁹⁹ TADIE, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, Belfond, 1987, p. 19.

²⁰⁰ BLIN, Max, *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, Librairie philosophique Vrin 1971, p. 13.

²⁰¹ Sungdo Kim, « Benveniste et le paradigme de l'énonciation », *Linx* [En ligne], 9 | 1997, mis en ligne le 06 juillet 2012, consulté le 01 novembre 2013. URL : <http://linx.revues.org/1051> ; DOI : 10.4000/linx.1051

présuppose par conséquent l'appropriation, c'est-à-dire la subjectivation, et en même temps l'interlocuteur, et finalement envisage le monde. »²⁰²

Il est évident que la littérature est atemporelle, dès lors que tout ce qui provient de l'Histoire a été rendu historique par les diverses instances historiques, lesquelles tentent de rattraper le segmentaire. Développant une réflexion sur la poésie, Todorov écrit : « ...*existe-t-il une « poéticité » transculturelle et transhistorique ou bien serons-nous seulement capables de trouver des réponses locales, circonscrites dans le temps et dans l'espace. »²⁰³* Bien que poésie et littérature soient différentes l'une de l'autre, l'on peut dire que l'une et l'autre contiennent des germes poétiques et esthétiques communes. Si nous nous limitons à ce qui nous est donné comme matière historique, nous serons dans le devoir de reconnaître que le grand récit humain n'est pas uniquement linéaire, en ce sens que chaque fait contingent participe à la fondation du présent et à l'ébauche d'un futur. Si les grandes œuvres restent inconnues, c'est parce que l'Histoire (scripturaire) les juge indignes d'être mentionnées dans le registre daté. Il en va de même pour la littérature orale, de ce que a produit et qui n'a pas pu attirer l'attention de la pensée matérielle. Les proverbes, les adages, les aphorismes et autres pratiques discursives recèlent des significations que les critiques n'ont pas abordées de façon trop abstraite, c'est-à-dire que l'étude du produit oral n'a pas intéressé la critique. Le texte jouit d'une place de luxe. Lire ne demande plus que l'exploration active de la matière par le Sujet.

« Le texte est un objet que l'interprétation construit au cours de l'effort circulaire qui consiste pour elle à se valider à partir de ce qu'elle façonne comme son résultat. [...] toute interprétation donnée portant sur une certaine portion d'un texte peut être acceptée si elle est confirmée par, et elle doit être rejetée si elle est contestée par, une autre portion du même texte. En ce sens, la cohérence textuelle interne contrôle les parcours du lecteur, lesquels resteraient sans cela incontrôlables. »²⁰⁴

Si l'on considère que le texte peut être, en tant qu'objet, appréhendé de diverses manières, il nous est permis, par ailleurs, de dire que le texte est une manière d'accéder à la littérature. A propos du texte, l'on peut lire :

« Qu'est-ce qu'un texte, pour l'opinion courante ? C'est la surface phénoménale de l'œuvre littéraire ; c'est le tissu des mots engagés dans l'œuvre et agencés de façon à imposer un sens stable et autant que possible unique. En dépit du caractère partiel et modeste de la notion (ce n'est, après tout, qu'un objet, perceptible par le sens visuel), le texte participe à la gloire

²⁰² Idem.

²⁰³ TODOROV, Tzvetan, *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil, col Essais, p 66.

²⁰⁴ Eco Umberto, Richard Rorty, Jonathan Culler et Christine Brooke-Rose, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996, p. 59

spirituelle de l'œuvre, dont il est le servent prosaïque mais nécessaire. Lié constitutivement à l'écriture (le texte, c'est ce qui est écrit), peut-être parce que le dessin même des lettres, bien qu'il reste linéaire, suggère plus que la parole, l'entrelacs d'un tissu (étymologiquement, « texte » veut dire « tissu ») il est, dans l'œuvre, ce qui suscite la garantie de la chose écrite, dont il rassemble les fonctions de sauvegarde : d'une part, la stabilité, la permanence de l'inscription, destinée à corriger la fragilité et l'imprécision de la mémoire ; et d'autre part la légalité de la lettre, trace irrécusable, indélébile, pense-t-on, du sens que l'auteur de l'œuvre y a intentionnellement déposé ; le texte est une arme contre le temps, l'oubli, et contre les roueries de la parole, qui, si facilement, se reprend, s'altère, se renie. La notion de texte est donc liée historiquement à tout un monde d'institutions : droit, Église, littérature, enseignement ; le texte est un objet moral : c'est l'écrit en tant qu'il participe au contrat social ; il assujettit, exige qu'on l'observe et le respecte, mais en échange il marque le langage d'un attribut inestimable (qu'il ne possède pas par essence) : la sécurité. »²⁰⁵

Les divers usages que l'on fait du texte nous obligent à revoir nos considérations. Entre le livre scolaire (participant à la continuité de l'ordre idéologique) et le livre issu de la composition historique de l'ère dans laquelle nous vivons, l'écart s'avère être extrêmement grand. Le livre scolaire est une des manières d'actionner le réflexe républicain, et c'est le moyen par lequel le personnel de l'Etat garantit à son idéologie de survivre à ce qui peut se produire comme infraction à la norme. Le livre scolaire permet, par ailleurs, à ce que la société puisse se souder autour de principes fondateurs. Si le livre scolaire est perçu comme un moyen de perpétuer l'idéologie officielle et d'Etat, il n'est pas néanmoins le seul à établir une doctrine. Les livres saints procèdent de la même manière que celle des livres scolaires. Il en est de même pour les hommes politiques. Mais le livre est-il le seul support qui porte les germes de la littérature ? Si l'on revisite l'Histoire de l'écrit, l'on peut lire ce qui suit :

« L'imprimerie contribue dès lors très largement à faire passer l'Occident du stade de la culture orale à celui de la culture écrite. En même temps, le livre imprimé prend un aspect totalement différent de celui des manuscrits jusque-là répandus : la page de titre apparaît, publicité pour le libraire, mais aussi état civil du livre ; des différents types d'écriture employés, l'un triomphe, l'écriture romaine chère aux humanistes ; l'aspect du livre s'uniformise mais aussi s'éclaircit, on prend l'habitude de numéroter les feuillets, puis les pages, de diviser l'ouvrage en chapitres à peu près égaux, de faire figurer en tête du volume ou à la fin une table des matières qui, donnant la référence de chaque

²⁰⁵ BARTHES, Roland, « *Théorie du texte* », Encyclopédie Universalis, 2010.

*chapitre, fournit aussi au lecteur le plan de ce qu'il doit lire. Du même coup, l'imprimerie contribue à forger une psychologie, celle de l'homme des Temps modernes. »*²⁰⁶

Le livre est une manière de fixer le savoir, mais ce savoir n'est pas exprimé à partir d'un centre épistémologique nommé.

Nous considérons que la littérature est un acte ontologique, c'est-à-dire qui ne s'inscrit pas dans l'Histoire. L'on peut lire, à propos de la littérature, ce qui suit :

*« Qui oserait trancher aujourd'hui entre ce qui est littérature et ce qui ne l'est pas, face à la variété irréductible des écrits qui s'offrent à nous, dans des perspectives infiniment différentes ? [...] Une première définition de la littérature s'appuie sur deux propriétés distinctes. Génériquement, l'art est une « imitation », différente selon le matériau qu'on utilise ; la littérature est imitation par le langage, tout comme la peinture est imitation par l'image. »*²⁰⁷

Le privilège accordé à l'écriture est venu à bout de la nature du fait littéraire. Il est évident que le texte en tant qu'objet ne s'est constitué que dans un moment historique précis. La matérialité du texte est garantie par l'objet-livre, lequel a remédié à ce qui est imposé par les actants de l'historicisation, c'est-à-dire que le livre a rendu certains segments verbaux et graphiques capables d'être vus et transmis à la postérité. En termes de transmission et de pérennité c'est l'oralité qui dépasse l'écriture, étant donné que cette oralité même produit des êtres existants et non point l'écriture- celle-ci aide dans l'accumulation des traumatismes fondateurs. L'écriture procède par le greffage des portions factuelles sur du papier. L'on lit, à propos de l'écriture, ce qui suit :

*« L'écrivain n'a donc nullement à « arracher » un verbe au silence, comme il est dit dans de pieuses hagiographies littéraires, mais à l'inverse, et combien plus difficilement, plus cruellement et moins glorieusement, à détacher une parole seconde de l'engluement des paroles premières que lui fournissent le monde, l'histoire, son existence, bref un intelligible qui lui préexiste, car il vient dans un monde plein de langage... »*²⁰⁸

Au moment où la philosophie (en affinité) avec le structuralisme nous fait savoir que le texte est ouvert et que l'auteur n'a plus de prise sur le texte qu'il avait écrit, le texte littéraire tombe sous des ordres des critiques qui s'affichent comme les promoteurs de l'exploitation des éléments périphériques au texte. Nous considérons, de notre part, que le texte est une clôture qui emprisonne les significations par le fait de les mettre dans un objet matériel qu'est le livre. Le livre est une manière de comprimer le savoir dans un objet qui permet aux chercheurs d'y mener toutes les opérations. Tenter d'inscrire le fait littéraire

²⁰⁶ BRETON, J-A, MARIN, J-H et TOULET, J, « Livre », Encyclopédie Universalis, 2010.

²⁰⁷ TODOROV, Tzvetan, « La notion de littérature et autres essais », Paris, Seuil, col Essais, p 10-11.

²⁰⁸ BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, col Tel Quel, 1964, p. 15.

dans l'Histoire, c'est réduire au maximum la portée de la pensée, devenue brusquement l'affaire de la matérialité. Michel Butor écrit, à propos du livre, ce qui suit : « *Le livre, cet objet que nous tenons entre nos mains, relié ou broché, de plus ou moins grand format, de plus ou moins de prix, n'est évidemment qu'un seul des moyens par lesquels nous pouvons conserver une parole.* »²⁰⁹

Contrairement à ce qu'affirment les techniciens de la critique littéraire qui se bornent à considérer la littérature sans son aspect exclusivement graphique, nous considérons que toutes les forces historiques qui ont vu la littérature germer se valent et la manière dont nous examinons actuellement les textes littéraires devra être dépassée. Non pas que de nouvelles formes de mémorisation soient apparues, mais c'est parce que la littérature que l'humanité a réussi à fonder n'a pas été explorée.

Il est presque partagé par tous les acquis à la légitimité de la pensée que la philosophie est appelée à n'opérer qu'en défiant les fondements de la langue. Or, la langue est le relais de l'Histoire. Comment peut-on penser en dehors de la langue, sinon à y inscrire des schèmes de validation de l'Être historique dressé contre l'Être temporel (le premier est matière, alors que le second est contingence : ne pas analyser le second ne veut pas dire légitimer le premier, bien qu'à l'examen de celui-ci il peut se dégager que des sens dont les prétentions uniformisantes sont loin de former un Sujet Universel.

2] Les pactes de lecture : l'évanescence subtilisée

La lecture du texte littéraire, opérée par des spécialistes et parfois par des profanes, ne peut être obstruée par des recours à la morale, en ce sens que l'imposition d'un modèle de lecture, ou carrément d'une lecture, nie l'essence même du texte littéraire. Comme nous l'avons souligné pour l'énoncé –la co-énonciation ne produit pas un espace où se côtoient, comme de coutume, le fond et la forme –le texte littéraire ne peut être cerné dans une lecture fermée que si une corporation (guidée par une idéologie) le décrétait. Le sursens peut ne pas être l'apanage de la structure. Les critiques littéraires constituent le point commun entre le sens établi par la réception (profane) et les modèles de lectures fondées par les institutions. Si le texte réclame le droit d'être destiné à tout sujet, c'est parce que tout sujet a un rapport étroit à la langue. En dépit de tous les points exercés par les codes linguistiques, l'on peut dire que la fondation d'une œuvre signifiante est un compromis conclu par l'acte de lecture et l'identité du sujet. Le sens qui se dégage de la lecture est prêt à s'adapter à ce qui provient des extériorités agissantes sur l'immédiateté.

²⁰⁹ BUTOR, Michel, *Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, colTel, 1964, p. 130

« *Le sens est, comme toujours, négocié, mais sans possibilité de véritablement pouvoir se référer à un régulateur autre qu'un individu à qui l'on confie le devoir de trancher le conflit d'interprétation. Avec le texte écrit, le débat change de terrain puisque les contestations prennent pour point de repère ce qui a été écrit.* »²¹⁰

Or, ce compromis n'est pas accepté tel quel par ce qu'on pourrait appeler les gardiens de la bonne lecture. Les agents de la réception sont souvent embrigadés par ce que leur permet la lecture. Et, c'est souvent la critique savante (je parle du contexte algérien) qui va contre l'essence de la création artistique et en organisant des procès contre les auteurs.

«... *un apprentissage de la lecture mené avec rigueur ne signifie pas une communion avec le vouloir-dire de l'auteur. Chaque lecture donne une impulsion nouvelle au processus de formation de l'identité du lecteur, elle ne dissout pas cette identité dans la "pensée" de l'auteur, transformant le lecteur en caméléon. Chaque lecture risque d'être vécue comme un défi : qui va imposer son ordre interprétatif, l'auteur ou le lecteur ? A ce jeu tout est perdu d'avance : vérité contre vérité, lutte à mort, l'un des deux doit disparaître.* »²¹¹

2-1- Face à l'infini existentiel

Nous considérons que l'objet-texte n'est qu'une photographie d'une existence, dans la mesure où il ne peut reprendre qu'une partie du réel que nous prétendons déceler dans les compositions historiques. Ce qui doit nous importer c'est le fait que la littérature ne se limite pas à l'écrit et que l'objet-livre est à contre-courant de la conception que la philosophie s'est fabriquée de la littérature. Le fait de considérer la production littéraire comme parallèle à l'infini existentiel est la clé de notre travail, en ce sens que nous aurons à penser la langue en dehors de ce que nous fournissent les sciences classiques comme définitions et comme conceptions. La langue, pour nous, est antérieure à l'Histoire, en ce sens que toute production idéelle pourrait être sanctionnée par un acte d'historicisation. Par ailleurs tout acte discursif contient des germes de littéarité. Commentant la doctrine réaliste, Léo Bersani écrit : « *Le romancier réaliste est conscient au plus haut point du contexte de fragmentation sociale dans lequel il écrit.* »²¹² Cette citation confirme que le réel ne passe pas forcément par le contrôle total de l'univers socio-historique. Il devient, par ailleurs,

²¹⁰ Serge Goffard, « Lecture : négocier une interaction sociale », *Semen* [En ligne], 10 | 1995, mis en ligne le 22 mai 2007, consulté le 02 novembre 2013. URL : <http://semen.revues.org/2980>.

²¹¹ Idem.

²¹² BERSANI, Léo, *Le réalisme et la peur du désir* In Littérature et réalité, Paris, Seuil, col Points, 1982 p. 57

clair que la littérature est foncièrement existentielle, car elle renonce à l'idée de peindre le réel.

L'infini discursif auquel nous tendons nous permet de recomprendre la littérature et de la mettre dans sa véritable place, en l'inscrivant dans le processus historique. Mais, ce que peut la littérature (celle que nous étudions) ne nous donne pas la totalité des définitions, c'est la manière dont l'énoncé a-littéraire se fabrique. Entre l'infini linguistique et l'infini narratif, il est possible de dire que l'écart est en faveur de la narration, étant donné que le pathos constitutif de l'ère discursive est repris par les communautés qui se sont constituées par le récit. Celui-ci est un cours dans lequel des moments subjectifs peuvent se voir. Contrairement aux discours (entendons dis-cours), le cours marque l'attachement de l'humain à ses catégories auto-définitionnelles et essentielles, entre autres le temps, la verbalité et la psyché. Le cours redéfinit la littérature en la soustrayant à toute forme de temporalité. Cette notion de littérature ne peut être inscrite dans l'Histoire. C'est l'existant qui fait de la littérature ce qu'elle est. Les historiens ne font que rapporter des facultés autoproclamées. Si l'Histoire se dissocie du savoir et de la posture critique, c'est qu'elle accepte de s'inscrire dans un parcours idéologique. Le cours, pour nous, signifie, une manière de percevoir la contingence. Husserl écrit :

*« Il est à peine possible de conjecturer comment on accède à la connaissance du vécu immédiat, Car ce n'est ni un savoir, ni l'objet d'un savoir, mais quelque chose d'autre. On n'arrive pas à voir comment établir noir sur blanc un procès-verbal portant sur le vécu du vécu, même si cette expérience existe. »*²¹³

Si l'on accepte de décréter le discours comme moment où le je peut être présenté aux diverses instances juridiques (instituées ou non), il est, par ailleurs, clair qu'il est le moment de rupture opérée par le Sujet, laquelle rupture met en scène deux antagonistes, à savoir le sujet et l'Histoire. Par celle-là l'on accepte de dire que l'emploi du je par le Sujet (dans notre cas, c'est que l'on appelle le narrateur ou la voix narrative) marque un refus de dire par les biais linguistiques. Le je n'est pas de l'ordre du narratif, mais le discours émis par ce même je est presque toujours converti en pathos, qui créent par le Verbe. Le discours peut-il être circonscrit par le temps ? Le discours ressemble à ses brèches qui s'ouvrent dans un cours dont les limites sont inconnues. C'est ce que Husserl appelle « *la constitution de la personne physique, du moi psycho-physiologique et de la personne du point de vue des sciences de l'esprit.* »²¹⁴

D'abord, il réduit la portée du pouvoir du parlant en le contraignant à s'identifier et à s'inscrire dans les normes qui régissent la langue. L'exonération dont peut jouir le Sujet n'a pas à être prononcée. Le Sujet, notamment avec la psychanalyse, est passible d'un

²¹³ HUSSERL, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, ColTel, 1950, P. 259

²¹⁴ Idem, p XII (Introduction du traducteur).

procès historique. Parler au nom du je, c'est courir le risque d'être désigné comme élément actif d'une idéologie. L'on peut lire, à propos de l'idéologie, ce qui suit :

*« L'idéologie est un phénomène de l'existence sociale, dans la mesure où la réalité sociale a depuis toujours une constitution symbolique et comporte une interprétation, dans des images et des représentations du lien social lui-même. »*²¹⁵

Ensuite, le discours se fige sur un espace temporel –non en le rendant coupable de ce qu'est la signification du topo énonciatif, c'est-à-dire en dressant exactement ce qui peut être la posture énonciative, mais en donnant la possibilité à ce que le contenu de l'énonciation soit converti au discours signifiant (la signifiante implique la collectivité). Dès lors que le sens devient commun, il y a possibilité de parler de discours. En dépit des répétitions que l'on peut constater dans un dispositif énonciatif, l'on peut dire que le discours a des prétentions liées à l'habillage du topo primitif et à l'archivage du sens. C'est dans cette optique-là que le sujet de la collectivité opère, en tenant figés certains sens ; et c'est cette opération qui fait l'idéologie. En un sens, l'idéologie ne peut germer que si l'on procède à la codification consciente de la langue. Mais, le discours est loin d'être une passerelle des sens, il est le fragment sanctionnant l'être, c'est un passage vers la présence historique. Michel Foucault écrit, à propos du discours :

*« Je suppose que dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers, d'en maîtriser l'événement aléatoire, d'en esquiver la lourde, la redoutable matérialité. »*²¹⁶

Enfin, le discours réduit la capacité de narration au profit de la multiplicité des Sujets. La présence historique ne peut se réaliser que par la désignation du Sujet par l'emploi des formes historiques (notamment l'état civil et tout ce que l'Etat a comme outils dans la fabrication de l'identité). Il ne peut y avoir de sujet historique que par l'adoption du discours de l'expression d'une opinion, d'un sentiment ou d'une doctrine. Discours par opposition au récit, les temps modernes n'ont pas constitué la raison contemporaine ou moderne que par l'accaparement des pathos littérisés. Nous considérons que la littérature est une manière de rendre le discours capable d'assurer une tâche historique, et ce, en destituant le temps de tout pouvoir de contrôle. Mais, tout de même, la littérature et les objets matériels sur lesquels nous pouvons la trouver ne semblent pas se défaire totalement de la composition discursive (en termes bruts). La littérature invite à fabriquer des sens,

²¹⁵ « Science et idéologie », In RICOEUR, Paul, *Du texte à l'action*, Paris, Seuil, « La couleur des idées », 1997, p.10

²¹⁶ FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 10-11

lesquels sont donnés comme possibilité de signifiante. L'on peut lire, dans un commentaire fait sur la démarche d'Iser, ce qui suit :

*« La théorie de la réception de Iser en fait sur une idéologie humaniste libérale : en lisant, nous devrions être souples et ouverts, prêts à mettre nos propres croyances en question et à accepter qu'elles soient transformées. [...] Roman Ingarden, dans *The Literary Work of Art* (1931), présuppose dogmatiquement que les œuvres littéraires forment des totalités organiques, à charge pour le lecteur de combler leurs « indéterminations » pour compléter l'harmonie de ces totalités. Le lecteur doit lier les différents segments et les différentes strates de l'œuvre d'une façon « propre »... »²¹⁷*

Il nous arrive de trouver des énoncés produits par le narrateur et qui véhiculent une pensée. Dans ce cas-là, le discours tente d'évacuer l'absolution du Sujet. Ce dernier aplanit toutes les aspérités qui marquent les mots et rend les sens codifiés porteurs d'une double identité, celle qui la lie à l'idéologie (doctrine, secte, parti ou toute corporation scientifique/professionnelle) ; et celle qui le lie à l'énonciateur. Cette double identité détache le Sujet de toute marge de création (signifiante). Quand le mot perd son pouvoir, c'est que l'idéologie est omniprésente et que le groupe est soudé autour de cette idéologie. Il devient impératif de souligner que la marge accordée à la littérature narrative devient mince. Pour la masse des agents socio-historiques, le discours littéraire n'a de signification que quand les moments sont marqués par une intense émotivité. La littérature a toujours été utile pour les faux commentateurs, mais cette utilité est inscrite dans l'Histoire. Elle permet au langage de se régénérer. L'on peut lire :

« La littérature ne se définit pas peut-être pas en termes de « fiction » ou d'« imagination », mais par l'usage qu'elle fait du langage. De ce point de vue, la littérature est un type d'écrit qui représente, pour reprendre les mots du théoricien russe Roman Jakobson, une « violence organisée exercée sur le langage ordinaire ». La littérature transforme et intensifie le langage ordinaire ; elle détourne systématiquement le langage quotidien. »²¹⁸

Le discours est une fêlure dans le temps narratif, mais cette fêlure représente le seul moment où l'autorité du Sujet s'exprime par l'incarnation du moment historico-subjectif. Il s'agit, en fait, d'un moment fondateur ayant réussi à fédérer le Verbe et le Sujet autour d'un topo visible, descriptible et transcribable. La subjectivité, qui nous est transmise par les diverses manières grammaticales, marque le passage du soi collectif à la psyché fragmentaire. Pour nous donner une idée de ce qu'est l'écriture, Roland Barthes écrit :

²¹⁷ EA GLETON Terry, *Critique et théories littéraires*, Paris, PUF, 1994, p.79-80

²¹⁸ Idem, p. 4

« Toute trace écrite se précipite comme un élément chimique d'abord transparent, innocent et neutre, dans lequel la simple durée fait peu à peu apparaître tout un passé en suspension, toute une cryptographie de plus en plus dense. »²¹⁹

2-2- Le cours : l'onto-narrativité révélée

Le cours est tenu par trois caractéristiques. Il est antérieur à la pensée, il est parallèle à l'Existence et il jouit d'une infinité conséquente. Antérieur à la pensée, parce qu'il fonde tous les espaces scientifiques et académiques. La primauté de la voix fait reculer le pouvoir de la graphie. La pensée n'est instituée en tant que telle que parce qu'elle convertit les bribes narratives à des énoncés théoriques. Si la pensée a pu se fabriquer dans l'Histoire, c'est parce que les procédés de production verbale ont été fondés. Chacun sait que la littérature est produite par des agents qui n'ont pas autorité sur le monde des idées. Encore faut-il considérer que le monde des idées a un ordre qui le régit. Dans tout système il y a des ordres, mais ces ordres ne sont pas le propre des systèmes fermés, c'est le sens d'établir des énoncés postulatifs que le discoureur produit ses théories. La théorie ne peut être comprise comme soubassement conceptuel que si elle accepte de s'inscrire dans les contraintes épistémologiques, en ce sens que l'héritage humain soit mobilisé dans la lecture des textes et dans la compréhension des vides épistémologiques. Si les théories sont, du moins pour la définition qu'elles ont, modulables aux caractéristiques de la discipline à laquelle elles se réfèrent, nous pouvons, par ailleurs nous en tenir à celle que nous donne le professeur Hébert, qui écrit :

« Mais qu'est-ce qu'une théorie? Une théorie est un ensemble structuré (c'est un système) de concepts, soutendus par une ou des hypothèses et constitués en termes (un terme est un tout formé d'une expression et d'un sens univoque, sens qui correspond au concept), qui vise à décrire une classe (ou un type) de phénomènes dans ses causes, ses modalités de manifestation, ses sens ou ses effets. »²²⁰

Il est évident que la tâche du penseur consiste à constituer des objets de savoir et à éliminer les vides épistémologiques. L'on peut en conclure que la pensée n'est qu'un degré historique du cours (linguistique) et que la littérature, telle que nous la concevons aujourd'hui, est issue de l'Histoire. Le chercheur Pascal Engel écrit, à propos de l'acte de penser, ce qui suit :

²¹⁹ BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953, p. 28

²²⁰ HEBERT, Louis, *L'analyse littéraire : Méthodologie*. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.signosemio.com/documents/methodologieanalyse-litteraire.pdf>

« *Penser* » a, dans notre vocabulaire courant, des sens multiples. Mais les pensées sont avant tout des états mentaux, doués de contenus, avant d'être les produits d'une activité réflexive de l'esprit. Une théorie de la pensée doit d'abord s'appuyer sur une conception du mental. Les pensées ont des contenus « intentionnels » qui sont susceptibles d'être vrais ou faux. Mais on ne peut pour autant les isoler de l'esprit qui les pense. »²²¹

L'apparition du livre comme support du discours a créé des modèles de lecture propres à l'ère contemporaine. La disparition du livre signifierait l'apparition de nouvelles formes de lecture et, du coup, la réorganisation de l'espace académique. L'on réfléchira sur une syntaxe de la lecture et on se rendra compte que l'outil informatique (c'est-à-dire le PC) est en train de briser les fondements du texte littéraire, en le mélangeant à l'image, à la sonorité et à l'Autre (présent virtuellement). Nous considérons que le texte littéraire est lié à la pensée, laquelle n'a pas d'assise historique facilement cernable.

« *Faut-il citer Gadamer, qui place au point de départ de son « art de comprendre » un postulat d'incompréhensibilité, d'inexplicabilité : « Le fait que l'œuvre d'art représente un défi lancé à notre compréhension parce qu'elle échappe définitivement à toute explication et qu'elle oppose une résistance toujours insurmontable à qui voudrait la traduire en l'identité du concept a été précisément pour moi le point de départ de ma théorie herméneutique*²²² *Le cours est une manière de rendre l'Histoire absente et incapable d'opérer dans les objets qu'elle prétend contrôler.* »²²³

De par le statut dont il jouit, le cours constitue un rempart contre les rigidités conceptuelles propres à l'écriture de l'Histoire. Il est tout ce qui est parallèle à l'humain et qui peut se manifester à côté de l'écrit. Il est évident que ce périphérique n'a pas la prétention de se convoquer dans l'examen d'un objet lié à l'Histoire. Cela se justifie par le fait que la notion de cours ne peut s'inscrire dans le sillage des thèmes sur lesquels les philosophes ont réfléchi. Si certaines catégories ont réussi à s'attirer les regards de la philosophie, il n'en reste pas moins que la notion de cours (vs discours) est restée en marge de la réflexion philosophique. Contrairement aux notions de temps et à d'Histoire, le cours n'a pas à être fixé selon ce que les instances historiques ou factuelles décrètent comme modèles d'analyse.

Le cours –selon la deuxième caractéristique que nous avons décelée- est parallèle à l'Existence. Nous considérons l'existant comme ce moment réussissant le compromis entre

²²¹ ENGEL, Pascal, « Pensée », Encyclopédie Universalis, 2010 (format numérique).

²²² GADAMER, H.G. , *l'Art de comprendre*, Ecrits, II, Herméneutique et Chant de l'expérience humaine, Paris Aubier, 1991, p. 17 ; et aussi sur l'irréductibilité de l'expérience historique comme « immersion » dans un « advenir » excluant la connaissance de « ce qui advient » »p. 197. In BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, p. 11-12.

²²³ BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, p. 11-12.

les absences des contraintes historiques et les permissions existentielles. Pour nous expliquer ce qu'est l'existant, Sartre écrit : « *L'existant, en effet, ne saurait se réduire à une série finie de manifestations, puisque chacune d'elles est un rapport à un sujet en perpétuel changement.* »²²⁴ Nous comprenons par là que l'existant n'est ni la propriété de l'essence, ni celle de l'Histoire. Il est une lapalissade de dire que les ouvrages d'Histoire n'accordent qu'un intérêt mince à l'acte individuel, mais l'Histoire n'est qu'une opération à partir de laquelle des choix méthodologiques et épistémologiques sont opérés. L'on peut dire que le cours contient ces moments dans lesquels des déterminismes pèsent sur l'existant. L'existentialité est, dans ce cas, imposée non comme une tragédie qui susciterait la compassion et la pitié de l'Autre, mais comme contribution au cours averbal. L'humanité est comprise comme ce cours où l'individu s'accapare du moment existentiel pour redéfinir l'éthique et l'Histoire humaines. Sartre écrit, dans *Existentialisme est un humanisme*, ce qui suit : « *...notre responsabilité est beaucoup plus grande que ne nous pourrions le supposer, car elle engage l'humanité entière.* »²²⁵ L'existant cesse d'être le représentant de soi, mais il se fait le point commun de la posture existentielle érodée et l'exigence historique hégémonique.

Nous considérons que l'existentialité n'a plus à être considérée comme matière passant par la linéarité de l'Histoire, ni comme matière capable de s'archiver par l'Histoire. Selon les récits fondateurs de l'humanité et l'idéologie impérialo-capitaliste, l'Existence est un parcours inscrit horizontalement par le temps. Cela est réfutable - nous voulons dire cette assertion- parce que tout l'appareillage idéal constitué autour de la posture explicative de l'humanité semble, du moins avant l'arrivée de l'idéologie matérialiste, à partir d'un postulat qui malheureusement régit toute la réflexion. Or, ce que nous pouvons constater, c'est que le moment existentiel est multiple, car il y a possibilité que la verticalité s'invite dans la description de la posture existentielle. L'être est, de ce point de vue, la matérialisation du psychique et de l'historique.

« *Si l'être doit être conçu à partir du temps et si les différents modes et dérivés de l'être s'entendent en réalité dans leurs modifications et leurs dérivations par rapport au temps, loin d'être seulement une sorte d'étant qui serait « dans le temps », l'être lui-même devient alors du même coup visible dans son caractère « temporel ».* »²²⁶

Dans ce passage, Heidegger nous éclaire sur le rapport de la question de l'être à celle du temps, comme pour dire que la versatilité de l'être est due à ce qui provient du temps et que l'être devient un nom à qualifier par son versant temporel. Il y a, par ailleurs,

²²⁴ SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 13.

²²⁵ SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Folio, col essais, 1996, p.32

²²⁶ HEIDEGGER, Martin, *Être et temps*, Paris, Gallimard, col nrf, 1968, p. 44

possibilité que les rigides compositions morales, qui sont souvent issues d'une vision binaire, soient dissoutes. De ce fait nous aurons à surimposer l'existentialité en matière d'énonciations négatives. Nous dirions que le schème traditionnel porteur de mécanismes fondateurs de la psyché humaine ne répond pas véritablement à ce que l'humanité a enduré en difficultés. Nous nous attaquons, dans ce cas précis, aux divers énoncés fabriqués pour parer aux misères existentielles. Nous considérons que l'Existence est tragique et qu'elle ne peut nullement être perçue comme le compagnonnage du bien et du mal. Nous réfutons par là les visions manichéennes développées par l'Affect humain. Et c'est là que la réflexion peut paraître et menacer les repos bourgeois des humains. S'exclure par le choix d'un pathos est la pire des postures bourgeoises.

Nous pouvons prendre trois exemples.

*« Très passionnée de philosophie, Daria poussait ses recherches dans un sens qui n'était pas le mien et ses enthousiasmes m'étaient étrangers. »*²²⁷

*« Les restes de Sidi Ahmed sont veillés par des prêtres qui se relaient, et emportent des pâtisseries dans leur burnous. Mourad a la fièvre. »*²²⁸

*« La littérature, science exacte par excellence, se vérifiait dans son épuration, dans son dépouillement. Ecrire, c'est rendre compte. »*²²⁹

Dans les trois énoncés, la référence à l'Histoire est certes manifeste, mais il ne s'agit que d'un moment de transit de l'originalité vocale. L'hypovocalisme est inatteignable, d'où l'angoisse existentielle que prétend vivre la matière littéraire. Dans le premier énoncé, Daria donnait l'image d'un être désirant savoir, elle nous fait savoir que le sentiment humain ne peut se couper de son héritage. Dans le second, Mourad, qui ressent une fièvre, nous fait comprendre que l'énoncé n'est pas l'affaire de la logique géo-spatiale, car si Sidi Ahmed, qui semble être un saint, est un mort qui inspire la crainte de la mort, mais celle de sa mort. Et Mourad semble vivre cette crainte. Le cours littéraire est dénué de toute capacité d'auto-responsabilité. Dans le dernier exemple, il y a une intrusion de la posture discursive dans le cours, mais elle n'est pas dénuée de l'indice historique qui la handicape et la dissout à la fois. Car il n'y a pas de posture épistémologique pure dans l'énoncé, qui reprend des soucis thématiques en révolte contre les désirs de formalisation.

2-3- Les contours de la question existentielle

L'Existence repose, selon ce que nous allons aborder, sur trois faits. Le déterminisme existentiel, le questionnement de la syntaxe existentielle et le conflit

²²⁷ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 191

²²⁸ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 78.

²²⁹ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Alger, SNED, 1978, p. 80.

ontologique. Le déterminisme existentiel désigne tout ce qui provient à soi/le même (comme contraintes) par le truchement de l'altérité. L'Autre ne signifie pas forcément l'individu psychique/physique. Il veut dire tout ce que l'entité du sujet peut percevoir de façon perpendiculaire. Le je est en face du tu, cette posture signifie un engagement que les modalités discursives présentent sous diverses formes. Le déterminisme existentiel suppose toutes les contraintes qui pèsent sur l'existant et qui le tiennent lié à l'Existence telle que vécue par chacun de nous. Coïncé entre ce qu'il ressent et ce qu'il a comme obligations culturelles, l'être est appelé à restructurer son système émotionnel et ses dispositions pulsionnelles. Le rapport à l'Autre ne peut être pensé par les spécialistes de l'existentialisme que s'il accepte de convoquer l'essence psychique de l'être. Les diverses sensations qui nous envahissent sont le produit de notre disposition psychique, en ce sens que tout est pensé à l'aune de celle-ci et que toute manifestation historique de soi implique négociation entre un moi mineur et une obligation de conformité à l'ordre historique. Si nous considérons l'ordre historique, par sa capacité de normativité, comme la face idéologique (liée bien évidemment au sujet), nous pourrions nous aligner sur l'énoncé par lequel Sartre définit le rapport de la conscience à ce qui est, il écrit : « *Toute conscience est propositionnelle en ce qu'elle transcende pour atteindre un objet, elle s'épuise dans cette position même...* »²³⁰

Nous considérons que le déterminisme existentiel, qui est fondamental à l'humain, ne peut être méprisé à travers ce que nous faisons de l'idée d'Existence. Nous considérons que l'humain (en tant qu'entité regroupant une corporation considérée comme objet de savoir) est déterminé par les obligations auxquelles il ne peut, en aucun cas, échapper. C'est-à-dire que l'humain est condamné à subir les sentiments qu'il a fondés lui-même. C'est la culture qui a conduit à la sublimation des sentiments. L'on peut lire, à propos de la culture, ce qui suit :

« *Chacune de ces nations [nations dominatrices de race blanche] avait établi pour les individus qui la composent des normes morales élevées, auxquelles devaient se conformer dans leur vie tous ceux qui voulaient avoir leur part des biens de la civilisation. Ces prescriptions, d'une sévérité souvent excessive, exigeaient beaucoup de l'individu : un grand effort de limitation et de restriction, un renoncement à la satisfaction d'un grand nombre de ses instincts.* »²³¹

La sexualité, l'amour, la haine, la jalousie, le ressentiment s'invitent régulièrement chez l'humain, qui est considéré comme l'accumulation de traits due au processus de

²³⁰ SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 19.

²³¹ FREUD, Sigmund, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, 1915. Le texte est consultable sur le lien suivant :

civilisation. En dépit de tout ce qui se dit au sujet de la nature humaine, il y a des postures que l'on ne peut considérer que comme des topoï ambulants de l'humain. Si les systèmes juridiques ont tenté de tracer les contours des faits interdits, ils ont, par ailleurs, fait progresser l'inhumain en ce sens qu'ils ont donné à certains postulats des légitimités.

La syntaxe existentielle (deuxième élément) suppose que l'ordre qui nous lie au temps soit anarchique. Le temps est pensé par l'humain (cela est évident), mais cette manière de concevoir le temps est tributaire (subordonnée) à tout ce qui détermine l'humain, en ce sens que toute pensée est inscrite dans le temps et produite par le Sujet. Le Sujet ne peut être présent historiquement que s'il défie la contingence, laquelle fait soi du néant immédiat et oppresseur. Démuni de ce que lui offre la philosophie, le sujet devient un élément capital pour la psychanalyse.

« Le sujet freudien se constituera d'une « réduction » de l'homme non seulement au sujet qui pense, non seulement au sujet qui parle, mais au sujet de la pensée inconsciente et au sujet d'une parole désavouée et trouée. Être énigmatique qui n'apparaît que pour disparaître, le sujet psychanalytique glisse sous une nasse, s'ouvrant et se refermant sur une prise qui ne pourrait jamais être la bonne, puisque le sujet est, par essence, ce qui échappe à la définition. »²³²

Si les analystes psychiques considèrent la schizophrénie comme une désocialisation de l'humain, c'est qu'elles ne font pas fonctionner les mécanismes de la réflexion pour imaginer le sujet (soustrait à la loi de la socio-histoire). La confusion du temps est la manière de rendre le rapport à soi conflictuel. Le temps se démultiplie, s'infeste de germes existentiels et garde son autonomie par rapport aux fondements de l'humain. Le sujet ressent qu'il ne s'inscrit pas dans le temps, ou alors il s'inscrit dans des temporalités imaginaires. Considérer l'Existence comme moyen de refondation de soi et la phase la plus cruciale chez l'humain. Le désigner par considération d'un soi autonome est un acte mortifère, car c'est la collectivité qui va intervenir pour remédier au syndrome d'autonomie. Se désigner par le biais de l'Autre est une position exprimée par bien des philosophes. Sartre écrivait :

« L'autre est indispensable à mon existence, aussi bien d'ailleurs qu'à la connaissance que j'ai de moi. Dans ces conditions, la découverte de mon intimité me découvre en même temps l'autre, comme une liberté posée en face de moi, qui ne pense, et qui ne veut que pour ou contre moi. »²³³

Dans ce type de problèmes, le Sujet se réduit à son identité la plus reculée et refuse à ce qu'on lui attribue une place dans le décor historique. Le temps semble être illimité, et cela multiplie la douleur de l'existant, en ce sens que la sensation existentielle permet au

²³² Baldine Saint Girons, « *Sujet* », Encyclopédie Universalis, 2010.

²³³ SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.

temps d'agir sur elle et de rendre la temporalité très pesante. Dans chaque posture existentielle, l'être se positionne en acteur passif de l'Histoire (il la subit) et rompt avec les contours traditionnels du présent que sont le passé et le futur. Du coup, le présent absorbe toutes les infiltrations thérapeutiques et se désigne comme la chaîne liant le passé et le futur non au nom d'une quelconque syntaxe, mais au nom de la brisure de la syntaxe. L'anarchie a été induite par la brisure. Dans le passage que nous allons citer, Spinoza nous donne l'exemple en écrivant : « *Je retournais dans mon âme la question de savoir si, par hasard, il n'était pas possible de parvenir à ce nouveau principe de vie²³⁴, ou, du moins, à une certitude à son sujet, sans changer l'ordre et la conduite de ma vie ; ce que j'ai souvent tenté en vain.* »²³⁵

Pour le conflit ontologique, nous voulons dire que ce qui provient de l'assise psychique de l'être passe régulièrement par ce que l'on pourrait la recherche de l'objet manqué de sorte que des contradictions fassent bouger les choses appartenant à l'Histoire. Ce conflit est ontologique car il tente de reprendre un schéma existentiel fabriqué par la parole sociale. L'on peut lire, à ce propos, ce qui suit :

« Conflit. Bien que la psychologie classique n'ait pas ignoré la part importante prise par les conflits dans la vie humaine, en raison de son inspiration normative et fonctionnelle, elle ne pouvait que leur donner un statut catégoriel eu égard au système des diverses instances (par exemple, conflit en la raison et le sentiment, entre la volonté et les désirs, entre divers ordres de devoirs ou de valeurs, etc.). La notion de conflit prend, en psychanalyse, une valeur différente, dans la mesure où l'histoire personnelle de chacun est perçue comme expérience des contradictions vivantes et permanentes engagées dans le temps en un rapport multiple de soi à soi (notamment rapport à son propre passé), de soi aux autres, etc. A la différence de l'évolution naturelle d'un être vivant, l'histoire personnelle fait de chaque événement un moment dialectique de l'individu : le conflit est sans doute une difficulté interne que le sujet rencontre et qui le place au cœur de ses tensions, mais il est aussi la condition d'un changement* dans la recherche d'un nouvel équilibre. »²³⁶*

Nous avons qualifié ce conflit d'ontologique, car nous pensons que tout moment existentiel se fonde sur la redynamisation de la scène opposant le Sujet à sa structure primaire, chose que ce Sujet fait dans une douleur insondable. Le topo ne réunit pas soi à soi, mais soi à tout ce qui n'est pas soi.

²³⁴ Je reproduis la citation telle qu'elle a été mise dans le texte de Spinoza : Cela aurait pu être expliqué plus amplement et plus distinctement, à savoir en distinguant les richesses qui sont recherchées pour elles-mêmes, ou pour l'honneur, ou pour le plaisir sensuel, ou pour la santé et le progrès des sciences et des arts. Mais cela viendra en son lieu, parce que ce n'est pas ici qu'on peut l'examiner aussi soigneusement.

²³⁵ SPINOZA, Baruch, *Traité de la réforme de l'entendement*, Paris, GF Flammarion, 2003, p.67.

²³⁶ Dictionnaire de la psychanalyse (Larousse), Paris, 1974, p 82.

Nous pouvons prendre trois exemples.

« *Lila faisait le bilan de ce premier vertige : une lutte qu'elle avait, dans ses fatigues mêmes, vécue avec émerveillement.* »²³⁷

« *...Khalti était bonne pour consoler.* »²³⁸

« *Omar sentit naître dans les battements précipités de son cœur un projet insensé.* »²³⁹

Dans ces trois énoncés, l'exploration psycho-métaphysique est possible, mais elle doit se lier à des centres d'épistémologisation dont le lexique devrait faire primer la rationalité sur les constats passionnels de l'Être. L'émerveillement est un sentiment que nulle posture psychique ne peut refouler, mais qui peut être examiné dans les territoires libérés de la psychopathie légale. Pour le second exemple, il s'agit de comprendre que le rapport à la douleur doit être compris comme exécution du soi temporalisé. Si l'on met de côté les diverses appréhensions de l'état pathologique, nous comprendrons que les patients demandent une dette que la science a réussi à matérialiser, mais cette dette il la réclame à soi, et non aux autres. L'Autre, c'est, pour le déprimé, le vide total. Pour le dernier exemple, il est clair que la thématique a pu traîner les pouvoirs de la langue dans les rouages de l'embourgeoisement lexical. La phrase veut dire un accès-scandale à la douleur convertie à l'émotion telle que perçue par la collectivité. Les trois énoncés sont éligibles à l'opération de décorticage du soi, mais ils sont moins questionneurs que répondeurs, car la centralité de l'Existence est reléguée à la périphérie.

Nous considérons que le texte littéraire est incapable de rendre compte de l'infini que représente l'Existence, car, pour nous, la désignation lexicale, c'est-à-dire que tout ce que la langue peut désigner, n'est qu'une manière de constituer des objets par l'effet que permet l'idéologie. La langue est à la fois Histoire et Idéologie, car l'usage que l'on fait s'archive à l'aune de ce que représente l'écart que prend le langagier vis-à-vis du matériel. Si nous pensons que cette autre manière compte parmi celles qui ont vu le romanesque s'articuler sur d'autres espaces que celui de la socialité, nous pouvons dire que les Nouveaux romanciers ont opté pour l'existentialité comme objet de la création littéraire. « *Brouiller le texte, c'était pour les nouveaux romanciers brouiller l'ordre social ou, pour le moins, montrer qu'il est factice.* »²⁴⁰, lit-on dans le texte consacré au Nouveau Roman dans l'Encyclopédie Universalis.

Nos postulats peuvent être cernés dans ces points :

1° La langue est dynamique et elle constitue une matière infinie ;

²³⁷ DEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, p. 45.

²³⁸ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaia, Talantikit, 2002, p. 110.

²³⁹ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Bouchène, 1989, p. 240.

²⁴⁰ Rey Pierre-Louis, *Le Nouveau Roman*, Encyclopédie Universalis, 2010.

- 2° La signifiante peut s'opérer en dehors des canons de la langue ;
- 3° Le texte n'est qu'une copie fautive de l'Histoire, en ce sens que les productions grapho-verbales sont dénuées de toute légitimité intellectuelle ;
- 4° Le texte est une ouverture contrôlée par des déterminismes ;
- 5° Le je énonciatif marque l'arrivée de la posture discursive, mais il est en contradiction avec ce que peut le littéraire produit comme décalages énonciatifs relatifs à la narration ;
- 6° Le foisonnement vocal permet que l'identité narrative se défasse (du moins juridiquement) de l'identité sociale ;
- 7° La littérature écrite ne peut être qu'un fragment de ce qu'est la littérature ;
- 8° L'Existence est une infinité que les instances historiques tentent de délimiter, en ce sens que tous les discours produits par les locuteurs ou les scripteurs observent le poids et le déterminisme qui les orientent. Les sens étant faits, l'archivage n'est pas l'exclusivité de l'Histoire.
- 9° Les GLS ne se désignent pas par ce que les catégories linguistiques permettent. Chaque unité est une souche épistémologique.

Les concepts de fondation nous permettent de baliser nos questionnements, en ce sens qu'ils produisent une éthique de la théorie. Il est, par ailleurs, impératif de souligner, dans notre travail, que la notion de texte est appelée à se démarquer du regard traditionnel qu'on en développe. Nous pouvons procéder par le repérage de matrices à partir de la graphie à laquelle nous accéderons et qui porte un topo verbo-existential. Si le procédé en question n'est pas en phase avec ce que nous nous proposons, c'est parce que la notion même de texte est académiquement impropre et que ce même procédé ne peut se présenter comme le porteur de l'objet de savoir répondant aux préalables de l'étude.

«La notion de texte implique que le message écrit est articulé comme le signe : d'un côté le signifiant (matérialité des lettres et de leur enchaînement en mots, en phrases, en paragraphes, en chapitres), et de l'autre le signifié, sens à la fois originel, univoque et définitif, déterminé par la correction des signes qui le véhiculent.»²⁴¹

Les neuf points que nous avons cités nous permettent de fermer les ouvertures conceptuelles induites par l'usage de la réflexion (du moins par ce que nous offre la langue).

²⁴¹ BARTHES, Roland, « *Théorie du texte* », Encyclopédie Universalis, 2010.

Les pactes de lecture permettent de freiner les prétentions signifiantes du sujet – oscillant entre le désir de tout historiciser et celui de fuir à soi- et de donner au communautés lectorales la possibilité de travailler sur des espaces travaillables. Or, celui, encore une fois, donne raison à l'Histoire qui vient écraser la contingence. Les limites de la lecture sont à situer ni non l'objet, ni dans le sujet : les deux entités situées dans une dualité qui a fécondé l'Histoire de la pensée. Elle se situe dans la confusion des catégories qui pèsent sur l'imaginaire scientifique sans qu'elles ne soient formalisées.

3] Une version déshistoricisée de l'Existence

Opérant sur le texte, que l'on considère plutôt comme chantier où pourraient se réformer et la langue et la littérature, nous nous donnons pour tâche d'expliquer les concepts par lesquels nous opérons. Toute opération dans le texte littéraire semble tenir en compte deux déterminants : les structurants (généralement la langue réfractaire) et les déstructurants (les ouvertures fécondes). Mais est-ce que la langue littéraire peut s'analyser par la négation des formes établies de l'énoncé littéraire pris dans le giron des réflexions dont les centres ont créé des corporations hypertrophiées ?

3-1- Pour la réforme de la langue

Il est évident que le texte, tel que produit par les instances historiques, ne peut se constituer comme objet de savoir pur, en ce sens que la totalité – exigence capitale pour la réalisation d'un travail académique- ne peut se constituer. Cela se justifie par les limites créatives de la méthode et des outils employés. L'objet et le sujet se confondent, et, il devient nécessaire de rendre au texte sa vraie définition. Nous considérons que la matière par laquelle s'opère la recherche ne peut être qu'un moyen malléable par ce qu'elle-même contient. L'on ne fait de recherche sur la langue que par la langue. Le topo traditionnel où l'acte d'analyse oppose le sujet à l'objet n'est plus capable de rendre l'action du critique (structuraliste) faisable. L'analyse ou la critique d'un texte n'invite qu'à plus de discours et ne fait que renforcer les liens de connivence générée par la particularité que représente le texte (son étude). Il est d'une légèreté effarante le fait de réduire le texte à la matière graphique, non que l'auteur se soit intensément investi dans le texte qu'il a écrit, mais c'est parce que l'écrit (la production linguistique) ne se limite pas à la définition qu'il recèle et qu'il réussit à nous faire accepter en se jetant dans les diverses catégories fournies par la linguistique et la grammaire. Il n'y a pas d'énoncés fermés, car tout énoncé est le produit d'une opération à partir de laquelle il est possible de fermer une infinité d'énoncés,

lesquels ne sont pas dans l'obligation de s'inscrire dans le registre des discours valides. C'est à partir de cette vision que la police du discours (la grammaire) perd son statut et le contrôle qu'elle exerce sur l'énonciation. Le lecteur se construit sa propre vision du texte. Il collabore dans la production de sens.

« La structure du texte et celle de l'acte de lecture sont donc complémentaires pour donner lieu à la communication. Celle-ci se produit lorsque le texte devient le corrélat de la conscience du lecteur. Ce transfert du texte au niveau du lecteur est souvent considéré comme une opération dont le texte seul a la charge. »²⁴²

Pour mettre l'accent sur ce que l'on appelle le contrat de lecteur, Iser ajoute :

« L'auteur et le lecteur prennent donc une part égale au jeu de l'imagination, lequel de toute façon n'aurait pas lieu si le texte prétendait être plus qu'une règle de jeu. La lecture ne devient un plaisir que si la créativité entre en jeu, que si le texte nous offre une chance de mettre nos aptitudes à l'épreuve. Il est certain qu'il y a des limites à cette productivité, et celles-ci sont transgressées si tout nous est dit trop clairement ou pas assez précisément. »²⁴³

Par ailleurs, le texte narratif n'a pas vocation de se constituer comme le porteur d'un savoir que l'on pourrait affilier à un domaine scientifique. Les voix narratives qui font mouvoir le texte littéraire ne proviennent pas d'une identité historique, c'est-à-dire qu'elles se coupent de tout ordre socio-historique et qu'elles ne peuvent, du coup, se donner une identité. Fabriquées par l'auteur, ces voix sont la propriété des discours émis par la communauté, elles ne sont néanmoins pas représentatives d'un quelconque sujet extra-académique. Si l'on veut fabriquer une notion traitée dans un texte, il faudra que l'on s'assure des limites de cette même notion. Les fausses transpositions sont le terrain privilégié de certaines chapelles universitaires. « Eikhenbaum écrit : « Pas une seule phrase de l'œuvre littéraire ne peut être, en soi, « une expression » directe des sentiments personnels de l'auteur mais elle est toujours construction et jeu... » (TL, p. 228) »²⁴⁴

Le texte littéraire est certes cet espace discursif où le discours est biaisé par la conversion du je aux diverses postures pronominales et la fondation d'un temps fictif qui renvoie à une extériorité à la fois totalitaire et parallèle au temps subjectif ; mais cet espace n'est accessible au lecteur (qui peut parfois être l'auteur lui-même) que par l'intermédiaire de facteurs qui vont à l'encontre de l'érosion sémantisante et de l'ontologisation garante des sens établis à la naissance du mot. Comme il y a toujours une possibilité d'intégrer le mot dans les machines productrices du sens, il est évident que les groupes sémantiques créés ne font que se joindre au vide épistémologique qui renvoie à toute unité sémantique.

²⁴² ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Liège, Pierre Mardaga, 1976, p. 197

²⁴³ Idem, pp. 198-199.

²⁴⁴ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, 1971, p. 10

Parler d'un arbre peut ne pas renvoyer au référent, mais ce renvoi peut expliquer le poids de l'idéologie dans la construction des significations. Il ne nous est pas permis de considérer le livre (et les significations qu'il recèle à travers le texte qu'il contient) comme moyen garant de significations figées. En dépit de tout ce qu'il prend comme énoncés fermés, le texte littéraire n'a pas vocation de dire le réel sans que cette vocation ne passe par les biais linguistiques accordés par des modalités de discours rendus opératoires par l'Histoire. Pennanech Florian écrit :

«...si l'objet de la lecture se veut restreint à une échelle minimale, l'opération de lecture elle-même paraît d'emblée marquée du sceau de la totalisation. S'il n'est jamais question de saturer l'horizon de la compréhension des textes commentés, du moins s'agit-il de balayer l'ensemble des niveaux d'interprétation possibles pour ces objets. »²⁴⁵

Le dépassement du je narratif par l'instance narrative nous renseigne sur la capacité de la texture à se former dans une narrativité pure. Le jeu des voix fait que les énoncés produits ne soient porteurs que d'opinions mineures. Réduit à être le carrefour d'énoncés propres à la textualité, le texte littéraire ne peut pas se faire une place dans les rôles historiques du discours, en ce sens que les énoncés produits dans un texte littéraire ne reprennent pas les traits constitutifs d'une identité telle que perçue par les organes socio-historiques. Le rapport de la réalité au texte est mis en examen dans le passage suivant : *« Une des principales questions qui se posent au lecteur de littérature est celle des rapports du texte avec le réel. [...] Si l'on excepte une bonne partie de la poésie, la référence au monde extérieur est généralement ressentie comme nécessaire. Aussi le texte fournit-il des repères souvent précis de lieu, de temps, d'objets et de formes, parfois accompagnés de noms propres très exacts permettant la vérification. »²⁴⁶* Le topo énonciatif se trouve amputé de ses éléments constitutifs, entre autres l'énonciateur. Et, c'est dans cette optique que le texte peut être considéré comme entité éligible à l'examen critique. Commentant le travail de théorisation mené par les formalistes et par les marxistes, Souiller et Troubetzkoy écrivent : *« Marxisme et formalisme russe réintroduisent la dimension temporelle. La littérature redevient une histoire, mais de manière biaisée et aliénante. »²⁴⁷*

Nous estimons que le texte doit être soumis à l'analyse, non en tant que totalité capable d'être questionnée par la critique, mais en tant qu'objet créé par les instances socio-historiques. Pour rendre plus claire notre vision, nous dirons que notre attention sera portée sur les fragments générés par un processus de sémantisation. Cela est capable d'être

²⁴⁵Pennanech Florian, « Tout peut être dit » Critique et totalisation dans Microlectures et Pages et Paysages, Dossiers Complication de textes, Septembre 2010, revue LHT. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.fabula.org/lht/3/Pennanech.html>

²⁴⁶MILLY, Jean, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, (fac. Littérature), 1992, p. 57.

²⁴⁷Souiller Didier et Troubetzkoy Wladimir, *Littérature comparée*, Paris, PUF, 1997, p. 26

fait, en dépit de toutes les structures établies (noms, syntaxe, etc.). C'est plutôt contre les structures formantes de la logique textuelle que le processus de sémantisation doit être mené. Nous ferons des structures établies le moyen de créer des sens en dehors de ce qu'impose l'Histoire. En un mot, tous les noms que porte la forme textuelle sont considérés comme des objets (supports) créés par l'Histoire. Les germes narratifs sont à considérer à l'aune de ce qu'est la matrice narrative. Cette matrice est certes multiforme, mais elle peut nous renseigner sur ce qu'est un noyau narratif. Maurice Blanchot écrit à propos de l'œuvre, ce qui suit : « *Le point central de l'œuvre est l'œuvre comme origine, celui que l'on ne peut atteindre, le seul pourtant qu'il vaille la peine d'atteindre.* »²⁴⁸ Dans ce passage, Blanchot insiste sur l'idée que toute œuvre est animée par un noyau inatteignable.

Si nous considérons un texte comme expression littéraire, il n'en reste pas moins que tout texte –de la chronique journalistique aux textes sacrés, en passant par le texte à usage quotidien– contient des germes assertifs et fait appel à l'outillage nécessaire pour voir du présent les extériorités temporelles (passé et futur) et le présent comme décalage du réel. Les personnels qui veillent à la socialisation des idées contenues dans la matière discursive n'agissent pas en entière étanchéité, ni par rapport à la sphère des idées, ni par rapport à l'objet du travail mené. Il est évident que la narration est une manière de rendre le vécu observable par les sujets de l'Histoire. C'est aussi une absence dans un présent capable d'être perçu par les outils de la langue. Différé pour être éligible au rapport, le discours invite les faits à ce qui peut être dit d'un réel dramatisé et pathétisé.

« « Dans le champ si mal déterminé de ce que l'on appelle ordinairement, et confusément, la littérature, le seul lopin auquel on puisse à coup sûr assigner un statut d'art, c'est-à-dire de création, c'est la fiction, dans ses deux modes dramatique et narratif. Tout le reste, orné ou non par le vers, n'est que discours, susceptible, selon les aléas fluctuants de sa réception, de communiquer ou non un sentiment esthétique, mais non déterminé par un critère indiscutable et objectif. » »²⁴⁹

Nous opérons sur le texte, non pour appliquer une quelconque approche, mais pour questionner la matière (indépassable) du texte. Considérant les germes narratifs repérables dans toute texture, nous ferons des textes lus (le corpus de notre travail) le moyen de repérer non des topoï énonciatifs, mais de rendre les énoncés comme porteurs de souches d'épistémologisation que l'on peut calquer sur les questions relatives à notre travail, c'est-à-dire que deux exigences nous lient à notre travail : 1° Se questionner sur les structures figées de la langue. 2° Reprendre des questions existentielles, non telles que données par la métaphysique, mais telles que reprises par la pensée existentialiste.

²⁴⁸ BLANCHOT Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 60.

²⁴⁹ GENETTE, Gérard, *Figures IV*, Paris, Seuil, 1966, p. 325.

Dans un énoncé relevé de l'œuvre de Kateb, de Dib ou de Mammeri, il s'agit fixer les limites signifiantes d'un groupe sémantique, et il sera possible de relever des questions existentielles. En termes de méthodologie, ce sont les énoncés contenus dans le texte qui nous intéresseraient. Nous considérons que les supports qui portent les discours n'ont pas la légitimité de se constituer comme objet de savoir, cela est dû à ce que l'Histoire a pu imposer (notamment techniquement) aux productions intellectuelles. Du parchemin à l'ebook, l'écriture n'a pas pu transcender les impositions historiques. La technique a prévalu, car certaines exigences académiques sont indépassables, en ce sens que l'objet de savoir doit être figé (observable, du moins, par la communauté du travail) et que les méthodes employées doivent tenir compte de ce qui est fondateur de l'espace académique. Michel Butor pense, contrairement aux détenteurs du savoir universitaire, que : « *A une civilisation du livre pourrait fort bien succéder une civilisation de l'enregistrement.* »²⁵⁰

Pour nous, c'est l'énoncé littéraire (tel que désigné par les organes archivants de l'Histoire) qui est l'objet de notre travail. Si nous considérons que le texte ne peut nullement prétendre à une quelconque qualité propre aux différentes tâches académiques, il n'en reste pas moins que des discours que le sujet peut construire peuvent être relevés dans le récit objet de l'analyse littéraire. Nous ne prétendons pas que le texte recèle des significations diverses, mais nous sommes amenés, en tant que lecteurs, à dire que la sémantisation est une tâche que remplit le récepteur du texte. Cette sémantisation procède de ce que la textualité accorde comme marge de création au lecteur. « *...l'œuvre une fois créée ne vit plus que de ses rapports avec son lecteur.* »²⁵¹ écrit Genette. Il reste à savoir si l'unité signifiante est cernable dans des expressions régies par la grammaire, c'est-à-dire qu'il nous revient le fait de désigner le segment signifiant et la forme linguistique qu'il prend. Dire que *le jour s'est levé sur une brise douce*, cela invite à des relectures qui mêlent la pertinence et la répétition. Se limiter à répéter l'énoncé ne pourrait être perçu comme façon de dévitaliser l'énoncé et ses différentes instances, mais c'est le fait de coller au temps (formateur et fondateur) qui fait sa force. La pertinence d'un énoncé ne se réalise pas exclusivement par les reconstructions syntaxiques qui s'imposent. Répéter un énoncé ne signifie pas que celui-ci perd de son énergie signifiante. A chaque fois que nous reproduisons l'énoncé, apparaît une originalité qui se libère du joug linguistique qui pèse sur la fabrication des sens. A propos du concept de pertinence, Roland Barthes écrit :

« La pertinence, c'est –ou du moins ce fut- en linguistique le point de vue sous lequel on choisit de regarder, d'interroger, d'analyser un ensemble aussi hétéroclite, disparate, que le langage : c'est seulement lorsqu'il eut décidé de regarder le langage du point de vue du sens, et de ce seul point de vue, que

²⁵⁰ BUTOR, Michel, *Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, col Tel, 1964, p. 130.

²⁵¹ GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966, p. 82.

Saussure cessa de piétiner, de s'affoler et put fonder une linguistique nouvelle ; c'est en décidant de ne considérer les sons que la seule pertinence du sens que Trioubetskoï et Jakobson permirent le développement de la phonologie ; c'est en acceptant, au mépris de bien d'autres considérations possibles, de ne voir dans des centaines de contes populaires que des situations stables, récurrents, brefs des formes, que Propp fonda l'Analyse structurale du récit. »²⁵²

3-2- Opérer contre les objets établis

Méthodologiquement, nous nous donnons comme moyen d'opération la fragmentation des énoncés donnés dans le texte. La faillibilité de la grammaire pourrait être perçue par le repérage d'énoncés produits par les voix narratives (c'est-à-dire l'assujettissement de toute tentative d'analyse à l'autorité de la grammaire). Le repérage d'une problématique existentielle que nous nous sommes fixée est passible. Les fuites sémantiques que l'on peut constater dans un texte, c'est l'origine du discours qui en est la cause, c'est-à-dire que la possibilité de rendre la littérature ésotérique n'a pas réussi, et c'est dans ces brèches que la construction des sens, menée par des néophytes, se fait. Elle-même langage, la littérature ne parvient pas à s'inscrire comme objet d'étude classique, où le sujet examine l'objet ; il arrive que l'objet et le sujet s'interfèrent et qu'ils fassent de leur représentation une polémique. Si les formalistes ont réduit la matière à analyser à sa seule forme, ils n'ont toutefois pas dénié à la langue, celle qui est extérieure au texte examiné, son pouvoir de rendre à la conceptualisation son champ d'analyse. Pour comprendre la démarche par laquelle agissent les formalistes, l'on peut citer le passage suivant :

« En 1925, Eikhnbaum dresse un bilan des années 1916-1925 (« La théorie de la méthodes formelle », Théorie de la littérature, p. 31-75). Le problème essentiel, affirme-t-il, n'est pas celui de la méthode, mais celui de « la littérature en tant qu'objet d'étude ». Une matière concrète suggère des principes théoriques ; la théorie est une « hypothèse de travail à l'aide de laquelle on indique et on comprend les faits ». La méthode formelle est « une science autonome ayant pour objet la littérature considérée comme série spécifique de faits », à partir des qualités intrinsèques des matériaux littéraires ». Elle rompt donc avec l'esthétique, la science du Beau, la philosophie, les interprétations psychologiques et esthétiques des œuvres... »²⁵³

Si le contexte est circonscrit par des signes socio-historiques, il est difficile, par ailleurs, de réduire la langue à un quelconque espace, ni à une quelconque opération. C'est

²⁵² BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 38

²⁵³ TADIE, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, Belfond, 1987, p. 18

de cela que découle la nécessité de désespérer de fonder une science du texte. Toute lecture du texte engendre un autre processus de cognition, laquelle cognition ne peut prétendre à une légitimité. Genette écrit : « *J'envisage la relation entre le texte et son lecteur d'une manière plus socialisée, plus ouvertement contractuelle, comme relevant d'une pragmatique consciente et organisée.* »²⁵⁴ Le sujet est capable d'user de la langue, laquelle ne peut se circonscrire dans l'Histoire. La langue est repensée aussi bien pour ses rôles intrinsèques que par ses modes de fonctionnement. L'on peut lire, à propos des choix méthodologiques opérés par les adhérents des nouvelles écoles de la critique littéraire, ce qui suit :

« Il n'est pas question de retracer l'histoire de la linguistique structurale, mais de montrer comment quelques études-phares ont exercé une influence considérable sur la critique littéraire, comment aussi elles n'ont rien perdu, à être imitées, développées ou reniées, de leur force –celle des maîtres. Cette histoire, Benveniste la résume en quelques lignes (« Structure » en linguistique, in Problèmes, p. 93) : « La notion de la langue comme système était depuis longtemps admise de ceux qui avaient reçu l'enseignement de Saussure, en grammaire comparée d'abord, puis en linguistique générale. Si on y ajoute ces deux autres principes, également saussuriens, que la langue est forme, non substance, et que les unités de la langue ne peuvent se définir que par leurs relations, on aura indiqué les fondements de la doctrine qui allait, quelques années plus tard, mettre en évidence la structure des systèmes linguistiques. » Le principe essentiel est donc « la langue constitue un système dont toutes les parties sont unies par rapport de solidarité et de dépendance. Ce système organise des unités, qui sont les signes articulés, se différenciant et se délimitant mutuellement. La doctrine structuraliste enseigne la structure du système à travers les relations des éléments [...] et montre le caractère organique auxquels la langue est soumise. » Que l'on remplace le mot « langue » par « œuvre littéraire », et l'on voit tout de suite comment pareille méthode peut, d'autant que l'œuvre est langage, s'appliquer à la littérature. »²⁵⁵

Le savoir que nous espérons repérer dans un texte semble être condamné à se limiter aux formes vides et athématisantes des unités matérielles auxquelles nous donne accès la textualité. Formes vides, parce que les efforts menés par les structuralistes sont développés par le souci d'exploiter l'outillage fourni par les études scolastiques ayant trait à l'analyse littéraire –laquelle tâche est dévolue à l'école. Les études littéraires ne font appel –celles qui disent se contenter de l'analyse interne du texte –à un outillage technique qui se donne la légitimité d'émettre des opinions considérées comme neutres vis-à-vis du

²⁵⁴ GENETTE, Gérard, *Palimpsestes La littérature au second degré*, Paris, Seuil, col essais, 1982, p. 19

²⁵⁵ TADIE, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, Belfond, 1987, pp. 185- 186

texte analysé. Ce sont les formes travaillées qui intéressent les critiques ayant émergé durant les années soixante. Dans les divers textes qu'il avait écrits, Genette n'a pas manqué de se réserver le droit de procéder par des techniques issues de la tâche de recomposition de l'espace conceptuel qu'il a effectuée.

« *L'opposition va jusqu'aux propriétés formelles. L'écriture de Cohen est synthétique et son livre se veut transparent. Les textes de Genette sont, à l'inverse, analytiques, descriptifs et, pour ainsi dire, opaques : ils ne renvoient pas à un sens qui en serait indépendant, la forme choisie est la seule possible.* »²⁵⁶

Le travail peut paraître comme une synthèse qui concourt à ressouder les fragments textuels et conceptuels qui se trouvaient dans la menace d'être effacés des annales de l'Histoire.

Nous pouvons prendre deux exemples de notre corpus.

« *Autour d'eux l'assistance grandissait. (p.73)...Omar l'écouta dans un recueillement quasi religieux. (p. 86)...Je sais voir ses défaillances, ses erreurs...être lucide ?* »²⁵⁷

« *Quelle que soit la pensée du collègue, il y a désormais rupture. (p. 39)...Il est clair que les Français défendent âprement leurs droits sur l'Algérie. (p. 157)...Pour ce qui est de l'Algérie, on verra après. (p. 211)* »²⁵⁸

Les deux exemples nous donnent accès à des pistes épistémologiques, lesquelles démontrent que le lexique de la critique littéraire peut être sujet à refonte, car l'analyse traditionnelle se mène par l'établissement de liens, dicté par des logiques essentialisantes. Autrement dit, les réflexes liés à la lecture ne sont autorisés que par les corps qui tiennent une légitimité qu'ils disent irréfutable. Dans les deux exemples, les liens peuvent donner lieu à des sens qui ne sont pilotés par aucune morale. Pour le premier exemple, les souches signifiantes pourraient apparaître, si les liens traditionnels étaient réduits : le creux d'où peut surgir le sens peut facilement être incarné par un être narratif (qu'est, dans ce cas, Omar) et laisser l'imaginaire se libérer de l'emprise des morales consenties. *L'assistance grandissait* : cette expression atteste que le pouvoir de la grammaire s'étend sur le façonnage des sens tels que pouvant revenir dans les espaces symboliques. « *On l'accueillait dans un recueillement quasi religieux* » : Le *On* est un indéfini dont la grammaire a monopolisé l'identification, alors que *le recueillement* est un acte dont la forme tend vers un psychisme dont la spatialité est autre que celle de l'inscription des faits socio-historiques. Dans le second exemple, Les fêlures que réussit, à son corps défendant, la

²⁵⁶ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 42.

²⁵⁷ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Bouchène, 1989, pp.

²⁵⁸ FERAOUN, Mouloud, *Journal*, Paris, Seuil, 1962, pp. 39-157-211.

cursivité attestent que les rapports entre les entités texto-narratives peuvent fonder des sens constants. *La pensée du collègue* peut, par des analogies psychopathologiques, renvoyer à une autre entité *Les Français* : cela pourrait donner lieu à des catégories grammaticales et lexicales en rupture de ban avec les catégories établies.

3-3- Thématiser pour...clore

La quête d'un sens peut ne pas être l'exclusivité de la thématisation, en se limitant à l'aspect formel des structures d'un discours. Par là nous comprenons que la visée du structuralisme est avant tout éthique puisqu'elle évacue l'examen du contenu, lequel essaime souvent moralistes et idéologues. Un thème n'est que la surface sémantisée du creux lexical, en ce sens qu'il traite une question que nous faisons dépendre de ce qu'elle épargne à soi vis-à-vis de l'Histoire. La critique thématique fait développer les prétentions verbo-phrastiques du texte analysé.

*« Le terme thème vient de la rhétorique, n'est pas équivalent au sujet et se montre assez proche du topos. Etant donné que cette approche, n'est a priori pas formelle, mais range l'art parmi les expériences humaines les plus importantes, elle désigne la substance de l'art dans le fait qu'il crée des sens nouveaux, comme cela ressort clairement de la définition que Jean Rousset donne sur l'œuvre d'art dans *Forme et signification* : « l'épanouissement simultané d'une structure et d'une pensée, l'amalgame d'une forme et d'une expérience dont la genèse et la croissance sont solidaires. »²⁵⁹*

La recherche de sens se fait aux dépens de ce qui est propre aux formes du dispositif énonciatif du texte.

Nous considérons que le savoir que l'on peut repérer dans un texte est coincé dans une posture (laquelle est fabriquée par les tensions idéologiques qui ont déteint sur l'espace académique) où il doit soit se confiner dans un espace à la fois clos et dynamique que représente la langue, soit être sollicité pour être validé par les discours scientifiques. Il est improbable que l'examen d'une notion dans la littérature se fasse sans que des discours externes à l'œuvre ne soient invités à ce même examen. Les critiques littéraires ne peuvent prétendre agir dans l'absolu, car le dispositif dont ils usent est une réflexion sur le texte analysé. Si réflexion il y a, c'est qu'il y a nécessairement un Sujet qui oscille entre une identité individuelle compulsive et un ancrage historique exigé, du reste, par les parcours propres à l'historicisation, entre autres, l'écriture. Michel Butor écrivit :

²⁵⁹ Rousset, *Forme et signification*, pX In Bölcsez Konzorcium, *Introduction aux méthodes des études littéraires*, Budapest, 2006, p. 49

« L'avantage premier de l'écriture est, on le sait bien, de faire durer la parole, verba volant, scripta manent, mais la merveille c'est qu'elle nous permet non seulement de reproduire le discours, de le « passer » une deuxième ou centième fois tout entier, comme un bloc, mais qu'elle fait subsister chacun des éléments de ce discours lors de l'avènement du suivant, laissant à la ²⁶⁰ disposition œil ce que notre oreille déjà laissé échapper, nous faisant saisir d'un seul coup toute une suite. »²⁶¹

Le savoir que l'œuvre peut nous fournir peut être cerné (c'est-à-dire son champ d'action) dans les articulations qui lient les Groupes Linguistiques Signifiants entre eux. Il est appelé à multiplier les liens (types) et à décriper les postures des mots, de sorte que les modes de raisonnement soient fondés et que les raisonnements impurs soient réduits. Il s'agit, exactement, pour nous, de considérer que la structure qui porte un sens soit examinée à l'aune de ce qu'elle représente vis-à-vis de l'autre structure. Certainement, les outils linguistiques nous ont donné l'architecture de la phrase et celle du texte, mais cette architecture n'a pas à être (à se constituer) comme rempart ou entrave contre un réexamen de l'unité (sa nature) signifiante. Si nous osons encore parler d'un compte rendu d'un roman, c'est que nous souscrivons à l'idée de syntaxe et d'ordre, telles que données par les grammairiens. Le roman fait fonctionner les dissidences enclenchées par les brassages vocaliques et les révoltes menées contre les unanimismes. Dans la préface dédiée à l'ouvrage de Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, l'on lit : « Le roman, c'est la vie triomphant de l'idéologie. »²⁶² Les usages scolaires de la littérature se constituent comme déterminants dans l'appréhension des textes littéraires.

Dans l'exigence méthodologique que nous nous fixons, nous nous donnons pour tâche de repenser la capacité de signifiante à l'aune des destructions que peut subir un énoncé constitué par les outils conventionnels de la langue. Pour pouvoir atteindre les noyaux sémiologiques, nous pensons qu'il est nécessaire que l'analyse se fasse en dehors des normes conventionnelles appelées à définir un sens. « En critique littéraire, la « perspective » structurale est, selon le mot de J.-P. Richard, « interrogative et totalitaire 1 ». »²⁶³

Par ailleurs, nous examinerons les liens qu'ont les catégories grammaticales entre elles, en sorte que des significations soient formées en dehors et que les structures figées soient revues. Nous agissons par ce que cette définition de la déconstruction nous offre comme signification. L'on peut lire, à ce propos, ce qui suit :

« La déconstruction, apparue dans les années soixante, s'est construite contre l'herméneutique : à la recherche d'une signification centrale qui organiserait

²⁶⁰ BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 19.

²⁶¹ BUTOR, Michel, *Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, col Tel, 1964, p. 132.

²⁶² BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 19.

²⁶³ DERRIDA, Jacques, *Écriture et différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 12.

toutes les autres autour d'elle, la déconstruction met en valeur une dissémination du sens ; la distinction hiérarchisante entre le sens apparent et le sens caché qui autorise la traduction³ des images par le biais de l'allégorie laisse place à l'idiomatique et à l'indécidabilité du sens. »²⁶⁴

A titre d'exemple *L'enseignement qui nous avait été donné était lourd. Nous n'étions pas conscients* ; cette formule peut générer des significations que les structures canoniques ne figent pas. Par ailleurs, les rapports logiques qui sont garants de l'ordre atemporel du discours peuvent ne pas transparaître dans les liens qui existent au sein d'un énoncé ou d'un texte. La géographie des mots ne rime pas à celle des significations. Cette même géographie tente de donner à la tâche sémantisante toutes les chances pour aboutir. Les combinaisons qui peuvent être entreprises ne sont que des degrés horizontaux, notamment dans la sémantisation, de l'énoncé de base. Cet énoncé de base n'a pas de légitimité sémantique originelle. Lui-même est issu d'une absence épistémologique, car il ne s'agit pas d'une fondation discursive pure. Il est évident que tout énoncé contient des signes de subjectivité, mais cette subjectivité, si elle est poussée à se manifester, doit se soutenir de l'action argumentative. Or, tous les énoncés fermés que l'on peut trouver dans un récit partent d'une identité discursive indéfinie. Le récit littéraire ne fait que fonctionner les interactions verbales qui émanent de l'a-texte.

« Le récit littéraire, qui est une parole médiatisée et non immédiate et qui subit en plus les contraintes de la fiction, ne connaît qu'une seule catégorie « personnelle » qui est la troisième personne : c'est-à-dire l'impersonnalité. Celui qui dit je dans le roman n'est pas le je du discours, autrement dit le sujet de l'énonciation, ce n'est qu'un personnage et le statut de ses paroles (le style direct) leur donne une objectivité maximum, au lieu de les rapprocher du sujet de l'énonciation véritable. »²⁶⁵

L'on ne peut parler de narrateur, ni d'auteur, car le fait de nommer un narrateur signifie que toutes les actions sont menées autour d'une autorité discursive, elle rend par ailleurs les faits narrés capables de se fédérer autour de ce qui est le moteur du discours : la thématique. L'on peut déceler dans le texte narratif la voix de l'auteur, laquelle voix peut transcender les désignations que la technique littéraire a pu intégrer dans son lexique. L'énoncé *Un enfant n'est rien par lui-même*²⁶⁶ ne contient pas de signe subjectif manifeste, il peut ne pas être attribué au narrateur, car l'instance énonciative est antérieure au fait littéraire. L'on peut dire qu'il s'agit de l'intrusion des voix socio-historiques dans le

²⁶⁴ Jérémie Majorel, « Derrida et Starobinski, « critiques » de Blanchot ? », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 13 | 2007, mis en ligne le 22 janvier 2009, consulté le 24 novembre 2013. URL : <http://traces.revues.org/317> ; DOI : 10.4000/traces.317

²⁶⁵ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 39.

²⁶⁶ CAMUS, Albert, *Le premier homme*, Paris, Gallimard, 1994, p. 222.

récit. Les faces par lesquelles se manifeste l'idée dite ne trouvent de capacités à s'inscrire dans un technicisme hégémonique. La raison en est que le récit n'a pas une identité pure, il y a lieu de constater que les germes du discours socio-historique sont présents dans le récit. Le texte narratif est, dans ce cas, un entrelacs de segments, lesquels ne renvoient pas à ce que l'on désigne comme texte narratif (ou narration, tout court) des énoncés assertifs qui ne renvoient pas à l'une des voix relevant du texte analysé peuvent être désignés comme extérieurs et peuvent être désignés comme le produit des faces grapho-verbales de la présence historique. L'Histoire ne peut se réduire à ce que les agents du Verbe fabriquent comme réalités et comme modes de réalité. Sans prétendre pouvoir faire des scissions sur le tracé écrit l'on peut dire que les énoncés assertifs sont extérieurs à la narration et, du coup, ils peuvent ne pas se réclamer d'une quelconque présence inaliénable dans le texte narratif. Pour rendre notre vue plus claire, nous dirions que la dichotomie établie par Benveniste (récit/discours) peut se voir dans les textualités qui sont objet d'étude pour les théoriciens de la matière littéraire. La dichotomie en question n'est pas facile à être établie, car, dans toute textualité il y a des énoncés extérieurs à la logique narrative. Ces énoncés n'ont pas vocation de relier l'énoncé littéraire à ce qui est historique, le je parlant est détaché de toute désignation socio-historique capable de justifier le dérapage de la discursivité. Le dire littéraire est, de ce point de vue-là, une absence historique que les dialogues ne pardonnent pas. L'apparition de je est parallèle à l'idée de responsabilisation du locuteur. « *Sous ses diverses modulations, je est toujours présent, portant la parole d'un individu et/ou d'un groupe.* »²⁶⁷ L'on peut lire par ailleurs ce qui suit :

« *Dans la fiction, nous avons affaire non à des énoncés de réalité, mais à des énoncés fictionnels dont le véritable « je-origine » n'est pas l'auteur ni le narrateur, mais les personnages fictifs –dont le point de vue et la situation spatio-temporelle commandent toute l'énonciation du récit, jusque dans le détail grammatical de ses phrases, et a fortiori du texte dramatique.* »²⁶⁸

Nous pouvons relever deux exemples.

« *Ouali put admirer combien elle avait la taille fine.* »²⁶⁹

« *J'aurais voulu ne pas être kabyle, parce que, dans mon cas particulier, il était possible d'opter.* »²⁷⁰

Dans les deux énoncés la tendance à la thématization est avérée, mais l'absence des formes est tout aussi questionnante que l'est la thématization. Dans le premier énoncé, le

²⁶⁷ MITTERAND, Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 22

²⁶⁸ GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, col Poétique, 1991, p. 22

²⁶⁹ MAMMERI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 103.

²⁷⁰ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 137.

rapport sentimental ne peut pas masquer le questionnement fondamental sur la réalité et l'impact des mots. Certaines catégories grammaticales peuvent laisser l'imaginaire s'introduire dans la formation d'espaces épistémologiques. Pour le second exemple, le rejet de soi, qui peut se voir comme la thématique existentielle capitale de l'énoncé, tire vers l'avant la question liée à l'organisation sémantisante des catégories subjectivisées de l'énoncé : *ne pas être kabyle* est un énoncé qui nous renseigne sur le rapport de la langue à la négation, notamment la négation de soi, laquelle est impossible d'être menée en dehors de la langue, qui, dans ce cas, devient l'instrument de la fuite idéologique.

3-4- Les sens de l'origine libérante

Les sens qui nous sont offerts par le texte littéraire ne sont pas capables d'être repérés sans que des champs disciplinaires et des approches ne s'invitent à la réflexion. Si, par exemple, l'on veut examiner le statut social tel qu'exploité par un auteur c'est que nous devons nous référer à ce que la société fabrique comme images et de ce que les penseurs (qui n'appartiennent pas forcément à la littérature) produisent comme idées. « *L'essence du roman en tant que forme se situait au début de dans sa référence directe à la vie contemporaine.* »²⁷¹ L'intrusion des sciences logiques dans la lecture des textes littéraires peut ne pas se mener à travers un prisme académique, en ce sens que tous les discours produits sur la littérature transforment le sens initial du texte. L'exploration du texte littéraire demande que les niveaux linguistiques soient visités. La linéarité (une syntaxe horizontale) semble inopérante sur la matière linguistique qui fait la littérature. Tenter de questionner les plus petites unités signifiantes du texte est le moyen par lequel nous pourrions reconstruire les sens sans tenir compte de la norme grammaticale. De ce fait, nous sommes appelé à ne pas suivre les logiques qui ordonnent et qui organisent les sens essentiels du texte.

Il faudrait questionner le mot, de sorte qu'il soit coupé (dans le sens ontologique) de ses décors historiques. Dans ce cas, il faut que la composition de l'énoncé minimal soit sujette à la critique. La déconstruction de l'énoncé (constitué comme porteur d'un sens qui fait convention) peut nous guider vers l'établissement de sens que l'on peut archiver. Le mot peut avoir un sens dans l'absolu, mais il peut, par ailleurs, avoir des sens dans les divers contextes dans lesquels il est mis. La pragmatique fait fonctionner les attractions sémantiques que se donne la langue dont l'auteur use. Attaché à la collectivité dont il est

²⁷¹ ROACHE, Joël, *Littérature, société et critique universitaire aux Etats-Unis* In Sociocritique (Claude Duchet), Paris, Nathan, 1979, p. 199.

issu, l'auteur est à cheval avec le monde des lettres et la société. Pour nous expliquer la posture de l'écrivain au sein de l'espace collectif, Maingueneau écrit :

*« L'opinion se plaît à confronter l'écrivain solitaire à la société, à considérer l'œuvre comme ce message qui, selon le mot de Mallarmé, doit « donner un sens pur aux mots de la tribu ». En fait, ce terme de « tribu » convient mieux aux groupes d'artistes qu'à la société. La socialité locale y joue en effet un rôle essentiel. »*²⁷²

En utilisant le mot tribu, le critique dérive vers l'idée de formation d'une collectivité incapable de se séculariser.

Considérant le mot comme la plus petite des unités signifiantes, l'on peut dire que les constructions sémantiques peuvent se passer de ce qui fonde l'unité d'un Groupe Linguistique Signifiant (GLS), en réduisant la composition grammaticale à un rôle plus limité et en consacrant l'absoluité linguistique, en ce sens que la matrice d'un sémantème peut échapper à ce que la norme linguistique impose. Deleuze écrit ce qui suit : *« Pour écrire, peut-être faut-il que la langue maternelle soit odieuse, mais de telle façon qu'une création syntaxique y trace une sorte de langue étrangère, et que le langage tout entier révèle son dehors, au-delà de toute syntaxe. »*²⁷³ Dans ce passage, il nous paraît être clair l'idée qui consiste à réduire le pouvoir de la norme grammaticale dans la fabrication du sens. La matrice sémantique peut, par ailleurs, être habillée par les sens historiques. Mais ce qui nous importe, c'est le déshabillage du mot des ajouts grammaticaux, car nous estimons que la génération sémantique, lexicale ou des procédures linguistiques (en général) passe par un travail d'archéologie, dans le sens de rendre aux unités signifiantes le droit d'être revisitée et le droit de se placer dans l'énonciation amorcée par l'Histoire. Questionner la plus petite des unités signifiantes, c'est, par subjectivation, rendre à la langue sa capacité de dissertation et de production intellectuelle. L'on sait, depuis quelques années, que l'énoncé est une construction linéaire et horizontale qui se réalise grâce à l'appui de la grammaire (syntaxe), mais cette horizontalité –disons les deux caractéristiques- ne peut nous empêcher de rendre explorable la face physique de ce même énoncé. C'est-à-dire que des fragmentations doivent être opérées, et ce, afin de donner à l'énoncé toutes les possibilités de signifiante que peut réclamer tout énoncé. Nous savons que le texte ne cache rien en matière de signifiante, mais nous savons que le sujet est capable de lire, d'interpréter et d'exploiter lexicalement le texte lu. La matière linguistique est figée, c'est la psyché du lecteur qui se met en branle pour fabriquer des sens.

²⁷² MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire Énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 29.

²⁷³ DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, pp. 16-17.

« Le texte, comparable à la partition d'une œuvre musicale, doit être interprété par des lecteurs pourvus d'aptitudes différentes. Une phénoménologie de la lecture doit expliciter la compréhension. Nous ne sommes pas capables de saisir le texte d'un seul coup comme dans le cas de la perception d'un objet où, même si nous ne percevons pas l'objet dans son ensemble dès le premier abord, nous l'avons du moins du moins tout entier devant nous. »²⁷⁴

Le sens est la face que l'Histoire accorde à l'énoncé. Chaque énoncé reprend des traces d'une verbalité qui ne veut pas être apte à agir contre une norme décidée par les usagers de la langue, lesquels reçoivent les directives de la police linguistique, en ce sens que la validation d'un énoncé (le considérer comme conforme à la norme) ne peut être faite que si les grammairiens accordent une autorisation aux usagers de la langue. L'on peut lire, à propos, du rapport de la syntaxe au sens, ce qui suit. *« La question que pose l'analyste de la langue, à propos d'un fait de discours quelconque, est toujours : selon quelles règles tel énoncé a-t-il été construit, et par conséquent selon quelles règles d'autres énoncés semblables pourraient-ils être construits ? »²⁷⁵* Dans l'opération de validation, les branches de la linguistique sont écartées ; car, pour les grammairiens, seule l'architecture de la face visible importe. Si nous nous astreignons à comprendre que la linguistique est l'héritière hérétique de la grammaire (scolaire), nous serons dans l'obligation de nier les problématiques (en tout cas, leur légitimité) que pourraient constituer les diverses branches de cette discipline qu'est, dans notre cas, la linguistique ; cela ne concerne que le fait de validation.

Si la grammaire est appelée à nous offrir les procédés de validation, il est tout naturel que ce qu'elle nous accorde soit appelé à être pris dans le seul but de comprendre et non de condamner. Il est par ailleurs légitime de considérer que les analystes (les lecteurs), qui se sont fixé la grammaire comme seuil de critique interne de l'énoncé, privilégient la tendance sémantisante, par laquelle les faces signifiantes peuvent être repérées. Nous considérons, dans notre travail, que les normes auxquelles sont soumis les énoncés se situent entre deux contraintes : la linéarité grapho-physique des sens et la verticalité infinie et constamment signifiante des faces verbales (inscrites dans les processus historiques).

« Je voudrais montrer que les « discours », tels qu'on peut les lire dans leur forme de textes, ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre, un pur et simple entrecroisement de choses et de mots : trame obscure des choses, chaîne manifeste, visible et colorée des mots ; je voudrais montrer que le discours n'est pas une mince surface de contact, ou d'affrontement de contact, ou d'affrontement, entre une réalité et une langue, l'intrication d'un lexique et d'une expérience ; je voudrais montrer sur des exemples précis, qu'en

²⁷⁴ ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Mardaga, Bruxelles, 1976, p. 199

²⁷⁵ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 39.

analysant les discours eux-mêmes, on voit se desserrer l'étreinte apparemment si forte des mots et des choses, et se dégager un ensemble de règles propres à la pratique discursive. »²⁷⁶, écrit Michel Foucault dans *Archéologie du savoir*.

Par ailleurs, il est à signaler que les sens que l'on peut repérer dans un texte ne peuvent nullement être un objet de savoir circonscrit, car (comme nous l'avons signalé) les fuites constatées dans la face physique de l'énoncé ne donnent nul accès au sens (à sa réalisation) ; elles peuvent, par ailleurs, ne pas répondre à ce que l'exigence matérielle de sémantisation impose comme démarches. Merleau-Ponty écrit : « *Le sens est par delà la lettre...* »²⁷⁷ Le flou qui entoure les discours (l'identité) du texte littéraire – intrinsèques au texte littéraire – nous révèle les limites de notre analyse. Ce sont les instances chargées de fixer les significations qui se révèlent être défailtantes. La lecture, l'opération par laquelle passe toute tentative de déchiffrement du texte, déploie des dispositifs d'analyse qui ne convergent pas forcément sur des lectures qui feront consensus au sein des groupes lectoraux. L'on peut lire, à ce propos, ce qui suit :

«Le propre de certaines œuvres d'art est de survivre à leurs créateurs. Un roman n'est pas un objet dépourvu de toute vie une fois qu'il a été lu. On pourrait dire que ce n'est jamais un objet complètement mort. Il n'en a que les apparences. Ceci, parce qu'il sera lu encore par d'autres lecteurs et parfois, bien plus tard que les premiers. Une nouvelle lecture lui redonne vie. Elle réanime les signifiants, attribue un sens aux signifiés qui peut différer de celui d'une lecture antérieure. « Les mêmes romans sont lus de plusieurs manières différentes (...) », constatent Jacques Leenhardt et Pierre Jozsa, « les lecteurs eux-mêmes, d'une certaine manière, 'écrivent' ou 'récrivent' à leur propre usage le 'roman lu' de telle sorte que ce qu'ils tirent du roman, ce qu'ils en font ne dépend pas tant du texte du roman que de leurs propres structures psychiques et idéologiques »²⁷⁸ ». D'une manière générale, la lecture d'un roman reste quelque chose de très personnel. »²⁷⁹

D'abord, les écoles (hégémoniques, notamment celles où le savoir est surveillé par un personnel, qui valide ces mêmes savoirs) qui ont une existence effective sur la scène académique prétendent être capables de contrôler tous les discours, et ce, non en les traduisant comme matrices de conceptualisation, mais en les soumettant à ce qu'imposent les discours produits par ce que l'on pourrait appeler les instances savantes. Ensuite, les lecteurs, qui, parfois dépassant les structures essentielles de l'énoncé, fabriquent des sens

²⁷⁶ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 66

²⁷⁷ MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 43

²⁷⁸ LEENHARDT, J et JOZSA, P, *Lire la lecture*, Paris, Le Sycomore, 1982, p. 35. In BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, p. 59

²⁷⁹ BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, p. 59

incapables d'être validés par la doxa. Ces significations, allant souvent à contre-courant de l'idéologie ambiante, sont rejetées et considérées comme non conformes à ce que les présences historiques du discours peuvent légitimer. Entre le harcèlement commis par la grammaire et la liberté qu'accordent les diverses modalités de lecture, la frontière peut paraître mince. Or, la grammaire ne peut prétendre contrôler l'énoncé que sur le plan formel. Et c'est cette posture qui nous rend capables de formuler l'hypothèse selon laquelle la signification (la tâche de sémantisation) ne peut s'accomplir que contre les normes formulées par le personnel idéologique de l'immédiat. Nous entendons par idéologie toute tentative réussie de donner corps à une abstraction, cela se faisant à partir de choix (arbitraires) de la fondation argumentative.

Il s'agit, pour nous, de revisite, les significations indéterminées et a-historiques de la composition que nous avons pu retenir lors de la signification a-sémantisante du texte objet de notre étude. Les sens relevés devraient être classés par le rapport qu'ils ont avec l'existentialité et la manière dont celle-ci est exposée. Nous estimons que la métaphore n'est qu'un procédé technique qui nous permet de rendre la signification à la fois matérielle et conventionnelle. Lire un texte, c'est le rendre capable de s'inscrire dans les phases historiques des significations informelles, et ce, en le détachant de tous les technicismes et de toutes les impositions que peut donner un champ disciplinaire.

Nous pouvons prendre deux exemples.

« *Quel étrange pays où chaque fourré semble recéler une menace, un danger !* »²⁸⁰

« *Les rayons du soleil, le jeu de la lumière et de l'ombre accentuent les reliefs et font naître l'illusion.* »²⁸¹

Les deux exemples renvoient à des sens qui donnent à l'Histoire d'être face aux reliefs de la signifiante imprévue. Si la procédure technique est hégémonique, vu ce qu'elle a réussi face aux corps lectoraux, il n'en reste pas moins que les sens, donnés comme la résultante du compromis physico-symbolique, sont décelables contre le technicisme. Le mot *soleil* est un creux né de la poétisation passionnelle du réel, lequel peut être repensé par le réexamen des lexiques. *Les rayons du soleil* : cette expression veut dire que le soleil dégage de la lumière et que cette lumière se voit à travers des rayons ; cela est fort réfutable, car le soleil n'est pas, pour le sujet humain, forcément source de lumière et que *l'illusion* n'est pas non plus un état dépressif suivant la jouissance par le côtoiement de la nature. Il y a une confiscation de la parole autorisée par les forts (qui se disent rationalistes) et un contrôle des états réfractaires considérés par les techniciens de l'esprit comme des états psychopathologiques.

²⁸⁰ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 11.

²⁸¹ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaia, Talantikit, 2002, p. 37.

3-5- Les dérives de l'a-lecture

Le parcours de lecture des œuvres a été marqué par des choix et des conceptions qui n'ont pas été une marque d'unanimité, car l'œuvre ou le texte lus ne reprennent que des généralités que certains organes liés au savoir décrètent valides. Tenter de comprendre le phénomène de la lecture, nous donnerons la définition de l'herméneutique, laquelle est censée relever les sens intrinsèques à un objet d'étude. L'on peut lire ce qui suit :

« L'herméneutique cherche à élucider le phénomène de la compréhension et de l'interprétation de ce qui est compris. Or, « c'est l'interprétation qui produit entre l'homme et le monde une médiation toujours inachevée, et dans cette mesure la seule et véritable donnée immédiate est que nous comprenons quelque chose comme quelque chose »²⁸². »²⁸³

Si nous nous mettions à examiner de près les espaces dans lesquels sont incluses les réactions faites à l'encontre des textes lus, nous comprendrions que les comptes rendus, les notes et les fiches de lecture, les résumés scolaires et les émissions littéraires diffusées par les chaînes de télévision ont tendance à réduire la texture littéraire à de simples commentaires répondant au besoin de l'instant. Nulle lecture ne peut prétendre pouvoir reprendre tout ce que l'auteur a imaginé et écrit.

« « Un texte, écrit Derrida, n'est un texte que s'il cache au premier regard, au premier venu, la loi de sa composition et la règle de son jeu. Un texte reste d'ailleurs imperceptible. » La tentative de « saturation sémantique » de l'œuvre est disqualifiée, vouée à l'échec. Derrida en conclut à la non-pertinence de toute préface par rapport auquel elle introduit. »²⁸⁴

La profusion des voix et l'échec considérant de l'identification nous renvoient à ce que la philosophie structuraliste a pu construire comme paradigmes (plutôt préalables) à l'analyse des textes. Tous les clivages produits par les corporations de lecture sont perçus comme éléments fondateurs de la lecture. Le plus marquant c'en est le rapport de l'interne à l'externe. Ce rapport a alimenté toutes sortes de polémiques et rendu l'espace académique scindé en deux corps idéologiques l'un croyant que l'énoncé littéraire est inéligible à la pureté et à l'autonomie, l'autre prônant une création conceptuelle interne au texte. Nous considérons le texte comme unité cohérente capable de produire des significations, lesquelles significations sont profitables non à l'œuvre elle-même, mais à

²⁸² GW 2, *Hermeneutik II. Wahrheit und Methode. Ergänzungen. Register*, « Text und Interpretation » (1981), p. 339 (*L'art de comprendre*, tome 2, Paris, Aubier, 1991, trad. P. Fruchon et al., p. 205-206).

²⁸³ Guy Deniau, « La question du « sujet » dans l'herméneutique gadamérienne », *Methodos* [En ligne], 5 | 2005, mis en ligne le 25 mars 2005, consulté le 25 novembre 2013. URL : <http://methodos.revues.org/332> ; DOI : 10.4000/methodos.332

²⁸⁴ MITTERAND, Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 32.

toute la langue. « *La littérature, ou l'étude littéraire, est toujours prise en sandwich entre une approche historique au sens large (le texte comme document) et une approche linguistique (le texte comme fait de langue, la littérature comme art du langage), qui sont irréductibles.* »²⁸⁵. Pour nous, c'est le facteur endogène qui constitue notre préférence.

Cette considération se signifie par l'hypothèse que nous formulons et selon laquelle le texte, l'œuvre ou le mot ne sont qu'un flash du cours discursif (dont il a été question dans les lignes précédentes), ces unités ne sont pas propres à la littérature (discours littéraire). Prendre un flash de la production discursive, c'est figer le rapport de la matérialité grapho-verbale au temps. La langue, et parfois les sciences développées par le moment historique, remettent en question la rigidité qui caractérise l'école formaliste, laquelle école prône la démarche par et pour le texte. Si nous considérons que le texte est une ponction intelligente que nous avons opérée sur le grand bloc qu'est l'infini linguistique, nous serons dans l'obligation (et ce, pour réduire la portée du pouvoir des mécanismes de l'historicité, notamment la pensée inféodée aux régimes totalitaires, dont l'impérialisme) de confirmer l'incapacité de tenir le texte dans un lieu aseptisé, car les liens qu'il a avec la langue sont indéniables. L'on peut lire, à propos de la signification que réclament les mots texte, œuvre et livre, ce qui suit :

*« Les méthodes critiques récentes ont d'abord affirmé leur modernité par un « retour au texte » : « La critique n'a peut-être rien fait, ne peut rien faire tant qu'elle n'a pas décidé, avec tout ce que cette décision implique, de considérer toute œuvre, ou toute partie d'œuvre littéraire, d'abord comme texte, c'est-à-dire comme un tissu de figures, où le temps (ou comme on dit la vie) de l'écrivain écrivant et celle du lecteur lisant se nouent ensemble et se retordent dans le milieu paradoxal de la page et du volume. » (G. Genette, Figures II) »*²⁸⁶

Au-delà des considérations d'ordre idéologique, le formalisme a réduit la langue à sa seule définition composée par un moment historique. C'est-à-dire que les raisonnements qui se fabriquent ne sollicitent pas la langue (considérée parfois comme moyen de transmission de la matière par la voix symbolique). Considérant la littérature comme champ de conceptualisation, il est évident que les formalistes ont souscrit aux logiques fabriquées par l'Histoire, en adoptant la logique de la spécificité littéraire (du texte littéraire). Or, il devient aujourd'hui évident que le raccordement des éléments linguistiques, les uns aux autres, n'est pas un fait ontologique, il a été créé par les organes agissant au niveau de l'Histoire. C'en est de même pour le livre ou pour le texte littéraire, ceux-ci ne portent que les traces de ce

²⁸⁵ COMPAGNON, Antoine, *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 31.

²⁸⁶ VALENCY, Gisèle, *La critique textuelle* In Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Paris, Dunod, 1999, p. 155.

qu'est la littérature. Nous considérons le texte comme un élément temporel dans lequel les diverses significations se sont figées.

« ...qu'appelle-t-on donc aujourd'hui étudier scientifiquement la littérature ? Pour Lanson, c'était en établir l'histoire par des méthodes rigoureuses de l'érudition positiviste. Aujourd'hui, c'est renoncer à chercher une explication des œuvres littéraires par référence au sujet qui les a créées ou produites, et se livrer exclusivement à l'étude immanente des textes littéraires. »²⁸⁷

Les études du texte littéraire sont considérées comme le résultat d'un accord réalisé entre la pulsion conceptuelle²⁸⁸ et l'inéligibilité des diverses instances liées à la littérature à la fonction de conceptualisation. Aussi bien pour la sociologie que pour la philosophie ou la linguistique, l'œuvre littéraire reflète une subjectivité modulable à ce qui est donné comme fabrication sémantico-épistémologique. La sociologie semble être la discipline la plus proche du roman. L'on peut dire : «...les interactions entre sciences humaines et littérature se sont intensifiées à proportion de la différenciation croissante de leurs styles d'écriture et de leurs programmes de connaissance. »²⁸⁹

Si dans toutes les disciplines, le recours à l'explication du texte par l'emploi d'outils techniques recherchés dans les diverses fabrications académiques est fréquent, il n'en reste pas moins que l'explication du/par le texte lui-même a ses justifications, en ce sens que la prétention de fonder une science des textes est légitimée par ce que prônent les divers espaces académiques. Aussi bien pour l'Histoire, pour l'économie que pour la philosophie ; le savoir que ces disciplines prétendent construire se tient en marge des fonds discursifs fabriqués par l'immédiat. Les langages utilisés par les scientifiques sont modulés à ce qu'ils pensent. Dans le passage suivant, nous verrons ce que l'exclusion de disciplines dans les praxis scientifiques est compromettante dans l'accès à la vérité. Parlant des conditions entourant l'accès aux savoirs, l'on peut lire : « Ces conditions externes peuvent être de tous ordres : socio-économiques, mais aussi politiques, culturelles, religieuses même, elles peuvent avoir des effets différents selon le pays, le moment, la configuration historique particulière dans laquelle s'exerce la discipline. »²⁹⁰

Nous considérons que la Poétique est la modalité la plus adéquate à la lecture des textes, en ce sens qu'elle nous permet de fabriquer des possibilités de signifiante à travers l'exploration de l'énoncé, lequel est appelé à se situer dans l'espace géographique de la diversité (c'est-à-dire dans la matérialité cursive de l'énonciation). Nous considérons que la recherche d'une question existentielle dans un texte nous mène à considérer l'énoncé

²⁸⁷ FA YOLLE, Roger, *La critique*, Paris, Armand Colin, 1978, p. 211.

²⁸⁸ Cette expression je l'ai employée dans une communication que j'ai donnée lors d'un colloque consacré à l'œuvre de Moulud Mammeri (le 3 mars 2013).

²⁸⁹ LA S S A V E, Pierre In Bouzar Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, col essai, 2006, p.14

²⁹⁰ EL KENZ, Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 430.

comme unité éligible à la multiplicité signifiante et comme matrice de la signifiante que l'on peut produire sur le texte (littéraire). En fait, c'est le sens de l'objet étudié qui nous importe, et non les significations hiérarchisées. La sémantisation, pour notre cas, ne s'intéresse pas à ce que l'énoncé peut avoir comme significations sur lui-même et par lui-même. Dans cette micro-entreprise, nous sommes appelé à désigner l'énoncé et à lui donner la possibilité d'être redéfini et soumis à une analyse qui n'émane pas de ce que les sciences liées à la langue oeuvrent à imposer comme appareils conceptuels et comme dispositifs d'analyse. Foucault écrit :

«...l'effacement systématique des unités toutes données permet d'abord de restituer à l'énoncé sa singularité d'événement, et de montrer que la discontinuité n'est pas seulement un de ces grands accidents qui forment faille dans la géologie de l'histoire, mais là déjà dans le fait simple de l'énoncé ; on le fait surgir dans son irruption historique ; ce qu'on essaie de mettre sous le regard, c'est cette incision qu'il constitue, cette irréductible –bien souvent minuscule- émergence. Aussi banal qu'il soit, aussi peu important qu'on l'imagine dans ses séquences, aussi vite oublié qu'il puisse être après son apparition, aussi peu entendu ou mal déchiffré qu'on le suppose, un énoncé est toujours un événement que ni la langue ni le sens ne peuvent tout à fait épuiser. »²⁹¹

Nous pouvons donner deux exemples.

« Elle avait complètement pardonné au vin rosé. »²⁹²

« Les hommes ont une étrange expression. »²⁹³

Les deux exemples signifient que le sens n'est pas traçable, car il dépend de ce que les sujets peuvent comme dispositions à l'épistémologisation. Par ailleurs, les fuites que ne peut colmater l'énoncé conduisent à une quête du recentrage du noyau signifiant. Par delà les reformulations que l'on peut faire des deux énoncés, nous pouvons dire que c'est la norme (grammaticale) qui doit destituée pour pouvoir accéder aux sens cachés par les forces bourgeoises.

Conclusion du chapitre

Pour conclure ce chapitre, nous pourrions émettre les énoncés suivants :

1° La méthodologie de la lecture est tributaire de la manière dont est appréhendée la souche de la signifiante.

2° L'espace signifiant a un centre de gravité mouvant.

²⁹¹ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 40.

²⁹² HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, SNED, 1978, p. 61.

²⁹³ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 78.

3° Les parcours lectoraux ne sont forcément la propriété ni la propriété de la littérature, ni celle de la narration.

4° La question existentielle est le propre de l'interrogation que peut émettre un fragment dont la constitution détermine la signifiante.

III] Les dissidences vitales de la matière scientifique

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question de comprendre les limites des pouvoirs que s'accordent tous les scientifiques dans l'examen de la matière textuelle. C'est à l'aune de ce l'objet que nous examinons que ce postulat sera vérifié. Deux points reviendront dans ce chapitre. D'abord, il s'agit de comprendre que la langue exige des efforts de « fuitage » de soi pour la fondation de l'Autre matériel. En deuxième lieu, la démarche scientifique propre, basée lexicalement sur le devoir d'observation, exclut les communautés réfractaires, mais en mesure de produire du sens. En dernier lieu, il s'agit d'examiner la possibilité qu'une psyché maghrébine se constitue.

Nous nous donnons pour mission de lire les textes (objet de notre étude) comme produit d'une énonciation historique, en tentant de les désinscrire de l'Histoire. Contrairement à la conception adoptée par Lukacs qui considère que : « *...le temps est la façon dont la vie purement organique résiste au sens présent, la façon dont la vie affirme sa volonté de subsister en sa propre immanence, parfaitement close.* »²⁹⁴, nous pensons que toute production discursive est capable de lexicaliser les non-dits et les faits non-reconnus. C'est le pouvoir de la langue de fonder une matière épistémologique qui est la fondation de notre travail. Mais, nous nous heurtons à ce que nous donne la discipline linguistique (le mot *discipline* est employé, dans notre cas, relativement à ce que l'organisation et l'ordre donnent comme définitions), car il nous revient l'obligation de revoir les manières dont est traitée la question linguistique.

1] Les sens déraisonnés

Le premier segment de notre travail, c'est la quête de l'articulation par laquelle le sens –et donc le problème- a été rendu visible. La formation d'un GLS contrevient aux supposées idées faites sur la langue (les considérations liées à la forme par laquelle la signification devient apparente). La Poétique nous aide à penser le texte dans sa formation formelle (et non thématique, car la thématique est un degré de la compréhension et de

²⁹⁴ LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968, p 121.

l'analyse faussées par le surinvestissement verbal du Sujet). L'on peut lire, à propos de la Poétique, ce qui suit :

« Complémentaire de la critique littéraire, la poétique étudie les formes non liées à la singularité de telle ou telle œuvre, ce qui est l'objet de la critique littéraire. Elle se veut purement descriptive à l'inverse de la critique littéraire toujours interprétative. Aussi se réclame-t-elle souvent de la linguistique dont elle utilise les outils. »²⁹⁵

L'appréhension de la question existentielle non en tant que questionnement métaphysique, mais en tant que rapport de l'humain avec les déterminismes qu'il a lui-même créés et qui limitent la portée de ses pouvoirs historiques, cela semble le devoir que s'assignent tous ceux qui croient que la langue n'est pas un événement impur. Ce rapport peut être repéré dans la configuration de la notion de scandale, laquelle notion impose à l'humain le fait de se couper de toutes les impositions que peut accorder l'existentialité au temps. L'on peut dire que le scandale est un moment où toutes les morales coexistent dans un seul appareil psychique, et tentent de réduire le plus possible l'impact des morales périphériques (qui jouent dans ce cas la thérapie contre les centralités oppressives de la problématique). L'idée de consacrer la question existentielle dans les compositions verbales traditionnelles revient à nier l'existence de la capacité de la langue à se réformer et à se créer en dehors des essentialités désignées par l'Histoire. De même que le sujet (lecteur) est actif, le texte (comme le disent les derridiens) est un volcan, car ce qu'il peut signifier en dehors de ce que la tradition verbale autorise peut ne pas figurer dans les compréhensions conventionnelles.

« Dans un fragment du livre qu'il projetait de consacrer à l'Origine de la vérité, Merleau-Ponty écrivait : « La communication en littérature n'est pas simple appel de l'écrivain à des significations qui feraient partie d'un a-priori de l'esprit humain : bien plutôt elle les y suscite par entraînement ou par une sorte d'action oblique. Chez l'écrivain la pensée ne dirige pas le langage du dehors : l'écrivain est lui-même comme un nouvel idiome qui se construit²⁹⁶. « Mes paroles me surprennent moi-même et m'enseignent ma pensée », disait-il ailleurs²⁹⁷ »²⁹⁸

1-1- Littériser le contingent

²⁹⁵ GARDES6TAMINE, Joëlle et CLAUDE HUBERT Marie, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1996, p. 224.

²⁹⁶ Ce fragment est publié dans la Revue de métaphysique et de morale (oct-déc. 1962, p406-7). In Derrida Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 22

²⁹⁷ Problèmes actuels de la phénoménologie, p. 97. In Derrida Jacques Derrida, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 22

²⁹⁸ DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, p. 22

Nous remarquons que dans les divers travaux réalisés sur la question littéraire, aussi bien par le biais de l'épistémologie que par les instruments méthodologiques, l'humain a été retenu comme concept capable de répondre à des attributs conceptuels. La littérature peut paraître éligible à l'examen scientifique à condition qu'elle prenne en considération les acquis que son matériau de base (c'est-à-dire la langue), qui subissent les évolutions méthodologiques auxquelles ont accédé les sciences de la langue. Les tentatives de Todorov, de Foucault et de Genette visant à produire des articulations par lesquelles passerait le sens n'ont pas drainé les masses universitaires vers d'autres choix conceptuels que ceux fournis par les théoriciens s'intéressant à la langue. L'on pourrait fonder notre travail sur la notion de séquence, mais cela est obstrué par des facteurs méthodologiques et conceptuels, car il rendra le choix que nous avons opéré caduc et sans intérêt scientifique. Terme employé par Todorov (par un auteur appartenant à l'école formaliste), la séquence prend l'image d'une unité signifiante non sécable, c'est-à-dire que le sens dégagé peut ne pas être la propriété des agents de l'Histoire. Pour nous, le sens n'est pas formalisable dans l'enchaînement graphique qui réduit la force de la syntaxe et de toutes les catégories notionnelles décrétées par la linguistique. Pour qu'un sens existe, il n'est pas impératif que celui qui le dit calque sa pensée sur la norme scientifique telle qu'observée par les locuteurs. Ce qu'il faut, pour qu'un sens existe, c'est que le sujet se maintienne dans une posture où la norme scientifique n'est observée que pour perpétuer la logique de la signification. En ce qui concerne l'œuvre littéraire, nous pouvons lire ce qui suit : « *L'œuvre littéraire n'a pas une forme et un contenu mais une structure de significations dont il faut connaître les rapports.* »²⁹⁹ De ce point de vue-là, l'on comprend que Rousseau et Proust ont tenté d'échapper aux largesses qu'offre la langue et de rendre le réel traductible par des logiques réfractaires et néanmoins constitutives de la phrase. L'on peut lire, à propos de l'écriture proustienne ce qui suit : « *Un lecteur superficiel de l'œuvre de Proust – si tant est que l'on puisse associer les deux mots, car un lecteur superficiel sera la proie d'un tel ennui, sera si absorbé par ses propres bâillements, qu'il n'arrivera jamais au bout du livre.* »³⁰⁰ La critique a longuement disserté sur le rapport de la littérature à la langue, mais en évacuant l'aspect technique de la construction de la phrase.

Nous considérons, par ailleurs, l'idée d'énoncé comme étant le produit de ce que les progrès réalisés par les sciences du langage et, de ce fait, ils ne font que répercuter ce que les a priori et les méthodes que ces mêmes sciences ont élaborés. Un énoncé, selon l'usage qu'en font les scientifiques, est le produit d'un acte d'énonciation, et celle-ci met

²⁹⁹ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 54

³⁰⁰ NABOKOV, Vladimir, *Littératures/1*, Paris, Fayard, 1983, p. 291

en opposition (de façon prioritaire) l'énonciateur et l'énonciataire. Selon cette posture, nous sommes appelés à considérer que le texte littéraire (ou n'importe quel fragment de ce même texte) pourrait être pris pour un objet de savoir par les techniciens de la linguistique. Michel Foucault écrit :

«...on ne prend pas pour objet d'analyse l'architecture conceptuelle d'un texte isolé, d'une œuvre individuelle ou d'une science en un moment donné. On se place en retrait par rapport à ce jeu conceptuel manifeste ; et on essaie de déterminer selon quatre schèmes (de mise en série, de groupements simultanés, de modification linéaire ou réciproque) les énoncés peuvent être liés les uns aux autres dans un type de discours ; on essaie de repérer ainsi comment les éléments récurrents des énoncés peuvent réapparaître, se dissocier, se recomposer, gagner en extension ou en détermination, être repris à l'intérieur de nouvelles structures logiques, acquérir en revanche de nouveaux contenus sémantiques, constituer entre deux organisations partielles. »³⁰¹

Or, pour nous, l'énoncé est une manière d'emprisonner le sens dans une graphie qui porte des sens fermés. Le Groupe Linguistique Signogène (GLS) est considéré par nous comme support d'une signification que nous fabriquerons certes, mais que la pulsion sémantisante peut considérer tel quel sans qu'elle n'exige une trace graphique. Certes, nous frôlons, dans cette posture, la dérive ou la déroute académique et ce, du moment que l'objet d'étude n'est pas fixé. Mais nous savons que la lecture se réalise en fonction de l'adhésion du lecteur à la multiplicité signifiante du texte lu. On est tenté parfois de dire que la face physique (la graphie) du mot ne reflète pas toutes les significations que ce même mot, pris dans la relativité historico-temporelle, recèle. Le rapport du texte littéraire au temps est expliqué dans ce passage de Paul Ricoeur, qui écrit : « *Le monde déployé par toute œuvre narrative, c'est le caractère temporel de l'expérience humaine.* »³⁰²

Nous pouvons donner deux exemples.

« Il fut un temps où j'en voulus à tout le monde. »³⁰³

« Il jouait au violon un chant grave et doux. »³⁰⁴

Les deux énoncés donnent l'idée de faces où les sens sont perceptibles, mais les parcours peuvent ne pas déboucher sur des entités capables de répondre à l'examen juridico-scientifique. Autrement dit, les formes par lesquelles transitent les entités signifiantes ne sont plus visibles par les prismes offerts par les sciences traditionnelles. En vouloir à tout le monde, cela veut dire sinon détester tout le monde, du moins le rejeter : exclue toute la question relative à la construction de l'expression, exclue la question

³⁰¹ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. NRF, 1965, p. 80.

³⁰² RICOEUR, Paul, *Temps et récit I L'intrigue et le récit historique*, Seuil, Essais, 1983, p. 17

³⁰³ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 103.

³⁰⁴ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 203.

relative au choix des mots. Pour le second énoncé, le verbe jouer ne signifie pas la composition, ni la construction, car jouer c'est s'offrir à la contingence pour s'en départir, dire oui à la contingence pour ne pas la subir. Or, jouer un chant, cela veut dire construire. Le complément du verbe, c'est la négation de la raison par la raison linguistique. Les deux exemples ne forment pas un GLS, car ils demandent qu'ils soient appuyés pour former un sens à projection.

Si le psychanalyste procède par les associations (opération appelée le talking-cure), il nous est cependant interdit de réactiver la pensée psychanalytique et ce, dans la mesure où le texte ne peut être assimilé à un patient, car le statut de patient exige de reconnaître à celui-ci des emplois utilitaires de l'acte humain. Ce qui n'est pas le cas pour le texte, en ce sens que le texte littéraire n'a pas d'assise épistémologique, n'étant nullement un document de savoir autre que celui des usages scolaires. Il peut advenir qu'une thématization ou qu'une sémantization s'opèrent, mais ces actions-là doivent évacuer de leur champ d'intervention les strates conceptuelles qu'elles ont pu capitaliser.

«La lecture psychanalytique de la littérature va donc s'apparenter à celle des formations de l'inconscient, c'est-à-dire le rêve, le lapsus, le trait d'esprit, le fantasme. Freud cherchera à démasquer derrière le discours conscient les désirs refoulés et mettra en lumière les processus de condensation et de déplacement à l'oeuvre, les déformations engendrées par la censure. [...]Ce qui est le plus important à signaler dans cette étude c'est que continuellement Freud cherche l'auteur du roman derrière son héros et veut expliquer la trame de l'action à partir de la biographie qu'il invente à Jensen et que ce dernier contestera.»³⁰⁵

Si nous prends un texte de Kateb Yacine, je ne m'interrogerai pas sur ce que cet illustre auteur pensait de l'amour, de la conscience, de l'Autre ; mais nous nous intéresserons à ce que l'énoncé katébien peut contre les rigidités de la langue (ce que l'énoncé peut devant la métaphore, ou devant la virgule). Nous fixons pour ce que l'on appelle le GLS trois conditions capables de le rendre analysable. D'abord, nous le perdrons comme une production textuelle pure, c'est-à-dire que tout ce que l'extériorité présente comme action et influences sera annihilé. Non pas que les discours ambiants à la production littéraire soient sans influence sur ce qui est produit, mais que la logique textuelle a son propre fonctionnement et qu'elle peut s'expliquer sans passer par les discours (scientifiques) hégémoniques. Ensuite, le GLS peut être produit par trois instances (lesquelles sont toujours la propriété du texte), à savoir l'auteur, le narrateur et le personnage (la voix parlante cernable). Si nous retenons la notion de l'auteur, ce n'est ni

³⁰⁵ Rougé Dominique, *Les lectures psychanalytiques des œuvres littéraires*, Synergies, Pologne, n°8, 2011, pp 13-20.

pour rechercher des éléments biographiques, ni pour justifier des choix ; mais pour rendre cet élément, c'est-à-dire l'auteur, capable d'être représenté par une signification qu'il nous offre sans que nous ne passions par le dédale de la critique littéraire. Roland Barthes écrit, pour nous expliquer les rapports entre le texte et l'auteur, ce qui suit : «...*l'explication de l'œuvre est toujours recherchée du côté de celui qui l'a produite, comme si, à travers l'allégorie plus ou moins transparente de la fiction, c'était toujours finalement la voix d'une seule et même personne, l'auteur, qui livrait sa « confidences ».* »³⁰⁶ En un sens, le GLS qui ne contient pas de je et qui porte les germes des formes socio-historiques du dire n'appartient plus à la littérature (dans le sens récit), ni aux logiques textuelles. Pour rendre plus visibles nos positions, nous dirions que la notion d'auteur a été inventée par les organes historiques liés à la notion d'Etat et qu'elle est ce que nous pourrions appeler la face historico-physique de la voix narrative.

« L'auteur est un personnage moderne, produit sans doute par notre société dans la mesure où, au sortir du Moyen âge, avec l'empirisme anglais, le rationalisme français, et la foi personnelle de la Réforme, elle a découvert le prestige de l'individu, ou, comme on dit plus noblement, de la « personne humaine. » »³⁰⁷

En inversant les rôles, nous dirions que ce que l'auteur (désigné tel que par les associations du mot Histoire et Société) a dit (dit) se distille dans les voix qu'il porte et qui renvoient à ce que le discours ambiant décrète. Il ne peut y avoir de voix d'auteur que si tous les signes propres à la littérarité sont invisibles. Ce qui sépare l'auteur du narrateur, c'est que l'auteur est une figure produite par l'Histoire et qui est comptable de ses actes devant les juridictions et les divers organes garants de la continuité de la collectivité, alors que le narrateur est une catégorie créée par la technique narrative. Michel Foucault dit vouloir penser les rapports du discours à la notion d'auteur en ces termes : « *l'auteur comme principe de groupement du discours, comme unité et origine de leurs significations, comme foyer de leur cohérence.* »³⁰⁸ L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit : « *Devenu un personnage public, l'« écrivain » ne s'appartient plus totalement, en tant que représentation de soi, mais se connaît alors par l'image en retour que le public lui renvoie.* »³⁰⁹ Comme il ne peut pas être historique, le narrateur peut s'adjuger toutes les absolutions capables d'être opérées. En dernier lieu, les voix qui découlent de l'instance omnipotente du récit sont à moduler à ce que le texte impose et s'impose en limites à la propre langue qu'il emploie. C'est l'auteur

³⁰⁶ BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 64.

³⁰⁷ Idem.

³⁰⁸ FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 28.

³⁰⁹ Jérôme Meizoz, « Ce que l'on fait dire au silence : posture, *ethos*, image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, Consulté le 06 décembre 2013. URL : <http://aad.revues.org/667>

qui est responsable de son texte, et c'est le narrateur qui joue le rôle d'avocat. Pour qu'une voix narrative puisse être désignée telle quelle, il faudrait que la notion d'auteur soit complètement évacuée. Nous tenons à indiquer que la voix narrative, qui perd l'essentiel de notre travail, peut ne pas découler d'un personnage ou d'une voix clairement définie. La phrase *Le jour s'est levé* peut ne pas contenir une signification ; mais on pourrait créer une problématique existentielle, dans la mesure où le GLS porte des significations que l'on pourrait coller à divers domaines.

1-2- La technique littéraire compromet

Nous considérons que la matière romanesque (notre objet d'étude) est divisée en trois grandes catégories. L'auteur qui se soustrait de tout ce qui est dans le besoin d'interpeller la technique narrative, le narrateur qui chapeaute tout le mouvement narratif, et le personnage, c'est ce que les techniciens de la littérature (entendons les romanciers) ont pu créer comme catégorie capable de mimer le réel. Le jeu des je n'a pas à être confondu avec les efforts de conceptualisation tels que fournis par la narratologie. Il s'agit, selon ce que prévoit la norme idéologique, laquelle peut nous guider vers une vision totale du texte littéraire. En d'autres termes, nous avons opté pour une morale que nous emploierons pour nous astreindre à ce que nous dicte la science universitaire. Nous avons dit que nous prendrons une distance avec les conceptions développées sur la notion de texte, mais cette distance-là ne nous autorise pas à mythifier le GLS. Tout GLS signifie une présence de sens, mais ne signifie pas que le sens courant n'intéresse pas notre travail.

Nous dégagerons comme c'est indiqué dans le tableau, les capacités de l'énoncé à s'ériger en matrice épistémologique, nous entendons sur l'aspect linguistique du GLS. Michel Foucault écrit :

« Mais ce qui appartient en propre à une formation discursive et ce qui permet le groupe de concepts, pourtant disparates, qui lui sont spécifiques, c'est la manière dont ces différents sont mis en rapport les uns avec les autres : la manière par exemple dont l'ordonnance des descriptions ou des récits est liée aux techniques de réécriture ; la manière dont le champ de mémoire est lié aux formes de hiérarchie et de subordination qui régissent les énoncés d'un texte ; la manière dont sont liés les modes d'approximation et de développement des énoncés et les modes de critique, de commentaires, d'interprétation d'énoncés déjà formulés, etc. »³¹⁰

³¹⁰ FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965, p. 80.

Les questions existentielles se traduiront par le repérage d'une problématique que ressent tout être, non en se confiant dans la posture métaphysique, laquelle demande à ce que l'existentialité soit sacrifiée en faveur de la continuité historique.

Devant les textes considérés comme entités closes, les ouvertures qu'autorisent les lectures sont proportionnelles à ce que les offres sémantiques, du moins dans les formes, réalisent comme significations.

« Les hypothèses contenues dans les deux définitions que nous venons de transmettre conduisent déjà à une critique de l'approche littéraire traditionnelle. Le sens d'une œuvre n'est plus le fruit d'une explication mais d'une action. En opposant explication et action, W. Iser dépasse la fonction du critique traditionnel qui consistait à rechercher la signification cachée d'un texte de fiction dont il se faisait en quelque sorte l'interprète. De ce fait c'est une tâche nouvelle qui est proposée au critique : « Au lieu de continuer à se poser la question de savoir ce que signifient tel poème, tel drame ou tel roman, il faut se demander ce qui se passe chez le lecteur lorsque, par sa lecture, il donne vie à des textes de fiction »³¹¹. Au lieu de déchiffrer des sens qui seraient donnés dans le texte, il vaut mieux tenter d'appréhender les facteurs qui rendent possible la constitution de sens. Le texte te fait en définitive que mettre à la disposition du lecteur un certain nombre de schémas, de pistes possibles, de projets auxquels seul l'acte de lecture est susceptible d'apporter une réalisation. »³¹²

Nous considérons que le sens échappe aux normes érigées par les disciplines qui se sont constituées à travers l'Histoire de la langue. Aussi bien par l'espace matériel qui abrite la langue que par ce que les formes verbales s'autorisent, le sens est repérable non point par ce que la langue prescrit comme normes, mais par les recompositions et les combinaisons que se permet le sujet-lecteur de par son statut. La ponctuation, les compositions syntaxiques, l'épaisseur sémantique des mots et les formations liées au style sont entre autres préoccupations qui doivent être résolues pour permettre aux sens de se constituer en dehors de ce que les cercles officiels de l'académie et de l'Histoire décrètent.

«Selon Searle, la différence entre récits fictionnels et récits factuels n'est pas d'ordre sémantique, mais d'ordre purement pragmatique, en ce sens que l'éventuel statut fictionnel d'un texte narratif émanerait du cadre pragmatique de sa réception, prédéfini par le contexte culturel et activé par l'intention de l'auteur. Le but d'un producteur de fiction serait de feindre sans tromper, ou

³¹¹ Je reprends la référence telle que donnée par le rédacteur du texte : *Der Akt des Lesens*, p. 41

³¹² Yves Gilli, « Le texte et sa lecture. Une analyse de l'acte de lire selon W. Iser », *Semen* [En ligne], 1 | 1983, mis en ligne le 21 août 2007, consulté le 09 décembre 2013. URL : <http://semen.revues.org/4261>

autrement dit, de créer un univers imaginaire dans lequel le lecteur puisse s'immerger sans croire pour autant qu'il s'agisse de l'univers réel. »³¹³

La considération de sens comme la finalité de toute construction linguistique rend toutes les opérations de raisonnement capables d'être menées en dehors des codes historiques et en dehors des formes physiques par les divers espaces académiques et conceptuels. C'est l'univers symbolique et intérieur de l'être qui se voit investi par les commandes du raisonnement. La conversion des raisonnements à ce qu'offre l'académie rend possibles les combinaisons conceptuelles.

1-3- La signifiante : les limites démythifiantes

Il nous appartient de revoir les manières de la construction sémantique, en ce sens que les schèmes traditionnels de signifiante soient revus. L'énoncé, la phrase, l'expression, le mot, ne sont que des formes physiques qui colportent des sens en sursis, qui peuvent construire. Certes, la manière de construire des sens dans ce cas-là tributaire du sujet-lecteur, mais la recherche en amont du sens ne signifie pas l'abandon des unités classiques de signifiante (à titre d'exemple le mot ou la phrase). Cette manière de concevoir les capacités de la langue signifie que le compromis entre l'auteur et le lecteur n'est pas le reflet d'un topo historique d'une quelconque possibilité de signifiante. « *La lecture renverse la direction des processus. Le traitement sémantique force le lecteur à replacer le signifié déplacé (à comprendre église catholique pour le signifiant Rome dans certains contextes), à diluer la condensation, à actualiser les sèmes que le cadre et le foyer d'une métaphore ont en commun... »³¹⁴*

Nous appelons Groupe Linguistique Signogène toute totalité linguistique capable de traduire un sens en dehors des normes et des supports classiques de la langue. Il s'agit pour nous de reconsidérer la puissance du sujet-lecteur, voire du sujet. La signifiante n'est pas le propre ni de l'écrit, ni de l'oral, ni encore du discours. Elle n'est pas non plus le propre des codes. La langue peut signifier, mais le destinataire peut s'ériger en instance régulatrice des sens possibles que recèle naturellement tout énoncé. Derrida écrit, dans *Écriture et Différence*, ce qui suit : « *...le projet de penser la totalité est plus facilement déclaré aujourd'hui et un tel projet échappe aussi de lui-même aux totalités déterminées de l'histoire classique. »³¹⁵*

³¹³ Filippo D'Angelo, « « Je suis le héros véritable de mon roman » : l'équivocité de la voix narrative dans les récits à la première personne au XVII^e siècle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 33 | 2004, mis en ligne le 05 septembre 2008, consulté le 08 décembre 2013. URL : <http://ccrh.revues.org/237> ; DOI : 10.4000/ccrh.237

³¹⁴ GALLIOT, E, *Psychanalyse et langages littéraires Théorie et pratique*, Paris, Nathan, p. 134

³¹⁵ DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Minuit, 1967, p. 13.

Par la suite, les questions existentielles qui sont repérables doivent être porteuses du questionnement fondamental relatif à l'humain. La souche de tout énoncé est à la fois existentialisante et signogène, et c'est à quoi nous en tenons.

Contrairement au thème, qui peut être considéré comme une historicisation du sens premier et qui n'est pas contre la réalisation des sens purs –le thème, de par ses divers emplois, est éligible à la sursignification profane- la question (telle que nous la formulons) évacue toute possibilité de recours à des espaces académiques définis pour y repérer des sens possibles et sans que le thème ne soit un sens repéré par des choix épistémologiques. Le thème est une manière de réduire les entités textuelles à l'opération de choix thématohistoriques. Le thème naît d'une lecture orientée du texte, de ce fait, il astreint le texte à ce que l'offre de sémantisation que propose toute combinaison sémantico-textuelle. Concernant le thème, nous pouvons lire ce qui suit :

« Le mythe est d'abord un ensemble narratif, composé d'éléments invariants et consacré par une tradition. A l'origine, ce récit, investi d'un pouvoir de fondation des valeurs d'un groupe ou d'une société, se caractérisait par une irruption du sacré ou du sumaturel ; il servait ainsi à marquer les bornes de l'humain et de la transcendance. »³¹⁶

Les textes que nous nous proposons d'étudier recèlent, à partir de combinaisons que nous pouvons réaliser, à la fois des questions existentielles et des capacités à révéler des interrogations relatives à ce qui relève de la description technique du fonctionnement de la langue. Par cela, il nous paraît clair qu'il faut que les Groupes Sémantiques que l'on peut constituer puissent être réfractaires aux ordres fondés par l'usage que l'on fait de la langue.

Il est évident que, vu l'autorité qui prend le lecteur dans l'accès au sens, la multitude des sujets parlants (et pensants) est proportionnelle à celle que l'on peut constater de la fabrication (les fabricants) des sens. Cela peut être lié à la contingence, qui, cherchant à fabriquer un sens historique, se rabat sur la fixation de l'ordre socio-textuel, dans la mesure où le sens, tout comme le réel (supposé), devient un élément déterminé par le présent idéologique. Derrida nous donne, dans ce passage, sa vision de ce qu'est l'écriture littéraire :

« A l'exception d'une pointe ou d'un point de résistance qui ne s'est reconnu comme tel que très tard, l'écriture littéraire s'est presque toujours et presque partout, selon des modes et à travers des âges très divers, prêtée d'elle-même à cette lecture transcendante, à cette recherche du signifié que nous mettons ici en question, non pour l'annuler mais pour la comprendre dans un système

³¹⁶ SOUILLER, D et TROUBETZKOY, V, *Littérature comparée*, Paris, PUF, 1997, p. 8.

*auquel elle est aveugle. La littérature philosophique n'est qu'un exemple dans cette histoire mais il est parmi les plus significatifs. »*³¹⁷

L'examen de l'Existence par la littérature nous met devant de multiples problématiques, articulées sur les limites de la science dans l'approche de la langue. La langue doit cesser d'être le calque de la spatialité observable par ce que les disciplines universitaires dictent. Le contingent ne peut être que si l'Être demande l'intervention de la langue dans l'élection du non-perçu dans l'univers des nommés et des compréhensibles. La signifiante est un mythe que les humains modulent à leurs besoins. Que peut l'examen scientifique dans la refondation des concepts établis sur les sens enfouis dans les livres ?

2] Les impératifs de l'observation : l'objet-livre

Il est une lapalissade que de dire que le texte littéraire, jusqu'à un certain temps, a servi le matériau par lequel a été fabriquée la métalangue. Est née, notamment avec l'avènement du structuralisme, toute une série d'écoles et de courants qui ont eu pour centre d'examen scientifique le littéraire (la matière littéraire). Les formalistes russes ont réussi à produire une science de textes introvertie, en ce sens que les contenus ne sont nullement invités dans l'examen du texte. Mais cette science a fait abstraction de l'idée selon laquelle la littérature peut se produire des notions, des concepts et des raisonnements qui pourraient être utilisés par les autres disciplines telles que la philosophie, la sociologie ou la psychanalyse. Cette contribution à la définition du texte littéraire et de l'appui que pourraient apporter les autres disciplines (celles que j'ai évoquées) à la construction du texte littéraire considèrent comme un dogme décrété tel que aussi bien par les castes universitaires que par l'évolution qu'a vécue la réflexion centrée sur le texte littéraire.

*« Le formalisme en Russie (Bakhtine et son groupe l'avaient déjà dit à l'époque, Viktor Jirmunski également) n'a rien découvert de véritablement révolutionnaire : il a postulé que, dans l'approche de la littérature, l'essentiel était la forme, alors qu'une tradition assez vivace en Russie donnait la priorité au contenu. D'un point de vue philosophique et esthétique, théorique, il est aisé d'établir le peu de solidité des formalistes. Mais cela revient à les critiquer pour ce qu'ils ne sont pas. »*³¹⁸

2-1- Le livre : la chimère technicisée

³¹⁷ DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p.229.

³¹⁸ Le formalisme en Russie, entretien accordé Catherine Depretto à Luba Jurgenson, revue Vox Poetica. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.vox-poetica.org/entretiens/intDepretto.html>

Les conditions historiques qui ont fait émerger le support livre comme le seul à pouvoir garantir la totalité physique du texte nous contraignent, nous universitaires, à utiliser cette unité qui se révèle être capable de répondre à l'exigence épistémologique qu'est, dans ce cas, la notion de totalité. D'un point de vue socio-historique, le regard que jettent les agents de l'Histoire sur le texte littéraire est caractérisé par l'omnipotence du lecteur en tant que membre d'une corporation, mais en sa qualité de sujet qui fonde les sens en négociant avec la contingence a-existentielle la part du savoir par laquelle il existe. Faisant le parallèle entre le lecteur et le critique, Iser écrit : « *Si le sens du texte fictionnel a le caractère d'une image, le rapport entre le texte et le lecteur doit être différent de celui que le critique cherche à établir par ses procédés réducteurs.* »³¹⁹

Pour valider nos choix méthodologiques, nous avons opté pour l'analyse du texte à travers le support-livre, car nous pensons que du fait que chaque discipline a son propre objet d'étude, seul cet objet peut nous permettre de prétendre à une quelconque crédibilité scientifique. L'œuvre peut être considérée comme le seul moyen par lequel il est possible de constituer une totalité épistémologisante (objet scientifique).

*« L'œuvre se ferme sur un signifié. On peut attribuer à ce signifié deux modes de signification : ou bien on le prétend apparent, et l'œuvre est alors l'objet d'une science de la lettre, qui est la philologie ; ou bien ce signifié est réputé secret, dernier, il faut le chercher, et l'œuvre relève alors d'une herméneutique, d'une interprétation (marxiste, psychanalytique, thématique, etc.) ; en somme, l'œuvre fonctionne elle-même comme un signe général, et il est normal qu'elle figure une catégorie institutionnelle de la civilisation du Signe. »*³²⁰

Par le fait (tel que l'ont défini les corporations qui sont en charge d'analyser le texte littéraire) qu'il reste ouvert, le texte littéraire est appelé à se défaire des commentaires totalitaires où la lecture est orientée par des lecteurs qui ne ressentent aucune fissure ontologique.

*« ...la totalité, en tant que réalité première formatrice de tout phénomène singulier, implique qu'une œuvre fermée sur elle-même puisse être accomplie ; accomplie parce que tout advient en elle sans que rien en soit exclu ou y renvoie à une réalité supérieure, accomplie parce que tout mûrit en elle vers sa propre perfection et, s'atteignant soi-même, s'insère dans l'édifice entier. »*³²¹

Prétendre qu'un texte littéraire est résumable est une manière qui consiste à nier la nature même du texte littéraire. Toutefois il est possible de fragmenter le texte en unités capables de porter une face signifiante. Charles Bonn nous apprend que la littérature

³¹⁹ ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Mardaga, Bruxelles, 1976, p. 30

³¹⁸ BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 74

³²¹ LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968, p. 25

moderne brouille le signifiant. Le texte littéraire contemporain fait du signifiant un élément invisible, furtif et caché. Nous pensons que les éléments théoriques utilisés par les lecteurs professionnels de la littérature semblent brancher la totalité du texte aux fuites qu'offrent les centres profanes comme c'est le cas des feuilles et des émissions culturelles consacrés à l'analyse du texte littéraire. D'abord, parce que le sens se dégage de l'effort herméneutique, lequel effort renforce l'autorité du sujet-lecteur. Ensuite, les lecteurs croient être capables de réduire le texte à un résumé qui servirait de lecture consensuelle des textes lus. Comme pour dire que le roman met en scène la vie d'un personnage. Cela paraît être d'une fausseté criante, car le texte ne peut être réduit au seul parcours d'un personnage, ni aux seuls actes qu'abrèterait un lieu. Il se pourrait que la centralité du texte ne soit pas visible dans les moments essentiels de ce même texte. L'on peut dire que le texte peut être réduit à une maquette de fragments enchevêtrés et mouvants, au sein d'un même texte. D'où l'impossibilité d'attribuer au texte un quelconque ordre que l'on pourrait porter y constater.

« Comme une feuille de papier, la temporalité narrative se présente sous deux faces indissolublement liées. D'un côté, le temps narratif est déterminé par la nature linéaire du signifiant linguistique. Contrairement aux peintres, qui peuvent donner à voir les choses et les gens d'un coup, dans la coexistence simultanée de l'espace pictural, les romanciers sont tributaires de la nature consécutive du langage: ainsi, c'est très progressivement que le lecteur voit apparaître devant l'œil de son esprit les lieux et les personnages du roman dont il tourne les pages une à une. Telle est la première face du temps narratif: c'est le temps du récit (tR), déterminé par la succession des mots sur la page. Ce temps racontant (en allemand, on parle d'Erzählzeit) se repère par le décompte d'unités de texte: nombre de lignes, de pages, de chapitres, etc. »³²²

Les auteurs ajoutent, pour tenter de faire le parallèle des êtres romanesques et des êtres existentiels, ce qui suit :

« L'autre face de la temporalité narrative, c'est le temps raconté (erzählte Zeit, en allemand). Les pages, les chapitres du roman défilent: un monde fictif se constitue progressivement, avec ses décors, ses personnages et sa chronologie. Pas plus que nous, les personnages de roman n'échappent au temps: ils profitent des jours qui passent, vieillissent et se souviennent. C'est là le temps de l'histoire (tH), un temps calendaire fictif, qui se mesure en heures, jours, mois et années. »³²³

³²² Kaempfer Jean et Micheli Raphaël, La temporalité narrative, 2005 (cours diffusés par l'université de Genève). Le cours est consultable sur le lien suivant :

<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/tnarrative/tnintegr.html>

³²³ Idem.

Truffé de digressions et de décompositions et de décomposition de la temporalité, le texte ne peut pas s'inscrire (s'interposer) sur le temps tel que perçu par l'humain. Le temps romanesque est une mécanique dont le fonctionnement est garanti par les contraintes décrétées par les composants internes au texte. Même si la notion de temps est récurrente dans les études littéraires, nous pouvons affirmer que le romancier, notamment en matière de temps et de représentation romanesque du temps, est le manipulateur propre du texte littéraire et le fabricant certain des modalités de narration (tout texte écrit voit les temps grammaticaux et lexicalisés se fondre et constituer des noyaux temporels réductibles par un des éléments propres à la narration).

Si le sujet peut être conçu comme une façon de se comporter –dans notre cas, c'est l'écriture, nous pouvons par ailleurs considérer le texte comme le reflet d'une syntaxe par laquelle l'auteur tente d'aménager son propre espace romanesque et paginal. Si nous disons que tel style est propre à tel auteur, c'est que ce style est né d'une manipulation de la plus petite et de la plus classique unité de la langue (qu'est, dans notre cas, la phrase). Avant d'évoquer le style proustien, il faut parler de la phrase proustienne. On agira donc sur la syntaxe. L'organisation de la phrase détermine le sujet de tel ou tel auteur. « ...*le style, c'est la forme en général, et donc, comme on disait naguère, la forme de l'expression et celle du contenu.* »³²⁴

Entre autres exemples pouvant illustrer notre propos, nous en prendrons deux.

« Mes yeux rencontrèrent dès le premier regard ceux de Dehbia. »³²⁵

« *Savoir être personne.* »³²⁶

Les styles n'attestent d'aucune subjectivité hégémonique. Par contre, la mécanique langagière est visible dès lors que le maniement de la langue reste sous le contrôle des catégories grammaticales et syntaxiques héritées de la révolution embourgeoisée des idées, laquelle révolution a récupéré la pensée existentialiste.

2-2- Le style : la mécanique historique ultra-mythifiante

Le premier degré de l'esthétique étant le remaniement de la syntaxe (au degré zéro), il s'agit de réduire le texte à son propre univers, lequel univers mène des tentatives pour se confondre avec l'univers existentiel. Or, la métaphore, qui fonde les écrits littéraires, peine à se positionner dans l'absolu graphique, en ce sens que la métaphore n'est pas l'exclusivité de la littérature (au sens classique du terme) et les discours les plus utilitaires

³²⁴ GENTTE, Gérard, *Palimpsestes La littérature au second degré*, Paris, Seuil, col essais, 1982, p. 139.

³²⁵ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 141.

³²⁶ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, SNED, 1978, p. 83.

font recours à la métaphore qu'ils réalisent. Cela signifie que tout énoncé contient une part de littérarité compromettant et les procédés de définition et les sens initiaux du mot défini.

« Le style est...vu comme l'exception (cependant codée) d'une règle ; il est l'aberration (individuelle et pourtant institutionnelle) d'un usage courant, qui est tantôt visé comme verbal (si l'on définit la norme par le langage parlé), tantôt comme prosaïque (si l'on oppose la Poésie à « autre chose ».) »³²⁷

Par style, nous entendons les diverses opérations menées pour permettre à la langue de se dissocier des conceptions canoniques. Il se trouve que le style, qui est d'ordre littéraire, mobilise toutes les opérations linguistiques à la fabrication des sens nouveaux et à la fondation des strates se confondant les unes aux autres sans que le lien noué avec la communauté productrice de sens ne soit rompu.

Si nous nous intéressons à l'idée de style, c'est parce que nous considérons que le style fait partie de la science de la langue et que les constructions que nous rencontrons dans les textes -objet de notre étude- sont relatives à ce que nous permettent les outils linguistiques d'apporter comme moyen d'opposer à la langue courante des habillages réussis grâce à ce que nous donne le terme de style comme possibilités de construction. Gilles Deleuze écrit, à propos du style, ce qui suit : *« ...faire bégayer la langue elle-même, au plus profond du style, est un procédé créateur qui traverse de grandes œuvres [...] Il y a beaucoup d'indices ou de procédés divers que l'écrivain peut tendre à travers la langue pour en faire un style. »*³²⁸ Mais nous nous gardons de toute pulsion qui consiste à tout reconstruire face à l'hégémonie du degré zéro du style, car nous croyons que les constructions réalisées grâce aux efforts de style peuvent donner sens (un sens thématisé), lequel sens dépasserait le cadre dans lequel nous avons inscrit notre recherche. Pour nous (nous l'avons mentionné, le thème est une fabrication socio-historique qui revient de façon récurrente dans la pratique scolaire). Par contre, nous considérons que toute construction conceptuelle réussie doit (nous parlons de notre travail) se passer des structures traditionnelles de la langue. Aussi bien pour les formes –mot, expression, phrase, paragraphe – que pour la substance (contenu thématique), notre recherche tente de dépasser les établis scientifiques. Les scientifiques se donnent pour mission de construire des ponts entre le présent conceptualisant et le passé remis à une place figée et considéré comme matière qui invite à la réflexion et à la conceptualisation. L'on peut lire, à propos de la figure du philosophe, ce qui suit :

« Il faut attribuer une place à part aux intellectuels qui cultivent, en dominante, le savoir et l'érudition. Qu'ils soient théologiens, historiens ou juristes, ceux-ci

³²⁷ BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 150.

³²⁸ DELEUZE Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minit, 1993, p. 73.

mettent leur compétence au service des pouvoirs divers qui s'opposent ou se font concurrence dans un climat de tension et d'âpreté théoricienne. »³²⁹

L'on peut en conclure que le style est une manière d'organiser les images en les sommant d'obéir à des impératifs intralinguistiques, comme c'est le cas de la syntaxe, ou à des impératifs socio-historiques (l'on peut évoquer la pragmatique et ses divers prolongements). Entre l'ordre (la syntaxe) et la signification (la pragmatique et la sémantique), le sens s'est construit toutefois avec l'aval accordé par le sujet-lecteur. La fragmentation du texte en séquences narratives ne peut pas résoudre le problème auquel fait face le texte littéraire, car il faut que l'objet d'étude soit uni par des caractéristiques communes à ce même objet. Or, ce qu'il faut considérer comme fragment signifiant, c'est l'énoncé qui reprend un sens issu d'une souche épistémologique (repérée par l'existence d'une problématique ou d'une articulation). Roland Barthes écrit :

« Définir le texte comme une structure séquentielle permet d'aborder l'hétérogénéité compositionnelle en termes hiérarchiques assez généraux. La séquence, unité constituante du texte, est constituée de paquets de propositions (les macro-propositions), elles-mêmes constituées de n propositions. Cette définition est en accord avec un principe structural de base : « En même temps qu'elles s'enchaînent, les unités élémentaires s'emboîtent dans des unités plus vastes » (Ricœur 1986 : 150). »³³⁰

Nous pouvons lire, à propos de la composition du texte narratif, ce qui suit :

*« Tout système étant la combinaison d'unités dont les classes sont connues, il faut d'abord découper le récit et de déterminer les segments du discours narratif que l'on puisse distribuer dans un petit nombre de classes, en un mot, il faut définir les plus petites unités narratives. »*³³¹

On n'a pas cessé de dire que le texte, de par les sens qu'il cumule, est mouvant. L'on peut parler d'une dynamique textuelle. La dynamique textuelle signifie qu'il pourra it y avoir une jonction entre l'autorité du sujet qui fabrique du sens et la force de la contingence qui donne au sens la possibilité de se marquer comme discours historicisant. A la différence de l'opposition historique que prend la capacité de signifiante (livre, tablettes et autres supports de l'écrit), le cours grapho-verbal est impossible à être inscrit dans l'Histoire. Le cours est ce que l'on peut utiliser comme matière linguistique sans que l'Histoire de cette matière ne soit déterminante. A la différence du discours, le cours est parallèle à ce que les absences de l'Histoire humaine nous transmettent comme fondations signifiantes. Quand on parle de discours, il est à constater que cette notion renvoie à une

³²⁹ Masseau Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1994, p. 40

³³⁰ Jean-Michel Adam, « Le texte et ses composantes », *Semen* [En ligne], 8 | 1993, mis en ligne le 21 août 2007, consulté le 15 décembre 2013. URL : <http://semen.revues.org/4341>.

³³¹ BARTHES, Roland, *Introduction à l'analyse structurale des récits*, In *Communications*, 8, L'analyse structurale du récit, Paris, Le Seuil, 1966, p. 12.

temporalité définie, et cette temporalité recèle des moments de fondation par le recours à la langue fondatrice. Cette fondation ne recourt pas automatiquement au je. Le fait de restituer des néants rejetés par les capacités de la langue.

Le cours signifie l'érosion de l'Histoire des mots, une infinité événementielle et une négation de la détermination temporelle. Ce cours ne tient pas compte de ce que les mots ont accumulé comme significations situables dans le temps. Il ne tient plus compte du sens originel parce que le mot ne peut avoir de signifiante originelle que quand il accepte d'être défini en dehors de ce que l'Histoire (politique) et le temps (métaphorique/spirituel) décrètent comme moyen de validation des sens possibles.

« On ne comprendra l'importance du mot pour la connaissance, pour la création artistique, en particulier pour la poésie (qui nous intéresse ici en premier chef) que si l'on a compris d'abord sa nature verbale et linguistique tout à fait en dehors des problèmes de la connaissance, de la création artistique, du culte religieux, etc., au service desquels ce mot peut se trouver. »³³²

Si l'on réduit la langue à ce que l'Histoire nous en apprend, il est, par ailleurs, évident que les constituants classiques de la langue sont loin de répondre aux préoccupations académiques issues des diverses contributions apportées à la définition de la notion de langue. Le discours, tel que défini par la masse des universitaires, donne de la légitimité au je utilisé pour l'identification historique de soi. *« Le Je est un acte (je pense) qui détermine activement mon existence (je suis), mais ne peut la déterminer que dans le temps... »³³³* Dans la notion de discours, nous avons à constater que le dérapage idéologique que peut commettre le producteur d'énoncés déclaratifs est loin de mettre ce même producteur hors des pénalisations prévues par les instances historiques, entre autres systèmes, ceux qui sont relatifs au domaine philo-juridique. L'on peut lire, à propos du lien du sujet au discours, ce qui suit :

«...la psychanalyse lacanienne considère que le sujet est prisonnier du discours tenu autour de lui, et avant lui, par son entourage, système figé de significations dont il hérite inévitablement. L'anthropologie de Michel Foucault met en évidence le lien du discours et du pouvoir : les mots et les formules dont les individus, comme les institutions, se font les relais, cristallisent des rapports de force, indépendamment de leur signification rationnelle. Ainsi, le discours, qui désignait la raison et contenait la possibilité d'un échange rationnel, a fini

³³² BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003, p. 57-58.

³³³ DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 43.

*par désigner ce qui échappe à un tel échange : l'opacité inhérente au langage dans son usage social. »*³³⁴

Si l'on projette ce postulat sur la littérature, nous comprendrons que la littérature peut être détachée de tout déterminisme historique et temporel. Le cours symbolise cet infini auquel est rattachée la possibilité de constituer des ruptures fondatrices. Cela ressemble à la conception que l'on se fait du temps, lequel est perçu comme conséquence du mouvement cosmique. « *Le temps matériel est la détente d'un élan, comme le temps mental le déploiement en éventail d'une mémoire.* »³³⁵ Il s'agit de comprendre ce que le temps représente dans les espaces non-littéraires, en ce sens que les deux versants suscités nous permettent des définitions que l'on fait grâce à des concepts ou à des substantifs relevés dans les parcours contingents de la connaissance.

Nous pouvons prendre deux exemples.

*« Cet amour était né en pays de guerre, Parce que la guerre d'Algérie n'a pas débuté le 1^{er} novembre 1954. »*³³⁶

*« Il n'était plus question pour Menach ni pour moi de retourner à nos études en France occupée. »*³³⁷

Dans les deux exemples, le temps est, du point de vue de la grammaire, fixé. Mais le rapport du sujet à son verbe, le temps est porteur d'un projet de questionnement fondamental sur les catégories qui guident les sens légitimes. L'emploi de l'imparfait, dans le premier exemple, limite-t-il l'étendue de l'action à ce que l'on appelle le passé ? Ce passé est-il un passé textuel ou un passé socio-graphique ? Pour le second exemple, la référence à la France occupée signifie-t-elle un détachement psycho-spirituel de ce qui était dicté par le contexte ? Dans les deux exemples, le temps est la marque d'une adhésion à la rationalité contraignante qui guide les opérations de verbalisation menées par les écrivains.

2-3- Narre r : greffer les contingences hégémoniques

La narration est essentiellement anti-discursive (en ce sens que le je ne se positionne pas au-dessus des reliefs narratifs qui constituent le texte), car elle ne se permet pas l'apparition de je constitutifs. Tous les je, bien qu'ils soient parfois fondateurs, sont, notamment dans le récit, incapables de restituer le flash historique auquel nous sommes invités. La prise d'une position ne signifie pas son classement dans la case des discours (discours vs récit), car la position peut se passer de la formule discursive directe ; elle peut,

³³⁴ CLEMENT, E ; DEMONQUE, C ; HANSEN-LOVE, L et KAHN, P, *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 2000, P. 120

³³⁵ BARREAU Hervé, Costa de Beauregard Olivier, « *Temps* », Encyclopédia Universalis, 2010.

³³⁶ HADDAD, Malek, *Le Quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2008, p. 46.

³³⁷ MAMMRI, Mouloud, *La Colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 61.

par ailleurs, faire appel à la technique littéraire pour dire un sentiment de colère, de passion ou de peur. Il y a des infinités que permet la conception du langage. Ce n'est pas la fonction de la littérature qui détermine sa définition, mais c'est l'essence de cette même littérature qui confirme que le discours tend vers une socialisation et une historicisation de l'énoncé, et ce, en le réduisant à une manifestation historique.

« L'écrivain d'aujourd'hui, disent-ils (les bourgeois), ne doit en aucun cas s'occuper des affaires temporelles ; il ne doit pas non plus aligner des mots sans signification ni rechercher uniquement la beauté des phrases et des images : sa fonction est de délivrer des messages à ses lecteurs. »³³⁸

Sartre s'oppose, dans ce fragment discursif, à l'idée de mener la littérature au seul terrain de l'existentiel. Il propose que la chose temporelle soit abordée par les écrivains. Mais, ce qui l'inquiète le plus c'est la vision culturaliste attribuée à la littérature. L'on ne peut considérer la littérature comme discours, pour diverses raisons. D'abord, parce que la littérature agit par le biais linguistique et que toute tentative de repérer une prise de position est subordonnée à l'exploitation à l'exploitation d'autres mouvements académiques. L'argumentation dans le texte littéraire ne passe pas par les puretés textuelles. Les positions prises sont condamnées à se faire une place dans le support sur lequel elles ont été inscrites. Le support matériel qui prend en charge la mise en réalité du monde idéal relatif aux Groupements linguistiques garantit le cadre dans lequel toute lecture devient possible. Tout commentaire exige que l'on prenne tout ce que l'auteur temporel a mis comme possibilités de signifiante. Genette nous explique, dans ce passage, ce que le prolongement du texte de base doit contenir comme informations. Il écrit : *« ...l'hypertexte doit rester constamment dans le prolongement de son hypotexte, qu'il doit seulement mener jusqu'à une conclusion prescrite ou congruente, en veillant à la continuité de certaines données... »³³⁹* L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit : *« ...la métatextualité ou relation couramment dite de « commentaire », qui unit un texte à un autre dont il parle sans nécessairement le citer : « par excellence la relation critique... »³⁴⁰*

La cursivité tente de relégitimer la fondation idéologique qui consiste à remettre à l'existentialité sa fonction narrative originelle. Quand Paul Ricoeur nous dit que l'être humain est un être de narration, il devient, pour nous, possible de comprendre que le récit (récits religieux ou profanes) est une fonction essentielle à l'humanité (nous pouvons parler des récits de fondation ou de récits liés à des imaginaires de diverses entités. C'est ainsi que l'on parle du récit national, le récit de création ou de récits politiques.

³³⁸ SARTE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 32-33.

³³⁹ GENETTE, Gérard, *Palimpsestes La littérature au second degré*, Paris, Seuil, col essais, 1982, p. 224.

³⁴⁰ De Biasi Pierre-Marc, *Théorie de l'intertextualité*, Encyclopédia Universalis, 2010.

« À partir du XIX^e siècle, avec la naissance de la notion de littérature en Occident, le récit s'impose comme structure essentielle de la connaissance et forme organisatrice de la signification. Au XXI^e siècle, ce modèle semble mis en brèche tant par la suprématie des modèles mathématiques dans le domaine des sciences humaines et sociales que par la mutation des supports.[...] Le récit « institutionnalisé » (plutôt que littéraire) aurait une fonction de cohésion sociale et de transmission d'un patrimoine symbolique, structurant et intégrateur. »³⁴¹

Si nous réfutons la thèse selon laquelle l'on pense que le discours peut s'imposer comme manière d'appréhender le réel fabriqué par la langue, c'est parce que nous pensons que le discours est une ouverture par la langue sur un sujet historique. Par discours (discontinuité fondatrice), nous entendons un arrêt dans la machine qui permet aux sens produits par la jonction de l'Histoire et de la langue de continuer à fonctionner. Le cours est propre à l'humain, les scientifiques ont tenté de mettre des mécanismes d'analyse pour repenser le mot à l'aune de ce que nous fournissent les progrès réalisés par les sciences, lesquelles sciences ont pour objet d'étude l'homme et le sujet. Certes, le concept d'homme est lié à un moment historique précis ; celui de sujet moderne correspond à l'émergence de la psychanalyse et de la phénoménologie. Néanmoins il est fort probable que ces deux stations soient le produit d'un certain ordre conceptuel issu de moments de réflexion qui réfèrent à une même substance soumise à la conceptualisation. Il est indéniable que la manière de penser l'humain a évolué, mais il n'est pas certain que le sujet ne soit pas la marque de progression de la notion d'humain. Si le sujet cartésien est articulé sur la notion de la Raison, celui de la psychanalyse est axé sur les fragilités originelles que prennent tous les sujets, l'on peut lire : « *Le sujet psychanalytique, c'est celui que la science moderne s'est efforcée en vain de « suturer » et à partir duquel elle a pu se définir de cette impuissance même.* »³⁴²

Le cours est l'infinité qui marque l'existence et la temporalité, alors que le discours est la marque de continuité auto-fondatrice, en ce sens que le discours peut être considéré comme une linéarité d'où germent des scintillants subjectaux qui permettent à ce que des réflexions en amont soient menées et rediriger les sens non point par rapport à ce que nous donne le temps, mais par rapport à ce que la suspension temporelle du temps permet comme creux sémantisants et comme possibilités de signifiante. L'on peut lire, à propos de la réflexion, ce qui suit :

³⁴¹ Françoise Dufour, « Sylvie André, *Le récit. Perspectives anthropologique et littéraire* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 11 septembre 2012, consulté le 16 décembre 2013. URL : <http://lectures.revues.org/9157>

³⁴² SAINT GIRONS, Baldine, *Sujet*, Encyclopédie Universalis, 2010.

« La réflexion sur soi ou réflexion existentielle représente ce moment de liberté où surgit non pas l'être-soi comme donnée, mais la conscience de pouvoir ; c'est-à-dire le moment où l'être qui se soucie de soi décide de ce qu'il est³⁴³ »³⁴⁴

Il est difficile de nommer l'objet d'étude sur lequel ont travaillé des écoles et des doctrines – que l'on pourrait appeler l'humain- car l'écart notionnel est tellement important qu'il laisse ouvertes toutes les conceptualisations. Est conceptuel tout ce qui se définit par un appareil et un personnel (une communauté) de réflexion et qui peut être rendu insérable dans un champ disciplinaire précis.

L'on peut prendre deux exemples, où le je s'efface devant les instances de régulation traditionnelles, entre le collectif transcendantal et l'individuel pulsionnel, entre le sujet universel et la subjectivité particulière.

« Je devins immédiatement un tyran pour la plus petite de mes sœurs, mon aînée de deux ans. »³⁴⁵

« J'allais, pépant d'un groupe à l'autre. »³⁴⁶

Les deux exemples nous donnent une idée de ce que le je signifie en matière de positionnement existentiel. Dans le premier exemple, nous pouvons dire que la particularité est universalisante, car elle permet que le sujet se défasse des contours établis par la science idéologisée. Pour le second exemple, le je, pris en dehors de toute mécanique narrative, témoigne de la capacité du dire historique d'être élu à la représentation particulière. Le je nie l'essence du sujet, et cultive la responsabilité de la subjectivité.

La langue littéraire tire sa légitimité de la notion de cours linguistique, lequel n'est pas déterminé par le temps. Par ailleurs, nous considérons la littérature comme élément existentiel qui a traversé l'Histoire pour s'y adapter. Les déterminismes conceptuels liés aux études littéraires peuvent s'effacer au profit d'une reconsidération du moment littéraire. Le roman, comme tout genre littéraire, a émergé dans un moment historique qui a vu le mouvement socio-existential (disons individuel) définir, par des moyens extra-textuels, la manière à partir de laquelle le pathos doit s'exprimer. Les formes littéraires ne sont pas le reflet de ce que les masses pensent du réel. L'on peut lire, à propos des déficits que l'on peut constater dans l'examen littéraire d'un objet ou d'un espace, ce qui suit :

« Jaspers montre que toute vision du monde est étroite : « Chaque écrivain, afin de voir le monde du point de vue particulier qui est le sien, est empêché de

³⁴³ Je reproduis le renvoi tel qu'il a été mis dans le texte de l'ouvrage que j'ai consulté. Voir Philosophie (1932) trad J. Hersch, Paris-Berlin, 1989, p. 293. Ouvrage capital de Jaspers auquel renvoient désormais les références dans le texte. In Jacques Colette, *L'existentialisme*, PUF, 1994, Que sais-je ?, p. 28

³⁴⁴ COLETTE, Jacques, *L'existentialisme*, PUF, 1994, Que sais-je ?, p. 28.

³⁴⁵ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaia, Talantikit, 2002, p. 35.

³⁴⁶ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 69.

*voir le monde, et s'empêche de voir le monde d'un autre point de vue que le sien*³⁴⁷ »³⁴⁸

L'on pourrait mettre comme concept principal l'idée selon laquelle la notion de discours n'a pas été délimitée –dans son action- par ce que l'analyse lexicale permet. La littérature fait face au discours (tel que nous l'avons défini). L'on peut lire, pour comprendre ce qui lie la littérature au discours :

*«...il y aurait d'une part les énoncés « transitifs », qui auraient leur finalité hors d'eux-mêmes, d'autre part les œuvres véritables, « intransitives », « autotéliques », celles de la littérature, qui auraient leur finalité en elles-mêmes. »*³⁴⁹

Il est presque partagé chez tous les lecteurs que le livre a remplacé le texte, transmutation imposée par ce que la sémantique marxiste, du reste incontestable, le loi du marché. On lit un livre, non un texte. On suit des modalités de lecture, on ne lit pas. De ça découlent trois soucis : le livre ne porte pas une logique pure ; le style exige des modalités de lecture sans orientation académique ; la narration se sert de l'écart historique pour raconter ce qu'autorise la verbalité ambiante. Mais que peut le Verbe dans l'exploration de la psyché maghrébine ?

3] La psyché maghrébine : l'assassinat de la subjectivité fantasmante

Il nous arrive de voir des académiciens commencer leurs dissertations par des explications étymologiques, mais si l'on se met à expliquer *discours* –mot récurrent dans l'étude des textes littéraires – l'on saura que ce mot bute à ce que la littérature se propose comme définitions. D'abord, parce que la conscience qui mène un travail d'écriture est écartelée et déchiquetée, elle n'est pas capable de convoquer la conscience comme unité garantissant la possibilité d'émettre un jugement sur un quelconque propos relevé du texte, en accusant l'auteur d'en être l'instigateur. La littérature est tout ce qui est produit dans l'espace qui voit l'auteur (évanescence) se disputer la légitimité à un soi identifiable. Le texte littéraire met en perspective l'Autre non pas comme partie appartenant à l'extériorité de soi, mais comme partie prenante de l'Histoire sur laquelle soi exerce un contrôle total. Si l'on considère le lecteur comme cet Autre qui s'incarne, notamment avec son action visant à déchiffrer le texte, l'on peut lire ce qui suit : « *Pour résumer rapidement sa thèse*

³⁴⁷ WAHL, Jean, *La Pensée de l'existence*, Paris, Flammarion, 1951, p. 63. In Kremer-Marietti, *Jaspers et la scission de l'être*, Paris, Seghers, 1967, p. 10.

³⁴⁸ Kremer-Marietti, *Jaspers et la scission de l'être*, Paris, Seghers, 1967, p. 10.

³⁴⁹ Dominique Maingueneau, « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 19 septembre 2008, Consulté le 17 décembre 2013. URL : <http://aad.revues.org/351>

(Arthur Nisin), *nous dirons que l'œuvre littéraire, en tant que tel, n'existe que virtuellement tant qu'elle n'est pas lue. La lecture actualise cette potentialité. Le livre n'existe donc pas sur les pages imprimées, mais prend naissance au contraire chez le lecteur.* »³⁵⁰ Je m'explique : il y a possibilité de fonder des structurants communs à toutes les entités psychiques. En un sens, l'on peut se demander s'il y a capacité de concevoir une psyché que l'on pourrait appliquer à tout être humain.

Les deux raisons que nous avons évoquées montrent la direction épistémologique de notre travail.

Les aléas que rencontre toute tentative de définition peuvent être dus à ce que les appareils conceptuels autorisent comme comportements verbaux, qui sont parfois réfractaires à ce qu'exige la norme académique.

3-1- La psyché maghrébine : émanation de la littérature ?

Aussi bien dans la littérature (conditions internes) que dans les sciences périphériques aux études littéraires, la psyché maghrébine vit en crise multidimensionnelle. Evoquant la littérature maghrébine des années cinquante, Jean Déjeux écrit : « *Après 1950, d'un bout à l'autre du Maghreb apparaissent les romans de Feraoun, Dib, Mammeri, Memmi, Chraïbi, Sefrioui...Mécontents de l'image donnée de leur société par les « autres », ils entendent parler en clair et en vérité d'eux-mêmes et des leurs.* »³⁵¹ De par la langue qu'elle utilise, la littérature du Maghreb est condamnée à relayer des références symboliques tellement diverses qu'elles se posent parfois aux antipodes les unes par rapport aux autres. Tous les motifs idéologiques ont été, dans divers cas, recyclés dans la raison scientifique.

*«...il semble malheureusement reconnu que les groupes dirigeants de nos pays et notamment du Maghreb n'ont pas les capacités intellectuelles et organisationnelles pour se hisser au niveau de ce « challenge » et se débarrasser du costume étriqué du « petit nationalisme » de territoire qu'ils avaient emprunté pour un temps à leur ancien colonisateur. Bien sûr, il aurait été naïf d'attendre de ces élites, profondément pervertie par le « néopatrimonialisme », la corruption et l'autoritarisme, qu'elles se métamorphosent du jour au lendemain en classe politique démocratique « dé provincialisée. »*³⁵²

Si l'on considère que la littérature du Maghreb est multilingue, il est néanmoins temps de la considérer par les moyens que la science politique nous accorde. Si, dans la

³⁵⁰ WEINRICHE, Harald, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, Ed de la maison des sciences de l'homme, 1989, p. 45.

³⁵¹ DEJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, Que sais-je ?, p. 62.

³⁵² Je reproduis la référence telle qu'elle a été insérée par l'auteur In L'Etat Région, une solution à la crise africaine, FTM, Dakar, 1994. In EL KENZ Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 351.

rive nord de la méditerranée, le politique s'est affranchi de la raison tribale et ethnique ; dans la rive sud, le politique reste sous le contrôle de l'identification ethno-tribale, d'où le problème de définition de la littérature maghrébine. Par ailleurs, l'emploi de diverses langues n'a pas pu laisser indifférente la doxa officielle ; celle-ci a accentué le recours à l'ethnisation de la donne politique.

« L'émancipation de la domination coloniale et l'accès à la souveraineté nationale ne modifient pas le schéma global mis en place tout au long de la période du mouvement national et de la guerre de libération. [...] Le processus de nationalisation culturelle par le haut est mené de façon autoritaire, et vise à effacer totalement les expressions particulières au profit d'une culture étatique fondée sur l'unicité de la langue et de la référence religieuse. L'Islam est déclaré religion de l'Etat. »³⁵³

Par ce fait, il devient difficile le fait de parler d'une littérature destinée à l'entité humaine. Les sacrifices consentis pour la compréhension de la chose littéraire butent sur ce que les essentialités imposent : aussi bien par la langue que par les thèmes, les littératures butent les unes sur les autres. Dans le passage suivant, nous revenons sur le rapport du texte littéraire maghrébin et les lectures qui peuvent en être faites.

« L'exploitation du texte maghrébin par son public (qui reste à définir) est donc une communication d'un dit et d'un non-dit qui s'inscrivent dans une pratique dynamique de compréhension. Celle-ci ne se soumet à aucun déchiffrement arbitraire, ni à aucune compétence d'interprétation dirigée et nécessite, ainsi, un effort considérable de lecture. Dans ce cas, le récepteur qui veut saisir les mécanismes de construction du texte et rendre compte de ses effets sémantiques et esthétiques, doit être attentif à sa structure, à son fonctionnement et à sa polysémie. »³⁵⁴

Mouvant dans un espace où les cultures se définissent par le paramètre géographique, la littérature maghrébine, notamment celle qui est écrite en français, peine à se défaire de ce que prônent les élites (droitières), qui mettent l'accent sur le critère ethno-géographique. Or, chacun sait que les problématiques traitées par la littérature sont d'ordre existentiel, et ce, en dépit des indices socio-historiques que l'on peut repérer dans certains textes.

« La littérature maghrébine s'est définitivement affirmée dans sa spécificité historique, culturelle et géo-politique, dans son universalité humaniste et esthétique. Etant entendu que l'écriture est un acte de connaissance, que la littérature est souvent l'observatoire de la vie à venir parce qu'elle "reflète" de

³⁵³ SALHI, Mohamed Brahim, *Algérie Citoyenneté et identité*, Tizi-Ouzou, Achab, 2010, p. 57

³⁵⁴ Riag Boughebina Fouzia, « *Lecture et réception du texte maghrébin de langue française* » *Revue académique des études sociales et humaines* 3-2010, p 3-8. (format PDF)

façon dynamique la réalité socio- idéologique de son présent, tout autorise à penser que la littérature de langue française au Maghreb a devant elle de beaux jours. Parce qu'elle a su être le réceptacle d'aspirations existentielles et culturelles vitales, parce qu'elle a su devenir un trait d'union entre civilisations différentes et historiquement concurrentes et même antagoniques, parce qu'elle a pu réaliser en son creuset une cohabitation et parfois une synthèse de leurs caractères conflictuels ; elle s'est qualifiée pour devenir une voix patentée de l'esprit universel. »³⁵⁵

La littérature maghrébine est qualifiée d'ethnographique, car, comme le prétendent les critiques institutionnels, cette littérature ne fait que décrire ce que vit la collectivité sur un ton romantique, dont l'impact serait révolu. Les écrivains exerçant sous l'ordre colonial étaient les porteurs d'une idéologie bien établie et allant dans le sens de l'Histoire.

« Dans cette période qui correspond à la floraison du roman colonial sous toutes ses formes (qu'il soit indigénophile ou indigénophobe), le petit noyau d'écrivains algériens qui arrive sur la scène littéraire produit un roman qui se constitue quasiment en sous-genre par rapport au genre dominant. En effet, comme le roman colonial de l'époque, le roman algérien souscrit aux conventions réalistes et les exploite pour exposer, de façon didactique, une thèse à caractère social. D'où des traits formels tels que la faiblesse de l'intrigue, des personnages typés, exemplaires et symboliques construits à partir d'une psychologie sommaire, l'absence ou la marginalité de l'histoire d'amour et, plus généralement de la femme. Ce qui le différencie de son modèle européen, c'est un discours idéologique qui, tout en reconduisant le dualisme éthique et sociologique du discours colonial dominant, laisse entendre que le bon et le méchant, le civilisé et le barbare ne se situent pas irrémédiablement de tel ou tel côté de la barre. Il suggère aussi, comme en une discrète mise en garde ou un obscur fantasme de revanche, que la puissance politique et militaire a maintes fois changé de camp au cours de l'histoire des civilisations. »³⁵⁶

Pour relever les capacités de la littérature à la fondation de psychés, nous pouvons prendre deux exemples.

« ...l'homme vit sur terre pour une tâche déterminée, chacun de nous a un devoir à remplir. »³⁵⁷

« Rien n'est métaphysique dans le malheur humain. »³⁵⁸

³⁵⁵ BONN, Ch et KHADDA, N, *La littérature maghrébine de langue française*. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm>

³⁵⁶ BONN, Ch et KHADDA, N, *La littérature maghrébine de langue française*. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm>

³⁵⁷ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 81.

³⁵⁸ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 75.

Dans les deux exemples, ce n'est pas la pensée sous-jacente à l'énoncé qui nous attire, mais c'est la capacité du texte à tracer une psyché. Dans les deux exemples, il y a un penchant vers l'éthique, précisément la responsabilité. Mais, est-ce que cette éthique est capable de se constituer en dehors des discours hégémoniques, dont la morale ? Si la littérature est capable de mener les tâches philosophiques, elle reste cependant très fragile vu l'hégémonie des discours ambiants.

3-2- Les discriminations pointues

L'on ignore que toute description porte les germes d'une jonction entre les discours droitiers et ce que l'Existence ne maîtrise pas. Arguant que l'intérêt porté au Sujet est minime, les critiques semblent ne considérer comme sujets que ceux qui proviennent de l'espace européen. Dans le passage suivant, nous pouvons constater ce que l'Occident se permet dans la conception de l'altérité. Alain Gresh écrit : « *La Révolution française s'est forgée une contradiction entre ses idéaux universalistes et une vision qui en restreignait l'application aux « Blancs ».* »³⁵⁹ En parlant de l'accaparement de la notion d'universel par la pensée européenne, certains philosophes ont compris que l'hégémonie exercée par la philosophie occidentale a réduit à néant les populations « indigènes ». Désigné par un substantif qui renvoie sémantiquement à la civilisation arabo-musulmane, le Maghreb, à la différence de l'Occident, est pris entre deux blocs qui ne cessent de se confronter les uns aux autres (l'un à l'autre), lesquels chocs se légitiment par les divergences que développe chaque bloc à l'égard de l'autre.

*« L'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui. »*³⁶⁰

A la différence de l'Occident qui se réclame, du moins sur le plan institutionnel, comme un espace où les libertés culturelles sont garanties, le Maghreb peine à redéfinir le rapport de l'humain à la religion. Il est évident que les racines de la psyché et de l'éthique occidentales remontent à l'ère chrétienne, mais l'entité occidentale ne s'offre pas à nous comme le reflet d'une civilisation qui se positionne aux antipodes de ce que l'humain construit comme procédés de perception de l'être. L'on peut dire que l'Occident s'est constitué en instance validante de la morale humaine en la qualifiant d'universelle, mais ces opérations de validation s'astreignent à ce qui est décrété par la civilisation euro-

³⁵⁹ GRESH, Alain, *L'islam, la République et le monde*, Alger, Casbah, 2006, p. 19.

³⁶⁰ SAID, Edward, *L'orientalisme L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Le seuil, 1978, p. 13-14.

occidentale, en ce sens que l'Occident a affranchi l'humain de ce qui le retenait, non seulement au plan spirituel, mais aussi idéologique. En termes clairs, l'Occident n'est pas l'occident de quelque chose, alors que le Maghreb est la partie occidentale de l'Orient d'où est partie la civilisation arabo-musulmane. Le Maghreb devient le lieu où se disputent diverses cultures et où les puissances culturelles s'affrontent. Le Maghreb refuse de s'inscrire dans ce que prescrivent les essentialités vécues par l'Histoire, car il tente de régler la crise identitaire dans laquelle il se débat en menant révoltes et rébellions.

«...Mohammad Arkoun défend plutôt une définition socio-anthropologique des composantes de la culture maghrébine. A cet effet, il se donne pour tâche de valoriser et d'intégrer toutes les étapes historiques, a fortiori marquantes, que traversa le Maghreb, c'est-à-dire latino-romaine, arabo-islamique, turque, française et nationale. »³⁶¹

Alors que l'Occident a tiré son appellation de la simple position géographique qu'il occupe dans le globe terrestre, le Maghreb renvoie à une culture, à une ethnie qui sont censées répercuter un modèle idéologique qui n'évacue pas la question religieuse de la sphère publique. Présences coloniales multiples dans le Maghreb, les autochtones n'ont pas pu récupérer ce que les agents de l'Histoire réussissant à arracher aux divers rapports de force qui apparaissent dans les fabrications historiques. Le plus profond des rapports que noue le Sujet avec l'Histoire passe par sa capacité de rendre cette même Histoire incapable de contrôler les évanescences de l'existentialité du monde.

«...elle (l'histoire) nous apporte moins de clartés qu'une réflexion intense sur notre propre vie. Même quand elle touche à l'homme, elle ne manipule que des résultats, et même des résidus de résultats. Elle ne sait rien des intentions qui ont donné aux actes leur fraîcheur et leur signification. »³⁶²

Ce que peut dire le Verbe a-historique devient le moment où la construction verbale accroche d'un phénomène linguistique, c'est-à-dire que la composition graphique ne peut prétendre à une place dans ce que l'on appelle la dynamique discursive signifiante que lorsqu'elle montre la phénoménalité de l'acte discursif. Pour être plus clair, l'on doit dire que les superpositions aux substrats sémantiques sont considérées porteuses de sens et qu'elles sont subordonnées, dans les tentatives de signifiante qu'elles mènent, à ce qu'accorde la contingence aux oppressions menées par l'Histoire et par l'idéologie. Le sujet dont il est question se positionne dans une maquette où la notion de temps est métatemporelle. A propos de la contingence, nous pouvons lire ce qui suit :

³⁶¹ Abdallah Bakouche, « Mohammed Arkoun et le Maghreb pluriel : pour une approche scientifique », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 43 | 2009, mis en ligne le 12 avril 2012, consulté le 24 décembre 2013. URL : <http://insaniyat.revues.org/827>

³⁶² MOUNIER, Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962, p. 19.

« *Ballinger se propose d'abord de tirer au clair les différentes significations possibles qu'a pu recevoir ce concept afin d'en évaluer la pertinence. Selon lui, le terme de contingence sert souvent à masquer des positions implicites sur la question du déterminisme. Chez de nombreux auteurs, l'emploi de la notion ne fait qu'exprimer indirectement l'adhésion à une forme souvent indéterminée d'indéterminisme.* »³⁶³

Nous pouvons prendre deux exemples pour illustrer notre propos sur le lien qui existe entre le littéraire et l'existentiel.

« *Un bonheur absurde et grisant courait dans mes membres.* »³⁶⁴

« *Je serais désespéré si la mort ne m'attendait pas quelque part sur la route.*

Cette idée me console, c'est la seule qui puisse me consoler. »³⁶⁵

Nous pouvons relever des questions existentielles thématiques, car elles sont linguistiquement manifestes. Le bonheur est un thème qui accule le lecteur au versant métaphysique de la philosophie. Mais la notion de bonheur que nous relevons d'un énoncé narratif peut-elle se calquer sur l'universel ou sur un quelconque substrat psychique ? Il en est de même pour le deuxième énoncé, qui nous fait comprendre que le désir de mourir n'est pas l'exclusivité des blancs. Il ressort de la lecture que nous faisons la possibilité de conclure que la question existentielle peut facilement être repérée sans le recours à l'examen chirurgical de l'énoncé. Mais cela ne va nullement à l'encontre de la direction épistémologique de notre recherche.

3-3- Le soi collectif : caricaturé et dissout

Il nous devient impératif de comprendre que la spécificité du Maghreb nous oriente vers la réflexion sur le sujet (le soi collectif). L'on parle d'un soi, parce que l'éthique, du moins dans sa fondation, ne se construit pas dans les cadres officiels et formels de l'ordre socio-historique. Concevoir un sujet exige impérativement que l'on réfléchisse sur l'éthique par laquelle fonctionne la psyché collective. Certes, il y a des clivages issus de l'ère post-coloniale qui exigent que l'identité culturelle de l'Afrique du Nord soit définie par rapport à des choix idéologiques.

« *L'Île du Couchant* », jadis isolée entre Méditerranée et Sahara, une sorte de « finistère » pour les Arabes d'Orient [BRONDINO m., 1990], étendue de la frontière occidentale de l'Égypte, où commence le Machrek (les pays du

³⁶³ Laurent Jeanpierre, Florian Nicodème et Pierre Saint-Germier, « Possibilités réelles », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 21 mai 2015, consulté le 22 mai 2013. URL : <http://traces.revues.org/5614>

³⁶⁴ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 140

³⁶⁵ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 97.

Levant), jusqu'à l'Atlantique, est la traduction la plus exacte de l'expression arabe Djazirat al Maghrib. Cette appellation a été simplifiée en Maghreb et ce terme est aujourd'hui largement reconnu et employé en Europe pour désigner avant tout l'espace central. »³⁶⁶

Naissant de l'engagement de la population, la revendication identitaire (berbère) est orientée par des courants en mal de positionnement civilisationnel. Face à l'idéologie officielle, les berbéristes ont réagi par l'emploi d'hybridités verbales et factuelles, lesquelles hybridités ont fabriqué des réflexes qui ne pensaient pas la collectivité en termes sociaux et qui ne sont pas capables de faire fonctionner la machine scientifique. Celle-ci procède à l'analyse des faits par ce que nous accordent les a priori académiques propres à toute communauté. Mohammed Harbi écrit, à propos de la tendance berbériste, ce qui suit : *«Le berbérisme...se présente comme une réaction à l'arabo-islamisme qui tend à ignorer le passé berbère. »³⁶⁷*

Nous pouvons, par ce que nous constatons dans l'imaginaire auquel nous donnent accès les diverses fabrications verbales et graphiques, notamment les productions artistiques, constater que la possibilité de parler, du moins dans les textes littéraires, d'un Sujet maghrébin qui peut constituer une communauté autour d'une psyché, et ce en évitant toute schématisation, toute stéréotypisation, en éloignant l'identité de toute tentative de fantasmation qui freinerait les processus de socialisation des préoccupations individuelles. Nous risquons de constater que l'opération que nous menons part à l'encontre de ce que nous nous sommes fixé comme cadre ethnico-théorique de notre recherche, étant donné les risques de dérapage que nous pouvons commettre. Parler d'un sujet maghrébin, c'est accepter que la civilisation maghrébine se constitue et qu'elle (c'est le cas de toutes les civilisations) se positionne dans un rapport de force et de contradiction avec les diverses cultures que recèle le monde. Mais nous nous épargnerons le fait de prétendre détenir le concept d'universel, car nous nous limiterons à ce que nous pensons comprendre et à ce que nous connaissons. Si Mohammed Arkoun parle, concernant le Maghrébin, d'un être idéologique, c'est qu'il met la lumière sur le poids de l'idéologie dans la confection de l'être.

« Elle [la culture] est rapport de l'homme avec son milieu, avec son « substrat naturel ». En ce sens elle symbolise la façon dont chacun imagine sa collectivité et se conçoit par rapport à elle. Elle implique d'autre part une structure

³⁶⁶ Ouvrage collectif dirigé par Jean François Troin, *Le Grand Maghreb*, Paris, Armand Colin, 2006, p.5.

³⁶⁷ HARBI, Mohamed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Edition complexe, 1984, p. 125.

*englobante plus vaste, la société d'appartenance qui, elle aussi, se ressent en tant qu'entité (différente des autres) et à conscience de son moi collectif. »*³⁶⁸

Nous considérons comme sujet maghrébin tout ce qui renvoie à quelques caractéristiques relevées dans ce que la littérature nous révèle des liens qui existent entre l'être (atemporel/ anti-temps) et l'Existence. Les textes littéraires nous renseignent sur le rapport de l'être à l'Existence, mais nous ne pouvons pas prétendre à la connaissance de la psyché à travers l'exploration de la textualité. Cette textualité nous accorde avec beaucoup de subjectivité la possibilité de comprendre l'être maghrébin, lequel s'est constitué historiquement en subissant les épreuves de colonisation et de violence. Le maghrébin subit également la confusion civilisationnelle en étant sous l'ordre d'un espace à la fois multiculturel et mono-idéologique. Le regard que porte le Maghrébin sur soi évacue les poéticités auto-séduisantes. *« S'inscrivant en faux contre les discours « officiels » nationalistes et/ou des élites aristocratiques citadines, qui privilégient dans la culture-identité-personnalité maghrébines les attributs arabe et islamique (quasi exclusivement), soit deux mémoires valorisées et activées, quoique opportunément associées à d'autres « mémoires » (i. e. berbère), Mohammed Arkoun défend plutôt une définition socio-anthropologique des composantes de la culture maghrébine. A cet effet, il se donne pour tâche de valoriser et d'intégrer toutes les étapes historiques, a fortiori marquantes, que traversa le Maghreb, c'est-à-dire latino-romaine, arabo-islamique, turque, française et nationale. »*³⁶⁹ La haine de soi ne favorise cependant pas l'amour de l'Autre. Est née de ce rapport à soi une vision où le mythe horrifiant le dispute à la perfection stylistique. Dans le regard qu'il jette sur la littérature maghrébine, Charles Bonn nous dit, dans une intervention qu'il a faite lors d'un colloque filmé dans le cadre des savoirs donnés par le site UTLS, que la littérature maghrébine tient quelques caractéristiques de la littérature moderne, notamment le jeu sur le signifiant (cacher le signifiant). Le contact des langues ne signifie pas un rapprochement culturel entre les diverses communautés. L'absence d'une langue qui synthétise tous les référents symboliques participe à la même difficulté qui consiste à créer un sujet maghrébin, et ce bien que les langues qui coexistent au Maghreb soient nombreuses et qu'elles ne renvoient pas aux mêmes référents et aux mêmes charges sémantiques qui reviennent dans la convocation des mots. Brassage, la traduction laisse les langues interagir. A propos de la rencontre des langues, nous pouvons lire ce qui suit :

« La traduction suppose, donc, non seulement un aller vers un territoire nouveau, une terre d'accueil nouvelle, mais que la langue d'origine se transforme dans sa traversée vers le langue d'accueil, que le corps premier se laisse façonner dans son

³⁶⁸ Ouvrage collectif (J.C Vatin ; T.L Djeddi ; A. Kacem), *Culture et société au Maghreb*, Paris, CNRS, 1975, p. 4-5.

³⁶⁹ Bakouche Abdallah, *Mohammed Arkoun et le Maghreb pluriel : pour une approche scientifique*, revue *Insaniyat*, 13^e année – n°43, janvier-mars 2009, Oran, CRASC, p. 69.

aller vers la langue étrangère. Superbe rencontre où chaque langue se laisse transformer dans son aller vers l'autre. Aucune ne sort indemne de la rencontre. Chacune doit se laisser pétrir, façonner, se transformer, se déformer, se distordre... autant d'épreuves : intellectuelles, corporelles, physiques entre un départ et une arrivée. Rencontres amoureuses et guerrières. Et dans la rencontre, la séparation. Affolement, déstabilisation, doute, suspension... »³⁷⁰

Territoire tout le temps occupé par les conquérants, le Maghreb perçoit en les élites dirigeantes un adversaire contre lequel il faut lutter. Le rapport des populations locales aux dirigeants est souvent tendu, pour ne pas dire violent.

La diversité linguistique mine la possibilité de concevoir un projet national. Ce dernier n'est pas forcément le substrat conceptuel du nationalisme.

« Issu de la révolution bourgeoise, le nationalisme est devenu le symptôme d'abord romantique, ensuite totalitaire, des XIXe et XX siècles. Or, s'il s'oppose aux tendances universalistes (qu'elles soient religieuses ou rationalistes) et tend à cerner, voire pourchasser l'étranger, le nationalisme n'en aboutit pas moins, par ailleurs, à l'individualisme particulariste et intransigeant de l'homme moderne. »³⁷¹

Le politique peine à prendre sa vraie place, en devenant membre actif des tensions morales. La philosophie politique nous apprend les objectifs qu'elle se fixe vis-à-vis de la matière effective du temps.

« Elle veut comprendre la vie des hommes en communauté, laquelle forme de vie constitue pour elle le fait fondamental. Toute philosophie politique développe ainsi, ou du moins implique, une anthropologie philosophique. »³⁷²

La psyché maghrébine est caractérisée par trois failles : l'absence d'un fondement matériel, l'absence d'un discours sur soi, soi – considéré comme carrefour d'êtres conjugables les uns aux autres, est perçu sous le désir de collectivisation détourné par les divers ordres coloniaux.

Conclusion du chapitre

Pour ce chapitre, il faut énoncer les conclusions suivantes :

1° La constitution de la matière scientifique obéit à des impératifs socio-historiques non pensés.

2° Les démarches scientifiques relatives à l'examen de la matière littéraire sont appelées à faire des choix de refondation, lesquels mettraient en péril les légitimités déjà adoptées.

³⁷⁰ ABDELOUAHED, Houria, *Corps, langue, image. De l'esthétique au psychopathologique Aux limites du traduisible*, Thèse d'Habilitation, Université Paris 7 Denis Diderot, 2012-2013, p. 11.

³⁷¹ KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 1988, p. 10-11.

³⁷² WEIL, Eric, *Politique (philosophie politique)*, Encyclopedia Universalis, 2010.

3° La psyché maghrébine est réduite à être le produit d'un ordre de mouvance constitutive permanente.

Conclusion de la partie

Ces trois points nous donnent une idée de ce qu'est le sujet maghrébin. Ce sujet est une négation constante de soi, mené qu'il est par la pulsion de l'identification et de l'affirmation. En perte de tout repère spirituel, le Maghrébin est à la recherche d'un ordre juridico-spirituel par lequel il pourrait affronter les communions de l'Histoire et de la contingence. La haine de soi n'est pas forcément lexicalisée, ni métaphorisée. Elle tend à rendre inopérants les mécanismes de repos et de compensation de l'énergie perdue. Ce ressemble au miroir sur lequel peut se jeter un regard matinal sans que la passion n'y soit convoquée. La haine de soi fait accepter aux auteurs maghrébins tout ce qui se dit dans les chapelles académiques et intellectuelles. Tenter de coller à la langue utilisée des référents qui ont été rendus absents par le contexte socio-historique ne peut s'appeler transgressions que lorsque le code culturel est examiné par des communautés scientifiques. Or, le code culturel sous lequel exercent les auteurs maghrébins n'a pas joui de ce que la critique universitaire se proposait en pratiques lectorales et analytiques. En évoquant le rapport entre l'orient et l'occident, Mostefa Lacheraf écrit :

«L'universel a été proposé à nos peuples sous les traits d'une culture conquérante et exclusive et sous les apparences d'une fiction, c'est-à-dire que tout en détruisant d'une main, jusqu'aux racines, les civilisations des pays colonisés, on montrait, de l'autre, des modèles délibérément inaccessibles, des exemples et échantillons matériellement hors de portée et des voies interdites et jalousement gardées contre l'intrusion de sociétés humaines entières dont on a, au préalable, paralysé l'initiative culturelle en en sapant les bases et les ressorts. »³⁷³

Nous pouvons schématiser nos conclusions en trois points.

Dans les trois chapitres, nous nous sommes attelés à nous fixer sur un cadre théorique, lequel est soumis à des facteurs socio-historiques qui peinent à faire sortir le Concept des contingences hégémoniques. Des passages ont été relevés pour appuyer les options du travail.

- Les concepts d'opération ne sont pas liés à des centres prédéfinis. Nous préférons l'anarchisme conceptuel à la rigueur discursivante.

³⁷³ LACHERAF, Mostefa, *Ecrits didactiques sur la culture, l'Histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988, p. 49.

- La modalité d'action sur le texte veut dire que la langue est une manière de légitimation des logiques lectorales conventionnelles.
- La matière historique détermine le sens.

DEUXIEME PARTIE

L'Histoire littéraire « confisquée »

« L'histoire littéraire doit se récrire en partie double : un œil sur la page de gauche, celle des créations, des avènements, dont il faut surveiller la date exacte ; un œil sur la page de droite, parfois assez décalée en termes de chronologie, celle des lectures, des interprétations, des réceptions, mais aussi des « influences », souvent biaisées, parfois même à contresens. »

Diaz José-Luis, « Quelle histoire littéraire ? Perspectives d'un dix-neuviémiste », *Revue d'histoire littéraire de la France* 3/2003 (Vol. 103), p. 515-535

Introduction à la partie

Dans cette partie, il s'agit de réexaminer les thèses qui soutiennent que la littérature du Maghreb est historique. Nous pensons que la littérature est antérieure à l'Histoire. Par ailleurs, la littérature maghrébine est née parallèlement à l'Histoire de l'Afrique du Nord. Dans cette partie, la littérature est pensée principalement comme moment historique décontextualisé, c'est-à-dire que les textes ne seront perçus que sous le prisme de la contrainte historique. Dans notre cas, nous pensons que cette contrainte, c'est le désir pour les Algériens de se constituer comme bloc politique. D'abord, nous ferons appel à l'Histoire non littéraire, dans la mesure où les fondations historiques ne sont réalisées que par les dominants. Ensuite, il s'agit de jeter un regard sur la manière dont est perçue cette littérature et celle que lui attribuent ces mêmes critiques dans la « représentation » de la psycho-réalité du Sujet.

L'on ne cesse pas de dire que les liens de la science à la matière historique sont souvent déséquilibrés. La science est souvent sourde aux appels de la passion de la défaite existentielle souhaitée par les romantiques. La matière historique contraint à la délocalisation des esprits emportés par les logiques idéalistes et idéologiques. Est-ce que la science née dans le giron du colonialisme est capable de se placer dans l'espace des sciences autonomes, voire démiurgiques ? Voulant greffer un espace géographique à une civilisation désignée comme la promotrice des droits de l'Homme, le colonialisme a mobilisé Science et scientifiques, et étouffé toute une nation qui aspirait, de par les différentes révoltes qu'elle avait menées, à se constituer en dehors de l'espace colonial.

« Les remarquables auxiliaires de Bugeaud : les Pélissier, Saint-Arnaud, Changarnier, d'Hérisson, Montagnac, Lamoricière, Cavaignac – ces cruels officiers de l'armée d'Afrique, écrivaient beaucoup. C'est d'eux que nous

*apprenons, avec un grand luxe de détails, ce que fut cette guerre coloniale. »*³⁷⁴

I] La littérature dans l'Histoire coloniale

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question de convoquer les liens de l'Histoire avec la littérature. D'abord, Nous survolerons l'Histoire littéraire du Maghreb non pour en faire un exposé didactique, mais pour montrer les limites de la science historique. Ensuite, nous mettrons l'accent sur le roman, genre, du reste objet de notre recherche, est très ancien dans l'Histoire du Maghreb. En dernier lieu, nous verrons ce que la littérature maghrébine, d'un point de vue objectif et épistémologique, recèle en particularités.

Les scientifiques qui s'occupaient de l'espace maghrébin étaient guidés par l'idéologie colonialiste à laquelle ils n'adhéraient pourtant pas tous. L'inconscient collectif prime sur les moments transitoires de conscience. Il s'agissait d'une adhésion existentielle. Ces scientifiques n'ont pas pu se soustraire de l'espace socio-historique, les opérations intellectuelles qu'ils menaient étaient absorbées par les rapports de force d'alors. La conceptualisation n'était pas pure, du moment que l'objet était confus. Les scientifiques considéraient l'Homme maghrébin comme individu déterminé par son appartenance culturelle et civilisationnelle. Il était étudié à l'aide d'outils spécifiques. L'espace auquel cet individu (l'homme maghrébin) appartenait était traditionnel, la structure sociale étant handicapante et l'organisation de la Cité favorisait, comme c'était le cas pour la horde primitive, le plus fort ; la violence était omniprésente. Le penseur algérien Mostefa Lacheraf écrit :

*« En Algérie, on le sait, avant l'indépendance, la sociologie proprement dite, dans sa forme la plus abâtardie, la plus orientée vers la défense et l'illustration du colonialisme, était presque entièrement assumée par des ethnologues, et, bien sûr, les rares chercheurs algériens que l'analyse des faits sociaux tentait parfois, s'y montraient hostiles, quand ils ne se voyaient pas eux-mêmes éloignés d'une chasse gardée dédiée à la célébration triomphaliste et permanente du système culturel dominant. »*³⁷⁵

Dans le travail qu'il a réalisé sur la horde primitive, Freud expliquait les archaïsmes qui traversaient les communautés primitives. La totémisation est une consécration de la suprématie du chef. Considérée comme l'antonyme de la société

³⁷⁴ JEANSON, F et JEANSON C, *L'Algérie hors la loi*, Alger, ENAG, « SAD », p. 30.

³⁷⁵ LACHERAF, M et DJEGHLOUL, A, *Histoire, culture et société*, Anep, Alger, 2004, p 158.

civilisée, l'Orient recèle des traits relatifs à sa structure traditionnelle et dont il est dit, en ces lignes, qu'il est réfractaire à l'autonomie de l'individu :

«L'Oriental donne la primauté au groupe ou à la famille ; avoir avec autrui des relations personnelles harmonieuses est essentiel pour lui. Le sens oriental des valeurs implique que la décision de la majorité soit acceptée sans discussion. Les contestations ou les querelles détruisent l'harmonie des relations humaines et n'ont donc pas place dans le code oriental de conduite. A cet égard, la famille est la valeur suprême et les parents sont honorés et vénérés. En raison du contact étroit avec la famille, l'Oriental, en règle générale, ne s'épanouit pas isolément ou hors du milieu familial et il devient souvent trop tributaire de ce dernier. Le fils, ou la fille, même quand il, ou elle, en a la possibilité matérielle, ne quitte pas sa famille avant le mariage et continue même après à consulter ses parents sur les questions importantes. L'Oriental ne reste pas seul, il suit sa famille dans l'ascension ou dans la chute. »³⁷⁶

L'étude de la littérature, comme c'est le cas de tous les faits sociaux, discours ou comportements soient-ils, n'a pas été épargné par toutes sortes de clichés et de raisonnements réducteurs. La critique littéraire ne s'est pas autonomisée des sciences dites coloniales. L'ethnologie et l'anthropologie font le grand lot de ces disciplines, elles n'ont pas pu s'affranchir du poids de l'Histoire par lequel les pouvoirs politiques post-coloniaux arrivent à les stigmatiser, les rejeter, et à les interdire même. Ahmed Rouadjia écrit :

«Au contraire des sciences « exactes » réputées « neutres », les sciences sociales d'origine occidentale (coloniales) seraient si insidieuses et si perverses qu'elles pourraient constituer un ferment de dissolution de l'« âme » algérienne. [...] Purifier et « nationaliser » les sciences sociales, les lester d'un contenu idéologique « anti-colonialiste » tel est, entre autres, l'objectif assigné à la réforme de l'Université. »³⁷⁷

Beaucoup de facteurs ont rendu l'œuvre d'analyse de l'individu et de la société maghrébins difficile. Les historiens, du moins ceux acquis à l'idéologie transhistorique de l'arabo-islamisme, n'hésitent pas à imputer cet échec aux forces coloniales. Ces historiens sont aux antipodes de l'objectivité, principe de base de l'analyse scientifique, ils ne veulent pas se détacher des dogmes fondateurs de leurs identités. Certes, le colonialisme s'est livré à une œuvre d'exploitation sauvage des ressources que recelait le Maghreb et n'a lésiné sur aucun moyen pour commettre des atrocités (les enfumades, les razzias, les pillages, les

³⁷⁶ S. QUITO, E, *La valeur en tant facteur de l'action sociale*, In Revue Internationale des sciences humaines L'épistémologie des sciences sociales, N° 102, Ed Unesco, p. 642.

³⁷⁷ ROUADJIA Ahmed, *La crise des sciences sociales en Algérie* In Repenser l'Université (actes d'un colloque), Arak, Alger, 2014. pp. 150-151

massacres collectifs, etc.), comme c'était le cas pour l'ensemble des pays colonisés ; mais le mythe de l'existence d'un Etat doté d'institutions devrait être démonté. L'Algérie, en tant qu'entité civilisationnelle et en tant que système politique moderne, n'existait pas. L'occupation ottomane avait non seulement maintenu les populations dans la précarité et le sous-développement, mais surtout n'a amorcé aucun processus visant à fonder des institutions capables de réunir les divers groupes sociaux et ethniques autour d'un projet politique clair. Nous avons remarqué que certains travaux menés par des agents scientifiques affiliés à des doctrines idéologiques voulaient défendre la thèse, trop fragile d'ailleurs, qu'un Etat, du temps de l'occupation ottomane, s'était instauré au Maghreb et que les peuples qui y vivaient étaient régis par un ordre politique capable d'être considéré comme un modèle politique qui pouvait rivaliser avec les autres organisations, notamment celles nées dans le contexte occidental. Pour nous donner une idée des rapports qui animaient l'espace politique maghrébin, l'historien Charles André Julien écrit :

« Le gouvernement pouvait même redouter les coalitions de tribus de la zone soumise. Pour les prévenir, il attisait les rivalités et ménageait l'influence des chérifs et des confréries. Quelle que fût son habileté, il ne réussit jamais à tenir le pays en mains. Les Kabyles ne cessèrent de s'insurger, malgré les postes établis par les Turcs dans la vallée du Sebaou et leur immixtion dans les rivalités de çof, avec l'appui des chérifs locaux. »³⁷⁸

Les rapports qu'entretenaient les populations locales avec le pouvoir turc ont été bien décrits par l'historien algérien Mohamed Harbi (celui-ci disait que l'Afrique du Nord, du temps de l'empire ottoman, était régi par des castes étrangères aux populations locales) et par bien d'autres. L'on peut lire, à propos de la violence qui caractérise les rapports peuple-pouvoir dans l'empire ottoman, ce qui suit : *« ... un État de plus en plus bureaucraté et cherchant à contrôler toujours davantage sa population ; de l'autre, la société, avec ses habitudes de mobilité et de migration contraires aux préceptes centralisateurs de l'État. »³⁷⁹*

Le Maghreb, qui n'était pas indépendant même lors de la Régence d'Alger, devait être compris comme une annexe de l'empire ottoman, et l'idée qui consiste à dire que le colonialisme n'a commencé qu'à l'arrivée des Français est à la fois fausse et porteuse d'un parti pris politico-idéologique. Envahie par différents peuples, l'Algérie ne s'est jamais constituée, vu peut-être le poids qu'elle pouvait avoir sur la composition de la carte géopolitique, en force politique et culturelle qui pouvait faire face à la montée des faux antagonismes civilisationnels. *« Ces Turcs en profitent pour s'installer à Alger ; menacés à leur tour, ils font appel au Sultan de Constantinople qui leur envoie des troupes et étend sa suzeraineté*

³⁷⁸ JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du nord De la conquête arabe à 1830*, Alger, SNED, 1980, p. 269.

³⁷⁹ KASABA Rezat, *L'empire ottoman, ses nomades et ses frontières au XVIII^e et XIX^e siècles*, Critique internationale, n° 12, Juillet 2001.

sur les territoires qu'ils occupent. »³⁸⁰ L'existence d'un empire qui unifiait les visions que les différents groupes intra et inter-sociaux (qui y vivaient) avaient sur l'Islam signifiait l'effacement d'identités autonomes et formatrices d'univers capables de répondre aux exigences symboliques et spirituelles des prétendues nations que l'on pouvait voir dans le grand espace qu'était l'empire ottoman. Cela était plutôt préjudiciable au plan extérieur qu'intérieur, l'on peut lire, à propos de ce que l'empire endurait en matière de sécurité politique (étant très menacé), ce qui suit :

« Les puissances européennes guettaient le moindre signal de sécession parmi les peuples de l'empire. Elles se saisirent de l'occasion pour encourager le nationalisme arabe, prélude au démembrement de l'empire et à la colonisation, en quelques années, de la quasi-totalité de ses provinces arabes moyen-orientales par la Grande-Bretagne, la France et l'Italie. Ce désastre, le plus grand que le monde musulman ait connu, aboutit à la disparition du pouvoir musulman (le califat est aboli en 1924 par Atatürk). Le monde musulman était alors en état de choc, privé de l'institution qui symbolisait la continuité de la communauté islamique, à un moment où le colonialisme européen, de commercial et culturel, avait pris le visage de l'occupation militaire directe de la quasi-totalité des pays musulmans, depuis l'Inde jusqu'au Maroc, en passant par l'Iran et l'Égypte. »³⁸¹

1- La tradition littéraire au Maghreb

Nourrissant un désir irrésistible de s'autonomiser des différents déterminismes qui pèsent sur lui, l'Homme n'a pas cessé de mobiliser les connaissances dont il disposait, et, parfois, à exercer un pouvoir démesuré sur tous les espaces qu'il voulait contrôler.

« L'homme [...] n'est produit que pour l'infinité. Il est dans l'ignorance au premier âge de sa vie ; mais il s'instruit sans cesse dans son progrès : car il tire avantage non seulement de sa propre expérience, mais encore de celle de ses prédécesseurs, parce qu'il garde toujours dans sa mémoire les connaissances qu'il s'est une fois acquises, et que celles des anciens lui sont toujours présentes dans les livres qu'ils en ont laissés. »³⁸² Cependant, la Science n'a jamais été neutre, comme la technique ne l'a jamais été. « La technique n'est pas neutre. »³⁸³

³⁸⁰ Idem, p. 309.

³⁸¹ LUIZARD, Jean-Pierre, *Pouvoir religieux et pouvoir politique au Moyen-Orient De la tradition ottomane à la modernité réformatrice*, Confluences Méditerranée, N° 33, Printemps 2000, p. 11.

³⁸² PASCAL, Blaise, *Préface au traité du vide*, Paris, Le Seuil, 1963.

³⁸³ HABRI, Mohamed, *Une vie debout, Alger, Casbah*, p. 288.

La connaissance a de tout temps servi comme infrastructure de la face des rapports de force qui ne nouent entre et dans les différents groupes humains. Ces rapports de force sont repris pour être traduits par divers discours et divers modes de raisonnement. Ils restent cependant difficiles à définir clairement par rapport à ce que l'on peut appeler le réel. Le philosophe français, Louis Althusser, nous explique, dans le passage suivant, par quels mécanismes l'idéologie s'empare des réflexes scientifiques et les limites de la compétence scientifique. Il écrit :

«...l'École (mais aussi d'autres institutions d'État comme l'Église, ou d'autres appareils comme l'Armée) enseignent des « savoir-faire », mais dans des formes qui assurent l'assujettissement à l'idéologie dominante, ou la maîtrise de sa « pratique ». Tous les agents de la production, de l'exploitation et de la répression, sans parler des « professionnels de l'idéologie » (Marx) doivent être à un titre ou à un autre « pénétrés » de cette idéologie, pour s'acquitter « consciencieusement » de leur tâche - soit d'exploités (les prolétaires), soit d'exploiteurs (les capitalistes), soit d'auxiliaires de l'exploitation (les cadres), soit de grands prêtres de l'idéologie dominante (ses « fonctionnaires »), etc. »³⁸⁴

Si l'on peut considérer que la science a affranchi l'Homme du poids de la nature, c'est que nous sombrons dans un romantisme, prolongement de l'idéologie bourgeoise, que les philosophes des années soixante ont dénoncé à travers les critiques qu'ils ont formulées à l'égard de la Science et auquel ils ont, du moins dans les espaces académiques, mis fin. Un physicien écrit, à propos de l'échec de l'Homme à comprendre ce que le monde et l'univers recèlent en mystères et auxquels des réponses tout aussi approximatives que fragiles ont été données, ce qui suit :

« Certes, la science fait reculer notre ignorance, mais elle n'élimine pas notre perplexité. En fait, plus on avance, plus on touche à des réalités qui sont soit très petites avec la mécanique quantique, soit très grandes ou très anciennes avec la cosmologie, et il n'est pas déraisonnable de s'attendre à ce que le monde nous apparaisse de plus en plus étrange. Le meilleur remède psychologique contre les dérives métaphysiques liées aux limites des sciences est de changer de perspective et de se dire que ce n'est pas le monde qui est magique, mais nous qui sommes bêtes. »³⁸⁵

³⁸⁴ ALTHUSSER, Louis, *Les appareils idéologiques d'Etat*. Article originalement publié dans la revue *La Pensée*, no 151, juin 1970. In ouvrage de Louis Althusser, **POSITIONS (1964-1975)**, pp. 67-125. Paris : Les Éditions sociales, 1976, 172 pp. Le texte est consultable au lien suivant : classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et.../ideologie_et_AIE.pdf

³⁸⁵ BRICMONT Jean, *Science et religion : l'irréductible antagonisme*, **Agone numéro 23, 2000**. Le texte est consultable au lien suivant : <http://atheisme.org/bricmont.html>.

Voyant en la Science le salut de l'humanité et la panacée, les messianistes du matérialisme, qui ont vu leur doctrine affronter des moments pénibles où elle devait négocier sa survie, n'ont certes pas sombré dans le mysticisme, mais ont dû se départir de l'accent hégémonique qui a failli détruire la souveraineté d'un grand nombre de champs académiques. La poussée de certains espaces, comme l'industrie, la biologie, l'informatique, n'a pas été fatale pour les autres champs, appelés par les historiens du présent les sciences douces. Celles-ci ont été prises par des penseurs dont les qualités et les comportements académiques étaient loin de s'aligner à la science historicisée. Pour ceux-ci, la Science devait s'instituer entre deux espaces contraignants : le sujet mathématisant et l'objet sécable. Au sujet revient le devoir d'optimiser l'analyse et l'œuvre analysante. Sujet mathématisant, puisque la sophistication des outils employés n'était pas dictée par des soucis épistémologiques et méthodologiques purs, c'est la Science, ancrée dans un espace historique précis, qui s'en est chargée. La sécabilité de l'objet a fabriqué un fonctionnariat qui a rimé à des soubresauts de l'idéologie capitaliste. Les mutations subies par les institutions scientifiques ont donné une nouvelle image (symbolique et politique) du savoir.

« Nous croyons, comme tant d'autres, que les bouleversements qui caractérisent cette phase de l'histoire humaine viennent en grande partie des progrès extraordinaires dans le domaine des sciences et des techniques. Nous serions dans la période du capitalisme technologique, d'après L. Karpik (1972), ou de la société technologique, selon H. Lefèbvre (1974). »

La philosophie n'a pas échappé aux restrictions du nouvel espace institutionnel. Elle n'est plus ce discours doué d'une Raison pure, mais elle est analysée, voire critiquée, dans des départements qui s'occupent, chacun de sa part, d'un objet d'étude et d'une méthode sur lesquels une corporation, plus ou moins dogmatisée, veille.

« La différenciation des pratiques sociales dans la modernité a eu pour conséquences, entre autres, le découpage des différentes disciplines dans le champ académique en Occident, chacune avec son objet comme l'économie, la sociologie, la science politique, etc. Ceci ne doit pas faire oublier que l'objet empirique des sciences sociales est une réalité sociologique totale que nous, universitaires, découpons en sociologie, économie, psychologie... pour des besoins méthodologiques. »³⁸⁶

L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Le scepticisme à l'égard de la possibilité de la métaphysique, l'effondrement de la foi en une philosophie universelle qui servirait de guide à l'homme nouveau, cela signifie très exactement l'effondrement de la foi en la

³⁸⁶ ADDI, Lahouari, Marché, Etat et Société, Le Soir d'Algérie, 29 janvier 2013. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.lesoiralgerie.com/articles/2013/01/29/article.php?sid=144513&cid=41>

« raison »...[...] Du même coup tombe également la foi en une raison « absolue », d'où le monde tire son sens, la foi en un sens de l'histoire, en un sens de l'humanité, en sa liberté entendue comme la capacité de l'homme à pourvoir d'un sens rationnel son existence individuelle et collective. »³⁸⁷

L'on ne parle de la philosophie en tant qu'instance garante de sens pensables, mais cette mère qui a généré presque la totalité des sciences, est compartimentée en sciences théoriques, c'est-à-dire ne recourant qu'aux constructions mentales et aux différentes productions de l'abstraction dans l'examen des postulats, et les sciences pratiques, à visée utilitaire où la matérialité est partie prenante dans les opérations intellectuelles qui s'y rapportent. Dans le premier cas, nous parlons, entre autres, de l'ontologie, de l'axiologie, de la phénoménologie, de la métaphysique, de la logique et de bien d'autres disciplines, alors que, dans le second, nous parlons de l'ethnologie, de l'anthropologie, de la sociologie, de la psychologie et de l'Histoire. Ce fameux énoncé qui consiste à nommer un temps par la pensée d'un philosophe (le siècle de Descartes, par exemple) ne peut plus être employé par les historiens, étant donné la richesse des travaux réalisés et l'efficacité des mécanismes institutionnels qui en sont chargés. L'on parle d'un moment Deleuze-Foucault-Derrida, etc. L'apparition de certains facteurs a aggravé le cas de la philosophie : les médias, *la pensée jetable*³⁸⁸ et les systèmes philosophiques totalitaires. L'apparition du freudisme a réduit le champ d'action de l'idéologie matériel-scientiste. Le fait d'évoquer l'inconscient ouvre une multitude de questions capables de piloter des champs académiques. Le vécu semble avoir été troué, mais ce trou n'a réussi à intéresser la science, notamment dans son versant pratique, qu'à l'arrivée de la psychanalyse, en ce sens que cette discipline a rendu ce mot matériellement opératoire en le nommant et donc en lui octroyant des sens et des modalités d'existence.

La science est traversée, à l'ère actuelle, par divers clivages, issus de la lutte idéologique, fautive, et voit son statut être bousculé par une socio-matérialité, récupérée à la fois par les commerçants du Verbe et par les manipulateurs de la langue. La forte légitimité qu'elle a réussi à arracher des institutions dirigées par l'Histoire n'a pas été épargnée par les critiques de la philosophie idéologisée.

A travers les âges que l'humanité a parcourus, la science n'a pas pu s'inscrire dans une démarche purement intellectuelle. Elle était tenue de répondre à deux exigences. Pour subvenir à ses besoins, relatifs notamment aux énergies garantes de la totalité et de l'ordre des dispositifs conceptuels et méthodologiques, qui sont d'ordre politique, la Science devait s'avouer être incapable de reconnaître l'échec des protocoles par lesquels elle

³⁸⁷ HUSSERL, Edmund, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, « tel », 1976, p. 18.

³⁸⁸ Cette expression provient des travaux du philosophe algérien Mohamed Arkoun.

procède pour déceler la matérialité du réel, et elle préférerait les persécutions politico-policières, opérées souvent par les conceptualistes valides.

Les historiens nous ont appris que l'humanité avait traversé des périodes sombres où des atrocités étaient commises, parfois avec la bénédiction des moralistes (des sages) et grâce aux techniques affinées par les scientifiques de la Cité. Les Temps modernes ont été le berceau d'horribles guerres où des armes sophistiquées et des scientifiques hautement qualifiés furent mobilisés. Certains historiens, victimes des logiques archaïques et partis d'intentions abritées par un inconscient collectif humain, ont tendance à faire de la technique et de la science les valeurs qui ont promu l'humain à la civilité et à la modernité. Or, la Science était assujettie aux grés de ce que les rapports de force et les dynamiques socio-historiques décident de la langue signifiante. Par ailleurs, la Science, à un moment précis de sa progression, s'est intégrée dans les processus embourgeoisants des élites. Ce moment a coïncidé avec une conjonction de facteurs qui donnait la matérialité mercantile (clairement affiliée aux processus opérés par le capitalisme) comme marque de la modernité et comme marque exclusif du progrès de la pensée humaine. Ce moment-là est par ailleurs marqué par la réduction de l'espace académique offert aux sciences humaines et la persistance du paternalisme exercé par la philosophie. Les sciences humaines, à ce même moment, ont marqué leur adhésion au rythme qu'imposait l'Histoire au savoir. Celui-ci s'est comporté en véritable complice avec les grands centres de décision. Le technicien, l'expert et le scientifique, à la différence des philosophes, ont épousé les différents moments historiques auxquels ils ont d'ailleurs du crédit (crédit d'Existence), étant donné le schéma (réducteur) par lequel ils vérifiaient la théorie qu'ils ont confectionnée. Certes, Gobineau et Cavaignac ont été, de par leurs écrits et de par le soutien qu'ils apportaient à l'idéologie officielle, ont rendu les thèses proches des sphères intellectuelles (donc défendables), mais cette participation était essentiellement mineure, parce que ceux-ci opéraient dans la zone du possible verbal. Ils n'étaient ni manipulateurs du réfléchir, ni manieurs de la technique ; leur apport était frappé d'une sorte d'accent profane que prend naturellement tout discours individuel ou collectif.

Ces temps modernes, que louent les intelligences occidentales et parfois même certains cerveaux métamorphosés du Tiers-monde (nous pensons à la préface de Sartre à l'œuvre *Les damnés de la terre*, en mettant l'accent sur les élites préfabriquées), n'ont pas pu contester l'horreur coloniale qu'à l'arrivée d'une poignée de nationalistes décidés à forcer l'Histoire et à refaire la conscience. Ces nationalises ont quand même trouvé écho auprès de certains intellectuels ayant compris que le colonialisme ne pouvait perdurer et que les peuples devaient décider d'eux-mêmes de leur sort.

Le fait littéraire n'a pas pu être coupé des logiques scientifiques qui ont présidé à la fondation de l'imaginaire et de l'épistémè relatifs à l'écrit scientifique.

Ne peut être étrange et révoltant, ce constat, par lequel nous pouvons comprendre le fait littéraire que si celui-ci est coupé de la totalité idéologique qui a fabriqué l'illusion d'un accès à la réalité et qui fabrique des réalités que nous croyons issues de faits évidents et donc incontestables. Le fait littéraire est souvent considéré comme une jonction du moment créatif et du Temps, porteur de la somme des vécus humains. « *L'acte d'écrire est un fait social puisque l'écrivain recherche une communication nouvelle mais, c'est aussi un acte individualisé par un style, par un mode d'expression.* »³⁸⁹ Dans une interview, Edgar Morin répond à une question qui lui a été posée au sujet de ce que signifie pour lui la Réalité, en ces termes :

*« Je suis quelqu'un qui croit que la notion même de réalité est tissée d'imaginaire, que s'il n'y avait pas de l'imaginaire pour donner substance à la réalité, il n'y aurait pas de réalité. Ainsi, de plus en plus, l'imaginaire fait partie intégrante de la réalité, de la société. On ne peut y échapper. Le problème est donc celui-ci: puisque l'imaginaire fait partie de la réalité, puisque le mythe fait partie de la réalité sociale, nous devons trouver un mode de connivence entre le mythe et l'imaginaire. »*³⁹⁰

Merleau-Ponty nous donne, dans cette citation, l'idée qu'il se fait de l'acte d'écrire, lui qui a été l'un des piliers de l'école structuraliste des années 60 : « *Écrire n'est plus seulement (si jamais ce fut) énoncer ce qu'on a conçu. C'est travailler avec un appareil qui donne tantôt plus et tantôt moins que ce qu'on y a mis, et ceci n'est que la conséquence d'une série de paradoxes qui font du métier d'écrivain une tâche épuisante et interminable.* »³⁹¹

1-1- Une Histoire négatrice

Il se trouve qu'actuellement la littérature maghrébine, telle qu'enseignée dans les départements de langue française, est un prolongement des différents rapports qui se nouent et se dénouent entre et dans les clivages portés par des soucis idéologiques et assumant des engagements dont le substrat (moral) est inaliénable. Le choix d'un moment historique devrait nous interpeller sur l'identité idéologique du chercheur, mais surtout sur les soubassements symboliques de l'œuvre scientifique (dans ce cas, l'historiographie) qu'il dit accomplir et dont la réalisation incombe aux institutions scientifiques,

³⁸⁹ BOUZAR, Wadi, *Lectures maghrébines*, Alger, Paris, OPU/ Publisud, 1984, p. 14.

³⁹⁰ Pour lire l'interview, veuillez suivre le lien électronique : www.republique-des-lettres.fr/1438-edgar-morin.php

³⁹¹ MERLEAU-PONTY, Maurice, *Résumés de cours. Collège de France 1952-1960*. (1968). Texte consultable au lien suivant :

académiques et culturelles. Les chercheurs, eux-mêmes, sont le produit d'un moment historique (puisqu'il s'agit d'une corporation et surtout d'une rémunération) et ne font souvent qu'assumer la bonne circulation à la fois des idées transportées par les grands centres médiatisateurs et des modes de raisonnement qui leur garantissent un ancrage social. Dans la critique qu'il a formulée à l'égard de Max Weber, Marcuse écrit :

« Peut-être le concept de raison technique est-il lui-même idéologie. Ce n'est pas seulement son utilisation, c'est bien la technique elle-même qui est déjà domination (sur la nature et sur les hommes), une domination méthodique, scientifique, calculée et calculante. Ce n'est pas après coup seulement, et de l'extérieur, que sont imposés à la technique certaines finalités et certains intérêts appartenant en propre à la domination – ces finalités et ces intérêts entrent déjà dans la constitution de l'appareil technique lui-même. La technique, c'est d'emblée tout un projet socio-historique : en elle se projette ce qu'une société et les intérêts qui la dominent intentionnent de faire des hommes et des choses. Cette finalité de la domination lui est consubstantielle et appartient dans cette mesure à la forme même de la raison technique. »³⁹²

En effet, la littérature maghrébine ne peut être réduite au moment colonial, fût-il des plus foisonnants, en cette période. Les scientifiques opérant à ce moment recouraient aux moyens servis par les différents dispositifs et par les différentes institutions créés par l'idéologie officielle d'alors. Les historiens n'ont pas hésité à faire le point sur le capital littéraire accumulé par l'espace maghrébin. *« Pour Charles Bonn la littérature algérienne est une production qui s'alimente des métissages, de l'hybridation, du croisement des langues et des cultures humaines ; elle impose forcément l'idée de rapports identité/altérité ; c'est d'ailleurs ce qui donne tout son sens au signe maghrébin. »³⁹³* L'on parle de Saint Augustin, d'Apulée, de Juba II, de Maïmonide et de bien d'autres. Ceux-ci ont marqué la pensée humaine. Toutefois, beaucoup de figures littéraires ayant produit des œuvres orales ont été ignorées par les historiens. S'ajoutent à celles-ci celles qui sont bannies par les organes institutionnels censés répandre la littérature nationale. Dans l'anthologie qu'il a écrite, le journaliste algérien, Achour Cheurfi, nous révèle des figures d'une extrême importance, lesquelles n'ont pas pu être considérées par les historiens français algériens de l'ère coloniale. Dans cette anthologie, l'on découvre que l'espace maghrébin n'a pas cessé, à travers les siècles, de produire aussi bien des discours savants que des œuvres poétiques. Par ailleurs, l'on voit que diverses civilisations ont transité par le Maghreb et y ont laissé leurs touches. De la Grèce à la France, en passant par Rome, l'Islam, le judaïsme et la

³⁹² « Industrialisierung und Kapitalismus im Werk Max Webers », in *Kultur und Gesellschaft*, vol II, Francfort-sur-le-Main, 1965, In HABERMAS, Jürgen, *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1973, pp. 5-6.

³⁹³ BENDJELID, Faouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab, 2012, p. 99.

chrétienté, les auteurs répertoriés dans l'ouvrage, de par l'identité que réclament les uns et les autres, ont démontré que les clivages idéologiques propres à tout espace socio-historique pourraient être dépassés, et que la science est capable d'exister si elle ne se réclame pas comme protagoniste du conflit originel.

Il semble que la critique qui s'intéressait à la littérature du Maghreb ait préféré les outils dits modernes à ceux qui auraient pu révéler la richesse *profane* de la littérature maghrébine et reproduire l'artefact du réel avec toute la rigueur qui soit. C'est par ce souci que la littérature orale a été évacuée des champs académiques institutionnalisés, toutes spécialités confondues, et que les académiciens ont réussi à tracer les frontières du moderne. Dans l'appendice que l'on peut lire à la fin du livre qu'il a consacré à l'analyse anthropologique de l'espace maghrébin et dans lequel il dit vouloir, à travers une expérience qu'il avait vécue, nous donner une idée de ce que représentait la prise de parole publique dans l'espace kabyle, Mohamed Arkoun écrit :

« Féru de culture gréco-latine et de littérature française, Mouloud (Mammeri) n'insistait pas beaucoup, cependant, sur le versant islamique de sa famille. Il ignorait l'arabe autant qu'il savourait la poésie et la littérature kabyles. En tant qu'analyste critique, il a cependant commis l'erreur de forcer une littérature orale à entrer dans les cadres définis par la critique littéraire française de la première moitié du XXe siècle. »³⁹⁴

N'est considéré comme littéraire et savant que ce qui est écrit, et l'oralité était classée dans la case des expressions traditionnelles et vulgaires.

« Si pour des raisons à la fois pratiques et « politiques » au sens large, le document oral est souvent analysé comme un document écrit, il n'a pas le même statut qu'un texte écrit parce qu'il a des propriétés spécifiques, et en sens il offre des possibilités d'analyse nombreuses pouvant enrichir et compléter la connaissance de la culture écrite et docte. C'est parce qu'il existe une logique orale distincte de la logique « graphique » (pour parler comme Jack Goody) qu'il convient précisément d'étudier le texte oral comme tel et de lui restituer ses différentes propriétés. Cependant la finalité de l'étude n'est pas seulement dans la collecte des matériaux ; il s'agit de transcender ce niveau, important, en établissant des rapports entre textes et contextes, entre les textes et des sociétés, dont l'étude est d'autant plus nécessaire qu'elles n'ont pas d'autre moyen d'expression. »³⁹⁵

³⁹⁴ ARKOUN, Mohamed, *Humanisme et Islam Combats et Propositions*, Alger, Barzakh, 2007, p. 327.

³⁹⁵ YACINE, Tassadit, *Voleurs de feu Elément d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*, Alger, Alpha, 2008, p.9.

Le roman est la marque d'une ère littéraire qui a vu le Maghreb, occupé et annexé à l'empire français, contraint de suivre le processus historique dans lequel l'oralité n'avait droit au chapitre que pour en classer les producteurs dans l'ère des aliénés.

« Les caractéristiques du genre romanesque n'émergent que progressivement. Il a fallu passer de l'oral à l'écrit, de la versification à la prose (les chansons de geste sont des poèmes épiques) et écrire carrément en prose. Il a aussi été nécessaire de passer de la langue latine à une langue d'abord populaire, le français. Ce n'est qu'au XIX^e siècle que le terme « romancer » qui signifiait d'abord, au XII^e siècle, traduire du latin au français, prend vraiment le sens d'« écrire en français ». Un roman est une œuvre écrite, en prose et en l'occurrence, en langue française. »³⁹⁶

D'abord, l'on ne s'est intéressé qu'à la littérature écrite. Or, une multitude de récits, obéissant à des typologies fort diverses, traversait l'imaginaire social, lequel devait perpétuer les valeurs de la société et souder les liens sociaux avec un matériau tout aussi rudimentaire que solide. La littérature fait partie des instances productrices d'émotions de valorisation. *« Le discours littéraire, au sens académique du terme, n'est qu'un des discours de la société sur elle-même. »³⁹⁷* Elle accompagnait l'humain dans les moments émotionnels les plus intenses. Lors de la remise du prix Nobel, le philosophe français, Saint-John Perse, dit :

« Le poète existait dans l'homme des cavernes, il existera dans l'homme des âges atomiques parce qu'il est part irréductible de l'homme. De l'exigence poétique, exigence spirituelle, sont nées les religions elles-mêmes, et par la grâce poétique, l'étincelle du divin vit à jamais dans le silex humain. »³⁹⁸

L'oralité, en tant que mode de production et de transmission des littératures, est issue d'un contexte historique qui continue à peser sur certains espaces géographiques. Une conjonction de facteurs historiques a fait que les peuples maghrébins n'aient pas eu de langue qui pût s'instituer comme outil de transmission et de diction des exercices auxquels se livrait l'esprit et comme outil qui garantisse le sceau idéologique aux différentes institutions. L'oralité, qui a régné en maîtresse, n'a pas pu attiré l'attention de ceux qui voulaient répertorier les productions littéraires et donner au réel toutes les possibilités d'être dit en dehors des oppressions idéologiques. Croyant que l'utilisation d'outils modernes suffisait à conjuguer la science à la modernité, ces scientifiques n'ont fait que perpétuer la tradition qui faisait du scientifique l'auxiliaire zélé des idéologues. Comme

³⁹⁶ BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, p. 44.

³⁹⁷ BOUZAR, Wadi, *La culture en question*, Alger, SNED, 1982, p. 43.

³⁹⁸ PERSE, Saint-John, Discours de Stockholm (lors de l'attribution du prix Nobel de littérature (1960). Le lien électronique : fondationsaintjohnperse.fr/html/Souffle_HS1_Discours.pdf

toute tâche lucrative, celle menée par l'historien dévoile le poids du contexte historique sur l'exercice du travail scientifique.

« Plus que d'autres disciplines, l'histoire est l'objet de tentatives d'instrumentalisation. Face à cette réalité, je pense qu'elle doit résister aux demandes externes, non pas en refusant d'y répondre, mais en s'assurant de construire elle-même ses propres objets, en fonction des problématiques et des méthodes qui lui sont propres, ou du moins qui sont propres aux sciences sociales. Sans ce minimum d'autonomie sociale et méthodologique, on régresse vers le sens commun qui se construit des mythes sans esprit critique. »³⁹⁹

Seuls les philosophes acculent, défient et défont la contingence. Celle-ci, de par le panorama d'émotions et de matérialités qu'elle recèle, finit toujours par biaiser les questions et à en évacuer tous les ingrédients du réfléchir. Les systèmes politiques se sont servis de la science pour pérenniser la topologie symbolique des rapports de force qui leur est naturellement favorable.

« La Philosophie trouve la Science bornée parce qu'elle n'étudie que l'apparence au lieu de la réalité, que l'effet au lieu de la cause. Elle considère l'Art comme une connaissance illusoire, limitée, inférieure. Et pour elle, la Religion est sentimentale, partisane, superstitieuse. Quant à elle, Philosophie, elle prétend nous donner, par le moyen de l'Intellect, un éclaircissement de tout. »⁴⁰⁰

Des psychiatres ont créé de fausses pathologies, des sociologues ont servi toutes sortes d'idéologies, des ethnologues et des philosophes ont clairement défendu les tendances racistes des régimes. « *Le savoir n'est pas la science, surtout dans sa forme contemporaine ; et celle-ci bien loin de pouvoir occulter le problème de sa légitimité, ne peut manquer de le poser dans toute son ampleur qui n'est pas moins socio-politique qu'épistémologique.* »⁴⁰¹

La littérature orale du Maghreb était constituée par une multitude de récits, reproduits sous diverses typologies. Proverbes, comptines, contes et fables ; ces récits sont parfois d'une structure complexe et font engager le réfléchir dans des directions idéologiques, notamment dans les opérations de valorisation et d'appréciation des faits. Ces récits, qui proviennent des peuples (pas au sens modernes, mais en ces sens qu'ils [ces récits] sont le parallèle constant d'une douleur que l'on ne voulait pas entendre au motif qu'elle était dite dans un langage non reconnu politiquement), n'ont pas été recensée par

³⁹⁹ Yves Gingras, *L'historien dans la Cité : l'objectivation contre l'instrumentalisation*, Bulletin d'histoire politique, Volume 22, numéro 3, printemps-été 2014, p. 265-286, <http://id.erudit.org/iderudit/1024160ar>.

⁴⁰⁰ KORIBAA, Nabhani, *Humain universel philosophie esthétique*, Alger, ENAL, 1989, p. 40.

⁴⁰¹ LYOTARD, Jean-François, *La condition post-moderne*, Paris, Minuit, « Critique », 1979, p. 36.

les chercheurs opérant sous la politique française. Bien qu'elle recelât une forte composante reproductrice du réel, cette littérature était rejetée par les historiens. L'on comprend, d'après les anthologies que l'on peut lire, que seules les œuvres produites en français avaient droit au chapitre.

*« Pour ce qui est du roman, sans parler de la production littéraire des natifs français de l'Algérie dont l'influence ne saurait être occultée, et même s'il est possible de citer quelques noms de romanciers de langue arabe, on considère qu'il n'émerge véritablement qu'au cours des années 1950, avec les œuvres de Mouloud Feraoun et surtout le fameux roman-poème de Kateb Yacine : Nedjma. »*⁴⁰²

Or, s'il est question de parler de productions modernes, c'est parce qu'un genre littéraire, le roman en l'occurrence, qui marquait étrangement le passage de la littérature de la traditionnalité à la modernité, a surgi dans l'espace littéraire des « indigènes ». L'erreur d'appréciation des historiens, c'est qu'ils voulaient réduire la modernité littéraire du Maghreb à l'arrivée du roman. L'on voulait se détacher de l'ère traditionnelle, ère marquée par les productions orales, en choisissant l'objet d'étude aux dépens de ce que l'on peut apercevoir dans les interstices de la société et à l'intérieur des différents groupes humains et des différentes tâches artistiques auxquelles se livrent ceux-ci. Le théoricien, qui doit ne modérer ses ambitions de conceptualisation que par le recours à ses facultés intellectuelles, avérées et conventionnelles, est appelé à ne rien négliger de ce que ses sens peuvent lui montrer. L'on peut lire, à propos des tâches du sociologue, ce qui suit :

*« Le sociologue travaille toujours à « objectiver » autant qu'il le peut son point de vue pour permettre à ses auditeurs ou à ses lecteurs de construire le leur et il leur fournit des critères de validité autorisant un jugement de son travail. Même s'il est plus pauvre que la connaissance pratique et implicite que ses concitoyens ont de la vie sociale, le savoir qu'il produit se veut ainsi ordonné et raisonné, doté d'une valeur scientifique.[...] La sociologie est l'étude de la vie sociale. Elle est d'abord une activité pratique et concrète. La sociologie nous parle du monde réel, de notre monde et cherche à nous l'expliquer ou à nous le faire comprendre. »*⁴⁰³

Le déni affiché à l'oralité ne pouvait maintenir celle-ci en dehors des espaces pourvoyeurs de savoirs tant littéraires purs que sociaux décelables dans d'autres discours. Le trou qui a vu l'écriture se calquer, au détriment de l'oralité, sur la modernité peut, à

⁴⁰² Salam Rita. Le roman politique des écrivains algériens de langue arabe. In: *Mots*, n° 54, mars 1998. Le roman politique, sous la direction de Fabrice d'Almeida, Frédérique Tabaki et Maurice Tourmier. pp. 96-110. DOI : <https://doi.org/10.3406/mots.1998.2330> www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1998_num_54_1_2330

⁴⁰³ Cours de sociologie générale conçu par DIDIER LAPEYRONNIE, Université Victor Segalen Bordeaux 2 Faculté des Sciences de l'Homme Département de Sociologie, Fichier PDF téléchargeable sur le lien suivant : www.cours-univ.fr/cours020109.pdf

certaines égards, nous renseigner sur l'attitude des scientifiques opérant en contexte colonial, mais surtout sur l'ancrage de l'idéologie coloniale dans l'espace scientifique.

L'annexion de l'Algérie à la France, par la force armée, décidée par la jonction d'intérêts économiques et d'accents (penchants) politiques narcissiques, a créé des clivages fortement émotionnels qui ont tenu les parlers populaires en dehors de tout intérêt scientifique inscrit dans l'institutionnalité. D'autre part, le français, dont l'enseignement était fort réduit, n'a pu capter l'intérêt des Algériens que tardivement. Il a fallu attendre les années 1940 pour pouvoir voir des productions en langue française, lesquelles mettaient fin à l'hégémonie du discours pro-colonial. Est-ce un fait culturel ou un réel choc des modèles sociaux ? L'oralité, qui constituait le foyer exclusif où les émotions secrétées par le groupe social s'interagissaient, n'était pas considérée ; d'autant plus que ces émotions trouvaient leur point culminant dans la manipulation du Verbe (donc dans la poésie). Voilà ce qu'écrivit Mammeri, à propos de cette littérature :

« ...la voix du peuple maghrébin, toute offusquée qu'elle soit, continue de s'exprimer dans un genre qui, il est vrai, à première vue peut paraître mineur. En effet, pendant tout ce temps elle s'est réfugiée dans la semi-clandestinité de la tradition orale. Celle-ci s'est exprimée surtout dans la poésie, laquelle était doublement inaccessible aux puissances colonialistes : d'abord parce qu'elle passait de bouche à oreille, sans qu'à peu près aucun écrit l'ait consignée ; ensuite parce que composée en arabe ou en berbère, langues du pays que l'occupant méprisait trop pour se donner la peine de les apprendre. »⁴⁰⁴

La littérature qui était visible et qui était validée par les institutions européennes, c'est celle dont parlait Sartre dans la préface qu'il avait écrite à l'essai de Franz Fanon, il écrivait sur un ton où le sens critique se mêlait étroitement à la dénonciation :

« L'élite européenne entreprit de fabriquer un indigénat d'élite ; on sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des baillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents ; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. »⁴⁰⁵

1-2- Un sujet maghrébin non-constructible

Les hommes de lettres sont tenus dans une équation où seuls les rapports à l'occupant sont traités. Les travaux d'historiens qui traitent des liens des écrivains avec leurs compatriotes sont parfois rares, souvent trompeurs et démagogiques. Nous y

⁴⁰⁴ MAMMERI Mouloud, *Culture savante culture vécue*, Alger, Tala, 1991, p. 49-50.

⁴⁰⁵ SARTRE, Jean-Paul, (Préface), FANON Franz, *Les damnés de la terre*, Paris, Maspero, p. 9.

reviendrons, pour lever le voile sur ce qui apparaît comme un des piliers de la conscience nationale. Les écrivains, poètes et romanciers, avaient des liens très particuliers avec les promoteurs et les représentants de la conscience politique. Soupçonnés de tisser des liens avec l'idéologie coloniale, les écrivains étaient cependant contraints d'assumer leur identité culturelle. Rejetés par les uns et par les autres, les auteurs dont le discours ne pouvait nullement atteindre les masses, censées être représentées par ces textes, étaient de fait marginaux et ce qu'ils fabriquaient devait transiter par les logiques archaïques entretenant le discours social cohérent et porteur des germes de sa disparition. « *Mais cette double culture est source possible d'une souffrance et d'un déchirement fondamental (...) Ainsi se trouve exacerbé chez l'écrivain maghrébin de langue française le problème de l'identité, à la fois parce qu'il est colonisé ou ex-colonisé et parce qu'il est écrivain, c'est-à-dire un homme de doute et de tension.* »⁴⁰⁶ Si l'on considère le romancier comme appartenant à ce qui est appelé communément élite, l'on peut citer ce passage, pour illustrer le regard hostile affiché envers l'élite francisée. Abdelmajid Meziane écrit :

« *Quand les armées de l'occupant ont opéré d'une manière systématique à l'appauvrissement et au démantèlement de notre société, des politiciens relativement lucides, à cette époque, prêchaient la création des forces intermédiaires, pour asseoir leur domination. C'est ainsi que commenceront à surgir, dès le début de ce siècle, de nouvelles élites.* »⁴⁰⁷

Préférant jouer le tribun, Mostefa Lacheraf, réputé pour être la marque de la rigueur passe, dans le passage que nous allons citer, à l'offensive, il ne cache pas sa distance avec certains auteurs d'expression française. Il écrit :

« *Certains romanciers algériens, de par leur formation exclusivement française, leurs origines citadines, qui les avaient plus ou moins coupés des traditions populaires des villes et surtout des campagnes, ont souvent exprimé (quand ils le faisaient) d'une façon didactique, parfois sèche, une réalité restreinte, locale, qu'ils croyaient être celle du pays dans son ensemble.* »⁴⁰⁸

Dans l'introduction de sa thèse de doctorat, l'éminent critique littéraire, Charles Bonn, écrit : « *La littérature maghrébine de langue française est à la fois refusée par son public*

⁴⁰⁶ MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983, pp. 24-25.

⁴⁰⁷ MEZIANE, Abdelmajid, *Les élites castes*, Révolution africaine, N° 30, 27 décembre 1969 In *Culture algérienne dans les textes* (textes choisis et présentés par J. Déjeux), Paris-Alger, Publisud-OPU, p. 26.

⁴⁰⁸ LACHERAF, Mostefa, *Les écrivains algériens de langue française*, L'avenir de la culture algérienne, Les Temps modernes, N° 209, octobre 1963 In *Culture algérienne dans les textes* (textes choisis et présentés par J. Déjeux), Paris-Alger, Publisud-OPU, p. 40.

*naturel, parce que se servant d'une langue qui est celle de l'Autre, et valorisée, peut-être grâce au regard de l'Autre justement. »*⁴⁰⁹

Pour donner plus de lisibilité dans le champ littéraire algérien de l'ère coloniale, le critique ajoute :

*« Très vite, ces écrivains de la « génération de 1952 », que Mostefa Lacheraf et Mahfoud Kaddache avaient alors accusés de servir la cause coloniale en montrant une société close refusant l'Histoire, vont durcir leur analyse, mettre progressivement leur écriture au service de la Révolution. »*⁴¹⁰

La complexité des liens qui pouvaient se tisser n'a pas été comprise, ces liens entre l'écrivain et le public sont souvent analysés avec des prismes que l'espace académique n'a pas pu dépasser, ni d'ailleurs comprendre. Manquant d'outils et de concepts, la critique a été brisée par toutes les logiques idéologiques.

Afrique du Nord ou Maghreb ? Le choix du syntagme implique des préférences idéologiques et des adhésions que des clivages idéologiques encouragent et enracinent dans les divers segments discursifs qui traversent tout moment existentiel. Si le premier est fort peu présent (donc peu contesté) par les acteurs politiques et par les lettrés, le second suscite de vives polémiques, du moins relativement au moment que ce mot représente. L'idéologie officielle, qui s'est bâtie sur la pensée unique et sur une référence tribalo-raciale, étouffe toutes les voix critiques, fussent-elles des plus mesurées. Pour rendre claire notre vision, nous reprenons des passages de la Charte Nationale de 1976, un texte qui tient lieu d'une constitution spirituelle de ce qui est considéré comme l'Etat algérien. Il y écrit :

« Le peuple algérien se rattache à la Patrie arabe dont il est un élément indissociable. (...) L'Algérie n'est pas une création récente. Déjà, sous Massinissa fondateur du premier Etat numide, et de Jugurtha, initiateur de la résistance à l'impérialisme romain, s'était dessiné le cadre géographique et commençait à se forger le caractère national.. (...). A ces deux caractéristiques principales se sont ajoutés progressivement à partir du 7^{ème} siècle les autres éléments constitutifs de la Nation Algérienne à savoir son unité culturelle, linguistique et spirituelle, et la centralisation de son économie que sous-tendaient une rare volonté d'indépendance et un attachement indéfectible à la liberté.(...)...c'est précisément à ce carrefour de l'Histoire que surgit une civilisation tout à fait nouvelle porteuse d'une éthique, d'une religion et d'une culture à vocation universelle. Objectivement, l'Islam et la culture arabe étaient

⁴⁰⁹ BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française Vers une communication littéraire décolonisée*, Paris-Montréal, l'Harmattan, 1985. Le texte est consultable sur le lien suivant :

<http://www.limag.refer.org/Textes/Bonn/RomAlg/RomIntro.htm>

⁴¹⁰ BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française Vers une communication littéraire décolonisée*, Paris-Montréal, l'Harmattan, 1985. Le texte est consultable sur le lien suivant :

<http://www.limag.refer.org/Textes/Bonn/RomAlg/RomIntro.htm>

un cadre à la fois universel et national, créateur de nouvelles formes de vie et de pensée...(...) Désormais, c'est dans ce double cadre et en relation avec une civilisation efficiente se réalisant avec le concours de tous (...) que va se déterminer le choix de notre peuple et se dérouler son évolution. (...) Le peuple algérien est un peuple musulman. L'Islam est la religion de l'Etat. »⁴¹¹

La guerre de libération nationale, qui a débouché sur la fondation d'un Etat, a vu la quasi-totalité des courants qui traversaient la révolution, s'aligner sur une idéologie, qui n'était politiquement référencée. Le brillant sociologue algérien, Addi Lahouari, écrit :

« Sous la domination coloniale, le nationalisme algérien était composé de plusieurs courants d'inégale importance en termes d'impact populaire et d'enracinement dans la société : les radicaux activistes du PPA-MTLD qui ont créé le FLN en 1954 ; les ulémas, regroupés dans l'association religieuse AUMA (Associations des ulémas musulmans d'Algérie), animée par Abdelhamid Ben Badis, mort en 1940 ; les modérés liés à l'UDMA (Union pour la défense du manifeste algérien) de Ferhat Abbas ; enfin, les communistes, plus présents dans les organisations syndicales que dans le sous-prolétariat urbain et rural. Ce qui animait ces quatre courants, c'était un même objectif, celui de l'indépendance ; mais compte tenu de leurs stratégies politiques respectives, ils divergeaient sur l'opportunité du moment où le mot d'ordre devait être mis en avant, et sur les moyens pour le réaliser. »⁴¹²

La crise berbériste a été brutalement réglée, les berbéristes ayant été pourchassés et liquidés physiquement. L'on peut citer Bennaï Ouali et Amer Ould Hamouda, militants liquidés au maquis, sur instruction de la direction de la révolution. Le schéma intellectuel par lequel la révolution a réglé certains conflits a renforcé les logiques droitières et redonné force aux maquettes logico-historiques qui courbaient pourtant échine devant la violence. Un chercheur algérien écrit, à propos de ce conflit, ce qui suit :

« Le courant nationaliste algérien ne va pas cesser, à partir des années 1920 d'entretenir l'amalgame entre la langue berbère et le colonialisme. Une crise éclate en 1949 au sein du P.P.A / M.T.L.D (Parti du peuple algérien / Mouvement pour le Triomphe des Libertés démocratiques). Des militants d'origine kabyle demandent la prise en compte de la dimension berbère dans la définition de la personnalité algérienne. Un rapport, établi par les dirigeants de la Fédération de France du Parti va jusqu'à exiger l'égalité entre les langues arabe et berbère et le renoncement à une Algérie arabo-musulmane au profit d'une Algérie algérienne. La riposte des chefs nationalistes est immédiate : la

⁴¹¹ Charte de la république algérienne démocratique et populaire, Editions populaires de l'armée, 1976, pp. 19-20.

⁴¹² ADDI Lahouari, *L'Algérie et la démocratie Pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine*, Paris, La Découverte, 1995, p. 18.

Fédération de France est dissoute, les éléments radicaux expulsés et on dénonce le complot berbériste, fomenté par les autorités coloniales. Les mots berbériste et berbérisme, forgés à l'occasion pour stigmatiser les positions des partisans de la langue et de la culture berbères, vont connaître une grande fortune. On va les employer systématiquement à propos de toute personne, de toute action qui revendique des origines berbères ou cherche à mettre en valeur la langue ou la culture berbère. »⁴¹³

Les pionniers du nationalisme algérien auraient détecté les dérapages que pourrait induire le choix d'un mot. La fondation d'un organe politique qui ambitionnait de fonder un Etat national portant le nom Etoile Nord-africaine atteste de ce que les appellations à consonance ethnique pourraient avoir sur la vie de cet Etat et la Nation qui verrait le jour. Maghreb est un mot qui recèle des référents culturels définissables par l'ethnie, alors que l'expression Afrique du Nord ne désigne que des cultures liées à un espace géographique.

En dépit de tout ce qu'exigeait le moment comme positionnement civilisationnel (la constitution d'un bloc civilisationnel qui a ses propres références symboliques, culturelles et politiques), l'annexion de l'Algérie au monde arabo-musulman représente un déni de réalité et un parti pris que les idéologues voulaient cacher à la pulsion scientifique. Malgré toutes les duplicités auxquelles elle consent, la Science peut parfois, si elle venait à être reconnue par des esprits éclairés, se rebeller contre les oppressions exercées par les faux idéologues.

Traversée par diverses civilisations, l'Algérie est réduite, de nos jours, à deux pôles, qui seraient les seuls à avoir contribué à la fondation et à l'enrichissement de la culture locale. Pour les officiels, l'Algérie est arabe ; pour les berbéristes, elle est arabo-berbère. Dans ces positionnements, le poids de l'idéologie est indéniable. La Science devient une sorte d'appareil idéologique.

Si des berbéristes de l'ère coloniale se sont imposé le silence, il n'en reste que Me Rachid Ali Yahia, dont le témoignage est tout éclairant ; ceux de l'ère post-coloniale, notamment ceux qui ont été à l'origine de ce que l'on appelle le printemps berbère, peuvent de par leurs interventions médiatiques nous éclairer aussi bien sur les faits que sur la doctrine par laquelle ils ont agi. Certes, beaucoup d'acteurs ont contribué à la cause berbériste, mais ceux-ci n'opéraient pas sur un schème qui fait consensus au sein des observateurs et des académiciens, notamment en ce qui concerne la lecture politique des faits. Entre autres acteurs, Bessaoud Mohand Arab, Salem Chaker et bien d'autres. Nous citerons quelques positions prises par ces militants. Salem Chaker écrivait :

⁴¹³ HADDADOU, M. Akli, *Quelle politique linguistique pour quel Etat-Nation ?*, Glottopol (Revue de sociolinguistique en ligne), N° 1 Janvier 2003.

«Les Kabyles "berbéristes" rejettent, en définitive, la thèse fondatrice de "l'Algérie arabe et musulmane" pour lui substituer une autre vision: "l'Algérie est arabe et berbère". Au fond, c'est bien la thèse dite de "l'Algérie algérienne" des berbéristes de 1949 qui triomphe en Kabylie, mais avec quarante ans de retard (Cf. Carlier, Ouerdane, Harbi)! »⁴¹⁴

Sadek Hadjeres, acteur dont la couleur idéologique n'était pas exclusive des questions liées à la problématique identitaire, écrit :

« Depuis la crise de 1949, il a fallu pratiquement un demi-siècle pour qu'une Constitution algérienne (celle de 1996) commence à établir la « carte d'identité » du pays d'une façon plus équilibrée et plus réaliste, quoiqu'avec encore beaucoup d'équivoques. Si les lois destinées à réprimer les atteintes aux « constantes » nationales (je préfère dire les « valeurs ») s'appliquaient d'une façon rétroactive, elles s'appliqueraient en premier lieu à ceux qui ont freiné durant cinquante ans une conception ouverte et démocratique de la nation, en désignant toute référence à l'amazighité comme un coup porté à la cohésion nationale. »⁴¹⁵

Pendant l'occupation romaine, une figure intellectuelle d'une extrême importance a fait son apparition. Saint Augustin a marqué tout aussi la pensée chrétienne que la pensée humaine. Il a sans doute donné une nouvelle direction non seulement à la Chrétienté, mais surtout à l'Histoire de la philosophie humaine. Les œuvres tout aussi littéraires que philosophiques que cet esprit avait produites, par delà tout ce qu'elles abordaient, sont algériennes (au sens moderne du terme politique par lequel ces œuvres sont désignées). De cette figure, l'historien C-A Julien écrit :

« Il eut des qualités exceptionnelles : une âme passionnée et délicate, une volonté et un tempérament de chef qu'il mit au service de l'Eglise, l'habileté du diplomate et l'œil aigu de l'organisateur. Ses dons intellectuels, d'une variété paradoxale, firent de lui un orateur et un écrivain de grande classe. Jamais le christianisme n'avait disposé d'un tel champion. »⁴¹⁶

L'Algérie devrait être perçue comme une entité humaine fondée sur des principes politiques. Apulée et Juba II figurent parmi les esprits les plus importants que la civilisation romano-chrétienne ait enfantés en Afrique du Nord. Ancrée dans l'espace nord-africain, la Chrétienté a réussi à dépasser le cadre politique que lui dressaient les détenteurs des centres de décision.

⁴¹⁴ CHAKER, Salem, *Quelques évidences sur la question berbère*, Revue Confluences Méditerranée, N° 11, Été 1994, p. 110.

⁴¹⁵ HEDJERES, Sadek, *La crise du PPA-MTLD de 1949*, El Watan, 1998. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.socialgerie.net/spip.php?article70>

⁴¹⁶ JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord Des origines à la conquête arabe*, Alger, SNED, 1980, p. 221.

Si les Phéniciens se sont plutôt penchés sur les activités agraires et commerciales, lesquelles furent enseignées aux populations locales ; il est cependant sûr que cette influence, qui n'a pas réussi à exister par des noms propres, a été décisive pour les populations locales. L'on peut dire, par bien des côtés, la même chose de l'invasion vandale. Malgré un passage remarquable, la civilisation vandale n'a pas laissé de noms et d'œuvres capables de nous donner une idée de ce qu'était ce peuple.

Ce sont les musulmans qui remplacèrent les Chrétiens. Cette civilisation a subi de sérieuses résistances de la part des populations locales. Les Berbères, s'adonnant, au plan spirituel, à la Chrétienté, venaient d'être envahis par des conquérants, qui disaient être porteurs d'un message divin.

« Le christianisme trouva en Berbérie un terrain favorable, car l'aristocratie avait été préparée au monothéisme par la philosophie, le peuple par l'hénothéisme punique. Aussi fit-il de rapides progrès. (...) En Afrique, il ne semble pas que, durant presque tout le IIe siècle, les chrétiens aient eu à se cacher pour célébrer leur culte, ni qu'ils aient des obstacles dans l'organisation des cités. »⁴¹⁷

Au huitième siècle, les musulmans vinrent s'installer en Afrique du Nord. Après d'âpres combats, les populations locales abdiquèrent, et la nouvelle religion s'empara de l'espace nord-africain. Il s'ensuivit une réorganisation de l'espace socio-historique. Une riche production artistique a été observée dans cet espace historique. *« On sait même que sa résistance fut longue et farouche. »⁴¹⁸*

La civilisation musulmane, notamment celle dans laquelle l'Afrique du Nord a réussi à enfanter de belles œuvres, fut étroitement liée à la langue arabe. Mais beaucoup de peuples, se réclamant de traditions fort diverses, ont contribué à l'élargissement de l'audience de cette culture et à la faire sortir du carcan idéologique qui voulait la maintenir sous son contrôle.

« La culture arabe connut alors un nouveau développement sous l'impulsion de savants et lettrés orientaux de renom. Une importante bibliothèque fut installée à Cordoue. Des doctrines jusque-là peu répandues en Espagne, tant juridiques que théologiques ou mystiques, y firent leur apparition, ce qui n'alla pas sans provoquer quelques réactions de la part des docteurs fidèles, auparavant, à une seule école, le malikisme, et méfiants à l'égard de tous les courants qui leur paraissaient plus ou moins teintés de philosophie antique. »⁴¹⁹

Le sociologue algérien Abdelkader Djeghloul écrit :

⁴¹⁷ JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord Des origines à la conquête arabe*, Alger, SNED, 1980, Tome 1, pp. 185-186.

⁴¹⁸ Idem, Tome 2, p. 11.

⁴¹⁹ SOURDEL, Dominique, *Histoire des Arabes*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1976, p. 79.

*« Bien que les parlers berbères se maintiennent en particulier au Maghreb occidental, désormais la culture écrite sera de langue arabe. La vie scientifique et artistique au Maghreb central est inséparable des productions moyen-orientales et andalouses. Si le Maghreb fait dorénavant partie de l'aire culturelle arabo-islamique, il y occupe une place originale. »*⁴²⁰

Les populations berbères, qui ont exporté la civilisation berbère en Europe, ont permis à cette dernière de se brasser avec l'Occident. Ce moment, qui a vu les trois religions monothéistes se rencontrer, n'a étrangement pas ébranlé les croyances des uns et des autres. Il en est résulté une sorte de communion entre les religions qui, aujourd'hui, au nom d'idéaux temporels, se sont transformés en antagonistes irréductibles. A quoi faut-il s'attendre après la mort de Dieu ? Dans un roman historique, le philosophe français, Jacques Attali, retrace le contexte dans lequel les communautés religieuses présentes en Andalousie ont coexisté. Il écrit :

*« Bien avant le tournant du millénaire, pendant que les royaumes chrétiens d'Europe étaient encore dans les limbes, les princes omeyyades, chassés de l'Orient par les Abassides, avaient débarqué en Andalousie avec des troupes berbères et des Yéménites, et avaient édifié un empire autonome allant jusqu'au nord de Tolède. Un empire puissant : le plus grand du monde à l'époque, à côté du chinois. Et riche : la pièce d'or de Cordoue était devenue la principale monnaie pour les échanges. Et tolérant : chrétiens et juifs, considérés comme des dhimmis, des protégés, étaient certes surimposés, mais respectés ; les prêtres continuaient d'officier dans les églises et les rabbins, présents dans la ville depuis la première dispersion d'Israël, six siècles avant la venue du Christ, continuaient d'enseigner dans les synagogues. »*⁴²¹

L'Andalousie, où Juifs, Musulmans et Chrétiens coexistaient, semble n'intéresser que peu d'historiens. Ce désintérêt, qui est certes le prolongement d'une vision idéologique, devrait disparaître, toute troncature de la continuité historique devrait être dite, d'autant plus que les outils académiques le permettent. L'oscillation entre origine berbère (revendication formulée par les courants berbéristes) et identité arabo-musulmane (telle que définie par l'idéologie officielle) est un manichéisme pleinement assumé par les différents porteurs, fabricants et passeurs du discours conséquent.

Fondée sur le référent arabo-islamique, l'idéologie officielle post-coloniale veut tronquer le parcours historique de l'Algérie de siècles entiers de son existence. Pour contrer, pour des raisons purement politiques, les berbéristes, les officiels ne cessaient de faire appel à leurs auxiliaires idéologiques, les islamistes d'occasion. Les mouvements par

⁴²⁰ DJEGHLOUL, Abdelkader, *Histoire et société au Maghreb central (7^e -15^e)* In Histoire, Culture et Société, Alger, Enap, 2004, p. 102.

⁴²¹ ATTALI, Jacques, *La Confrérie des Eveillés*, Fayard, Paris, 2004, pp.10-11.

lesquels s'est constituée la conscience nationaliste n'ont pas pu contenir la Raison scientifique nécessaire à la formation d'un discours défendable, et qui doit être porteuse des germes destructeurs des dogmes qui lui sont essentiels. Décréter que tout un peuple appartient à un bloc civilisationnel est un énoncé très facile à réfuter. Il suffit de revoir les milliers de textes d'Histoire qui ont été écrits sur l'Histoire d'Algérie pour pouvoir rejeter le discours rigide qui épaulé l'idéologie officielle. Addi Lahouari tente, dans le passage que nous allons citer, d'inscrire le problème religieux dans la vraie place que lui accordaient les docteurs du mouvement national, il écrit : « *La question religieuse pour le nationalisme radical n'est pas subsidiaire ; elle est, au contraire, capitale dans la mesure où elle est constitutive de la prise de la conscience nationale.* »⁴²² L'on constate que l'Etat-Nation qui venait de voir le jour n'était pas conçu sur un tracé politique pur.

Le panorama tout aussi culturel que spirituel qui fait la carte sociale de l'Algérie ne peut être réduit à une seule composante, aussi représentative fût-elle. Certes, l'Algérie, à ce moment de son existence, présente des affinités avec le monde musulman, mais elle présente toutefois des spécificités par rapport à ce même monde. Charles André Julien parle, dans ce passage, d'un Islam maghrébin, il écrit :

« *...l'Islam a pris des nuances particulières : on peut parler d'un Islam maghrébin...(...) Mais un mouvement doctrinal aussi important que le wahhabisme au XVIIIe siècle n'a trouvé aucun écho au Maghreb, malgré les efforts du sultan marocain Sidi Mohammed ibn Abd Allah en sa faveur.* »⁴²³

Pour notre travail, qui est censé faire un survol des différentes civilisations dont s'est ressourcée la sphère nord-africaine, l'idée qui consiste à faire un exposé historique est en soi une restitution de la part scientifique du savoir, qui semble s'enraciner dans un ordre idéologique au point de renverser l'ordre rationnel propre à la tradition scientifique.

Si la littérature a pour objet le texte/discours littéraire, notre travail ne peut se restreindre au topo idéologique qui a fait et qui fait encore des académiciens des sujets n'usant des outils dont ils disposent que pour renforcer les pensées totalitaires. Pour assumer les dérapages que peut induire toute œuvre quêtant des savoirs, le critique littéraire français Charles Bonn écrit :

« *Ce travail récuse donc d'emblée toute objectivité universitaire qui supposerait une distance entre celui qui décrit, et l'objet qu'il décrit. Quelle que soit ma prétention bien réelle à l'objectivité et à la rigueur, je suis à la fois sujet et objet de mon dire sur une parole qui me dit autant que je la dis. Mon propos n'évitera pas le parti pris, car celui-ci est la seule manière, en ce domaine, de respecter*

⁴²² ADDI, Lahouari, *L'impasse du populisme*, Alger, ENAL, 1990, p. 137.

⁴²³ JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du Nord Des origines à la conquête arabe*, Alger, SNED, 1980, Tome 2, pp. 303-305.

les paroles que je décris sans tomber dans le paternalisme d'un discours « scientifique » qui est aussi discours de pouvoir. »⁴²⁴

La littérature, c'est aussi la redéfinition du fait littéraire. Les opérations relatives à la définition engagent l'analyse dans les différents champs disciplinaires dont le morcellement et la séparation, les uns les autres, semblent obséder certains centres idéologiques. Ali El Kenz écrit, à propos des conditions d'exercice d'une activité académique, ce qui suit :

« Dans « les méditations pascaliennes » Pierre Bourdieu a bien montré comment l'appartenance à un même champ disciplinaire a pour effet de créer un « illusio » chez ses membres qui les conduit à une dénégaration des conditions externes à ce champ et surtout à leur pouvoir de détermination dans la production des savoirs. »⁴²⁵

Préférant agir par une approche pluridisciplinaire, Edgar Morin, nous donne, dans ce passage, son idée sur ce qu'il considère comme le lieu privilégié de l'accès au savoir :

« Ce que je fais, c'est pourquoi on n'arrive pas à me cadrer, se situe dans les trous qui sont entre les disciplines, entre les structures du savoir. Je suis dans les trous, car les problèmes qui m'intéressent sont dans les trous, et, en même temps, je suis un nomade. »⁴²⁶

1-3- La matière littéralisante : le verbatim altérant

La littérature nord-africaine s'est ressourcée de diverses civilisations.

« La terre algérienne a connu de grands et de nombreux prosateurs, rhéteurs et prédicateurs qui se sont exprimés dans diverses langues, berbère bien sûr (En berbère, outre ce qu'on peut qualifier de « voix classiques », essentiellement orales, qui sont relativement connues et ayant fait l'objet de plusieurs ouvrages et rééditions, il y a le travail accompli autour des « Poésies » de Béjaïa. Toutefois, les réalisations littéraires concrètes dans cette langue demeurent limitées (une dizaine d'auteurs tout au plus). L'avenir s'annonce plus prometteur d'autant plus que les blocages politiques sont définitivement levés avec la consécration de Tamazight comme langue

⁴²⁴ BONN, Charles, *Le roman algérien de langue française Vers une communication littéraire décolonisée*, Paris-Montréal, l'Harmattan, 1985. Le texte est consultable sur le lien suivant :

<http://www.limag.refer.org/Textes/Bonn/RomAlg/RomIntro.htm>

⁴²⁵ EL KENZ Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 430.

⁴²⁶ Interview de Edgar Morin, La République des Lettres Pour accéder à l'intégralité du texte de l'interview, il faudra suivre ce lien électronique : www.republique-des-lettres.fr/1438-edgar-morin.php

nationale en avril 2002) mais aussi punique, gréco-latine, arabe et française. »⁴²⁷

En dépit des restrictions qui pèsent sur elle, la littérature orale a été un moment extrêmement important de la littérature produite en Afrique du Nord. N'ayant presque jamais été l'objet d'une étude, ni d'un courant critique, elle a été laissée à l'abandon, et cela a été préjudiciable à toutes les sciences humaines et a eu des conséquences sur ce que la littérature peut donner à l'Homme et à ses conditions de progression. Considéré comme un patrimoine, la littérature orale n'est pas utilisée pour des analyses capables de relier les fictions aux savoirs générés par les académies. Dans une thèse de doctorat, un chercheur écrit ce qui suit :

« Pour des raisons historiques, politiques et économiques, certaines littératures orales bénéficient moins que d'autres des recherches. Tel est le cas de la littérature orale algérienne. (...) L'intérêt qui lui a été porté ne rend pourtant compte que d'une infime partie de sa richesse couplée à la catégorisation générale de « littérature orale berbère ». »⁴²⁸

L'on lit sur le même sujet ce qui suit :

« On associe volontiers la notion de littérature orale –et la plupart des poésies berbères sont de tradition orale- à celle de texte fluctuant, incertain, qui ne mérite donc pas d'être traité avec rigueur. (...) Tout texte oral exige le même respect que celui du philologue pour un manuscrit. »⁴²⁹

A propos du retard enregistré dans l'accès aux techniques liées à l'impression, nous pouvons lire ce qui suit :

« ... l'usage de l'imprimerie...a accusé un retard de deux siècles et demi après la découverte de Gutenberg avant d'obtenir droit de cité dans le monde arabe. Il a fallu attendre la deuxième moitié du XXe siècle (après l'indépendance des pays du Maghreb), pour assister à un regain d'intérêt pour les questions relatives aux bibliothèques et aux usages des documents, dans un nouveau contexte marqué par la création d'une infrastructure de bibliothèque et une large utilisation des nouvelles technologies de l'information. »⁴³⁰

Historiquement, elle a été produite en langues n'ayant pas pu jouir de normes reconnues par les différents espaces. Cette langue ne s'inscrivait pas dans les logiques

⁴²⁷ CHEURFI, Achour, *Ecrivains algériens Dictionnaire biographique*, Alger, Casbah, 2004, p. 10.

⁴²⁸ BOUDJELLA MEGHARI Amina, *Analyse de la structure et des procédés de narration et de comptage: approche comparative des contes de Perrault et des contes chaouis* (thèse de doctorat, UNIVERSITÉ AIX-MARSEILLE I - Université de Provence), 2008.

⁴²⁹ BRETEAU C.H et GALLEY M., *Poésies berbères* In *Culture et société au Maghreb* (ouvrage collectif), Paris, CNRS, p. 259.

⁴³⁰ Wahid Gdoura, « Tendances de la recherche nord-africaine en science de l'information : entre théorie et application », *Documentaliste-Sciences de l'Information* 2008/3 (Vol. 45), p. 4-12.

DOI 10.3917/docs.453.0004

d'utilité académique. Toutes les œuvres produites, pendant un moment de l'Histoire de la pensée nord-africaine, pour des raisons de connaissance et académiques avaient usé de l'arabe classique, et l'on peut citer beaucoup d'exemples de philosophes ayant contribué à l'enrichissement de la pensée humaine. Si l'on prend les parlers arabes comme étant des vecteurs de savoirs, l'on peut citer ce qui a été dit par une chercheuse algérienne, elle écrit « ...il est un fait que les dialectes arabes ont été et sont toujours marginalisés dans la vie littéraire, intellectuelle et politique des pays arabes dont l'Algérie, bien entendu. »⁴³¹ L'espace maghrébin était caractérisé par une diversité linguistique atypique, en ce sens que certaines langues recèlent des sous-langues dont les normes ne sont pas fixées par une grammaire qui fait consensus au sein de la communauté linguistique. Les différents espaces culturels ayant l'Islam pour référence ne partageaient cependant pas la même langue. Ces mêmes espaces sont considérés comme appartenant à la culture musulmane, et ils étaient perçus comme partie prenante d'un conflit opposant la culture arabo-musulmane à l'Occident.

*« Même lorsqu'on accepte un découpage géographique précis en parlant, par exemple, de l'Égypte, de l'Iran, du Maroc..., on cède toujours à cette globalisation facile qui lui-même rattaché à un autre monstre idéologique nommé Islam, lui-même rattaché à un autre monstre plus englobant l'Orient pour faire fonctionner la polarisation idéologique Islam-Orient versus Occident laïc, démocratique, moderne sorti des archaïsmes de la religion et des rêveries orientales. »*⁴³²

Le Maghreb fait partie de ces espaces où la langue arabe s'est complètement enracinée. « *En l'espace de quatre siècles, les progrès de l'arabisation sont tels, que le Berbère devient dans l'ensemble du Maghreb une langue menacée.* »⁴³³

Par ailleurs, Il n'y avait pas, tout comme dans les autres espaces civilisationnels, de dispositifs capables de lire, d'analyser et de critiquer les différents discours produits par les instances individuelles et collectives. Les champs disciplinaires étaient comprimés, parfois même par un personnel aux accents démiurgiques. Il a fallu attendre le XX^e siècle pour voir des disciplines prendre en charge l'énonciation et promulguer des règlements relatifs à cet espace. Les lecteurs étaient sommés de répondre à une attitude d'érudition. Les lexicques facilitateurs de la réflexion n'avaient pas encore vu le jour. Les institutions ne massifiaient ni l'écrit, ni les outils, ni encore les mécanismes d'analyse. Toutes les instances qui garantissaient une communion entre les érudits et les masses étaient appelées

⁴³¹ TALEB IBRAHIMI, Khaoula, *Les Algériens et leur(s) langue(s) Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, El Hikma, 1997, p. 56.

⁴³² ARKOUN, Mohammed, *Humanisme et Islam Combats et propositions*, Alger, Barzakh, 2005, p. 102.

⁴³³ CHAKER, Salem, *Panorama sociolinguistique au Maghreb : pour un projet de recherche* In Anthropologie linguistique au sein du CRAPE, Bulletin du CRAPE, 7 et 8 In TALEB IBRAHIMI Khaoula, *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, Alger, El Hikma, 1997, p. 58.

à opérer sur des espaces qui ne recelaient pas des référents qui étaient issus d'un consensus. Dans un passage qu'il avait écrit sur les liens de ces travaux avec les masses, Sartre écrivait : « *Je me suis attaché, depuis dix-sept ans, à un ouvrage sur Flaubert qui ne saurait intéresser les ouvriers car il est écrit dans un style compliqué et certainement bourgeois.* »⁴³⁴ L'intérêt que portent les écrivains à certains sujets n'engage pas forcément l'intellectuel et les masses dans les mêmes rouages.

Segment important et indéniable du discours social, la littérature fait partie cependant des instances éthiques de la cohésion sociale et de l'idée de totalité qui s'y rapporte. Elle est subordonnée, dans ses formes, à ce que le groupe fait de l'idée de littérature. Même si certaines formes paraissent être employées dans les différents espaces, il y a des dissemblances qui devraient être signalées. L'on peut dire que le genre est lié à un espace temporel précis. La Grèce antique a été marquée par le théâtre, la période arabe pré-islamique fut marquée par la poésie, le naturalisme et le réalisme avaient pour supports littéraires le roman et la nouvelle. L'espace nord-africain a ses caractéristiques.

Au plan forme, ce sont les séquences comportant un message relatif à la morale religieuse qui font le gros de la littérature maghrébine. Cela veut dire que ce sont les proverbes et les dictons qui tiennent la place principale de l'espace culturel. Ceux-ci influent directement sur les modes de raisonnement et donnent des sens orientés aux actes. Sans prétendre à une quelconque analyse totalitaire des faits, l'on peut dire que l'idéologie produite par la littérature est plus influente sur l'organisation et l'appréciation des faits, opérations que garantissent par ailleurs beaucoup d'autres mécanismes entretenus par le groupe social, que les codes désignés comme les instances coercitives auxquelles revient le droit de mettre de l'ordre dans l'espace culturel.

*« Producteur de représentations collectives et d'une interprétation du monde, généralement assortie d'un message éthico-politique, l'intellectuel prophétique fonde la légitimité de ses prises de position sur son capital symbolique, c'est-à-dire sur son autorité charismatique auprès d'un public, capital enfermé dans son nom propre et donc associé à sa personne. »*⁴³⁵

Malgré toutes les largesses que l'on peut se permettre, l'on peut dire que la poésie, qui revenait dans les différents moments existentiels, reste cependant très présente dans les cérémonies, notamment celles qui renvoient à des rituels socio-religieux. En ce qui concerne la Kabylie, notamment après son islamisation, l'historien Younès Adli écrit :

⁴³⁴ SARTRE, Jean-Paul, Situation X, Paris, Gallimard, 1976 In Le monde diplomatique, Le rôle des intellectuels : extraits, mai 2006, pp. 24-25-26. Le texte est consultable au lien suivant : <https://www.monde-diplomatique.fr/2006/05/A/13489>

⁴³⁵ SAPIRO, Gisèle (chercheuse au CNRS), *Autorité et responsabilité de l'écrivain : les conditions d'émergence de la figure de l'intellectuel prophétique sous la Troisième République*, le texte est consultable au lien suivant : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/sapiro.html>

« C'est dans le domaine de la poésie religieuse que les productions sont les plus nombreuses et intéressantes. »⁴³⁶ Aussi bien dans les fêtes que dans les deuils, la poésie fragmentée, chantée sur des tons différents les uns des autres, aidait à dépasser les horizons rendus fermés par la Raison culturelle.

« ...de nombreuses manifestations de l'activité humaine, travaux ou réunions quotidiens, fêtes familiales, fêtes collective, suscitent poèmes ou chants. Tout le monde goûte la poésie, beaucoup de gens savent des vers, et la proportion de ceux qui en composent est sans doute bien plus forte que dans les sociétés occidentales. »⁴³⁷

La poésie, comme tout art, offre un écart dans lequel pouvait s'opérer la conception de soi. « La création littéraire fait alors, peut faire, ce que ne peut l'idéologie. »⁴³⁸ La poésie maghrébine, celle qui appartenait à la sphère orale, avait ses propres lois, contrairement aux proverbes et aux dictons ; ceux-ci étant dits pour user de la langue et pour faire du fait (social) une idée émotive. La poésie est une intersubjectivité a-sociale. Elle ne dit pas la souffrance, elle la fabrique en fonction de ce que le contexte exige.

Toutefois, des productions, sous forme de prose, ont vu le jour. De la philosophie, de la géométrie, l'art nord-africain n'a pas à être réduit à une référence culturelle dont le choix a été décidé par des acteurs acculés par l'Histoire et démunis de toute faculté. Certes, chaque contexte impose des choix, mais tout choix est contestable.

« Partant de certains constats, nous avons commencé par nous poser simplement deux questions : comment peut-on accepter que, sous prétexte de non-correspondance linguistique ou religieuse avec les idéologies dominantes, autant de belles expressions littéraires et artistiques, générées par des enfants de cette terre qu'on appelle aujourd'hui Algérie, ont fait et continuent de faire l'objet d'un tel déni institutionnel ? Qu'est-ce qui explique en Algérie cette « allergie » à toute reconstitution de type historique, qui remonterait un peu plus loin que ce que l'organe de la vue nous permet de saisir. »⁴³⁹

Pendant l'occupation latine (romaine), l'Afrique du Nord s'est penchée vers la philosophie et la rhétorique. Il semble que ce soit la tradition grecque qui est perpétuée. Alliant exercice de l'esprit à l'errance de l'âme, cette période a rapproché l'Afrique du Nord de la sphère judéo-chrétienne. Saint Augustin n'a-t-il pas été un des pionniers de la philosophie chrétienne ? Apulée n'a-t-il pas un des pionniers de la philosophie humaine,

⁴³⁶ ADLI, Younès, *Les efforts de préservation de la pensée kabyle aux XVIIIe et XIXe siècles (Tome 1)*, Tizi-Ouzou, L'Odyssée, 2010, p. 132.

⁴³⁷ BRETEAU, C.H et GALLEY M., *Poésies berbères* In Culture et société au Maghreb (ouvrage collectif), Paris, CNRS, p. 261.

⁴³⁸ BARBERIS, Pierre, *Blazac Une mythologie réaliste*, Paris, Librairie Larousse, 1971, p.268.

⁴³⁹ BEIDA C et BERERHI A, *Balises pour une histoire des lettres algériennes* In BEIDA C et BERERHI A, *Algérie ses langues, ses lettres, ses histoires*, Blida, Tell, 2002, p. 1.

n'est-ce pas lui qui conçoit le carré logique ? L'on peut constater, d'après les différentes anthologies que nous avons consultées, que cette période, qui était très fertile en productions artistiques, fut un moment où la poésie était dépassée par les discours à visée persuasive. Cependant, il y avait une production assez importante dans le parcours littéraire de l'Afrique du Nord. Cela peut, du moins dans les écrits, se constater dans les littératures écrites.

« Les municipalités tenaient à honneur d'attirer des maîtres illustres dans leurs écoles, que nous appelons, non sans abus, des Universités. En Numidie, Cirta et Theveste avaient grand renom ; saint Augustin, à la fin du IV^e siècle, poursuivit à Madaure les études qu'il avait commencées à Thagaste. (...) « Dans toute votre cité, lançait Apulée aux Carthaginois qui l'acclamaient au théâtre, je ne vois parmi vous que des hommes cultivés, tous versés dans toutes les sciences : enfants pour s'en instruire, jeunes gens pour s'en parer, vieillards pour les enseigner. Carthage, école vénérable de notre province, Muse céleste de l'Afrique, Carthage enfin Camène (nymphé inspiratrice) du peuple qui porte la toge. » (Trad P. Vallette). »⁴⁴⁰

Cette tradition s'est perpétuée. Car, même avec l'arrivée des musulmans, l'Afrique du Nord est restée un foyer très riche en idées et un pourvoyeur très important en œuvres. Des philosophes, des poètes et des scientifiques ont contribué à l'enrichissement de la pensée humaine. L'Espagne s'est constituée en espace où différentes communautés religieuses coexistaient. Ce moment, qui semble être d'une extrême importance dans l'Histoire de l'humanité et malgré les événements qui l'ont sanctionné, a engagé un processus de gestion rationnelle de l'espace social (disons communautaire). L'Inquisition a certes laissé des séquelles dans l'imaginaire, mais ce moment, c'est-à-dire celui qui a vu les religions monothéistes privilégier le groupe humain, avec toutes les disparités qu'il revendique, aux dépens des dogmes religieux et des imaginaires qui préfèrent la restriction offerte par le fantasme. Les différents genres qui s'inscrivent dans l'oralité transmettent une certaine idée de l'écrit et des lettrés. Nous ne pouvons avancer aucune thèse qui aborderait les liens du groupe social avec l'écrit, car ce travail nous exigerait une documentation épaisse et des opérations intellectuelles auxquelles il nous est difficile de répondre. La poésie a pris une place assez importante dans la littérature populaire, mais cette poésie engageait parfois des processus narratifs qui venaient renforcer le dispositif imagé de la poésie prononcée. Dans un roman qu'il a écrit sur l'espace culturel andalou, le philosophe français Jacques Attali écrit :

⁴⁴⁰ JULIEN, Charle-André, *Histoire de l'Afrique du Nord Des origines à la conquête arabe*, Alger, SNED, 1980, pp. 180-181.

« Bien avant le tournant du millénaire, pendant que les royaumes chrétiens d'Europe étaient encore dans les limbes, les princes omeyyades, chassés de l'Orient par les Abbassides, avaient débarqué en Andalousie avec des troupes berbères et des Yéménites, et avaient édifié un empire autonome allant jusqu'au nord de Tolède. Un empire puissant : le plus grand du monde à l'époque, à côté du chinois. Et riche : la pièce d'or de Cordoue était devenue la principale monnaie pour les échanges. Et tolérant : chrétiens et juifs, considérés comme des dhimmis, des protégés, étaient certes surimposés, mais respectés ; les prêtres continuaient d'officier dans les églises et les rabbins, présents dans la ville depuis la première dispersion d'Israël, six siècles avant la venue du Christ, continuaient d'enseigner dans les synagogues. »⁴⁴¹

1-4- La littérature à l'épreuve du choc des cultures

Des passages creux sont visibles dans l'Histoire artistique et philosophique de l'Afrique du Nord. L'on peut y déceler deux moments où l'Histoire reste muette devant ce qui aurait été produit. La disparition du royaume romain a laissé un vide, notamment au plan culturel, qui n'a été comblé qu'à l'arrivée des musulmans (nous parlons-là du travail d'historicisation). Le même sort sera réservé à la civilisation arabo-musulmane. Les auteurs qui s'y sont inscrits avaient recours à des dispositifs linguistiques qui renvoyaient, de par le statut qui leur était conféré, à un ordre culturel qui brandissait la menace de se transformer en idéologie en confinant des faits, censés s'inscrire dans l'universalité, dans la temporalité. Les usages linguistiques traduisaient des rapports de force dont l'atemporalité ne pouvait s'expliquer que par le lien naturel du dominé et du dominant.

« Ce réformateur (Ibn Toumart) hors du commun qui s'était pourtant abreuvé aux sources vives de la connaissance des systèmes idéologiques des plus grands esprits du monde musulman : Al Ghazali, Ibn Hazm, Al Achâri, les penseurs et philosophes Mu'tazilites, etc..., ne dédaigna pas de recourir à la langue berbère et d'y écrire –en caractères arabes- des traités destinés à la propagande et à l'enseignement doctrinal de ses adeptes de l'Atlas. Cela ne dispensait pas le futur califat almohade, à l'instar des autres empires et royaumes du Maghreb fondés par les Berbères entre la fin du X^e et les débuts du XVI^e siècles, d'utiliser l'arabe comme seule langue des chancelleries, c'est-à-dire des bureaux du gouvernement central, des institutions et de la culture écrite. »⁴⁴²

⁴⁴¹ ATTALI, Jacques, *La confrérie des éveillés*, Paris, Fayard, 2004, pp. 11-12.

⁴⁴² LACHERAF, Mostefa, *Un cadre général pour un essai d'explication de certains phénomènes culturels liés à l'Histoire et à la société*, In Histoire, Culture et Société, Alger, Enap, 2004, p. 30-31

Les écrits qui nous sont légués attestent que l'espace nord-africain obéissait aux mêmes logiques qui faisaient mouvoir les différents groupes humains. L'écrit n'était pas au centre des usages populaires. Il recelait des savoirs issus d'un exercice spirituel et intellectuel. Il fait du savoir qu'il recèle une zone d'échange qui opère une union entre la vocation universaliste et la contrainte matérielle. Mais cet écrit donnait, dans certains contextes, la priorité aux égarements dont était l'objet la Raison. C'est dans cette brèche que les poètes et les artistes opéraient. L'Afrique du Nord n'a pas été réfractaire à ce qui se faisait, notamment en matière d'art, dans les autres espaces civilisationnels. Dans un ouvrage consacré à la littérature maghrébine, Wadi Bouzar écrit :

« Est « littéraire » ce qui exprime un « soi » social de la façon la plus satisfaisante possible pour l'auditeur ou pour le lecteur. (...) L'écriture exprime une différence entre ce qu'un homme veut être et ce que la société lui permet d'être, ou pour reprendre une expression et un concept de J. Duvignaud, entre un « champ du réel » et un « champ du possible ». Un homme écrit en raison des tensions sociales qu'il accumule et qu'il intériorise. La littérature est ainsi liée à la dramatique interne d'une société. »⁴⁴³

Il n'est plus faisable académiquement le fait de réduire la littérature maghrébine à l'ère coloniale, ni à une quelconque appartenance identitaire décidée par des centres idéologiques qui manipulent perversément l'Histoire. Il n'est plus non plus possible de faire de notre patrimoine artistique et philosophique un enjeu politico-idéologique.

La manipulation de l'Histoire a fait que des pans entiers de notre mémoire nous soient cachés. *« L'accumulation⁴⁴⁴ c'est aussi la mémoire, qui peut être enjolivée, manipulée, instrumentalisée en vue de la construction d'un récit national. »⁴⁴⁵*

L'impérialisme français est venu se substituer à l'occupation ottomane, laquelle n'a pas subi, pour diverses raisons, la critique qui se devait. Même si l'entité englobée par l'occupation ottomane jouissait d'une certaine autonomie, les diverses entités culturelles étaient régies par une caste étrangère au pays. De ce fait, l'on peut dire que l'Algérie n'était pas indépendante, et le colonialisme plonge ses racines dans l'Histoire de l'Afrique du Nord. Dans un essai dont le rapport qui peut se faire avec notre recherche est très fragile, un économiste algérien écrit : *« L'histoire de l'Algérie ne reposait sur aucun récit historique et ne correspondait qu'à une succession d'épisodes violents dont les protagonistes, qui plus est, étaient des étrangers : ils faisaient eux donc, l'histoire de notre pays. »⁴⁴⁶*

⁴⁴³ BOUZAR, Wadi, *Lectures maghrébines*, Paris-Alger, Publisud-OPU, 1984, pp. 9-15.

⁴⁴⁴ L'accumulation est un concept utilisé par l'auteur cité, afin de donner une idée sur les phases que peut traverser un savoir. L'on peut dire qu'il est proche de la vision foucauldienne.

⁴⁴⁵ HADJ-NACER, Abderrahmane, *La Martingale Algérienne Réflexions sur une crise*, Alger, Barzakh, 2011, p. 82.

⁴⁴⁶ Idem, p. 41.

L'émergence de l'Etat-Nation est due à la conscience politique portée par des chefs acquis à l'idée de fonder un Etat moderne. Le colonialisme, qui prétendait civiliser une nation, n'a pas cessé d'être contesté par les Algériens et les Maghrébins, mais ces contestations avaient des référents culturels et civilisationnels fort divers. Les rébellions qui surgissaient d'un moment à un autre n'ambitionnaient pas, du moins dans les termes et dans les documents qui portaient les discours des uns et des autres, de jeter les jalons d'un Etat déraciné de l'espace culturel (originel) qu'était pour ces rebelles l'Islam. Nous reprenons un exemple de l'Histoire, pour illustrer les propos que nous venons d'avancer, il s'agit de l'Emir Abdelkader.

« Selon l'Emir Ahmed Bey ne pouvait être un allié qu'à condition de « cesser de croire à la résurrection de la Sublime Porte ». Il avait la volonté de construire un Etat musulman et une nation unie et indépendante. En matière d'indépendance, ses modèles furent davantage Massinissa et Jugurtha. »⁴⁴⁷

Le référent culturel exigeait des institutions l'emploi de l'arabe dans les différentes tâches inscrites dans l'officialité. Les affaires locales n'étant pas confisquées par le pouvoir central (la Sublime Porte), l'arabe avait prise sur les espaces qui exigeaient une langue standardisée. Ce sont les services administratifs et les services fiscaux qui durent faire appel à la langue arabe, celle-ci étant garantie par les confréries religieuses auxquelles il est dévolu la tâche d'enseigner la langue et par cette langue les préceptes de l'Islam. La langue était destinée à éduquer selon/pour l'Islam. De ce fait, nous pouvons dire que les actes officiels étaient garantis par l'arabe classique. Mais, cette officialité était limitée à quelques institutions qui ne pouvaient nous permettre de dire que le Maghreb était proche de la modernité. Les structures archaïques constitutives des groupes sociaux maintenaient la Nation loin des entités sécularisées. L'industrialisation du bloc occidental a aggravé le sous-développement des cultures qui s'inscrivaient dans le référent arabo-musulman.

Le monde arabo-musulman, qui recelait des entités culturelles fort diverses, avait pris du retard non seulement au plan des politiques culturelles et politiques, mais aussi au niveau des pratiques politiques, notamment celles qui organisent la Cité.

« Enfermé dans ses rivalités intestines et sous la pression des convoitises externes, le Maghreb fut progressivement coupé des grandes mutations historiques qu'entraînèrent les grandes découvertes. Ces mutations apparurent à compter du XV^e siècle dans toute l'Europe. (...) C'est surtout au niveau des sciences, des arts et des métiers que les transformations furent les plus perceptibles. Dès le milieu du XV^e siècle, plusieurs savants mirent en cause les

⁴⁴⁷ GOUMEZIANE, Smaïl, *Algérie l'Histoire en héritage*, Alger, EDIF, 2011, p. 272.

« sédiments scientifiques » du passé et inventèrent de nouveaux instruments et de nouvelles techniques. »⁴⁴⁸

Parallèlement à l'usage officiel de la langue arabe et à l'absence d'institutions capables d'accompagner la littérature, une production orale foisonnante a vu le jour et a ouvert la voie à une ère où les productions étaient déconsidérées de fait. *« Cette littérature considérée d'abord avec mépris et condescendance devint vite le centre d'un engouement irrépressible à tel point que dans les années 70, il était de bon ton de parler de l'oralité. »⁴⁴⁹* Les productions orales représentaient la quasi-totalité de la littérature. Le fait qu'elles aient été produites, ces œuvres, par le mode oral, les réduisait à la traditionalité, laquelle avait ses propres codes. Cette littérature ne pouvait brasser toutes les cultures, celles-ci ayant été marquées par diverses représentations. Les parlers locaux avaient des spécificités les uns par rapport aux autres, et divergeaient, du coup, sur nombre de représentations. L'espace arabo-musulman était morcelé ; les productions étant, chacune de sa part, le reflet du groupe ethnico-tribal auquel appartenait l'artiste. Nous pouvons citer le cas de l'espace kabyle, qui a vu des langues s'entrecroiser et s'y placer. Tassadit Yacine, anthropologue spécialisée dans l'espace kabyle, écrit :

« Le discours poétique est le produit d'une négociation entre le dit/lenon-dit, le clair/l'obscur, le phantasme/la réalité, le mythe/l'histoire...Le poète réalise ces opérations successives avant de prendre la parole, car la parole est ici un acte. Acte d'adhésion, comme de subversion...par rapport à un auditoire qui, en retour, reconnaît ou méconnaît en lui son porte-parole. Qu'il le veuille ou non, le poète prend la responsabilité de représenter son groupe. »⁴⁵⁰

D'autre part, les centres socialisateurs du savoir étaient frappés d'une inhibition (formelle et informelle) qui a rendu les travaux limités à des groupes préalablement décidés. Les écrits littéraires étaient mineurs de fait. D'abord, le seul discours capable de répondre aux questions qui surgissaient dans le discours social était confisqué par les docteurs de la théologie. Pour nous donner une idée des rapports existant entre les agents du savoir et l'esprit critique dans un moment précis de l'Islam, Mohammed Arkoun écrit, à propos des figures du faqih et du shaykh, ce qui suit :

« Triomphent alors deux types de 'alim caractéristiques de l'âge scolastique : le faqih qui mémorise et reproduit, sans exigence critique, ni souci de renouveau, des manuels de droit (fiqh) pour former le personnel de la justice surtout dans les cités ; le shaykh ou marabout qui se contente d'être, parmi les populations de culture orale, pourvues de codes coutumiers et culturels

⁴⁴⁸ Idem, pp. 196-197.

⁴⁴⁹ AZZA BEKKAT, Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006, p. 262.

⁴⁵⁰ YACINE Tassadit, *Les voleurs de feu Elément d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*, Alger, 2008, p. 99.

*efficaces, le lettré du village sachant écrire une amulette, diffuser à l'aide de récits mythohistoriques retravaillés et de rituels simplifiés, des professions de foi islamique non exclusives des croyances locales antéislamiques. (...)...les Universités où devrait se transmettre la pensée critique, on trouve encore pour le secteur islamique, plus de reproduction scolastique que de participation aux interrogations de la raison émergente sur le **fait religieux** dans l'histoire des sociétés contemporaines. »⁴⁵¹*

La religion ne pouvait être l'objet d'une critique, sans que le sujet scientifique ne fût assujéti aux codes coercitifs décidés par le groupe. Le discours théologique d'alors exprimait des réserves sur la poésie et sur les arts. Ces deux activités étaient codées et normées, ce qui disqualifiait toutes les tentatives de production, de création, et surtout de commentaire (critique). Dans l'imaginaire social, l'activité artistique ne représentait pas une utilité, ni la représentation d'une quelconque idéologie à visée socialement compensatoire. Bien au contraire, la poésie servait à se départir de la conscience, dont le centre pourvoyeur était la jonction des pouvoirs politique et religieux, porteuse de la marque d'appartenance.

« L'obligation d'associer le chant à tel ou tel épisode du mariage semble, dans plus d'un groupe berbérophone, venir tout autant du désir de se conformer aux convenances et de donner du lustre à la cérémonie que d'écarter les maléfices. On est loin de la pure fonction magique. D'ailleurs qu'il s'agisse de chants de mariage, de chants saisonniers ou de chants de travail, leur contenu glisse souvent vers celui des chansons de divertissements, vers des textes qui n'ont plus de rapport avec le contenu de l'acte qu'ils accompagnent. »⁴⁵²

Pour bien illustrer la posture dans laquelle évoluait la poésie, je reprends le passage que j'ai inséré dans mon travail de magistère et qui est écrit par l'illustre académicien algérien Jamel-Eddine Bencheikh. Ce dernier écrit :

« Le genre littéraire le plus authentiquement arabe, la poésie, y fait peu à peu figure de distraction futile. [...] elle est exclue de l'élaboration culturelle décisive. La poésie va se limiter à la célébration des grands personnages et propager un discours fermement tenu par les exigences d'une morale et les nécessités de la politique. »⁴⁵³

Ce sont les faits générés par le colonialisme qui ont permis à la littérature magrébine de se greffer sur la modernité littéraire. Le roman est la marque par excellence

⁴⁵¹ ARKOUN Mohamed, *Humanisme et Islam Combats et Propositions*, Alger, Barzakh, 2007, pp. 157-159.

⁴⁵² GALAND-PERNET, *Poésies berbères* In *Culture et société au Maghreb* (ouvrage collectif), Paris, CNRS, 1975 ;

⁴⁵³ BENCHEIKH, Jamel-Eddine, *Littérature arabe*, Universalis, CDROM, 1995, V.10.

du passage du romantisme totalitaire au réalisme fragmentant. L'universitaire algérien Wadi Bouzar écrit :

« Les caractéristiques du genre romanesque n'émergent que progressivement. Il a fallu passer de l'oral à l'écrit, de la versification à la prose (les chansons de gestes sont des poèmes épiques) et écrire carrément en prose. (...) Le développement du genre romanesque a dépendu du développement de l'écrit, d'un support, le papier qui ne se répand qu'au XIII^e siècle, de l'accroissement du lectorat au-delà des milieux religieux (les clercs) et aristocratiques. (...) Comme le dit Milan Kundera, « le roman est incompatible avec l'univers totalitaire. » »⁴⁵⁴

La littérature orale, qui reprend aussi bien les divers sentiments émis par le groupe que les modalités par lesquelles s'expriment les idées et les sentiments, a été secondaire à la littérature protégée par la langue classique, à la littérature française, qui jouissait de différentes institutions qui accompagnent naturellement le fait littéraire. L'universitaire algérien Abdelmajid Méziane nous donne une idée de ce que fut la littérature non institutionnelle de l'ère coloniale, il écrit :

« En ces soixante années (de 1870 à 1930) d'exode constant où l'espoir d'une réédification de la communauté était minime, le peuple algérien put sauver l'essentiel de personnalité culturelle avec les moyens de fortune que lui offrait la vieille technique de la tradition orale. C'est l'époque où triomphe le poète errant qui va parcourir villes et campagnes de la ruse du vagabond, n'ayant pour bagages culturels que quelques vagues souvenirs historiques et des éléments, des chants lyriques débordant de violence. Ce fut comme une explosion littéraire jetée à la face de l'occupant. Les thèmes essentiels de cette littérature étaient la gloire passée, les conquêtes légendaires des héros de l'Islam, l'amour divin et l'amour du Prophète, l'idéalisation des valeurs traditionnelles, les espoirs et les désespoirs dans la réédification de la communauté. Auteurs et conservateurs d'œuvres, les poètes, généralement connus et souvent anonymes, étaient d'inlassables récitateurs qui se donnaient pour mission de sauver l'essentiel de la personnalité nationale. »⁴⁵⁵

Toutefois, il ne nous est pas interdit de contester que l'espace maghrébin fut très riche. Comparativement à la présence ottomane, le Maghreb francisé a vu des militaires français écrire leurs journaux, des écrivains séjourner en Algérie et des indigènes produire en langue française. L'Algérie française a été, au plan littéraire et malgré toutes les assertions, un foyer littéraire important.

⁴⁵⁴ BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, pp. 44-45.

⁴⁵⁵ MEZIANE, Abdelmajid, *La culture algérienne : permanence et dynamisme*, l'Algérie en Europe, N° 146, 16-30 avril 1972 In *Culture algérienne dans les Textes* (choix et présentation par Jean Déjeux), Alger-Paris, OPU-Publisud, p. 24.

« Les premiers écrits sur l'Algérie, au début du siècle précédent, avaient engendré une littérature de conquêtes rédigée par des faits de militaires et des officiels. (...) Après l'installation définitive de la colonisation, la pacification relative du pays, l'Algérie connut un déferlement de voyageurs, de touristes attirés par la curiosité des conquêtes d'un continent encore inconnu pour la grande majorité des Français. »⁴⁵⁶

L'on ne cesse de dire que cette littérature a été exotique et qu'elle était déterminée par des ordres idéologiques, dont fut certainement le colonialisme. Quand les académiciens sont absents ou qu'ils sont rendus absents, ce sont les morales (pathétisantes et de ressentiment) qui prennent le relais. Mais cette faculté de critiquer est sous-jacente à l'ordre socio-historique qui légitime les rapports de force qui font mouvoir l'ordre idéologique. Ce n'est qu'à ce moment que la contestation trouve sa légitimité. Même si elle fut exotique, la littérature maghrébine n'a pas complètement disparu : *« Avec l'implantation coloniale, la littérature exotique évolue, fait le lit de la littérature coloniale et démontre que l'Algérie a un avenir littéraire... »⁴⁵⁷*

L'ordre colonial avait ses clients. Certains romanciers n'ont pas hésité à épouser le discours colonial et à en perpétuer aussi bien les images que les concepts.

« Sophistiqués ou rudimentaires, les romans coloniaux sont liés organiquement par les chaînes de l'idéologie. Ils proposent des transcriptions plus ou moins exactes de la réalité et le débat idéologique qui les traverse, comme le souffle d'un ouragan, modifie tout sur son passage. »⁴⁵⁸

Le rejet du colonialisme n'était pas issu de la Raison politique pure. Les novembristes voulaient, disaient-ils, édifier une république démocratique et sociale, mais leur cible c'était avant tout le colonat. Un des plus importants des leaders nationalistes, Hocine Aït Ahmed, écrit dans ses mémoires :

« Par-delà la légende politique et les fonctions juridiques de l'Algérie « terre de France en Afrique », notre pays est une colonie, dont l'originalité est d'être à la fois d'exploitation et de peuplement. Trois millions d'hectares ont été expropriés au profit des populations européennes systématiquement implantées (ou encouragées à s'implanter) pour des considérations militaires, économiques et de politique intérieure. (...) La présence française en Algérie n'a été obtenue ni pacifiquement ni légalement, elle se fonde sur la conquête, les vainqueurs légifèrent pour les vaincus. Dès juillet 1834, une ordonnance faisait de l'ancienne Régence d'Alger les « possessions françaises dans le Nord de

⁴⁵⁶ MESSADI, Sakina, *Les romancières coloniales et la femme colonisée Contribution à une étude de la littérature coloniale en Algérie*, Alger, 1990, pp. 19-20.

⁴⁵⁷ CALMES, Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, l'Harmattan, 1984, p. 61.

⁴⁵⁸ Ibid, p. 63.

l'Afrique », les Algériens devenaient « sujets français ». L'administration en était confiée, par un arrêté de 1844, aux officiers des Bureaux arabes. »⁴⁵⁹

Le Maghreb devait, du moins au plan civilisationnel, être annexé à un bloc culturel, et il était dans l'incapacité de se constituer en force autonome dotée de ses propres référents. Cette exigence s'est manifestée par bien des moments, notamment pendant la crise berbériste. L'orientation de l'Etat n'avait pas réussi à se défaire du substrat culturel qui lui était incontournable.

« La crise berbériste permet de comprendre la nature idéologique de son asile populaire. En 1949, des militants de la Fédération de France (Paris, Lyon), ont interpellé la direction du parti, lui demandant de se prononcer sur la démocratie et sur la relation entre l'islam et la politique. (...) ces militants dissidents souhaitant des pratiques sécularisées, sans référence au discours religieux, n'ont pas été suivis en Algérie, y compris en Kabylie.(...) La crise dite berbériste a été en fait une profonde crise politique, renvoyant au fondement idéologico-culturel du mouvement national dans son ensemble. Au départ, il n'y avait pas une revendication culturelle spécifique à une région. »⁴⁶⁰

La naissance d'une élite bourgeoise usant d'une langue trop peu utilisée par les couches sociales a renforcé un clivage transhistorique qui opposait l'autochtone (dit arabo-musulman) à l'occupant (impie et étranger). Cette caricature a failli être un schème d'action intellectuelle des révolutionnaires.

« Face à la déculturation systématique entreprise pendant ces soixante années, l'école coloniale essayait de susciter une acculturation par les élites. Cette acculturation offrait l'avantage de la science, du rationalisme, de la modernité, mais tous ces avantages intellectuels ne concernaient pas les masses. »⁴⁶¹

La langue française et l'arabe classique étaient employés dans des espaces codifiés, et la littérature, essentiellement libérée de toutes les normes érigées par les institutions et les idéologies, réclamait que ce qu'elle fabriquait soit apprécié et critiqué. Or, la critique professionnelle ne parvenait pas à se former, les académies n'ont pas encore mis les dispositifs nécessaires pour la lecture des textes littéraires.

Les auteurs issus de l'ère coloniale n'étaient pas, comme on le prétend, acquis aux thèses colonialistes. Certes, les écrits portent des marques de clivages idéologiques qui

⁴⁵⁹ AIT AHMED, Hocine, *Mémoires d'un combattant L'esprit de l'indépendance*, Alger, Barzakh, 2009, pp. 55-56.

⁴⁶⁰ ADDI, Lahouari, *L'Algérie et la démocratie Pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine*, Paris, La découverte, 1995, p. 23.

⁴⁶¹ MEZIANE, Abdelmajid, *L'échec de la culture d'élite*. La culture algérienne : permanence et dynamisme, *L'Algérien en Europe*, N° 146, 16-30 avril 1972 In *Culture algérienne dans les textes (textes choisis et présentés par J. Déjeu x)*, Paris-Alger, Publisud-OPU, p. 26.

Les références 82 et 83 sont reproduites comme elles ont été faites dans l'ouvrage dont elles ont été tirées.

traversaient le groupe social. Mais nous ignorons, comme il n'y a pas de travaux qui traitent de la question ou s'il y en avait, ils étaient considérés comme de la pure spéculation idéologique, de l'opinion que se faisaient les différentes sensibilités sociales du colonialisme.

« Les premiers romanciers coloniaux entendent donc se démarquer d'une littérature exotique qu'ils tiennent en piètre estime. On commence alors à distinguer ce qui est écrit sur l'Algérie et ce qui est écrit par l'Algérie. Gabriel Audisio, après avoir énuméré les écrivains français de passage dont les œuvres sont souvent « médiocres » ou « frivoles »⁴⁶², déclare : « A cette littérature sur l'Algérie faite par des écrivains « du dehors », il faut opposer une littérature faite par l'Algérie, c'est-à-dire par des écrivains qui en sont natifs ou qui l'habitent à demeure. Cette littérature-là ne pouvait guère apparaître avant que le pays eût atteint sa puberté intellectuelle.⁴⁶³ »⁴⁶⁴

Les révoltes sporadiques et les rébellions, aussi violentes qu'elles fussent, ne veulent pas dire que la conscience collective avait une opinion unanime sur la réalité sociopolitique, une réalité traduite par des clivages idéologiques ayant pour concept central le colonialisme. Nous savons tous que parmi les élites il y avait des courants qui ne rejetaient pas l'idée d'une assimilation des populations locales avec la France.

« L'union démocratique du manifeste algérien (UDMA), héritière des « Jeunes Algériens » du début du siècle, et de la Fédération des élus des années trente, qui aspiraient à la citoyenneté française. Dirigé par Ferhat Abbas, c'était un parti de personnalités. Il visait la formation d'un Etat associé à la France et se voulait mixte. »⁴⁶⁵

Les lieux communs sous lesquels l'on enterre la littérature (de l'ère coloniale) nous indiquent que les auteurs s'étaient constitués en bloc idéologiquement et identitairement définissable, lequel bloc serait érigé en dehors et contre le groupe social. Mais, les lieux communs ne sont ni un concept, ni une méthode capables de répondre à des exigences académiques.

Le reproche qui a été fait à la littérature coloniale est contestable. Cette littérature était certes exotique, mais elle n'était pas étrangère à l'espace social, en ce sens qu'elle relevait, de façon subjective (cela est le propre de tout écrit littéraire) des questions sociales. Il reste que la critique doit se départir des accents idéologiques qui ont confisqué

⁴⁶² Il souligne cependant les qualités de Chevillon (les Puritains du désert), Charles Geniaux (Sous les figuiers de Kabylie), Francis Jammes (le Roman du lièvre), Jean Vignaud (Sarrati le terrible), Jean Lorrain (Heures d'Afrique), Marius-Ary Leblond (L'Oued), Jérôme et Jean Tharaud (La fête arabe), Voir l'Algérie littéraire, op. cit, p. 12.

⁴⁶³ Gabriel Audisio, *L'Algérie littéraire*, loc. cit.

⁴⁶⁴ CALMES Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, l'Harmattan, 1984, p. 63 ;

⁴⁶⁵ HARBI, Mohamed, *Une vie debout Mémoires politiques Tome 1 : 1945-1962*, Alger, Casbah, p. 76.

l'espace et la mission académiques, pour pouvoir relire cette littérature. Cette confiscation a été opérée au nom d'un ordre qui a vu la tension idéologique basculer dans un camp dont la conscience était pilotée par des acteurs ayant eu des tendances révolutionnaires basées sur l'action militaire et visant à décoloniser un espace où les faux clivages avaient produit de faux rapports idéologiques. Dans un ouvrage consacré au roman algérien, Charles Bonn écrit :

*« Seule la lecture en effet donne sens au texte. Mais une lecture n'est jamais neutre, vierge. Elle est toujours informée par des lectures préalables, par le milieu culturel, par la fidélité consciente ou non à divers discours. Il y a donc plusieurs lectures, dont la cohabitation de part et d'autre de la méditerranée constitue la spatialité à travers laquelle l'écriture prend corps et signification. »*⁴⁶⁶

Nous notons que la tradition littéraire au Maghreb est marquée par deux éléments essentiels. D'abord, la fonction littéraire dépasse les cadres historiques formels. Par ailleurs, elle est multilinguistique, d'où la capacité de lancer une réflexion sur le substrat psychique de l'Algérien.

Fortement marquée par les divers apports culturels qu'elle a eu à recevoir, l'Afrique du Nord connaît en ce siècle un tournant, celui de l'apport français.

Nous pouvons dire que la littérature algérienne, malgré son large éventail, s'est cristallisée sur les points suivants.

- Une oralité qui eu à la charge de transmettre des imaginaires se voulant résistants aux cultures des envahisseurs.
- Les divers apports culturels ont eu à s'exprimer dans des formes littéraires diversifiées.
- A défaut d'une identité politique (matérielle), l'on continue à prendre l'Afrique du Nord comme l'ustensile où viendrait se loger tous les imaginaires, fût-il au prix d'y annihiler toutes les présences humaines constatées.

Mais si la littérature reste une marque informelle pour toutes les nations, le roman, lui, à la fois un moment historique et un genre qui a été fortement commenté par la critique.

2- Le roman : un genre étranger

La littérature devient, de nos jours et depuis l'apparition de l'imprimerie, indissociable de l'écriture. Romans, aphorismes, poèmes et nouvelles passent par des

⁴⁶⁶ BONN, Charles, *Problématiques spatiales du roman algérien*, Alger, SNED, 1986, p. 11.

circuits qui se sont érigés en institutions répondant à des exigences qui ne sont pas propres à la littérature. Celle-ci est un acte créatif qui joint l'écart solitaire aux différents rapports idéologiques sous-jacents à la Raison temporelle.

Toutefois, la littérature était orale. Socrate, qui produisait de la réflexion, n'a rien écrit. Montaigne dictait ses idées. Les trois étapes qui nous paraissent extrêmement importantes dans l'Histoire humaine renvoient aux rapports de l'écrit au groupe d'identification.

L'ère grecque a été très riche en créations artistiques. Cette période fut marquée par la qualité et par l'intensité des travaux. C'est le théâtre, en effet, qui a réussi à distinguer l'entité grecque des autres cultures et à donner accès au savoir. Les récits mythiques eurent à répondre à des questions extrêmement cruciales, en ce sens qu'elles n'avaient pas d'emplacement dans les opérations de conceptualisation et dans l'espace académique. L'on peut dire que la Grèce fut la locomotive de l'humanité, car elle tentait de penser tous les problèmes possibles. Sophocle traitait des rapports dans la famille et tentait d'en donner une lecture. D'autres textes considérés comme de la pure spéculation intellectuelle donnaient à réfléchir. Les gradins des amphithéâtres réunissaient des foules autour de récits et de représentations invitant à la réflexion. L'on écrit à propos de cette littérature ce qui suit :

« Le succès de cette littérature s'explique avant tout par l'intérêt qu'elle a porté à l'homme et au sens de sa destinée. Si elle n'a pas résolu toutes les questions, du moins les a-t-elle presque toujours posées correctement. Mais son rationalisme l'a poussée à idéaliser certains aspects essentiels de l'être humain, tandis qu'elle négligeait l'importance des sentiments individuels. Ombres sans doute, mais surtout lumières d'un des moments les plus exaltants de l'histoire de l'humanité. Deux mouvements complémentaires y évoluent parallèlement : d'une part, la poésie, recherchée dans sa langue et étroitement subordonnée dans sa forme à la musique, dont hélas ! on ne perçoit presque rien ; de l'autre, la prose, faite pour être lue – et goûtée – à voix haute. »⁴⁶⁷

La Grèce a illuminé les civilisations qui se sont constituées dans les divers espaces culturels. La période latine a permis à la littérature de s'épanouir et de parcourir d'autres pistes. Le théâtre, les sciences techniques et la philosophie grecque ont nourri la quasi-totalité des civilisations. Pour nous donner une idée de ce que fut le legs grec à la civilisation romaine, un chercheur nous décrit l'activité qui animait l'espace roman, il écrit :

⁴⁶⁷ MOGENET, J et DE ROMILLY, J, *Grèce antique Civilisation langue et littérature*, Universalis (CD ROM), Version 10.

« *Livius Andronicus, un Tarentin venu sans doute à Rome en 272 avant J.-C., après la prise de la ville par les Romains, fut apparemment le premier à concevoir la possibilité d'une littérature latine analogue à la littérature grecque. Pour cela, il traduisit L'Odyssée, en romanisant le texte homérique (les Muses y deviennent des Camènes, Héra devient Junon...). Les aventures d'Ulysse ne pouvaient qu'intéresser Rome : elles se déroulaient en Italie et autour de l'Adriatique, qui entrait alors dans l'orbite de la Ville. Une tradition faisait même parfois d'Ulysse un fondateur de Rome. Le mètre de cette « adaptation » était le saturnien.* »⁴⁶⁸

Rome, qui a réussi à bâtir un Etat où seule la loi avait le pouvoir de régler les conflits humains, n'a pas observé la coupure qui la ferait déraciner du bloc humain. Beaucoup de textes sont nés dans le giron de l'empire romain. Les œuvres produites à Rome se donnaient pour mission d'accompagner l'existence et d'y projeter les idées capables de conduire l'humanité. Axée sur l'utilité, une partie de la littérature romaine avait une tendance vers la philosophie et vers l'Histoire. La littérature, un champ où s'entrecroisent différentes conceptions, peut ne pas renvoyer à la même définition.

« *Le développement de la réflexion et les progrès de la philosophie entraînent deux conséquences : d'une part, se manifeste une volonté de rationalisation, d'autre part, en particulier sous l'influence du stoïcisme, se diffusent des sentiments plus humains, notamment à l'égard des esclaves. Mais ce n'est pas tout : les pérégrins, peuples ou nations, peuvent souhaiter conserver leurs coutumes, par exemple pour les mariages, les héritages, etc., et l'Empire admet et respecte ces autonomies qui se traduisent par l'existence d'une multitude de droits locaux. Cependant, l'influence de Rome se fait sentir également dans ce domaine, et on constate qu'une certaine uniformisation découle de cette tendance unificatrice. Dans la pratique, la justice est d'abord rendue par les magistrats municipaux, en particulier par les « duumvirs chargés de dire le droit », dont le titre explique bien la fonction.* »⁴⁶⁹

La civilisation arabo-musulmane a été très riche en productions. Mêlant sagesse et fiction, les écrivains issus de cette culture ont contribué à l'enrichissement de la pensée humaine.

« *La philosophie est aussi bien musulmane que grecque; elle est andalouse; elle est occidentale aussi bien qu'orientale. Elle fait partie de l'histoire humaine et donc de l'histoire musulmane. Averroès reconnaît une valeur aux Anciens, aux*

⁴⁶⁸ GRIMAL Pierre, *Latines (langue et littérature)-Littérature*, Universalis, (CDROM), Version 10.

⁴⁶⁹ LE BOHEC Yann et PETIT Paul, « *Rome et Empire Romain – Le Haut-Empire* », Universalis, 2010, version 10.

penseurs d'avant l'islam, et il reconnaît une aussi grande valeur aux penseurs qui, en terre d'islam, ont fréquenté ce qu'on appelle la philosophie. »⁴⁷⁰

Le monde arabo-musulman a subi le même sort que celui réservé aux cultures orientales (chinoise et hindoue). S'inscrivant dans la tradition judéo-chrétienne, l'Occident, de par la voix de certains penseurs dont les doctrines jouissent d'un grand écho médiatique, se définit comme le porteur exclusif de la culture et de la modernité.

« Un des fondements épistémologiques de l'orientalisme réside précisément dans cette forme de comparativisme hiérarchisant et dévalorisant que E. Saïd⁴⁷¹ a relevé dans l'analyse corrosive qu'il a menée sur cette discipline, et qui l'a amené à dénier à cette dernière toute scientificité. »⁴⁷²

Ce panorama de civilisations a traversé l'espace maghrébin. Cet espace, comme ce fut pour l'Espagne, a été le carrefour de cultures ne partageant pas les mêmes référents symboliques. Même s'il n'a pas réuni toutes les cultures du monde, cet espace a cependant réussi à rapprocher des communautés qui, aujourd'hui, préfèrent la guerre à la cohabitation. Dans le passage suivant, nous donnerons une idée des chocs qui surgissent dans l'espace multiculturel :

« La rhétorique néofondamentaliste exacerbe les différences culturelles entre l'Occident et le monde musulman, mais selon une asymétrie profonde: le monde musulman est en fait déjà occidentalisé, mais ne pense cette occidentalisation que comme aliénation. »⁴⁷³

Parallèlement à la montée en puissance de l'idéologie islamiste, le nationalisme, qui pilotait le projet politique, n'avait pas pu s'incarner en-dehors des lectures culturalisées, en ce sens que les masses étaient tenues en dehors de l'éthique qui guidait l'action des révolutionnaires. L'on peut lire : *« En général, le discours nationaliste trouvait ses références dans le thème de la "Nation arabe", développé par l'idéologie nassérienne et baathiste; il empruntait également au registre des réformistes musulmans le thème de la Umma islamique. »⁴⁷⁴*

2-1- De quel roman s'agit-il ?

⁴⁷⁰ Entretien avec Alain De Libera, Extraordinaire et douloureuse modernité d'Averroès, CONFLUENCES Méditerranée - N° 28 HIVER 1998-1999, p. 21.

⁴⁷¹ Je reproduis textuellement la note relative à ce qui a été cité : « Dans son ouvrage « L'Orientalisme », E. Saïd a vertement pris à partie les « spécialistes » occidentaux de la civilisation arabo-musulmane, leur reprochant notamment de produire des pseudo-connaissances sur les sociétés de cette région culturelle du monde afin de les dévaloriser et de légitimer par contre-coup la suprématie de la civilisation occidentale. Si beaucoup de ses critiques sont justifiées, E. Saïd a été injuste avec certains d'entre eux, ce qui lui a valu une polémique qu'il serait intéressant de regrouper aujourd'hui aux fins d'une analyse systématique. »

⁴⁷² EL KENZ, Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 159.

⁴⁷³ LAMCHICHI, Abderrahim, *Malaise social, islamisme et replis identitaires dans le monde arabe*, Confluences méditerranée, N° 6, Printemps 1996, p. 35.

⁴⁷⁴ Ibid, p. 38.

Les discours politiques et philosophiques qui disaient vouloir voir en l'Afrique du Nord un trait d'union entre l'Orient et l'Occident ne voulaient, à vrai dire, que sacrifier les populations locales (métamorphosées et dénaturées par diverses religions et doctrines) sur l'autel de valeurs qui n'étaient pas propres à ces mêmes populations. L'Afrique du Nord a servi et sert toujours d'exutoire. Et, les antagonismes totalitaires, maintenus vivaces par les acteurs idéologiques pour des raisons socio-temporelles, sont toujours rentables pour les commerçants de la morale. Dans la réponse qu'il donne à un journaliste qui l'interrogeait sur l'origine des peuples maghrébins, en lui posant la question « Quelles sont les origines des Berbères ? », l'universitaire algérien Salem Chaker exclut les accents militants et se rabat sur les données scientifiques, il dit :

« Cette question a fait couler beaucoup d'encre. Les sources latines les ont fait venir de Perse, les historiens arabes médiévaux de Palestine ou du Yémen, et les fumeuses théories coloniales du XIXe siècle leur attribuaient volontiers des origines « européennes ». Mais tout cela n'est que légende ou idéologie. Les Berbères doivent être considérés comme les habitants autochtones de l'Afrique du Nord. Tous les indices scientifiques, données archéologiques, anthropologiques, linguistiques et témoignages de sources anciennes (égyptiennes, grecques, latines...) convergent pour établir qu'ils y sont installés depuis des millénaires. (...)Chaque conquérant a eu tendance à donner aux Berbères une origine qui légitimait sa domination sur l'Afrique du Nord. Cela est tout à fait explicite chez de nombreux idéologues arabes, algériens notamment, qui prétendent justifier une politique d'arabisation des Berbères par leurs origines « yéménites ». De la même façon, une prétendue origine celtique, germanique ou grecque justifiait la colonisation européenne. De nombreux conquérants (Phéniciens, Romains, Vandales, Byzantins, Arabes, Turcs, Français et autres Européens) se sont implantés dans cette aire géographique au cours de l'histoire et il y a eu bien des apports de populations étrangères (Négro-Africains, Andalous et Juifs). Mais aucune de ces dominations extérieures, aucune de ces arrivées de populations ne change radicalement le fond du peuplement indigène, qui reste berbère. »⁴⁷⁵

Dans un autre article de l'encyclopédie berbère, Salem Chaker écrit :

« Le fond du peuplement maghrébin est donc d'origine berbère : l'immense majorité des arabophones actuels ne sont que des Berbères arabisés depuis des dates plus ou moins reculées. Et, d'une certaine façon (historique et

⁴⁷⁵ Salem Chaker: "La majorité des Maghrébins sont des Berbères arabisés" Interview accordée par l'académicien algérien Salem Chaker au journaliste Tayeb Belmadi du magazine Jeune Afrique dans son édition du 16 au 21 novembre 2009.

anthropologique), on peut dire sans polémique que tous les Maghrébins sont des Berbères. »⁴⁷⁶

La Reconquista est restée comme un tatouage dans la mémoire collective des Nord-Africains. Comme toutes les œuvres auxquelles s'est livré l'Occident, la Reconquista (l'Inquisition) est la marque, par excellence, du rejet de l'Autre. Les Nord-Africains ont subi les affres du fanatisme religieux dont peu d'historiens (philosophes et autres parleurs convertis à la science historique) parlent. Comme la plaie venait d'être cicatrisée, il fallait préparer une autre offensive. Dans l'Inquisition, il y avait l'argument religieux. C'était trop peu coûteux, et c'est sûrement très rentable. Cela a drainé la collectivité croyante dont certains illuminés ne veulent se détacher que par le rejet du dogme. C'est-à-dire que la chrétienté est assumée comme capital fondateur de l'Occident, et ne sont rejetés que les dérapages conservateurs de cette religion.

« Quelques années plus tard, en 1844, un autre voyageur épique, Poujoulat, enfonce le même clou avec autant de fanatisme : « Dieu, écrit-il pêle-mêle, s'est fait appeler le Dieu des armées, le Dieu des batailles...Les sociétés ne marchent qu'à travers le sang et les douleurs. Le but de notre guerre d'Afrique est plus haut, plus sacré que le but de nos guerres européennes », car, « ce qui est en jeu, c'est la sainte cause de la civilisation, la cause immortelle des idées chrétiennes auxquelles Dieu a promis l'empire du monde et dont le génie français et le soutien providentiel⁴⁷⁷ ». Tout cela a pour nous une saveur familière depuis que l'intégrisme et le national-catholicisme, si bien définis par Madeleine Garrigou-Lagrangé⁴⁷⁸, se sont introduits dans la guerre d'Algérie à partir de 1958. »⁴⁷⁹

Le colonialisme est venu renforcer la vraie image de l'Occident : un bloc souverainiste qui prétend agir au nom d'une conscience dont le droit de façonnage lui est exclusif. Ce bloc n'aspire qu'à garantir une suprématie politique dont les conséquences seront profitables à tous les sujets qui acceptent de partager avec lui les mêmes référents symboliques.

« Le contraste entre des structures archaïques maintenues à dessein par l'occupant, et le modernisme importé et longtemps refusé au pays conquis, est là pour illustrer une justification habile de supériorité et donner à voir deux secteurs différents dont l'un, libre et mieux outillé, doit, tôt ou tard, déborder sur l'autre qu'il considère, avant tout, comme une « réserve » coloniale de

⁴⁷⁶ Le texte est consultable à l'adresse suivante : www.centrederechercheberbere.fr/tl_files/doc-pdf/arabisation.pdf

⁴⁷⁷ Je reprends les références telles qu'elles ont été mises dans l'ouvrage par l'auteur Mostefa Lacheraf. Poujoulat : Voyage en Algérie, Ed 1845, p. 301.

⁴⁷⁸ Cf. La revue Esprit de nov. 1959, n° 278.

⁴⁷⁹ Les citations 96 et 97 sont reprises de l'ouvrage de LACHERAF Mostefa, *L'Algérie Nation et Société*, Alger, Casbah, 2004, p. 182

terres à prendre, de ressources inexploitées et de main d'œuvre soumise où il puisera pour ses nouveaux besoins de suprématie politico-économique en refoulant toujours plus loin les anciens habitants du pays. »⁴⁸⁰ « Depuis le temps des Croisades, les relations entre Musulmans et Chrétiens ont été fondées sur la méfiance, les appréhensions et les malentendus. Cette confrontation a été conflictuelle et intense et naturellement le monde musulman a constitué ce miroir à travers lequel l'Occident pouvait voir reflétée sa propre suprématie ; celle du triomphe de la raison et de la puissance technique. Obnubilé par sa domination, il en arrive à considérer sa pensée comme le fondement d'une culture universelle se confondant avec l'ordre naturel des choses. Il est vrai que de tout temps l'idéologie dominante prétend toujours à l'universalité. Dans cette culture de la suprématie, l'Occident ne peut se penser autrement que comme puissance. Après s'être identifié par rapport à l'Autre, il se devait de le dénigrer. Il perçoit la culture musulmane à travers ses manques : modernité, rationalité, universalité et la définit en terme de retard et d'infériorité. Aux yeux de l'Occident, elle est celle de l'impossible modernisation. La modernité est définie contre la pré-modernité, la raison contre l'irrationalité et la superstition et sa culture contre une culture conservatrice, statique, médiévale et féodale. »⁴⁸¹

Le souverainisme est garanti par une multitude de facteurs dont on peut citer une partie : la force militaire, le monopole des marchés internationaux, la fragilité des Etats nouvellement indépendants. C'est par ce tracé que l'Occident a réussi, il y a des siècles, à asseoir sa suprématie sur le monde. Cependant, la clochardisation et la dépolitisation des sociétés colonisées n'ont pas été l'œuvre exclusive de l'Occident. L'occupation ottomane a été pauvre en productions artistiques. Cette période est creuse, nous n'avons que ce que les voyageurs (militaires) français avaient écrit de la colonie française. Notre vécu n'est écrit...ni par nos tuteurs politiques, ni par notre langue savante. N'ayant pas de vision claire de ce qui animait l'espace linguistique de l'ère ottomane, nous ne pouvons faire dans l'expédition méthodo-conceptuelle. Dans un article consacré à la littérature née dans la période ottomane, nous avons constaté que seule une littérature issue des voyages était repérable dans le domaine des espaces inscrits dans l'œuvre de gradation des discours sociaux. Le chercheur écrit :

«La constante progression des armées ottomanes en Méditerranée et leurs incursions répétées en Europe jusque sous les murailles de Vienne en 1529 firent du Turc un ennemi redoutable et invincible. Cette situation géopolitique

⁴⁸⁰ LACHERAF, Mostefa, *Ecrits didactiques sur la culture, l'Histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988, p. 52.

⁴⁸¹ LAROUÏ, Abdellatif, *Le futur du monde arabe a-t-il un avenir ?*, Paris, Publisud, 2004, pp. 22-23.

donna naissance à un genre littéraire à part entière : le récit de voyage chez les Turcs qui a fleuri tout au long du siècle et s'est perpétué avec succès jusqu'au XIXe siècle. »⁴⁸²

Si les historiens s'accordent à dire que l'apparition du roman n'est pas exactement datée, ils restent cependant très unis par rapport à l'idée qui consiste à dire que le roman a eu son essor en Europe.

« Le mot « roman » apparaît approximativement vers 1172, pour la première fois, dans Le Chevalier au lion, de Chrétien de Troyes. Au XIIe siècle, le même terme désigne des récits en langue vulgaire. [...] L'art roman, c'est à la fois une langue, celle donc qui s'est différenciée du latin au cours du temps, et une forme d'art, d'architecture et de sculpture. De plus en plus, le roman devient un genre littéraire, consistant en une narration écrite. [...] Au début du XIIIe siècle, le mot « romancier » a d'abord voulu dire « traduire du latin en français » puis « raconter en français ». Dès cette époque, le roman commence à se démarquer d'autres genres comme la chanson de geste. Il ne revêt pas, pour autant, une définition claire et précise. Il se distingue également de l'action collective chantée par l'épopée, de l'action d'une société à la fois réelle et fictive. Dans le roman, il s'agit d'une aventure individuelle, de la destinée d'un personnage. »⁴⁸³

Condamnée à observer l'horizon d'attente mouvant et néanmoins établi par le lectorat et les différentes institutions qui ont en charge le livre, la littérature est perçue à travers des prismes et analysée par des logiques profanes. « Il n'y a pas de lecture naïve : « toute lecture est soumise à des influences de toutes sortes qui rendent illusoire l'adhésion directe au texte lu » (Barbérís et Fayolle, « la lecture des textes, *Que faire ? La Nouvelle Critique* n°73, avril 1974) »⁴⁸⁴ Si à un certain moment la poésie a eu des échos très favorables dans le monde des lettres, il n'en demeure pas moins que le roman fut un mode de production de récits agissant parallèlement à une certaine philosophie. Le romantisme ne s'est pas totalement coupé de la poésie : Hugo, Nerval et bien d'autres ont été aussi bien poètes que romanciers.

Considérés comme les esclaves du Verbe, les poètes ont été fortement stigmatisés par Sartre et par son entourage. Mais l'image du poète n'a pas été complètement ternie. Les surréalistes sont restés très attachés à la posture révolutionnaire. « *La Poésie [...]* n'a

⁴⁸² ARRIGHI Dominique, *Le récit de voyage dans l'empire ottoman traditions et variations dans les lettres turques de Busbecq*, Revue Camenae, n° 1, 2007. Le texte est consultable sur le lien suivant : www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/Arrighi_tires_a_part.pdf

⁴⁸³ BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, pp. 37-38.

⁴⁸⁴ ACHOUR. C et REZZOUG. S, *Convergences critiques Introduction à la lecture du littéraire*, Alger, OPU, 2005, p. 77.

*d'autre but qu'Elle-même ; [...] et aucun poème ne sera si grand, si noble, si véritablement digne du nom de poème, que celui qui aura été écrit pour le plaisir d'écrire un poème. »*⁴⁸⁵

Le théâtre est le genre littéraire le plus proche du combat révolutionnaire. La représentation d'une pièce n'engage l'artiste que dans les espaces qu'il doit négocier sur le champ avec les récepteurs. A la différence de l'écrit, le théâtre exige que l'auteur joue le tampon vivant de l'écrit (mort) et du spectateur (vivant et exigeant la vie). A une question qui lui est posée sur son théâtre, Kateb Yacine répondait :

*« Au théâtre, les rapports que l'on a avec le public sont exceptionnels. On n'est pas avec le lecteur quand il lit. La relation est lointaine bien qu'importante aussi car, à propos de Nedjma par exemple, j'ai reçu des lettres extraordinaires de lecteurs qui m'ont appris à moi-même des choses sur ce que j'écrivais. Mais au théâtre on communique directement avec l'audience. [...] Au théâtre on a la possibilité de parler directement au peuple et de voir ses réactions immédiatement. Il y a alors une électricité irremplaçable qui se dégage et qui te montre si tu touches ou non. »*⁴⁸⁶

Les dynamiques nées après la deuxième guerre mondiale avaient donné de l'avance aux romanciers. Dans l'essai qu'il avait signé, Sartre a tenté d'instituer le roman comme la marge savante accordée au récit. Cela nous conduit à dire que le roman avait dépassé le classement établi par les spécialistes travaillant sur le texte littéraire.

*« L'ambiguïté, la pluralité des sens, l'infini des interprétations est un lieu commun moderne, dont il est difficile de suivre le parcours exact ; ce trait de la littérature fonde chez Barthes les oppositions entre lisible et scriptible, entre œuvre et texte (c'est toujours le deuxième terme qui est valorisé). Le texte est pluriel. Cela ne veut pas dire seulement qu'il a plusieurs sens, mais qu'il accomplit le pluriel même du sens : un pluriel irréductible (« De l'œuvre au texte », Revue d'esthétique, 3, 1971, p. 227-228 ; repris dans le Bruissement de la langue). »*⁴⁸⁷

Le texte littéraire qui engage le récit dans des trames ayant pour lieu de naissance l'imaginaire social semble se passer de la fonction esthétique (propre, dans certaines versions, à l'idéologie romantico-bourgeoise) repérable dans tout texte narratif. Nous pouvons citer, à titre d'exemple, le traitement de la question du corps, de l'espace, du personnage et du temps.

⁴⁸⁵ BAUDELAIRE, Charles, Œuvres complètes, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976, t. II, p. 112-113. In BOURDIEU Pierre, *Les règles de l'art Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 156.

⁴⁸⁶ GAFATI, Hafid, *Kateb Yacine Un homme, une œuvre, un pays*, Entretien réalisé par Hafid Gafaïti, Voix multiples, Alger, Laphomic, 1986, pp. 26-27.

⁴⁸⁷ TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 75.

« Les pages sont encore blanches, mais on a la sensation miraculeuse que les mots sont tous là, écrits à l'encre invisible, et réclament à cor et à cri de devenir visibles. On peut, au choix, entreprendre n'importe quelle partie du tableau, car l'idée d'enchaînement n'existe pas réellement pour l'auteur. L'enchaînement ne se produit que parce que les mots doivent être écrits l'un après l'autre sur des pages consécutives, tout comme l'esprit du lecteur doit avoir le temps de suivre le cours du livre tout entier, du moins la première fois qu'il le lit. Temps et enchaînement ne peuvent exister dans l'esprit de l'auteur, car nul élément de temps et nul élément d'espace n'ont régi sa vision initiale. »⁴⁸⁸

Les romanciers, notamment les contemporains de Hugo, ont préféré le beau au cruel. Certains d'entre eux ont exprimé la pulsion critique, pour garantir l'ordre établi aux dépens d'espaces désignés comme incompatibles à l'idée de civilisation, en ce sens qu'ils avaient suivi le cours naturel des choses en s'interdisant toute contestation des idées reçues. En dépit de l'embourgeoisement dans lequel ils se sont confinés, ces romanciers ont réussi à dépasser les crispations socio-historiques qui freinaient l'acte créatif. Le fait d'avoir versé dans le roman, après s'être consacrés à la poésie, peut être considéré comme une tentative de briser les formes rigides de la création artistique.

« Pendant que le roman, avec Stendhal et Balzac, se constituait en tant que genre, les poètes du romantisme ne dédaignaient pas de recourir à la forme romanesque. Ce fut, dès les années trente, le cas de Vigny, de Musset, voire de Sainte-Beuve. Lamartine et Hugo donnèrent plus tard, au temps du réalisme, des romans de l'âge romantique. [...] La notion même de genre romanesque était dépassée. Le récit dans *Aurélia* était, pour ainsi dire, le journal de l'expérience la plus intime, la description des rêves était le compte rendu d'une descente dans les profondeurs du moi, elle avait la valeur d'une cure psychanalytique. »⁴⁸⁹

Le XX^e siècle a vu les auteurs se démettre de la charge idéologique qui leur était dévolue. Les romanciers, tout comme d'ailleurs beaucoup de travailleurs du Verbe, ont tenté de pourfendre la pulsion réaliste, rigide et non sécable, qu'une certaine philosophie décrète comme la seule façon et la seule voie d'accès au réel. Le Nouveau Roman se rabat sur de nouvelles pistes lesquelles se voient octroyer la centralité de ce que le texte littéraire fonde comme significations et affinités avec le réel. Tout a été repensé. Milan Kundera écrit, à propos de ce qui est devenu le roman, ce qui suit :

« On parle beaucoup et depuis longtemps de la fin du roman : notamment les futuristes, les surréalistes, presque toutes les avant-gardes. Ils voyaient le

⁴⁸⁸ NABOKOV, Vladimir, *Littératures/1*, Paris, Fayard, 1980, p. 503-504.

⁴⁸⁹ RAIMOND, Michel, *Le roman depuis la révolution*, Paris, Armand Colin, 1981, p. 71-73.

roman disparaître sur la route du progrès, au profit d'un avenir radicalement nouveau, au profit d'un art qui ne ressemblerait à rien de ce qui existait avant. Le roman serait enterré au nom de la justice historique, de même que la misère, les classes dominantes, les vieux modèles de voitures ou les chapeaux hauts de forme. Or, si Cervantès est fondateur des Temps modernes, la fin de son héritage devrait signifier plus qu'un simple relais dans l'histoire des formes littéraires ; elle annoncerait la fin des Temps modernes. [...] En tant que modèle de ce monde, fondé sur la relativité et l'ambiguïté des choses humaines, le roman est incompatible avec l'univers totalitaire. Cette incompatibilité est plus profonde que celui qui sépare un dissident d'un apparatchik, un combattant pour les droits de l'homme d'un tortionnaire, parce qu'elle est non seulement politique ou morale mais ontologique. Cela veut dire : le monde basé sur une seule Vérité et le monde ambigu et relatif sont pétris chacun d'une matière totalement différente. La Vérité totalitaire exclut la relativité, le doute, l'interrogation et elle ne peut donc jamais se concilier avec ce que j'appellerais l'esprit du roman. »⁴⁹⁰

Il s'en est suivi une redéfinition du réel, de la mission de la littérature et des espaces octroyés à la bienséance. Evoquant un des romans de Alain Robbe-Grillet, un critique écrit sur ce que ce roman fait du corps ce qui suit :

*«Le corps de « l'autre » apparaît par l'intermédiaire de la main qui est ce qui protège les yeux et permet d'avancer. [...] Le corps humain n'est pas utilisé au service de l'érotisme dans ce roman, et c'est une exception remarquable. Le corps devient tout entier instrument de parcours et lieu parcouru, comme un corps morcelé en régions. (C'est probablement à ce niveau que se situerait une érotique du corps dans *Le labyrinthe*⁴⁹¹). Le texte se révèle ainsi, peu à peu, comme une opération de transgression des catégories et comme un opérateur de spatialisation. [...] Une étude de la partition de l'espace et de la circulation qui s'y établit peut donc nous amener à percevoir comment le texte et le discours social sont mis en travail l'un par rapport à l'autre dans ce roman. »⁴⁹²*

Nous remarquons que le corps n'est plus traité de la manière dont il était traité jadis.

C'est l'existentialisme qui s'offrit le droit d'examiner les segments de ce parcours défini par une éthique qui plonge ses racines dans la philosophie occidentale. Il prit le relais et mit fin aux utopistes du réalisme socialisant.

⁴⁹⁰ KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 28-29.

⁴⁹¹ C'est le titre d'un roman de Alain Robbe-Grillet.

⁴⁹² Robbe-Grillet, *Colloque de Cerisy 2*, Paris, Union générale d'éditions, 1976, p. 379-380. Il s'agit d'actes d'un colloque organisé sur ce qui est appelé le Nouveau Roman.

« On pensera que ce fut déjà la tâche des sociologismes et des collectivismes qui ont rempli le XIXe siècle. Certes, leur rôle ne fut pas négligeable. Mais leur attention se portait sur l'organisation sociale, et non pas sur la nature du rapport qui joint une existence à une autre existence. Ils se plaçaient sur le plan de la communication objective, celle qui s'opère à travers le langage constitué, les institutions, l'aménagement technique. Or, la critique existentialiste porte précisément sur le danger d'aliénation qui guette chaque existant quand il considère ses rapports avec les hommes sur le seul plan de l'organisation. C'est là son premier temps. Ce n'est pas seulement une démarche critique. Dans l'expérience simultanée du trop près et de l'étranger que nous donne le contact objectif non transfiguré, se développe une nausée du contact d'autrui semblable à la nausée qui se forme au contact des choses. »⁴⁹³

Dans ce passage, nous constatons que l'intérêt de la philosophie, nourrie des travaux de Husserl et de Heidegger, portait sur des choses restées en dehors des préoccupations de la philosophie. Après s'être donné pour mission de comprendre l'individu en le situant dans le groupe, la philosophie se charge de donner sens à la place de l'individu dans un cosmos intime inaccessible pour les sciences instituées.

Le roman a depuis toujours fait partie des discours accompagnant la vie. Tous les genres littéraires recèlent des écarts fictionnels, et c'est par cet écart que la subjectivité apparaît et l'appréciation se fait. Les arts, qui sont le propre de toute société et dont la production est garantie par une subjectivité décidée pourtant par tous, portent cependant les germes d'un discours savant. Pour illustrer notre propos et donner au lecteur une idée de la mission dévolue à l'écrivain, l'on citera le passage suivant qui est de Gilles Deleuze. Ce dernier écrit :

«...l'écrivain comme tel n'est-il pas malade, mais plutôt médecin, médecin de soi-même et du monde. Le monde est l'ensemble des symptômes dont la maladie se confond avec l'homme. La littérature apparaît alors comme entreprise de santé : non pas que l'écrivain ait forcément une grande santé (il y aurait ici la même ambiguïté que dans l'athlétisme), mais il jouit d'une irrésistible petite santé qui vient de ce qu'il a vu et entendu des choses trop grandes pour lui, trop fortes pour lui, irrespirables, dont le passage l'épuise, en lui donnant pourtant des devenirs qu'une grosse santé dominante rendrait impossibles. De ce qu'il a vu et entendu, l'écrivain revient les yeux rouges, les tympans percés. »⁴⁹⁴

⁴⁹³ MOUNIER Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962. Le texte est consultable sur le lien suivant :

http://classiques.uqac.ca/classiques/Mounier_Emanuel/intro_aux_existentialismes/intro_existentialismes.pdf

⁴⁹⁴ DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993, p. 14.

Le roman entretient des liens assez étroits avec deux notions-clés de la philosophie. Le roman traite de la question existentielle pure. Faisant partie des expressions déviantes de la société, le roman enquête sur l'identité intérieure de l'individu en dénuant l'être de tout habillage (pratique pourtant valorisée par les ambitions culturelles). C'est la psychanalyse qui est la force éthique de cette quête. La poésie a suivi une certaine éthique, elle n'a pas, dans bien des cas, œuvré à se démarquer du spiritualisme hégémonique qui régnait à l'époque du romantisme. Il a fallu attendre la deuxième moitié du XX^e siècle pour voir le moralisme rigide et néanmoins trompeur être démasqué. Il s'agit de l'exploration d'un Moi devenu brusquement la centralité d'une posture peinant à guérir des traumatismes générés par les flatteries dont cet objet philosophique était victime. Cette posture ne pouvait prétendre fixer la folie dans un espace coupé des productions discursives sociales, en ce sens qu'elle, c'est-à-dire la folie, est toujours en instance. Une chercheuse écrivait, à propos de la littérature contemporaine, ce qui suit :

« Dans l'univers romanesque ouvert de Cervantès, roman sur la lecture, "roman du roman" selon l'expression de Marthe Robert, le lecteur peut encore éprouver les délices d'une aliénation où il s'entrevoit autre. En ce sens, l'écriture contemporaine, celle d'Artaud ou de Joyce, de Beckett ou Blanchot, aurait moins mis à mort le roman, voire la littérature comme on le déclare parfois, qu'elle ne permettrait de renouer avec ces zones discursives indistinctes où l'autre, le fou, l'étranger, fait entendre sa voix à l'intérieur de cette pluralité de Moi qu'est aussi le lecteur. L'essor moderne d'écritures qui transgressent les frontières subjectives et inventent des passages de psyché à psyché est peut-être le signe d'une mutation du discours littéraire. On y verrait alors réinventée à l'adresse des imaginaires contemporains cette "volubilité et discordance" subjective que Montaigne découvre en lui et adresse à cet autre lui-même qui le lit afin qu'il s'y retrouve à la fois Différent et le Même : "Je ne peins pas l'être. Je peins le passage", écrivait Montaigne. Et ceci s'entend aussi entre texte et lecteur. »⁴⁹⁵

La philosophie, qui paraissait être le seul discours capable d'apporter des réponses aux préoccupations humaines, en se posant comme l'instance discursive capable de donner sens à ce que l'interlocuteur lui pose comme interrogations angoissantes, semble être secondée parfois même dépassée, par la littérature. Celle-ci refuse toutes les images fabriquées et servies par l'imaginaire social. Elle opère une quête sur ce qui est servi, elle cherche à repérer le réel, sans observer la moindre attention aux conventionalités. La

⁴⁹⁵ GOSSMAN, Evelyne, *Entre corps et langue : l'espace du texte (Antonin Artaud et James Joyce)*, Thèse de doctorat ès Lettres et sciences humaines, soutenue par Evelyne Grossman à l'Université Paris 7, le 20 décembre 1994. Le texte est consultable au lien suivant : http://antoninartaud.net/docs/entre_corps_langue_espace_du_texte_evelyne_grossman.pdf (le lien est supprimé).

littérature moderne bouscule la philosophie dans son territoire, puisqu'elle s'interroge sur la vérité et tente, par les processus narratifs qu'elle crée, de ne pas se référer à ce que le discours social lui sert en images et savoirs. Cela est dû, en partie, aux travaux de Husserl et de Heidegger, qui ont amorcé une critique de la métaphysique et des sciences. Si Heidegger a ouvert des pistes extrêmement inconnues des sciences humaines, Husserl a été consacré comme le précurseur de la critique de la science moderne et de la modernité.

La disparition de l'hégémonie de la philosophie, celle-ci étant consacrée comme une instance qui totalise tous les questionnements, et la fin de la pensée positiviste ont donné lieu à une nouvelle vision de la question philosophique. Les notions consacrées comme relevant de la philosophie sont devenues des préoccupations de second rang pour les philosophes, qui ont opéré un tournant en dévêtant l'objet philosophique de tout habillage socio-historique. L'être, comme moment phénoménal, fut érigé comme le porteur légitime de la question philosophique.

Par bien des côtés, la littérature a suivi les recommandations que les philosophes avaient à peine formulées. L'arrivée de romanciers, comme Gide et Proust, au monde des Lettres a recentré les enjeux de cet art et permis que des problématiques restées l'otage d'espaces académiques, qui ignoraient le poids qu'ils exerçaient sur les instances exploratrices de savoirs, émergent et qu'elles soient reconnues comme la traduction de la posture savante. L'utilisation du Moi (concept accaparé par la philosophie psychanalyste) par les romanciers, et la formulation de questions relevant de la poésie (le lyrisme était le grand gagnant des batailles) ; ces deux faits ont propulsé la littérature sur la sphère des discours para-rationnels. La littérature n'acceptait pas l'idée qu'on lui donnait du réel. Elle réussit à opérer une jonction entre les segments constitutifs du savoir. La quête de l'intériorité et la recherche d'une autonomie par rapport au groupe, ce sont-là des faits qui ont conduit à produire une littérature qui n'a plus pour centralité l'individu (et les liens qui le font avec le groupe), mais l'être, dont la définition s'est opérée avec d'autres moyens et d'autres regards que ceux que des critiques déracinés de l'espace philosophique, lequel vient de se prolonger dans toutes les disciplines scientifiques, entre autres la critique littéraire, avaient choisis. L'individu est une notion bien codifiée et ayant, à l'instar de tous les autres mots, l'archivage sémantique nécessaire à la construction des sens qui lui étaient inhérents. Il est situé dans une entité définie par les différentes disciplines considérées comme faisant partie des sciences humaines. Ce schéma était contesté, et la littérature refusait aussi bien l'usage de l'image poétique que les références philosophiques, toutes deux considérées comme la représentation de la doctrine qui reprend à son compte les misères et autres faits conceptualisés. L'apparition d'un lien interne à l'instance scripturaire peut paraître dans la quasi-totalité des travaux réalisés dans le XX^e siècle,

rendant ainsi l'identité du sujet à la fois fragmentée et questionnante, et donnant à la philosophie la possibilité d'opérer sur les instances créatrices les plus sacralisées et sur les notions les plus figées. Maurice Blanchot écrit :

« Ecrire, c'est briser le lien qui unit la parole à moi-même, briser le rapport qui, me faisant parler vers « toi », me donne parole dans l'entente que cette parole reçoit de toi, car elle t'interpelle, elle est l'interpellation qui commence en moi parce qu'elle finit en toi. [...] La littérature a alors la solitude glorieuse de la raison... »⁴⁹⁶

Pour la philosophie, la subjectivité est une instance indépassable dans la fabrication des sens. Un chercheur écrit à propos de la prépondérance de la subjectivité dans l'établissement des savoirs ce qui suit :

« C'est autour de cet enjeu de l'éclatement de la vérité et de l'émergence de la subjectivité comme principe axiologique et épistémologique qu'une grande partie de la pensée moderne et contemporaine gravite. C'est également à ce titre que l'écriture fragmentaire subjective se propose de subvertir toute pensée qui découle d'un système. »⁴⁹⁷

Le sujet semble n'être plus unifié, il n'est plus défini par la faculté de penser que Descartes lui avait octroyée. Il est défini par les topiques que Freud a tenté de rendre opératoires. Cette philosophie a donné lieu à des protocoles poétiques et à des parcours existentiels d'une extrême diversité. Les agents de la littérature post-moderne (poètes, scénaristes, romanciers, etc.) ont tenté, dans leurs écrits, de ressouder les liens qui existaient entre le créateur et la condition socio-historique de celui-ci. Mais, cette association privilégiait le fait à l'être. L'être ne subit point les déterminismes pilotés par les centres académiques, être n'est point non plus une essence. C'est à partir de cette vision, trop âpre, que l'écrit littéraire était appréhendé. Le dépassement de l'ordre socio-historique n'a pas été opéré par toutes les entités humaines, car, dans bien des espaces, les combats étaient menés, dans une sphère de théâtre. Pour donner une idée de ce que les philosophes contemporains pensent de l'être, nous sollicitons l'avis de l'un des plus connus des défenseurs de la pensée existentialiste, il s'agit de Sartre. Celui-ci écrit : *« L'être nous sera dévoilé par quelque moyen d'accès immédiat, l'ennui, la nausée, etc., et l'ontologie sera la description du phénomène d'être tel qu'il se manifeste, c'est-à-dire sans intermédiaire. »⁴⁹⁸*

La littérature moderne se distingue de son ancêtre par une multitude de caractéristiques, dont la plus importante c'est l'insertion dans les parcours la position

⁴⁹⁶ BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, p. 20-23.

⁴⁹⁷ PORTE Yann, *Cioran et la filiation nietzschéenne*, *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 2 2004, mis en ligne le 15 avril 2005. Le texte est consultable au lien suivant : <http://leportique.revues.org/pdf/467>.

⁴⁹⁸ SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 14.

recherchant savoirs et formulant critiques. La littérature moderne est l'un des discours savants, lesquels n'usaient que du discours argumentatif dans les exercices de démonstration. Elle ne se limite plus au culte du corps. Celui-ci est exploré comme c'est le cas de tous les objets scientifiques. On évoque, dans cette littérature, des actes de mutilation, d'amputation, des actes médicaux que seul le chirurgien peut comprendre. Le corps n'exerce aucune fascination érotique sur l'Homme, il n'est plus le lieu privilégié de la sexualité. Des scènes de viol sont décrites avec une méticulosité chirurgicale. Contrairement à la littérature de la fin du XIX^e siècle, celle qui a vu le jour après la seconde guerre mondiale se refuse au lyrisme et aux discours pathétiques. Pour donner à la poésie sa vraie dimension, Artaud privilégie sa retransmission par le corps. Un chercheur écrit dans sa thèse ce qui suit :

*« Artaud approfondit sa vision de la transmission littéraire comme un phénomène viscéral, comme un « transvasement utérin » d'âme à âme ».*⁴⁹⁹

*Le chercheur cite un passage de Artaud, qui écrit : « Si je suis poète ou acteur ce n'est pas pour écrire ou déclamer des poésies, mais pour les vivre. Lorsque je récite un poème ce n'est pas pour être applaudi mais pour sentir des corps d'hommes et de femmes, je dis des corps, trembler et virer à l'unisson du mien, virer comme on vire, de l'obtusité contemplation du bouddha assis, cuisses installées et sexe gratuit, à l'âme, c'est-à-dire à la matérialisation corporelle et réelle d'un être intégral de poésie. Je veux que les poèmes de François Villon, de Charles Baudelaire, d'Edgar Poe ou de Gérard de Nerval deviennent vrais, et que la vie sorte des livres, des revues, des théâtres ou des messes qui la retiennent pour la capter, et passe sur le plan de cette interne magie de corps, de ce transvasement utérin de l'âme à l'âme [...]. (O, 1019, c'est Artaud qui souligne.)*⁵⁰⁰

Le chercheur ajoute :

« Comment rendre à ce monde-ci les conditions de lecture équivalant aux conditions de vie de ce monde-là ? Ce problème insoluble que les Romantiques exaltent dans leurs oeuvres nostalgiques devient en fait une réelle question de vie ou de mort pour Artaud, moins sur le plan personnel que sur celui de la pensée. Maurice Blanchot annonce ainsi très tôt le glissement de la conception qu'on se faisait d'Artaud dans les années soixante, comme d'un poète maudit,

⁴⁹⁹ LANE, Véronique, *Tenir l'évanouissement Entre maîtrise intégrale et abandon anéantissant : Jean Genet et Antonin Artaud*, Thèse de doctorat soutenue par Véronique Lane (en cotutelle) à Paris 7 et Université de Montréal, Novembre 2011, p. 77-78. Le texte est consultable au lien suivant : https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/7080/2/Lane_veronique_2011_these.pdf

⁵⁰⁰ Idem.

*vers les lectures de plus en plus philosophiques qu'on fait aujourd'hui de son oeuvre. »*⁵⁰¹

Les genres et les discours étant mêlés les uns aux autres, la littérature du XX^e siècle a vu un nouveau modèle d'écrivains envahir l'espace littéraire. Agissant dans divers espaces, ces écrivains rompent avec le topo mystico-merveilleux, qui déterminait les fonctions de l'écrivain. A la fois journaliste, romancier, philosophe, essayiste et enseignant, l'écrivain dilue la fonction, laquelle définit le texte littéraire, dans des rapports atypiques. Du coup, le classement que s'offrait la critique littéraire devient obsolète. L'on ne parle plus de texte littéraire, mais de la littérarité du texte. Les agents de la littérature sont absorbés par un espace ne voyant en la littérature qu'un discours mineur qui devait s'insérer dans les diverses opérations savantes imposées par la recherche de la vérité et du savoir. Sa prétendre à faire un descriptif de tout l'espace de la critique littéraire, nous constatons que les tendances tout aussi académiques que profanes qui ont pour centre d'intérêt le texte littéraire se mettent d'accord à relativiser toutes les conceptualisations réalisées sur la littérature. L'on prend un exemple de Paul Bénichou, qui dit : «...*définir la littérature elle-même me paraît un comble de difficulté. Toute définition, dans un tel cas, risque d'être en deçà ou au-delà de son objet.* »⁵⁰²

Nihiliste, cette littérature a marqué la fin des faux espoirs et redéfini la fonction de la littérature. Celle-ci n'est pas forcément l'expression d'un fragment langagier propre à une classe sociale. Mais, elle se donne pour mission de rendre compte de moments existentiels qui ne renvoient pas à des topos idéologiques. Cette littérature nous dit que les déterminismes socio-historiques sont, dans le discours littéraire, indépassables. L'Homme étant un être modelé, la littérature doit en tenir compte. L'on peut lire à propos de l'influence exercée par le nihiliste sur la pensée contemporaine ce qui suit :

*« Sa (le nihilisme) figure principale est Nietzsche (même s'il utilisait le terme « nihilisme » dans un sens différent pour désigner ce qu'il rejetait), quoique les racines de ses formes actuelles remontent au mythe du « poète maudit » et à Baudelaire. Plusieurs traits de ce nihilisme ont trouvé leur expression dans diverses tendances de la modernité, et elle a ressurgi chez des philosophes qu'on qualifie souvent aujourd'hui de postmodernes, comme Jacques Derrida ou Michel Foucault. (Taylor, 2005, 68) »*⁵⁰³

⁵⁰¹ Idem.

⁵⁰² TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 146. En fait, il s'agit d'une réponse extraite d'un entretien que Bénichou a donné à Tzvetan Todorov.

⁵⁰³ DESCHENES, Majorlaine, *Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin L'écriture du care comme réplique poétique au désenchantement*, thèse de doctorat soutenue par Marjolaine Deschènes à l'université de Montréal, le 11 décembre 2011. Le texte est consultable au lien suivant : https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/7118/2/Deschenes_Marjolaine_2011_these.pdf

Tous les historiens s'accordent pour dire que le colonialisme n'avait pas que civilisations à implanter dans les espaces envahis. Le colonialisme a confirmé les passivités et les largesses accordées par la morale à la criminalité. Les ravages auxquels s'étaient livrés les colons attestent que l'idéologie de référence avait ses limites et que l'humain, image commune de la progression de la condition humaine, n'avait pas d'assise universelle. Dans le colonialisme, en plus du déni d'humanité qui touchait les populations colonisées, il y avait des notions qui échappent à l'inscription historique. L'on peut lire ce que Jean Amrouche a écrit de ce mouvement :

« S'agissant du colonialisme français, on sait qu'il y a contradiction entre le dire humaniste et a-universaliste et a-raciste de la pensée française, et le faire colonialiste, mais on sait moins que la pensée et sa formulation ne sont que des masques mystificateurs. Le colonialisme français est honteux et hypocrite, qui n'ose pas dire son nom, et peut-être plus virulent, plus radical que tout autre. »⁵⁰⁴⁵⁰⁵

Le capitalisme fut un mouvement amorcé pour permettre aux esprits carnassiers qui se sont repliés en Métropole de retrouver des ressources et des espaces capables d'assouvir leurs appétits, cachés sous des morales anti-humaines et néanmoins très réconfortantes tant elles permettaient à l'être collectif de s'accomplir par et contre l'Autre. Les colons se donnaient le droit de civiliser les barbares et de substituer à la culture qu'ils trouvèrent dans les espaces qu'ils venaient occuper une culture dite moderne. Voilà ce qu'écrivit Alexis Tocqueville :

« Les grands travaux que nous avons déjà faits en Algérie, les exemples de nos arts, de nos idées, de notre puissance ont puissamment agi sur l'esprit des populations mêmes qui nous combattent avec le plus d'ardeur et qui rejettent avec le plus d'énergie notre joug. Il est probable que si nous abandonnions Alger, le pays passerait directement sous l'empire d'une nation chrétienne ; mais en admettant même, ce qui est possible, qu'Alger retombât d'abord dans les mains des musulmans, on peut affirmer d'avance que la puissance musulmane qui prendrait notre place serait très différente de celle que nous avons détruite ; qu'elle viserait plus haut, qu'elle aurait d'autres moyens d'action, qu'elle entrerait en contact habituel avec les nations chrétiennes et serait habituellement dirigée par l'une d'entre elles. En un mot, il est évident

⁵⁰⁴ Je reproduis la note telle que mise dans l'ouvrage de référence : Jean Amrouche, « Notes pour une esquisse du portait du colonisé », Etudes méditerranéennes, 1958, in Jean El-Mouhoub Amrouche, *Un Algérien s'adresse aux Français*, Awal/L'Harmattan, Paris, 1994 : 51.

⁵⁰⁵ YACINE, Tassadit, *Le retour de Jugurtha Amrouche dans la lutte : Du racisme de la colonisation*, Alger, Passerelles, p. 45.

*pour moi que, quoi qu'il arrive, l'Afrique est désormais entrée dans le mouvement du monde civilisé et n'en sortira plus. »*⁵⁰⁶

Pour sa part l'historien algérien, dont les travaux sont imprégnés par la pensée marxiste, Mahommed Harbi, l'Afrique du Nord était au centre des préoccupations des capitalistes occidentaux, il écrit :

*« Le système colonial a longtemps obscurci les données du conflit franco-algérien. Enraciné dans les mentalités collectives, sa fonction était de justifier la domination française par le fait qu'elle apportait la civilisation à un peuple vivant à l'état de barbarie. Or la colonisation, faut-il le rappeler, n'a pas été conçue pour assurer le développement des Algériens mais pour mettre en valeur les ressources naturelles et humaines de leur pays au profit du capitalisme français et de son support humain, les colons. »*⁵⁰⁷

Le colonialisme n'est pas une doctrine, c'est un mouvement qui n'a pas été théorisé. L'on peut citer le passage suivant écrit par le sociologue algérien Addi Lahouari :

*« La colonisation implique la négation politique de l'entité colonisée. C'est pourquoi l'idéologie coloniale ne présente pas la colonisation comme une rupture dans l'histoire politique de la société, mais plutôt comme un commencement, car elle nie à la collectivité sociale préexistante d'avoir formé une communauté politique. Pour l'idéologie coloniale, si le territoire occupé était humainement peuplé, il était politiquement vide. Ou, dans le cas de l'Algérie, l'existence politique était illégitime parce qu'elle était le prolongement de la Sublime Porte. »*⁵⁰⁸

La doctrine (au sens marxien du terme) exige que l'espace de référence soit régi par une physique conceptuelle. Mais, ces historiens, frappés du sceau d'une sentimentalité totalitaire et hégémonique, refusent de revisiter l'Afrique du Nord pré-coloniale. Si nous considérons que l'Etat est incarné par les institutions et par les appareils, nous pouvons citer ce passage, pour donner une idée de ce qu'était le Maghreb de l'ère ottomane. Le sociologue algérien Addi Lahouari écrit :

« La confusion entretenue par l'idéologie coloniale se situe au niveau de la distinction de l'Etat et de la nation. N'ayant pas trouvé un Etat moderne en Algérie, elle décrète l'inexistence de la nation, postulant surtout son inexistence

⁵⁰⁶ TOCQUEVILLE Alexis, *Travail sur l'Algérie (1841)*. Le texte est consultable sur le lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/de_la_colonie_algerie/travail_sur_algerie/travail_sur_algerie.pdf

⁵⁰⁷ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 73.

⁵⁰⁸ ADDI, Lahouari, *L'impasse du populisme L'Algérie : collectivité politique et Etat en construction*, Alger, ENAL, 1990, p. 25.

*future. Pourtant, dans toutes les sociétés humaines, quel que soit le degré de civilisation auquel elles appartiennent, la nation existe à l'état virtuel. »*⁵⁰⁹

Cette période reste très importante pour le déchiffrement de l'Histoire du Maghreb. L'occupation ottomane s'est incarnée par l'absence d'institutions capables de moderniser la société, l'apparition de castes bénéficiant de privilèges, et l'abandon de la société, à travers les dynamiques qui lui étaient sous-jacentes, aux lois naturelles dont elle ne pouvait se départir sous peine de voir un autre vocable désigner l'entité de référence autre que par ceux dont usent aussi bien les discours savants et les discours profanes. Dans ce passage, nous décelons une idée de ce qu'était la présence ottomane en Algérie :

*«Les pachas ne se contentèrent pas d'enrichir leur capitale par la course, mais exploitèrent l'Algérie, au fur et à mesure de la conquête. Leurs progrès furent facilités, non seulement par l'anarchie du pays, mais par la communauté de religion avec les indigènes et, sans doute, par l'action des confréries.[...] Toute leur organisation tendit à pressurer l'indigène sur lequel ils recouvraient les impôts, avec l'appui des tribus makhzen, créées dès 1563, par l'envoi de colonnes expéditionnaires qui pillaient (mellahas).»*⁵¹⁰

L'expansion du capitalisme mondial n'est qu'une phase dans l'asservissement des peuples. Ce mouvement n'a pas commencé avec l'arrivée des Français. En termes socio-économiques et idéologiques, l'Afrique du Nord était livrée à l'ignorance et à la misère, les services publics quasiment absents, les autorités coloniales (ottomanes) se limitaient au ramassage de l'impôt et au règlement de certains conflits.

*« Les principes de gouvernement, que les Turcs appliquaient, aboutirent à la formation d'un absolutisme provincial et concoururent à perpétuer et à aggraver les divisions sans remèdes qui séparaient les tribus. Alliés à des tribus exemptées d'impôts et à de grandes familles, les Turcs géraient le pays comme un butin. L'Etat investi d'hommes sans enracinement national, n'avait pas réussi comme en Tunisie à créer un sentiment de fidélité dynastique. »*⁵¹¹

En termes d'idéologie, le peuple ne décidait pas de son sort, l'accès à toute conscience politique lui était interdit et toute identification collective était biaisée. L'idée de peuple (algérien) était loin d'attirer vers elles les masses, il n'y avait que de référents symboliques à forte connotation mythique et qui n'étaient traductibles qu'en termes ethniques. L'identité constitutive de la société maghrébine était traversée par des structures qui ne convergeaient pas sur une référence unifiante par des valeurs partagées.

⁵⁰⁹ ADDI, Lahouari, *L'impasse du populisme L'Algérie : collectivité politique et Etat en construction*, Alger, ENAL, 1990, p. 25.

⁵¹⁰ JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du nord De la conquête arabe à 1830*, Alger, SNED, 1980, p. 266.

⁵¹¹ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 100.

Nous nous rappelons tous de la fameuse phrase du militant algérien Ferhat Abbas qui disait en gros que la nation algérienne n'existait pas.

*« Dans son journal L'Entente, Ferhat Abbas peut écrire le 23 février 1936 :
« Si j'avais découvert la nation algérienne, je serais nationaliste et je n'en rougirais pas comme d'un crime. Les hommes morts pour l'idéal patriotique sont journellement honorés et respectés. Ma vie ne vaut pas plus que la leur. Et cependant je ne mourrai pas pour la patrie algérienne, parce que cette patrie n'existe pas. (Pareillement, à Ja séance des Délégations financières du 20 mai 1938, le président de la' Fédération des Élus musulmans, le docteur Ben Djelloul, ne craint /pas de déclarer : « Nous rendant parfaitement compte de l'œuvre admirable accomplie jusqu'ici (par la France et notre assemblée, comme de celle qui lui reste à achever, nous sommes d'accord avec voue" pour reconnaître que l'union entre ses membres est plus indispensable que jamais [...] Noue voua faisons ainsi connaître notre véritable pensée et notre désir de maintenir une unanimité plus indispensable que jamais à l'essor économique de ce pays et à l'avenir grandiose de l'Algérie française. »»⁵¹²*

Nous pourrons, par ailleurs, lire ce qui suit :

« ...c'est un parti [UDMA] majoritairement francophone, qui questionne la définition de la nation algérienne, arabe et musulmane. »⁵¹³

Le conflit, qui devait se limiter à la négociation politique de la gestion de l'espace public et commun, apparaît dans des questions dont la charge ne revient qu'à la science sociale. Or, cette science est engagée dans des espaces où la violence règne en maître.

Comme tout conquérant, le colonialisme français a tenté de greffer un personnel, une mentalité et un modèle sur un espace considéré comme réceptif à toute innovation. Les castes ottomanes, dont les historiens parlent peu, n'ont certes pas commis d'expropriation, mais elles se sont constituées en dehors des espaces, multiples et compulsifs, qui renaient la collectivité dans les limites que celle-ci s'assigne. *« L'Algérie fut administrée comme « une colonie d'exploitation dirigée par une minorité de Turcs avec le concours de notables indigènes »...(Charles André Julien). »⁵¹⁴*

Un autre universitaire algérien écrivait :

« ...le Maghreb central et oriental, coincé entre deux volontés d'hégémonie en Méditerranée (espagnole et ottomane), comme l'époque de Carthage et de

⁵¹² Isnard Hildebert. Aux origines du nationalisme algérien. In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 4^e année, N. 4, 1949. pp. 463-474. DOI : <https://doi.org/10.3406/ahess.1949.1770>
www.persee.fr/doc/ahess_0395-2649_1949_num_4_4_1770

⁵¹³ Malika Rahal, « La place des réformistes dans le mouvement national algérien », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire* 2004/3 (no 83), p. 161-171. DOI 10.3917/ving.083.0161

⁵¹⁴ YOUNES, Karim, *De la Numidie à l'Algérie Grandeurs et ruptures*, Alger, Casbah, 2011, p. 116.

Rome, passait d'un soutien militaire revendiqué des corsaires turcs à une véritable occupation ottomane, non désirée, dont il devint un simple prolongement. C'est ce qu'on peut appeler un marché de dupes ! »⁵¹⁵

2-2- La famille nationale

Le plus marquant de cette période, c'est qu'il n'y a pas de traces de la littérature écrite. Dans les anthologies, l'on ne peut trouver que des traces, trop peu vagues et trop peu signifiantes, de la littérature orale, laquelle a résisté aux différentes offensives répressives menées par les logiques officielles inhérentes à l'écrit, à la littérature et aux institutions.

Le clivage culturel, qui a vu les populations locales opposées aux conquérants, chacun fonctionnant avec sa propre culture, a traversé la phase ottomane et a épousé le même tracé que celui par lequel les écarts socio-historiques ont été constatés. Mais ce tracé, provenant d'un imaginaire dont le noyau était constitué à partir d'un moment où la personnalité collective était décidée par des docteurs, fut désastreux pour les colons européens. La part religieuse de l'antagonisme a renforcé la haine de l'étranger, lequel vient s'adjudger de référents offerts par des références civilisationnelles clairement inscrites contre l'Espace Maghrébin dit Originel. « *Entre les deux cultures, la française et l'arabio-islamique, il n'y a pas de refonte dans une unité harmonieuse mais opposition ou juxtaposition.* »⁵¹⁶ La fracture a été rendue opératoire grâce à ce qui était commis par les colons et la caution qui leur était apportée par les officiels. Le philosophe français Francis Jeanson parle en ces termes pour qualifier ce qu'était la France coloniale, il dit :

*« J'ai été reçu dans de luxueuses résidences, et j'y ai entendu les pires horreurs : tantôt en termes plus ou moins voilés, tantôt franchement cyniques. [...] Ils étaient totalement pourris, aliénés par la fantastique facilité de leur domination. Leur racisme était radical, sans aucune faille ; à ce point ancré en eux qu'on risquait de les surprendre en y faisant quelque allusion. Les Algériens ? Ce qui était parfaitement impensable, pour eux, c'était l'existence d'un prétendu peuple algérien. Ça a été pour moi un très grand choc de faire connaissance avec ces milieux, où le luxe était répandu à profusion, et où l'on pouvait manifester autant d'inhumanité en si peu de temps. »*⁵¹⁷

Dans le livre qu'ils ont écrit sur la question algérienne, Colette et Francis Jeanson disent :

⁵¹⁵ GOUMEZIANE, Smaïl, *Algérie l'Histoire en héritage*, Alger, EDIF, 2011, p. 209.

⁵¹⁶ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexes, 1984, p. 92.

⁵¹⁷ Entretien de Francis Jeanson avec Christiane Philip, le 6 mai 1974 In ULLOA Marie-Pierre, *Un intellectuel en dissidence Francis Jeanson de la Résistance à la guerre d'Algérie*, Alger, Casbah, 2009, p. 133-134.

« A quelques exceptions près, le Français d'Algérie pense être seul en mesure de connaître les Arabes : à quelques exceptions près, on s'aperçoit qu'il est aussi mal placé que possible pour les connaître. Tout d'abord, il est la plupart du temps sans défiance à l'égard des perspectives qu'il a héritées de ses ancêtres ; sans qu'il s'en rende compte, les mots qu'il emploie font déjà fonction d'écran à l'égard des réalités mêmes qu'ils prétendent nommer. Il parlera de la « mentalité arabe », il dira « les indigènes », et ce faisant il méprisera ces hommes et ces femmes avant même d'avoir pensé qu'il les méprise. Un Européen, c'est toujours une personne, c'est Pierre ou c'est Paul, c'est M. Untel ; un Arabe, ce n'est jamais qu'un Arabe...[...] L'Arabe est évidemment un être inférieur... »⁵¹⁸

Considérées comme aliénées et inaptées à toute tentative de civilisation, les populations locales, gardant les stigmates et les séquelles de l'Histoire (lesquels sont relayés par la littérature orale), sont restées majoritairement hostiles à tout greffage culturel fonctionnant comme compromis capable de nouer les liens entre les grands blocs civilisationnels, qui se refusent à toute autre incarnation historique que par la politique *biaisée*. L'Afrique du Nord était annexée à la civilisation arabo-musulmane, et cela a rendu tous les référents incapables de se mettre sur le même tracé culturel. L'opposition occident chrétien/orient musulman a empêché les populations d'arrondir les angles aux fanatiques des deux rives, y compris ceux qui sont considérés comme étant les victimes de cette phase historique qu'est le colonialisme. Les oulémas et l'UDMA, ces deux mouvements n'ont pas cessé d'exprimer leurs inquiétudes sur le sort culturel des Algériens. Si le premier voulait que l'Algérie fût purifiée de toute valeur occidentale compromettante, le second voulait créer une passerelle entre les deux cultures, algérienne et française. Voilà ce qu'écrit l'historien algérien Mahfoud Kadache de la dimension islamiste d'un courant politique algérien de l'époque coloniale que fut le mouvement des oulémas :

« L'action culturelle, et le renouveau religieux des Oulamas menaient à l'arabisme, à la nation arabo-musulmane et à la patrie algérienne. [...] Les Oulamas avaient été contraints par les difficultés rencontrées à aborder des problèmes politiques concrets : lutte contre l'Administration à propos des libertés d'enseignement de la langue arabe et contre les marabouts suppôts de l'Administration coloniale. Leurs modèles orientaux, panarabisme et panislamisme et, leur condamnation de la naturalisation les avaient amenés à aborder la question nationale algérienne. »⁵¹⁹

L'auteur ajoute :

⁵¹⁸ JEANSON Francis Colette, *L'Algérie hors la loi*, p. 176 In ULLOA Marie-Pierre, *Un intellectuel en dissidence Francis Jeanson de la Résistance à la guerre d'Algérie*, Alger, Casbah, 2009, p. 140.

⁵¹⁹ KADDACHE, M et SARI.D, *L'Algérie dans l'Histoire 5 La résistance politique (1900-1954) Bouleversements socio-économiques*, Alger, OPU, 1989, p. 32.

*« Le nationalisme musulman signifiait à l'époque appartenance au monde musulman, et volonté de renaissance de l'Islam. La renaissance nationale et la renaissance religieuse s'identifiaient. Du panislamisme on glissait au concept Eta-Nation. »*⁵²⁰

Ferhat Abbas, quant à lui, dit ce qui suit concernant les perspectives sur lesquelles il comptait bâtir ses tendances politiques :

*« Mon opinion est connue. Le nationalisme est ce sentiment qui pousse un peuple à vivre à l'intérieur de frontières territoriales, sentiment qui a créé ce réseau de nations. Si j'avais découvert la « nation algérienne », je serais nationaliste et n'en rougirais pas comme d'un crime. Les hommes morts pour l'idéal national sont journellement honorés et respectés. Ma vie ne vaut pas plus que la leur. Et cependant, je ne ferai ce sacrifice. L'Algérie en tant que patrie est un mythe. Je ne l'ai pas découverte. J'ai interrogé l'histoire ; j'ai interrogé les morts et les vivants ; j'ai visité les cimetières ; personne ne m'en a parlé. »*⁵²¹

La culture locale, basée sur l'oralité, était disqualifiée. L'opinion qui consiste à dire que l'Afrique du Nord a été déculturée mérite d'être contestée, voire rejetée. D'abord, la présence coloniale n'avait nullement la visée de greffer une culture sur les groupes humains installés au Maghreb. Le colonialisme n'avait que des visées économiques pures. Les populations expropriées de leurs terrains attestent qu'elles n'étaient pas l'objet d'une culture extérieure.

*« Comme le mettent en évidence les échanges extérieurs de l'Algérie à la veille de l'indépendance, l'exploitation coloniale s'est développée essentiellement en fonction des besoins de la puissance coloniale, en lui fournissant le maximum possible de matières premières avantageuses, et en lui servant aussi non seulement de débouchés pour les produits manufacturiers, mais aussi pour les produits alimentaires, aggravant ainsi sans cesse les déséquilibres au détriment de la société et de l'économie dominées, séquelles durables de toute colonisation et problèmes complexes de tous les pays du Tiers-Monde... »*⁵²²

Les statistiques prouvent que les masses algériennes étaient privées d'institutions d'enseignement, de soins et de politiques de gestion de l'espace public. Le sociologue algérien Aïssa Kadri⁵²³ parle d'un taux d'enseignement très limité. Si les historiens

⁵²⁰ Idem, p. 54

⁵²¹ ABBAS, Ferhat, « En marge du nationalisme, la France c'est moi » Editorial de l'Entente franco-musulmane, n°24, 27 février 1936 In DAOUZ et STORA B, *Ferhat Abbas Une autre Algérie*, Alger, Casbah, 1995, p. 73.

⁵²² KADDACHE M et SARI.D, *L'Algérie dans l'Histoire 5 La résistance politique (1900-1954) Bouleversements socio-économiques*, Alger, OPU, 1989, p. 177.

⁵²³ Il s'agit d'une conférence prononcée par le sociologue Aïssa Kadri. La conférence est visionnable sur le site Université de tous les savoirs.

considéraient que l'acculturation se manifestait par l'atteinte à certaines pratiques revenant dans la société colonisée, il n'en demeure pas moins que l'idée qui consiste à imputer l'échec de la France à scolariser les enfants n'est pas à classer dans ce qui est appelé acculturation. Ce terme désigne l'effacement d'une culture ; or la culture de la société colonisée, bâtie sur l'oralité, ne pouvait être atteinte par des processus où le contact des cultures n'était pas prévisible. Si l'on dit que la France a acculturé les populations locales, c'est qu'elle les a dotées d'une nouvelle culture à partir de processus institutionnels décomplexés sur la question traitée. Ce qui n'était pas le cas, car le clivage culturel n'a pas cessé de revenir dans les différents parcours repris par les organes officiels. D'après les idéologues du colonialisme, Il y a d'une part la société dite civilisée et d'autre part une société dite barbare, il n'y avait que quelques éléments qui échappaient à cette logique, car ils avaient la grâce de fréquenter l'école. La France voulait créer des agents qui pouvaient jouer la passerelle entre l'administration et les colonisés. L'historien Mahfoud Kaddache nous renseigne sur l'état de scolarisation des enfants colonisés. Il écrit : « *C'est ainsi qu'en 1889, on ne dénombre que 10357 enfants musulmans scolarisés dans les différentes écoles publiques et privées, de la maternelle jusqu'au certificat d'études, soit sur 535389 enfants scolarisables 1,9 % (13)* »⁵²⁴ Ensuite, la culture locale ne se plaquait pas sur les exigences telles qu'exprimées par l'ère historique, qui voyait la techno-science prendre le dessus sur la science pure. L'Occident a inauguré l'ère de la révolution industrielle, alors que les autres espaces, musulman compris, baignaient dans l'ère agro-pastorale. Ils le sont jusqu'au jour d'aujourd'hui.

*« Cette partie du monde [le monde arabo-musulman] est encore assujettie à l'Occident et sa modernisation est le seul fruit de l'importation. Elle doit pour son expansion acquérir le savoir et la science qui lui permettraient de s'affranchir. [...] Si le monde arabe ne veut plus rester assujetti à l'Occident, il doit non seulement investir dans la recherche fondamentale, mais surtout s'intéresser à la recherche appliquée qui est à même de transformer des découvertes en applications réelles... »*⁵²⁵

Enfin, le cadrage culturel venait d'être récupéré par de faux idéologues. Certes, il y avait des divergences culturelles, mais celles-ci devaient être analysées par rapport au groupe qui les adoptaient, les uns aux autres. Même s'il nourrissait un ethno-culturalocentrisme répugnant, l'Occident, en tant que civilisation traduisant les préoccupations de l'humain, n'a pu se donner de l'espace dans l'imaginaire des populations locales. Le colonisateur s'est constitué en adversaire des colonisés. S'il n'y avait pas de fusion

⁵²⁴ AGERON (Ch-R) : *Les Algériens musulmans et la France (1971-1919)*, Paris, PUF, 1968, p. 341 In KADDACHEM et SARI.D, *L'Algérie dans l'Histoire 5 La résistance politique (1900-1954) bouleversements socio-économiques*, Alger, OPU, 1989, p. 240.

⁵²⁵ LAROUÏ, Abdellatif, *Le futur du monde arabe a-t-il un avenir ?*, Paris, Publisud, 2004, p. 75-95.

culturelle, c'est parce que les colonisateurs et les colonisés nourrissaient les uns vis-à-vis des autres une attitude de méfiance, aboutissant sur un repli identitaire garanti par les dogmes doctrinaires générés par les ordres symboliques et axiologiques qui sont relatifs aux deux espaces de référence, l'espace européen et l'espace musulman. Pour nous donner une idée du clivage qui existait entre les colons et les colonisés, Frantz Fanon, le psychiatre militant, écrit :

« La zone habitée par les colonisés n'est pas complémentaire de la zone habitée par les colons. Ces deux zones s'opposent, mais non au service d'une unité supérieure. Régies par une logique purement aristotélicienne, elles obéissent au principe d'exclusion réciproque : il n'y a pas de conciliation possible, l'un des termes est de trop. [...] Ce monde compartimenté, ce monde coupé en deux est habité par des espèces différentes. »⁵²⁶

Les historiens mettent plus l'accent sur le clivage généré par le contexte colonial que sur celui qui pourrait se voir avant l'arrivée des Français. Si la science ne peut jamais se démarquer de la subjectivité, le scientifique est le vecteur absolu de cette subjectivité. Le colonialisme est une constante dans l'Histoire du Maghreb. Arrivés en 1830, les Français ont reçu l'Algérie des mains propres des Turcs.

« On retrouve ainsi sous la plume de E.F. Gautier cette description : Aussi loin que nous remontons dans le passé, nous voyons une cascade ininterrompue de dominations étrangères : les Français ont succédé aux Turcs qui avaient succédé aux Arabes qui avaient succédé aux Byzantins qui avaient succédé aux Carthaginois. Et notez que le conquérant quel qu'il soit reste le maître du Maghreb jusqu'à ce qu'il soit expulsé par le conquérant nouveau son successeur. Jamais les indigènes n'ont réussi à expulser leur maître⁵²⁷. Ou encore, Le Maghrébin, parmi les races blanches méditerranéennes, représente assurément le traînard resté loin en arrière. Cette race n'a aucune individualité positive.⁵²⁸ »⁵²⁹

L'espace où le clivage culturel est le plus visible c'est certes le groupe social, mais d'autres expressions nous permettent d'observer que la langue servait de ligne de démarcation entre les communautés sociales. Bien plus, la langue est la marque d'appartenance à une aire civilisationnelle, laquelle appartenance est considérée parfois avec de la condescendance, parfois avec de l'autodépréciation. La langue arabe était confinée dans la traditionalité et elle ne permettait que le code culturel, fortement enraciné dans l'imaginaire social, soit transgressé. Les parlers arabes qui existaient pendant

⁵²⁶ FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspero, 1970, p. 8-9.

⁵²⁷ Je reproduis la référence telle que trouvée dans l'ouvrage de référence cité dans la note n° 145 : E.F. Gautier, *Le passé de l'Afrique du Nord*, sans édition et sans date, cité par M.C. Sahli, p. 24.

⁵²⁸ Je reproduis la référence telle que trouvée dans l'ouvrage de référence cité dans la note n° 145 : Ibid, p.5.

⁵²⁹ AZZA BEKKAT, Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006, p. 47.

l'occupation française étaient absorbés par l'arabe classique dont l'organisation des oulémas voulait faire l'un des axes principaux de l'identité algérienne. « *La période coloniale voit en fait émerger un discours nationaliste construisant l'arabe moderne standard comme langue de la nation en lutte.* »⁵³⁰

Le français, langue de la technique et de l'occupant, restait en marge des centres socialisateurs des savoirs conventionnels. Les Algériens étaient majoritairement analphabètes, si l'on ne considère comme langues que celles transmises par les institutions officielles comme portant des savoirs purs ou des savoirs fluorescents. Le français n'était pas généralisé. Cela nous amène à dire que la France n'avait nullement l'objectif d'éduquer, ni de civiliser les populations locales. Certes, ces populations nourrissaient de la méfiance à l'égard de cette langue, mais les autorités ne donnaient pas accès à la langue française. La misère sociale imposée au peuple algérien brassait bien des espaces : l'école, l'emploi, les soins révélaient le désengagement répressif de l'Etat français.

*« A la fin du siècle la déstructuration de la société est achevée. Sous le coup des expropriations de terre et des effets de la détribalisation la société algérienne s'effondre. Le mouvement qui pousse les Algériens à quitter leurs régions d'origine en direction des terres de colonisation, des villes et bientôt de la France et des pays voisins, s'accompagne d'une décomposition sociale. Les masses rurales sont plongées dans une misère si effroyable qu'elles ne peuvent avoir d'autre préoccupation que leur survie immédiate et au jour le jour. »*⁵³¹

Toutefois, une élite francisée s'est constituée.

*« Le système colonial, par l'intermédiaire de l'école, permet l'émergence d'une élite (rurale et urbaine) constituée par les premiers intellectuels...[...] Cette élite tente de jouer un rôle important de médiateur entre la culture française et la culture indigène comme dans la transmission de la culture d'origine. »*⁵³²

Cette élite, constituée à la fois d'Algériens et de Français, était le relais révolté de l'idéologie coloniale qui n'avait pas de contestataires branchés à la modernité. En majorité romanciers, ces écrivains portaient les germes d'une identité qui n'avait aucune racine politique capable de fédérer les consciences politiques diluées dans l'espace social. Les écrivains maghrébins appartenant à l'ère coloniale ne relayaient pas forcément l'idéologie coloniale.

La littérature algérienne, sans risques réels de caricaturer, était divisée en deux importants moments. Il y avait des militaires français qui écrivaient des récits de voyage,

⁵³⁰ LEPRELIER, Tristan, *L'arabisation : un mythe ? Pouvoirs et langues dans l'Algérie indépendante*, La vie des idées, 28 mars 2012. Le texte est consultable au lien suivant :

http://www.laviedesidees.fr/IMG/pdf/20120328_arabisation-un-mythe.pdf

⁵³¹ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 77.

⁵³² YACINE-TITOUH, Tassadit, *Chacal ou la ruse des dominés aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens*, Alger, Casbah, 2004, p. 134.

des rapports et des notes, écrits qui rapportent des faits passés par le filtre idéopsychanalytique, lequel filtre n'était inscrit dans aucune perspective épistémologique. Entre l'écrit (littéraire) et le document (scientifique), le doute propre à toute œuvre qui cherche la vérité est complètement banni. Le rapport rédigé par le militaire recèle bien des creux poétiques, mais ce creux ne semble point intéresser des lecteurs (absorbés par l'Histoire) tentés par les logiques institutionnelles. Dans beaucoup d'écrits, ces militaires décrivent, sur un ton jubilatoire et jouissif, les œuvres destructrices auxquelles ils se livraient. Ils dévoilent, avec beaucoup de jouissance, les visées du colonialisme. Ces militaires, convertis en écrivains, semblent s'être inconsciemment détachées de la fonction, recherchée, que le poète peut remplir, celle de dire la réalité avec un écart discursif assujettissant le réel aux jeux de la langue.

« Les premiers écrits sur l'Algérie, au début du siècle précédent, avaient engendré une littérature de conquêtes rédigée par des faits de militaires et des officiels. Ces récits relataient les expéditions des conquérants, ouvraient un monde nouveau propice à la réalisation des rêves de gloire. Récits de campagnes militaires pénétrant progressivement dans le pays, lettres, carnets de route, mémoires d'officiers parsemés çà et là d'actes de bravoure légendaire incitaient à l'action et à l'ouverture dans un monde considéré comme vierge, donc ouvert aux initiatives et où toutes les libertés furent permises au conquérant. Les récits ethnographiques, les documentaires pour les campagnes militaires, les épopées retraçaient les victoires, la puissance des forces armées incendiant en enfumant les populations autochtones. »⁵³³

Ces voyageurs, qui remplissaient des activités liées à des recommandations institutionnelles, n'étaient pas les seuls à savoir manier la langue française. Vers la fin du siècle, un autre genre d'écrivains a vu le jour. Ces écrivains, s'essayant au roman et à l'écrit politico-romanesque, étaient le produit légitime de l'idéologie coloniale. Les écrits produits par ces romanciers et poètes étaient certes porteurs d'éléments socialement définissables, mais le code (langue et images) dont ils usaient n'avait pas l'objectif de se positionner en dehors de l'espace colonial. C'est-à-dire que les écrits ne revendiquaient aucun héritage politique. Les auteurs acceptaient de ne se référer qu'à l'espace colonial dont ils assumaient les élans tout aussi barbares que cyniques.

« Par leur plume, les écrivains prirent le flambeau de la lutte idéologique. Elles se fixèrent pour mission de donner une spiritualité à l'ensemble des minorités européennes installées en Algérie et de leur permettre de glorifier leur nouvelle patrie. L'intellectualité naissante défendit énergiquement l'entreprise coloniale,

⁵³³ MESSADI, Sakina, *Les romancières coloniales et la femme colonisée Contribution à une étude de la littérature coloniale en Algérie*, Alger, ENAL, 1990, p. 19-20.

*essaya de l'enraciner dans son nouveau terroir. [...] La littérature coloniale déploya en effet ses énormes moyens pour chanter et légitimer la réussite de l'œuvre coloniale. »*⁵³⁴

Le troisième groupe, celui dont l'étude nous intéresse, c'est celui qui a vu son épanouissement s'accompagner d'une conscience politique axée sur l'indépendance. Le premier romancier à avoir publié dans ce contexte, c'était Jean Amrouche. C'est en 1946 que cette posture s'est incarnée. A ce moment, les clichés et les stéréotypes faisaient que tout écrivain (algérien) était susceptible de représenter la combine qui liait l'identité essentielle à la revendication politique. Ecrire, c'était, dans ce contexte, se positionner subjectivement par rapport à une dynamique qui devait être dénouée par une brisure historique. Parlant des écrivains issus du contexte colonial, l'anthropologue algérienne Tassadit Yacine écrit :

*«Les intellectuels qui font l'objet de notre analyse participent d'une double culture. De par leur situation originelle et le statut acquis grâce à la culture coloniale, ils seront contraints de se positionner dans un espace culturel qui n'était pas conçu pour eux mais contre eux. [...] Ainsi, ces intellectuels, comme membres dominants de leurs groupes transmettent la culture légitime par les canaux ordinaires : l'écriture, la lecture ; mais ils transmettent, par ailleurs, sous forme de pratique, une manière d'être et une vision du monde constitutive de leur identité et dont ils n'ont pas toujours conscience. En même temps que la culture savante, ils introduisent en réalité une culture vécue qui est spécifique au monde de « l'autre ». »*⁵³⁵

Elle ajoute :

*« Le lettré, dans les sociétés traditionnelles, fait partie d'une catégorie sociale privilégiée. Il en a été ainsi des intellectuels algériens car l'école, facteur de promotion, est aussi un lieu de distinction et de séparation d'avec le groupe d'origine ici dominée et illettrée. La langue savante est un coup double, car elle intervient à tous les niveaux (social, culturel et symbolique) et satisfait des besoins profonds en résolvant des contradictions grâce à cette arme symbolique. »*⁵³⁶

Même s'il est difficile de classer les écrivains dans ce qui est appelé communément les intellectuels, nous pouvons relayer cette phrase écrite par l'historien Mohammed Harbi, qui écrit :

⁵³⁴ MESSADI, Sakina, *Les romancières coloniale et la femme colonisée Contribution à une étude de la littérature coloniale en Algérie*, Alger, ENAL, 1990, p. 24-25.

⁵³⁵ YACINE-TITOUH, Tassadit, *Chacal ou la ruse des dominés aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens*, Alger, Casbah, 2004, p. 141-142.

⁵³⁶ YACINE-TITOUH, Tassadit, *Chacal ou la ruse des dominés aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens*, Alger, Casbah, 2004, p. 161.

« Quant à la coupure entre les nouvelles élites et l'Algérie de l'intérieur elle est plus radicale. Tout incite les nouveaux promus, produits de l'école française, à mépriser ce monde de misère et de superstition. »⁵³⁷

Par ailleurs, l'on peut lire à propos des écrivains qui venaient d'émerger dans l'espace littéraire nord-africain ce qui suit :

« Les années 1964-1966 font en quelque sorte charnière entre la littérature de la guerre d'indépendance et de nouvelles œuvres, ouvrant une période de refus et de remise en question (...). L'écriture est souvent nouvelle (...). Cette génération, en tout cas, sait faire œuvre de critique et elle est consciente du rôle social de l'écrivain dans la cité. Il ne s'agit plus d'affronter les autres, mais soi-même. Comme Kateb Yacine, en 1964 : Les Français étant repartis, nous n'avons plus d'excuse à chercher nos défauts en dehors de nous mêmes ».⁵³⁸

En 1926, l'Etoile Nord-Africaine vit le jour. Brassant des mouvements idéologiques de souches idéologiques fort diverses, cet organe osait franchir l'ordre politico-symbolique qui définissait l'Algérie. La radicalité de la revendication ne rimait cependant pas au clivage culturel amorcé par les dynamiques historiques générées par le colonialisme. L'appareil qui s'est donné la mission de mener la guerre de libération nationale ne s'était pas interdit de faire ce que l'on peut appeler la synergie qu'il croyait être impérative pour l'aboutissement de son action. Pour nous donner une idée de ce que fut la doctrine du FLN, l'historien algérien Mohamed Harbi rapporte dans son livre *La guerre commence en Algérie* les dires de l'une des figures les plus marquantes de la guerre de libération, à savoir Mohamed Boudiaf, il écrit : « En 1974, Mohammed Boudiaf admit que la plate-forme du FLN « reste très floue, et cela explique, en partie, les contradictions que connaît la lutte de libération nationale et les nombreuses crises qui l'ont secouée. »⁵³⁹

La littérature algérienne née dans cet espace temporel est considérée comme originale, vu, disent les critiques, les problématiques qu'elle traitait et le regard qu'elle portait sur les questions sociales. Nous reprenons ce passage pour donner au lecteur une idée de ce qu'était la littérature algérienne d'expression française de l'ère coloniale, l'essayiste écrit :

« Les écrivains maghrébins voulurent, contre un système étranger qui prétendait avoir le monopole d'expression et d'analyse, dire qu'ils étaient, en

⁵³⁷ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 79

⁵³⁸ DEJEUX, Jean, *Littérature algérienne contemporaine*, Que sais-je ?, PUF, 1979, p 81-82-83 In L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni, Thèse de doctorat soutenue par BENDJELLID Fouzia, à l'université de Constantine (2005-2006), p. 9. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Theses/Bendjelid.pdf>

⁵³⁹ HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984, p. 65.

usant de la langue qu'ils pouvaient écrire, d'autant que leur « cible » potentielle était en grande partie l'opinion française. »⁵⁴⁰

Si elle a reçu les attributs élogieux par lesquels l'on peut dire qu'elle a épousé les problématiques posées par le peuple algérien, cette littérature n'a pas été l'exclusivité de la jonction qui s'opère régulièrement entre le politique et le sens. Il semble que cette littérature ait traduit les sentiments refoulés par un peuple du fait des oppressions exercées par l'idéologie coloniales et ses défenseurs. «...cette littérature prend son point d'appui dans le discours politico-historique de dénonciation directe du système colonial (Amrouche, Sahli) et tout autant dans le discours politique de la revendication ouverte de l'indépendance. »⁵⁴¹ Elle a par ailleurs des vides qu'elle ne peut imputer à la tâche essentielle que le langage qu'elle utilise remplit. Certes la littérature recèle des expressions basées sur la contradiction, mais elle ne peut se considérer comme la part injusticiable du discours. La justiciabilité du langage littéraire ne peut relever des appareils juridiques, mais elle peut cependant être opérée dans les champs disciplinaires qui ne sont pas forcément les promoteurs d'une quelconque idéologie. La littérature peut parfois faire l'objet de procès intellectuels. L'Histoire littéraire est jalonnée d'exemples illustrant cette posture. L'on peut citer ce que un certain Chérif Sahli avait écrit de *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri.

« Dans «La Colline du reniement», article publié dans le numéro 12 du 2 janvier 1953 du «Jeune Musulman», Mohand Chérif Sahli prévenait sentencieusement Mammeri sur les bruits qui assourdissent son œuvre, le menaçant même du terrible châtement de «l'indignité nationale». S'il amende les Kabyles de toute trahison envers la cause nationale en les situant à «l'avant-garde du mouvement national », Sahli ne veut être comptable, dans une étroite perspective intellectuelle jdanoviste, que de l'engagement politique de l'écrivain et de son œuvre. Trouvant suspect l'accueil critique unanime fait, en France et en Algérie, à La Colline oubliée, qu'il qualifie d'«exploit étonnant», le chroniqueur du «Jeune Musulman » — qui vitupère «la théorie de l'art pour l'art» — pose à l'auteur la question essentielle : «Une œuvre signée par un Algérien ne peut donc nous intéresser que d'un seul point de vue : quelle cause sert-elle ? Quelle est sa position dans la lutte qui oppose le mouvement national au colonialisme ? » [...] La charge la plus construite contre le romancier ne viendra-t-elle pas de Mostefa Lacheraf ? Dans «La Colline oubliée ou Les Consciences anachroniques» (Le Jeune Musulman, n° 15, 13 février 1953), Lacheraf rebondit sur une incrimination du fait berbère (et kabyle) dans une

⁵⁴⁰ MADELAIN, Jacques, *L'errance et l'itinéraire Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983, p. 16.

⁵⁴¹ KASSOUL, A et MAOUGAL, M.L, *Le greffon révolutionnaire contagieux Les écrivains algériens francophones des années 45-66* In Boudiaf S, Kassoul A et Maougal M.L, *Elites algériennes Histoire et conscience de caste De la guerre des tranchées à la guerre des sables*, Alger, APIC, 2004, p. 189.

démarche opératoire, qui contrairement à celle de Sahli qui ne s'intéresse qu'à la finalité du roman algérien dans le combat nationaliste, prétend s'appuyer sur la lecture raisonnée de l'œuvre. Lacheraf incrimine directement le fait berbère, survivance acrimonieuse de la « crise berbère » de 1949, et reproche à Mammeri son amour de la « petite patrie ». L'accusation est précise : « Il nous déplaît de constater que [...] pas un seul critique littéraire n'a qualifié M. Mammeri d'auteur algérien. On l'a toujours appelé, vraisemblablement sur sa demande : romancier berbère. L'Algérie serait-elle aussi une patrie oubliée ? » Accusation sans fondement et injuste : dans les maisons d'édition — où on est aussi commerçant —, le « prière d'insérer » en « quatrième de couverture », sur lequel se basent souvent les chroniqueurs littéraires pour portraiturer un écrivain, relève des attachés de presse et non des auteurs. »⁵⁴²

Nous pouvons noter que, par delà les définitions que les théoriciens en ont pu faire, le roman reste une catégorie historique qui dénie au langage ses composants essentiels, dont celui qui nous importe le plus, c'est-à-dire la narration. Par ailleurs, les définitions primaires, qui se sont alliées à l'épistémologisme étato-bourgeois, rendent la tâche de l'historien trop peu crédible, vu les sémantismes qui surgissent dans les opérations de compréhension scientifique.

Si les théoriciens s'accordent à dire que le roman correspond à un moment de la vie d'une nation, il reste cependant clair le fait que la nation n'est qu'un moment historique de l'imagination de la vie collective. D'où la nécessité de réexaminer les notions établies.

L'on peut énoncer les conclusions suivantes :

- Le roman est une sorte de synthèse de la vie collective, qui n'est pas forcément cataloguée comme nationale.
- Le roman doit rester ouvert à l'examen chirurgical qui viserait à questionner l'envisageabilité de la vie collective.
- La nation reste, dans les diverses conceptions qu'elle peut subir, suspendue à ce qu'en refont les éléments constituants.

Le Maghreb, qui a été marqué par diverses cultures, a eu à considérer le sujet selon ce que ces apports ont imprimé au substrat. Ce sujet reste arraché à soi par la langue du moins, mais surtout par la nature des conquérants.

3- La particularité de la littérature dans l'espace maghrébin

⁵⁴² MERDACI, Abdellali, *Un troublant déni d'algérianité Mouloud Mammeri ou la seconde mort du Juste*, Le Soir d'Algérie, 26 mai 2011, p. 8-9.

Si, par diverses raisons, les critiques littéraires contestent la faisabilité et la validité de certains travaux, accusés d'être le prolongement de visions déracinées, affirment les philosophes, de tout fondement conceptuel ; il n'en reste pas moins que toutes les écoles acceptent l'idée que l'œuvre littéraire est le produit d'un moment socio-historique et politique qu'elle en ressent les soubresauts. Certes, le moment créatif peut être perçu, à l'aide de moyens conceptuels, comme un fragment existentiel analysable, mais ce moment est traversé par des éléments émanant de l'idéologie, de l'imaginaire social et de la conscience collective. Ce moment est impur. Il est à l'être ce qu'est la grammaire est au Verbe. Cela est ce que la critique littéraire fait de l'acte créatif. Mais, il y a le discours profane qui tente d'expliquer et de comprendre le fait littéraire. Dominique Maingueneau écrit :

« L'acte d'écrire, de travailler à un manuscrit, constitue la zone de contact la plus évidente entre « la vie » et « l'œuvre ». Il s'agit en effet d'une activité inscrite dans l'existence, au même titre que n'importe quelle autre, mais qui se trouve aussi dans l'orbite d'une œuvre à la mesure de ce qui l'a ainsi portée au jour. »⁵⁴³

Sans verser dans un quelconque manichéisme, l'on peut dire que les lettrés nourrissent deux attitudes par rapport aux centres de décision. L'Histoire humaine nous a révélé que les lettrés étaient certes, en grande partie, mus par l'idée de se faire les porte-parole des masses, mais qui avaient des postures tout aussi atypiques que révoltantes vis-à-vis de certaines questions. Les liens de l'intellectuel (les lettrés) au pouvoir a de tout temps été tumultueux, et ce, en dépit de certains topos qui voulurent transgresser le schème transhistorique qui a traduit ce même lien. A propos de l'intellectuel africain, figure pouvant représenter les tensions existant entre les pouvoirs politiques et les intellectuels, l'on peut lire : « Il est vrai que pendant longtemps, les élites politiques africaines se sont méfiées des intellectuels de leur pays, les pourchassant et les emprisonnant dans bien des cas. »⁵⁴⁴. Il y a des poètes qui ne faisaient que les éloges des rois (le panégyrique), des philosophes qui se limitaient à conseiller le roi (le modèle socratique, Diderot qui conseillait la reine Catherine II) ; il y a toutefois des poètes qui ont pour horizon existentiel la bohème (le cas de Kateb Yacine), et des philosophes pour qui la lutte a des modalités et qui considèrent le tracé marxiste comme le seul tracé qui indique de façon atemporelle les lignes de façonnage du groupe de référence (identitaire) (nous citerons la panoplie des philosophes français de la seconde moitié du XX^e siècle). Il y a des lettrés qui s'intègrent dans les rouages des institutions et qui se refusent à tout usage socialisé du savoir qu'ils manipulent (les instituteurs, les intellectuels organiques de tous bords).

Les hommes de lettres sont les porteurs traducteurs des tensions idéologiques qui traversent le groupe social. « Les textes littéraires sont donc bien non pas le simple reflet des conflits de classes mais le résultat de leur détermination en dernière instance. »⁵⁴⁵ Evoquant l'écriture employée par Döblin, Tzvetan Todorov nous éclaire sur l'un des rapports qu'entretient l'auteur avec l'Autre en écrivant : « ...l'auteur... ne doit être pensé comme un individu isolé, mais plutôt comme celui qui transmet plusieurs voix simultanément, la sienne et celle des autres, ou plus exactement celle de son public, c'est-à-dire une sorte de consensus de son époque. »⁵⁴⁶ Si dans certains écrits, la métaphore peut être lue et interprétée grâce aux outils que fournissent les sciences; dans beaucoup d'autres, (engageant des processus

⁵⁴³ MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 47.

⁵⁴⁴ EL KENZ, Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 480.

⁵⁴⁵ VERNIER, France, *L'écriture et les textes*, Paris, Editions sociales, 1977, p. 100.

⁵⁴⁶ TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 45.

socio-narratifs où s'entrecroisent raisonnements et émotions) l'interprétation semble devoir mobiliser des savoirs (liés à des centres épistémologiques fort divers) qui se définissent essentiellement en dehors, parfois contre, les usages courants de certaines significations. Lire un texte n'est pas un acte figé par les instances, si rigides soient-elles. Même si les appareils tentent de canaliser les lectures en les classant et en les donnant sous formes de modes, les lecteurs sont issus de personnalités et de moments socio-historiques dont la moindre caractéristique que l'on peut retenir c'est qu'ils sont les uns que les autres fluctuants et analysables à partir de grilles décomplexées par rapport aux dogmes et aux fondements conceptuels qu'elles sont pourtant censées observer. Pour donner une idée du rapport qui peut exister entre le lecteur et l'auteur, le philosophe français Maurice Merleau-Ponty écrit :

*« La lecture est un affrontement entre les corps glorieux et impalpable de ma parole et de celle de l'auteur. Il est bien vrai, comme nous le disions tout à l'heure, qu'elle nous jette à l'intention signifiante d'autrui par-delà nos pensées propres comme la perception aux choses mêmes par-delà une perspective dont je ne m'avise qu'après coup. Mais ce pouvoir, je le tiens du fait que je suis sujet parlant, gesticulation linguistique, comme ma perception n'est possible que par mon corps. »*⁵⁴⁷

Nous constatons que la lecture diffère non plus des couches sociales, mais des communautés et des corporations. Aussi, le lecteur n'est plus considéré comme régi par une instance spirituelle suprême, dans les opérations les plus proches de l'abstraction même.

L'expression littéraire est réfractaire aux constructions prétendues rationnelles provenant du groupe social. *« Dans l'univers d'une œuvre littéraire, il n'y a jamais de concept, il y a des êtres individuels, des situations, des choses. (R.23) »*⁵⁴⁸ ⁵⁴⁹ La littérature fait appel aux images produites par le groupe social, mais elle tente d'y opposer refus, eu égard aux hégémonies exercées par l'uniformisation opérée par la langue. Traversée par des images et des constructions verbales émanant des absences visibles sur le bloc que la verbalité sociale maintient en vie, la littérature fait irruption dans ce bloc pour donner sens à ce qui paraît être le propre soit du rationnel, soit du sentimental, séparément l'un de l'autre. *« L'écrivain est donc en quête des mots qui susciteront une image, encore absente, qui donnera identité à ce devenir. »*⁵⁵⁰ La littérature tend à représenter un réel calqué de force sur

⁵⁴⁷ MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 21-22.

⁵⁴⁸ R.23 : Racine est texte écrit par Lucien Goldmann et paru en 1956 chez Gallimard (je reproduis la note telle qu'insérée dans le texte en référence ci-dessous (168).

⁵⁴⁹ PAQUETTE, Jean-Marcel, *Réflexions sur la notion de " valeur esthétique " dans la sociocritique de Lucien Goldmann*, Recherches sociographiques, vol. 23, n° 1-2, 1982, p. 99. Le texte est consultable au lien suivant : <http://id.erudit.org/iderudit/055975ar>

⁵⁵⁰ BILEN, Max, *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, J Vrin, 1971, p. 210.

un ordre décousu et quasiment irreprésentable. « *Témoin surpris, l'artiste, en donnant sa cohérence au monde (même lorsqu'il en rend l'incohérence) selon un ordre qui n'est autre que celui même du langage, en fait un univers sans surprise, puisque, précisément, il tend à y abolir la séparation. En décrivant, subtilement, des rapports (qui s'identifient naturellement à ceux du langage), il rend évidente une unité qui lie les objets à l'univers dont ils procèdent, dans lequel il se place lui-même pour l'avoir défini, et qui les dépasse puisqu'il s'agit de rapports infinis, donc éternels.* »⁵⁵¹

3-1- La colonialité permanente

Le littéraire se situe entre ces deux blocs définis par le raisonnement : le rationnel prend en charge le traçage de la carte des interdits. Le littéraire tente de ne pas être défini, car il a vocation de surpasser tous les cadres savants. Il se refuse à tout paternalisme qui s'exercerait sur lui.

« Dans son Cours de philosophie pour scientifiques, professé à l'École Normale supérieure en 1967-1968, L. Althusser avait insisté sur le fait que les diverses disciplines « littéraires » (l'enseignement de la littérature, en particulier) résidaient fondamentalement dans un savoir investi non dans l'objet, mais dans un « savoir faire » ; qu'en conséquence, la prétention à les traduire dans un rapport théorique de connaissance conduisait tout au plus à un projet partiel, le plus souvent velléitaire. Toute méthode, en effet, a pour fin de « faire parler le texte », c'est-à-dire lui supposer un code latent derrière le code manifeste. [...] Ce qu'on appelle la « crise des méthodes en matière de travail sur les textes est, en conséquence, un conflit de procédures, non un affrontement épistémologique entre science et non-science. »⁵⁵²

D'autre part, la littérature se tient à l'écart des centres de décision. C'est elle qui, par bien des côtés, définit la portée des regards qui sont portés sur elle. L'expression littéraire peut s'imbriquer dans des textes, œuvres et dires qui ne sont pas littéraires. Elle est, dans ce cas, orpheline et atteste, par ce fait, que la critique est censée chercher le fait littéraire dans des objets impropres. La littérature n'est pas le propre du roman, de la poésie et de la nouvelle.

Dans tous les groupes humains, il y a des agents qui ont la fonction de raccorder les énoncés savants à la tragédie existentielle. Ces agents sont poètes, romanciers et dramaturges. Ils remplissent une fonction tout aussi didactique que thérapeutique. Dans le discours qu'il a donné quand il allait recevoir le prix Nobel de littérature, Camus nous donne, dans ces lignes, la conception qu'il a de l'art et du regard jeté par l'artiste sur les

⁵⁵¹ Idem, p. 196.

⁵⁵² PAQUETTE, Jean-Marcel, *Réflexions sur la notion de " valeur esthétique " dans la sociocritique de Lucien Goldmann*, Recherches sociographiques, vol. 23, n° 1-2, 1982, p. 96. Le texte est consultable au lien suivant : <http://id.erudit.org/iderudit/055975ar>

tendances que peut développer celui-ci envers la tragédie endurée par les autres. Camus écrit :

« L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes. Il oblige donc l'artiste à ne pas s'isoler ; il le soumet à la vérité la plus humble et la plus universelle. [...]L'artiste se forge dans cet aller retour perpétuel de lui aux autres, à mi-chemin de la beauté dont il ne peut se passer et de la communauté à laquelle il ne peut s'arracher. C'est pourquoi les vrais artistes ne méprisent rien ; ils s'obligent à comprendre au lieu de juger. »⁵⁵³

Les rapports de l'auteur à l'Autre (l'Autre est défini par l'espace, il peut être l'homme, la nature ou les systèmes philosophiques...) font le gros des travaux que réalisent les agents non affiliés à l'académie. Ainsi, les écrivains sont appelés à agir et à se positionner, car, croit l'opinion publique, ceux-ci recèlent des savoirs et des modes de raisonnement capables et de défendre les masses. Le philosophe algérien M.C Zine écrit ce qui suit :

« Devant les grandes crises qui ont secoué les peuples durant l'histoire de l'humanité, l'intellectuel était le centre des débats et la cible des combats. Qu'est-ce qu'un intellectuel qui se met à l'écart et ne se soucie point des préoccupations de sa société ? Est-il permis à cet intellectuel de rester sourd à la voix intérieure qui l'interpelle et le pousse à réagir ? C'est le prélude d'une crise néfaste et subversive qui doit faire de l'intellectuel un clinicien qui diagnostique avec finesse les symptômes de cette crise et détermine le remède adéquat et un diététicien qui veille à la consommation commune des idées et des modes de vie pour qu'ils ne soient pas, d'entrée de jeu, un poison mortel. Cette tâche thérapeutique que l'intellectuel est invité à pratiquer est largement recommandée par des penseurs contemporains, nous pouvons citer, entre autres, Gilles Deleuze, Michel Foucault, Michel de Certeau et Jean Baudrillard. En effet, la société constitue un corps organique et vital homogène. Le traumatisme (éventuellement les crises politiques, économiques et sociales) qui peut affecter ce corps doit minutieusement être diagnostiqué et soigné par l'intellectuel. Ce dernier, et par le biais de moyens intellectuels et matériels disponibles, passe de la théorie à la pratique, du global au singulier, de l'abstrait au concret et se montre utile à la société dont il fait partie. Il ne fait pas des abstractions ou des généralisations au-delà des problèmes réels qui se posent à sa société. Il s'engage à étudier méticuleusement ces problèmes et

⁵⁵³ CAMUS, Albert, *Discours de Stockholm* (1957), Paris, Gallimard, 1958. Le texte est téléchargeable au lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/camus_albert/discours_de_suede/discours_de_suede.pdf

*propose des solutions qu'il estime utiles. Ainsi, les intellectuels algériens se montrent préoccupé par la crise dévastatrice actuelle. »*⁵⁵⁴

En hommage à Pierre Bourdieu, sociologue dont la pensée oscillait entre l'exigence conceptuelle et la contrainte matérielle du terrain, Daniel Bensaïd, lui-même philosophe engagé dans la voie tracée par la pensée communiste, écrit :

*« Il ne semble pas avoir échappé au déchirement entre l'intellectuel « conseiller [ou expert] du prince » et l'intellectuel « confident [engagé] de la providence », entre le magistère hautain du scientifique et l'humble service du peuple. [...] Bourdieu récuse en effet avec horreur la figure de « l'intellectuel organique ». [...] Bourdieu y oppose l'intellectuel authentique « en mesure d'instaurer une collaboration dans la séparation ». »*⁵⁵⁵

Il semble que cette pulsion provienne des méandres de l'imaginaire humain, puisque, dans la quasi-totalité des sociétés humaines il est exigé des lettrés qu'ils prennent position. Un linguistique français, Claude Hagège, disait, lors de son passage dans une émission radiophonique, que le lettré était toujours le porte-voix du groupe auquel il appartenait. Considéré comme le porteur d'une sagesse, l'écrivain doit être capable à la fois de se libérer des archaïsmes garants de la Raison Sociale et se positionner clairement contre les centres de décision. En somme, il est appelé à sortir des logiques populistes et des séductions élitistes.

*« Depuis longtemps, en Europe, en particulier dans la littérature, le terme [le populisme] évoquait une attitude velléitaire et mal définie d'amour pour le peuple et d'intérêt pour la question sociale ; une démagogie intellectualiste à laquelle ne correspondait aucun engagement concret pour résoudre les problèmes des classes inférieures, au-delà de leur seule mythification. »*⁵⁵⁶

Si le populisme peut attenter à l'autonomie de l'intellectuel, l'élitisme est lui aussi susceptible de rendre la réflexion du penseur sans impact. Ce phénomène qu'est l'élitisme dont la matrice est le positionnement contre les pesanteurs des raisons archaïques qui proviendraient des emplois profanes des modes de raisonnement peut être au service des groupes dirigeants, rasant par là le vieux mythe de l'autonomie intellectuelle.

« Non seulement l'intellectuel n'est pas autonome, non seulement il est lié aux autres intellectuels par des privilèges économiques, corporatifs et de caste,

⁵⁵⁴ ZINE Mohammed Chaouki, *L'intellectuel et l'espoir social en Algérie*. Le texte est consultable sur le site du philosophe, au lien suivant : <http://www.philo.8m.com/texte1.html>

⁵⁵⁵ BENS AÏD Daniel, Pierre Bourdieu L'intellectuel et le politique, revue Contretemps, mai 2002, N° 4, p. 165- 167. Le texte republié est consultable au lien suivant : <http://www.contretemps.eu/interventions/pierre-bourdieu-intellectuel-politique>

⁵⁵⁶ MASTROPA OLO Alfio, *Populisme du peuple ou populisme des élites*, Revue Critique internationale n°13, octobre 2001, p. 62-63. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.ceri-sciencespo.com/publica/critique/article/ci13p61-67.pdf>

mais- c'est là le point fondamental- tout groupe qui aspire au pouvoir a besoin d'intellectuels à son service, pour renforcer sa domination...[...]Le groupe au pouvoir utilise les intellectuels non seulement pour gagner l'appui des masses, mais aussi pour les façonner sur le plan idéologique et moral, conformément à sa propre vision du monde. »⁵⁵⁷

Pour synthétiser la somme des rapports que peut avoir l'intellectuel d'avec les différents groupes intra-sociaux, nous citerons le sociologue français Pierre Bourdieu, qui écrit :

« Comment parvenir à arracher les intellectuels aux tentations du pouvoir politique et à l'hétéronomie sans pour autant les pousser, les enfermer et les isoler dans leur tour d'ivoire, comment continuer et concilier l'autonomie scientifique et l'engagement politique et ainsi travailler à faire triompher les valeurs humaines de la justice et de la dignité. »⁵⁵⁸

Toutefois, beaucoup d'écrivains, qui prennent leur distance avec les masses, tenaient à la fois aux excédents savants et à la posture bourgeoise qui les mettaient à l'écart des dynamiques sociales. Au confort intellectuel (socio-textuel) devait s'ajouter le confort social. A propos des philosophes, travailleurs on ne peut plus très rompus à la chose conceptuelle, l'on peut lire ce qui suit :

« Dans une interview qu'il m'avait accordée pour l'Unità, Louis Althusser (1967) disait à propos des intellectuels : « ...Comme tout intellectuel, un professeur de philosophie est un petit-bourgeois. Quand il ouvre la bouche, c'est l'idéologie petite-bourgeoise qui parle : ses ressources et ses ruses sont infinies. »⁵⁵⁹

Par delà les acceptions que recouvre le mot, l'on peut dire que beaucoup d'intellectuels préfèrent les virées conceptuelles aux frottements compromettants avec la Réalité. Si dans la Grèce antique, le philosophe et l'écrivain usaient de la sagesse pour prêcher le savoir, certains écrivains ne s'interdisaient pas de se rapprocher du pouvoir politique. Ces deux types de lettrés n'engageaient pas de rapports de force avec le pouvoir politique. En fait, ils évitaient le conflit politique qui engagerait les masses. L'engagement dans la question politique est, pour certains théoriciens, capitale.

« Comme le note ce grand intellectuel qu'a été I. Wallerstein « C'est la fonction des intellectuels de réfléchir autrement que ne peuvent le faire ceux qui sont au cœur de l'action politique, par manque de temps et de recul...Mais d'autre part,

⁵⁵⁷ MACCIOCCHI, Maria-Antonietta, *Pour Gramsci*, Paris, Seuil, 1974, pp. 211-213.

⁵⁵⁸ BOURDIEU, Pierre, *les Règles de l'Art, Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992. In CHACHOUA Kamel, *Pierre Bourdieu et l'Algérie : Le savant et la politique*, Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, n° 131, ju in 2012. Le texte est consultable au lien suivant : <http://remmm.revues.org/7522>

⁵⁵⁹ MACCIOCCHI, Maria-Antonietta, *Pour Gramsci*, Paris, Seuil, 1974, p. 212.

l'intellectuel (le) qui se coupe de la vie politique, se coupe de la possibilité de faire une analyse sociale vraiment pénétrante, et en fait se coupe de la vérité.⁵⁶⁰ »

C'est à ce moment que nous avons vu la naissance de philosophes-rois. Les penseurs étaient les protégés et les alliés du pouvoir politique. A Rome, nous avons vu des esprits fleurir, mais ces esprits, trempés dans les profondeurs du réfléchir, ne mettaient pas en danger le fonctionnement de l'ordre socio-historique qui y régnait. Des penseurs ont contribué à l'enrichissement de la pensée chrétienne, ils ont certes donné une nouvelle direction à la pensée, mais certaines questions liées à l'organisation politique n'ont pas attiré l'attention de ces exercés au réfléchir. Le modèle social n'était pas examiné, encore moins dénoncé. Les intellectuels n'ont presque rien dit, d'où d'ailleurs la célèbre phrase de Marx qui disait que les philosophes sont appelés à transformer le monde au lieu de l'observer. Les inégalités, les injustices et autres comportements disqualifiants étaient pris en charge par des philosophes n'ayant pas eu le groupe social comme totalité matérialisant les mécanismes de valorisation. Le groupe social était pourtant divisé en groupes où des inégalités étaient visibles. Entre autres inégalités, l'accès à un emploi, à un salaire et à une répartition équitable des richesses collectives. Sartre écrivait comme pour faire une rupture dans l'Histoire intellectuelle du monde :

« Nous nous rangeons du côté de ceux qui veulent changer à la fois la condition sociale de l'homme et la conception qu'il a de lui-même. (Repris dans Situations II ; p. 16). »⁵⁶¹ Le chercheur ajoute : « L'intellectuel est dorénavant une âme inquiète qui se sent mal à l'aise dans la société de son temps parce qu'il ne veut plus exprimer l'esprit objectif de sa classe ni mettre son savoir universel au service de l'intérêt particulier... »⁵⁶²

Ce sont les philosophes des *Lumières* qui ont commencé à s'interroger sur la condition humaine sans avoir pour référence existentielle et philosophique la consigne religieuse. Ces philosophes opéraient pour le bien de l'humanité, mais la perspective qui les guidait ne pouvait analyser, ni décortiquer l'Homme dans un ordre humain déterminant. Kant, de même que Hegel, s'est interrogés sur le droit. Spinoza redéfinissait Dieu. Les romanciers se mettaient à pavoiser la nature. Des écrivains se sont alliés à l'œuvre coloniale amorcée par la France et les Européens. Encore une fois, les esprits éclairés se sont rendus coupables d'avoir scandé (intellectuellement) les massacreurs et les

⁵⁶⁰ WALLERSTEIN Immanuel, *Le développement du concept de développement*, 1982, version numérique : <http://bibliotheque.quebec.ca>. In EL KENZ Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 480.

⁵⁶¹ WAGNER Patrick, *La notion d'intellectuel engagé chez Sartre, Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 1 2003, mis en ligne le 17 mars 2005, Consulté le 19 juillet 2012. URL : <http://leportique.revues.org/index381.html>

⁵⁶² Idem.

impérialistes. Tout le monde aura lu les oracles prononcés par les Hugo, les Lamartine et les Tocqueville qui souhaitaient que les Barbares fussent civilisés.

Ceux qui s'exercent à la Raison semblent être différents de ceux qui centrent leur œuvre sur le beau. Les philosophes sont des exécutants d'un schéma dont la finalité n'est pas forcément de faire émerger le beau dans l'Existence. Pendant la Grèce antique, Platon guidait les esprits vers la lumière. A propos de ce rôle, l'on peut lire un passage du sociologue allemand Max Weber, qui écrit dans son fameux essai *Le savant et le politique* et dont nous avons pu nous procurer la version numérique :

« Rappelez-vous la merveilleuse allégorie du début du septième livre de la République de Platon, les prisonniers enchaînés de la caverne. Leur visage est tourné vers la paroi du rocher qui se dresse devant eux; dans leur dos, la source de lumière qu'ils ne peuvent pas voir; ils sont condamnés à ne s'occuper que des ombres que celle-ci projette sur la paroi, sans autre possibilité que celle de scruter les relations qui existent entre ces ombres. Et puis l'un d'eux réussit à briser ses chaînes; il se retourne et voit le soleil. Ébloui, il tâtonne, il va en tous sens et il balbutie à la vue de ce qui se présente à lui. Ses compagnons le prennent pour un fou. Petit à petit il s'habitue à regarder la lumière. Cette expérience faite, son devoir est de redescendre parmi les prisonniers de la caverne afin de les conduire vers la lumière. Il est le philosophe, et le soleil représente la vérité de la science dont le but n'est pas seulement de connaître les apparences et les ombres, mais aussi l'être véritable. »⁵⁶³

Les romanciers et les poètes, pour qui la Raison n'est pas le fil conducteur des œuvres qu'ils réalisent, ont le privilège de dire ce qu'ils ressentent sans observer un quelconque positionnement idéologique. Ils peuvent dire ce qu'ils ne doivent point cacher ; mais comme le discours littéraire est porteur de signes multiples et interprétables, ces agents se laissent emporter par les fragments discursifs qui portent des images relatives aux émotions qui traversent le groupe.

« Le Texte est pluriel. Cela ne veut pas dire qu'il a plusieurs sens, mais il accomplit le pluriel même du sens : un pluriel irréductible (et non seulement acceptable). Le Texte n'est pas coexistence de sens, mais passage, traversée ; il ne peut donc relever d'une interprétation, même libérale, mais d'une explosion, d'une dissémination. »⁵⁶⁴

L'idée qui consiste à réduire l'engagement à l'ère sartrienne, temps où l'idée aurait été théorisée, est contestable. L'intellectuel n'est pas une figure repérable dans

⁵⁶³ WEBER Max, *Le savant et le politique*, version numérique. Le texte est consultable au lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant_politique/Le_savant.pdf

⁵⁶⁴ BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 75.

l'Histoire. Cette figure renvoie à une multitude d'agents porteurs de savoirs, elle se distingue par le type d'exercice auquel elle se livre. Mais, elle fait des apparitions assez sporadiques dans l'Histoire. Le fait de prendre la parole est de dire est un acte d'adhésion aux logiques qui traversent le groupe social. Il résultait des mouvements politiques des Temps Modernes la figure du militant que beaucoup de sociologues confondent avec celle de l'intellectuel. Nous citerons le cas de Gramsci, qui méditait le rôle de l'intellectuel dans la société militante. L'écrivain russe Alexandre Soljenitsyne écrit :

*« Il faut considérer les devoirs de l'écrivain non seulement du point de vue de ses obligations avec la société, mais du point de vue de ses devoirs envers chaque homme : et c'est là finalement sa principale obligation. La vie de l'individu n'est pas toujours conforme à celle de la société, la collectivité ne vient pas toujours en aide à l'individu. Tout homme a de nombreux problèmes que la collectivité ne peut résoudre ; l'homme est une unité physiologique et spirituelle avant d'être membre de la société. L'écrivain n'a pas moins de devoirs envers l'individu qu'envers la société. »*⁵⁶⁵

Les lettrés algériens n'étaient pas attachés à une conscience qui jouissait d'une légitimité, mais à une conscience dont les contours étaient difficiles à tracer. Dib, Mammeri, Feraoun et Kateb Yacine étaient mus par la pulsion de rapporter la douleur humaine, avec ses multiples formes, ressentie par les éléments d'un groupe dont la définition pouvait s'opérer par d'autres termes que ceux choisis par les porteurs de la conscience politique. Si l'on compare la tâche du romancier à celle de l'artiste, l'on comprendra que l'Histoire réussit à étrangler la pulsion de création. Le philosophe algérien Nabhani Koribaa écrit :

*« Les artistes de génie ne sont d'aucun temps, ni d'aucuns pays, mais font partie de tous les temps et de tous les pays. Leur Patrie n'est pas obligatoirement celle où ils ont vu le jour, mais pourrait être celle où ils aimeraient vivre. »*⁵⁶⁶

Si le colonialisme peut être rendu coupable d'avoir mis l'espace qu'il a accaparé dans la misère et la précarité sociales, il n'en demeure pas moins que l'espace nord-africain était frappé d'une inculture que l'on ne peut imputer exclusivement au colonialisme. De faux historiens, inscrits dans des dynamiques idéologiques dont les référents sont fort contestables (ce qui est tout normal), ont réussi à faire des ponctions sur l'Histoire de sorte que l'ordre idéologique soit épargné par la critique et qu'il soit garanti. Pour contrer la

⁵⁶⁵ SOLJENITSYNE, Alexandre, *Les droits de l'écrivain suivi de Discours de Stockholm*, Paris, Seuil, 1969, p. 19-20.

⁵⁶⁶ KORIBAA, Nabhani, *Humain universel philosophie esthétique*, Alger, ENAL, 1989, p. 38.

thèse qui dit que l'Algérie a vu son sous-développement arriver avec l'arrivée des Français, nous citerons ce passage :

*« Du côté algérien, le régime politique turc s'effondra rapidement. [...] La France fut confrontée à un peuple sans Etat, mais rapidement résolu à lui résister par les armes. L'intervention française n'a-t-elle pas précipité la disparition d'un régime de plus en plus contesté par les populations algériennes. L'effondrement du pouvoir ottoman plus ou moins centralisé provoqua l'anarchie et la décomposition du pays. »*⁵⁶⁷

L'historien est censé reprendre le moment historique avec tout ce que celui-ci porte en contradictions et en paradigmes hétérogènes. Il est redevable de la posture d'objectivation par laquelle il s'interdit de relayer les logiques socio-historiques qui codent le réel (académique). Certains historiens usent de la technique pour récolter les fruits de la lutte idéologique, fragile, qui a permis à un ordre socio-émotionnel de se transformer en posture historique idéologiquement descriptible.

*« Une part essentielle du métier d'historien consiste à mettre en œuvre la bonne méthode de recherche, de critique et d'interprétation des sources. Ce travail correspond aux deux premiers des trois temps de l'entreprise historique établis par Paul Ricœur, à savoir la transformation des documents en témoignage, la tentative d'explication et de compréhension et, enfin, la représentation historique par le jeu de l'écriture. »*⁵⁶⁸

L'empire ottoman était une forme temporelle du colonialisme qui venait s'instaurer périodiquement en Algérie. Le considérer autrement, ce colonialisme, c'est faire preuve de parti pris dont les retombées sont ressenties jusqu'à aujourd'hui. C'est accepter un tracé identitaro-culturaliste qui renie la conscience politique qui a exprimé le vœu d'édifier un Etat national et qui a mis tous les moyens, y compris la violence, pour y parvenir. *« La mort d'Aroudj fut à l'origine d'une prise de conscience et suscita, dans tout le Maghreb central, le désir de se débarrasser de ces corsaires turcs de plus en plus envahissant. »*⁵⁶⁹

Le premier appareil dont nous devons vérifier le bon fonctionnement c'est l'école. Les classes sociales étaient, comme nous l'avons déjà souligné, alphabétisées en langue arabe. Elles étaient coupées de la technique moderne. Smail Goumeziane écrit : *« Par ailleurs, en matière d'éducation, les témoignages sont formels. En 1830, tous les Algériens (au moins au niveau des villes) savaient lire l'arabe, écrire et compter. »*⁵⁷⁰ Le savoir que donnait l'école se confinait à des préceptes métaphysiques décrétés par des lectures orientées de la

⁵⁶⁷ BOUCHENE, A, PEYROULOU, J-P, TENGOUR, O et THENAULT, S, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Alger, Barzakh, 2012, p. 25.

⁵⁶⁸ Lévy Du moulin Olivier, « HISTOIRE et historiens Sources et méthodes de l'Histoire », Encyclopédie Universalis, 2010.

⁵⁶⁹ GOUMEZIANE, Smaïl, *Algérie L'Histoire en héritage*, Alger, EDIF 2000, 2011, p. 205

⁵⁷⁰ Idem, p. 238.

religion. La technique se limitait à l'artisanat et à certains métiers dont la société avait certes besoin, mais qui devaient être bousculés, dans le domaine où ils s'apprenaient, par le progrès dont l'Occident venait de tracer les contours. Il n'en fut rien, la société restait livrée à la misère et à l'anarchie. Les institutions administratives se limitaient à l'établissement des contrats de propriété, au ramassage de l'impôt et à la répression des révoltes inter-tribales. L'on écrit, à propos de la présence de la langue turque au Maghreb, ce qui suit :

«Après avoir chassé les Espagnols, les Turcs occupent l'Algérie de 1516 jusqu'à 1830. Pendant toute cette période, la langue turque était la langue officielle de l'administration ottomane, mais son usage était restreint par rapport à la langue arabe, il faut dire que « la domination turque fût à peu près exclusivement militaire et fiscale » (Despois, 1949 : 130). »⁵⁷¹

Le pouvoir central de l'empire était coupé des ambitions nourries par les populations locales. Celles-ci ne manifestaient pas, du moins par les élites qui les constituaient et par les diverses formes d'expression, le désir de s'émanciper. L'on ne trouve pas d'écrits qui portent une conscience politique émanant des populations et exprimant le vœu de fonder un Etat moderne. Traversée par des réflexes traditionnels et par des schèmes intellectuels fort imprégnés de la logique et le référent religieux, la société pré-coloniale (le colonialisme n'ayant commencé pour les historiens de pacotille qu'avec l'arrivée des Français) ne disposait pas d'institutions par lesquelles l'on peut parler de société tendant à la civilisation.

« Société dépourvue progressivement de son moi collectif. Devenue devanture pour promeneurs métropolitains. Les romans comme les expositions coloniales en font foi. Le colonisateur inscrit seul le devenir du monde, selon ses propres critères, ses échelles de valeurs, ses canons, ses normes. Il a laissé au colonisé le parfum de l'exotisme. Tout en annonçant que sa mission, lourd fardeau de l'homme blanc d'Occident, consiste à faire de l'indigène un homme comme lui. »⁵⁷²

Le colonialisme, qui prétendait civiliser les autochtones, a viré à l'aliénation, la surexploitation et le déni du contexte social. Et, c'est dans le contexte colonial que le fait politique ait pu se départir des référents culturalo-identitaristes, qui minaient les impératifs scientifiques fondateurs de l'opinion politique. Certes, l'opinion politique était confinée dans des centres restreints, parfois même coupés des masses ; mais cette opinion a quand

⁵⁷¹ Dr. Fatma Khelef et Redouane Kebièche (Université de Toulouse II Le Mirail), *Évolution ethnique et dialectes du Maghreb*, Synergies Monde arabe n° 8 - 2011 pp. 19-32. (p. 32)

⁵⁷² LUCAS, Ph et VATIN, J-CI, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, François Maspero, 1975, p. 30.

même germé, et le tracé moderne du paysage politique n'était plus le propre des ethnicismes et de l'identitarisme.

« A partir de la Nahda, le nationalisme dans les pays musulmans évoluera et se scindera en deux grandes tendances. La première posera l'islam comme moyen et comme fin...[...] La seconde tendance, que l'on peut appeler « nationalisme politique », empruntera ses formes et son discours à l'Occident, exprimant ainsi un nationalisme local se donnant comme objectif de créer un Etat moderne, respecté sur le plan international. »⁵⁷³

La naissance d'un organe politique revendiquant la fondation d'un Etat est un signe de la rupture historique qui s'était opérée avec les référents essentiels à l'espace symbolique de l'Afrique du Nord. « Nous ne nierons pas toutefois que l'avant-garde du nationalisme algérien –tous courants confondus- est évidemment incarné par le PPA-MTLN. Ce qui n'ouvre droit à aucun «privilège politique » des uns sur les autres. »⁵⁷⁴ L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit : « *L'insurrection éclate le 1er novembre 1954. Un nouveau nom marque la rupture avec le passé : Front de libération nationale (FLN).* »⁵⁷⁵

L'intérêt porté à la politique et au politique est le propre des sociétés civilisées. Cela ne commençait à percer qu'à l'arrivée de la France coloniale. Pendant toute l'occupation ottomane, le politique, du moins dans les phases constitutives de l'opinion commune et de la décision réalisable, était confisqué par les liens de sang et familiaux, lesquels étaient en déphasage avec l'essence du politique tel que défini par la modernité. L'on peut lire ce qui suit :

« La Cité grecque et le christianisme sont souvent considérés comme autant de sources de la modernité politique. La première n'a-t-elle pas donné naissance à la démocratie ? Le second n'a-t-il pas ouvert la voie à la reconnaissance de l'individu ? Pour Maurice Barbier, ces hypothèses reposent sur une conception étroite de la modernité politique. Comme il le rappelle en introduction, celle-ci va en effet bien au-delà de la simple instauration de l'élection au suffrage universel et de la reconnaissance de droits du citoyen. Elle implique plus fondamentalement une double séparation : entre l'Etat et la société civile, d'une part, entre le citoyen et l'individu, d'autre part. »⁵⁷⁶

⁵⁷³ ADDI, Lahouari, *L'Algérie et la démocratie Pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine*, Paris, La Découverte, 1995, p. 16.

⁵⁷⁴ BELKHODJA, Amar, *Mouvement national Des hommes et des repères Histoire*, Alger, Alpha, 2013, p. 35.

⁵⁷⁵ RUSICO, Alain, *Messali Hadj père oublié du nationalisme algérien*, Le Monde diplomatique, Juin 2012, p.27.

⁵⁷⁶ ALLEMAND, Sylvain, *La modernité politique*, Magazine Sciences humaines, 15/06/2011, Mensuel n° 115, Avril 2001, Le texte est consultable sur le lien suivant : http://www.scienceshumaines.com/la-modernite-politique_fr_1296.html

Il se trouve, qu'après avoir accédé à l'indépendance, l'Algérie a retrouvé les termes traditionnels du politique.

L'arrivée des Français n'a pas bouleversé la structure de l'espace social local. L'on peut dire que les conditions de vie des autochtones ont empiré, notamment avec la politique suivie par la France coloniale. L'on peut lire, à titre d'illustration, ce qui suit :

« Les spoliations effrénées et la désagrégation de l'organisation agraire algérienne provoquèrent un très large déficit alimentaire ; chaque fois qu'une sécheresse sévit, les tribus algériennes, dépourvues de réserves céréalières traditionnelles, sont livrées à la famine et périssent par centaines sous l'œil indifférent d'Alger et de Paris. »⁵⁷⁷

Les producteurs d'œuvres artistiques étaient fort peu nombreux, ils ne dépendaient d'aucune institution, si informelle fût-elle, capable d'émettre un avis sur le produit. Pire encore, la langue employée par les poètes était centrée entre une oralité dont le réservoir était voué à l'évanescence et une écriture dont le cliché retenu ne ménageait pas l'écrivain des critiques formulées par le groupe.

« La littérature écrite se substituant au mythe naît et se développe dans les villes. Là surgit une multiplicité de relations qu'il faut codifier. Un des premiers types d'écrit, c'est la transcription des lois. La littérature des campagnes est orale. Elle le reste à ce jour dans le Tiers-Monde et même dans les sociétés industrielles. Quand les hommes issus de la campagne se mettent à écrire, ils projettent le plus souvent une nostalgie de la vie rurale. »⁵⁷⁸

Les mécanismes qui pouvaient garantir la survie à la production artistique, notamment l'écriture, étaient inefficaces en Afrique du Nord. L'oralité n'était pas en mesure de reprendre, d'inventorier et d'archiver les diverses productions appartenant à la sphère maghrébine. Les autres mécanismes, notamment l'édition, n'ont pas fait leur apparition. Les œuvres produites par les auteurs coloniaux s'inscrivaient dans les prolongements impératifs de l'ordre colonial. Après les voyageurs, ce sont les romanciers et autres travailleurs du Verbe qui ont tenté de brancher l'espace maghrébin à la modernité.

« Une des particularités, enfin, de cette littérature [littérature écrite en langue française] est d'ordre éditorial. Née dans le contexte colonial, elle n'a pu trouver les moyens de s'édifier en Algérie et il a fallu la mise en place de structures d'édition nationales pour que les écrivains puissent espérer éditer dans leur pays. »⁵⁷⁹

L'école ne permettait pas à la langue française de se constituer en moyen d'échange d'idées. L'institution scolaire a été quasi-absente. Mais, d'autres moyens constitutionnels

⁵⁷⁷ BELKHOUDJA, Amar, *Colonialisme Les crimes impunis Histoire*, Alger, Alpha, 2006, p. 147.

⁵⁷⁸ BOUZAR, Wadi, *La mouvance et la pause Regards sur la société algérienne*, Alger, SNED, 1983, p.31.

⁵⁷⁹ ACHOUR, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris, ENAP-BORDAS, 1990, p. 10.

et techniques étaient en mesure de faire du français la passerelle qui doit brancher l'individualité (qui fantasme) à la collectivité (qui dit vouloir réfléchir). La scolarisation se posait comme problématique. L'historien algérien Aïssa Kadri écrit :

« *La politique scolaire coloniale a été très tôt et jusqu'à une date tardive prise au piège d'une contradiction insurmontable : scolariser c'est acculturer mais c'est aussi éveiller les consciences et courir le risque de mettre en cause le rapport colonial. Cette ambiguïté apparaît constitutive du projet colonial et inhérente au type même de colonisation. Les hésitations qui ont caractérisé la période de l'immédiate intrusion coloniale se révèlent de ce point de vue comme les prémices d'une caractéristique qui va traverser toute la politique scolaire coloniale et ceci jusqu'à la veille de l'indépendance.* »⁵⁸⁰

L'imprimerie, l'édition et les médias faisaient que l'écrit littéraire fût perçu comme l'expression d'une société aliénée, en ce sens qu'ils font disparaître la qualification ontologique de la littérature. Le regard exotique que se permettaient les écrivains liés à l'idéologie coloniale ne pouvait être passé sous la critique biaisée menée par l'écrit littéraire.

« *Les soldats français, les aventuriers, les colons avaient autre chose à faire que d'écrire. Ils ne racontaient pas l'Algérie, ils la possédaient violemment avec le fer et le feu. L'encre, c'était bon pour quelques spectateurs, des vedettes du romantisme comme Chateaubriand et Delacroix qui n'ont fait que toucher barre à Alger, le temps d'en rapporter, l'un une phrase qui est plate, l'autre une toile qui est un chef-d'œuvre.* »⁵⁸¹

3-2- La langue : un bi-être restrictif

Les écrivains, nés dans le contexte colonial, souffraient du manque de repères identitaires collectivisants. Ils étaient sujets sociaux, ils ne pouvaient s'inscrire dans un bloc civilisationnel aux contours clairs. Le greffage de l'Algérie à l'empire français n'a pas réussi à créer un espace culturel constitutif et garant des représentations traversant les divers groupes sociaux. L'unité du peuple algérien, constitué de multiples groupes ethniques et culturels, fut ratée à travers les tentatives politiques et culturelles entreprises. Lisons ce qui est écrit à propos du clivage culturel qui s'est installé en Afrique du Nord avec l'arrivée du colonialisme français :

⁵⁸⁰ Aïssa, Kadri, « Histoire du système d'enseignement colonial en Algérie », colloque *Pour une histoire critique et citoyenne. Le cas de l'histoire franco-algérienne*, 20-22 juin 2006, Lyon, ENS LSH, 2007. Le texte est consultable au lien suivant

http://ens-web3.ens-lsh.fr/colloques/france-algerie/communication.php3?id_article=206

⁵⁸¹ DRIS, Youcef, *La littérature algérienne à travers les siècles*, Alger, Alpha, 2012, p. 63.

« *Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je dis qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. Ces devoirs ont été souvent méconnus dans l'histoire des siècles précédents quand les soldats et les explorateurs espagnols introduisirent l'esclavage dans l'Amérique centrale [...]. Mais de nos jours je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, avec grandeur et honnêteté de ces devoirs supérieurs de civilisation.* » (Jules Ferry, discours à la Chambre des députés, 28 juillet 1885.) »⁵⁸²

L'Algérie française était bloquée par les institutions -propres à tout système idéologique-. Les déchirements culturels fondateurs de l'espace algérien n'ont pas intéressé les idéologues du colonialisme. Ceux-ci ont aggravé la crise sociale dans laquelle se débattait l'Algérie, en introduisant dans cet espace d'autres groupes dont les caractéristiques, saisies par le recours à des structures symboliques et mentales, ne faisaient que diversifier un ordre déjà hiérarchisé et porteur de segments sociaux qui se tenaient, à cause de facteurs socio-culturels, sur des positions antagonistes, les uns par rapport aux autres. Coincés entre deux contraintes, les écrivains maghrébins, comme s'ils souffraient d'un positionnement bipolaire, étaient à la quête d'un ordre socio-historique qui les abriterait.

« *Abdelkebir Khatibi, tout en affirmant qu'il ne pouvait aimer la France « qui a dirigé un carnage sauvages » contre d'autres sociétés qu'elle a bafouées ou humiliées », reconnaît à quel point il aime la langue française.* »⁵⁸³

Les auteurs maghrébins d'alors étaient en proie à une crise identitaire, dont la lecture politique a permis à l'idéologie nationaliste de prendre en charge les préoccupations sociales et culturelles des colonisés. Les promoteurs de l'idée de compromis entre les colons et les indigènes ont vu la conjoncture politique leur interdire tout espoir de voir les deux cultures, qui se disputaient les différents espaces, se concilier et permettre qu'un compromis soit réalisé. Ferhat Abbas, voulant faire du contact de deux cultures un panorama culturel homogène, a été déçu par le tournant du 8 mai 45. Les colons et les pouvoirs délégués par la Métropole ne répondaient que par les fausses promesses et par la répression aux revendications émises par les élites politiques maghrébines. Les massacres commis par les militaires français doivent être considérés comme des crimes contre l'humanité. Aimé Césaire écrit, dans *Discours sur le colonialisme*, ce qui suit :

« *...si j'ai appelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces*

⁵⁸² « Le temps du mépris ou la légitimation de l'œuvre civilisatrice de la France », *La pensée de midi* 4/2009 (Hors série), p. 136-143. URL : www.caim.info/revue-la-pensee-de-midi-2009-4-page-136.htm.

⁵⁸³ MADELAIN, Jacques, *L'errance et l'itinéraire Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983, p. 17.

récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé ; que l'action coloniale fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend ; que le colonisateur, qui, pour se donner une bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre la bête, s'entraîne à le traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en bête. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler. »⁵⁸⁴

Le déclenchement de la guerre était une coupure historique, en ce sens qu'il donnait aux frustrations subies par le peuple algérien une dimension politique pure. L'action révolutionnaire ne renvoyait pas à un imaginaire établi et agissant. Mohamed Harbi parlait, dans ses écrits, du mythe de la table rase. Dans son ouvrage *La guerre et l'après-guerre*, Hocine Ait Ahmed nous donne une idée de ce que fut la résistance algérienne, il écrit :

« La résistance algérienne à la conquête, à la domination puis à la reconquête, est assurément l'une des plus belles épopées de nation en lutte pour son existence. Elle n'a pas été le fait d'un ou de plusieurs chefs « sans peur et sans reproches », d'un appareil militaire imposant et éprouvé ou d'un Etat solidement charpenté à l'exemple des Etats autoritaires contemporains, capables de mobiliser totalement et rapidement les ressources d'un pays. La résistance algérienne a été l'œuvre de l'ensemble des Algériens, de la nation authentique. »⁵⁸⁵

L'originalité du 1^{er} novembre se situe en ces trois points. D'abord, le personnel qui en fut à l'origine n'était pas issu de la légalité partisane. Tous les révolutionnaires, notamment les neuf, étaient en rupture de banc avec l'autorité du parti. Ensuite, ce personnel refusait de s'intégrer dans les logiques qui faisaient mouvoir le groupe (partisan). Ils n'étaient acquis ni aux thèses de Messali, ni à celles du comité central. Enfin, ils ne s'inscrivaient pas dans une idéologie aux contours clairs. Le nationalisme défendu par les novmebristes n'avait de figure représentative, ni d'un courant politique définissable par les outils modernes (moderne ne peut servir de connotation). Les neuf historiques dont nous ne pouvons analyser le profil politique que par le texte d'appel qu'ils ont rédigé ou appuyé ont repris la perspective historique à leur profit (au profit de leur thèse). Les promoteurs de l'idée de la nécessité de mener une guerre se sont servis de la condition sociale des peuples colonisés et qu'ils disaient défendre, pour justifier la logique par

⁵⁸⁴ CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Dakar, Présence africaine, 1955, p. 17-18

⁵⁸⁵ AIT AHMED, Hocine, *La Guerre et l'après-Guerre (textes liés à la révolution)*, Alger, Scolie, 2013, p. 32.

laquelle ils ont agi. Pour voir le lien qui existait entre la superstructure, qui était politique ; et l'infrastructure, qui était d'ordre social, voire existentiel, nous pourrions lire ce qui suit :

« La situation n'était guère brillante, et devant l'ampleur du problème l'impatience politique manifestée par les nationalistes et l'alarme lancée par de nombreuses personnalités et la presse de l'opposition, l'Administration prit conscience de la nécessité de rétablir l'équilibre entre une démographie de plus en plus pressante et des ressources insuffisantes et insuffisamment réparties. »⁵⁸⁶

Nombre de philosophes et d'historiens ont émis une critique sur les conditions d'écrire l'Histoire. L'Histoire est politique, les sujets sociaux invités dans les exposés ne font office que d'illustration. Les faits humains inventoriés obéissent à des logiques hiérarchisantes. Prédomine, dans les exposés, la perspective politique. C'est ainsi que les écrivains, qui ne font pas forcément partie des agents capables de traduire politiquement les faits humains qu'ils ont réalisés, ne sont invités que pour défendre, par le recours à la raison politique, le paradigme politique.

« Il n'existe pas de place idéale qui habiliterait l'historien à défendre une compréhension aussi bien globale que sectorielle du passé. Il en est fini de l'histoire idéologique qui le rend prisonnier d'un observatoire dominant le temps. Ce n'est d'ailleurs pas sans ironie que, dans les Mots et les Choses, Michel Foucault nous laisse croire que l'on pourrait faire l'histoire en repérant les émergences, les combinaisons et les analogies existant entre les pratiques et les discours. Michel de Certeau se place d'emblée dans la perspective ouverte par l'Archéologie du savoir (1969) : les structures épistémologiques sont traversées par les conflits et les techniques disciplinaires. »⁵⁸⁷

Les écrivains maghrébins de l'ère coloniale, en dépit de la conscience qu'ils semblaient porter, ne pouvaient se présenter, par le statut qu'ils occupaient, comme les faiseurs de l'ordre historique. Néanmoins, l'on peut trouver des écrivains faire la guerre. Ils ne faisaient que colporter une idéologie, informelle, décidée des centres idéologiques impurs. Si la tension idéologique était favorable au triomphe de l'idéologie coloniale, il n'empêche que le nationalisme commençait à menacer l'ordre colonial.

« Ainsi, une génération disparaît pour laisser place à une autre, plus déterminée, plus féroce. Il n'est plus question d'éveiller les consciences par le biais du discours idéologique. Le temps est au langage des armes et du feu. Ebranler l'ordre établi des choses est le seul moyen qui se présente à cette

⁵⁸⁶ KADDA CHE Mahfoud, *Histoire du nationalisme algérien Tome 2*, Alger, Enal, p. 736

⁵⁸⁷ Jean-Paul Res weber, « L'écriture de l'histoire », *Le Portique* [En ligne], 13-14 | 2004, mis en ligne le 15 juin 2007, consulté le 13 janvier 2014. URL : <http://leportique.revues.org/637>

*jeune génération pour secouer la conscience collective tant algérienne que française. »*⁵⁸⁸

L'espace politique algérien, miné par des clivages ethniques et culturels, a vu l'Histoire basculer vers l'option révolutionnaire. Le contexte historique a été repris par l'action menée par un groupe de révolutionnaires, qui s'était composé en dehors de toutes les tensions idéologiques qui traversaient le groupe social, en ce sens que ces tensions idéologiques voyaient les nationalistes et le pouvoir colonial se disputer l'espace public social, dans un topo historique propre et représentatif du cycle que voit naturellement tout moment historique. Pour nous donner une idée de ce que fut le courant des radicaux, Addi Lahouari, sociologue et historien algérien écrit :

*«Le courant radical a gagné en popularité parce qu'il exprimait clairement l'aspiration profonde à l'indépendance de la majorité de la population. Mais au-delà de ce facteur politique, il est aussi l'expression idéologique de la situation historique et culturelle de l'Algérie rurale et urbaine. La colonisation, comme l'attestent les historiens, a eu pour effet d'enfermer la société dans ce que Bourdieu Abdelmalek Sayad ont appelé le « traditionalisme de désespoir »*⁵⁸⁹. »⁵⁹⁰

Reprenant les images qui traversent un groupe politique et culturel circonscrit, certains romanciers maghrébins prenaient le risque de se couper de l'ordre historicisant et fondateur du moment dans lequel ils évoluaient. Ils ont épousé la force historique qui leur était favorable. Si l'on prend l'exemple de Mohamed Dib, l'on peut lire ce qui suit :

*« La Grande Maison est « un concentré de problèmes que vivent l'Algérie et les Algériens : la dure condition inhumaine, l'exaspération devant les injustices, la préparation au combat mené dans l'ombre. Dans les romans de Dib, Algérie et Algériens sont omniprésents parce qu'ils sont résolus à faire l'Histoire en tant qu'acteurs actifs en lui changeant son cours par l'action révolutionnaire. »*⁵⁹¹

Ces écrivains se refusaient à tout positionnement politique, et ce pour diverses raisons, notamment le décalage qui existait (et qui existe toujours) entre les lettrés et les masses. L'écrivain, que l'on ne peut définir, si l'on tient compte de la dynamique propre à tout fait historique, que par l'adhésion, si invisible et passive soit-elle, à une lutte idéologique, porte en lui-même les germes destructeurs de la conscience portée par les élites et les masses. « Un écrivain est un homme qui est placé dans une situation de non-

⁵⁸⁸ SOUKEHAL, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Paris, Publisud, 2003, p. 29.

⁵⁸⁹ Je reprends cette référence comme elle a été présentée dans le texte d'origine : P. Bourdieu, A. Sayad, *Le déracinement*, Minit, 1964.

⁵⁹⁰ ADDI, Lahouari, *[Algérie] Chroniques d'une expérience postcoloniale de modernisation*, Alger, Barzakh, 2011, p.229.

⁵⁹¹ GUETARNI, Mohammed, *Littérature de combat chez Dib, Kateb et Feraoun*, Oran, Dar El Gharb, 2006, p. 54.

authenticité Parce qu'il lui faut alors se retrouver dans un jeu de mauvaise foi, il a recours à l'écriture. »⁵⁹² En fait, ce sont les élites qui donnent de la légitimité et de la forme à la conscience que réclament les masses. Evoquant le rapport des romanciers au contexte socio-historique, Abdelkadir Khatibi écrit :

« Du côté maghrébin, il faut reconnaître aux écrivains intéressés une réelle volonté de voir clair et de dépasser leur acculturation. On peut même dire que ce sont les écrivains maghrébins –et non leurs critiques ou exégètes- qui ont été les plus conscients des problèmes de cette littérature. Qu'on se reporte aux articles de Memmi et de Henri Kréa, ou à l'étude de Mostefa Lacheraf publiée dans les temps Modernes ; qu'on se reporte aussi aux différentes interviews données par Kateb, Dib, Chraïbi... Tous ces textes, différents par le ton, comportent une caractéristique commune : ces écrivains étaient convaincus de leur mission et de leur message. Ils entendaient exprimer le drame d'une société en crise. Bien plus, ils avaient compris qu'en incarnant une situation donnée, ils pouvaient traduire la profonde mutation apportée par la décolonisation et déboucher de cette manière sur des thèmes toujours actuels, l'aliénation et la dépersonnalisation. »⁵⁹³

De sa part, Malika Boukhelou, chercheuse spécialisée en littérature maghrébine, particulièrement dans l'analyse de la figure de l'intellectuel dans l'œuvre de Mouloud Mammeri, écrit :

« Malgré les aléas, une littérature algérienne venait de naître, dans les années cinquante, comme expression de la réalité des siens, miroir inversé mais fidèle, car qu'est-ce en somme qu'une œuvre littéraire, si ce n'est une peinture plus ou moins fidèle d'une époque, d'une société donnée et d'un art de vivre, d'une perception du monde? Tous les grands moments que connaît une quelconque nation se trouvent racontés, magnifiés, ou déplorés par ceux-là qui ont pour mission et fonction de rapporter ces faits à la postérité, sous forme orale ou écrite. Or, aux dire d'Ali El-Kenz, les intellectuels algériens ou plus précisément les écrivains n'ont pas puisé dans leur culture pour bâtir la matière première de leur œuvre. »⁵⁹⁴

La conscience politique nationaliste, née avec l'émergence de facteurs socio-historiques, n'était pas capable de donner du crédit politique aux œuvres qui découlaient de l'ordre colonial, que la politique ne cessait de contester. Lors d'une conférence, un délégué du FLN notait ce qui suit :

⁵⁹² BOUZAR, Wadi, *Lectures maghrébines*, Alger, Paris, OPU/ Publisud, 1984, p. 15.

⁵⁹³ KHATIBI, Abdelkadir, *Le roman maghrébin*, Paris, François Maspero, 1968, p. 11.

⁵⁹⁴ BOUKHELOU, Fatima, *Définition et évolution de l'intellectuel dans l'œuvre de Mouloud Mammeri et apport des nouvelles dans l'évolution de cette figure : l'amusnaw dans la culture berbère*, Thèse de doctorat, Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand II, 2006, p.p. 8-9.

« Les écrivains algériens que l'on nomme en France l'Ecole Littéraire Nord-Africaine sont, hormis Mohammed Dib et quelques rares autres, coupés de leur peuple et réagissent timidement devant la sanglante réalité quotidienne. Il s'agit souvent de petits bourgeois ayant reçu une éducation spécifiquement française, antipopulaire, anti-nationale et qui a fait d'eux des hommes partagés entre la fidélité à une culture et la fidélité à une patrie anonyme. »⁵⁹⁵

En fait, les œuvres recelaient des référents sociaux, qui pouvaient contester une face/phase de l'idéologie coloniale ; mais sorties de l'ordre idéologique dans lequel elles sont produites, ces œuvres ne sont pas porteuses d'indices socio-historiques/idéologiques.

« C'est donc dans un contexte littéraire soumis aux divers discours ou aux contrastes et diversités idéologiques, que vient s'infiltrer la littérature algérienne d'expression française. Elle s'insinue, se greffe et se met en place dans un paysage métaphorique, symbolique et idéologique contradictoirement dense, marqué et traversé par de multiples courants qui sont le fait du Français de la Métropole ou du colon natif d'Algérie. L'élite algérienne, formée à l'Ecole française, s'approprie la langue du colon pour s'affirmer en tant qu'entité culturelle et civilisationnelle autre, pour témoigner de sa condition de peuple colonisé, d'écrire et de décrire son vécu, tout simplement pour résister. »⁵⁹⁶

Précédés par les politiques organiques, les écrivains, de par les fonctions qu'ils remplissaient, sont restés en marge des tensions idéologiques, et ils ont réaffirmé leur attachement à la posture qui leur était essentielle ; celle de la marginalité. Ils étaient en déphasage de ce que des romanciers, comme Zola, avaient réussi à réaliser. Les romanciers algériens se tenaient en dehors des lettres considérées comme discours para-social. Ils refusaient de faire partie du topo idéologique, qui venait de redéfinir le rôle du lettré dans le groupe. En revenant sur le rapport de l'intellectuel aux corps sociaux et institutionnels, Edward Saïd écrit :

« En tant qu'êtres sociaux, nous avons tous une appartenance nationale, une langue, des traditions, une situation historique donnée. Dans quelle mesure l'intellectuel est-il au service de cette appartenance et dans quelle mesure la combat-elle ? La même question se pose pour le rapport de l'intellectuel aux institutions (académie, église, association professionnelle) et au pouvoir qui à notre époque le circonviennent à un degré extraordinaire. Il en résulte, comme l'écrit Wilfred Owen, que « les scribes devant la terre entière

⁵⁹⁵ Si Abderrahmane Arab, Nedjma : *Roman de la libération ou libération du roman*, In La Nouvelle Critique, n°103, février 1959, p135, In Actes du colloque international Kateb Yacine, Université d'Alger, 1990, p.307.

⁵⁹⁶ BENDJELID, Faouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab Editions, 2012, p. 49.

récriminent et face à l'Etat, font allégeance ». Ainsi le devoir principal de l'intellectuel reste, à mes yeux, de s'affranchir autant que possible de telles pressions. Voilà pourquoi je définis l'intellectuel comme un exilé, un marginal, un amateur, et enfin l'auteur d'un langage qui tente de parler vrai au pouvoir. »⁵⁹⁷

Algériens, ces écrivains gênaient par leur identité. Quant à leurs écrits, ceux-ci étaient idéologiquement inscrits et idéologiquement définissables. Les problèmes liés à l'édition nous révèle l'ampleur de la distance qui existe entre les auteurs et les publics (institutionnalisés et non-institutionnalisés).

« Evidemment, ceci ne va pas sans ambiguïté. Les éditeurs parisiens suivent leurs goûts, leurs opinions et celles de leurs écrivains-lecteurs (le choix des manuscrits à publier se fait le plus souvent par cooptation des écrivains déjà publiés) [...] Les œuvres maghrébines, sans prix importants, avec les aléas de l'actualité, les risques de censure, sont édités d'abord à tirage restreint, 2000, 3000 exemplaires. »⁵⁹⁸

L'écrire est un acte historique (idée inspirée de la pensée de Roland Barthes). C'est que c'est le contexte qui peut définir la portée de cet écrit. Toutefois, il est juste de dire que les parcours lectoraux qui se constituent dans les divers moments historiques donnent au texte une dimension ontologique.

« Le Texte (ne serait-ce que par son illisibilité décante l'œuvre (si elle le permet) de sa consommation et le recueille comme jeu, travail, production, pratique. Cela veut dire que le Texte demande qu'on essaie d'abolir (ou tout au moins de diminuer) la distance entre l'écriture et la lecture, non point en intensifiant la projection du lecteur dans l'œuvre, mais en les liant tous deux dans une même pratique signifiante. »⁵⁹⁹

Si l'on excepte les indices socio-historiques qui se voient dans les différents textes produits par les romanciers considérés comme les pionniers de la littérature algérienne, l'on peut dire que cette littérature est une infrastructure (essentielle) au mouvement opéré par les discours ambiants. Il nous est par conséquent interdit de faire un parallèle entre le discours politique (porteur d'une opposition par rapport au cours de l'Histoire) et la littérature, qui est une activité ultra-existentielle. La littérature algérienne, à laquelle est attribué l'adjectif combat, ne répond à une telle fonction que par le repérage d'indices ponctionnés sur le moment historique.

⁵⁹⁷ SAID, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*, Alger, Marinoor, 2001, p. 12.

⁵⁹⁸ ARNAUD Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française Tome 1 Origines et perspectives*, Paris, Publisud, 1986, p. 46-47.

⁵⁹⁹ Barthes Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984, p. 78.

« Contrairement à ce que l'on a prétendu, le roman maghrébin est né d'un double phénomène d'éclectisme et de nécessité, comme cela se passe partout dans le monde, et son avènement n'a pas été un fait en soi, déterminé par le seul éveil national : il relevait, à ses débuts, d'un besoin de création plus que d'un besoin de combat et d'illustration politiques. »⁶⁰⁰

Le degré d'adhésion de la littérature aux différentes luttes qui s'opèrent dans l'espace social est à chercher en dehors du texte et paradoxalement en dehors de l'autorité de l'écrivain. Il s'agit de comprendre la crise dans laquelle se débattait l'idéologie coloniale, pour pouvoir comprendre le regard porté sur la littérature. Car, il existe des moments où la littérature reprenait les mêmes thématiques sans qu'elle pût recevoir les honneurs médiatico-sociaux attribués à la littérature. Les auteurs, ceux opérant dans l'espace colonial, n'étaient pas redevables d'un positionnement politique, vu l'absence d'une conscience politique capable de réécrire la maquette idéologique que les idéologues ont réussi à concevoir. Lisons ce qu'a écrit un chef nationaliste à propos de Jean Amrouche, en éludant les mécanismes de reconnaissance de la conscience psychopolitique qui traverse les peuples et les nations.

« Le peuple algérien l' (Jean Amrouche) a pleuré, car il perdait en lui, non seulement un de ses fils parmi les plus prestigieux, mais aussi l'homme de lettres, le journaliste, qui criait à la face du monde –le prenant pour témoin– l'humiliation, les conditions de vie atroce, végétative, quasiment animale, faites à son peuple par le colonialisme. »⁶⁰¹

L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Nous voilà contraints d'observer un silence prudent ou de vie avec un masque sur le visage⁶⁰². Ferhat Abbas écrivait ces mots en 1930 à propos de la situation de l'intellectuel algérien en colonisation. Celui-ci était pris entre deux pôles : celui du silence et celui du discours obligé, discours de la répétition, de la récitation. Il était alors dans l'obligation de parler, et d'écrire entre ces deux positions imposées et impossibles. La pulsion des écrivains sera de faire entendre les voix du silence : parler de ce qui est refusé, parler de ce qui est rendu inaudible. »⁶⁰³

Les écrivains ayant été rendus porteurs d'une conscience politique attestent, de par le type d'écriture par lequel ils maniaient la langue, que la littérature est un discours

⁶⁰⁰ LACHERAF Mostefa, *Ecrits didactiques sur la culture, l'Histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988, p. 39.

⁶⁰¹ BELKACEM, Krim Le patriote algérien, Dialogues, n°1, mai 1963 In Le Baut Réjane, *Jean El-Mouhoub Amrouche Mythe et réalité*, Blida, Tell, 2009, p. 146.

⁶⁰² Je reprends la référence telle que mise par la rédactrice de l'article : In Le Jeune Algérien (1930)- réé. Paris Garnie, 1981. –p. 108.

⁶⁰³ ALI-BENALI Zineb, « Le roman, cet archiviste de l'histoire », L'Imaginaire Littérature-Anthropologie Insaniyat, N°21, Juillet-septembre 2003 (Vol. VII, 3), p. 20.

qui n'est pas capable de présenter des savoirs autoritaires, c'est-à-dire capables d'être compris en dehors de parcours narratifs qu'ils fondent. Dans le texte littéraire, le savoir est manipulable, non pas en fonction de la diversité des axes de lecture que présente l'académie, mais selon les centres idéologiques auxquels se réfèrent les lecteurs, les lectures et les modes de lecture. Ensuite, les questions qui se constituaient dans l'espace narratif n'étaient pas capables de réunir, chez tous les lecteurs, les dispositifs conceptuels relatifs à la lecture immoraliste des textes. L'idéologie coloniale a tenté de noyer tous les segments porteurs d'idéologie dans le cours de la normalité existentielle. Elle a fait de la condition socio-historique des colonisés un contexte normal, lequel est générateur à la fois de systèmes symboliques et de moyens garants de l'idéologie en question.

« La relation coloniale n'est pas simplement un rapport inter psychologique entre le colonisateur et le colonisé, c'est aussi la relation entre le colonisé et l'administration coloniale, le pouvoir politique, l'économie coloniale, etc. »⁶⁰⁴

L'espace culturel était divisé en deux parties. Les inégalités vont en augmentant.

« Globalement, au début des années 1950, l'Algérie était marquée par de profondes inégalités et injustices sociales dans tous les domaines. Parmi elles, les inégalités de revenus, mais il en était de même au niveau du logement, de la santé, de la scolarisation et de la justice... »⁶⁰⁵

La conscience politique a dérapé vers l'ethnisme.

L'on ne parle pas d'écrivains bourgeois, officiels, organiques, ou institutionnels ; mais c'est la racine culturelle qui primait dans la description du champ politique ou culturel. L'indigène est une catégorie d'êtres, qui ne peut accéder aux mêmes droits que ceux octroyés au citoyen. Mais, la lutte pour l'indépendance n'a pas inclus, dans l'appareil idéologique par lequel elle fait fonctionner ses personnels et fait légaliser ses actes, les catégories non-musulmanes. Il était facile d'esquisser une image, un cliché et un stéréotype. Or, la perspective idéologique, issue d'une posture de réflexion, ne peut s'appuyer sur les mêmes outils que ceux servis par les fausses idéologies.

« Aux armes, pour sortir du statut-quo colonial, sans pour autant abandonner la pluralité politique. Car avant 1954, Le nationalisme algérien était pluriel. Il y avait un nationalisme à la fois traditionnaliste religieux réformiste incarné par le mouvement des Oulémas, très influent dans la ville de Constantine, puisque c'est là qu'il est né avec le Cheikh Ben Badis. Il y avait aussi un nationalisme de type assimilationniste républicain qui militait pour l'égalité et la justice

⁶⁰⁴ Albert Memmi, « « Sociologie des rapports entre colonisateurs et colonisés » suivi de « Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres » », *SociologieS* [En ligne], Découvertes / Redécouvertes, Albert Memmi, mis en ligne le 02 juin 2009, consulté le 19 janvier 2014. URL : <http://sociologies.revues.org/2922>

⁶⁰⁵ Gou mé ziane Smaïl, *L'Algérie et le nouveau siècle*, Alger, Edif 2000, 2013, p. 399.

sociale représenté par M. Ferhat Abbas et le Dr Bendjelloul, très considérable personnage constantinois des années 1930 qu'on a tendance à oublier. Ce type de nationalisme va jouer la carte de l'égalité politique jusque dans les années 1950. A quoi s'ajoutait un nationalisme politique, illustré par le Parti communiste algérien qui n'était certes pas favorable à l'indépendance, mais qui militait à la fois pour l'égalité, la justice sociale et pour que l'on accorde une meilleure place aux « Indigènes musulmans » selon la formulation de l'époque. Et enfin, il y avait le nationalisme indépendantiste radical, et c'est celui au fond qui nous interpelle le plus puissamment, car c'est de cette tendance, celle de Messali Hadj, que vont émerger tous les acteurs du 1er novembre 1954. »⁶⁰⁶

La phase qui a vu émerger la conscience nationaliste a été aggravée par l'évolution (déliquescente) à laquelle a abouti l'idéologie coloniale. Les romanciers et les poètes qui écrivaient ont redéfini les rapports de l'Orient avec la littérature. La littérature maghrébine, qui était très liée à l'espace arabe, laissait la littérature s'occuper des questions sociales, dressées, grâce aux dynamiques socio-historiques, contre tout positionnement politique. Le verbe poétique n'a, dans le contexte arabo-musulmane, aucun ancrage politique, dans ce sens qu'il ne manifestait aucun désir de participer à l'organisation de l'espace public. Essentiellement objectif, et contrairement à ce que disent les théoriciens de la littérature, le texte littéraire, qui se refuse à tout positionnement politique, préfère les modes discursifs équivoques que ceux où les significations sont données comme closes et sans impact sur le discours ambiant. Parmi les formes équivoques le roman dont Milan Kundera dit :

«...il se manifesta en toute clarté que le roman était périssable ; aussi périssable que l'Occident des Temps modernes. En tant que modèle de ce monde, fondé sur la relativité et l'ambiguïté des choses humaines, le roman est incompatible avec l'univers totalitaire. Cette incompatibilité est plus profonde que celle qui sépare un dissident d'un apparatchik, un combattant pour les droits de l'homme d'un tortionnaire, parce qu'elle est non seulement politique ou morale mais ontologique. Cela veut dire : le monde basé sur une seule Vérité et le monde ambigu et relatif du roman sont pétris chacun d'une matière totalement différente. La Vérité totalitaire exclut la relativité, le doute, l'interrogation et ne peut donc jamais se concilier avec ce que j'appellerais l'esprit du roman. »⁶⁰⁷

En littérature, il n'y a pas que le texte. C'est l'image du romancier qui servait à classer et à jeter un regard sur la littérature maghrébine. Modernes par les modes

⁶⁰⁶ STORA, Benjamin, *Richesse et pluralité du mouvement national algérien*. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.ldh-toulon.net/spip.php?article5509>

⁶⁰⁷ KUNDERA, Milan, *L'Art du roman*, Paris, Gallimard, 1986, p. 29.

narratifs qu'ils emploient, les romanciers algériens servent essentiellement la cause nationaliste. Les peuples colonisés étaient éligibles à la modernité ; les thèses colonialistes, discréditées et contestées, ne pouvaient garantir l'ordre colonial.

« ...l'émergence d'une littérature écrite par des maghrébins « autochtones », disons plutôt arabes, berbères, ou juifs non assimilés, correspond à l'émergence d'hommes qui, à un moment de leur parcours, sinon très clairement dès le début, se sont ressentis comme des colonisés qui devaient avant tout, parler pour se libérer, travailler à la libération des leurs. »⁶⁰⁸

Les approches critiques du texte littéraire, issues de l'après-Proust, donnent plus d'importance au texte qu'à l'auteur. Toute tentative d'approcher le texte par la biographie était (est) perçue comme de la Réaction. Toutefois, il n'est pas possible de réduire la littérature au texte, notamment dans le versant critique que réclame naturellement tout texte. Les deux modes de lecture qui existent dans l'examen d'un écrit littéraire se situent dans cette équation. L'on lit ce qui suit :

« C'est que toute approche externe méconnaît nécessairement la spécificité de la forme littéraire comme du sens poétique, et reste dans l'incapacité de comprendre la relation complexe, souvent contradictoire, de l'œuvre littéraire avec son milieu. L'approche interne, en revanche, situe l'œuvre dans le contexte qui lui est propre, celui de la tradition littéraire (pour nous, celle de l'Occident), avec ses multiples conventions... »⁶⁰⁹

Le littéraire est un écart spirituel. Il favorise l'émergence d'une expression parallèle aux tensions verbales qui traduisent les logiques sociales. En outre, la littérature n'est pas la porteuse d'une Raison, fût-elle des plus flexibles. L'écrit est un croisement des modes de l'expression verbale. Enfin, le littéraire est le prolongement d'un centre idéologique. L'on peut lire, à propos de ce que produirait un texte sur la subjectivité, ce qui suit : *«...la particularité principale de la sémantique poétique réside dans la formation des significations marginales qui violent les associations verbales habituelles.»⁶¹⁰* De ce fait, le discours littéraire est mineur et n'est redevable d'aucun positionnement politique. Mais, l'écrivain, sujet social (qui, dans ce cas, jouit de compétences avérées), n'est pas exempt de reproches. L'organisation politique de la Cité exige de tous les citoyens qu'ils participent activement à cette œuvre. Les auteurs algériens de l'ère coloniale n'ont pas manifesté clairement et explicitement leur adhésion à la cause nationaliste, en ce sens qu'ils ne figuraient pas dans les appareils créés par la Révolution. Ils n'étaient pas organiques, même si des sympathies

⁶⁰⁸ ARNAUD, Jacqueline, *La littérature maghrébine de la langue française Tome 1 : Origines et perspectives*, Paris. Publisud, 1986, p. 18.

⁶⁰⁹ TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 107.

⁶¹⁰ Eikhenbaum B., *La théorie de la « méthode formelle »*, In TODOROV, Tzvetan, *Théorie de la littérature Textes des formalistes russes réunis, traduits et présentés Tzvetan Todorov*, Paris, Seuil, Col Tel Quel, 1965, p. 62.

spectaculaires étaient visibles dans les dires des uns et des autres. Ils n'ont fait que confirmer l'image qu'avait la société du lettré. Le lettré, proche plutôt des cercles coloniaux que des bas-fonds de la société, notamment dans l'usage social de la parole et le lien que cet usage pouvait nouer avec la conscience politique d'alors, était coupé de la matérialité sociale. D'autre part, le poète, chantant plaisirs et transmettant émotions et passions, était incapable de rompre avec l'héritage symbolique, qui résistait à la poussée de la modernité. En nous parlant des tourments dans lesquels vivait Jean Amrouche (le choix de cet auteur répond à beaucoup de critères), Tassadit Yacine écrit : « *Jean Amrouche est un exemple significatif de cette position double d'indigène « enraciné dans sa culture » et d'homme ouvert sur les autres cultures « émancipatrices » (pour lui le français) : « Je suis un hybride culturel »*⁶¹¹. »⁶¹²

Les romanciers, maniant le Verbe et les jeux de l'émotion, s'inscrivaient dans une dynamique anachronique. La figure de l'intellectuel, qui venait d'apparaître en Occident, n'a pas affecté l'espace maghrébin. Les écrivains ne réclamaient pas le droit à la parole, car la parole qu'ils employaient n'avait pas de portée transgressive. L'on peut lire à propos de la figure de l'intellectuel, ce qui suit : « *Dans Situations II, par exemple, l'intellectuel est « un bourgeois déclassé », mettant les institutions en péril, déclenchant des mouvements d'opinion, criant sa révolte et accédant bruyamment à la vie publique ! On notera au passage le flou conceptuel de l'analyse sociologique qui sous-tend la théorie de l'écrivain engagé ! Cette représentation manichéenne a longtemps nourri notre imaginaire.* »⁶¹³

Conclusion du chapitre

La particularité du Maghreb peut être synthétisée dans les points suivants.

1. Un sujet qui peine à émerger, vu les permanentes colonisations qui se sont succédé au Maghreb.
2. L'Être maghrébin n'est pas constitué par la littérature, laquelle devient le réceptacle de langues, actionnées par les envahisseurs.

Il y a, à constater, dans ce chapitre, que :

1° La littérature maghrébine d'expression française n'est qu'un moment de l'évolution de la littérature nord-africaine.

2° La littérature est intrinsèque à l'Existence et non à l'écriture.

⁶¹¹ Je reproduis la référence telle que trouvée dans l'ouvrage consulté. In l'Eternel Jugurtha, Archives de Marseille, 1985, pp. 134.

⁶¹² YACINE Tassadit, *Les voleurs de feu Elément d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*, Alger, Alpha, 2008, p. 35.

⁶¹³ Masseau Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1994, p. 5.

3° Le multilinguisme qui marque cette littérature, née de divers mouvements coloniaux, rend l'identité politique du Maghreb difficile à cerner.

La littérature est retenue par les historiens qui en font un composant des savoirs produits sur les groupes examinés. Que peut la littérature si la critique se replie sur elle-même pour rester prête à écouter l'idéologie et à carrément y souscrire, souscrire à ses logiques d'opération.

II] Les accents hégémoniques de la critique

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question de trois points principaux. D'abord, nous verrons la matrice de la pensée colonialiste. Ensuite, nous verrons ce que peut l'idéologie dans l'orientation de la technique scientifique, dont celle employée dans la lecture des textes littéraires. En dernier lieu, nous verrons ce qu'endure le Maghreb en matière de visibilité politique.

1- Les idéologues du colonialisme

Il s'agit de mettre l'accent sur les limites de la science, étant inscrite dans des espaces historiques précis et répondant à des contraintes temporelles contenues dans une posture onto-cyclique. L'Être est le produit d'un cycle de couleur bourgeoise, avec une linéarité fermée.

Contrairement aux autres espaces, notamment l'Europe, le Maghreb, qui fut, à un moment de son Histoire, l'incarnation du clivage culturel que l'on peut voir, de façon nuancée, dans la quasi-totalité des pays arabo-musulmans, n'avait reçu que des regards très partiels et très orientés de la critique littéraire (notamment celle qui avait pour matrice la jonction de la sphère médiatique et l'espace académique). Nullement intéressée par les questions existentielles qui revenaient pourtant de façon récurrente dans la littérature maghrébine, la critique agit par des priorités disciplinaires et imprime à la question, surtout dans son versant épistémologique, une dimension limitée plutôt par la géographie que par le sens que porte naturellement tout texte littéraire. Certes, les préjugés proviennent des déficits connus dans l'espace académique, mais le choix de modèles de lectures, empruntés à des espaces disciplinaires bien outillés et bien reçus dans les institutions, dévoile les tendances de la critique et nous met en contact avec ce qui nous est proposé comme lectures possibles de ce même espace. Les travaux réalisés sur la littérature maghrébine privilégiaient les disciplines disqualifiantes, en ce sens que l'Europe (coloniale) n'a pas

laissé à la Science la marge d'agir en dehors de l'idéologie, qui demandait à être greffée sur l'Existence.

« Mais c'est parce que [ces œuvres]⁶¹⁴ ont trop été réduites à n'être que ces sources d'informations historiques et sociales qu'il est important de montrer qu'elles alimentent aussi des sources plus essentielles qui, sans désincarner l'homme et en reconnaissant son insertion dans une histoire conflictuelle, l'irriguent dans des zones plus profondes et activent en lui des interrogations capitales, comme une sourdine continue sous le fracas des luttes et des révoltes, recherche de l'identité dans la fascination du mystère de l'amour et de la mort. »⁶¹⁵

1-1-Une critique posturale de la science

Une pléthore de disciplines universitaires s'est constituée, à la suite d'un contexte socio-historique qui a vu le savoir se compartimenter et répondre à des préoccupations émises par le personnel académique, lequel n'est pas uni par des formulations conceptuelles que l'on considère, vu les évolutions que nous pouvons voir dans les corporations scientifiques, comme dogmatiques et souvent réfractaires à ce qui est exigé par le champ disciplinaire. Ces personnels, tentés par les instincts de survie et de conservation propres à tout sentiment de propriété, agissent par le même schème que celui par lequel des démiurges voulaient, disent à tort ces mêmes personnels, contrôler des espaces disciplinaires. Il est indéniable que le morcellement de la philosophie et des sciences humaines a donné lieu à des disciplines opposées les unes aux autres sur des questions relevant d'un même domaine. Par exemple, la sociologie de la littérature agit sur des questions auxquelles s'interdit cependant la sociocritique de répondre. « Depuis la deuxième partie du XIXe, les progrès de l'histoire, de la sociologie, de la psychologie...ont profondément modifié la conception traditionnelle de l'Homme, chère à la littérature classique. »⁶¹⁶ Les rigidités conceptuelles ne sont hélas pas pures, l'institution ne trouve pas attentatoires à l'éthique professionnelle les tentatives consistant à manipuler les champs conceptuels, parfois même à dresser les uns contre les autres. L'Histoire de la philosophie est truffée de polémiques, abritées souvent par des établissements régis par des Ordres. Quand Barthes s'est mis à critiquer la méthode employée dans la critique d'une œuvre produite par Racine, l'université (française) s'en est trouvée scindée en deux visions

⁶¹⁴ Les œuvres dont parle l'auteur et que je cite sont *L'incendie* de Dib, *Les boucs* de Chraïbi et *Le sommeil du juste* de Mammeri.

⁶¹⁵ MADELAIN, Jacques, *L'errance et l'itinéraire Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983, p. 20 ;

⁶¹⁶ FA YOLLE, Roger, *La critique*, Paris, Armand Colin, 1978, p. 8.

relayées par des groupes d'étudiants et de chercheurs issus du même système et exerçant dans la même institution.

Il ne nous est pas permis, de point de vue purement méthodologique, de faire le lien entre le groupe social et le texte littéraire, de tenter de décrypter les diverses faces du littéraire dans l'espace social. Nous privilégions néanmoins l'exploration du texte littéraire pour en tirer les segments qui répondent à la problématique que nous examinons dans notre travail.

L'écueil que rencontre la quête des questions existentielles dans un texte littéraire, c'est le pouvoir qui doit réaliser l'identité de la question par la description grapho-verbale du mot, œuvre menée par la suture conceptuelle des déchirements sémantiques du thème (forme conceptuelle, revenant dans un texte, qui dérape d'un lexique sans racine philosophique). C'est-à-dire essayer d'éviter que le bloc sémantique se fasse en dehors de ce que la langue a imposé et éviter que les formes soient marginalisées dans pareil examen. La quête de sens par le fait de « Lire, relire ensemble des textes et dégager les lignes de force qui iront de l'un à l'autre, dessinant ainsi un réseau sémiotique autonome. »⁶¹⁷ Le thème est le garant qui sauve le texte de ce que les faits signogènes peuvent provoquer.

« Le thème est la colonne vertébrale, idéologique ou événementielle, de l'œuvre littéraire et assure la cohérence de celle-ci. Annoncé par l'auteur ou décelé par les critiques, le thème est une constante autour de laquelle gravitent les interprétations de l'œuvre particulière. »⁶¹⁸

Deux contraintes pèsent sur la quête de la question existentielle. D'abord, nous sommes appelés à recourir à la structure mentale, propre au groupe social d'alors, pour repérer la dimension ontologique du fait. Ensuite, le recours à un modèle philosophique (matériellement et socialement ancré) n'est pas en mesure de répondre aux exigences académiques et scientifiques garantes de la crédibilité du travail.

L'écrivain, qui est une figure sociale, est analysé plutôt par des outils archaïques que par ce qu'exige la sociologie (discipline admise dans l'espace académique). L'écrivain, en tant que rôle social, n'a pas subi l'examen critique nécessaire, il est plutôt récupéré par les centres garants des Raisons Socialisées. Certes, cette sociologie ne fait pas un descriptif des professions et tâches propres à l'individu social, mais elle tente, dans les diverses études qu'elle réalise, de comprendre les faits sociaux, lesquels ne reprennent pas des identités individuelles, mais renvoient à des situations qui incarnent des rapports frappés souvent du sceau de l'institutionnalité. L'on peut lire, à propos des liens de l'auteur à l'œuvre, ce qui suit : « Œuvre et société sont mises en relation sans que l'on quitte la

⁶¹⁷ **Zineb Ali Benali**, « Les ancêtres fondateurs : Élaborations symboliques du champ intellectuel algérien (1945-1954) », *Insaniyat / إنسانيات*, 25-26 | 2004, 201-214.

⁶¹⁸ KLAUBER Véronique, Thème (poétique), Encyclopédie Universalis, 2010.

conscience de l'auteur.»⁶¹⁹ Il y a lieu de comprendre de cette citation que la conscience est incluse dans l'examen des divers modes d'expression littéraire.

Inscrit dans les dynamiques sociales, l'écrivain entretient des rapports à fondements complexes avec le réel, mais ces rapports sont susceptibles d'être lus à l'aide d'outils provenant du savoir profane. Divers attributs sont collés à l'écrivain, mais ces attributs sont issus d'une fusion du discours social et du moment du réfléchir. Pierre Bayle nous est donné comme exemple. L'on peut lire à son sujet ce qui suit :

« La vie de Bayle est exemplaire d'une nouvelle éthique de l'intellectuel. Obligé d'abjurer, contraint à l'exil, constamment en lutte avec les représentations de tous les courants religieux, l'auteur de la République des Lettres, consacre sa vie au travail solitaire pour jeter les fondements d'une méthode critique. Vivant sur le mode de la rupture sa relation sociale et intellectuelle avec sa communauté d'origine, tout en demeurant fortement lié au milieu calviniste dont il est issu, Bayle en vient à penser l'intellectuel, comme un être sans généalogie ni descendance, échappant à tous les déterminismes et se libérant de toute attache. »⁶²⁰

La notion d'intellectuel bourgeois n'est née qu'à l'arrivée d'une conception historicisante de l'idéologie, c'est-à-dire que l'idéologie est devenue un outil auquel recourt l'analyse scientifique. Il semble que le marxisme soit la première idéologie qui agissait à partir d'un creux spirituel et à partir de l'impératif de valider le savoir agissant par lequel elle prétendait lire les postures de Mouvement. Il revient à la part savante du discours de tracer les lignes fragmentant le groupe social et d'y inclure les rapports de force fondateurs. L'écrivain appartient aux groupes élitistes, lesquels n'ont pas forcément la fonction de diriger les masses. Notre point de vue s'oppose diamétralement à cet énoncé :

« L'élite est un « groupe élu » de personnes qui jouit d'une certaine distinction. Elle est confrontée aux larges masses et c'est elle qui, de haut, dirige leur sort. Cette vision des choses a donné naissance à l'élitisme, c'est-à-dire la tendance à concevoir le pouvoir comme étant « concentré » entre les mains d'une petite minorité de personnes. »⁶²¹

Il s'agit de recentrer la question des élites en dehors de ce que nous avons comme schèmes d'analyse sociologique. Les divisions qui s'opèrent dans le groupe social répondent à des exigences que l'académie n'approuve souvent que par les examens de

⁶¹⁹ MAINGUENEAU Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993, p. 5.

⁶²⁰ MASSEAU, Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1994, p. 42.

⁶²¹ ZAYED, Ahmed, *Les élites politiques et sociales – introduction théorique- (avec référence au cas de la société égyptienne* In CREAD-ARCAASD, *Elites et société Algérie Egypte* (coordination et présentation Omar Lardjane), Alger, Casbah, 2007, p. 34.

transpositions conceptuelles. Opposer le peuple aux appareils étatiques, les riches aux pauvres, le prolétariat aux bourgeois ; cela n'est pas une œuvre conceptuelle pure, étant donné les périphériques a-idéologiques que l'on peut observer dans le topo pensant. Il y a des risques réels, dans cette opération, de n'accorder aucune marge au réfléchir et que celui-ci soit complètement collé à l'Existence Temporelle. Par ailleurs, les indices d'une idéologie convertie à l'habitus humain (les rituels existentiels) et des structures de raisonnement impropres donnent à l'écrit une des dimensions qu'il prend, celle qui est liée à l'Histoire.

Pour l'espace maghrébin, le poète est lié à un imaginaire traumatisant. Le poète n'est ni la voix autonome de la conscience, ni la parole critique du désir. Le poème reflète servilement la maquette totalisante (idéologiquement archaïque) des fragments signifiants des différents ordres, l'ordre social inclus. L'universitaire algérien El Hadj Tahar, en évoquant la littérature algérienne, ce qui suit :

« Ayant l'esprit nomade mais sachant se fixer, nos poètes butinent dans les prés du monde mais ils reviennent toujours en la demeure. Nomades, ils portent en eux « le refus de la domestication, le maintien de la néoténie, c'est-à-dire l'ouverture et la curiosité, » pour emprunter sa définition du nomadisme à Jacques Ménétrier, cité par Kenneth White.⁶²² »⁶²³

Nous l'avons déjà signalé, la littérature maghrébine est restée, même dans les espaces les plus émancipés en matière de réflexion, liées à des clichés et à des images que la science a pourtant réussi à évacuer de la sphère académique en les nommant. N'imputer l'échec des opérations de lecture des textes littéraires, notamment en ce qui concerne le repérage de la question existentielle, qu'au personnel de la critique littéraire, c'est nier l'existence de facteurs extra-académiques et extra-conceptuels très pesants et très visibles liés à la posture socio-historique. La critique littéraire continue à subir les réflexes installés par l'idéologie coloniale. La littérature maghrébine et les discours savants qui l'accompagnent sont restés colonisés. Pour nous expliquer l'état dans lequel évoluent les populations de l'ère pré-coloniale, Mostefa Lacheraf écrit :

« « L'Homme post-almohadien », pour parler comme Malek Bennabi, était déjà un homme carencé sur le plan culturel, malgré une certaine qualité de la vie, cohérente et en harmonie avec le temps. Mais l'Histoire allait déjà s'accélérer.

⁶²²WHITE, Kenneth, L'esprit nomade, p.48. In El Hadj Tahar Ali, *Encyclopédie de la poésie algérienne de langue française (1930-2008) Tome 1*, Alger, Dalimen, 2009, p.26.

⁶²³EL HADJ TAHAR, Ali, *Encyclopédie de la poésie algérienne de langue française (1930-2008) Tome 1*, Alger, Dalimen, 2009, p.26.

*Le repli sur soi, la défensive et le conservatisme ne feront alors que durcir la déculturation. »*⁶²⁴

Les critiques ont établi des préalables à l'explication des textes. Au plan philosophique, les critiques recourent à l'approche de Sainte-Beuve, en ce sens que l'auteur, du moins comme personnage ayant fondé un système philosophique, n'est pas évacué dans l'explication des textes. Cette méthode, qui agit par la biographie, est discréditée par les écoles de la critique littéraire, alors que beaucoup de travaux, liés à la littérature, évoquent la partie biographique de l'œuvre.

*« Notons ... les remarques très sages de Marcel Proust, qui dans son Contre Sainte-Beuve (ouvrage longtemps inédit) affirme que l'esprit créateur, au moment de la création artistique qui l'élève au dessus de la vie quotidienne, se détache absolument de la personne empirique dont le nom figure sur le livre édité: « Un livre est le produit d'un autre moi que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. »*⁶²⁵

L'évocation du contexte n'est pas écartée dans la lecture des textes littéraires, faisant de l'approche lansonienne le principe directeur de l'analyse. Dans ce sillage, les critiques recourent à l'Histoire, à la sociologie, à l'ethnologie et à l'anthropologie. L'emploi de ces disciplines dans l'analyse littéraire est une négation des creux signifiants que recèle l'œuvre littéraire. Pour être inscrit dans la sphère des discours médicalisés (la littérature est analysée selon des normes conceptuelles qui lui sont extérieures et qui ne sont appelés à aucune explication sur leur fonctionnement), la littérature devrait être prise en charge par des appareils conceptuels explicateurs. Le savoir que recèle toute œuvre littéraire est considéré comme essentiellement impur et mineur. Les sciences humaines font du texte littéraire le laboratoire où est examiné l'humain. Mais, il se trouve que, dans l'espace maghrébin, le savoir auquel accèdent les analystes ne répond pas à l'identité du sujet tel que défini par les différentes disciplines.

*« Le structuralisme a traversé l'ensemble des sciences humaines. La Nouvelle critique, en revanche, est spécifiquement orientée vers la littérature et s'est surtout définie par rapport aux études littéraires telles qu'elles étaient alors pratiquées en France. Ces dernières étaient dominées jusqu'aux années 1960 par l'"histoire littéraire", qui s'intéresse au contexte de la création des oeuvres mais ne considère pas les oeuvres "en elles-mêmes et pour elles-mêmes", suivant une formule structuraliste. »*⁶²⁶

⁶²⁴ LACHERFAF, Mostefa, « De la révolution agraire à la révolution sociale » (El Djeich, N°12, septembre 1972 In Culture algérienne dans les textes (textes choisis et présentés par J. Déjeu x) , Paris-Alger, Publisud-OPU, p. 13.

⁶²⁵ Bölcsezs Konzorcium, *Introduction aux méthodes des études littéraires*, Budapest, 2006, p.34.

⁶²⁶ MAINGUENEAU, Dominique, *Linguistique et littérature : le tournant décisif* (Vox Poetica) Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html>

L'auteur nous explique les deux tendances de la critique, il écrit :

« On a appelé "Nouvelle critique" l'ensemble des recherches qui prétendaient rompre avec cette histoire littéraire et considérer les œuvres de façon "immanente". Mais dans cette Nouvelle critique se trouvaient en fait mêlées deux approches très différentes :

- Les approches proprement "structurales", qui étaient nouvelles ; elles voyaient dans les œuvres la réalisation de codes arbitraires qui n'avaient de pouvoir de représentation du monde que sur le mode de l'illusion. Dès lors, le travail de l'analyste consistait à dégager les règles de ce code, à arracher la littérature à une idéologie de la représentation du "réel".

- Les approches qui se situaient dans le prolongement de tendances anciennes; bien antérieures au structuralisme. La psychocritique, la critique thématique, la critique sociologique de Lucien Goldmann... cherchaient la source du texte dans la conscience du créateur ou dans la conscience d'une classe sociale. On se trouvait ici aux antipodes des approches structurales, dans un type d'approche qui n'accordait pas de rôle privilégié à la linguistique. »⁶²⁷

Certes, les facteurs politiques ne sont pas capables d'expliquer l'évolution de la situation d'un espace géographique, notamment pour un chercheur opérant dans un espace scientifique délimité. Mais, le Maghreb n'a jamais été indépendant, et ce, malgré toutes les illusions que des scientifiques idéologisés avaient réussi à fabriquer comme lieux communs. Le Maghreb ne s'est jamais constitué en bloc civilisationnel autonome protégé par des appareils politiques érigés par un Etat dirigé par les populations locales ; cela ne peut se voir que si, bien sûr, l'on s'inscrit dans les grandes phases historiques constitutives de l'espace maghrébin. En proie à des invasions qui faisaient des populations locales des êtres sauvages, démunis de toute conscience politique ou humaine et qui ne sont éligibles à la civilisation que par la force qui viendrait de l'extérieur ; le Maghreb a évolué sans institutions capables de donner forme aux soucis et besoins informels abrités par le groupe social. A propos de l'image que se fabrique les Orientaux du Maghreb, l'on peut ce qui suit :

« ...pour les anciens habitants de l'Arabie, le mot « Ghouroub » signifie le coucher du soleil et en même temps l'Ouest ou l'Occident « Gharb ». Contrairement au « Ghouroub » et « Gharb » qui sont pour eux « l'Ailleurs », le « Chourouk » -lever du soleil – et le « Chark » -l'Orient, sont « L'ici ». »⁶²⁸

⁶²⁷ MAINGUENEAU Dominique, *Linguistique et littérature : le tournant décisif* (Vox Poetica) Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/maingueneau.html>

⁶²⁸ Mohamed Daoud, « Images et fantasmes dans le roman de langue arabe », *Insaniyat / إنسانيات*, 21 | 2003, 7-17.

L'on comprend que l'appellation Maghreb cachait l'identité de cet espace civilisationnel. Le Maghreb était l'appendice d'une aire culturelle qui se qualifiait de civilisée.

Victime de luttes géopolitiques (empires se disputant des espaces réduits à la géographie), le Maghreb n'a pu ni préserver son autonomie culturelle, ni constituer une identité capable d'être lue et traduite par un champ conceptuel complet. Les figures philosophiques et scientifiques du Maghreb n'étaient pas capables de reprendre les préoccupations des populations locales dans le langage que celles-ci employaient. Apulée et Augustin écrivaient en latin, Averroès et Ghazali en arabe ; les pouvoirs politiques d'alors s'étaient constitués contre les identités essentielles du groupe. Anti-humains, les empires ne manifestaient pas le désir de pactiser avec les groupes sociaux locaux. La centralisation de la décision politique rendait les tentatives des populations de s'émanciper toutes vaines. Les populations colonisées n'avaient pas de possibilité de s'incarner dans une œuvre artistique. La primauté de l'identité politique autonome sur l'identité symbolique ne laissait nulle marge aux explorateurs de l'intellect pour y repérer des savoirs.

« Aussi loin qu'on remonte le temps, le territoire qui constitue aujourd'hui l'Algérie a suscité des convoitises récurrentes de la part de ses voisins méditerranéens : les Egyptiens, les Grecs, les Phéniciens, les Romains, les Byzantins, les Arabes, les Espagnols, les Ottomans, les Français... [...] Dès l'Antiquité, il est apparu que ce qui sera l'Algérie constituait, de par sa géographie, une position stratégique pour le contrôle de la Méditerranée, que ce soit du point de vue militaire ou du point de vue économique. »⁶²⁹

Par delà ce qu'elle représente, l'œuvre littéraire semble être en mesure de donner sens à ce que l'écriture classait dans la sphère des idées secondaires.

Critiques, lecteurs et philosophes s'accordent pour dire que le texte est porteur de sens, c'est-à-dire que l'Eros est traductible en l'absence d'un logos, qui exige que la dialectique ne soit une marque de discours que par le recours à des termes et à une syntaxe porteurs et garants de l'organisation commune des savoirs. Mais, beaucoup de ces critiques se refusent à toute insertion des faits extratextuels dans l'analyse du texte littéraire. Capable de nous donner accès à la connaissance, le texte littéraire devient un univers où les constructions intellectuelles se suffisent à elles-mêmes.

« En théorie du moins, les Formalistes séparent l'étude de l'œuvre de celle de sa production ou de sa réception, et ils reprochent constamment à leurs prédécesseurs de s'occuper de ce qui n'est que circonstances ou, justement,

⁶²⁹ GOUMEZIANE, Smaïl, *Algérie L'Histoire en héritage*, Alger, EDIF 2000, 2011, p. 45.

*impressions. Une théorie de la lecture ne peut s'introduire qu'en contrebande dans la doctrine formaliste. »*⁶³⁰

Les critiques ne sont pas des agents porteurs de sens autonomes, d'autant plus qu'ils sont appelés à se référer à des centres conceptuels extérieurs à l'institution dans laquelle ils exercent. Les croisements issus de compositions et de fusions entre les différents champs disciplinaires sont inscrits dans un ordre socio-historique tourné, dans bien des cas, à un compagnonnage de la linguistique à la psychanalyse.

*« Plus de quarante ans avant le structuralisme français, les formalistes russes – deux groupes de linguistes et de poéticiens formés en 1915 et 1916 –, puis les membres du Cercle linguistique de Prague (1926-1939) – Roman Jakobson fut la cheville ouvrière de tous ces cénacles – avaient entrepris l'étude systématique de la littérature. Un article de 1917 de Viktor B. Chklovski, « L'Art comme procédé », leur servait de manifeste. Sous l'influence du futurisme et contre la poésie symboliste, le formalisme proclame l'autonomie de l'œuvre littéraire et de la science de la littérature. Il s'agit, en mettant l'accent sur la littérature comme ensemble de procédés formels, de fonder son étude scientifique en niant sa dimension représentative ou expressive, en dénonçant l'humanisme lié à la croyance en l'unité essentielle du texte et de sa signification. Ce sont les formalistes qui ont substitué, comme objet de la critique, la littérarité à la littérature, c'est-à-dire ce qui fait qu'un texte est un texte littéraire, ou encore le système de procédés formels qui rend la littérature possible. »*⁶³¹

La pensée contemporaine est marquée par le rejet de l'humanisme tel que prôné par les philosophies issues des Lumières. Lequel mouvement, c'est-à-dire l'humanisme, est considéré comme n'ayant pas été un rempart contre la montée des extrémismes (qui ont débouché sur des guerres atroces), dont le point visible fut la seconde guerre mondiale. D'autre part, l'inclusion de la psychanalyse dans le champ des connaissances a permis à la littérature de recentrer ses préoccupations. Très ancrée dans l'espace social et usant d'un discours savant, la littérature ne peut dépasser le cadre socio-historique qui donne forme aux idées exprimées par ce discours. Celui-ci garantit une absolution vis-à-vis des accusations dont la littérature pourrait faire l'objet. La littérature oscille entre un hermétisme indépassable (textuel) et une nudité banale (liée au sens). C'est dans ce contexte que la littérature du XX^e siècle a vu le jour. L'émergence de la littérature de l'absurde est une sorte de préoccupation illégitime, car exprimée par un personnel mu par la passion. Par ailleurs, cette préoccupation porte sur des questions liées à la Raison. Plutôt aux modes de raisonnement. L'absurde n'est pas une question philosophique, c'est juste

⁶³⁰TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984, p. 32.

⁶³¹COMPAGNON, Antoine, « La critique littéraire », *Encyclopédie Universalis*, 2010.

une construction à logique fallacieuse. L'idée qui consiste à réduire la misère humaine à l'angoisse incarnée par l'absurde est un dérapage que la philosophie institutionnelle n'a pas réussi à rattraper. Certes, la condition humaine n'est pas à insérer dans des déterminismes socio-historiques, mais l'homme et sa misère sont des images construites et qui ne peuvent se départir de l'image et du capital sémantico-symbolique qui les fondent.

« En quelques années, d'esthétique, d'intellectuel, de ludique, l'enjeu du débat nihiliste est devenu vital. L'horreur de la guerre de 1914-1918, cette folie collective et durable, semble avoir agi sur cette génération, mutatis mutandis, comme la folie sur Nietzsche⁶³², et remis en question le sens même de la Vie... »⁶³³

1-2- Être dit par l'Autre

La littérature contemporaine, parallèle de la philosophie psychanalytique et phénoménologique, tente de définir l'être en dehors de tous les sens établis, considérant que ces sens ne sont construits que par le recours à des logiques archaïques décrétées justes par des conditions historiques. L'Homme n'est pas une fusion d'un corps et d'une dynamique qui donne sens à la matérialité symbolique par l'engagement de la Raison. Des notions issues de la quête de la nature de l'appareil psychique ont été au centre des questions posées par la littérature contemporaine. L'on peut lire :

« La question du sujet fait, la première, retour dans le récit. Dès la seconde moitié des années 1970, des écrivains reconnus pour leurs pratiques formalistes recherchent les modalités d'une écriture de soi qui ne sacrifie pas aux travers reconnus de l'autobiographie.[...] La psychanalyse a ruiné le projet d'une autobiographie lucide : comment prétendre accéder à son inconscient ? comment franchir la césure du refoulement ? Or c'est aux premiers âges que se façonne la personnalité, dans le contact avec les parents, les ascendants. Dès

⁶³² Je reproduis la référence telle que trouvée dans le texte original : « En 1886, dans la préface à la 2^{ème} édition du *Gai savoir* Nietzsche constatait : « Quelle que soit la manière dont nous traitons cette douleur, [...] c'est un autre homme qui revient de ces longs et dangereux exercices d'empire sur soi-même, il en rapporte quelque *points d'interrogation supplémentaires* et avant tout, la volonté d'*interroger* dorénavant sur plus de choses, avec plus de profondeur, de rigueur, de dureté [...]. C'est en fait de la confiance qu'il a eue dans la vie. *La vie elle-même est devenue un problème* ». Mais il ne devient pas pour autant misanthrope. Car l'attrait de ce qui est problème, *l'ivresse de l'X*, sont trop grands chez cet homme spiritualisé pour que les joies n'engloutissent pas comme une flamme claire toutes les misères des problèmes [...], toutes les jalousies mêmes de cet *amant*. Il connaît un bonheur nouveau... » Double mouvement qui inspire le *Manifeste Dada de 1918*. »

⁶³³ **Anne-Marie Amiot**, « Georges Ribemont-Dessaignes : du nihilisme Dada au dithyrambe dionysiaque », *Noesis* [En ligne], 7 | 2004, mis en ligne le 15 mai 2005, consulté le 03 février 2014. URL : <http://noesis.revues.org/33>

*lors, faute de pouvoir véritablement explorer une intériorité inconnaissable, l'écrivain interroge son antériorité. »*⁶³⁴

L'Histoire des arts nous renseigne amplement sur les significations que peut prendre un fragment (dessin, poème, texte, image, etc.) dans la continuité savante propre au discours humain. Pour réductrice qu'elle puisse paraître, l'idée qui fait de l'œuvre d'art le reflet de son producteur me semble être d'une justesse cruelle.

*« L'œuvre littéraire ne se contente pas d'être le reflet des événements de son temps, elle joue parfois un rôle actif. Elle participe au paysage idéologique d'une époque en légitimant l'action des politiques et en modifiant l'esprit par son « effet de croyance »*⁶³⁵. *Le roman, dans bien des cas, ne se contente pas de rendre des faits. Il peut même jouer un rôle essentiel dans la mobilisation des esprits. Il constitue la vision d'un moment. »*⁶³⁶

L'art n'est pas le miroir de la société, ni du réel. L'art est un mot générique qui, pour se donner une légitimité de citation, a exigé de l'énonciateur un autre mot générique, à savoir la société savante.

*« L'œuvre d'art authentique, c'est celle qui est reconnue comme telle, et qui mérite à son créateur d'être reconnu comme artiste. Reconnus, l'un et l'autre, par l'opinion générale, elle-même orientée par le jugement de ceux qu'Aristote appelait les experts, que la sociologie contemporaine désigne, dans le champ culturel, comme instance légitime de légitimation (P. Bourdieu). Il faudra du temps pour que ce jugement soit contesté en dehors même du champ culturel, et autrement que dans les disputes académiques auxquelles se complaisent les instances légitimantes. »*⁶³⁷

Certes, la société savante peut basculer dans une pure spéculation, cela peut n'être que de la théorie superficielle (elle engage le réfléchir dans des normes principielles), mais l'on peut dire que le produit reflète une certaine idée de l'humain. Il y a deux contraintes qui pèsent sur la production artistique : l'idéologie (archaïsante) et l'intériorité (autodestructrice). Toute œuvre, du moins dans ses tentatives d'autonomie, est sabotée par le concours de ces deux facteurs. Pour comprendre ce qui fait d'un fait un fait historique, nous pourrions lire ce qui suit :

« La matérialité de l'instant et du lieu est celle de la lettre, qu'elle soit écrite ou dite. Le texte répond aux pulsions d'une voix exogène à celui qui écrit, et se

⁶³⁴ VIART, Dominique, « Le roman français contemporain », Encyclopédie Universalis, 2010 (format numérique)

⁶³⁵ BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, 1992, p. 60
In AZZA BEKKAT Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006, p. 62.

⁶³⁶ AZZA BEKKAT Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006, p. 62.

⁶³⁷ Dufrenne Mikel, « Œuvre d'art », Encyclopédie Universalis, 2010 (format numérique).

*soumet à son ordre. [...] Le récit attire de fait l'attention du lecteur vigilant sur un point essentiel : le texte est un risque. »*⁶³⁸

Les critiques littéraires, notamment ceux qui se réfèrent à des écoles idéologiquement impures, fônt dans la finalisation d'un édifice sémantique établi et clos d'avance. Le recours à l'exploration de savoirs relevant de domaines autres que ceux qui travaillent sur le texte littéraire reprend à la littérature toute l'autonomie qu'elle réclamait et à laquelle elle a pu accéder. Toutefois des savoirs modulés à la textualité peuvent être relevés d'un texte littéraire.

*« Dans la poétique qu'il esquisse dans *Le temps retrouvé*, le narrateur proustien compare l'artiste, notamment l'écrivain, avec le scientifique. Cette comparaison se situe dans le contexte d'une réflexion portant sur l'autonomie esthétique de l'art. Le narrateur fait mention de Maurice Barrès pour qui la tâche de l'artiste est de servir la gloire de la patrie. Or cette tâche, dit le narrateur, l'artiste ne peut la remplir qu'à condition d'être artiste, « c'est-à-dire qu'à condition, au moment où il étudie ces lois, institue ces expériences et fait ces découvertes, aussi délicates que celles de la science, de ne pas penser à autre chose – fût-ce à la patrie – qu'à la vérité qui est devant lui » (IV, p. 467)^[8]⁶³⁹. Le narrateur met donc sur le même plan la sphère de l'art et la sphère de la science : l'artiste, tout comme le scientifique, doit se soumettre à la loi de la vérité, en faisant abstraction de tout autre intérêt. »*⁶⁴⁰

Devenue la problématique principale de la littérature, la question existentielle n'est pas clairement définie. La littérature est l'espace le plus apte à traduire, par delà les constructions métaphoriques et idéologiques par lesquelles elle procède, les préoccupations de l'Homme. D'abord, c'est un espace ouvert (il est angoissant de fait). Ensuite, la l'acte littéraire incarne la scène créatrice (la liberté est, selon la philosophie existentialiste, essentielle à la souffrance). Enfin, c'est un discours qui est capable de s'autodétruire, en acceptant de ne pas sortir le lecteur de ses mécanismes de fonctionnement subjectif. Maurice Blanchot écrit, à propos de l'œuvre littéraire, ce qui suit :

⁶³⁸ Maxime Decout, « Maurice Blanchot : une phénoménologie du récit », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 20 juillet 2012, consulté le 17 février 2014. URL : <http://narratologie.revues.org/6572>

⁶³⁹ Je reproduis la référence comme elle apparaît dans le texte consulté : « Les indications de pages entre parenthèses renvoient à l'édition suivante : Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Jean-Yves Tadié (éd.), 4 vol., Paris, Gallimard (Pléiade), 1987–89. In KLINKERT Thomas, « Fiction et savoir. La dimension épistémologique du texte littéraire au XX^e siècle (Marcel Proust), Volume 10 - Printemps 2012. Fictions du savoir. Savoirs de la fiction. ».

⁶⁴⁰ KLINKERT Thomas, « Fiction et savoir. La dimension épistémologique du texte littéraire au XX^e siècle (Marcel Proust) », *Revue épistémocritique*, Volume 10 - Printemps 2012. Fictions du savoir. Savoirs de la fiction. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.epistemocritique.org/spip.php?article258>

«L'œuvre est solitaire : cela ne signifie pas qu'elle reste incommunicable, que le lecteur lui manque. Mais qui la lit entre dans cette affirmation de la solitude de l'œuvre, comme celui qui l'écrit appartient au risque de cette solitude. »⁶⁴¹

La question existentielle n'a pas cessé de revenir dans les œuvres littéraires, notamment dans les temps modernes. Les courants littéraires des siècles passés inséraient cette question dans le registre pathétique. C'est ainsi que l'on a créé toutes sortes d'images. La création artistique et le poète sont des images fabriquées par le discours social. Aujourd'hui, les médias participent à cette mystification. Par exemple, dans la littérature romantique, le poète était, d'après les images qui revenaient dans les ouvrages historiques, livré aux caprices et aux émotions. Mais, la critique moderne, se faisant aider d'outils médico-matériels, a tenté de reprendre la démarche critique en s'interrogeant sur la personnalité du poète.

«Les poètes se réclamant d'une certaine impersonnalité en réaction au subjectivisme romantique n'ont pas manqué depuis le XIX^e siècle, et leurs positions politico-esthétiques autant que leurs choix formels ont été fort divers¹⁰. »⁶⁴²

L'émergence de la psychanalyse et de la phénoménologie n'a pas été sans impact sur l'espace conceptuel. Si la psychanalyse a relégué la condition humaine à un rang inférieur, elle a néanmoins donné forme à une notion très ancrée dans la tradition philosophique occidentale, c'est-à-dire le sujet. L'unité du sujet n'est garantie que par l'angoisse (existentielle) essentielle au fonctionnement de tout appareil psychologique. Il y a deux limites pour cette unité : la mort et la folie. C'est par l'analyse de la folie que la critique littéraire, branchée à la psychanalyse et à la linguistique, a rendu la question existentielle purifiée et épurée de toutes les constructions socio-historiques, devenues dépassables. Cette œuvre s'est amorcée grâce aux travaux de Husserl et de Heidegger. L'on peut lire, à propos de l'existentialisme, ce qui suit :

«Durant les décennies 1930-1950, l'existentialisme semble désigner un climat de pensée, un courant littéraire venu de l'Europe du Nord, voire des pays slaves et germaniques. Un des traits majeurs en serait la perception du sens de l'absurde s'ajoutant à celle du sentiment tragique de la vie. L'expérience d'une humanité livrée aux violences meurtrières, aux monstruosité d'une guerre

⁶⁴¹BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Folio, col Folio essais, 1988, p.15.

⁶⁴² Je reproduis la référence comme elle a été insérée dans le texte consulté. « Pour ne citer qu'un exemple, l'impersonnalité du Parnasse et celle de Mallarmé ou Rimbaud, si elles ont des racines communes, relèvent de projets fort différents et donnent naissance à des œuvres très dissemblables. In Michèle Monte, « Poésie et effacement énonciatif », *Semen* [En ligne], 24 | 2007, mis en ligne le 25 janvier 2008, consulté le 17 février 2014. URL : <http://semen.revues.org/6113>

⁶⁴³ Michèle Monte, « Poésie et effacement énonciatif », *Semen* [En ligne], 24 | 2007, mis en ligne le 25 janvier 2008, consulté le 17 février 2014. URL : <http://semen.revues.org/6113>

particulièrement barbare aurait exigé des artistes, des écrivains et des philosophes de nouveaux accents, capables de remettre en question l'exercice d'une liberté encore à conquérir. " L'existentialisme est plus qu'une philosophie à la mode [...], il tient dans son essence la plus générale à la structure et à l'angoisse du monde moderne.⁶⁴⁴ Des œuvres littéraires, politiques et philosophiques d'orientations les plus variées furent dès lors taxées d'existentialisme, ce qui, dans le grand public, pouvait d'ailleurs qualifier autant un mode de vie qu'un style littéraire. »⁶⁴⁵

La phénoménologie, qui s'intéresse à la conscience, opère dans les sciences humaines, parfois auprès des critiques littéraires. La philosophie s'interroge sur l'apparaître (hégémonique), et tente, du coup, de donner sens à la vie intérieure en introduisant de nouveaux concepts dans les champs scientifiques, comme celui d'intériorité. La rupture épistémologique à laquelle a procédé la phénoménologie et qu'elle n'a pas proclamée a été féconde, dès lors que le concept s'est complètement coupé des représentations qui le rendaient caduc et inopérant. Il a repris l'option critique, propre à tout travail de réflexion.

« L'intériorité, qualité ou caractère de ce qui est intérieur, désigne dans la langue philosophique, ce dedans de l'homme que chacun appréhende ou croit appréhender immédiatement en lui-même et qui, se distinguant de l'univers visible et du monde de corps auquel appartient le corps humain, se présente comme une expérience, ou pour ne pas trancher sur le fond, comme une quasi expérience de subjectivité. »⁶⁴⁶

L'on peut parler du rapport de la littérature à la phénoménologie en ces termes :

« Si l'on se reporte aux travaux de Ricœur sur le récit de fiction, il apparaît clairement que dans l'horizon de son herméneutique l'œuvre littéraire est une dynamique globale de sens qui conduit de l'auteur à la configuration de l'œuvre proprement dite, puis finalement au lecteur qui achève la création. Plusieurs choses sont impliquées dans cette approche, dont certaines correspondent à une prise de distance par rapport à la phénoménologie de la littérature telle que la pratique Ingarden et telle que nous essayons de l'esquisser à sa suite. »⁶⁴⁷

⁶⁴⁴ Je reproduis la référence telle qu'incluse dans le texte : E. Levinas (1947), *Les imprévus de l'histoire*, Montpellier, Fata Morgana, 1994, p. 120. In Colette Jacques, « L'existentialisme n'est pas une doctrine », *L'existentialisme*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2007, 128 pages
URL : www.cairn.info/l-existentialisme--9782130562085-page-5.htm

⁶⁴⁵ Colette Jacques, « L'existentialisme n'est pas une doctrine », *L'existentialisme*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 2007, 128 pages
URL : www.cairn.info/l-existentialisme--9782130562085-page-5.htm

⁶⁴⁶ BORNE Etienne, « Intériorité », Encyclopédie Universalis, 2010, format numérique.

⁶⁴⁷ FLAJOLIET, Alain, *Esquisse d'une phénoménologie de l'œuvre littéraire*, Sens Public (revue web), 14 janvier 2008. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.sens-public.org/spip.php?article501#sdfootnote2anc>

La littérature contemporaine a réussi à connecter la littérature à la réflexion sur soi, lequel s'est débarrassé des attributs élogieux offerts par la littérature. En mettant au centre de ses préoccupations, par l'usage d'un regard critique, la Raison, la littérature a choisi la voie réfractaire, en ce sens qu'elle a refusé d'être le carrefour de raisonnements issus de la posture littéraire bourgeoise. Elle critique les schèmes conceptuels, en faisant des percées dans l'espace des savoirs et des constructions intellectuelles. On peut lire, à propos de Gide, qui fut l'un des pionniers de la littérature contemporaine, ce qui suit :

« Ce qui rend intéressante et significative l'expérience littéraire des Faux-Monnayeurs, c'est que, comme Edouard, Gide « abrite sous son crâne deux exigences inconciliables ». Il veut, en un seul roman, embrasser la complexité du réel et soumettre un tel ensemble, a priori luxuriant et diffus, à une ordonnance toute classique. Il a la passion du fait divers, mais il veut écrire un roman à idées. Il veut partir à la fois du monde et de soi-même. [...] Il écrit pour peindre la vie, noter ce que le réel lui enseigne, mais il écrit surtout pour donner de lui, sur les registres les plus divers, l'image la plus complète. »⁶⁴⁸

C'est le magma conceptuel des années soixante qui expliquait (plutôt tentait d'expliquer) le lien de l'écriture, et de façon générale la création artistique à la conscience et à la vie intérieure. Blanchot a théorisé et réalisé, dans une posture quelque peu énigmatique, ce que les poètes disaient d'eux-mêmes. Le travail de Maurice Blanchot n'était pas une dérive vers l'autobiographisme, mais c'était une analyse du rapport du créateur à l'instance créatrice qui lui était pourtant propre. Ecrire est l'agent de l'Histoire, alors que l'écrire est la marque d'une divinité hégémonique et néanmoins inconnue.

« Maurice Blanchot a manifestement beaucoup plus compté comme théoricien que comme romancier, et ce alors même que sa poétique, dès Thomas l'Obscur en 1932, s'affiche comme essentiellement novatrice. L'écrivain n'a cessé de pousser dans ses implications les plus ultimes les nouvelles versions et subversions qu'il faisait subir au récit, et dont le point d'aboutissement semble être L'Attente et l'oubli. [...] Son écriture met en scène une sorte de déconstruction des couples notionnels binaires de la pensée traditionnelle, ouvrant à des logiques paradoxales loin des catégories usuelles. »⁶⁴⁹

Le concept de l'écrire vient surgir de l'espace conceptuel. Alors que l'écriture est la matérialité immédiate de la spéculation intellectuelle, l'écrire est, comme sa force graphique vient de le dire, une nouvelle forme grammaticale, qui vient compléter l'espace

⁶⁴⁸ RAIMOND, Michel, *Le roman depuis la révolution*, Paris, Armand Colin, 1981, p. 173.

⁶⁴⁹ Maxime Decout, « Maurice Blanchot : une phénoménologie du récit », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 20 juillet 2012, consulté le 22 février 2014. URL : <http://narratologie.revues.org/6572>

conceptuel que les gestes et les instincts archivants du personnel ont rendu caduc et sans impact sur les besoins émis par les sciences relatives à l'acte créatif.

*« L'écriture est une chose et le savoir en est une autre. L'écriture est la photographie du savoir, mais elle n'est pas le savoir lui-même. Le savoir est une lumière qui est en l'homme. Il est l'héritage de tout ce que les ancêtres ont pu connaître et qu'ils nous ont transmis en germe, tout comme le baobab est contenu en puissance dans sa graine. »*⁶⁵⁰

Le mérite de la littérature contemporaine, c'est qu'elle a cessé d'être une expression passionnelle pure, en ce sens qu'elle a commencé à réfléchir sur les éléments fondateurs et intérieurs du réfléchir. Elle n'est pas néanmoins de la philosophie, car, dans les textes et par les travaux réalisés par la critique, elle ne véhicule aucun savoir définitif.

*« Une réflexion sur l'usage et sur le pouvoir de la littérature est urgente à mener : « Ma confiance dans l'avenir de la littérature, avançait Italo Calvino dans ses Leçons américaines. Aide-mémoire pour le prochain millénaire, rédigées peu avant sa mort en 1985, repose sur le savoir qu'il y a des choses que seule la littérature peut nous donner, par des moyens qui lui sont propres. »*⁶⁵¹

Connu comme l'exclusivité de la philosophie et des sciences dotées de discours cohérents, le savoir se trouve au centre d'offensives critiques menées par des êtres considérés comme les fondateurs d'un ordre linguistique qui n'ont pas l'ambition de se conventionner avec les besoins dits utilitaires de la langue. Le savoir n'est pas une fin, il devient le fond de critiques émises sur le statut fétichisé qui lui est accordé, avec le concours de doctrines philosophiques et de constructions symboliques. Dans la préface écrite par Jean-René Ladmiral à l'ouvrage de Jürgen Habermas, *La technique et la science comme « idéologie »*, la technique semble être critiquée aussi bien par la droite que par la gauche. L'on lit :

« Face à cette prolifération de la technique qui accroît non seulement son extension mais aussi son emprise, deux réactions sont possibles. On aura une réaction « de gauche », une interprétation libérale de la technique, et une réaction « de droite », une interprétation conservatrice de la technique : chacune donnant au prolongement futurologique qu'il semble possible d'extrapoler à partir de cette technique en pleine expansion les colorations d'un

⁶⁵⁰ Ahmadou Hampaté Ba, Amkoullel, l'enfant peul In AZZA BEKKAT Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006, p. 259.

⁶⁵¹ COMPAGNON, Antoine, *Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie*. Leçon inaugurale au Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon/>

*rêve (ou d'un cauchemar) différent. Les uns nous proposeront une utopie optimiste et les autres une utopie pessimiste. »*⁶⁵²

En dépit des liens qu'il a noués avec la modernité, le savoir (construit à l'aide de la mobilisation du logos) n'a pas été exempt de reproches émanant de l'institution (historique) dont il est né.

La littérature a accompagné et accompagne les voix critiques.

La science coloniale n'a pas eu à se défaire de ses réflexes, lesquels servent les agents scientifiques dans l'examen de l'espace des colonisés. Cette posture met ceux-ci dans le confort d'être dits par l'Autre. Se dire par la littérature est un désir fortement ressenti par les colonisés (Algériens, dans notre cas), mais les fusions linguistiques rendraient le dire responsable d'une rencontre où le Verbe ferait l'affaire des rebelles contre l'autoritarisme des historiens. Qu'a pu, dans ses diverses orientations, confirmées ou négligées, dire de l'homme, cette littérature dont on dit orgueilleusement qu'elle a dévoilé l'homme maghrébin, en réponse, gauche, à ceux qui lui pourtant confèrent le rôle ethnographique ?

2- Les transpositions de l'idéologie sur la littérature

Les nombreux travaux réalisés sur la littérature maghrébine ne reprenaient pas les termes utilisés par la critique moderne. Intéressée par l'individu maghrébin comme unité porteuse de sens tenu pour être le propre d'un champ disciplinaire, la critique n'interroge pas selon les termes que lui octroie la philosophie d'alors. Elle parlait, en termes presque condescendants, d'une littérature qui est née dans un espace occupé par des barbares. Les espaces colonisés étaient éligibles à la civilisation, mais cette élection devrait passer, d'après les méthodes employées par l'idéologie coloniale, par le recours à la violence et par le déni de toute composante humaine à l'individu maghrébin.

*« L' « autre » de l'Occident est bien le Tiers-Monde. Il est parfois sa mauvaise conscience. [...] Si l'acquisition de la culture occidentale, sa parfaite maîtrise n'ont pratiquement jamais permis l'intégration totale de cette société, beaucoup de cas l'illustrent-ils mieux que Jean et Marguerite-Taos Amrouche, eux qui en avaient même la religion ? »*⁶⁵³

Les écrits des militaires français, revenant sur les atrocités commises contre les populations locales, nous renseignent amplement sur le regard que portaient les civilisés sur les indigènes. Ce regard restait indépassable, affectant et altérant la structure psychique du civilisé, et fit irruption dans les espaces de réflexion, les sciences humaines incluses.

⁶⁵² HABERMAS, Jürgen, *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1973, p. XIV.

⁶⁵³ BOUZAR, Wadi, *La mouvance et la pause Regards sur la société algérienne*, Alger, SNED, 1983, p. 109.

« Mais parlons des colonisés. Je vois bien ce que la colonisation a détruit. [...] Je vois moins bien ce qu'elle a apporté. Sécurité ? Culture ? Juridisme ? En attendant, je regarde et je vois, partout où il y a face à face, colonisateurs et colonisés, la force, la brutalité, la cruauté, le sadisme, le heurt et, en parodie de la formation culturelle, la fabrication hâtive de quelques milliers de fonctionnaires subalternes, de boys, d'artisans, d'employés de commerce et d'interprètes nécessaires à la bonne marche des affaires. [...] Entre colonisateur et colonisé, il n'y a de place que pour la corvée, l'intimidation, la pression, la police, l'impôt, le vol, le viol, les cultures obligatoires, le mépris, la méfiance, la morgue, la suffisance, la muflerie, des élites décérébrées, des masses avilies. »⁶⁵⁴

Le colonialisme a réduit le champ d'action du réfléchir au seul domaine de l'ethnologie. L'eurocentrisme, la doctrine ultra-coloniale qui prenait tous les espaces colonisés pour des laboratoires où le degré de modernité était pris, est en lui-même une atteinte à l'universalité. Certes, les écrits des auteurs maghrébins recèlent des savoirs relatifs à la culture locale, mais ces écrits peuvent nous renseigner sur l'humain et sur l'être (entités savantes restées sous l'autorité de la philosophie occidentale).

« Proposer une critique de l'eurocentrisme n'est donc pas synonyme de «faire le procès de la culture occidentale», mais débusquer les limites atteintes par cette culture pour comprendre les raisons de son universalisme tronqué. C'est donc proposer une critique de l'idéologie du capitalisme, inséparable de sa dimension occidentale produite par l'histoire. C'est en même temps critiquer tout autant les impasses de l'«eurocentrisme inversé» des culturalismes du tiers monde. »⁶⁵⁵

Les écrits critiques relatifs à la littérature maghrébine, réalisés souvent par des agents restés sous l'emprise de l'idéologie coloniale, ne reprennent que des clichés colportés par des consciences déterminées à ne rien trouver de civilisé et à agir sur l'individu colonisé comme agit la machine dite de conscientisation. Le colonialisme préférait le règlement musclé des conflits au compromis engageant toutes les parties. Si l'on reconvoque l'Histoire, nous comprendrons que les assimilationnistes n'ont pas cessé de lutter pour porter la nationalité française et de demander de jouir des mêmes droits que ceux accordés aux Européens. Ferhat Abbas illustre ce désir que les deux communautés, européenne et musulmane, vivent en communion.

« Je ne suis ni fanatique, ni rétrograde, ni intégriste. Je suis pour un islam ouvert à la science, à la technique moderne, ouvert sur le monde extérieur, sur

⁶⁵⁴ CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Dakar, Présence africaine, 1955, p. 9.

⁶⁵⁵ SAMIR, Amine, *Critique d'une idéologie*, Paris, Economica, 1988, p.8.

les autres civilisations et les autres croyances. Un islam dont les premières vertus sont la générosité du cœur et la tolérance. »⁶⁵⁶, écrit Ferhat Abbas.

2-1- Le désir d'intellectualisation

Après qu'elle ait été confisquée par les idéologues du colonialisme, la littérature algérienne (et maghrébine de façon générale) continuait à n'intéresser que les chercheurs inscrits dans les démarches didactiques et explicatives de ces disciplines. C'est-à-dire que le texte sert à repérer des savoirs coupés de la sphère académique qui s'était ouverte en Europe. Nous continuons à nier l'individualité et à valoriser la collectivité, comprise, en ce XX^e siècle, sous le syntagme groupe social. Alors que la littérature est devenue un laboratoire où sont explorées les structures psychiques (ou simplement les structures) de l'humain, la critique en charge de la littérature maghrébine reste obsédée par l'établissement des rapports entre la littérature et la société, en ce sens que l'évocation dans les travaux de certaines disciplines devient incontournable. Du coup, nous nous interdisons toute exploration de l'intériorité et tout recours à l'espace institutionnel académique d'alors.

*« Des écrivains plus jeunes que Kateb ou Dib, peut-être plus rompus à la théorie, savent quant à eux jouer de manière parfois subtile avec le discours psychanalytique dont leur texte, de toute manière, est si proche. Ils le font tantôt pour augmenter l'efficacité sociale ou sacrilège de leur écriture. Mais ils le font aussi pour jouer avec ce discours comme avec l'un des tics (ou même l'un des exotismes¹⁵) d'une modernité occidentale dont ils sont autant les lecteurs amusés qu'ils ne le sont de leur Société dite "d'origine". »*⁶⁵⁷

L'espace académique de l'ère post-coloniale n'a pas pu s'autonomiser et constituer son objet d'étude selon les normes éthiques et pratiques retenues dans les différentes écoles et universités. Coupé de toute référence civilisationnelle et culturelle, la sphère maghrébine était face à un choc de cultures qui se déroulait pourtant en son sein. C'est la raison de l'échec de l'implantation des sciences humaines dans l'espace académique. Fortement imprégné par le modèle religieux qu'il a inséré dans la dynamique nationaliste, le pouvoir politique ne voulait pas des sciences qui prendraient en charge les structures mentales et les préoccupations de l'espace social. En clair, les sciences humaines étaient la

⁶⁵⁶ ABBAS, Ferhat, *L'indépendance confisquée 1962-1978*, Alger, Alger livres éditions et Abdelhalim Abbas, 2011, p.27.

⁶⁵⁷ BONN, Charles, *Psychanalyse et texte littéraire au Maghreb, Apport de la psychopathologie maghrébine. Psychiatrie. Littérature. Psychanalyse*. Actes du Congrès des 5, 6 et 7 avril 1990. Publications du Centre de recherches en psychopathologie de l'Université Paris-XIII, 1991, 316 p. Centre de recherches en psychopathologie de l'Université Paris-XIII, 1991, p. 21-22.

cible à la fois de l'autorité cléricale et de l'autorité dite politique. Celui-ci était allergique à toute autonomie, manifestée par les divers acteurs.

« En ce qui concerne les sciences sociales, le problème est complexe et est lié au facteur politique mais aussi au facteur culturel. [...] Les sciences sociales ne se sont pas développées en Algérie malgré la création de nombreuses universités et l'accroissement du nombre des enseignants et des étudiants depuis l'indépendance... »⁶⁵⁸

Le conflit des langues a aggravé la situation, l'espace devenu divisé en deux blocs : les francophones, considérés comme le prolongement de la colonisation et les porteurs d'une modernité contestée, mal vue, voire stigmatisée ; les arabophones, positionnés comme les garants d'un ordre, incontestablement moral, et contre la modernité, telle que présentée par les idéologies ambiantes, et démunis d'outils de conceptualisation. Dans le passage suivant, l'universitaire algérienne K. Taleb Ibrahimy nous explique comment la langue française s'est introduite dans les colonies, elle écrit alors :

« Le français, langue imposée au peuple algérien par le feu et le sang, a constitué un des éléments fondamentaux utilisés par le pouvoir colonial pour parfaire son emprise sur le pays conquis et accélérer l'entreprise de déstructuration, de dépersonnalisation et d'acculturation d'un territoire devenu partie intégrante de la « mère patrie », la France. »⁶⁵⁹

Addi Lahouari, sociologue algérien, nous explique, dans le passage que nous allons citer, les prolongements du clivage linguistique qui remontait à l'ère coloniale, il écrit :

« Ces deux fractions de l'élite, traversant le mouvement national sous la colonisation et présentes dans l'État à l'Indépendance, ont toujours coexisté, liées par des compromis où les arrière-pensées chez les uns et les autres n'étaient pas absentes. Mais, paradoxalement, alors que l'Indépendance était censée les rapprocher et les fondre dans une nouvelle élite, elles les a encore plus éloignées et même dressées l'une contre l'autre. »^{660,661}

La philosophie occidentale a entrepris une recherche sur la condition humaine, en usant d'une posture critique n'épargnant pas à la religion le regard critique, considéré auparavant comme relevant de l'interdit. Le siècle des Lumières n'a pas hésité à mettre la question humaine au centre de la réflexion. Il en est résulté l'affranchissement de l'Homme

⁶⁵⁸ ADDI, Lahouari, [Algérie] *Chroniques d'une expérience postcoloniale de modernisation*, Alger, Barzakh, 2011, p. 179

⁶⁵⁹ Khaoula Taleb Ibrahimy, « L'Algérie : coexistence et concurrence des langues », *L'Année du Maghreb* [En ligne], I | 2004, mis en ligne le 08 juillet 2010, consulté le 25 février 2014. URL : <http://anneemaghreb.revues.org/305> ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.305

⁶⁶⁰ Je reproduis la référence telle que retrouvée dans le texte initial : « Le bilinguisme aurait pu dépasser ce clivage mais il a été écarté dès l'Indépendance au niveau des options officielles. »

⁶⁶¹ ADDI, Lahouari, L'intellectuel algérien et la crise de l'Etat indépendant, In P. Fritsch, *Implications et engagement en hommage à Philippe Lucas*, PUL, 2000. Le texte est consultable au lien suivant : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00397913/document>

des pesanteurs idéologiques propres à la religion. L'humanisme commençait à germer, et l'analyse de l'Homme, à partir de la lecture du politique et de l'anthropologique, devient la centralité des travaux. Ces progrès ont été traduits en termes pratiques par la confection de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Ce sont les conditions socio-historiques qui ont été reprises comme le spectre par lequel l'Homme peut se percevoir. Rousseau évoquait l'éducation et le contrat social, alors que Kant mettait l'accent, entre autres, sur la liberté et sur l'éthique. Cette phase a vu son apogée dans la Révolution française.

« Quand j'accorderais tout ce que j'ai refusé jusqu'ici, les fauteurs du despotisme n'en seraient pas plus avancés. Il y aura toujours une grande différence entre soumettre une multitude et régir une société. Que des hommes épars soient successivement asservis à un seul, en quelque nombre qu'ils puissent être, je ne vois là qu'un maître et des esclaves, je n'y vois point un peuple et son chef ; c'est si l'on veut une agrégation, mais non pas une association... »⁶⁶²

L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Si l'humanisme définit un mouvement de libération de l'homme par la redécouverte des valeurs morales et intellectuelles encloses dans la littérature gréco-latine et leur adaptation à des besoins nouveaux, ne se heurte-t-il pas à la conception de l'homme, du monde et de Dieu, telle que les grandes religions révélées, et notamment le christianisme, l'ont définie antérieurement, concurremment ou postérieurement aux siècles d'apogée de la civilisation d'Athènes ou de celle de Rome ? »⁶⁶³

Mais, la préoccupation humaine vit des transmutations. Le XX^e siècle a vu la question existentielle prendre le dessus, la dérive déshumanisante ayant vu son discrédit s'incarner, notamment avec la guerre mondiale. L'angoisse existentielle devient le mobile de la littérature, le désenchantement rimait avec l'attente de l'Homme moderne. Une série d'auteurs recourait, dans ses écrits, à la question existentielle, pour dire que la douleur, essentiellement existentielle, est indépassable. La littérature contemporaine ne fait plus des liens sociaux un élément narratif visible. C'est l'être qui est mis à nu, en ce sens que les significations archivées et qui sont constitutives de ce même être ont été rasées. Artaud, Céline, Cioran, Robbe-Grillet, Duras, Perec, Camus et Sartre sont des auteurs qui ont marqué cette littérature dont l'élément central est le dévoilement de l'Être (notion que vient d'intégrer la philosophie occidentale dans son champ d'action). On peut lire, à propos de la condition humaine dans laquelle évolue l'homme au XX^e siècle, ce qui suit :

⁶⁶² ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Alger, SNED, 1980, p. 18.

⁶⁶³ GODIN, A et MARGOLIN J-C, « Humanisme », Encyclopédie Universalis, 2010 (Format numérique).

*« L'existentialisme déclare volontiers que l'homme est angoissé. Cela signifie ceci : l'homme qui s'engage et qui se rend compte qu'il est non seulement celui qu'il choisit d'être, mais encore un législateur choisissant en même temps que l'humanité entière, ne saurait échapper au sentiment de sa totale et profonde responsabilité. »*⁶⁶⁴

Sartre ajoute :

*«...s'il est impossible de trouver en chaque homme une essence universelle qui serait la nature humaine, il existe pourtant une universalité humaine de condition. Ce n'est pas par hasard que les penseurs d'aujourd'hui parlent plus volontiers de la condition de l'homme que de sa nature. Par condition ils entendent avec plus ou moins de clarté l'ensemble des limites a priori qui esquissent sa situation fondamentale dans l'univers. Les conditions historiques varient : l'homme peut naître esclave dans une société païenne ou seigneur féodal ou prolétaire. Ce qui ne varie pas, c'est la nécessité pour lui d'être dans le monde, d'y être au travail, d'y être au milieu d'autres et d'y être mortel. »*⁶⁶⁵

Mais la littérature maghrébine se trouve exclue de cette faveur.

2-2- Une littérature rebelle...à la lecture

Situé entre deux blocs culturels, le Maghreb se trouve, dès les premières années de l'indépendance, confronté au problème de l'identité collective.

*« La crise actuelle algérienne s'exprime aux plans culturel et idéologique par des discours sur l'identité. Toutes les tendances politiques nourrissent sur l'identité des discours conflictuels et contradictoires qui se veulent des discours de « justification » et de légitimation. »*⁶⁶⁶

Le véhicule des valeurs culturelles étant la langue, le Maghreb devait opérer, notamment dans l'espace académique, à l'aide de moyens qui faisaient et qui font unanimité au sein des institutions académiques.

« L'Algérie, à l'instar de tout le Maghreb, a connu depuis la plus lointaine antiquité les influences des pays du Proche-Orient dont l'Égypte a servi de trait d'union. La dernière est sans doute la plus importante sur le plan linguistique à été l'invasion arabe du 7^e siècle qui a peu à peu, mais de façon jamais interrompue, instauré la pratique de la langue arabe essentiellement à partir de deux sources : les relations commerciales et la diffusion du Coran. Le résultat,

⁶⁶⁴ SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1946, p.33.

⁶⁶⁵ Idem, p.59-60.

⁶⁶⁶ CHERIGUEN, Foudil, *Essais de sémiotique du nom propre et du texte*, Alger, OPU, 2008, p 111-112.

*plusieurs siècles après, a été l'arabisation linguistique que l'on constate aujourd'hui. »*⁶⁶⁷

Or, le croisement linguistique, issu d'un contexte historique (traumatisant), juggle l'intellection et rend toutes les tentatives de conceptualisation vaines et idéologiquement avérées. L'absence d'un modèle culturel propre au monde arabo-musulman est un facteur qui a permis à l'indécision politique de se constituer en réflexe et à se perpétuer. La langue arabe ne donne pas tous les moyens nécessaires à la conceptualisation, la sphère de référence étant complètement en contradiction avec la poussée progressive réussie dans le monde occidental. Il y a la langue qui véhicule la technique, et il y a une langue qui s'enlise dans les discours non sécularisés. Les systèmes politiques ont montré les limites des idéologies totalitaires, et c'est étrangement le monde arabo-musulman (qui constitue une référence pour certains courants politiques) qui, de par les régimes qui s'y sont installés, incarnait l'idéologie totalitaire. Le chercheur tunisien, Abdelwahab Meddeb, évoque dans ce passage la manière dont sont constitués certains types d'Etats. Il écrit :

*« Quel que soit l'Etat qui a été créé à l'ère de l'Etat-nation, quels qu'aient été les principes sur lesquels le législateur s'appuyait, d'une manière inconsciente ces Etats n'ont fait que moderniser la tradition de l'émirat et lui donner une forme nouvelle. »*⁶⁶⁸

Le contrôle du groupe a été réussi par la mise à l'écart de toutes les voix critiques, qui pouvaient émaner d'espaces aussi bien formels (école, université, médias, etc.) qu'informels (le discours courant et l'oralité sauvage). La démocratie peinait à s'instaurer dans l'espace algérien. Voilà ce qu'écrit l'économiste algérien, Abderrahmane Hadj-Naceur de la démocratie :

*« Il nous faut revenir ici sur la signification du terme « démocratie » et renvoyer à l'existence en Méditerranée de trois formes d'organisation démocratique de la vie politique : Athènes, Rome et le monde Amazigh. La démocratie est un système de légitimation par la population des formes de sa représentation par une élite. Il s'agit aussi, en vue de pérenniser cette dynamique, de déconcentrer les pouvoirs pour organiser leur équilibre permanent. »*⁶⁶⁹

La littérature et les analyses qu'elle peut susciter sont encadrées par des lectures orientées par les institutions. D'abord, le champ académique a été réduit, les sciences sociales n'y reviennent plus. Ensuite, les exercices conceptuels sont handicapés par l'absence d'un substrat. En dernier lieu, la littérature elle-même est tombée sous le contrôle

⁶⁶⁷ Idem, p. 115.

⁶⁶⁸ MEDDEB, Abdelwahab, *La maladie de l'Islam*, Alger, Chihab, 2002, p. 92.

⁶⁶⁹ HADJ-NACER, Abderrahmane, *La Martingale Algérienne Réflexions sur une crise*, Alger, Barzakh, 2011, p. 54.

de la pensée totalitaire. Cette littérature n'est ni contestataire, ni dévoilante. Les questions existentielles, qui sont repérables dans toute œuvre, semblent n'intéresser qu'une critique en rupture avec les appareils conceptuels, qui sont déracinés de toute assise idéologique et philosophique.

« Dans son style ancien, l'interprétation, tout en sollicitant le texte, le traitait avec respect ; à l'interprétation littérale, elle ajoutait un autre sens. L'interprétation de style moderne creuse et, en creusant, elle détruit. Elle fouille très loin sous le texte apparent pour mettre à jour un autre texte qui serait le seul valable [...]. Comprendre, c'est interpréter. Et interpréter, c'est décrire à nouveau le phénomène et, en fait, lui découvrir un équivalent. Ainsi l'interprétation n'a pas, comme on le pose généralement, une valeur indiscutable, celle d'une démarche positive de la pensée qui serait libérée des contingences temporelles. La valeur d'une interprétation ne peut être appréciée que dans la perspective historique de l'évolution de la pensée. »⁶⁷⁰

Le problème de l'identité, repris par les courants politiques, dénote de la difficulté du Maghreb à trouver un espace de référence. Il en résulte un sentiment...d'errance, qui se dresse contre les tentatives de conceptualisation. Les élites institutionnelles ne recourent pas à des espaces symboliques propres à l'entité politique qui forme la modernité d'un groupe. L'identité, ce n'est pas seulement le problème de la langue, mais c'est surtout la référence symbolique et politique. Construire des savoirs nécessite un ordre politique capable de reprendre toutes les préoccupations du groupe. Dans le monde musulman, la modernité n'est pas envisageable, car la société a développé un système collectif de défense qui recycle toutes les voix critiques dans des processus idéologiques contrôlés.

« L'identité telle que nous la considérons dans cette réflexion doit être perçue comme une sorte d'ajustement et de réajustement entre les sentiments subjectifs et les places objectives que les individus occupent au sein d'un ensemble culturel. Quant à la culture elle est l'ensemble des valeurs qui forment le « je collectif » d'une communauté, et qui traduisent son aspect intellectuel et comportemental. Un « Je collectif » identificateur permettant d'appartenir à un ensemble de configurations qui définissent une nation et un pays. »⁶⁷¹

La littérature maghrébine, particulièrement algérienne, s'est donné la mission de freiner les pensées schématiques développées sur le sujet maghrébin. Les auteurs maghrébins ont réussi à esquisser une déconflictualisation tendue de l'espace maghrébin, en se pensant sans tomber dans les pièges tendus par l'idéologie coloniale, qui a mobilisé

⁶⁷⁰ Je reproduis la référence telle qu'incluse dans l'ouvrage consulté. Sontag pp sq. ; TF. L'œuvre parle, Paris Seuil 1968, p. 13 In Wolfgang Iser, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Mardaga, Bruxelles, 1976, p. 32.

⁶⁷¹ KHADRAOUI, Said, *Littérature maghrébine d'expression maghrébine et identité culturelle*, Al-Athar, Revue de langues et de lettres, Université Ouargla, N°3, mai 2004.

tous les moyens pour maintenir les fausses tensions et se permettre une longévité. L'option politique était torpillée par la quasi-totalité des colonisés pris dans les tourments identitaristes.

3- Considérations politiques sur le Maghreb

Pilotée par des esprits éclairés et fondée sur une éthique qui a pour finalité l'Homme, la philosophie des Lumières a esquissé un nouveau regard envers l'humain. La modernité était centrée sur le renouvellement des préoccupations humaines. Les logiques tribalo-claniques et tout ce que ce qu'elles garantissaient avaient été mis à examen. Le progrès philosophique s'est incarné dans le domaine politique et dans les projections juridiques. Et, c'est le politique qui permet le plus de voir le progrès de la pensée humaine. La constitution d'Etats, le pourvoi de celles-ci en institutions ; ces faits ont donné sens à ce que Kant voulait et projetait de faire. Or, le monde recèle des entités qui peinaient à se moderniser, entre autres le Maghreb. Sujet à invasions, cet espace n'a rien retenu d'un Occident qui se voulait civilisateur, mais qui n'était mû que par des préoccupations capitalistes. Les philosophes ont tenté de repenser l'humain.

« Voltaire, Buffon, Rousseau, Diderot et Helvétius ont tous, d'une manière ou d'une autre, écrit sur la nature de l'homme, l'évolution des sociétés humaines, le rapport homme civilisé/homme sauvage et, enfin, sur les rapports entre européens et non européens. »⁶⁷²

L'examen philosophique de sujets politiques, sociaux et humains a permis qu'une multitude de champs disciplinaires et d'appareils conceptuels voient le jour. Par ailleurs, tout un personnel, pensant, fait de la réflexion une tâche à la fois professionnelle et intellectuelle. Des concepts sont repris dans divers champs, étant donné la richesse des appareils conceptuels retenus par ces mêmes espaces. Les prolongements de la philosophie des Lumières se voient dans les divers champs disciplinaires. C'est ainsi que des concepts et des notions ont été introduits dans les appareils scientifiques. L'on peut lire, à propos de l'évolution des sciences sociales, ce qui suit :

« Les sciences sociales sont un produit du monde moderne et leur développement s'inscrit dans le cadre d'un processus évolutif de spécialisation et d'autonomisation du savoir occidental. Ainsi, « leurs racines plongent dans la tentative, pleinement affirmée depuis le XVI^e siècle [...] de développer une connaissance séculière systématique du réel, valide empiriquement d'une quelconque manière » (comm. Gulb., 1996 : 8). Ce projet a pris le nom de

⁶⁷² LA BRIOLLE, Antoine, « Note sur anthropologie et Histoire au siècle des Lumières de Michèle Duchet La question de l'altérité dans les réseaux d'informations accessibles aux philosophes des Lumières », Revue Klesis, n° 1.1, 2006. Le texte est consultable au lien suivant : www.revue-klesis.org/pdf/ADELABRIOLLE1-1.pdf

sciencia (du latin, « savoir ») [ibid.] et a commencé à se constituer comme tel à partir du XVI^e siècle en introduisant une première distinction entre le domaine de la « science » et celui des autres savoirs. Il semble que les sciences sociales émergent lentement alors sous la forme d'une économie politique. Il reste que, au départ, la science a été assimilée aux sciences naturelles et le domaine des autres savoirs demeure vague, si bien qu'on n'arrive même pas à s'entendre sur son nom. On le désignait par « philosophie », « arts », « humanités », « lettres », « belles lettres », etc. (ibid. : 12). C.P. Snow appellera plus tard ces deux systèmes de pensée « les deux cultures » (ibid. : 8-9). »⁶⁷³

Le Maghreb n'a malheureusement pas eu la faveur de voir cette évolution lui profiter. Le colonialisme, renforcé par les avancées techniques auxquelles il venait d'accéder, s'est greffé sur un espace que l'ethnicisme a réussi à récupérer et à décrire par les moyens, biaisants, qu'il recèle.

*« Regardez l'histoire de la conquête de ces peuples que vous dites barbares et vous verrez la violence, tous les crimes déchaînés, l'oppression, le sang coulant à flots, le faible opprimé, tyrannisé par le vainqueur ! Voilà l'histoire de votre civilisation !... Et c'est un pareil système que vous essayez de justifier en France, dans la Patrie des Droits de l'homme !... Non il n'y a pas de droit des nations dites supérieures contre les nations inférieures... N'essayons pas de revêtir la violence du nom hypocrite de civilisation. Ne parlons pas de droit, de devoir. La conquête que vous préconisez, c'est l'abus pur et simple de la force... pour s'approprier l'homme, le torturer, en extraire toute la force qui est en lui au profit du prétendu civilisateur. Ce n'est pas le droit, c'en est la négation. Parler à ce propos de civilisation, c'est joindre à la violence, l'hypocrisie. »*⁶⁷⁴

On peut lire, par ailleurs, ce qui suit, à propos du clivage culturel établi par les forces d'occupation :

« Le racisme a été un instrument essentiel du colonialisme européen. La prétention européenne à la supériorité – fondée en partie sur la perception

⁶⁷³ PIRES, Alvaro, *De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales* In Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives], **La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques**, pp. 3-54. Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1997, 405 pp. Le texte est consultable au lien suivant : http://classiques.uqac.ca/contemporains/pires_alvaro/quelques_enjeux_epistem_sc_soc/enjeux_epistem_sc_soc.html

⁶⁷⁴ Je reproduis la référence telle qu'incluse dans l'ouvrage consulté : « Intervention à la Chambre des députés le 30 juillet 1885. Cité par Gilles Manceron, in Marianne et les colonies. Une introduction à l'histoire coloniale de la France, La Découverte, Paris, 2003. » In ABANE, Belaïd, *Résistances algériennes Abane Ramdane et les fusils de la rébellion*, Alger, Casbah, 2011, p. 39.

des rôles de genre à la fois dans les sociétés européennes et dans les sociétés colonisées – a été nécessaire pour justifier l'exploitation coloniale. »⁶⁷⁵

3-1- La constitution du Maghreb

L'espace maghrébin était coupé en deux grandes entités : les indigènes et les colons. L'a priori idéologique a primé dans les analyses réalisées par les militaires-voyageurs français. Le Maghreb n'était pas une nation, car il ne renvoyait à aucun fond identitaire unificateur et collectif, ni à aucune assise métaphysique. La nation n'est pas une construction, c'est elle qui donne des caractéristiques unifiantes de la carte éthique. Le Maghreb n'est pas une entité politique dotée d'appareils et d'institutions (propres à la phase moderne de l'humanité), ce n'est pas non plus une entité sociale, handicapé qu'il était par la disparité des référents symboliques qui la traversaient et qui la traversent toujours.

Cet examen n'a pas été fait, l'espace étant clivé et les indigènes devraient être perçus par le prisme de la disposition à la civilisation. Les espaces-objets étaient tributaires du sujet pensant (et de son l'ethnos). Les consciences qui observaient cet objet d'étude étaient le produit d'un moment historique.

« En situant la place des civilisations qui ont modelé l'homme algérien depuis les origines et l'ont marqué à travers les traditions et les langues qu'il parle collectivement, « maternellement » », (l'arabe et le berbère : seuls critères de modelage quantitatif et lointain, en l'occurrence), cette idéologie exprimera aussi, en la théorisant, et, davantage encore, en en recueillant les faits les plus minimes et les aspirations d'un devenir national et d'options politico-économiques et culturelles, un processus moteur dont le théâtre et les moyens ne peuvent être que le milieu géographique et humain et les initiatives issues de la révolution et du socialisme. »⁶⁷⁶

N'ayant pas pu se constituer en bloc culturel cohérent et porteur de garanties pour une concurrence pacifique des valeurs qui le fondent, le Maghreb n'a jamais été épargné par les conséquences de la colonisation. Cette colonisation a réduit la marge de la culture locale, définie souvent par des critères choisis par les forces coloniales. La reconquête de l'identité matérielle passe par la découverte d'un soi socialisant et altérable. Mais, l'Histoire du Maghreb est liée à celle des

⁶⁷⁵ Simon KATZENELLENBOGEN, « Femmes et racisme dans les colonies européennes », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 9 | 1999, mis en ligne le 22 mai 2006, consulté le 13 mai 2018. URL : <http://journals.openedition.org/cliio/290> ; DOI : 10.4000/cliio.290

⁶⁷⁶ LACHERAF Mostefa, *Un cadre général pour un essai d'explication de certains phénomènes culturels liés à l'Histoire et à la société*, In *Histoire, Culture et Société*, Alger, Enap, 2004, p. 13.

empires qui faisaient la carte géopolitique du monde. La notion de berbérité ne renvoie pas à un moment historique descriptible, ni à une référence éthique définissable.

« ...les rives nord et sud de la méditerranée. A ce titre, le territoire de l'Afrique du Nord n'a cessé d'être convoité par les différents pouvoirs étrangers concernés par l'expansion des échanges, par la sécurité des approvisionnements, par la stabilité des différents empires. Avec cette caractéristique fondamentale que l'Afrique du Nord n'a jamais porté elle-même, et pour elle-même, le conflit hors de son territoire. Pour cela, il eut fallu être une puissance maritime et impériale, ce qu'elle n'a jamais été, contrairement à la Grèce, à Carthage ou à Rome, puis à l'empire ottoman, à l'Espagne et à la France. Les conquérants, qui ont tenté d'intervenir ou d'occuper la rive nord de la Méditerranée, étaient à chaque fois des « étrangers » à l'Afrique du Nord, traversant celle-ci, ou l'occupant, pour mieux intervenir en Europe. »⁶⁷⁷

Le Maghreb a existé à travers l'empire romain, l'empire byzantin, l'empire arabe et l'empire ottoman. L'Histoire politique prend le dessus dans toutes les opérations relatives à l'historisation, en ce sens que c'est la donne politique qui génère tous les espaces qui portent des savoirs, fussent-ils des plus défendables. Augustin, Apulée, Averroès Ibn Khaldoun n'appartiennent pas au bloc identitaire tel qu'esquissé par les courants culturalistes de l'Algérie contemporaine. La berbérité est de fait impure, et la référence symbolique devient difficile à décrire, à comprendre et à suivre. Nous pouvons lire ce qui suit, à propos de l'identité berbère :

« La berbérité, abordée avec une ardeur qui force le respect, provoque une intense émotion collective, électrise les militants qui stigmatisent la direction du parti. »⁶⁷⁸

Ferhat Abbès parlait de l'identité arabo-berbère, les berbéristes ne font que suivre, en choisissant la voie du compris compromettant. La berbérité est collée à des facteurs politiques, lesquels la tiennent à l'écart de son terrain traditionnel qu'est la culture. L'économiste algérien Hadj-Nacer écrit, à propos des batailles idéologiques qui animent l'espace public algérien, ce qui suit :

« La rupture historique a emporté avec elle la possibilité de se définir en se référant à sa propre histoire, sa mémoire, son vécu. [...] L'Algérie est devenue une foire d'empoigne entre partisans de deux conceptions de l'universalité : ceux qui se cachent derrière l'universalité temporelle incarnée par un Occident

⁶⁷⁷ GOUMEZIANE, Smaïl, *Algérie l'Histoire en héritage*, Alger, EDIF, 2011, p. 47-48.

⁶⁷⁸ ALI YAHIA, Abdennour, *La crise berbère de 1949 portrait de deux militants : Ouali Bennaï et Amar Ould-Hamouda Quelle identité pour l'Algérie ?*, Alger, Barzakh, 2013, p. 283.

conquérant et vainqueur et ceux qui se réclament de l'universalité intemporelle proposée par le salafisme dont les vérités sont censées répondre aux défis de tous les temps. »⁶⁷⁹

L'espace institutionnel, qui prend en charge l'étude de la littérature, ne peut se greffer sur un ordre politique déraciné de toute assise idéologique ou politique. Certaines institutions, notamment celles qui garantissent le savoir, se trouvent devant une disparité de parcours référentiels.

Le peu de travaux dont nous disposons ne nous permet pas de faire un état des lieux sur la situation du Maghreb de l'avant-colonialisme. Par ailleurs, la sociologie, science qui a pour objet d'étude le groupe social, n'est pas encore apparue. Seuls quelques écrits réalisés par un corps qui ne travaillait pas selon des normes établies peuvent nous éclairer sur l'ordre social d'alors.

« Les Annales algériennes de Pellisier de Raynaud constituent les premiers recensements systématiques, à partir desquels il va être possible de puiser des renseignements et de formuler une stratégie de la domination. »⁶⁸⁰

Cependant, nous pouvons émettre quelques observations sur ce groupe.

D'abord, c'est une société à structure communautaire et traditionnelle. Elle fonctionnait par une logique clanique, tribale et familiale. C'est la communauté qui primait sur l'individu. Les voix contestataires, inscrites dans une communauté, constituaient une menace pour l'unité du groupe. Les logiques paralysantes se font une légitimité grâce à l'assise spirituelle et symbolique octroyée à la lecture unifiante d'une doctrine. L'on peut lire l'exemple suivant :

« Les chefs de confréries musulmanes disputent ainsi âprement le partage des richesses aux autres élites, notables citadins, oulémas et chefs de tribus. »⁶⁸¹

Ensuite, le ciment du groupe social est la religion, élément à la fois socio-historique (tout ce qui concerne les héritages constitutifs et les représentations communes) et temporel (tout ce qui concerne la mobilité immédiate des sens sociaux). En dépit des clivages qui traversaient (et qui traversent toujours) l'Islam, cet élément a réussi à fédérer autour de lui des blocs culturels et géographiques d'une extrême importance. L'unification garantie par l'Islam a jugulé la tentation pensante des philosophes.

« Si, face aux appétits coloniaux européens, le panislamisme pouvait mobiliser de nombreuses couches de la société et cimenter le corps social par le biais des

⁶⁷⁹ HADJ-NACER, Abderrahmane, *La Martingale Algérienne Réflexions sur une crise*, Alger, Barzakh, 2011, p. 38.

⁶⁸⁰ LUCAS, Ph et VATIN, J-C, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, François Maspero, 1975, p. 15.

⁶⁸¹ BOUCHENE, A, PEYROULOU, J-P, SIARI TENGOUR, O et THENAULT, S, *Pour une histoire partagée et critique de l'Algérie à la période coloniale* In Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Tengour, Sylvie Thénault, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Alger, Barzakh, 2012, p. 23.

oulémas et des confréries soufies, il s'accompagnait aussi d'un despotisme qui est resté attaché au nom du souverain qui en a été le promoteur. »⁶⁸²

Enfin, les tentatives qui visaient à dégager de la doctrine sociale étaient réprimées par ce que l'on appelle la pulsion conservatrice contenue dans l'imaginaire socio-symbolique propre à l'Islam. Par ailleurs, le contexte social n'avait pas de représentations institutionnelles capables de l'organiser. Le groupe social s'appuyait sur les mécanismes qu'il avait créés. La traduction politique de l'espace social est le point le plus illustratif du déficit institutionnel qui marquait le Maghreb.

La critique littéraire est le prolongement logique de l'organisation de l'espace social, du moins dans les comportements et dans l'emploi de l'outil institutionnel. Cette pratique renvoie à une institution, qui, elle-même, dérive d'un dispositif institutionnel généré par des dynamiques socio-historiques décrites par les spécialistes dudit domaine. Le moment historique le plus proche de la théorie politique moderne, c'est celui qui a vu le passage de l'humanité à la constitution de l'Etat.

Au Maghreb, le modèle politique, c'était la dynastie. Les confréries religieuses assuraient certains rôles. Les institutions politiques, affiliées à des pouvoirs centraux, ne prenaient pas en compte tout ce qui était exprimé par le groupe social ou dans l'agora. L'individu maghrébin était sommé de se prendre en charge, les corporations communautaires voyaient le jour. Expression sociale, de par ses modes de transmission et de par les fonctions qu'elle jouait, la littérature n'a pas échappé au déficit institutionnel dont nous avons déjà parlé. Les Etats, organes modernes dotés d'appareils et d'institutions, se sont instaurés contre les composantes essentielles du groupe social. Les pratiques et les comportements développés par la société n'intéressaient pas les institutions culturelles officielles. Au sujet du rapport de l'Occident à l'Orient, notamment en matière d'art, l'on peut lire ce qu'a écrit Paul Valéry :

« Au point de vue de la culture, je ne crois pas que nous ayons beaucoup à craindre actuellement de l'influence orientale. Elle ne nous est pas inconnue. Nous lui devons tous les commencements de nos arts et de nos connaissances. Nous pourrions bien accueillir ce qui nous viendrait de l'Orient, si quelque chose de neuf pouvait en venir – dont je doute. Ce doute est précisément notre garantie et notre arme européenne. »⁶⁸³

Du point de vue de l'idéologie, la littérature était sous le contrôle d'une conjonction de facteurs qui l'avaient prise pour une expression essentiellement historicisée. C'est-à-dire qu'en dépit de la fonction qu'elle jouait dans le groupe social, cette expression ne

⁶⁸² Pierre-Jean Luizard, *Pouvoir religieux et pouvoir politique au Moyen-Orient De la tradition ottomane à la modernité réformiste*, Confluences Méditerranée - N° 33 PRINTEMPS 2000, p. 11.

⁶⁸³ L'avenir de la science, Les cahiers du Mois, février-mars 1925 In Jean-Marc Moura, *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, Paris, Puf écriture, 1992, p. 18.

jouissait d'aucune autonomie, ni d'aucun pouvoir conceptuel tel que désiré par les espaces institutionnels. La littérature n'était pas mineure, elle était cependant décalée de l'Histoire, née de réflexes d'écriture archaïques et indépassables. Commentant le rapport de Blanchot à la vie littéraire, un chercheur écrit :

*« Peu d'écrivains ont incarné autant que Maurice Blanchot l'idéal d'une « littérature pure », se mettant volontairement à distance du monde pour se retrancher dans un espace strictement formel où la production littéraire cherche à s'épuiser ou, plutôt, s'épurer dans un jeu incessant du langage sur lui-même. »*⁶⁸⁴

Le subterfuge dont ont usé les Français pour légitimer leur présence en Algérie, c'était, disent-ils, le désir de civiliser les populations locales. La civilisation n'a pas permis à l'espace maghrébin d'accéder à la modernité, contrairement à ce que prétendaient ces éclairés. Aussi bien au plan politique que philosophique, le Maghreb a raté le greffage que lui proposaient les forces dites civilisées. Ces forces étaient mues par les profits que leur proposait ce nouvel espace qu'était l'Algérie. Ferhat Abbas écrit :

*« L'un après l'autre, les peuples de l'Asie et de l'Afrique qui n'avaient commis d'autre crime que celui de demeurer surtout attachés aux valeurs spirituelles et de ne pas posséder l'armement moderne susceptible d'assurer leur défense, ont été asservis et torturés dans leur chair et dans leur foi, au nom d'une prétendue civilisation supérieure. Jusqu'au jour où ce « droit » de la « race supérieure » aboutit à son terme fatal : l'hitlérisme... (Egalité n° 91 du 22 août 1947). »*⁶⁸⁵

Certes, l'Algérie n'avait pas de relais civilisationnel pour prétendre à une quelconque identité politique, elle était depuis la nuit des temps le prolongement d'empires. D'autant plus, la modernité était menée par une force antagonique et dont l'image était façonnée par les instances garantes de l'inconscient collectif. La France faisait partie de l'Occident, qui a mené une guerre impitoyable aux musulmans d'Espagne. L'Occident donnait forme à la modernité en la traduisant en termes politiques et juridiques.

*« Chez les historiens de l'Afrique ou de la colonisation, la théorie dite des « trois C » constitue un modèle d'explication devenu classique. Elle consiste à associer les termes de civilisation, de commerce et de christianisme pour en faire les fondements de l'idéologie coloniale. »*⁶⁸⁶

⁶⁸⁴ **Mathieu Noury**, « Hadrien Buclin, Maurice Blanchot ou l'autonomie littéraire », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2012, mis en ligne le 04 janvier 2012, consulté le 22 mars 2014. URL : <http://lectures.revues.org/7127>

⁶⁸⁵ BELKHODJA, A mar, *Mouvement national Des hommes et des repères*, Alger, Alpha, 2008, p. 194

⁶⁸⁶ **Isabelle Surun**, « L'exploration de l'Afrique au XIX^e siècle : une histoire pré coloniale au regard des *postcolonial studies* », *Revue d'histoire du XIX^e siècle* [En ligne], 32 | 2006, mis en ligne le 12 juillet 2006, consulté le 22 mars 2014. URL : <http://rh19.revues.org/1089> ; DOI : 10.4000/rh19.1089

Un des pionniers du nationalisme algérien, Amar Imache, écrit :

*« ...si les temps des croisades sont révolus, si l'idée de justice et d'égalité anime vraiment les hommes, rien ne s'oppose à ce que l'Algérie soit libre et vive en harmonie avec le progrès et en fraternité avec tous ce qui veulent lui tendre une main loyale et fraternelle. »*⁶⁸⁷

Toutefois, le Maghreb s'inscrivait à l'antipode de ce qu'était l'Occident. Liée à la technique, la modernité telle que perçue par l'imaginaire maghrébin (arabo-musulman) ne pouvait exister dans l'espace maghrébin. La raison en est que cette modernité recelait toute une philosophie, discréditée par les mécanismes pensants du groupe. Discréditée parce qu'elle menacerait l'unité du groupe social, parce qu'elle procéderait à la restructuration de ce même groupe, parce qu'elle pourrait fonder ce même groupe sur un autre pacte éthique. Les colonialistes se donnaient pour mission de répandre les valeurs universelles en se définissant comme les détenteurs de la Raison et de la Civilisation.

*« La colonisation n'a pas seulement péché par excès de violences, mais surtout par l'imposition d'une violence incomprise et socialement rejetée par ceux qui la subissaient, car ils avaient gardé un imaginaire, une mémoire collective, même altérée mais réelle, de leur propre passé glorieux, réalité niée par le colon, qui se voyait comme le successeur de Rome et de saint Augustin. Guizot déclare à l'Assemblée nationale le 11 juin 1846 : "Je dis qu'il n'y a pas à hésiter. Vous avez détruit en Algérie le pouvoir des Barbaresques : vous l'avez conquise, vous la possédez ; il faut que vous la gardiez, que vous la dominiez et que vous l'exploitez." »*⁶⁸⁸

L'on lit, par ailleurs, des propos inclus dans l'extrait que nous venons de citer :

« "Les races supérieures ont un droit vis-à-vis des races inférieures. Je dis qu'il y a pour elles un droit parce qu'il y a un devoir pour elles. Elles ont le devoir de civiliser les races inférieures. Ces devoirs ont été souvent méconnus dans l'histoire des siècles précédents quand les soldats et les explorateurs espagnols introduisirent l'esclavage dans l'Amérique centrale [...]. Mais de nos jours je soutiens que les nations européennes s'acquittent avec largeur, avec grandeur et honnêteté de ces devoirs supérieurs de civilisation." (Jules Ferry, discours à la Chambre des députés, 28 juillet 1885.) Ce à quoi Clemenceau répondra vertement deux jours plus tard : "[...] j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue parce que le Français est

⁶⁸⁷ IMACHE, Amar, *L'Algérie au carrefour La marche vers l'inconnu*, Tizi-Ouzou, L'Odyssée, 2012, p. 56.

⁶⁸⁸ In Étienne Bruno, « Le temps du mépris ou la légitimation de l'œuvre civilisatrice de la France », *La pensée de midi* 2/2008 (N° 24-25), p. 46-53 URL : www.caim.info/revue-la-pensee-de-midi-2008-2-page-46.htm.

d'une race inférieure à l'Allemand...» Et d'ajouter : «N'essayons pas de revêtir la violence du masque hypocrite de la civilisation [...]. »⁶⁸⁹

La rigidité des textes de référence et des dogmes fondateurs de l'imaginaire collectif, qui tiennent une certaine légitimité de par le pouvoir exercé par la religion, rend toutes les tentatives de progrès et de modernisation inconcevables et sans impact sur l'architecture des idées. Voilà ce qu'écrit Mohamed Arkoun, à propos de ce qu'est le lien entre les sujets musulmans et les textes sacrés :

«Même les intellectuels émigrés ne parviennent pas à franchir les limites traditionnelles de la clôture dogmatique telles qu'elles ont été fixées dans les C.O.C. et régulièrement renforcées par des courants militants soit nationalistes laïcisants, soit directement apologétiques « religieux ». Très rares et surtout timides sont encore les intellectuels ou chercheurs de renom qui poussent leur indépendance critique jusqu'à ouvrir les voies vers la sortie cognitive, épistémique et épistémologique de la clôture dogmatique, comme l'ont fait les philosophes des Lumières depuis Spinoza en Europe. »⁶⁹⁰

L'établissement d'institutions est une exigence de la modernité, mais celle-ci ne pouvait être fragmentée et se défaire de l'illusion idéologique par laquelle elle se manifeste. Un chercheur écrit, à propos de ce qu'est l'Etat, ce qui suit :

«L'État est et reste un appareil de contrainte, mais de contrainte à la rationalité et à la morale de la dignité de l'homme, d'un homme qui sera libre et se saura libre parce que rien ne lui sera imposé qu'il ne puisse comprendre comme nécessaire, qu'il aura une place et des droits dans une société organisée et non plus de pure lutte entre intérêts aveugles, qu'il pourra se faire entendre du gouvernement, et que ses convictions, à condition de ne pas mener à des actions contraires au droit, en particulier ses convictions religieuses, seront respectées. C'est dans l'État que la société se pense, et c'est lui qui seul peut préserver l'héritage qui constitue la nation. L'État est en effet historique ; mais il est par là au-dessus du rationalisme de la société : son histoire est celle de la raison incarnée qui, pensant la réalité, la transforme pour y rendre concrètes la liberté, la dignité, la satisfaction de l'homme éduqué par elle. »⁶⁹¹

L'espace maghrébin n'avait pas vocation de se constituer en bloc civilisationnel, du moins après l'arrivée des musulmans ; cela est visible durant la lutte de libération jusqu'à nos jours. Les élites politiques, aussi bien celles qui exercent le pouvoir que celles qui s'opposent à celui-ci, assument les couleurs idéologiques données à l'identité, qui serait le point de départ de la définition de notre appartenance et de l'édification politique.

⁶⁸⁹ Idem

⁶⁹⁰ ARKOUN, Mohamed, *Humanisme et Islam Combats et Propositions*, Alger, Barzakh, 2007, p. 165.

⁶⁹¹ WEIL, Eric, « Philosophie politique », Encyclopédie Universalis, 2010.

« Pour les culturalistes ou les tenants du discours identitaire, le monde arabo-islamique est, par essence, incapable de produire ou d'inventer une démocratie puisqu'il est encore marqué par l'héritage historique d'une pratique socio-politique d'États despotiques. A titre de preuve, on souligne que le monde arabo-musulman n'a pas produit cette organisation moderne: la démocratie 5. »⁶⁹²

L'entité politique, idée capable de donner corps aux préoccupations vagues et évanescentes que reprend le groupe social, a traversé moult lectures et n'a pas réussi à se transposer sur les impératifs socio-cognitifs retenus dans les divers moments par lesquels est passée l'entité de référence collective. D'autre part, cette entité politique n'avait pas de textes théoriques fondateurs, ou alors elle n'y faisait pas référence. L'exception maghrébine liée à l'inclusion de l'identité dans la définition de l'Etat-Nation est expliquée dans le passage suivant :

« ...l'activation et la mobilisation par le nationalisme maghrébin du sentiment religieux et de la solidarité arabe avaient, au delà de la vocation identitaire de ces ressources symboliques, une fonction éminemment idéologique et circonscrite à un double objectif stratégique: d'une part, dissoudre les disparités du corps social dans la référence à une totalité homogène et unifiée et d'autre part, servir en priorité le processus de formation des communautés politiques de la Tunisie de l'Algérie et du Maroc sur la base de cette différenciation culturelle. Si l'idée de l'Etat national n'est pas directement remise en cause, comme dans l'Orient arabe, cet exceptionnalisme maghrébin se justifie essentiellement par rapport à la formation historique d'entités politiques durables et distincts, fondées sur un sens profond de l'identité collective; en revanche, au plan de la légitimité d'un Etat-nation conçu comme instance d'intégration nationale, de régulation économique et de mobilisation sociale, l'Etat maghrébin semble de plus en plus exposé à une véritable crise qui affecte, par delà les structures et les hommes, ses valeurs fondatrices et son contenu éthique. »⁶⁹³

L'on peut lire, à propos de ce qu'est le politique, ce qui suit :

« On peut analyser le politique comme un ordre différencié et spécifique au sens d' « un système organisé et stratifié, régi par une logique spécifiquement de fonctionnement » (Jacques Chevallier, 1995). »⁶⁹⁴

⁶⁹² Aziz Enhaili et Bassam Adam, « Islam et démocratie dans le monde arabo-islamique », Revue Confluences Méditerranée, N° 29 Printemps 1999, p. 106.

⁶⁹³ Santucci Jean Claude, « Etat, légitimité et identité au Maghreb », Confluences Méditerranée, n° 6, printemps 1993, p. 66.

⁶⁹⁴ CHAGNOLLAUD, Dominique, *Science politique Eléments de sociologie politique*, Paris, Dalloz, 2004, p. 35.

Le Maghreb, qui fait face aux particularismes culturels, n'est pensé par les acteurs politiques de l'époque coloniale qu'en termes de rivalité.

*« ...même si le nationalisme maghrébin qui a dominé les luttes anti-coloniales s'est communément nourri des valeurs transnationales de l'arabisme et de l'Islam, il n'en a pas moins et très largement privilégié dans son corpus idéologique comme dans sa stratégie militante une logique d'Etat national et territorial. »*⁶⁹⁵

Si pour l'Europe, la philosophie des Lumières et la Révolution française ont affranchi l'individu des fausses liaisons ; pour le monde musulman, la modernité n'avait aucune chance de s'apercevoir comme projet politique garant de la cohérence des valeurs motrices du groupe social et capable de résoudre les problèmes exposés par le contexte d'alors. L'on peut lire, à propos de l'apport des Lumières au savoir, ce qui suit :

*« La lutte contre les préjugés est indissociable de toute définition des Lumières. Comme la lumière se caractérise par opposition avec l'ombre, la claire pensée ne s'affirmerait que contre le préjugé, il n'y aurait de progrès que dans le recul des erreurs, nées de la passivité intellectuelle et du respect superstitieux de la tradition »*⁶⁹⁶. *Tout effort pour réhabiliter le préjugé ou, du moins, pour en comprendre l'origine et le succès serait alors à verser au compte d'une crise des Lumières. Le sectarisme du combat mené au nom de la raison porterait en germe une réaction et une valorisation de tout ce qui dans l'homme échappe à la claire raison. Si un tel manichéisme est sensible dans les polémiques qui font rage en France autour de l'entreprise encyclopédique, puis dans l'appréciation de l'œuvre des philosophes, il ne correspond nullement à la réalité du travail intellectuel d'une époque. »*⁶⁹⁷

Le Maghreb ne disposait pas d'élites politiques, ni d'élites philosophiques (au sens marxiste du terme) capables de donner corps au Maghreb comme entité nationale et comme bloc civilisationnel. Les rapports de la pensée musulmane à l'Occident sont synthétisés dans cet énoncé qui nous vient de Malek Bennabi. Celui-ci écrit :

⁶⁹⁵ SANTUCCI, Jean Claude, « Etat, légitimité et identité au Maghreb », Confluences Méditerranée, n° 6, printemps 1993, p. 65.

⁶⁹⁶ Je reproduis la référence telle qu'incluse dans la citation : «Le débat proprement philosophique est retracé par Werner Schneiders dans *Aufklärung und Vorurteilstheorie. Studien zur Geschichte der Vorurteilstheorie*, Frommann-Holzboog, 1983 et par Jong-Cheol Kim dans une thèse restée dactylographiée, *La critique des préjugés en France au XVIII^e siècle, de Montesquieu à Dumarsais*, Université de Paris I, 1991, sous la direction de Jean Deprun ». In Michel Delon, « Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale* [En ligne], 3 | 1995, mis en ligne le 18 décembre 2010, consulté le 23 mars 2014. URL : <http://rgi.revues.org/494>

⁶⁹⁷ Michel Delon, « Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières », *Revue germanique internationale* [En ligne], 3 | 1995, mis en ligne le 18 décembre 2010, consulté le 23 mars 2014. URL : <http://rgi.revues.org/494>

*« La pensée musulmane quand elle est à son périclès, comme elle l'est actuellement, sombre dans le mysticisme, le vague, le flou, l'imprécision, le mimétisme, l'engouement pour la « chose » de l'Occident »*⁶⁹⁸

Nous comprenons que le monde musulman a perdu la faculté de se positionner comme face visible dans l'espace universel des idées. Pris en tenailles par l'Occident et l'Orient, la pensée maghrébine était et est en perte de tous espaces gouvernables.

*« Le sous-développement arabe a des causes multiples et complexes. Le poids de l'histoire est réel. Pendant de longs siècles, les Arabes ont vécu sous la tutelle de l'Empire ottoman ... Leur civilisation, jadis brillante s'est peu à peu endormie sur ses lauriers. [...] Livré aux appétits des puissances occidentales après la Première Guerre mondiale, le monde arabe est devenu un terrain d'affrontement des rivalités. »*⁶⁹⁹

Phase historique importante pour l'Occident, la modernité a réussi à rendre certains concepts philosophiques opérants et présents dans l'imaginaire social. L'Europe n'a pas fait sa mue en s'évitant les crises structurelles qui traversaient la collectivité :

*« Les sociétés européennes des XVIII^e et XIX^e siècles étaient confrontées à ces crises de construction de la société, du marché et de l'Etat qui rappellent, dans une certaine mesure, les difficultés de l'Algérie. »*⁷⁰⁰

Les Lumières ont mis un terme à la dictature exercée par l'institution religieuse. Elles ont libéré la pensée et réduit la marge des logiques paralysantes.

*« Les Lumières représenteraient donc une autonomie de pensée, un idéal vers lequel tendre, déjà partiellement atteint, mais sans cesse menacé, renié pour céder à la soumission de l'esprit et à l'aliénation de la raison. À partir de Qu'est-ce que les Lumières ?, on peut penser celles-ci comme la conquête d'une attitude intellectuelle plus qu'un ensemble de valeurs, de textes et d'analyses, voire d'engagements concrets. »*⁷⁰¹

Mais, c'est la politique qui se voit le plus s'attribuer les faveurs de ce fait historique. Le politique concerne l'organisation de l'espace public et la clarification des rapports qui se nouent régulièrement et en dehors des déterminismes historiques au sein du groupe social. La révolution française fut un aboutissement de la philosophie des Lumières telle que perçue par les éclairés du monde occidental.

« ...quelles que soient les différences d'approche ou de référence, l'Etat s'impose comme instance d'accumulation du capital au même titre qu'il tend à

⁶⁹⁸ BENNABI, Malek, *Le problème des idées dans le monde musulman*, Alger, El Bay'yinate, 1990, p. 12.

⁶⁹⁹ SFEIR, Antoine et CHESNOT, Christian, *Orient-Occident Les impasses meurtrières*, Alger, Sedia, 2009, p. 11.

⁷⁰⁰ ADDI, Lahouari, Marché, « Etat et Société », *Le Soir d'Algérie*, 29 janvier 2013. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.lesoiralgerie.com/articles/2013/01/29/article.php?sid=144513&cid=41>

⁷⁰¹ Goulemot Jean-Marie, « Lumières », *Encyclopédie Universalis*, 2010 (format numérique).

occuper une position centrale dans le contrôle des instances de toutes sortes: il investit la quasi-totalité du champ social et met sa puissance tutélaire au service des objectifs du projet national de l'élite dirigeante: intégration politique, modernisation, sécularisation, développement, avec des principes de socialisation politique conformes aux orientations des plate-formes des élites dirigeantes. »⁷⁰²

Des valeurs venaient de surgir dans l'espace philo-juridique. La liberté, l'égalité, la justice sont considérées comme des valeurs construites par l'humain sans que celui-ci s'inscrive dans une quelconque logique idéologique ou religieuse. L'exploit, c'est d'avoir compris que la religion n'est pas un corps pensant inactif, celle-ci est plutôt une pensée qui n'exerce sa liberté qu'avec les écarts qui lui sont accordés par la charge morale qui plutôt réduit ses capacités de s'implanter dans l'espace des idées. Si l'on prend l'exemple de la France, l'on peut lire, à propos du lien qui existe entre les pouvoirs spirituel et temporel, ce qui suit :

« L'Assemblée constituante abolit les privilèges du clergé et « restitue » tous ses biens à la nation. Elle proclame que la souveraineté émane de la nation et non plus de Dieu. Elle accorde la pleine citoyenneté aux protestants et aux juifs. La Législative laïcise l'état civil, autorise le divorce et le remariage, libère les religieux de leurs vœux perpétuels. Ainsi la Révolution substitue au théocentrisme des « devoirs envers Dieu » l'anthropocentrisme des « droits de l'Homme »¹⁷⁷⁰³. »⁷⁰⁴

La promotion de la dignité humaine au rang des valeurs fondatrices de l'espèce humaine a renforcé le crédit donné à la philosophie des Lumières. Les philosophes de cette phase ont substitué à la morale religieuse une morale sécularisée.

Connue pour être la source de la juridiction, la philosophie des Lumières n'a pas vu les dérapages des appareils étatiques venir. En effet, ces appareils ont vite pris une distance avec l'éthique prônée par la philosophie du droit. La création des Etats, qui fut un exploit, n'a pas épargné certains espaces géographiques de ce que les groupuscules dirigeants voulaient réaliser. Libérée des prismes entretenus par les fausses idéologies, l'entité humaine retomba dans la tourmente des logiques bourgeoises et capitalistes.

⁷⁰²SANTUCCI, Jean Claude, « Etat, légitimité et identité au Maghreb », Confluences Méditerranée, n° 6, printemps 1993, p. 68.

⁷⁰³ Je reproduis la référence telle qu'elle a été mise dans le texte original : « Le Goff, Jacques, et Rémond, René, dir., *Histoire de la France religieuse*, tome 3 ; Joutard, Philippe, dir., *Du roi très chrétien à la laïcité républicaine XVIIIe-XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1991 et 2001. » In Jean-Paul Scot, « Liberté-égalité-laïcité. Genèse, caractères et enjeux de la loi de 1905 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 100 | 2007, mis en ligne le 19 septembre 2009, consulté le 24 mars 2014. URL : <http://chrhc.revues.org/702>

⁷⁰⁴ Jean-Paul Scot, « Liberté-égalité-laïcité. Genèse, caractères et enjeux de la loi de 1905 », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 100 | 2007, mis en ligne le 19 septembre 2009, consulté le 24 mars 2014. URL : <http://chrhc.revues.org/702>

L'humanité enfanta un moment monstre : le capitalisme. Ce système est défini en ces termes :

« Le capitalisme est le système économique de la plupart des pays de la planète depuis l'effondrement des économies socialistes planifiées en Europe orientale et centrale, symbolisé par la chute du Mur de Berlin, en 1989. Le capitalisme peut être défini par ses deux caractéristiques principales : d'une part, la propriété privée des moyens de production ; d'autre part, une dynamique fondée sur l'accumulation du capital productif elle-même guidée par la recherche du profit. Le marché, qui existait bien avant l'avènement du capitalisme, est devenu une des institutions centrales de celui-ci. Le capitalisme se confond aujourd'hui avec l'économie de marché, dans la mesure où les décisions des acteurs privés (producteurs, consommateurs) sont supposées être coordonnées par l'échange marchand décentralisé. »⁷⁰⁵

Les retombées de celui-ci ont été ressenties dans tous les coins de la planète.

L'Etat ne garantit pas les droits de la société, mais incarne les rapports de force qui restent les seuls réflexes repris dans la carte éthique et comportementale émise par l'imaginaire humain. Un Etat persécuteur (organisateur) contre un groupe social (anarchique). Sur les rapports qu'il y a entre le peuple et la société, l'on peut lire ce que le sociologue algérien, Addi Lahouari, a écrit :

« Dans la démocratie, la notion de peuple a été sauvée par l'alternance qui permet à la minorité d'aujourd'hui de devenir la majorité de demain. Le peuple n'est pas une réalité sociologique, ni une catégorie juridique du droit public ; c'est une représentation idéologique qui apparaît à certains moments de l'histoire d'une société laquelle se définit comme un ensemble d'individus se réclamant d'une identité commune porteurs d'aspirations particulières. Les antagonismes entre eux sont si profonds que leur coexistence n'est possible que s'ils sont protégés par l'Etat de droit dans l'espace public marqué par la compétition pour les biens matériels et symboliques. La vie quotidienne serait infernale en société si les individus ne sont pas des sujets de droit protégés par la puissance publique. »⁷⁰⁶

L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

« Le peuple peut s'entendre en plusieurs sens. Il peut s'agir de la population d'un pays, des habitants, en quelque sorte. On peut également l'entendre comme ce qui se distingue d'une aristocratie ou d'une noblesse. Dans ce cas, le peuple constituerait une classe ou un ordre ; ce ne serait ni les nobles ni les membres du clergé. Enfin, le peuple peut se définir comme l'ensemble des citoyens,

⁷⁰⁵ PLIHON, Dominique, « Capitalisme », Encyclopédie Universalis, 2010 (format numérique).

⁷⁰⁶ ADDI, Lahouari, Marché, « Etat et Société », Le Soir d'Algérie, 29 janvier 2013. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.lesoiralgerie.com/articles/2013/01/29/article.php?sid=144513&cid=41>

titulaires de droits et soumis à un certain nombre de devoirs. À l'inverse d'une théorie anarchiste, nous supposons que le peuple a besoin d'être gouverné, en raison de sa masse, c'est-à-dire du nombre, de ses passions et désirs qui ne sont pas toujours justes, de sa méconnaissance partielle de la chose politique. »⁷⁰⁷

La philosophie occidentale a tenté, à travers certaines figures, de comprendre le fait social et de proposer des démarches axées principalement sur le lien de l'individu à l'Autre, et surtout, au groupe social. La naissance d'une idée qui a pour objet d'étude la société ouvrait un champ de recherche extrêmement riche. Le pacte social proposé par la philosophie repensait l'entité collective de référence, en ce sens qu'au-delà des marques d'appartenance à un groupe pourrait s'imaginer un groupe qui peut ne pas reprendre des conflits politiques (dans une dimension clairement historique).

« Lorsque le champ politique se libère du religieux et du militaire, lorsque le champ économique se libère du politique, etc., ils obéissent à une tendance sociologique qui fait émerger l'individu comme sujet. La modernité est le processus de subjectivation et de séparation des différentes logiques sociales [...] Il faut mettre en œuvre l'approche du « phénomène social total » (Marcel Mauss) pour appréhender la société comme une structuration sociale du marché et l'Etat comme un cadre politico-juridique qui articule la société au marché. »⁷⁰⁸

3-2- L'anticolonialisme : doctrine originelle ?

Le colonialisme a biaisé la lecture du champ social. Aussi bien pour les scientifiques dits indigènes que pour les chercheurs européens, la quête d'une autonomie par rapport à l'idéologie coloniale n'a cessé de se manifester. Les scientifiques ont été induits dans les lectures faussées des faits, lectures suspendues à la politique. Toutes les études se sont mises d'accord pour que l'attribut ethnique prime dans la définition de l'individu. Quand Camus parlait de l'Arabe, il semblait ignorer qu'il relayait les thèses légitimantes du fait colonial. Il affirme que l'idéologie est essentielle à la définition de l'individu.

« Camus joue un rôle particulièrement important dans les sinistres sursauts colonialistes qui accompagnent l'enfantement douloureux de la décolonisation française du XX^e siècle. C'est une figure impérialiste très tardive: non seulement il a survécu à l'apogée de l'empire, mais il survit comme auteur

⁷⁰⁷ GUINERET, Hervé, « Tocqueville : une pensée du peuple sans populisme ? », Sens public, 26 février 2006. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.sens-public.org/spip.php?article137>

⁷⁰⁸ ADDI Lahouari, Marché, « Etat et Société, Le Soir d'Algérie », 29 janvier 2013. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.lesoiralgerie.com/articles/2013/01/29/article.php?sid=144513&cid=41>

*"universaliste", qui plonge ses racines dans un colonialisme à présent oublié. »*⁷⁰⁹

Etudier un fait ou un phénomène nécessite un déblayage conceptuel et méthodologique. Mais avant, il est impératif que le sujet soit déshabillé de toute couverture historique de sorte qu'il soit amené à sa juste valeur, c'est-à-dire celle par laquelle il pourrait servir d'objet à tous les espaces disciplinaires. Ce déshabillage devrait se faire en dehors des tensions idéologiques. Encore faut-il faire appel, après tant de dérapages et de dérives, à l'appareil et à l'institution scientifique. La recherche d'un degré optimal d'objectivité est un désir qui peut être contrarié par l'identité de l'objet d'étude. Si l'on se réfère à un champ qui regroupe les sciences humaines, l'on peut lire ce qui suit :

*« Au moment de la naissance des sciences sociales au XIXe siècle, une des grandes préoccupations était de neutraliser le plus possible les intérêts politiques et éthiques de l'analyste pour atteindre plus facilement à la réalité objective ou à la vérité. »*⁷¹⁰

Diviser l'espace social algérien en deux groupes ethniques est un aveu d'impuissance exprimé implicitement par l'institution scientifique qui peinait à opérer indépendamment des passions idéologiques. L'on comprend que l'Arabe, entité comprenant toutes sortes d'usagers de la langue arabe, est opposé à l'Européen ; l'opposition étant transhistorique, car elle reprenait des schèmes réducteurs et présents dans les imaginaires mythiques et mystificateurs. Les rapports de force étaient naturellement favorables au colonisateur, vu les acquis techniques et philosophiques qu'il pouvait utiliser dans l'approche qu'il faisait de la vie. Les enchevêtrements de l'idéologie et de la science peuvent se voir dans cet extrait :

« On sait que les nomenclatures ethnographiques de ce continent se sont mises en place progressivement dans un contexte d'exploration et de colonisation occidentales. Force est de constater que certaines de ces nomenclatures recourent aujourd'hui des clivages entre des populations qui s'affrontent au nom de la race, de l'ethnie ou de l'origine, comme dans la région des Grands Lacs. [...] Celui qui travaille sur la construction des savoirs africanistes élaborés par les Européens, constate rapidement qu'il est difficile de repérer dans les documents ce qui a présidé aux dénominations actuelles de nombreuses sociétés ; les sources historiques européennes, récits de voyage ou rapports

⁷⁰⁹ SAID, Edward, « Albert Camus ou l'inconscient colonial », *Le Monde Diplomatique*, novembre, 2000, pp. 8-9. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.monde-diplomatique.fr/2000/11/SAID/2555>

⁷¹⁰ AMVARO, Pires, *De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences humaines*. In Un article publié dans l'ouvrage sous la direction de Poupard Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, Pires [Groupe de recherche interdisciplinaire sur les méthodes qualitatives], ***La recherche qualitative. Enjeux épistémologiques et méthodologiques***, pp. 3-54. Première partie : Épistémologie et théorie. Montréal : Gaëtan Morin, Éditeur, 1997, 405 pp.

d'exploration, désignent des communautés humaines par un nom sans préciser comment ce nom a été obtenu. Il a pu s'agir du nom d'un lieu, d'un lignage, d'une catégorie sociale, d'une entité politique – chefferie ou royaume – du nom que les gens se donnent eux-mêmes ou que les autres leur donnent, et puis, de plus en plus au cours du XX^e siècle, des unités linguistiques. D'où le fait que les nomenclatures se sont superposées les unes aux autres au cours du temps et qu'une des tâches des ethnologues et des historiens par la suite a été de clarifier et d'organiser ces catégories, ce qu'ils ont pu faire plus ou moins selon les cas. A partir du milieu du XIX^e siècle, ces dénominations sont souvent accompagnées des termes « race », « tribu » ou « ethnie ». »⁷¹¹

Il semble que ces scientifiques aient ouvert aux critiques littéraires un champ idéologiquement balisé.

« En vertu de cette tendance nouvelle à la spécialisation, « l'idéal d'une unité entre lettres et sciences est désormais détruit ; les hommes de lettres, en particulier les académiciens, affirment et construisent leur statut de gardiens du temple littéraire à travers l'affirmation d'une autonomie de la littérature face à la science »⁷¹² ». »⁷¹³

La philosophie politique considère que la constitution de l'Etat est une phase importante de la modernisation de l'humanité. Considéré comme la redéfinition des rapports de force, incarnant jadis l'opposition de la horde au chef, la modernité n'a pas pu réprimer (pour reprendre le jargon freudien) les pulsions qui traversent l'humain et qui menacent les unités constitutives de l'humanité.

« Dans la plupart des Etats que connaît l'histoire, les droits accordés aux citoyens sont (en outre) gradués selon leur fortune et, de ce fait, il est expressément déclaré que l'Etat est une organisation de la classe possédante, destinée à la protéger contre la classe non possédante. »⁷¹⁴

Pour sa part, Alain Touraine, sociologue français ayant travaillé sur la modernité, écrit :

⁷¹¹ Agnès Lainé, « Identités biologiques, identités sociales et conflits ethniques en Afrique subsaharienne », *Journal des anthropologues* [En ligne], 88-89 | 2002, mis en ligne le 18 janvier 2012, consulté le 25 mars 2014. URL : <http://jda.revues.org/2791>

⁷¹² Jean-Luc Chappey, « Usages et enjeux politiques d'une métaphorisation de l'espace savant en Révolution. L'Encyclopédie vivante de la République thermidorienne à l'Empire », *Politix*, n° 48, 1999, p. 66
Stéphane Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>, page consultée le 26 mars 2014.

⁷¹³ Stéphane Zékian, « Siècle des lettres contre siècle des sciences : décisions mémorielles et choix épistémologiques au début du XIX^e siècle », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le partage des disciplines », mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/zekian.html>, page consultée le 26 mars 2014.

⁷¹⁴ ENEGELS, Frédéric, *L'origine de la famille de la propriété privée et de l'état*, Paris, Messidor, 1983, p. 284.

« L'Occident a longtemps cru que la modernité était le triomphe de la Raison, la destruction des traditions, des appartenances, des croyances, la colonisation du vécu par le calcul. Mais, aujourd'hui, toutes les catégories qui avaient été soumises à l'élite éclairée, travailleurs et colonisés, femmes et enfants, se sont révoltées et refusent d'appeler moderne un monde qui ne reconnaît pas à la fois leur expérience particulière et leur accès à l'universel. De sorte que ceux qui s'identifient à la raison apparaissent désormais comme les défenseurs d'un pouvoir arbitraire. »⁷¹⁵

Res Publica est une idée très ancienne, qui imaginait la gestion du vivre ensemble. Certes, cette gestion avait ses failles, mais le fait politique était dénudé de tout habillage historique, du moins dans ce l'on appelle communément les Temps modernes. Les empires évoluaient dans des logiques tribales, l'empereur étant le guide d'une entité politique de nature très floue. Les empires n'acceptaient pas les voix critiques, fussent-elles des plus douces (notamment celles des artistes), qui pouvaient surgir dans le groupe de référence. Le rapport de l'autorité au peuple peut être compris dans le passage suivant :

« Le rapport au peuple, ou la façon dont on le considère, permettrait de juger et de classer les différents types de gouvernements. À titre d'exemple, le tyran entretient avec les sujets et le peuple un pur rapport d'objectivation, d'instrumentalisation ou encore, plus simplement, un rapport de maître à esclave. Le tyran ignore le peuple et ses aspirations ; il l'atomise en individualités séparées et, comme le montre Montesquieu, interdit toute communication, toute véritable éducation et toute circulation de la connaissance et de l'information¹ (Montesquieu, De l'esprit des lois, II-5, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, pp. 141-142). En même temps, il n'est pas exclu que le tyran cultive une certaine démagogie, qu'il flatte le peuple ou l'une de ses parties et satisfasse, partiellement, les désirs. »⁷¹⁶

L'Etat, qui est censé reprendre le tracé social (anthropologie) et donner sens à ce qui transparaîtrait de ce tracé en créant des institutions, n'a pas donné à l'entité algérienne un sens politique, ni un sens civilisationnel. Et, c'est la littérature qui a, dans le monde des lettres (à perspectives), subi le plus les méfaits de cette déficience. Mais, c'est elle qui, à l'orée de la guerre de libération nationale, contribua à l'émergence d'un attribut politique unificateur. La littérature s'est mise à révéler les difficultés existentielles et sociales

⁷¹⁵ TOURAINE, Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p.9.

⁷¹⁶ GUINERET, Hervé, *Tocqueville : une pensée du peuple sans populisme ?*, Sens public, 26 février 2006. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.sens-public.org/spip.php?article137>

ressenties par le sujet social. « *Le roman apporte des descriptions et soulève même des problématiques que le politique ne prend pas en charge.* »⁷¹⁷

La critique littéraire, qui devrait découler d'un réseau d'institutions (répondant à ce qui est l'Etat), n'a pas vu le jour. Ni dans le discours profane, ni dans le cadre des institutions, la littérature ne s'intégrait que dans les mécanismes para-pensants du groupe social. La littérature est considérée comme un appui à la fois à la prose juridique et au désir de savoir.

L'idée d'édifier un Etat en Afrique du Nord était constamment liée à la composante répressive contenue naturellement dans l'image et dans la réalité de cette entité. Les peuples nord-africains ne considéraient, vu les accumulations imagino-affectives relatives aux diverses invasions endurées, l'Etat n'était perçu qu'à travers le spectre de la domination répressive. Le peuple (passionné) contre un Etat (raisonnant), ce semble une caricature, mais cette caricature n'est pas toutefois réductrice. Ne pas considérer la littérature comme émanation du peuple, ce n'est pas pour autant interdire aux hommes d'Etat d'en produire.

Les polémiques qui éclataient à propos de la France coloniale nous renseignent sur l'idée que se fabriquait le Maghreb du colonialisme. Les historiens, de leur part, n'ambitionnaient pas de forcer l'idéologie officielle d'alors de parcourir toute l'Histoire de sorte que la présence coloniale soit repérée dans tout le processus historique et de sorte que ce mot soit clairement défini.

*« La tradition est respectée : les aventures militaires occidentales sont toujours menées au nom des plus hautes valeurs civilisées. Les agressions sont légitimées par des discours de circonstances qui révèlent rapidement leur manque de substance quand il ne s'agit pas de mensonges purs et simples. De l'affaire du coup d'éventail prélude à la colonisation de l'Algérie aux armes de destruction massives pour envahir l'Irak, les prétextes sont innombrables. »*⁷¹⁸

L'abandon des populations locales et l'implosion des systèmes politiques, qui étaient déracinés du peuple, ne sont pas l'exclusivité du colonialisme français. Tous les conquérants se sont livrés à la même œuvre que les historiens n'imputent étrangement qu'au colonialisme français. Les Français n'ont trouvé aucune institution opérationnelle, à part l'autorité administrative qui donnait l'air de l'existence d'un Etat doté d'institutions. L'on peut lire, à propos de la gestion de la cité maghrébine, ce qui suit : « *L'autorité des*

⁷¹⁷ Nassim Amrouche, « De la revendication kabyle à la revendication amazighe : d'une contestation locale à une revendication globale », *L'Année du Maghreb* [En ligne], V | 2009, mis en ligne le 09 juillet 2010, consulté le 27 mars 2014. URL : <http://anneemaghreb.revues.org/553> ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.553

⁷¹⁸ BENDERRA, Omar, « De la mission civilisatrice à la guerre des civilisations », 12 avril 2011, Médiapart.

*systèmes dynastiques successifs s'accroît à partir du milieu du XIe siècle, avec les risques inhérents de friction et de tension croissantes avec les tribus. »*⁷¹⁹

L'empire ottoman a réduit l'espace maghrébin à des représentations tribales mues par des ambitions belliqueuses et démunies de toute ambition politique et de toute vocation géostratégique.

Seuls les appareils répressifs fonctionnaient dans l'empire ottoman, cela donne une idée de ce qu'est l'Etat. L'Etat est édifié par les Ottomans était anti-social et anti-populaire. Les institutions qui avaient vocation de renforcer le contrat social n'avaient pas de place dans les politiques tracées par les gouvernants. La société était abandonnée à ses tendances anarchiques. L'empire ottoman n'avait pas, par ailleurs, œuvré à l'unification du peuple algérien sous un quelconque substrat, hormis celui de la religion temporelle. En tant que peuple, les Algériens ne constituaient pas un peuple capable de partager des sens identitaires communs.

*« Étudier l'histoire de la province ottomane d'Algérie comme l'histoire particulière d'une entité séparée a mené Julien à remarquer que : « rien n'est plus fastidieux que l'histoire intérieure des régences au XVII^e siècle. À Alger, ce ne furent que complots, émeutes et massacres » (Julien, 1986 : 274). »*⁷²⁰

L'on peut lire, par ailleurs, ce qui suit :

*« L'absence d'une structure nationale précoloniale, comme le défaut d'une production historiographique ottomane consistante sur cette province de l'Empire à ses marges, le préjugé enfin d'une société enclavée et peu concernée par le mouvement de l'histoire, tous ces éléments militaient en faveur de l'idée que l'historiographie ne pouvait être que limitée et ses sources localement produites indigentes*⁷²¹. »⁷²²

L'empire ottoman, de par le contrôle qu'il exerçait sur l'espace maghrébin, ne doit être considéré que comme un colonisateur n'a pas aidé au progrès des populations évoluant sous son autorité. En évoquant la présence des Ottomans en Afrique du Nord, l'auteur algérien, Smail Goumeziane, écrit :

⁷¹⁹ MEYNIER Gilbert, *L'Algérie cœur du Maghreb classique De l'ouverture islamo-arabe au repli (698-1518)*, Alger, Barzakh, 2011, p. 249.

⁷²⁰ Tal Shuval, « Remettre l'Algérie à l'heure ottomane. Questions d'historiographie », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 95-98 | avril 2002, mis en ligne le 16 octobre 2004, consulté le 19 avril 2014. URL : <http://remmm.revues.org/244>

⁷²¹ GHALEM (2006), VALENSI (2002). In Isabelle Grangaud, « À propos des archives de l'Algérie ottomane : notes sur le rapport entre conditions de production et nature et usages des sources historiques », *Ateliers du LESC* [En ligne], 32 | 2008, mis en ligne le 20 août 2008, consulté le 19 avril 2014. URL : <http://ateliers.revues.org/3222> ; DOI : 10.4000/ateliers.3222.

⁷²² Isabelle Grangaud, « À propos des archives de l'Algérie ottomane : notes sur le rapport entre conditions de production et nature et usages des sources historiques », *Ateliers du LESC* [En ligne], 32 | 2008, mis en ligne le 20 août 2008, consulté le 19 avril 2014. URL : <http://ateliers.revues.org/3222> ; DOI : 10.4000/ateliers.3222

« La seconde période ottomane, celle de l'Odjak (le foyer), dura près de trois quarts de siècle. Elle fut la plus lamentable, la plus anarchique, et probablement la plus sanglante de la présence ottomane au Maghreb central et oriental. La milice des janissaires y fut de plus en plus arrogante et brutale. »⁷²³

Née en Occident, la modernité fut une jonction historique qui a vu la technique se coupler à la philosophie des Lumières. Cette phase historique voyait l'organisation de l'espace social devenir le souci des appareils politiques.

« La rupture historique majeure de la modernité politique est généralement associée à la formation de l'État-nation en Europe avec, en son centre, son moment de radicalité : la Révolution française. Cet événement majeur introduit en effet, avec la reconnaissance de la dignité humaine au regard de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, de nouvelles expérimentations historiques à l'horizon d'une perspective forte d'émancipation. »⁷²⁴

Le pacte social devrait réunir autour de lui les éléments d'une entité qui fut difficile à nommer. Nommer un groupe d'appartenance, c'est accepter qu'une tension lie les constituants de ce groupe et de rendre les éléments liables par une logique morale commune. C'est aussi abdiquer devant les retombées de ce que l'on appelle communément la pulsion grégaire. Les débats tournant autour des rapports de force qui animent le groupe social deviennent possibles et légitimes. Or, au Maghreb, l'absence d'une philosophie qui prendrait en considération les éléments du groupe (social) a fait que cet espace soit complètement évacué des travaux de réflexion. L'espace maghrébin ne reçut point de faveurs de la part des penseurs, ni de la part des philosophes. Nonobstant les regards jetés par les historiens imprégnés par les dualités historiques constamment fondatrices, l'on peut dire que le Maghreb n'a pas cessé, sous la houlette d'antagonismes culturels immuables, d'être rangé dans un ordre remis de l'échec de l'atemporalité face la temporalité.

« Les historiens français du Maghreb ont aussi cultivé, à de rares exceptions près, des vues et théories relatives à de prétendues « spécificités » par lesquelles nos ancêtres, et l'homme maghrébin en général, étaient perçus hors de la logique d'une histoire, pourtant semblable, du moins à travers ses mécanismes et ses motivations, à celle des autres peuples du Bassin méditerranéen. »⁷²⁵

⁷²³ GOUMEZIANE Smaïl, *Algérie l'Histoire en héritage*, Alger, EDIF, 2011, p. 209-210.

⁷²⁴ Jacques Guilhaumou, « La modernité politique de la Révolution française », *Mélanges de la Casa de Velázquez* [En ligne], 36-1 | 2006, mis en ligne le 15 avril 2009, consulté le 21 avril 2014. URL : <http://mcv.revues.org/2262>

⁷²⁵ DJEGHLOUL, A et LACHERAF, M, *Histoire, Culture et Société*, Alger, Anep, 2002, p. 21.

Ancré dans l'espace musulman (il s'agit d'un Islam périphérique, puisque les communautés croyantes avaient à subir le handicap de la langue), le Maghreb avait néanmoins des spécificités sociales. La persistance des dialectes locaux réussit à démarquer l'Algérie de l'idéologie arabe, à discréditer les prétentions humanistes de sectes racistes et à délégitimer l'unanimité. Du coup, la nation arabe ne pouvait se concevoir, et le peuple, entité politique, pourrait se constituer si les élites avaient imaginé un tracé évacuant les composants culturels et ethniques dans l'organisation de l'espace dont nous avons déjà parlé.

Contrairement à l'Europe où les philosophes se sont interrogés sur les modalités de gestion de l'espace commun, la philosophie musulmane n'a pas réussi à attirer l'attention des héritiers d'Averroès. Si Kant a inspiré les concepteurs des systèmes juridiques, Averroès n'a ni lecteurs ni adeptes qui soient en harmonie avec l'agir collectif et en harmonie avec l'acte politique (au sens marxiste du terme). Les élites dirigeantes n'ont pas actionné les mécanismes institutionnels capables de traduire les liens en termes éthiques clairs. Dans ce passage illustratif de la dégénération de la philosophie des Lumières, le philosophe algérien, Nabhani Koribaa crie sa colère contre ce que l'on appelle les puissances mondiales. Il écrit :

« Les vraies démocraties modernes, non seulement ont failli en partie en leurs principes humanitaires universels en les rétrécissant à la mesure de leurs nationalismes et en les subordonnant à l'argent, mais du fait qu'elles ont aussi fort à faire avec les collectivismes, les dictatures et le sous-développement intellectuel et matériel du reste du monde, elles deviennent absorbées par la politique et se livrent à une course effrénée à la puissance, oubliées de leur mission libératrice de l'Individu. »⁷²⁶

Nous ne pouvons analyser le colonialisme sans passer par ce que les historiens en avaient dit. Il est clair que les historiens affiliés à l'idéologie officielle (post-coloniale), inspirés par les thèmes culturalistes et identitaires, attribuent au colonialisme des faits que celui-ci ne pourra expliquer que par le recours à une raison impure. Le terrain privilégié par les historiens (post-coloniaux) c'est le culturalisme. L'on peut dire qu'ils n'ont fait que suivre le tracé servi par les colonialistes.

Le colonialisme est une doctrine par laquelle un groupe d'Etats (ou un Etat) confisque au peuple colonisé toute possibilité d'identification collective à un modèle qu'il a lui-même choisi et confectionné. L'entité colonisée peine à se définir comme un groupe soudé par une identité collective capable de traduire ses préoccupations en termes politiques et de se fixer une grille de valeurs comme un fond commun et unificateur. Cela

⁷²⁶ KORIBAA, Nabhani, *Humain universel philosophie esthétique*, Alger, ENAL, 1989, p. 259.

dit, l'Algérie n'avait pas d'assise collectivisante. Difficile de former à partir d'un mot (Algérie) un adjectif capable de renvoyer à des mots ou à des concepts signifiants tant est que cette entité n'avait pas (n'a pas) de définition claire et employée dans l'espace académique. Il faut ajouter que le colonialisme ne s'opère souvent pas au nom de l'Etat, c'est-à-dire que toutes les logiques réfractaires à l'institutionnalité souffraient d'un péché originel. Souvent, c'est un groupe de pression qui légitime l'offensive colonialiste, en se servant de facteurs moraux. L'on peut dire que tous les Etats post-coloniaux sont dirigés par des castes qui donnent à l'entité nationale la direction qu'elle veut. Si l'Etat colonise, c'est parce qu'il prétend être en devoir de civiliser et de moraliser des populations. Or, tous les faits démontrent que le colonialisme n'a pas œuvré à la civilisation des populations locales. Pire, la mission civilisatrice n'était qu'un leurre... idéologique. Les Français ont maintenu le chaos instauré par les Ottomans. Quelques institutions furent créées, pour donner plus de chance aux colons et à l'autorité politique de contrôler les colonisés. Pour nous donner un exemple des subterfuges utilisés par les puissances coloniales pour affirmer la légitimité de leur statut, le militant et néanmoins académicien Jean Bricmont écrit :

« L'idéologie de notre temps, en tout cas en ce qui concerne la légitimation de la guerre, n'est plus le christianisme, ni la « mission civilisatrice » de la République, mais bien un certain discours sur les droits de l'homme et la démocratie, mêlé à une représentation particulière de la Deuxième Guerre Mondiale. »⁷²⁷

Les préoccupations sociales exprimées par les Algériens ne sont pas prises en charge. Ni l'école, ni les soins, ni l'économie n'ont été pris en charge par la France coloniale.

Le colonialisme est un prolongement du capitalisme, lequel n'a pas pu dépasser le cadre humain dans lequel sont nées les Lumières. Le capitalisme a mis en question le versant éthique de l'Etat tel qu'imaginé par les éclairés de l'Occident.

« Certes la colonisation est née de l'expansion du capitalisme et du développement de l'industrie, qui avait besoin de débouchés, et l'on sait le rôle des chambres de commerce en ce qui concerne l'Algérie.[...] La colonisation se légitime en effet au nom des idéaux qui dominent alors dans les sociétés métropolitaines du Centre. L'exemple de l'Algérie illustre mieux que tout autre comment un universalisme peut atteindre ses propres limites^{728, 729} »

⁷²⁷ BRICMONT, Jean, *Impérialisme humanitaire Droits de l'homme, droit d'inférence, droit du plus fort ?*, Alger, APIC, 2008, p. 59.

⁷²⁸ Pierre-Jean Luizard (dir.), *Le Choc colonial et l'islam*, La Découverte, 2006. In « Le temps du mépris ou la légitimation de l'œuvre civilisatrice de la France », *La pensée de midi* 4/ 2009 (Hors série), p. 136-143
URL : www.caim.info/revue-la-pensee-de-midi-2009-4-page-136.htm.

L'échec de la philosophie des Lumières à universaliser l'éthique qu'elles avaient conçue est vite apparu, notamment avec les mouvements colonialistes. La conquête d'espaces géographiques, jouissant de corps culturels, s'est réalisée avec une violence qui venait de confirmer les ambitions guerrières de l'Europe. Celle-ci, de par ce qu'elle avait produit comme pensée, a fragmenté l'espace humain en cultures hiérarchisées. Les cultures et les aires culturelles étaient hiérarchisées. Des écrits de poètes, d'écrivains et de penseurs témoignent des tendances racistes et colonialistes régnant dans l'espace intellectuel. Pour nous donner une idée de ce que furent les rapports du colon au colonisé, le philosophe français, Pierre Nora, écrit :

« Il n'est pas un homme d'Etat colonial qui n'ait prodigué les mots de civilisation et de démocratie, mais la pratique coloniale vida toujours pratiquement ces mots de leur sens. Le Français d'Algérie n'a que faire des droits de l'homme. Il est persuadé que son paternalisme autoritaire représente un idéal de justice et que son rôle humanitaire est injustement méconnu par la métropole. »⁷³⁰

Civiliser les barbares fut le justificatif qui accompagna l'expansionnisme capitaliste. L'eurocentrisme fut hégémonique, ses conséquences portent atteinte à l'unité de l'idéologie humaniste telle que décrétée par les philosophes des Lumières et telle que comprise par les lecteurs.

« Avec la poussée de l'impérialisme, après 1870, les intérêts économiques exigèrent une extension de la colonisation qui entraîna une extension du racisme. [...] Les coloniaux eurent foi dans leur mission qui avait pour fondement une croyance essentiellement laïque, celle de la supériorité du colon sur l'indigène. »⁷³¹

La tentation de l'humain universel fut freinée par les lectures, âpres et dures, de l'Histoire totale. Par le colonialisme, l'on comprend que l'Europe était incapable d'imaginer l'humain en dehors des limites éthiques qu'elle avait tracées et qui semblent peiner à dépasser l'espace géographique. L'Europe était incapable d'humaniser, car, croyait-elle, les contours de l'humain ne sont l'apanage de la philosophie qu'elle avait conçue. La philosophie européenne s'arrogeait le droit d'utiliser la conceptualisation, pour donner crédit à des thèses tissées de morales ignominieuses.

« ...l'Europe eût mieux fait de tolérer à côté d'elle, bien vivantes, dynamiques et prospères, entières et non mutilées, les civilisations extra-européennes ; qu'il

⁷²⁹ « Le temps du mépris ou la légitimation de l'œuvre civilisatrice de la France », *La pensée de midi* 4/ 2009 (Hors série), p. 136-143 URL : www.caim.info/revue-la-pensee-de-midi-2009-4-page-136.htm.

⁷³⁰ NORA, Pierre, *Les Français d'Algérie*, Alger, Hibr, 2013, p. 42.

⁷³¹ Idem, p. 59.

eût mieux valu les laisser se développer et s'accomplir que de nous en donner à admirer, dûment étiquetés, les membres épars, les membres morts... »⁷³²

Il est évident que l'espace maghrébin était traversé par des logiques archaïques et qu'elles étaient loin de donner sens à l'entité d'identification, mais il est inconcevable que l'homme maghrébin soit réduit à un sujet civilisable par la violence, exclusivement par la violence, et par le déni de toute composante humaine. En d'autres termes, le colonialisme voulait civiliser, mais pas humaniser. Civiliser est, pour lui, remplacer la composante humaine par un ordre idéologique.

« Il n'y a pas si longtemps, la terre comptait deux milliards d'habitants, soit cinq cents millions d'hommes et un milliard cinq cents millions d'indigènes. Les premiers disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient. Entre ceux-là et ceux-ci, des roitelets vendus, des féodaux, une fausse bourgeoisie forgée de toutes pièces servaient d'intermédiaires. Aux colonies la vérité se montrait nue ; les « métropoles » la préféraient vêtue ; il fallait que l'indigène les aimât. Comme des mères, en quelque sorte. L'élite européenne entreprit de fabriquer un indigénat d'élite ; on sélectionnait des adolescents, on leur marquait sur le front, au fer rouge, les principes de la culture occidentale, on leur fourrait dans la bouche des bâillons sonores, grands mots pâteux qui collaient aux dents ; après un bref séjour en métropole, on les renvoyait chez eux, truqués. »⁷³³

Les diverses rébellions menées par les Algériens avaient des grains ethniques et confessionnels. C'est la marque confessionnelle qui prenait le dessus dans les tentatives de résistance que l'on voyait surgir dans divers moments.

« ...il faut tenir compte du mythe, créé par la France elle-même, qui veut que les Algériens soient arabes et musulmans, alors qu'il n'y a pas plus de trois ou quatre pour cent d'Arabes, que les Algériens en réalité sont berbères ou kabyles, et que la pratique religieuse musulmane en Algérie est inférieure à la pratique catholique en Lozère ou en Corrèze. »⁷³⁴

Les blessures historiques transmises par la littérature informelle nous renseignent sur les épopées d'un peuple qui peinait à se définir par des éléments communs. Les Maghrébins ne pouvaient se dessaisir de l'héritage symbolique implanté dans l'imaginaire collectif. Le nationalisme a justement rompu avec l'idée d'un Etat fondé sur des principes confessionnels. L'idéologie politique a opéré une transmutation majeure. Le nationalisme a failli réussir l'assise politique.

⁷³² CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Dakar, Présence africaine, 1955, p. 52.

⁷³³ SARTRE, Jean-Paul, (Préface), Fanon Les damnés de la terre (FANON, Frantz), Paris, Maspéro, 1961, p. 23 (format numérique). Le texte est consultable au lien suivant :

http://classiques.uqac.ca/classiques/fanon_franz/damnes_de_la_terre/damnes_de_la_terre.html

⁷³⁴ DUCHEMIN, Jacques, *Histoire du FLN*, Alger, Mimouni, 2006, p. 21.

« La voie politique était pourtant celle que prônaient les nationalistes modérés, mais l'administration les combattait avec détermination à l'égal des nationalistes révolutionnaires ou panarabes. »⁷³⁵

Le colonialisme a non seulement dépolitisé les masses, mais rafraîchi (rafraîchissait) le clivage culturel et ethnique sur lequel n'a cessé de jouer l'idéologie coloniale. Les masses étaient réduites au silence, elles ne pouvaient s'associer à la décision. La culture locale continuait à traverser le groupe social. Le colonialisme n'avait pas d'appréhensions sur la culture musulmane en tant que telle. Des aires culturelles non-musulmanes ont été conquises. Le colonialisme n'est gêné que par la dimension politique que manifesterait une population. La question culturelle a produit un schisme particulateur.

« Le PPA-MTLD (Parti populaire algérien – Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques), organisation politique nationaliste la plus puissante, prend en charge cette volonté de définition de la personnalité algérienne. Deux courants vont s'affronter. Le premier revendique une Algérie algérienne, c'est-à-dire dont toutes les composantes ethniques seraient reconnues. Il est animé en grande majorité par des Kabyles. Cette conception de l'Algérie indépendante à venir s'oppose au courant « arabo-musulman », incarné par son leader charismatique, Messali Hadj, qui finit par l'emporter à la suite de l'assassinat d'une partie des membres du premier courant. L'Indépendance acquise en 1962, l'Algérie se définit comme un pays d'essence arabo-musulmane, ne laissant plus de place à toute autre possibilité des dits vécus identitaires (Harbi, 1984). »⁷³⁶

D'abord, le groupe social peinait à dépasser les cadres institutionnels incarnés par l'administration coloniale. Ce groupe ne pouvait ouvrir de perspectives historiques en dehors de l'espace colonial.

Ensuite, le référent politique de constitution était difficile à concevoir. La gestion de l'espace public n'était pas une préoccupation posée par les divers groupes appartenant à l'entité de référence.

Enfin, les mécanismes de la cultururation ne retenaient pas l'attention des agents culturalistes. En d'autres termes, les mécanismes culturalistes s'inscrivaient dans une démarche anti-sociale.

Le problème culturel, qui revient dans toutes les compositions politiques – notamment l'Etat-, n'a pas épargné les Etats du Maghreb. L'on peut lire ce qui suit :

⁷³⁵ A GERON Ch-R et LECA J, « Algérie », Encyclopédie Universalis, 2010 (format numérique)

⁷³⁶ Mohamed Harbi In Nassim Amrouche, « De la revendication kabyle à la revendication amazighe : d'une contestation locale à une revendication globale », *L'Année du Maghreb* [En ligne], V | 2009, mis en ligne le 09 juillet 2010, consulté le 24 avril 2014. URL : <http://anneemaghreb.revues.org/553> ; DOI : 10.4000/anneemaghreb.553

« Le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Libye partagent un héritage culturel berbère depuis l'Antiquité et arabo-musulman à partir de la conquête arabe au VIIIe siècle. Cette proximité religieuse et linguistique ne constitue pas, pour autant, un facteur de stabilité des Etats ou d'unité régionale. »⁷³⁷

Réunis autour d'un idéal politique dont les germes étaient visibles déjà dans les organes du parti nationaliste (PPA-MTLD), les révolutionnaires algériens avaient produit la rupture à laquelle aspiraient tous les personnages politiques d'alors. C'est autour de la posture nationaliste que tournaient les discours émis par les divers courants politiques d'alors.

« « L'union idéologique du Peuple Algérien autour du principe de la Nation Algérienne a déjà été réalisée. L'union réelle, l'union dans l'action continuera d'être notre objectif principal parce que nous sommes persuadés que c'est le moyen efficace pour venir au bout de l'impérialisme oppresseur ». Cette citation n'est pas du FLN mais de l'organe du MTLD El Maghrib El Arabi en date du 16 janvier 1948. »⁷³⁸

La conception politique du Maghreb était tenue à répondre à diverses exigences, notamment conceptuelles, que le colonialisme a réussi à évacuer des soucis immédiats par les diverses œuvres auxquelles il s'est livré. Rien ne pouvait s'imaginer dans le feu de l'action. Mais cela est tellement évident qu'il laisse poser d'autres questionnements, plus légitime du reste. Annexée souvent aux empires, l'Afrique du Nord n'a jamais eu une existence autonome, du moins au plan formel.

Il s'agit de comprendre ce qu'une jonction de l'Histoire (visible) avec les constituants de la langue peut dans l'examen de la question existentielle. Cette question est la propriété à la fois de l'Histoire et de la Psyché.

4- La question existentielle et la philosophie

Il est indéniable que les structures mentales par lesquelles agissait et fonctionnait l'imaginaire collectif algérien, il s'agit de la totalité, ne parvenaient pas à opérer les analyses nécessaires dans l'examen du champ intellectuel. Le romancier était considéré comme le porteur d'un discours savant et il ne pouvait s'extraire de l'espace intellectuel dans lequel il a été, malgré lui, inséré. Or, le romancier et le poète n'ont pas vocation d'approcher par la Raison le réel.

« Comme l'artiste vit de l'imagination de son époque, il s'efforce de plaire à ses contemporains en cultivant les genres qui leur sont les plus familiers et qui sont

⁷³⁷ Salim Chena, « Le Maghreb après les indépendances : (re)définition, (re)composition, (re)construction », *L'Espace Politique* [Online], 18 | 2012-3, Online since 22 November 2012, connection on 27 April 2014. URL : <http://espacepolitique.revues.org/2519> ; DOI : 10.4000/espacepolitique.2519

⁷³⁸ CHIKH, Slimane, *L'Algérie en armes ou le temps des certitudes*, Alger, OPU, 1981, p. 271.

les moins usés. [...] Tout comme celui qui en a les moyens se propose de construire, en un site idéal, la demeure de ses rêves, pour y habiter avec les êtres les plus chers, l'Artiste conçoit l'ensemble, tout en imaginant l'intérieur de cette construction qu'il veut peupler de personnages familiers, en lesquels il peut incarner le plus de ses sentiments, de ses aspirations. »⁷³⁹

La littérature ne peut piloter un savoir définitif et immuable. Cette conception n'a pas servi d'hypothèse dans l'espace maghrébin, car l'on exigerait et l'on exige toujours de l'homme de lettres de se porter candidat à la défense du groupe social. Le poète, le romancier et le peintre portent une conscience défigurée et qui est plutôt proche de la fonction sociale qu'ils jouent que du rang, acquis par le maniement du Verbe, auquel ils ont accédé. L'écriture a beaucoup aidé dans la description de l'espace social. Le critère de classement, qui fut la langue, faisait que l'écrivain francophone fût classé dans le modèle occidental plutôt que dans une classe sociale ancrée dans l'espace d'identification. L'autodépréciation a engendré le rejet, entre autres, de toute la littérature produite par les indigènes, car celle-ci provenait d'un soi haïssable. Par ailleurs, les écrivains à qui l'on exigeait de relayer la conscience n'étaient plus perçus comme une partie de l'indigénat, en dépit de toutes les ressemblances que l'on peut constater. Pour nous donner une idée des rapports existant entre la culture locale et la culture occidentale, Yvonne Turin écrit : « *Le choc entre la société traditionnelle et la nécessité de s'ouvrir aux formes de la pensée moderne y est aussi douloureux, aussi discuté.* »⁷⁴⁰

4-1- La question propre à la réflexion

L'on peut constater que l'espace intellectuel n'avait pas de direction politique claire. Rares furent les écrivains qui intégraient des organes politiques, car, croyaient-ils, le rôle qu'ils joueraient ne pouvait nullement agir sur les conceptions idéologiques. Dans le passage suivant, nous verrons la posture développée par l'écrivain algérien Mohamed Dib à propos du lien que noue l'auteur à la politique, il écrit :

« Un écrivain s'il parle de politique, en tant que romancier, ne doit pas avoir peur de l'aborder de front et d'être vrai et sincère, de ne pas avoir peur de poser des questions gênantes. »⁷⁴¹

La conscience politique qui fut à l'origine de la guerre de libération avait, du moins dans les termes par lesquels ces personnages s'exprimaient, des tendances vers la modernité. L'idée de construire un Etat fut en soi un ancrage dans la modernité. L'action

⁷³⁹ KORIBAA, Nabhani, *Humain universel philosophie esthétique*, Alger, ENAL, 1989, p. 122-125.

⁷⁴⁰ TURIN, Yvonne, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale Ecoles, Médecine, Religion 1830-1880*, Alger, Enal, 1983, p. 24.

⁷⁴¹ ZAOUI, Mohamed, *Algérie Des voix dans la tourmente*, Paris, Le Temps des cerises, 1998, p. 171.

amorcée par les outils politiques avait branché les préoccupations des populations indigènes à la modernité n'a cependant pas pu mettre les liens nécessaires pour l'accomplissement de la mutation qui devait se produire. Agir par un code, des communiqués et des réseaux, comportement qui n'avait pas d'assise tribale, faisait que la problématique posée par les Algériens retrouvât un ancrage jamais atteint par les révolutionnaires. Ce sont des élites politisées, donc proches de la matérialité historique et sociale qui ont opéré la prise de conscience nécessaire au forcing de l'Histoire. Les élites affiliées à l'ordre idéologique ne pouvaient que rendre leur statut sans impact sur les faits constatés. Les romanciers n'étaient pas en phase de ce que la conscience politique concevait, c'est-à-dire la fondation d'un Etat national.

« Lors des débuts de la littérature maghrébine en période coloniale, à l'époque où l'écriture de ces écrivains était encore largement descriptive, l'écriture littéraire maghrébine est plus ou moins consciemment liée à une tentative d'affirmation de l'identité maghrébine face à la négation coloniale. Or toute affirmation d'identité nationale se réclame d'un territoire-emblème de cette identité, qui lui fournit le plus souvent un nom. Par son extranéité géographique l'émigration brise cette fonction emblématique du territoire dans l'affirmation crispée d'une identité une (c'est une logique comparable qui a toujours gommé les minorités dans le discours nationaliste maghrébin). Le discours nationaliste auquel cette littérature est implicitement liée à ses débuts et que ses descriptions sont censées servir ne peut concevoir cette fêlure. »⁷⁴²

Le rapport des hommes de lettres à la politique témoigne de la diversité des rapports que nouaient les éléments du groupe social avec la politique. Souvent trop peu attachés aux appareils politiques, les romanciers incarnaient l'image conventionnelle nouée par les masses avec le politique. L'on peut dire que les politiques agissaient en dehors de la pensée populaire, en ce sens qu'ils agissaient par des modes en décalage avec les schèmes transmetteurs de l'opinion. Par la langue, par les modalités d'action, par les modèles de gestion proposés, les militants étaient condamnés à composer avec un espace très restreignant et à trouver des liens, très confus d'ailleurs, avec l'attente populaire.

Souvent méfiants à l'égard de la politique, les lettrés algériens, notamment les écrivains, ont produit une nouvelle attitude envers la militance, laquelle tendance a laissé des séquelles dans l'imaginaire collectif.

« Rachid Boudjedra, militant communiste de la première heure (le grand-père, un cheminot communiste, en est pour beaucoup dans l'éducation idéologique de l'écrivain), décortique la révolution d'une manière crue et virulente ; le ton

⁷⁴² BONN, C et KHEDDA, N, *La littérature maghrébine d'expression française*. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm>

qu'il utilise est un ton accusateur, de démystification, qui veut rétablir à tout prix la vérité historique. Cet écrivain n'a pas été emprisonné et torturé de façon aveugle et hasardeuse ; il connaît parfaitement les rouages du pouvoir en Algérie et surtout le vrai visage de la révolution algérienne qu'on veut faire passer pour une geste héroïque pure et sans bavures. »⁷⁴³

Les liens noués par la littérature avec la philosophie sont, du moins par les formes qu'ils prennent, extrêmement variés. Agissant souvent sur le territoire de l'intellect, elles présentent des ressemblances que seuls les spécialistes peuvent déceler.

« La littérature confirme un consensus, mais elle produit aussi de la dissension, du nouveau, de la rupture. Suivant le modèle militaire de l'avant-garde, elle précède le mouvement, elle éclaire le peuple. C'est le couple de l'imitation et de l'innovation, des anciens et des modernes auquel on reviendra. La littérature précède ainsi les autres savoirs et pratiques : les grands écrivains ont vu avant les autres (c'étaient des « voyants »), notamment avant les philosophes... »⁷⁴⁴

Durant des siècles, les deux discours se sont imbriqués et ont donné à l'Homme la possibilité d'accéder à des savoirs tout aussi mineurs que complets. Ni l'un, ni l'autre n'ont pu donner du crédit à la posture pensante dans laquelle le savoir était produit. Certes, l'acte créatif jouit, ou peut jouir, de toute l'autonomie nécessaire pour l'accès aux idées, mais cet acte ne peut se départir des séquences générées par les tensions idéologiques, souvent atemporelles. Bien des philosophes ont intégré, dans leurs œuvres, des idées philosophiques, et réussi à faire de l'énoncé narratif le porteur d'un savoir presque autonome. Certaines tentatives étaient menées, dans le but de comprendre le fonctionnement d'entités restées jusque-là propres aux discours incohérents et obscurs produits par des esprits qui ne s'inscrivaient dans aucun espace institutionnel, ni dans aucune perspective académique. Par exemple, l'on peut parler de Camus, qui écrivait de la philosophie sans se rattacher à l'académie. Les liens que peut avoir le scientifique avec la pression subjective sécrétée par le moment historico-existential peuvent être repérés dans la citation suivante :

« Comme les autres hommes, les scientifiques se laissent guider dans leur travail, dans une certaine mesure, par des désirs et des penchants personnels. Ils sont assez souvent influencés par les intérêts de groupes auxquels ils appartiennent. Ils peuvent avoir en vue une promotion dans leur carrière, ils peuvent espérer que les résultats de leurs recherches s'accorderont avec des théories qu'ils ont déjà soutenues ou avec les exigences et les idéaux des groupes auxquels ils s'identifient. Mais, en tout cas, ces tendances à l'engagement jouent un rôle dans les sciences de la nature, dans l'organisation

⁷⁴³ SOUKEHAL, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Paris, Publisud, 2003, p. 396.

⁷⁴⁴ COMPANON, Antoine, *Le démon de la théorie*, Paris, Seuil, 1998, p. 39.

générale de la recherche, notamment dans le choix des sujets. Elles sont, le plus souvent, tenues en bride par des procédures de contrôle institutionnalisées, qui exercent une forte pression sur chaque scientifique pris individuellement et qui visent à subordonner leurs tendances subjectives à l'intérêt "pour la chose même", comme nous avons coutume de dire, donc à une conception plus distanciée de leur tâche. Dans de tels cas, les problèmes immédiats, qu'ils soient personnels ou sociaux, fournissent l'impulsion requise pour l'examen de problèmes d'un autre type, proprement scientifiques, et détachés de toute relation directe à des personnes ou à des groupes déterminés » (Elias, 1993, pp. 12-13)⁷⁴⁵ »⁷⁴⁶

Pour la littérature, l'auteur n'est pas censé répondre à des normes d'analyse et d'écriture, c'est-à-dire que l'autorité écrivante est elle-même un objet à analyse et ce, en dépit des caractéristiques que celui-ci recèle. Le texte littéraire ne contient pas de la Raison capable de l'orienter et d'orienter le lecteur. Toutefois, la philosophie, si on l'inscrit dans l'espace du savoir, est capable de rendre compréhensibles les idées qu'elle véhicule parfois étrangement par des logiques tout aussi obscures qu'éclairantes. Répondant à une question, l'écrivain algérien, Anouar Benmalek, écrit :

« De toute façon, le rôle de l'écrivain n'est pas de se faire le propagandiste de la morale. Son rôle, à mon humble avis, est de décrire la vie sous tous ses aspects, les meilleurs comme les pires. »⁷⁴⁷

De ce point de vue, l'on peut dire que la philosophie est un stade avancé du littéraire, dès lors que les creux vagues et égarants sont théorisés. Pour schématiser, il serait facile de faire le lien entre la littérature et la philosophie : la philosophie use de la définition et la littérature fait appel à la métaphore. Les explications que nous offre la littérature sont biaisées. Toutefois, le savoir auquel la philosophie nous donne accès n'est pas susceptible de se référer à des centres épistémologiques, il assume aussi bien la forme par laquelle il est donné que les phases par lesquelles il s'est constitué. Durant des siècles, la philosophie n'était pas instituée dans le champ académique, elle n'avait pas l'ambition de monopoliser la prétention savante. La philosophie jouissait d'un crédit, notamment auprès de certaines institutions, mais elle ne prétendait pas critiquer les soubassements des savoirs, en ce sens qu'elle n'opérait pas dans les conceptions élaborées par l'invitation

⁷⁴⁵ Je reproduis la référence selon l'article où elle est a été incluse : « L'article intitulé « Engagement et distanciation » fut d'abord publié en anglais dans le *British Journal of Sociology* en 1956, avant que l'auteur lui apporte, à la fin des années 1970, divers ajouts et révisions, comme il avait l'habitude de le faire avec ses différents textes au gré des traductions successives ainsi que le fait observer son éditeur et traducteur allemand, Michaël Schröter, en postface de ce recueil. » In André Ducret, « Le concept de « configuration » et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber », *SociologieS* [En ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 06 mai 2014. URL : <http://sociologies.revues.org/3459>.

⁷⁴⁶ André Ducret, « Le concept de « configuration » et ses implications empiriques : Elias avec et contre Weber », *SociologieS* [En ligne], La recherche en actes, Régimes d'explication en sociologie, mis en ligne le 11 avril 2011, consulté le 06 mai 2014. URL : <http://sociologies.revues.org/3459>

⁷⁴⁷ BENMALEK, Anouar, *Entretien avec Youcef Merahi Vivre pour écrire*, Alger, Sedia, 2006, p. 78

officielle des instances savantes et semi-savantes. La philosophie voulait enraciner l'option critique, notamment envers les discours considérés comme mystificateurs et absolutistes, entre autres les religions.

« Althusser défendait l'idée que la philosophie n'a pas d'objet, ce qui est une façon de soutenir qu'elle a tous les objets sans exception, et que l'idée qu'elle serait vouée à l'étude spécialisée d'un domaine d'objets qui lui appartiendrait en propre est à rejeter comme constituant la forme par excellence de son aliénation. Cela veut dire aussi que la philosophie ne s'applique pas à des objets qui délimiteraient une fois pour toutes le champ de son intervention, mais que pour elle tous les objets se valent, pour autant que ce sont eux qui "ont" la philosophie plutôt que la philosophie elle-même ne les "a". »⁷⁴⁸

La critique littéraire n'était pas pilotée par des écoles philosophiques, si informelles fussent-elles. Tantôt attachée à la biographie, tantôt au contexte, la critique ne reprenait la question existentielle qu'en dehors de la face textuelle de l'œuvre. La lecture du texte exigeait que la question existentielle ne fût relayée que par des hégémonies conceptuelles fort historicisées. C'est-à-dire que la formulation de la question n'avait pas la possibilité de se réaliser au-delà des matérialités agissantes. En d'autres termes, c'est la matérialité psychologique qui agit contre la matérialité textuelle. Les représentations psycholinguistiques ne sont figées que par ce que les topographes de la raison et de la langue s'offrent en matière de concepts et d'outils épistémiques.

« Chaque représentation inconsciente est surdéterminée par une pluralité de facteurs, en elles se recoupent plusieurs lignes associatives organisées en réseaux et dont l'exploration conduit à des sens différents. Avec le déplacement, l'investissement peut se détacher d'une représentation pour passer à une autre, reliée à la première par une chaîne associative où jouent des rapports de contiguïté, de similarité et de symbolisation. »⁷⁴⁹

Le freudisme et la phénoménologie ont, de par la critique qu'ils avaient opérée contre le sujet pensant et de par le repérage des vacillations propres à toute œuvre de conceptualisation et de pensée, avaient mis fin à l'autorité de la posture pensante pure et mis à nu les difficultés que le sujet scientifique rencontre dans les diverses tâches qu'il réalise. Entre autres champs académiques affectés par cette critique, nous pouvons sérier toutes les sciences humaines, mais aussi celles qui ont pour objet d'étude la littérature. L'on peut lire, à propos du statut dit scientifique des objets des disciplines scientifique, ce qui suit :

⁷⁴⁸ MACHEREY, Pierre, « Sur l'Histoire de la philosophie » (Entretien avec O. Koetlitz) [in : *Le Philosophoïre*, n°20, printemps-été 2003, p.7-20]

⁷⁴⁹ Jean-Claude Arfouilloux, « La psychanalyse aux prises avec les mots », *Semen* [En ligne], 15 | 2002, mis en ligne le 01 février 2007, consulté le 19 mai 2014. URL : <http://semen.revues.org/2426>

« Accorder à un objet la qualité de « scientifique », c'est du même coup décider qu'il peut légitimement prétendre à retenir notre attention, voire à susciter notre adhésion. Le statut de « scientifique » n'est pas nécessairement le seul ou le principal moyen de conférer cette autorité à des prétentions spécifiques, mais c'est très certainement au moins l'un des moyens de validation possibles parmi tant d'autres reconnus et respectés. »⁷⁵⁰

La critique littéraire se lia à la philosophie. Fondées en Allemagne, la phénoménologie et l'ontologie ont réussi à s'enraciner dans l'espace académique français, grâce au travail réalisé par Sartre et par les philosophes des années soixante. C'est par le biais de Sartre que les travaux de Husserl et de Heidegger avaient réussi à avoir de l'influence sur la philosophie et sur les discours périphériques au savoir. Sartre n'était pas un académicien pur, il était tout le temps suivi par les médias. L'on peut lire, à propos de la situation des agents culturels des années 60, ce qui suit :

« Contre l'histoire littéraire et la critique interprétative se sont violemment dressées, en France, à partir des années 1960, des critiques contestant tout empire du sujet, sous sa forme rationnelle ou transcendantale, cartésienne ou phénoménologique, et lui substituant le primat du langage. Une nouvelle conception du langage, venue de Saussure, qui mettait l'accent sur l'arbitraire de la langue et sur son absence de référentialité, a favorisé une nouvelle conception du sujet, désormais pensé comme assujéti au langage ou à la structure, et de la critique, dénonçant l'intention ou l'intentionnalité, refusant de considérer l'auteur comme une instance présidant au sens. Tout cela, en fait, n'était pas si nouveau. D'une part, la parenté est évidente avec les anciennes rhétorique et poétique ; d'autre part, ce retour au texte avait déjà eu lieu partout ailleurs, depuis plusieurs décennies, mais on l'ignorait dans l'hexagone, en particulier à la Sorbonne. »⁷⁵¹

Les deux disciplines, qui venaient de la pensée allemande, donnèrent une orientation à la critique littéraire. Celle-ci n'est pas une œuvre purement profane, ni une œuvre philosophique pure. La phénoménologie et l'ontologie opérèrent des critiques dans le Concept. Du coup, l'on s'interrogeait sur les fondements de cette tâche et sur les fonds sémantiques de chaque concept employé dans la critique. Le rapport de la littérature à la phénoménologie peut être compris en ces termes :

« Le rapprochement entre la méthode de la phénoménologie et la méthode de la création littéraire est nécessaire pour comprendre les discordances de la vie subjective, toujours à l'oeuvre dans son expérience sensible ordinaire, mais

⁷⁵⁰ Ernest Gellner, « L'idée du scientifique, Revue internationale des sciences humaines », L'épistémologie des sciences humaines, Volume XXXVI, n°4, 1984, p. 601.

⁷⁵¹ COMPAGNON, Antoine, « Critique littéraire », Encyclopédie Universalis 2010. (format numérique).

devenues évidentes surtout lorsqu'elle se trouve engagée dans des expériences inédites qui dérangent ses habitus ou lorsqu'elle traverse des crises où ses certitudes et ses principes sont remis en question. »⁷⁵²

Après tous les dérapages que la critique littéraire avait vus et sur lesquels elle a bâti ses méthodes et ses appareils conceptuels (Sainte-Beuve, Lanson, etc.), cette même critique littéraire tente de se refonder, en s'interrogeant sur tous les éléments constitutifs de son espace conceptuel. La critique voulait fabriquer des normes que les écoles pouvaient employer et rendre opératoires par rapport à l'exigence conceptuelle à laquelle elle se référerait.

« D'origine marxiste, le concept d'idéologie a eu le mérite de rappeler, contre le présupposé d'une indétermination sociale des œuvres d'art, expression de l'idéologie romantique du « créateur incréé », et contre les approches formalistes ou purement textuelles de la littérature, comme le « new criticism », que la littérature avait partie liée avec un système de valeurs, une vision du monde, et qu'elle pouvait exprimer le point de vue des dominants ou celui des dominés dans la société. Cette approche a déplacé l'intérêt de la recherche de l'intentionnalité de l'auteur aux déterminants sociaux de la production de l'œuvre. »⁷⁵³

Issue de lectures n'ayant pas de fond narratif, les critiques réalisées sur la littérature sont sommées d'instituer des espaces qui ont des traits communs, malgré les largesses que s'offrent les unes et les autres. La critique littéraire est-elle l'affaire de la lecture ? Beaucoup de critiques se font la voix d'écoles philosophiques lesquelles font du personnel acquis à leurs thèses une corporation démunie d'un regard conceptuel unificateur. Cela étant, nous pouvons dire que l'acte de lire est codifié et donc réduit à des exigences beaucoup plus corporatistes que savantes. L'on réduit la création par la promulgation de réflexes garantis par l'école de référence.

La critique littéraire se donnait pour mission, dans bien des espaces, de décortiquer les liens de l'auteur avec les différentes extériorités, que les sciences humaines tentent de former aussi bien par les formes (société, idéologie, l'Autre, etc.) que dans les parcours de lecture (sociologie, anthropologie, etc.). Les lectures étaient pilotées par des centres idéologiques prenant souvent des formes plus ou moins scientifiques.

« La lecture est l'acte de réception du texte écrit. [...] Il (l'acte de lecture) demande tout un apprentissage. Il n'est pas purement passif, mais fait appel à des projections de schémas perceptifs, à des constructions mentales, à la

⁷⁵² POPA, Délia, « La langue des choses muettes », Edmond Husserl et von Hoffmannsthal, *Revue Klesis*, 2011 : 20, Philosophie et littérature.

⁷⁵³ Gisèle Sapiro, « Pour une approche sociologique des relations entre littérature et idéologie », *COnTEXTES* [En ligne], 2 | 2007, mis en ligne le 16 février 2007, consulté le 22 mai 2014. URL : <http://contextes.revues.org/165> ; DOI : 10.4000/contextes.165

mémoire : on ne perçoit pas qu'un signe graphique à la fois, mais un groupe de mots et même de lignes qu'on complète par des anticipations ; on est orienté par la lecture immédiatement antérieure et par des souvenirs plus anciens. Il est accompagné d'un déchiffrement connotatif, qui tient compte des élargissements possibles du sens des mots, et d'un déchiffrement argumentatif, qui perçoit l'enchaînement logique et l'intentionnalité des phrases et des groupes de phrases. »⁷⁵⁴

Si dans certains espaces, il est mis l'accent sur le sujet social, dans beaucoup d'autres, notamment celui où la conscience européenne exerce son hégémonie politico-discursive en le considérant comme mineur, c'est le rapport de l'individu à la civilisation qui intéresse les critiques. C'est-à-dire que les critiques, prolongement du moyen ethico-philosophique de la conscience européenne, ne sont intéressés que par la comparaison de l'espace indigène à la norme promulguée par les civilisés. C'est ainsi que l'Occident s'est fabriqué une image du monde arabe.

« TOUT AU LONG DE L'HISTOIRE, L'ETRE OCCIDENTAL s'est construit un système de représentations concernant son voisin de la rive sud de la Méditerranée. L'Arabe est devenu ainsi pour l'Européen « l'Autre » par excellence. Miroir de la société, la littérature va emboîter le pas et avec l'arrivée de la mode orientaliste pendant le 19 siècle, la littérature française va mettre en scène d'une manière continue l'Arabe et son univers. Des écrivains comme Chateaubriand, Lamartine ou encore Flaubert vont entamer des voyages en Orient et vont créer une altérité arabe (religieuse, culturelle, politique voire raciale) et changer définitivement comment l'Occident perçoit les Arabes. »⁷⁵⁵

Le champ académique a subi les mêmes clivages que ceux qui traversaient les discours profanes. En un mot, la colonisation, en tant que fait éthiquement illégitime, n'a pas affecté, dans beaucoup d'espaces, la totalité de la conscience européenne contemporaine. Pour nous donner une idée de ce qui fait que la discipline universitaire soit adoptée par les institutions sociales, Mammeri écrit :

« La société au sein de laquelle le chercheur fait un séjour toujours limité, en observateur, qu'il le veuille ou non, toujours extérieur, a son propre système non seulement de valeurs mais d'explications et de concepts, sans lequel elle cesserait d'exister ou existerait autrement. »⁷⁵⁶

L'arrivée de Sartre et de son équipe à l'institution promotrice des savoirs a amorcé la lecture nécessaire du fait colonial, en ce sens que la question politique fût repensée et

⁷⁵⁴ MILLY, Jean, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, (fac. Littérature), 1992, p. 23-25.

⁷⁵⁵ Rachid Naïm, *Figures de l'étranger dans les littératures francophones*, Interfrancophonies, n° 3.

⁷⁵⁶ MAMMERI, Mouloud, *Culture savante culture vécue*, Alger, Tala, 1991, p. 220.

que l'idéologie revêt son espace élargi. Sartre a signé le manifeste des 121 dans lequel on peut lire :

« Ni guerre de conquête, ni guerre de « défense nationale », ni guerre civile, la guerre d'Algérie est peu à peu devenue une action propre à l'armée et à une caste qui refusent de céder devant un soulèvement dont même le pouvoir civil, se rendant compte de l'effondrement général des empires coloniaux, semble prêt à reconnaître le sens. »⁷⁵⁷

Amorcée par un groupe d'intellectuels affiliés à l'institution, la critique du colonialisme dut ne plus se confiner dans les jeux idéologiques dont les contours ont été tracés près d'un siècle avant. C'est l'équipe sartrienne qui a rompu avec l'idée enracinée qui faisait du savoir un outil évoluant en dehors de l'espace social. Pour Sartre, les institutions du savoir sont appelées à reprendre l'option critique qu'ils devaient employer dans l'examen de toutes les questions posées. Bien que nous n'ayons pas beaucoup de traces relatives à cette problématique, nous pouvons dire que les normaliens avaient enfreint l'ordre établi par les structures idéologiques et imposé des lectures nouvelles à des faits posés souvent en dehors de l'institution scolaire et traités par des personnels exerçant dans des espaces déterminés. Cette tradition a eu des conséquences sur la progression de la recherche des savoirs. Et il semble que les années, où certains faits politiques avaient été intégrés dans les processus de réflexion propres à l'école et à l'université, c'est-à-dire les années soixante, illustrent cette union entre la quête du savoir et le référencement matériel-symbolique.

«...on confond trop souvent l'intellectuel et le clerc (que Sartre appelle « technicien du savoir pratique »). L'intellectuel est dorénavant une âme inquiète qui se sent mal à l'aise dans la société de son temps parce qu'il ne veut plus exprimer l'esprit objectif de sa classe ni mettre son savoir universel au service de l'intérêt particulier, comme le fait le second, le « faux-intellectuel », le clerc d'aujourd'hui, qui joue, agent d'une hégémonie, un rôle de conservation et de reproduction du savoir hérité. »⁷⁵⁸

L'introduction du fait politique dans les institutions du savoir est voisin de l'arrivée de philosophes ayant opéré des changements dans le champ de la critique littéraire. La problématique centrale de la critique, née avec les fusions conceptuelles réussies grâce aux liens de la psychanalyse et de la linguistique, c'est de savoir si une entreprise conceptuelle aurait pour tâche de tracer les contours de l'espace académique et d'y inclure les questions

⁷⁵⁷ Manifeste des 121 Le texte est consultable au lien électronique suivant :

<http://www.fabriquedesens.net/Declaration-sur-le-droit-a-l>

⁷⁵⁸ Patrick Wagner, « La notion d'intellectuel engagé chez Sartre », *Le Portique* [En ligne], Archives des Cahiers de la recherche, Cahier 1 2003, mis en ligne le 17 mars 2005, consulté le 26 mai 2014. URL :

<http://leportique.revues.org/381>

possibles. Les critiques peinent à adopter des lectures provenant d'un pur choix méthodologique. Le critique évolue dans des perspectives historicisantes, qui marquent toutes les institutions liées à la lecture. «...*tout critique est, indépendamment de ses intentions, « structuraliste », parce que, tel un bricoleur, il se sert des éléments des structures existantes (les œuvres littéraires) pour en forger de nouvelles (l'œuvre critique elle-même)...* »⁷⁵⁹

Les années soixante ont vu le sujet se définir plus dans ses rapports avec les entités dénommées par les différents champs disciplinaires, mais d'abord défini par les diverses instances, savantes et affectives, et ensuite situé dans les divers espaces de référence.

C'est à partir de ce moment que la question sociale, telle que formulée par la sociologie classique, a été renvoyée par les espaces académiques. Une notion, reprise par Freud, prend des allures d'une extrême importance dans ces années.

Prolongeant les travaux de Freud, Lacan reprend les termes de la critique philosophique, en ce sens qu'il rompit avec les lectures traditionnelles, lesquelles ne définissaient l'Homme que par des a priori accordés par l'Histoire. Le sujet cartésien n'est plus une forme capable de traduire l'identité de l'être. Le fameux cogito a rendu ses limites possibles grâce aux travaux de Freud. L'identité de l'inconscient a redéfini l'Homme, en déshabillant cette notion de tous les attributs sémantico-subjectifs qu'elle avait réussi à obtenir.

4-2- La langue et la pensée : alliance anxiogène

La littérature du XX^e siècle s'est interrogée sur les éléments internes à l'humain et s'est livrée à une bataille plutôt conceptuelle qu'esthétique. Comprendre l'Homme à travers l'Être, instance phénoménale, fut l'œuvre des écrivains post-proustiens. Julia Kristeva a tenté d'expliquer, à travers le théâtre d'Antonin Artaud, ce qu'elle appelait l'unité du sujet. Le thème de la folie fait son apparition, non comme image fabriquée par le discours social, mais en tant que borne de l'exercice d'une certaine Raison. Au-delà du jargon employé par la psychanalyse et par la psychiatrie, la folie n'est pas analysée par les mécanismes sociaux du savoir, mais par des œuvres où la froideur conceptuelle fait rapprocher de la chirurgie que de la mine émotionnelle.

« Il (Sartre) développe cette idée que l'homme, lorsqu'il se demande ce qu'il est et qu'il considère le monde qui l'entoure, est envahi par un sentiment irrépressible d'absurde, de nausée et d'angoisse. Nous sentons le réel comme

⁷⁵⁹ TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique, p. 43.

*absurde, parce que nous nous reconnaissons incapables d'expliquer son existence. »*⁷⁶⁰

Le peu de critiques réalisées sur les problématiques existentielles posées dans les textes littéraires peut être justifié par des entraves liées notamment à la nature du discours. Le texte littéraire ne présente, bien entendu, pas un discours fermé.

*«...dès lors qu'un langage se met à raconter, à réciter le réel, devenant ainsi un langage pour soi, il y a apparition de sens seconds, reversés et fuyants et par conséquent institution de quelque chose que nous appelons précisément littérature. »*⁷⁶¹

D'abord, le texte littéraire jouit d'une ouverture atemporelle et transhistorique. L'écrit littéraire porte des contradictions qui garantissent des équilibres déséquilibrants des sens. Les sens donnés par l'écrit ne peuvent être considérés comme le produit d'un travail intellectuel, dès lors que ce type de discours, en dépit de toutes les restrictions imposées à la fois par l'idéologie et par l'essence existentielle, est issu de la conjugaison incontestable du principe de la liberté à celui de l'impossible jugement de l'acte créatif. Le texte littéraire n'est pas formellement institutionnalisé, car, malgré l'emprise des maisons d'édition, ce genre de discours ne renvoie pas à des normes dont la sauvegarde est menée par une corporation. L'écrit littéraire est le produit de structures imaginaires ouvertes, sans assise intellectuelle et sans référence idéologique assumée. *« Narratif et fictionnel, le texte romanesque ne semble a priori guère apte à proposer un contenu de vérité. »*⁷⁶²

Mobilisant des personnages et engageant des trames, le texte littéraire est incapable de formuler des questions de nature existentialiste ou autre, complètes ; car le discours le plus proche de la Raison est loin de s'inscrire dans la littérature. Celle-ci est épistémologiquement et historiquement handicapée, elle tente de s'autoanalyser par les outils qu'elle emprunte aux divers champs disciplinaires pour lesquels est accordée la créance de la pensée et du réfléchir.

« Etudier la « littérarité » et non la littérature : c'est la formule qui, il y a bientôt cinquante ans, signala l'apparition de la première tendance moderne les études littéraires, le Formalisme russe. Cette phase de Jakobson veut redéfinir l'objet de la recherche ; pourtant on s'est mépris assez longtemps sur sa véritable signification. Car elle ne vise pas à substituer une étude immanente à l'approche transcendantale (psychologique, sociologique ou philosophique) qui régnait jusqu'alors : en aucun cas on se limite à la

⁷⁶⁰ GREVILLOT, Jean-Marie, *Les grands courants de la pensée contemporaine Existentialisme Marxisme Personnalisme chrétien*, Paris, Editions du Vitrail, 1950, p.17.

⁷⁶¹ BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Le Seuil, 1964, p. 266 In BOUAZIS Charles, *Littérarité et société Théorie d'un modèle du fonctionnement littéraire*, Paris, Mame, 1972, p. 48-49.

⁷⁶² *Récits de la pensée* Sous la direction de Gilles Philippe Etudes sur le roman et l'essai Centre d'études du roman et du romanesque Université de Picardie -Jules Verne, Sedes, 2000, p. 13.

description d'une œuvre, ce qui ne pourrait d'ailleurs être l'objectif d'une science (et c'est bien d'une science qu'il s'agit). Il serait plus juste de dire que, au lieu de projeter l'œuvre sur un autre type de discours, on la projette ici sur le discours littéraire. On étudie non pas l'œuvre mais les virtualités du discours littéraire, qui l'ont rendue possible : c'est ainsi que les études littéraires pourront devenir une science de la littérature. »⁷⁶³

Par delà toutes les lectures qui lui sont accordées, le texte littéraire ne peut nous donner accès à des idées à un substrat unifiant. D'où, d'ailleurs l'impossibilité de repérer la question existentielle. Celle-ci, issue du travail réalisé par Sartre et ses amis, est-elle repérable autrement que par le recours à la philosophie, surtout celle qui a vu le jour au début du XX^e siècle en Allemagne ?

Le texte ne parle pas, cela s'entend bien. On en fait la lecture que l'on veut. Entre l'énoncé formulé par l'auteur et le regard désorienté jeté sur ce même énoncé, c'est-à-dire le même, il y a des significations évanescents et des tentations idéologiques portées parfois par des individualités endoctrinées et souvent par des institutions inscrites clairement dans un ordre idéologique. « *L'interprétation d'un élément de l'œuvre est différente suivant la personnalité du critique, ses positions idéologiques, suivant l'époque.* »⁷⁶⁴

L'enchevêtrement des sens garanti par la nature du code, c'est-à-dire la langue écrite, ne permet pas que l'on fixe des sens et qu'on leur donne la direction philosophique que l'on veut. L'on peut parler de l'angoisse, de la peur, de la mort, de Dieu, de la foi, de la conscience, de la liberté, de l'existence et d'autres questions pour donner sens à ce que nous pouvons considérer comme relevant de notre recherche, mais ces questions sont intégrées dans des processus narratifs, et dénaturés de fait. Par exemple, l'on peut analyser le profil psychologique d'un personnage, mais le personnage ne peut nullement être considéré comme un sujet pensant. Le personnage n'est libre que dans les marges tracées par l'action symbolique de la plume et par la conscience d'origine que peut porter l'auteur. Or, il n'est pas possible de prêter des caractéristiques existentielles à des êtres textuels.

La formulation de la question par l'auteur est tributaire, comme je l'ai signalé, de la posture symbolico-physique dans laquelle est produit le texte. Le texte littéraire est la face de la conscience manipulée par l'auteur. La question existentielle ne peut être repérée et formulée que si elle parvient à dépasser l'horizon sémantique dans lequel elle est située et confinée.

«... la philosophie de l'existence a très vite présenté une limite indépassable aux yeux de bien des sociologues. Dans la philosophie de l'existence,

⁷⁶³ TODOROV, Tzvetan, *Les catégories du récit littéraire In Communications 8 L'analyse structurale du récit*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 131.

⁷⁶⁴ Todorov Tzvetan, *Les catégories du récit littéraire In Communications 8 L'analyse structurale du récit*, Paris, Le Seuil, 1981, p. 132.

l'existence est analysée à partir d'un ensemble de défis ontologiques auxquels l'acteur doit faire face. Mais ces analyses phénoménologiques se placent à une trop grande distance d'une réflexion historique. Malgré l'importance que la philosophie de l'existence accorde à l'historicité et à la temporalité en tant que dimensions structurelles de l'existence, il faut y voir une variante de ce qu'il faut bien dénommer une philosophie anthropologique, une perspective qui vise « à identifier les traits les plus durables de la condition humaine, ceux qui sont les moins vulnérables aux vicissitudes de l'âge moderne » (Arendt, [1958] 1994, p. 15). En revanche, la plupart des sociologues jugent leurs analyses inséparables d'un regard historique – même lorsqu'ils reconnaissent l'importance de l'expérience individuelle dans le saisissement du monde social – et ils refusent de glisser du côté d'études transhistoriques de l'existence humaine (Martuccelli, 2010). »⁷⁶⁵

Propre à la philosophie et à certaines doctrines théologiques, la question existentielle ne peut être, de par les spécificités qu'elle présente, plus l'objet d'une recherche en littérature qu'en linguistique. C'est la forme susceptible de contenir des prétendues questions qui donne au texte la possibilité de signifier.

« Le texte s'est ainsi constitué progressivement comme un domaine de recherche spécifique⁴ (Cf. en particulier les travaux de Bernard Combettes, Michel Charolles et Jean-Michel Adam.) qui, selon le point de vue adopté et l'objectif visé, relève soit de la grammaire textuelle, ou de la linguistique textuelle (ADAM, 2010), soit de l'analyse du discours. »⁷⁶⁶

Les modalités du repérage de la question ne sont pas prises en charge par les champs académiques. Les champs et les écoles ne mobilisent, par conservatisme tantôt et par rigueur tantôt, que les concepts et les méthodes qu'ils croient maîtriser.

« La discipline qui réunit les chercheurs exige d'eux un langage, des concepts, des références communes sans lesquelles il ne peut y avoir de communication scientifique, de commensurabilité entre les faits à étudier et à comparer. »⁷⁶⁷

Il ne suffit pas de considérer qu'une question est posable pour pouvoir la coller sur un quelconque champ disciplinaire. Les rigidités disciplinaires sont visibles dans la quasi-totalité des espaces, elles sont parfois repoussantes. Les gardiens de l'institution voient mal que l'un des piliers de la discipline qu'ils ont créée ou dont ils ont hérité soit manipulé, c'est-à-dire que seules les tâches inhérentes au noyau conceptuel sur lequel le personnel est

⁷⁶⁵ Christine Montalbetti, « Narrataire et lecteur : deux instances autonomes », *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 11 | 2004, mis en ligne le 01 janvier 2004, consulté le 06 juin 2014. URL :

<http://narratologie.revues.org/13>

⁷⁶⁶ FEUILLARD, Collette, « Structure sémantico-syntaxique de la phrase et structure thématique du texte : quelle articulation », *Echo des études romanes*, Vol VIII, numéro 1, 2002, p. 169.

⁷⁶⁷ EL KENZ, Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009, p. 431.

d'accord et sur lequel l'on a affiché et adopté un consensus sont admises comme jouissant du crédit académique. Tenter de donner à l'objet une dimension qu'il ne réclame vraisemblablement pas, c'est dévoyer la critique de sa mission principale. Cependant

«...la plupart des scientifiques modernes sont tout à fait conscients des limites mêmes de leurs propres recherches –ainsi Max Planck écrivait-il, en 1931 : « Une science n'est jamais en position de résoudre le problème auquel elle est confrontée d'une façon complète et exhaustive ». »⁷⁶⁸

La Question Existentielle dépend des questions que l'on poserait et de la validité de celles-ci auprès du personnel composite aux préoccupations canalisées. La question existentielle porte difficilement le pouvoir qu'exerce la langue dans l'exposition de l'une des problématiques relatives à la condition humaine. L'on peut lire, à propos de la portée du discours romanesque, ce qui suit : *« Le discours romanesque ne se remet en question que partiellement ; il laisse toujours dans l'ombre planer le doute et l'incertitude de toute interprétation univoque. »⁷⁶⁹*

Nous l'avons déjà signalé, les années soixante ont vu la linguistique et la psychanalyse s'unir dans l'espace académique, notamment autour de la question littéraire. Les notions de sujet, d'inconscient, de langue prirent une place importante dans les divers dispositifs conceptuels. Mais cette percée ne pouvait se départir de la composante idéologique, qui était déterminante. Dans le giron des conceptualisations réalisées par le groupe Tel Quel, l'intertextualité semble avoir été et est une notion qui est née dans le mouvement politico-conceptuel des années soixante, l'on lit de ce moment ce qui suit :

« La notion d'intertextualité reste, à son origine, indissociable des travaux théoriques du groupe Tel Quel et de la revue homonyme (fondée en 1960 et dirigée par Philippe Sollers) qui diffusa les principaux concepts élaborés par ce groupe de théoriciens qui devaient marquer profondément leur génération. »⁷⁷⁰

L'on a pris l'intertextualité comme exemple des productions théoriques et de la maquette dans laquelle s'est inscrite la critique littéraire des années 60-70.

La ferveur intellectuelle qui régnait à la veille des années soixante a lourdement pesé sur les savoirs inscrits dans l'institutionnalité. Sartre, jouant la passerelle et le garant de la tradition philosophique occidentale, donna à l'existentialisme l'assise que réclamait naturellement tout mouvement d'idées. Professeur et militant à la fois, comme ce fut le cas presque pour tous ses camarades, Sartre a intégré dans les parcours universitaires et académiques des questions qui relevaient auparavant de disciplines indigènes qui n'opéraient pas de critique sur l'entité collective de référence. En somme, l'apparition de

⁷⁶⁸ HOLTON, Gerald, *Sciences en gloire, science en procès Entre Einstein et aujourd'hui*, NRF, Paris, Gallimard, 1998, P. 27, traduit par Abi Gezunt.

⁷⁶⁹ CHERIGUEN, Foudil, *Essais de sémiotique du nom propre et du texte*, Alger, OPU, 2008, p. 177.

⁷⁷⁰ BIASI Pierre-Marc, « Théorie de l'intertextualité », Encyclopédie Universalis, 2010, Format numérique.

l'existentialisme, mouvement mené par des intellectuels communistes, fit que le groupe social ne fût plus épargné par l'option critique. L'on peut lire à propos de Sartre dont le rapprochement avec le communisme est notoire ce qui suit :

« Plongé, homme parmi les hommes, dans les problèmes de notre époque, il [Sartre] considère comme une forme d'aliénation toute philosophie spéculative et, se voulant en somme la conscience même de notre époque tourmentée, dont il prétend épouser les drames et les contradictions, il semble refuser, par une sorte de gageure la distance qu'il est obligé de prendre par le fait même de la penser. Promoteur au départ d'une conception irrationnelle de la liberté, il a voulu, à partir d'elle, exercer une action politique et sociale révolutionnaire, ce qui l'a forcément conduit à se rapprocher du courant de pensée dont se réclame le communisme, bien qu'il en contestât les postulats théoriques. »⁷⁷¹

Plutôt que de se confiner dans les schèmes hégémoniques, l'on peut dire que l'évolution des concepts est subordonnée à des facteurs extra-académiques et à des facteurs simplement anthropologiques. Il ne suffit pas de s'inscrire dans une école ou dans un courant pour se considérer comme le porteur d'une pureté conceptuelle. Le chercheur est un sujet pensant, mais sa pensée est le produit incontrôlable de l'Histoire et de la société.

« Le chercheur est confronté lui aussi à de faux choix analogues, par exemple, devoir choisir, pour mener à bien ses recherches, entre le retrait hors de la vie sociale ou l'immersion dans la société, comme le rappelle Latour : Pas de savoir assuré sans se retirer de l'agora, sans en passer par le laboratoire dont on aura fermé soigneusement les portes pour avoir le temps tout simplement de penser et de monter, parfois pendant de très nombreuses années, des expériences jusqu'à ce qu'on ait accumulé un savoir assez fin et spécialisé. Mais en même temps, [...] impossible d'en rester au laboratoire. À peine entré dans le silence des enceintes, il faut en ressortir pour convaincre d'autres collègues, pour intéresser des financeurs, des industriels, pour enseigner les étudiants, satisfaire l'appétit de connaissance du public. [...] les savants ne peuvent rester ni dans la foule ni entre eux (2010 : 163). »⁷⁷²

La modalité choisie et suivie par les académiciens n'est pas la seule qui puisse approcher le réel. Cela explique, en grande partie, l'échec de la Raison Pure.

La critique littéraire devient, à partir des années soixante, une pratique d'universitaires qui ne s'embarrassent pas de la sollicitation provenant des médias, et les journalistes n'avaient le monopole de lire, d'analyser, de juger les œuvres produites. Mais,

⁷⁷¹ MULLEER, F-L., *L'irrationnelisme contemporain Schopenhauer-Nietzsche-Freud-Adler-Jung-Sartre*, Paris, Payot, 1970, p. 124.

⁷⁷² Alain Rabatel, « L'engagement du chercheur, entre « éthique d'objectivité » et « éthique de subjectivité » », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 11 | 2013, mis en ligne le 15 octobre 2013, Consulté le 22 juin 2014. URL : <http://aad.revues.org/1526>

les critiques faites des œuvres littéraires, bien qu'elles fussent parfois coupées de toute origine philosophique, sont des prolongements de lectures opérées à l'aide de concepts qui ont un ancrage philosophique. Du moment que l'on cherche à se fabriquer des sens, on se place dans une posture philosophique. Bien des facteurs font du texte littéraire l'agent garant de la validité scientifique des thèses défendues. En dépit des ramifications que les sciences humaines avaient vues, la littérature n'a pas pu construire son propre champ conceptuel. Toutes les critiques sont appelées à recourir à des centres épistémologiques fort variés. La philosophie y tient une place privilégiée. Non seulement elle est sans autonomie, mais elle peine à se définir, étant donné les variations défendables que peut procurer le texte littéraire. Les écoles, qui développent des méthodes différentes les unes des autres, sont animées par des personnels pour qui la subjectivité est essentielle aux processus argumentatifs. Cela donne à la question toutes les possibilités complexifiantes. Si le texte littéraire n'est pas défini par une convention académique, c'est, par ailleurs, que toute question est difficile à poser et à insérer dans des parcours de raisonnement. « *L'œuvre est un tissu de fictions : elle ne contient, à proprement parler, rien de vrai.* »⁷⁷³

Il n'est pas question, vu la diversité des écoles philosophiques et conceptuelles, de repérer la question existentielle, mais de poser les conditions de la question. C'est-à-dire mettre des normes pour pouvoir créer un espace commun de significations.

Plutôt question que question existentielle. Il faut que cette question soit insérée dans un espace académique et qu'elle réponde aux restrictions à la fois subjectives et conventionnelles.

Fortement ancré dans la philosophie occidentale, l'existentialisme s'est joint à la figure de Jean-Paul Sartre et à sa revue les Temps modernes. Celle-ci opérait dans la zone reliant l'académique au médiatique. D'aucuns savent que la philosophie, la littérature et l'art sont des activités qui exigent que le moment créatif s'approche du sentiment du mourir en solitaire. Il devient difficile de toucher l'univers idéalisant en se connectant au réel tel que décrété par la matérialité. Engagé dans les débats publics, les sartriens ont quelque peu fétichisé l'existentialisme, en ce sens qu'ils l'ont sorti de l'hermétisme nécessaire à toute œuvre de conceptualisation. Ce dérapage vers le socio-médiatique n'a pas affecté les parcours scolaires et académiques, lesquels travaillaient sur des questions qui ne sont venues à l'espace des idées que par les spéculations profanes. « *...Kierkegaard apparaît comme le père en titre de l'école. [...] En tout cas, il a dû attendre le début de ce siècle*

⁷⁷³ MACHEREY, Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, François Maspero, 1970, p.87

*pour être traduit en Allemagne, et les années troubles de l'entre-deux-guerres pour pénétrer en France. »*⁷⁷⁴

L'université a réussi à récupérer les questions posées dans l'espace public et ne les examiner que par les dispositifs conceptuels qu'elle a créés et qu'elle a hérités d'une longue tradition qui privilégiait les analyses froides aux traitements passionnés. Cela est un exploit, en ce sens que l'université n'a pas vu ses outils être repris par des logiques académiquement impropres.

*« Fondé sur la logique de l'exposition usant de la distinction, de la définition, de l'objection, de l'argumentation et de la démonstration, le discours universitaire revendique une éthique du partage de la vérité. Certes, il ne se produit pas toujours d'une façon irénique, il est (souvent) même polémique. Mais s'il emprunte volontiers, d'entrée de jeu du moins, le ton de l'éristique, c'est afin de s'ajuster au mieux au parcours de la dialectique qui aboutit à la découverte d'une vérité communément éprouvée, et non au triomphe partial d'une thèse sur une autre qui s'en trouve réprouvée. »*⁷⁷⁵

La contribution de Sartre à la diffusion de la pensée existentialiste n'a pas été, comme c'est le cas dans beaucoup d'écoles considérées comme l'émanation de réflexions disqualifiantes (autodisqualifiantes), mal perçue par l'université. Cela provient d'une donnée claire : l'empreinte sartrienne a défait la subjectivité des prétentions conceptualisantes qu'elle réclame et par laquelle elle tient place dans le monde des idées. Autrement dit, seule l'appellation des objets a changé, tous les autres éléments, épistémologiques et méthodologiques, propres à la tradition occidentale, ont été gardés intacts.

« Les titres de ces ouvrages de Jean-Paul Sartre sont en effet indicatifs du passage, de la transition que celui-ci imposa lui-même à sa doctrine, et qui lui permit de transformer le refus de l'inauthenticité en volonté d'engagement. Exemplaire en cela d'une génération qui eut à découvrir le monde réel dans le traumatisme de la Seconde Guerre mondiale, de l'occupation et de la collaboration, Jean-Paul Sartre n'était pas en effet un inconnu en 1940. [...] Sartre exhausse la philosophie française à son stade d'élaboration européenne. Empruntant à Husserl sa technique de description d'essences formelles, inspiré partiellement par Heidegger en ce qui concerne la saisie inévitable de la finitude humaine, l'ouvrage fait œuvre originale. Il s'inscrit en

⁷⁷⁴ MOUNIER, Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962, p 9-10.

⁷⁷⁵ Jean-Paul Resweber, « Discours universitaire et questionnement philosophique », *Le Portique* [En ligne], 6 | 2000, mis en ligne le 06 mai 2005, consulté le 07 juillet 2014. URL : <http://leportique.revues.org/431>

faux contre la dérive spiritualiste et l'obsession religieuse propres à notre tradition, contre le culte positiviste du progrès de l'Esprit. »⁷⁷⁶

Par ailleurs, la philosophie, dans les élans conceptuels qu'elle entreprend, peut être entravée par les rouages scolaires. Les programmes officiels sont conçus par des institutions qui parfois voient des hégémonies s'étendre sur des attitudes de compromis tenues dans les espaces communs du réfléchir. C'est-à-dire que les partenaires pédagogiques sont sommés de s'incliner devant les instances administratives garantes de l'exigence temporelle. Au fond de tout programme officiel, il n'y a aucune exigence pédagogique, car le personnel qui pilote la conception des programmes est plutôt proche de la temporalité que de la conceptualisation. Une kyrielle d'indices illustre ce contrôle exercé par l'idéologie sur le savoir. La langue d'enseignement, les savoirs enseignés, l'architecture du savoir et le personnel enseignant sont, entre autres, des éléments décidés par l'idéologie officielle.

« En d'autres termes, l'École (mais aussi d'autres institutions d'État comme l'Église, ou d'autres appareils comme l'Armée) enseignent des « savoir-faire », mais dans des formes qui assurent l'assujettissement à l'idéologie dominante, ou la maîtrise de sa « pratique ». Tous les agents de la production, de l'exploitation et de la répression, sans parler des « professionnels de l'idéologie » (Marx) doivent être à un titre ou à un autre « pénétrés » de cette idéologie, pour s'acquitter « consciencieusement » de leur tâche - soit d'exploités (les prolétaires), soit d'exploiteurs (les capitalistes), soit d'auxiliaires de l'exploitation (les cadres), soit de grands prêtres de l'idéologie dominante (ses « fonctionnaires »), etc. »⁷⁷⁷

Ces facteurs érigent des normes et balisent le champ d'action des philosophes, considérés comme tous les autres fonctionnaires de l'éducation. D'abord, le travail de conceptualisation ne peut se faire que dans un cadre socio-humain déterminé, d'où la défaite du réfléchir. Ensuite, la Raison temporelle, c'est-à-dire celle qui veille sur le fonctionnement du groupe, rend les tentatives du réfléchir sujettes aux impuretés savantes. Enfin, l'institution cultive des habitus académiques qui parfois font du réfléchir un moment inscrit dans l'Histoire, ce qui rend les coupures épistémologiques difficiles à opérer. Les agents ne réagissent que par réformisme, et ils ne peuvent apporter des originalités.

⁷⁷⁶ TOSEL, André, L'Existentialisme de Sartre et « Les temps modernes ». (Ce texte a paru dans A. Daspré & M. Déroud (dir.), *L'Histoire littéraire de la France : t. 12 : 1939-1970*. Paris : Éd. Sociales, 1980, pp. 33-45).

⁷⁷⁷ ALTHUSSER Louis, Les appareils idéologiques d'Etat In Article originalement publié dans la revue *La Pensée*, no 151, juin 1970. In ouvrage de Louis Althusser, **POSITIONS (1964-1975)**, pp. 67-125. Paris : Les Éditions sociales, 1976, 172 pp.

http://classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et_AIE/ideologie_et_AIE_texte.html

L'école ne dispense pas des savoirs purs, elle fait partie des dispositifs créés par les instances sociopolitiques pour contrôler le groupe social. S'ajoute aux pulsions propres aux Etats, la donne économique-rentière, laquelle pousse les agents du savoir à négocier leur place dans l'espace collectif en servant les grands groupes industriels.

« Dans l'école, s'est progressivement imposée une logique prônant l'adaptation aux besoins économiques. Cette « ouverture » sur l'économie a entraîné une dépendance accrue envers les évolutions du court terme et les besoins du local. »⁷⁷⁸

Pour donner à leurs idées la possibilité d'être vulgarisées, les philosophes ont créé des mécanismes transportant les idées fabriquées. L'université veut que les idées qu'elle crée passent à l'entité sociale. C'est ainsi que furent créés les revues et les périodiques. Ces organes garantissent la socialisation des savoirs, ils tentent de tenir l'esprit scientifique à l'écart des perversions qui ont contaminé certains penseurs et qui altèrent sérieusement les fondements de la création scientifique et artistique.

Les revues et les périodiques sont, à l'instar des institutions, animés par des esprits aux substrats idéologiques et symboliques fort divers. Il est souvent perçu chez les rédacteurs des revues des dérives vers des extrémismes et des dogmatismes conceptuels et méthodologiques qui sont de fait impurs. Ce dogmatisme préfère renforcer l'appareil conceptuel qu'il confectionne au traitement de la question. L'opération se réalise au profit des concepts, et non par le concept. La critique que nous pouvons réaliser sur ces dogmatismes est comparable à celle faite par Sartre des poètes. Les dogmatiques servent les systèmes conceptuels. Mais, cette œuvre de conceptualisation a ses buts. Ils sont très importants dans la compréhension des modes de raisonnement.

« L'horizon idéal de l'école a cessé d'être l'universel, il se borne de plus en plus à l'éphémère et au proche. Si la référence dominante depuis les années 1960 n'est plus le fondement culturel de la nation, mais l'insertion professionnelle de chacun, la diversité des individus devient une valeur légitime au détriment de l'égalité puisque les individus sont différents dans la division du travail. La clôture symbolique qui entourait l'institution de l'école perd de son fondement et de sa nécessité. L'école reste sans doute toujours un outil indispensable pour former la main-d'œuvre mais elle est de moins en moins une institution légitime capable d'organiser un monde commun de citoyens éclairés. Le savoir en réalité n'est plus un bien commun à acquérir pour participer à une essence universelle de l'humain mais un instrument appropriable, un investissement plus ou moins rentable pour des individus inégalement dotés et doués. Les valeurs traditionnelles du monde scolaire sont remplacées par de

⁷⁷⁸ LA VAL, Christian, « Les nouvelles usines du savoir du capitalisme universitaire. », *Revue du MAUSS* 1/2009 (n° 33), p. 173-184

nouvelles : la gratuité par l'efficacité, la stabilité par la mobilité, la maîtrise de la passion par une culture de l'intérêt. C'est que l'école change de sens : elle n'est plus lieu de fréquentation des grandes narrations forgeant des caractères stables pour des situations sociales prescrites, elle est lieu de familiarisation avec des opérations engendrant des caractères souples et adaptables pour des variations existentielles et professionnelles en mouvement incessant. Le savoir est considéré comme un « produit périssable » selon la remarquable expression d'Édith Cresson [16] Cité par Nico Hirtt, [Les Nouveaux Maîtres de l'école,...](#) L'école doit elle-même devenir flexible pour former les nouveaux habitus flexibles des travailleurs. En un mot, l'école est entrée progressivement dans l'univers du capitalisme postmoderne. Cependant si la transformation néolibérale de l'école publique est entamée, mais elle n'est pas achevée ni d'ailleurs tout à fait certaine. Les résistances et les forces de rappel existent. »⁷⁷⁹

La brisure des modes de raisonnement hégémoniques nous renseigne sur les largesses que peut s'offrir la Raison. Celle-ci a été l'objet de critiques qui n'ont été rendues possibles que par l'enracinement de la rationalité dans les modes de raisonnement.

Parallèlement aux activités académiques, les philosophes prennent la parole pour s'exprimer sur des questions publiques et prennent le risque de voir les thèses qu'ils défendaient être passées par le filtre des jugements et des logiques profanes.

C'est cela qui a rendu l'image de l'existentialisme liée plus aux logiques socio-historiques qu'aux espaces académiques et conceptualisants.

Le lien de l'auteur à son écrit n'avait pas cessé de traverser la critique littéraire. Il l'est toujours. Si pour certaines écoles l'auteur opère sous des déterminismes dits ; pour beaucoup d'autres, l'auteur n'opère que sous l'autorité de moments impurs. De fait, l'autorité de l'auteur est contestée. L'auteur est perçu comme un sujet qui a rendu la tâche historicisante susceptible d'être mené non grâce à l'autonomie des structures, mais grâce à la finition esthétique de soi ; chose contre laquelle se sont battus les groupuscules idéologiques qui pilotaient la critique littéraire des années soixante, critiquant l'hégémonie des cadres historiques qui auraient perverti l'identité du sujet.

« Contre l'histoire littéraire et la critique interprétative se sont violemment dressées, en France, à partir des années 1960, des critiques contestant tout empire du sujet, sous sa forme rationnelle ou transcendantale, cartésienne ou phénoménologique, et lui substituant le primat du langage. Une nouvelle conception du langage, venue de Saussure, qui mettait l'accent sur l'arbitraire de la langue et sur son absence de référentialité, a favorisé une nouvelle

⁷⁷⁹ Laval Christian, « Les nouvelles usines du savoir du capitalisme universitaire. », *Revue du MAUSS* 1/2009 (n° 33), p. 173-184

conception du sujet, désormais pensé comme assujéti au langage ou à la structure, et de la critique, dénonçant l'intention ou l'intentionnalité, refusant de considérer l'auteur comme une instance présidant au sens. Tout cela, en fait, n'était pas si nouveau. D'une part, la parenté est évidente avec les anciennes rhétorique et poétique ; d'autre part, ce retour au texte avait déjà eu lieu partout ailleurs, depuis plusieurs décennies, mais on l'ignorait dans l'hexagone, en particulier à la Sorbonne. »⁷⁸⁰

Au-delà de toutes les entraves repérées dans l'élaboration des significations, le texte littéraire est soumis à des logiques tout à fait différentes de celles appliquées aux discours savants. Le logos n'agit pas dans le texte. Aussi bien dans la poésie, dans le roman que dans le théâtre ; le logos n'a pas autorité, car il est utilisé pour respecter des normes établies par les communautés communicantes (c'est-à-dire celles qui entrent en contact avec l'Autre), il perçoit la littérature comme un foyer de restrictions supplémentaires à celles érigées par les essences. Les marques identitaires (corps, sexe, rang, espace, spiritualité) déterminent la forme et le parcours du texte. Mais, le roman présente des spécificités, en ce sens qu'il se voit à travers une logique qui lui est sous-jacente et qui détermine son sens.

En dépit de toutes les transformations subies par le roman, genre devenu hégémonique, notamment en ce qui concerne la trame, les personnages et la tonalité du texte ; le texte littéraire réexamine les liens noués avec le réel, qui ne semble pas passer par l'héritage des doctrines politico-philosophiques.

Engageant des personnages dans l'espace-temps, le roman ne reprend étrangement pas l'identité totale de l'acte. Les actions revenant dans le roman sont démunies de tout ancrage matériel, en ce sens que les déterminismes impératifs à l'acte ne sont point sollicités.

La quête d'un savoir dans le texte littéraire s'incarne avec l'arrivée d'un groupe de philosophes qui font du savoir philosophique qu'ils ont acquis le fondement épistémologique de leur travail. Repérer un savoir est une œuvre inscrite dans des parcours définis, car il y a tout un personnel et des institutions qui veillent sur les réflexes employés par la critique. Les critiques, affiliés souvent à des écoles philosophiques, ne permettent au savoir de se former que dans les possibilités épistémologique-méthodologiques qui donnent crédit aux disciplines dans lesquelles s'inscrivent ces critiques. Le repérage des savoirs dans une œuvre littéraire n'est ni utile, ni absolu. Ce sont les groupes qui en déterminent la valeur et l'utilité.

⁷⁸⁰ COMPAGNON, Antoine, « Critique littéraire », Encyclopédie Universalis 2010.

Les critiques font que le texte soit déconstruit et qu'il soit revu en fonction du but de la recherche. Ils examinent les éléments constitutifs de l'agent et de l'acte créatifs. Si pour beaucoup de critiques, le texte ne renseigne que sur lui-même, pour beaucoup d'autres ce sont parfois des concepts empruntés aux autres disciplines qui servent de rampe de lancement à la critique.

Sédimentier le texte pour pouvoir en dégager des significations est le seul moyen qui puisse faire du sens repéré celui d'un parcours engageant le concept dans une socialisation à la fois agressive et prudente.

Toutefois, ces déconstructions pourraient ne pas donner accès au sens, notamment celui réclamé par les centres médiatico-sociaux. La logique à laquelle obéit le texte littéraire n'est pas conçue pour faire émerger des sens responsables. Cela se voit dans les diverses approches créées pour comprendre le texte. Elles ne renvoient pas à l'utilitarisme académique. Le textuel n'est pas capable de rendre autonome le savoir qu'il entretient, il n'est opérant que dans le texte.

Il se trouve que le texte est le foyer de significations mineures et impures.

On peut lire, à propos de la condition épistémologique propre à la littérature, ce qui suit :

« La question de la nature des relations entre analyse du discours et littérature se pose avec une acuité particulière dès lors que la plupart des spécialistes de littérature jugent tout à la fois illégitime et inefficace le recours à des problématiques d'analyse du discours dans leur domaine. Cela tient sans doute au fait qu'un présumé puissant, hérité de l'esthétique romantique, oppose la littérature au reste des autres productions discursives d'une société : il y aurait d'une part les énoncés « transitifs », qui auraient leur finalité hors d'eux-mêmes, d'autre part les œuvres véritables, « intransitives », « autotéliques », celles de la littérature, qui auraient leur finalité en elles-mêmes. Dans les années 1960, période où se constitue l'analyse du discours, cette opposition a même été radicalisée par certains auteurs dans la mouvance du groupe « Tel Quel », par R. Barthes en particulier, qui a opposé « écrivains » et « écrivants », développant une conception du Texte majuscule, qui serait au-delà de toute économie usuelle du langage, révolutionnaire. Il est clair que le principe même d'une analyse du discours littéraire ne peut que heurter de plein fouet un tel présumé : pour ses détracteurs, l'analyse du discours n'a-t-elle pas précisément pour ambition de ramener à l'ordinaire de la communication ce qui excède tout ordinaire et toute communication ? »⁷⁸¹

⁷⁸¹ Dominique Maingueneau, « Analyse du discours et littérature : problèmes épistémologiques et institutionnels », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 1 | 2008, mis en ligne le 19 septembre 2008, Consulté le 14 février 2016. URL : <http://aad.revues.org/351>

Difficile de reprendre du texte des indices existentiels. Ceux-ci ne sont compris comme tels, car ils ne sont repérés que dans un univers signifiant clos.

L'Existence ne peut être traduite par le Texte. Celui-ci dépend de l'autorité écrivante et de ce qui y est dit. Dans bien des cas, la question existentielle est reprise par des courants philosophiques aux substrats fort divers. Elle ne peut, du coup, se calquer sur les caractéristiques restrictives propres au texte (littéraire).

L'on peut dire que la littérature est un discours parallèle à l'Existence, en ce sens qu'elle tente d'en traduire des fragments et de traiter des questions revenant dans cette même Existence.

D'abord, le texte littéraire est un réservoir d'émotions, dites par une variété de tous. Ces émotions traduisent parfois les préoccupations humaines, qui varient selon la posture des uns et celle des autres. L'humain, en tant que concept, n'est ni figé ni inactif.

Ensuite, le texte littéraire du XX^e siècle a rendu les tentatives de lyrisation vaines. Le texte n'opère pas pour défendre l'homme face à la montée des doctrines (savantes) totalitaires de fait. C'est dans les processus rationnels que le récit est tracé.

Enfin, l'on ne peut dire que l'on ne peut trouver toute l'Existence dans le texte. L'Existence, en tant que concept capable de traduire des préoccupations beaucoup plus épistémologiques que méthodologisantes, a une charge sémantico-académique qui est déshumanisante de fait.

L'Existence n'est pas forcément liée à l'humain, en ce sens que des conditions apparaissent dans des parcours considérés comme n'appartenant pas à l'éthique humaine, qui a reçu des significations codifiées.

En dépit des normes, diversifiées et furtives, l'humain est établi, de par les cumuls culturels et idéologiques, dans des espaces mus par des sémantiques décriées.

Si l'identité du texte littéraire suscite débats, polémiques et conceptions, celle de l'auteur n'est inscrite que dans des démarches de lecture codifiées et donc disqualifiantes. Il y a des dispositifs conceptuels qui questionnent l'auteur, entre autres, la psychanalyse et la sociologie. L'eurocentrisme fait que certaines disciplines soient de fait disqualifiantes et qu'elles inscrivent le sujet dans des perspectives scientifiques n'ayant pas de poids sur l'identification de l'humain.

D'aucuns considèrent que le texte provient d'une autorité écrivante. Celle-ci ne fait que mobiliser la subjectivité dans l'interprétation des faits observés. Le parcours émotionnel, le rapport de l'auteur au réel, l'ancrage de la langue employée dans l'espace social ; ceux-là font que le texte écrit ne puisse être un document de référence. Par ailleurs, les clivages constitutifs des discours accordent au texte littéraire une liberté que l'on ne peut nullement freiner par le recours à l'éthique juridique. Mais cette liberté ne peut pas

prendre une place dans les discours responsables. Elle dit le réel, mais ce réel n'est pas forcément branché aux exigences académiques, ni au logos nécessaire à la manipulation du Verbe.

L'auteur rapporte subjectivement ce qu'il a vécu, ou ce qu'il vit. Ce rapport est à la croisée de l'enquête policière et de la quête pensante de la vérité. L'évocation du réel, sous diverses coupes, ne signifie pas une quelconque traduction de la matérialité, ni de la réalité telles que dites par les autorités savantes.

Il s'agit d'une réalité assujettie aux instances propres au texte littéraire.

Conclusion du chapitre

L'on peut constater que :

1° La critique littéraire qui a examiné la littérature maghrébine s'est inscrite dans un cadre idéologique que lui a imposé le colonialisme. L'universel est devenu l'affaire de la géographie.

2° Le colonialisme français n'est pas le seul mouvement qui a tenté de contrôler la mémoire collective.

3° La littérature, de par ses composants et de par les faveurs lectorales qui lui sont accordées, reste la marque d'une présence marginale de l'Être éthique.

Conclusion de la partie

Dans cette partie, il nous a paru d'une extrême importance de revoir certaines thèses très répandues dans les organes qui assurent la circulation des idées confectionnées.

Nous considérons que l'Histoire politique du Maghreb est réduite, notamment en ce qui concerne la pensée colonialiste, à la présence française. Nous avons voulu relire le fait politique avec tout ce que réclame l'approche scientifique. Il en résulte une remise en cause de la dénomination *Littérature maghrébine*. Par delà toutes les diversités qu'il recèle en référents symboliques et en disposition à la modernité, le Maghreb n'a jamais été indépendant. Il n'a pas cessé d'être agressé, parfois attiré. L'idée qui consiste à réduire l'Histoire de l'Algérie à l'ère française a induit en erreur toutes les élites inféodées à l'épistémè ambiante. En politisant l'identité, ces élites tombent sous la logique binaire, qui fait de l'Algérie le lieu d'affrontements de modèles idéologiques et culturels rendant les luttes politiques vivaces et porteuses d'énergie. De nos jours, la référence identitaire se fait sur la base de tracés qui portent un préjudice énorme à la composante socio-existentielle de l'espace maghrébin.

Ensuite, nous avons montré les failles du discours universitaire et académique produit sur le Maghreb. Ce discours n'a pas échappé aux pesanteurs socio-historiques. La littérature maghrébine des années cinquante n'est qu'un point de la réémergence de l'expression littéraire et artistique.

Les conclusions de la partie peuvent être cernées dans les énoncés suivants :

- La littérature maghrébine devrait subir les procédés chronologiques classiques.
- La critique universitaire est le produit d'une épistémè décidée par les appareils répressifs garants de l'ordre colonial.

TROISIEME PARTIE

La littérature face à son statut

*« La conscience n'est qu'une partie de la psyché. Elle se développe à partir de l'inconscient dont nous ne connaissons pas les limites. La conscience est dépendante de l'inconscient : « Car notre conscience ne se crée pas elle-même, elle jaillit d'une profondeur qui nous est inconnue. Elle s'éveille progressivement chez l'enfant, et surgit chaque matin des profondeurs du sommeil, d'un état inconscient. Elle est semblable à un enfant né tous les jours du fond maternel primitif de l'inconscient (C.G. Jung, « À propos de la psychologie de la méditation orientale », *Psychologie et orientalisme*, op. cit., § 955, p. 232.)*

Dehing Jef, « L'œuvre de Jung - ombre et clarté », *Cahiers jungiens de psychanalyse* 3/2007 (N° 123), p. 51-77

URL : www.cairn.info/revue-cahiers-jungiens-de-psychanalyse-2007-3-page-51.htm.

Introduction à la partie

Dans cette partie, nous nous donnerons pour tâche de situer la littérature dans l'espace sur lequel nous opérons, mais sans toutefois perdre de vue ce que les théoriciens qui travaillent sur le texte littéraire. Par ailleurs, nous insisterons sur la littérature, et ce, en faisant abstraction de tout ce que la critique qui travaille sur la littérature du Maghreb préconise comme méthodes et concepts. C'est-à-dire que nous nous mettrons à constituer un champ sans toutefois nous astreindre à des déterminismes scientifiques orientateurs. Pour rendre claire notre vue, nous procédons par l'adoption d'une opposition qui verra les retombées des choix faits par les académiciens s'affirmer et se légitimer. La textualité est pensée comme entité autonome à la fois du contexte (tel que perçu par l'Histoire) et des appareils conceptuels (qui poussent au pulsionnel pour affirmer la légitimité de la rationalité). Nous nous inspirons de cette citation, qui fait du texte le foyer des significances prudentes et des sens technicisés :

« Le texte littéraire n'est pas simplement un réseau complexe de niveaux, un ensemble où tout se tient, il comporte aussi du jeu, des interstices dans lesquels peuvent venir s'insérer la subjectivité et l'affect. Il est source d'un plaisir esthétique en production (écriture) et reconnaissance (lecture), émotion qui fait également l'objet d'une construction. L'analyse des textes ne doit donc pas se réduire à une technique et les emprunts faits à la poétique ou à la sémiotique

*textuelle, voire à d'autres disciplines (la psychanalyse par exemple), doivent être mis en perspective. Ceci vaut aussi pour l'utilisation de la linguistique. »*⁷⁸²

Avant de faire un descriptif de la procession de notre travail, dans cette partie, nous jugeons utile de rendre le substrat de nos choix visibles. Nous avons tenté de relire l'espace maghrébin, auteurs et littérature en général, à travers une psyché socialisée. C'est-à-dire que nous avons établi des préalables dans la définition du sujet. Contrairement à la critique à laquelle nous nous fions, nous avons jugé extrêmement utile que l'auteur ne soit plus défini comme un individu social, mais comme individu évoluant en dehors de l'Espace-Temps historique. Certes, l'auteur est défini comme une personne historique, mais le texte qu'il produit le soustrait à la désignation historique. Nous ne pouvons procéder par un déterminisme historique pour désigner Dib, Mammeri, Ouary ou Djabar, auteurs dont les œuvres ont certes un ancrage historique, mais aussi auteurs dont le sujet résiste à tout dérapage historiciste.

Les auteurs maghrébins disent soi sans se permettre l'écart déresponsabilisant. Ils sont des personnes, si le texte maintient sa posture scientifique hégémonique. Pour nous expliquer le lien de l'Être à l'Autre, d'un point de vue historial, ce qui suit :

*« L'individu humain présente une saillie par où il peut être remarqué, inséré dans un ordre civique, éduqué, acculturé : c'est sa capacité à reprendre « en personne » les attributions, imputations, exhortations, incitations et injonctions qui l'affectent dans le discours de son entourage. Le « maintien de soi » correspond, côté sujet, au fait que les autres comptent sur lui et le lui font savoir, tant et si bien que ce sujet finit par se tenir lui-même pour comptable de ce qu'il faut ou dit sauf à passer pour déficient et bon à rien. »*⁷⁸³

Ensuite nous tenterons d'explorer l'existentialisme littéraire pris en dehors de toute dimension socio-historique visible. Pour rendre notre démarche compatible avec notre protocole de recherche, nous mettons deux préalables : celui de rompre avec l'hégémonie de l'eurocentrisme qui tente de se substituer à l'humanité transhistorique ; celui de l'impossibilité de repérer la question existentielle sans rendre la langue seul maître du texte sur lequel il ne peut d'ailleurs y avoir aucune légitimité des logiques thématiques, ni aucun formalisme purificateur. Sur le pouvoir de la littérature à dire la posture psychique à travers le sur-vol matériel-formel, Paul Ricoeur écrit :

« La littérature nous donnera plus tard une confirmation éclatante de la compréhension que nous avons d'états psychiques non attribués ou en suspens d'attribution, dans la mesure où cette compréhension est la condition de leur

⁷⁸² Deléchelle Gérard, Gault Pierre, « Littérature et linguistique : retour sur une pratique. », *Études anglaises* 2/2004 (Tome 57) p. 133-145 URL : www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2004-2-page-133.htm.

⁷⁸³ Vincent Descombes, "Le pouvoir d'être soi. Paul Ricoeur. So i-même comme un autre." Un article publié dans la revue *CRITIQUE*, Paris, Revue générale des publications françaises et étrangères, tome 47, nos 529-530, juin-juillet 1991, pp. 545-576.

attribution à des personnages fictifs. Cette possibilité de dénommer des phénomènes psychiques et d'en comprendre le sens, abstraction faite de leur attribution, définit très exactement leur statut de prédicat : « le psychique », c'est le répertoire des prédicats psychiques disponibles pour une culture donnée. »⁷⁸⁴

Dans le premier chapitre, nous explorerons ce qui fait de la littérature une instance discursive mineure. En d'autres termes, l'on s'interrogera sur la discursivité éminemment savante d'un fait donné historiquement comme le parallèle d'une conscience gagnée par le discours philosophique. Si la littérature est purement imageante, il n'en demeure pas moins qu'elle est considérée comme aux impacts limités sur les énoncés porteurs de sens. La fonction méta-énonciative qu'elle peut accomplir est caduque. En somme, la littérature ne peut pas dire ce qu'elle pense d'elle-même. Pour la littérature maghrébine, elle est à la fois mineure de par sa posture ontologique (elle est une expression fabriquée par la société, c'est le cas de toute la littérature), et par les instances socio-historiques qui président naturellement à toute création littéraire (de par le statut de la langue, du statut socio-historique du créateur, des conditions de la société qui reçoivent de telles productions). Sur la manière dont est perçue la littérature maghrébine, l'on peut lire :

« En l'absence d'une définition précise du concept « Littératures du Maghreb », on peut considérer le Maghreb comme un espace, comme le lieu d'un imaginaire commun partagé par des écrivains d'origines, de nationalités, de cultures et de religions fort diverses. L'écrivain marocain Abdelkébir Khatibi parle d'un Maghreb pluriel et le critique Charles Bonn reconnaît que la définition d'une littérature maghrébine francophone reste problématique parce que cette dernière s'inscrit dans une historicité complexe. La littérature maghrébine est aussi bien arabophone, francophone que berbère ; les thèmes, les cheminements et les enjeux de ces trois littératures sont parfois concomitants, mais souvent évoluent de façon parallèle. Les langues et les cultures travaillent les œuvres de l'intérieur. Les différentes productions littéraires offrent des lectures de la société maghrébine, des rapports entre les êtres, des expériences, des imaginaires communs partagés ou créés, réinventés, réappropriés... L'histoire du Maghreb nous installe devant une modalité sociolinguistique du contact des langues. La langue arabe et les parlers berbères sont en contact avec la langue de la colonisation. Cette situation a généré une production littéraire très diversifiée. Les littératures francophones du Maghreb sont également plurielles. La production littéraire maghrébine d'écriture française a longtemps été attachée à la problématique de l'identité culturelle ; il y a encore quelques années, elle n'arrivait pas à se défaire des

⁷⁸⁴ RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, 1990, p. 120

thèmes de la revendication identitaire, du déchirement, de la fermeture sur soi, de la contestation, du témoignage... »⁷⁸⁵

Dans le deuxième chapitre, nous mettrons l'accent sur les thématiques abordées par les auteurs telles que rapportées par les critiques universitaires et académiques. Il s'agit, en premier lieu, de mettre l'accent sur ce qui revient dans ces œuvres, cela selon ce qui est dit par la critique. Par ailleurs, nous mettrons l'accent sur la posture prise par ces romanciers par rapport à ce qui peut être considéré comme la réalité matérielle. Analyser les face-à-face construits et le repérage de l'identité discursive et phénoménologique de chaque antagoniste, ce serait réduire le texte à une sorte de foyer dont la signifiante réussit à se réaliser sans l'intervention de l'exigence épistémologique, laquelle ne semble plus intéresser les critiques littéraires, comme si lire était un acte garanti par la négation du penser. Si l'auteur et la société peuvent se considérer comme des entités garantes d'un certain topo historique et historicisant, il y a beaucoup à s'interroger sur le sens de chacun de cette partie, cela doit se faire en fonction de ce que l'instance historique produit comme énergies capables de tenir le concept en vie et de lui assurer la continuité historique qu'il réclame et par laquelle il peut garantir à l'Histoire de ne pas s'amputer de ses constituants. Les auteurs maghrébins se sont constitués comme les amortisseurs haïs du traumatisme psycho-historique infligé par le colonialisme aux masses. Tassadit Yacine écrit ce qui suit :

« Cette année 1945 est une date importante dans l'histoire de l'Algérie car elle a permis aux Algériens de prendre conscience de leur situation de colonisés. Certains allèrent rejoindre les mouvements politiques existants (PPA, MTLD) ou se constituèrent en réseau de résistance ; d'autres, comme Kateb Yacine (jeune lycéen), Mohammed Dib (journaliste à Alger Républicain) ou Jean Amrouche (professeur de lycée), choisirent de lutter ouvertement contre la domination coloniale en se saisissant de l'outil intellectuel. »⁷⁸⁶

Dans le dernier chapitre, nous verrons comment il est nécessaire de repenser la question existentielle, en l'insérant dans des chaînons socio-textuels de l'œuvre et des sens. Il nous échoira le devoir de rendre la question existentielle tributaire des constructions discursives internes à l'œuvre littéraire, et de donner à l'existentialisme la possibilité de se connecter à la complexité du texte littéraire. Pour être clair, nous tenterons de faire *la coupure épistémologique* nécessaire dans les processus signifiants des concepts, en tentant d'abord de fixer le sens du concept en question et de rendre les questionnements qui lui sont relatifs branchés aux disciplines scientifiques instituées. D'abord, nous proposerons que la question existentielle soit repérée grâce aux complexités constitutives de la langue

⁷⁸⁵ R'Kia Laroui, Les littératures francophones du Maghreb, Québec français, Numéro 127, automne 2002, p. 48-51, <http://id.erudit.org/iderudit/55807ac>

⁷⁸⁶ YACINE, Tassadit, *Le retour de Jugurtha Amrouche dans la lutte Du racisme de la colonisation*, Alger, Passerelles, 2011, p. 11

littéraire. Nous ferons un descriptif des faces discursives qui peuvent refléter l'épistémè existentialiste. Nous pouvons supposer que la littérature, en tant qu'institution, n'a pu nouer des relations pathétiques avec ce qui est appelé l'existentialisme. L'arrivée de la pensée existentialiste dans l'espace intellectuel n'a pas été exempte d'a priori idéologiques. La manipulation de l'idéologie a rendu toutes les tentatives de récupérer l'être existentiel difficiles à faire par les instances en tant que moyens de questionnement légitime, à savoir la grammaire et le mythe. Ensuite, nous ferons notre lecture de ce qui est considéré comme combat. Nous tenterons de démystifier la littérature dite de combat en l'inscrivant dans l'Histoire. Cela nous permettra de conditionner l'attribution du qualificatif, c'est-à-dire combat, à la compréhension de la question existentielle et à faire le parallèle entre ce qui dicté par l'Existence et ce qui provient des sécrétions socio-historiques, l'on pourra comprendre ce que la littérature fera de la question existentielle. Autrement dit, l'on voudrait savoir si la question existentielle pourrait être insérée dans les champs disciplinaires, l'on pourrait faire disparaître tous les mythes qui sont nourris sur cette question, et l'on pourrait rendre efficaces les lectures qui aborderaient la question.

I] Une littérature doublement mineure

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, nous aborderons le statut de la littérature dans les espaces social et conceptuel. Il s'agit exactement de la littérature maghrébine. L'intitulé littérature doublement mineure renvoie au statut de cette littérature. Mineure par son statut ontologique, et mineure par son statut historique. Si dans le premier cas, l'horizon euro-conceptuel est indépassable, en ce sens qu'il ait pris en charge de définir l'être et d'en être l'initiateur ; dans le second, c'est ce biais euro-civilisationnel qui donne la légitimité à la littérature de s'affirmer et de confirmer comme instance porteuse de sens et comme instance historicisante. Cette posture dans laquelle est tenue la littérature maghrébine justifie les dérapages méthodo-épistémologiques commis par certains académiciens qui continuent de confiner les lectures dans des espaces clivés et sans autonomie créatrice. En fait, les questions revenant dans la littérature sont débranchées de la philosophie occidentale et de toutes les strates sur lesquelles est venu se greffer le logos constitutif de la philosophie, y compris contemporaine. A titre d'exemple, l'on citera l'exemple du sujet lacanien, de la phénoménologie husserlienne et l'ontologie heideggérienne. Si ces penseurs ont pu s'insérer dans les critiques qui avaient pour objet d'étude le texte littéraire

maghrébin, ils n'ont jamais pu prendre la place que réclame naturellement tout concept soumis à la stratification historico-psychique opérée par les sujets pensants consacrés.

Premièrement, nous aborderons le statut des auteurs dans l'espace collectif de référence, un espace culturellement et socialement clivé. Nous tenterons de faire de cet espace le déterminant de ce que peut être cette littérature. Fabriquée par des auteurs non reconnus et par une langue appelée à se confirmer à l'idéologie des textes alors produits. Deuxièmement, nous verrons, à travers toutes les instances constitutives du moment créatif. Nous explorerons les facteurs qui conduisent l'auteur maghrébin à produire un texte. Il s'agit de ce que Mohamed Arkoun appelle la clôture dogmatique, de ce que la pensée marxiste appelle la classe sociale, et, en dernier lieu, les dérapages désobligeants de la pensée écrite. Si un texte est produit, c'est qu'il garantit à l'Histoire non de se perpétuer (cela est l'affaire de l'oralité), mais de se tenir hégémonique. Enfin, nous ferons, grâce à l'outil fourni par la sociologie, une analyse sociologique des auteurs. Nous mettrons l'accent sur la place octroyée à chaque écrivain étudié, dans le groupe social. Nous adopterons outil principal la biographie, mais nous ne nous interdirons pas de faire appel à la sociologie pour mettre l'accent sur le positionnement de chaque écrivain dans les classes sociales constituées.

Cette partie, axée sur le produit littéraire et sur l'auteur, nous permettra de relire l'espace littéraire maghrébin et de rompre avec ce que la critique a réussi à décréter comme méthodologiquement indépassable.

1- Les auteurs : indigènes indésirables

Dans le travail qu'elle a réalisé traitant la problématique du rapport de l'intellectuel avec le pouvoir politique, l'anthropologue algérienne Tassadit Yacine a mis l'accent sur une des défaillances des plus visibles de la critique littéraire liée au Maghreb. Elle dit que peu de travaux se sont attelés à considérer les œuvres littéraires en fonction du contexte en faisant abstraction de ce qu'aurait pu être une expression à la fois ancrée dans le groupe social et antinomique à ce qui pourrait en venir. Si la critique littéraire ne s'interdit pas de fixer les œuvres sur des thématiques sociales pures, il n'en reste pas moins qu'elle fait abstraction de tout ce qui peut provenir du groupe social en contradictions constitutives et fondatrices. Ce contrairement à ce que nous dit Roger Caillois pour qui « *le roman* « trace à son lecteur un tableau de la société. »⁷⁸⁷

⁷⁸⁷ CAILLOIS, Roger, *Puissances du roman*, Marseille, Sagittaire, 1942, p. 163 In BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, 2006, p. 13.

L'on ne s'interdit pas de parler des écrivains maghrébins dans la case des indigènes confirmés.

Divers sont les qualificatifs que peut s'attribuer le mot groupe : il peut s'agir d'un groupe ethnique, culturel, politique, religieux, linguistique ou intellectuel. Mais tous ces groupes sont sujets à des dogmes fondateurs, lesquels dogmes soudent une unité factice et parahistorique. Aussi bien dans le groupe politique, intellectuel que religieux, des divergences sur les questions qui traversent ces groupes peuvent se voir, mais ces divergences peuvent épargner le pathos de base propre au groupe. Le cas du groupe ethnique est édifiant, car non seulement il ne peut pas évacuer ce qui le fonde dans le traitement des questions qui lui sont soumises, mais il se positionne contre ce que le progrès a réussi à arracher aux passions indépassables de l'Histoire. Hocine Bellaloufi, essayiste algérien, nous explique dans le passage suivant, les limites du procédé auto-définitoire des entités nationales :

« La nation moderne se forge et existe à travers le processus de formation et de reproduction d'un Etat, c'est-à-dire à travers l'expression de la volonté politique commune d'une population donnée de se singulariser de toutes les autres par la mise en place d'institutions économiques, sociales, politiques et idéologiques propres. [...] L'identité nationale algérienne n'est pas déterminée par les langues arabe et amazighe et par la religion musulmane, mais par le processus concret qui a vu la formation d'un Etat algérien souverain basé sur la volonté consciente de millions d'hommes et de femmes de vivre ensemble et dans l'égalité politique, malgré toutes leurs différences. »⁷⁸⁸

1-1- Le déterminisme ethnique

Si certaines civilisations continuent à s'identifier par leur dimension ethnique, les philosophes du communisme ont réussi à greffer sur les fantasmes de l'humanité des termes reflétant la manière dont doit se constituer le groupe. C'est ainsi que les contradictions sont rendues capables d'être traduites en termes autres que celui de la race et de l'ethnie. Le groupe social est essentiellement laïc dans la mesure où il accepte que les différences culturelles, ethniques et raciales soient visibles. Le groupe social peut brasser beaucoup de cultures, mais il a un arrière-fond politique qui lui est essentiel, à savoir le désir de République. Jean-Claude Vatin écrit : *« Quels que soient donc le degré de cohésion*

⁷⁸⁸ BELLALOUFI, Hocine, *La démocratie en Algérie Réforme ou révolution ?*, Alger, APIC-LL, 2012, p. 143-144.

*d'un groupe et ses capacités de survie, les éléments qui le constituent le menacent sans cesse de l'intérieur. »*⁷⁸⁹

Mais cette philosophie n'a pas donné à l'espace maghrébin toute la description qui lui est relative. L'on trouve étrangement les traces du racisme académique déteindre sur toutes les disciplines. A titre d'exemple, l'on n'a jamais fait un tracé de stratification sociale.

Dans l'espace maghrébin, l'on a toujours procédé, dans l'examen de l'espace en question, par les indices ethnico-culturels. Le clivage culturel, qui fait des Arabes les opposés des Français, n'a pas pris en charge toutes les composantes du groupe et n'ont pas réussi à faire sortir les mécanismes de raisonnement conceptuel des instances hégémoniques du contexte socio- historique. L'on a réduit l'espace culturel de l'ère coloniale à deux cultures qui tiennent leur légitimité du logos qui est relatif à chacune d'elles, lequel logos est constitué dans les méandres d'une Histoire trop réservée sur ce qui peut la donner comme face lisible et comme maquette capable de rendre les concepts opératoires. Voilà ce qu'écrit Albert Memmi, un des premiers philosophes à s'être mis à examiner la posture coloniale :

*« Le lien entre le colonisateur et le colonisé est ainsi destructeur et créateur. Il détruit et recrée les deux partenaires de la colonisation en colonisateur et colonisé : l'un est défiguré, en oppresseur, en être partiel, incivique, tricheur, préoccupé uniquement de ses privilèges, de leur défense à tout prix ; l'autre en opprimé, brisé dans son développement, composant avec son écrasement. De même que le colonisateur est tenté de s'accepter comme colonisateur, le colonisé est obligé, pour vivre, de s'accepter comme colonisé. »*⁷⁹⁰

Les sociologues du moment colonial se sont évertués à légitimer l'œuvre coloniale, en donnant à l'espace social une couleur ethnique. En somme, l'ethnicisme a certes été adopté dans les deux cultures en compétition, mais il ne peut être le seul spectre légitime dans la lecture des faits. A titre d'exemple, l'on peut trouver beaucoup de musulmans branchés à la bourgeoisie, alors que l'Européen n'était pas une catégorie purement bourgeoise, en ce sens que la doctrine bourgeoise était critiquée même par certains intellectuels et catégories sociales très rétives à cette même doctrine. Mais le plus remarquable c'est que dans la société musulmane même il peut y avoir beaucoup de groupes intra-sociaux. Les inégalités n'étaient pas parallèles à la distinction culturelle ou ethnique. Dans le même groupe, l'on peut voir une stratification sociale qui rendrait les hostilités ethnico-tribales sans impact sur la chose politique. Dans un ouvrage où

⁷⁸⁹ VATIN, Jean-Claude, *L'Algérie politique histoire et société*, Alger, El Maarifa, 2010, p. 60.

⁷⁹⁰ MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Alger, ANEP, 2006, p. 94

l'information historique est utilisée dans une posture d'éclairage éthique et idéologique, Smaïl Goumeziane écrit :

« En Algérie, une partie des petits colons, des ouvriers, des fonctionnaires et autres commerçants pieds noirs, sans oublier les soldats du contingent et même certains harkis, furent tout autant les victimes du système colonial que la population indigène. En outre, comment l'Histoire pourrait-elle ignorer les relations conviviales, amicales, voire militantes, qui s'étaient nouées entre certains chrétiens, catholiques, juifs et laïcs d'une part et, de l'autre, les musulmans des villes et des campagnes occupées et martyrisées ? »⁷⁹¹

Ce clivage est rendu vivace grâce aux largesses accordées par les intellectuels aux pesanteurs de l'Histoire. Les cultures en compétition, qui se sont calquées sur le politique, ont tenté de rendre des centres civilisationnels capables de piloter des projets politiques. Chacune étant branchée à des dogmes, elles veulent rendre les substrats où les valeurs symboliques se sont constituées capables de se matérialiser et de prétendre à des rôles politiques. Voilà comment les nationalistes algériens définissaient la nation algérienne.

« La littérature du FLN entre 1954 et 1962 est dominée par la définition de la nation algérienne comme une nation maghrébine dont la langue est l'arabe, la religion est l'islam et dans laquelle chrétiens et juifs sont admis comme des Algériens à part entière mais à titre de « minorités », terme expressément employé pour les décrire dans la plate-forme de la Soummam et le programme de Tripoli. »⁷⁹²

Le questionnement qui devait se poser au sujet du manichéisme culturel n'a pas été fait en dehors de la tension qui existait dans les différentes tendances de la réflexion. Il en résulte une lecture qui a renforcé les passions collectives et perpétué la tension trompeuse qui existerait entre un Occident persécuteur et un Orient détenteur d'une culture dont l'infériorité justifierait le recours à la résistance. Les schématisations qui ont découlé de la description historique de l'espace culturel, notamment celui où celle de l'Orient et celle de l'Occident étaient en contact, a biaisé toutes les lectures et a épargné à l'espace culturel maghrébin des progrès réalisés par les sciences humaines. L'on ne parle de cet espace comme maquette représentant des cultures en contact et comme espace traduisant des conflits sociaux purs.

Les sociologues ont divisé l'espace maghrébin en deux cultures qui s'opposaient l'une à l'autre. Ces sociologues, qui n'étaient pas de métier, en ce sens qu'ils produisaient une littérature scientifique sur l'espace littéraire maghrébin, se sont positionnés comme les

⁷⁹¹ GOUMEZIANE, Smaïl, *L'Algérie et le nouveau siècle*, Alger, EDIF, 2013, p. 279-280.

⁷⁹² TEMPLALI, Yacine, *La genèse de la Kabylie Aux origines de l'affirmation berbère (1830-1962)*, Alger, Barzakh, 2015, p. 197

représentants de l'ordre transhistorique, en ce sens qu'ils préféreraient des concepts spécifiques à ce qui est appelé l'ordre maghrébin. En somme, c'est l'indigène barbare que l'Européen civilisé prétendait devoir civiliser. Le Français, submergé par le discours colonialiste, ne pourra qu'assimiler la révolution algérienne à une guerre sainte, comme l'écrit, dans le passage suivant, André Mandouze :

« Habitué à entendre parler de « musulmans » plutôt que d'« Algériens », le lecteur français s'étonnera sans doute de ce que l'Islam fournisse une rubrique aussi restreinte, alors que parfois la Révolution algérienne est confondue par les Européens avec une guerre sainte et mise sur le compte du fanatisme religieux. »⁷⁹³

Ce découpage, dont la réalisation n'a pas été l'apanage de centres de réflexion qui avaient des codes et des normes à observer, a induit la critique littéraires dans des espaces déracinés de l'exigence académique d'alors. Cela n'a pas permis à ces critiques d'évacuer la composante ethnique ou culturelle de ce qui peut être attribué aux composants de la littérature, notamment l'auteur. Car c'est celle-ci qui intéresse le plus les critiques littéraires. L'auteur étant l'instance créatrice autour de laquelle peut être mené tout questionnement posé sur la littérature, il ne peut nullement être détaché de ce qui peut provenir du groupe social comme indice de la catégorisation. C'est principalement autour de cette problématique que doit être revue la vision donnée sur la littérature. Suffit-il de se positionner comme indigène pour pouvoir échapper aux qualifications accusatoires qui pourraient provenir de la sociologie ? Nous constatons qu'aucun examen critique n'est fait sur les auteurs en tentant de les placer dans le contexte dont ils étaient issus. Cela est dû au blocage induit par les oppositions nourries entre la fausse idéologie qu'était le nationalisme et la vraie doctrine qu'était le colonialisme. En réaction à un colonialisme négateur de toutes les cultures nées dans l'espace non européen et fondé sur la judéo-chrétienté, les nationalistes algériens, du moins dans le parcours qu'ils ont suivi, se sont confinés dans le processus historique que le choc des civilisations a ouvert et qui a trouvé toute son incarnation dans le Maghreb.

Il revient à la critique de procéder par l'examen biographique et sociologique des acteurs, et de cesser de se ranger dans les épithètes réductrices et ménageantes. Tout de même, les auteurs maghrébins étaient désignés comme des indigènes confirmés. Pour nous expliquer les nuances qui existent dans l'approche de ce qui est appelé communément littérature nationale, l'on peut lire ce que Christiane Achour écrit :

« Si l'on a plutôt coutume de lier la littérature d'un pays à sa langue et de nommer littérature nationale celle qui utilise la langue nationale, on est obligé

⁷⁹³ La Révolution algérienne par les textes documents présentés par André Mandouze, Alger, ANEP, 2006, p. 15

*de nuancer les évidences lorsqu'on étudie l'Algérie. [...] l'écrivain de langue française ne peut que se heurter à la question de la langue, mais prendre conscience, aussi, de l'originalité de l'esthétique de la bipartition qu'il crée, entre sa culture d'origine et sa culture acquise. »*⁷⁹⁴

Ecrivant en langue française, ces auteurs ne pouvaient se permettre un rapprochement avec les cercles intellectuels d'alors, ni un rapprochement avec les masses, branchées au bloc oriental. Aussi bien pour les premiers que pour les secondes, l'auteur n'avait pas la possibilité d'écrire selon un mode qui répondait à des exigences qui ne leur permettaient pas d'accéder au statut auquel répondait leur fonction sociale. Les écrivains maghrébins n'avaient pas, mis à part Jean Amrouche, d'ancrage dans l'espace littéraire. Dans leur quasi-totalité, ces écrivains étaient issus du milieu algérien, ils devaient trouver des légitimités qui leur permettraient de se placer dans les espaces institutionnels. En tant qu'écrivains, ces individus n'avaient pas qu'avantages à tirer de leur fonction ; mais en tant qu'écrivains positionnés dans le groupe social, ce statut était une marque de prestige qui pouvait parfois ne pas épargner un discours à la lisière de la haine et de l'hostilité. C'est cela qui fait de l'auteur une figure doublement indigène. Il n'est pas admis dans les cercles auxquels il devait s'affilier, il n'est pas non plus accepté par les emplois profanes du discours social.

*« Il y a quelques années la critique saluait, comme la naissance d'un printemps timide, l'éclosion d'une certaine littérature algérienne qui fut reçue en France avec intérêt anxieux que suscitent, dans les moments difficiles, des messagers authentiques. [...] Quelques écrivains, musulmans de naissance et de tradition [...], s'installaient de plain-pied dans la littérature française », écrira Mouloud Feraoun en 1957. »*⁷⁹⁵

L'état d'indigène dans lequel se débattait l'écrivain l'a contraint à opérer la rupture (cet état est foncièrement brutal) qui a conduit à revoir les rapports de l'écrivain avec l'écrit et avec ce qu'il perçoit dans sa vie quotidienne. Mostefa Lacheraf tient des propos où l'idéologie vide la passion collective de toute légitimité d'historicisation, en écrivant ceci :

*« En Algérie ce n'est pas toujours le roman –à l'exception de Kateb Yacine et de Mouloud Mammeri- qui découvre le pays, c'est la poésie des vrais poètes. Elle est l'expression essentielle, souvent descriptive, mais sans pittoresque facile, de l'Algérie, de sa présence de chair et d'esprit. Je parle naturellement de la poésie écrite par des militants, des patriotes... »*⁷⁹⁶

⁷⁹⁴ ACHOUR, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris, ENAP-Bordas, 1990, p. 9-10.

⁷⁹⁵ ACHOUR, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris, ENAP-Bordas, 1990, p. 45.

⁷⁹⁶ LACHERAF, Mostefa, *Littératures de combat Essais d'introduction : étude et préfaces*, Alger, Bouchene, 1991, p. 23

Mostefa Lacheraf fait avaler à la conscience collective les amères prouesses de la verbalité conservatrice confinée dans l'éloge de l'indu-cosmos.

1-2- Le virtuel socio-espace

L'étude de l'aspect social de l'écrivain peut être divisée en deux grandes parties. En premier lieu, nous avons Sainte-Beuve pour qui la biographie était de faire des portraits moraux et moralisants, nous disent les théoriciens de la littérature. Par ailleurs, il y a des marxistes qui croient que la littérature doit être étudiée selon le contexte socio-historique. Entre les deux, il y a des divergences sur l'objet d'étude, car la littérature recèle une multitude d'objets, qui peut parfois supposer des possibilités de fixer l'étude sur un centre sur lequel il peut y avoir consensus. C'est-à-dire que l'objet d'étude est lui-même sujet à controverses académiques. Il ne peut y avoir de consensus si les matérialistes contraignantes n'étaient pas assouplies par des concessions arrachées à l'ordre historique.

L'on s'est tenu à ces deux écoles pour rendre le tracé idéologique clair. Si pour Sainte-Beuve les critiques qui se sont déchaînés n'étaient pas tendres à son égard ; pour les marxistes, les pensées conceptuelles et les efforts d'analyse ont abouti à l'adoption du *Contre Sainte-Beuve* comme dogme de la critique contemporaine en limitant le champ des travaux de lecture comme étant liés exclusivement au texte, pas même à l'œuvre. Le dernier avatar de la passion marxiste c'est la sociocritique qui invente une socio-textualité tendant à la primauté du texte, laquelle primauté est empreinte d'un embourgeoisement manifeste.

Si l'analyse sociologique peut s'avérer efficiente par bien des côtés, elle reste tributaire du tracé épistémologique choisi dans la lecture de l'espace littéraire. Certes, l'indice biographique n'est pas capable de traduire la position sociale de l'auteur, mais l'analyse sociologique est, comme c'est le cas de la biographie, incapable de nous donner une idée claire de ce qu'est l'auteur tant et si bien qu'il est difficile de faire un tracé du groupe social, c'est-à-dire capable de joindre la matérialité séductrice à l'errance discursive contraignante, caractéristique du littéraire.

Naget Khedda, universitaire algérienne ayant abondamment travaillé sur la littérature algérienne des années cinquante, écrit :

« Dib appartient à la génération d'écrivains qui a donné ses lettres de noblesse à cette nouvelle littérature algérienne. Il en est même le représentant le plus prestigieux, parce qu'il est, parmi ses congénères (Mouloud Féraoun, Mouloud Mammeri, Malek Haddad, Kateb Yacine), celui qui a conduit son aventure de création sur la plus longue durée, mais aussi parce que sa pugnacité à traquer

*avec constance une forme qui lui soit propre le classe parmi les écrivains de son siècle, toutes nationalités confondues. »*⁷⁹⁷

Les auteurs algériens de l'ère coloniale, il est indéniable, ne traduisent pas la tension idéologique transhistorique propre à tout groupe social, car ils se sont défaits de la tâche qui leur imposait de se positionner en dehors de toute communauté solidaire. Le définissant ou étant définis comme indigènes, les écrivains algériens se sont trouvés une corporation ethnique où leur produit intellectuel, c'est-à-dire leurs œuvres n'étaient pas examinées. Elles étaient plutôt jugées d'appartenance à une corporation ethnique définie par un Autre dit moderne et considéré comme persécuteur revenait à s'offrir une place mythifiante, en ce sens que les cloisonnements nés du brassage des deux cultures permettait aux auteurs d'être à la fois promoteurs de discours originels et saboteur de la doxa communiste.

Voilà ce que l'une des figures les plus vues du mouvement communiste algérien écrivit de ce qu'il pensait de la littérature algérienne qui venait d'émerger.

*« Comme tous les Algériens, fils d'une patrie profanée, connaissant le mépris, la déconsidération, l'humiliation d'un régime colonial féroce et inhumain, rétrograde et obscurantiste, je suis fier de voir des hommes de mon sang et de ma race, jongler avec la langue française et contribuer à détruire la criminelle légende colonialiste sur l'imperfectibilité des peuples musulmans assujettis. »*⁷⁹⁸

Parmi les écrivains algériens sur lesquels nous travaillons il y a des problèmes liés à ce qui peut nous donner une idée de ce que furent certains d'entre eux. Il n'y a pas suffisamment de textes qui peuvent nous renseigner sur l'état social de chacun d'eux, mais certains indices peuvent nous aider à comprendre certains problèmes relatifs à notre problématique. Ces indices sont liés à l'imagination de soi dans l'univers civilisationnel.

Mohamad Sari, universitaire algérien, écrit :

« Contrairement au roman colonial qui ne présente « l'Arabe » que dans des scènes dégradantes, liées le plus souvent à des travaux domestiques et agricoles, l'empêtrant dans des situations où il est décrit comme un être inférieur, l'enfermant dans des attitudes de « sauvage » qu'il faut domestiquer, le roman algérien tente une approche opposée, lui donnant sa dimension humaine, valorisant sa culture et sa capacité à se « moderniser ». Mais cette littérature n'a vraiment reçu ses lettres de noblesse qu'après la deuxième guerre mondiale, et surtout après les massacres de mai 1945 et la radicalisation du

⁷⁹⁷ KHEDDA, Naget, Préface, DIB, Mohammed, *La Trilogie La grande maison, L'incendie, Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006.

⁷⁹⁸ OUZEGANE, Amar, *Problèmes algériens Le roman algérien Qui nous donnera une version nationale de La Case de l'Oncle Tom ?*, Le Jeune Musulman, Vendredi 17 octobre 1952. In SADI, Hend, Mouloud *Mammeri ou la colline emblématique*, Tizi-Ouzou, Achab, 2014, p. 237

mouvement national dans sa revendication d'indépendance. [...] Regroupés en rangs serrés autour du thème de l'indépendance nationale, celle-ci acquise, ces écrivains prennent des chemins dispersés. »⁷⁹⁹

Nous pouvons dire qu'il y a deux grandes catégories de textes. Des textes axés sur la question esthétique, l'exemple le plus représentatif de ce groupe c'est Kateb Yacine. D'autre part, des textes axés sur la question de la formation du réel dit social (disons socialisé), laquelle formation est une étape dans l'affirmation formelle du sujet. Si nous choisissons l'auteur comme critère de classement, l'on peut dire qu'il y a quatre groupes. D'abord, les auteurs opposés par leurs produits littéraires à l'idéologie coloniale en s'affirmant comme sujets capables de construire au sein même de la langue française une littérature moderne. Ensuite, il y a des auteurs dont les écrits n'étaient pas si importants pour être considérés comme indigènes embarrassants pour la France, en ce sens qu'ils étaient accueillis par la France pour des raisons culturelles. En troisième lieu, nous avons des auteurs qui écrivaient pour peindre, mais qui ne s'interdisaient pas de s'engager organiquement. C'est le cas de Mohamed Dib dans le parti communiste algérien, et qui n'a par ailleurs n'a pas occupé de poste relatif à la culture et à l'enseignement. Enfin, il y a des auteurs kabyles, qui se considèrent comme indigènes, mais qui se disent descendants d'un cadre culturel qui n'est pas le même auquel appartient l'indigène. Le cas de Mouloud Feraoun est très illustratif de la position socio-existentielle de l'écrivain kabyle. Cet écrivain (Mouloud Feraoun, en l'occurrence) se considère comme le représentant de la jonction oubliée du savoir hors-temps et de la quête des mythes fondateurs de la collectivité. Ce serait un dérapage vers l'obscurantisme, si c'était un autre auteur inscrit dans les cloisonnements transhistoriques. Malek Ouary n'a pas pu recevoir les honneurs de la collectivité. Il n'est évoqué ni dans les institutions (comparativement à Feraoun), ni dans les débats publics (le cas de Mammeri), Ouary a réussi à traverser tous les âges (il est décédé en 2004) mais aussi s'attirer les regards de la critique.

Mais tous ces écrivains se rangeaient dans la case des intellectuels décidés à défier l'ordre colonial. Zineb Ali Benali écrit :

« Ferhat Abbas écrivait ces mots en 1930 à propos de la situation de l'intellectuel algérien en colonisation. Celui-ci était pris entre deux pôles : celui du silence et celui du discours obligé, discours de la réitération, de la récitation. Il était alors dans l'obligation de parler, et d'écrire entre ces deux positions imposées et impossibles. La pulsion des écrivains sera de faire entendre les voix du silence : parler de ce qui est refusé, parler de ce qui est rendu inaudible. Les critiques littéraires ont souvent défini les premiers écrits

⁷⁹⁹ SARI, Mohamad, (Présentation générale), *Dix échelles dans la littérature algérienne moderne*, Alger, Feliv, 2012, pp. 7-8-9.

comme des cahiers de doléances. Il faudrait aussi souligner le fait qu'ils faisaient entendre ce qui était jusque-là silence... Au Maghreb, celui qui pratique l'Autre langue est arrivé sur la scène de l'écriture par effraction. Personne ne l'attendait : ni les maîtres de la colonisation ni sa communauté. Pour les premiers, il ne pouvait parler que pour réciter sa leçon. Mais, qui lui permettait de prendre la parole, lui le muet ? Pour les seconds, il ne pouvait au mieux que défendre les siens ; mais n'avait-il pas déjà trahi lui qui parlait l'Autre langue et avait adopté certaines de leurs étranges manières ? Il dérange alors tout le monde : les premiers parce que sa voix, si timide soit-elle, aura des accents revendicatifs, les seconds parce que son verbe solitaire échappe à la voix collective. »⁸⁰⁰

Il reste néanmoins un grand travail pour que l'inscription socio-historique des écrivains maghrébins soit faite. Les auteurs maghrébins, et en particuliers algériens, sont perçus comme des indigènes instruits. Leurs écrits ont fait de l'individu maghrébin un sujet légitime par sa visibilité.

Si l'on ne se permet pas de voir des constructions et abstractions coupées de toute forme possible de vérification, l'on peut dire que les auteurs de l'ère coloniale écrivaient des segments sociaux qui n'étaient pas séparables de la question existentielle.

Il est indéniable que les auteurs maghrébins étaient, dans leur quasi-totalité, de l'espace que l'on appelle communément le monde arabo-musulman, et ce en dépit de la disparité des profils de chacun d'eux. Si le regard de l'Européen est déterminé par l'a priori historique, celui du citoyen reste très loin d'attirer les centres académiques. Il nous importe de voir le regard jeté par les Maghrébins sur la classe des auteurs. Bien que nous ne nous disposions pas de données nous permettant d'avoir une idée sur l'espace social maghrébin, nous pouvons avancer une lecture des rapports qui existaient entre l'auteur et le corps social. Voilà ce que Khatibi écrit : « *Si le roman maghrébin étonne par son réalisme scolaire et trop laborieux, c'est que la plupart des romanciers dont nous allons parler se sont contentés de raconter des histoires d'inspiration locale sans toucher à la forme, à la structure même du roman.* »⁸⁰¹

D'abord, les centres de diffusion du savoir n'étaient pas en nombre important, et l'idée de massifier la culture était loin de faire le centre d'intérêt des décideurs politiques. Si l'école (c'est-à-dire l'institution) a adopté certains textes, c'est parce que ceux-ci étaient loin d'enfreindre les logiques totalitaires de l'empire. La minorité d'Algériens qui fréquentait l'école ne pouvait situer les enjeux de l'écriture dans les perspectives révolutionnaires que celle-ci ouvrait. Le je évanescent n'est pas forcément celui de la

⁸⁰⁰ Zineb Ali Benali, « Le roman, cet archiviste de l'histoire », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 21 | 2003, mis en ligne le 30 septembre 2012, consulté le 14 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/7320>

⁸⁰¹ KHATIBI, Abdelkader, *Le roman maghrébin*, Paris, Maspéro, 1968, p. 15.

résignation. Ensuite, l'embourgeoisement des élites formées par l'école d'alors mettait ces écrivains dans une posture déphasée avec les conditions sociales qu'enduraient les masses. Au-delà de son côté mortifère, l'écriture était peu réconfortante pour ces mêmes écrivains, car ils ne pourraient s'instituer comme sujets créateurs s'ils étaient incapables de se greffer dans un espace de réception. Or, cette réception était subordonnée aux quelques lecteurs qui savaient lire la littérature. De ceux qui savent lire la littérature, l'on distingue trois grandes catégories. Toutes ont des exigences qui pèsent sur elle dans le choix des grilles de lecture.

La critique universitaire constitue la première catégorie. Cette critique est une corporation qui lit le texte en fonction d'un certain code. Les traditions académiques veillent au bon fonctionnement des protocoles de lecture. Il y a la critique, la manière de critiquer et les manières pratiques de critiquer. Cette critique était sous l'emprise de l'idéologie coloniale, et le Maghreb, notamment sa culture, était considéré comme un département civilisable. L'on peut prendre deux exemples, concernant notre cas.

A propos des auteurs de la deuxième moitié du XIXe siècle, Charles Bonn écrit :

« C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale et, plus précisément dans les années 50 que s'élabore, "dans la gueule du loup", pour reprendre encore une fois une expression de Kateb, un langage littéraire original qui va progressivement se dégager de la sphère matricielle, s'individualiser et s'autonomiser. Contrecarrant la visée hégémonique de la littérature française des colonies, des auteurs de talent donnent ses lettres de créance à la greffe et anoblissent le bâtard. Renversant les pôles d'allocution (se faisant sujets et non plus uniquement objets du discours romanesque) Feraoun, Mammeri, Dib, bientôt suivis de Haddad, Assia Djebar et du Marocain Ahmed Sefrioui, introduisent sur la scène romanesque un indigène non stéréotypé, représenté selon une vision du dedans sympathique et/ou démystifiante qui, en elle-même déjà, permet au colonisé d'échapper à l'expropriation ultime de l'être qui le désignait à la mort. »⁸⁰²

Pour sa part, Zineb-Ali Benali écrit :

« L'écrivain n'échappe pas au paradoxe de sa position. D'un côté, on le considère comme un raconteur d'histoires, sans prise sur le réel. De l'autre, il est sommé de dire la vérité, et de parler pour tout le monde. La lecture de son œuvre – réduite au déchiffrement de sa position dans la société, de ce qu'il fait – opère continuellement un va-et-vient entre fiction et histoire vraie. Son histoire personnelle (et que peut-il faire d'autre que raconter son histoire, ou

⁸⁰² BONN, Charles, *La littérature maghrébine de langue française*, Limag. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Textes/Manuref/lmlf.htm>

l'Histoire de son point de vue ?) est lue comme histoire « exemplaire », illustrant celle de tout le monde. »⁸⁰³

La critique journalistique est une manière de promouvoir le livre et de toucher le large public. C'est une critique dictée par les exigences commerciales et les voix idéologiques. Or, cette critique n'avait pas intérêt à donner au public des écrits qui annonçaient la grande coupure, en ce sens que cette littérature annonçait la constitution d'un sujet qui viendrait chambouler l'ordre d'alors. Les tendances proches de la littérature maghrébine étaient minimes, et le Maghreb ne rimait pas au plan des référents symboliques avec l'Europe. L'on peut prendre deux exemples de lectures faites d'auteurs algériens.

Idéologue confirmé, Mostefa Lacheraf, dans une diatribe écrite contre Mouloud Mammeri, écrit :

« Le roman de Mammeri est-il un document ? Il ne mérite pas entièrement cette qualification pour sa « subjectivité » même, son absence de chaleur humaine. Tout y est sporadique, fragmentaire, souvent étriqué, à l'image même de cette conscience des individualistes et des isolés qui ne se réalise jamais sans trahir les siens. »⁸⁰⁴

Taha Hussein, l'écrivain égyptien les plus en vue, contredit ce que Lacheraf avance, en écrivant :

« Le livre présente deux aspects dont chacun suffit à l'élever à un très haut niveau de perfection. Et avec quelle harmonie ces deux traits se conjuguent-ils pour donner naissance à une mélodie dont la douceur mêlée d'amertume enchante les sens, émeut les cœurs ! Le livre est une étude sociologique fine et profonde qui rend compte de l'isolement dans lequel vivent les habitants de la colline. »⁸⁰⁵

Les enseignants sont aussi en contact avec les textes littéraires. Ils enseignent à leurs élèves des textes qui sont imposés par le programme officiel. Les questions que ceux-ci posent peuvent orienter aussi bien les tendances conceptuelles des élèves que leurs tendances littéraires. L'institution scolaire peut consacrer un texte ou un auteur, mais elle n'est pas capable de se poser comme la porteuse exclusive de cette capacité de consacrer. L'école est le passage à la finalisation (raffinement, plutôt) des tendances littéraires des publics.

⁸⁰³ Zineb Ali Benali, « Le roman, cet archiviste de l'histoire », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 21 | 2003, mis en ligne le 30 septembre 2012, consulté le 14 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/7320>

⁸⁰⁴ LACHERFA, Mostefa, *A propos du roman de M. M. Mammeri La Colline oubliée ou les consciences anachroniques*, Le Jeune Musulman, le 13 février 1953 In SADI, Hend, *Mouloud Mammeri ou la colline emblématique*, Tizi-Ouzou, Achab, 2014, 252.

⁸⁰⁵ TAHA, Hussein, Naqd Oua Islah, n°4, pp. 46-60 article traduit de l'arabe La Colline oubliée roman de l'écrivain algérien Mouloud Mâamri. In SADI, Hend, *Mouloud Mammeri ou la colline emblématique*, Tizi-Ouzou, Achab, 2014, p. 229.

De par les modalités qu'elle choisit dans le décodage des textes, la lecture permet au texte d'être branché à des centres idéologiques et à donner des ouvertures sur des centres épistémologiques. Les rôles que se donnent les instances de lecture peuvent être résumés en ces points.

D'abord, elles font que l'idéologie du texte soit perpétrée. L'identité du texte et les orientations que lui donnent les organes qui l'accompagnent doivent être, selon ces mêmes organes, comme étant la face la plus représentative des unions possibles de l'écrit littéraire et de l'imposition historique. Ces instances font abstraction des codes qui sont essentiels à tout texte, c'est-à-dire que la critique profane n'est pas intéressée à ce qui peut provenir des sciences dures liées à la discipline en question. Ces instances préfèrent les totalitarismes conceptuels qui tirent leur légitimité de la carence repérée dans les travaux réalisés sur la question. A titre d'exemple, les journaux ne sont pas intéressés à l'idée de faire un classement des textes selon les genres, alors que ces choix relèvent d'une grande importance.

Ensuite, les instances de lecture tentent de faire du texte littéraire un laboratoire conceptuel en y projetant des notions issues de constructions mentales. Les théoriciens font de l'analyse d'un texte littéraire l'appendice d'une théorie. Certes, il y a des indices d'objectivité qui peuvent nous renseigner sur les dispositions des académiciens ; mais il y a des subjectivités qui font que le savoir recherché dans un texte littéraire soit toujours l'œuvre pour un savoir orienté.

Entre les types de lecture qu'il y a, un désir de donner un crédit à tout ce qui peut constituer comme savoir tout énoncé déstructuré au plan de l'Histoire et des constructions socio-matérielles notamment en ce qui concerne le discours.

Nous pouvons prendre deux exemples des lectures, lesquelles sont l'émanation de choix épistémiques.

« Mouloud Mammeri structure tous ses romans comme les actes d'une vaste tragédie qui scande un certain nombre de vérités liées au sort des individus face aux trois grandes mutations que connaît l'histoire de l'Algérie : la colonisation sur fond de Deuxième Guerre mondiale, la guerre de libération, et la période de la souveraineté. »⁸⁰⁶

Préfaçant *Le fils du pauvre*, l'universitaire algérienne, Farida Boualit, écrit :

« ...à lire plus attentivement Le Fils du pauvre on s'aperçoit qu'il ne s'agit pas du tout d'une simple description des mœurs et coutumes de l'ethnotype kabyle

⁸⁰⁶ KEBBAS, Malika, *MAMMERI*, Alger, Casbah, 2008, p. 149.

destinée à conforter, d'un quelconque point de vue assimilationniste, une vision occidentale ethnocentriste en contexte colonial. »⁸⁰⁷

Les deux lectures obstruent la voie à la thématization ouverte pour enfermer la lecture dans des substrats nettoyés de toute trace qui a la prétention à ce que la congition transite par la psyché académique. En d'autres termes, toute lecture est subordonnée à la lexicalisation de l'espace obscur occupé par les idées rebelles.

Il est presque évident que l'espace algérien, tel que perçu par les colonialistes, peinait à se défaire des pesanteurs des attributs ethnocistes qu'il recevait tout en aspirant à être élu à une socialité par laquelle il pourrait intégrer une modernité qui mettrait un terme à la souffrance des classes opprimées. L'auteur, sujet social, n'a pas échappé à ce que dictait cette humiliation.

La création est-elle en mesure de se replier sur elle-même pour se permettre une lecture saine de l'imaginaire collectif par la reconnaissance de soi.

2- L'écriture face aux instances internes à la création

La question de la création artistique a été pendant des siècles, voire tout au long de la pensée humaine, au centre des préoccupations des penseurs. De la Grèce antique au moment foucauldien, l'acte créatif a attiré l'attention des philosophes et des sciences dures et des sciences humaines, à savoir la sociologie. Si dans certains contextes c'est la partie bio-sociologique de l'auteur qui a intéressé les critiques, il n'en reste pas moins que dans beaucoup d'autres contextes c'est la partie constitutive de l'intériorité créatrice qui est abordée comme élément central du travail.

L'acte créatif doit, dans notre démarche d'analyse, être perçu comme l'incarnation d'une jonction de la contrainte matérielle érigée par l'Histoire et l'imposition corporelle vidée de tout sens par la langue.

2-1- L'incrédé substantiel

Les nombreux travaux réalisés sur la nature de la création artistique sont dans leur quasi-totalité la représentation de ce qui peut faire l'autonomie et la souveraineté de l'instance psychique dans la création. Les limites de la création littéraire peuvent être classées comme suit.

D'abord, l'instance psychique ne peut se tenir en contact avec la matérialité pure par la matérialité discursive ; faute de quoi, il ferait de la folie une expression traductrice

⁸⁰⁷ BOUALIT, Farida, Préface, FERA OUN, Mouloud, *Le Fils du pauvre*, Béjaia, Talantikit, 2002.

de ce que l'intimité doit renvoyer à des zones verbales désignées. L'instance créatrice est réduite à maintenir le produit dans les cercles autorisés de la langue.

Ensuite, il y a un ordre socio-historique indépassable, tant par les hégémonies morales que par les autoritarismes des appareils d'Etat. L'idée qui consiste à dire que certains espaces géographiques sont libérés des raisons morales et archaïques est réfutable à plus d'un titre. L'Europe est victime de la réaction menée au kantisme. Les lumières ont été confisquées par les policiers de la pensée. Les textes littéraires sont interdits de relayer des thèses attentatoires à l'ordre socio-historique et à la corporation judiciaire censée veiller à la police citoyenne.

« Pour Assia Djébar, « [...] l'écriture s'articule autour de la tentative de réaliser une réappropriation de soi par une remontée dans la mémoire, une relecture de l'Histoire et une incursion dans le monde des femmes que l'écrivain, se faisant leur écho, tente d'exprimer dans une société faite avant tout pour les hommes et ceci grâce à une langue qualifiée dès l'abord d' "entremetteuse" »15 »⁸⁰⁸

Enfin, le texte littéraire est essentiellement contraire au discours et à l'unicité de celui-ci. Il ouvre des perspectives de lectures multiples. La polyphonie est capable de donner voix à des êtres déracinés de toute dimension sociale. Le texte littéraire tend à s'insérer en tant que voix qui brise la continuité instaurée par les régimes discursifs. Mais cela n'est pas reçu par les lecteurs profanes du texte littéraire. Pour les moralistes, la parole employée par l'auteur (avec tout ce qu'il peut s'attribuer) et le dire. Les composants verticaux du texte littéraire ne sont pas à analyser par les fausses disciplines. L'auteur prend une distance à travers les personnages qu'il crée.

Interrogé au sujet des personnages qu'il crée, Dib répond :

« En réalité pour chacun de ces personnages, je me suis servi –même si ce mot n'est pas très heureux- de plusieurs modèles. Or, ce sont des gens que je connaissais plus ou moins, que j'ai donc continué à rencontrer ou à voir. Prendre les traits, les caractères physiques de plusieurs personnes et en faire un personnage, cela fait partie du travail d'un écrivain. »⁸⁰⁹

Comparativement au texte littéraire, les arts se constituent en champ proche de la littérature. Cela peut être vu dans la littérature contemporaine. Les auteurs veulent donner une autre dimension à la littérature. Le temps, l'espace, la mémoire, sont des éléments qui ont fait de la littérature une zone de savoirs capable de rendre la face savante du discours porteuse de questionnements et de sens travaillés par les cercles de l'officialité

⁸⁰⁸ Maria Gubińska, *Ecrire dans la langue de l'Autre, quelques réflexions sur la littérature maghrébine de langue française*, Synergie Pologne, n°1, 2005, pp. 153-154.

⁸⁰⁹ DIB, Mohammed In ZA OUI, Mohamed, *Algérie Des voix dans la tourmente*, Paris, Temps des cerises, 1998, p. 173.

conceptuelle. Cette tendance à faire du savoir une préoccupation intra-textuelle, en ce sens qu'elle permet à ce savoir de se brancher à la science, ne peut être inscrite dans un ordre socio-historique précis. Les progrès techniques ne peuvent pas renvoyer à une virginité littéraire ou philosophique. Les techniques sont l'aboutissement d'une manipulation du discours social et trans-mémoriel, elles sont également une réappropriation matérielle du discours accaparé par des logiques pour qui la grammaire n'est pas l'affaire de la langue, mais le problème des emplois utiles de cette même langue.

Toutefois, dans cette littérature il y a des limites extratextuelles qui font que ce texte obéisse aux logiques qui font mouvoir l'espace des idées. Du journalisme à l'édition, le texte passe par des filtres fabriqués par l'ordre socio-historique. Ces filtres sont passés de la pure technique, qui était appelé à préserver le produit, à un appareil de coercition qui garantit le fonctionnement des tensions idéologiques ambiantes. L'espace de la réflexion que réclame le texte littéraire reste à conquérir, notamment en ce qui concerne le repérage de l'énoncé porteur du sens a-historique.

Nous pouvons lire dans l'avertissement adressé au lecteur de *Nedjma* ce qui suit :

*« Rachid et Mokhtar sont irréductiblement algériens. Le monde que le romancier bâtit autour d'eux s'écroule sans eux ; ils meurent sans lui. [...] Les procédés narratifs utilisés par Kateb Yacine sont parfois déconcertants pour le lecteur européen. »*⁸¹⁰

La face-à-face de l'auteur et de son public ne peut être réduit à ce qui est appelé dans la critique la réception du texte. Certes, le texte est avant tout destiné à un public précis, mais cette notion de public reste limitée épistémologiquement. Le public est traversé par des clivages et des tensions qui font que l'unité de ce corps soit brisée et que les horizons que se fabriquent les auteurs soient déterminés par ce que l'on peut appeler un lectorat virtuel. La communion entre l'auteur et les siens détermine la perception du réel. *« Il suffit que l'écrivain comprenne que la culture n'est pas la volonté d'hommes solitaires, mais construction d'un ensemble de valeurs et d'idées au service d'une plus grande libération de l'homme. »*⁸¹¹

Au-delà de ce que peut imposer l'espace littéraire en thématiques et en protocoles d'écriture, l'auteur s'inscrit dans ce que l'on peut appeler l'union de l'individualité matérielle et la collectivité moralisante. Dans toute production artistique, cette posture préside à ce que peut produire un auteur. Créer et écrire un texte tient à ce que l'horizon ouvert soit également fermé par ce que la matérialité physique, laquelle indique la limite de la spéculation intellectuelle.

⁸¹⁰ Les éditeurs, Avertissement KATEB Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.

⁸¹¹ Abdelkébir khatibi, *Roman maghrébin et culture nationale*, souffles, numéro 3, troisième trimestre 1966, pp. 10-11. Le lien : <http://clinet.swarthmore.edu/souffles/s3/2.html>

En somme, l'horizon d'attente est prévu par les instances ultérieures de l'acte créatif, mais ce moment n'est pas pour autant pur. Car la contrainte matérielle s'introduit de façon hégémonique dans ce moment, celui-ci ne peut opérer en dehors des instances générées par l'union de la langue d'avec les codes qui lui sont sous-jacents.

Il reste à constater que les décompositions qui doivent s'opérer dans le moment créatif sont à faire dans l'espace impossible du réfléchir pur. Il s'agirait de se couper du groupe, chose qui relève des utopies conceptuelles produites par les fausses oppositions adoptées par les écoles de l'assouplissement accordé à l'appréhension de la réalité.

Si l'auteur est appelé à se couper du groupe, c'est parce qu'il y a, cela est une lapalissade, des pesanteurs qui rendent l'acte créatif tributaire du discours ambiant.

D'abord, il est peu probable que ce moment se découpe de ce qui fait l'identité du texte littéraire, cela étant dû à ce qui fait la littérature. Celle-ci, avant d'être une expression assujettie aux pesanteurs du contexte socio-historique, elle est une expression, dirait-on, ontologique. Orale, écrite, publiée, censurée ou consacrée, cette expression ne peut traduire ce que le moment existentiel qui l'a produite contient comme émotions et synthèses de la misère existentielle. Cette expression est existentielle, dans la mesure où elle ne peut s'associer aux fabriques perverses de l'Histoire. Il y a certes des mécanismes qui sabotent ce que le moment créatif projette de créer.

Dans beaucoup de travaux, l'on n'a pas cessé d'opposer le discours savant (philosophique) au discours profane (poésie). Or, cette opposition semble être appelée à être remise en cause. Le discours philosophique (rationnel), dans son statut ontologique, est hégémonique, car il tente d'expliquer, tâche éminemment humaine, ce qui peut se présenter comme une matérialité incurable et immuable. La poésie est appelée à faire preuve de harcèlement sur la tranquillité qui garde le texte rationnel. En fait, c'est une entreprise de destruction de la grammaire existentielle vraisemblablement traduite par la grammaire textuelle.

Nous pouvons prendre deux exemples de transpositions de la théorie sur les œuvres littéraires.

Commentant une œuvre de Taos Amrouche, Denise Brahimi écrit « *Le désir d'être comprise est très apparent dans toute la deuxième partie de Rue des tambourins qui se présente comme un effort d'élucidation de soi-même pour soi-même et pour les autres.* »⁸¹²

Charles Bonn commente L'Incendie de Mohammed Dib en ces termes :

« *Quoi qu'il en soit, et contrairement à la plupart des textes de ce « courant ethnographique » des années 50, L'Incendie est explicitement un roman « engagé », qui convoque l'Histoire de l'énoncé. Mais l'écriture du roman*

⁸¹² BRAHIMI, Denise, *Grandeur de Taos Amrouche*, Alger, Chihab, 2012, p.83

*procède d'un engagement devant lequel la critique coloniale ne s'est pas trompée, ce roman n'en est pas moins en même temps une mise en question des dires de cet engagement : réflexion sur leur efficacité, mais aussi sur leur fidélité au réel, ou au contraire sur leur trahison. »*⁸¹³

Dans les deux lectures, le sens est emprunté aux discours périphériques à la science littéraire jusque-là consacrée. Si dans la première il s'agit de vouloir donner un sens psychique à l'Être, dans la seconde il s'agit de vouloir donner un sens historique au roman. En tout cas, le texte n'est pas, pour les lecteurs, autonome.

La coupure que peut opérer l'auteur d'avec son groupe d'appartenance revient à rendre les déterminismes consacrés sans impact sur la création artistique. Mais cette œuvre est tributaire de ce que le questionnement ontologique peut instituer comme point de départ épistémologique et de ce que la langue peut autoriser comme écart de conceptualisation non reconnue par les cercles officiels du savoir.

Cette impossible ouverture du texte littéraire aux sollicitations des œuvres de conceptualisation nous invite non à nous interroger sur ce qu'est la littérature, chose qui est difficile à amorcer, vu ce que le mot peut receler comme significations, mais sur les totalitarismes conceptuels qui veulent contrôler l'espace textuel (dans sa pure forme) du produit littéraire. Parallèlement, à ce désir de rendre le texte littéraire tributaire de ce que les écoles critiques fabriquent comme concepts, démarches et protocoles de lecture, il y a des dérapages qui peuvent être constatés dans la stratification des sens premiers visibles dans le texte. Les deux postures attestent que toutes les lectures qui peuvent se faire du texte littéraire sont mues par des intérêts conceptuels somme toute subjectifs. L'on observe que des a priori théoriques précèdent toute analyse de texte.

Cela nous pousse à dire que le texte littéraire ne peut prétendre à la rationalité sociale, et cela, bien qu'il puisse pourvoir le champ académique en postures de réflexion et en pistes de recherche. Tout de même, tout texte littéraire, du moins en ce qui concerne la lecture qui peut en être faite, est tributaire des discours scientifiques ambiants.

La critique littéraire chargée d'examiner la littérature maghrébine ne se rebelle pas contre les méthodes critiques conventionnelles. Deux exemples peuvent être fournis.

Commentant l'œuvre de Kateb Yacine, La critique algérienne écrit :

« De la cousine réelle de l'écrivain au personnage symbolique et mythique, s'opère l'élaboration esthétique, la transformation de l'écriture poétique. Nedjma, la femme aimée, charrie l'impossibilité des amours adultères, l'écart

⁸¹³ BONN, Charles, *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, 1988, p. 32

*entre engagement collectif et implication de l'individu dans la passion amoureuse. »*⁸¹⁴

Deux chercheurs algériens, Aïcha Kassoul et Mohamed Lakhdar Maougal, commentent une œuvre de Malek Haddad, en écrivant :

*« Saïd, l'ingénieur architecte bâtisseur, l'homme de science qui a pleine conscience de sa fonction n'en est pas moins une âme sensible, une âme fragile, une âme de poète tourmentée qui cherche obstinément dans le calme indifférent du cosmos et dans le mouvement inéluctable de la nature, sa vérité toute relative d'un être en quête du secret de l'existence. »*⁸¹⁵

Parmi les disciplines qui s'intéressent au texte littéraire, l'on peut citer la psychanalyse qui ne se limite pas à étudier la personne pour la recycler dans le groupe social. La psychanalyse a tenté d'explorer des structures internes de l'individu, en parlant de sujet. Le rapport de la psychanalyse à la littérature est à la fois historique et épistémologique. Freud est passé de l'étude de la psyché humaine tout en étant branché à la littérature. Freud avait des liens avec la littérature, il a obtenu le prix Goethe pour une œuvre qu'il avait produite. Ces rapports constituent un péché originel pour la psychanalyse qui peine à se faire admettre dans l'espace des sciences. La psychanalyse tente, par ailleurs, de rendre certaines notions qu'elle a créées transposables sur le texte littéraire et de repérer dans celui-ci des indices liés à ce qui peut faire de l'individu une possible représentation de l'être existentiel. Pour notre travail nous tenons à faire de la psychanalyse une discipline qui peut intéresser à l'auteur et au texte. Dans la première partie, nous nous intéresserons à ce qui peut définir le créateur. Il s'agit de voir dans quelle mesure le créateur peut être considéré comme un être parallèle à l'être social. Pour être clair, il s'agit de défaire l'individu créateur de tous les déterminismes, y compris celui de la rationalité linguistique. Ensuite, nous tenterons de montrer les limites de la classification socio-verbale du texte littéraire en mettant l'accent sur les diverses psychés qui peuvent exister dans le texte. Nous savons que les êtres créés par l'auteur sont dénués de tout fondement psychique, ce qui les rend incapables de traduire une vie. Cela est visible même dans les séquences graphiques les plus déclassées en matière d'habillage psychique. Les énoncés psychiquants (capables de rendre le moment de lecture porteur d'une idée transposable sur la face historique qui synthétise les rôles existentiels) ne sont pas forcément ceux qui sont produits par un personnage, ni ceux qui sont produits par le narrateur.

Dans l'exemple suivant, nous pourrions aisément parler d'un glissement méthodologique qui a réussi à faire du texte un enjeu symbolico-processuel, lequel se

⁸¹⁴ CHAULET ACHOUR, Christiane, *Ecritures algériennes La règle du genre*, Alger, Basamet, 2013, p. 47

⁸¹⁵ KASSOUL, A et MAOUGAL, M-L, *Albert Camus et le choc des cultures I. A l'ombre de la patrie des morts*, Alger, Mille Feuilles, 2008, p. 146

soustrait de toute posture historique fondatrice. A propos du personnage principal du Fils du pauvre, Boualit Farida écrit :

« Cette incapacité de l'écolier à se conformer à un code qui lui est étranger, en dépit de sa volonté de réussir l'exercice purement scolaire de la récitation, révèle à la fois le fossé culturel que le travail même acharné de l'écolier ne peut pas combler, et la limite au-delà de laquelle commence l'« intégration ». Fouroulou ne la franchira à aucun moment. »⁸¹⁶

Le texte est perçu comme le foyer de la légitimation de la pensée a-opétique, voire anti-formelle.

Même si le narrateur ne peut être défini que par rapport à ce qui est produit par le groupe social comme images, discours et stéréotypes, il reste, du moins pour certaines disciplines, définissable par ce que son intériorité le distingue des autres fonctionnaires du discours. Il est indéniable que le mot littérature n'a plus de légitimité académique transhistorique, étant le produit d'un moment historique qui fait sa mutation. La littérature doit faire le glissement morphologique nécessaire pour devenir un adjectif précédé par un nom moins générique et moins totalitaire que l'est la littérature. Mais il y a un fond psychique qui peut être observé chez les créateurs. Ce à quoi s'oppose Mammeri en disant :

« Ce n'est pas tellement un projet technique qui m'a poussé à écrire un roman c'est avoir quelque chose à dire, ça n'est pas chercher une technique ou bien faire des recherches purement techniques. [...] Si la création est coupée totalement de la réalité, c'est l'échec de l'écrivain. [...] il est certain que l'écrivain n'est pas un photographe pour reproduire une copie fidèle de la réalité. Sa fonction et sa valeur, c'est d'humaniser le rêve, de donner une dimension à l'absurde. »⁸¹⁷

Dire la condition humaine est modulé au regard (critique et théorique) que se permet le lecteur, en ce sens que tout récit peut dire ne que tout lecteur peut légitimement (à raison) nier.

D'abord, ils sont constamment en face-à-face avec leur soi à travers des artefacts multiples. Ce face-à-face peut ne pas traduire la condition existentielle de l'être, la confinant ainsi dans des représentations socio-historiques, mais il revient à la critique de relever des textes ce qu'éprouve l'être. Plutôt comment ce malaise apparaît-il ? L'existentialisme, mis à part les théories qui en sont faites, n'est pas un moment philosophique inscrite dans l'Histoire.

⁸¹⁶ BOUALIT, Farida, *L'école française dans Le Fils du pauvre de Mouloud Feraoun Rite de passage ou rite d'institution ?*, Multilinguales, n°1, 2013, p. 40

⁸¹⁷ MAMMERI, *Mouloud, Ecrits et paroles*, Alger, CNRPAH, 2008, pp. 191-219.

Ensuite, l'auteur est en décalage avec les emplois utiles et rationnels du discours. Il s'inscrit dans les simulacres qui pourtant rendent sa tâche sans impact sur le fond psychique qui l'animent qui le définit par rapport à cet Autre discursif. L'auteur se situe entre la raison morale telle que dictée par l'Histoire et la raison discursive telle que dictée par l'Histoire littéraire. L'action par le texte freine l'hégémonie de l'Histoire. Mais celle-ci menace l'auteur si la continuité par laquelle elle se manifeste n'est pas assurée. Il y a un compromis entre une identité créatrice –donc capable de faire abstraction à l'Histoire (celle de l'auteur) et une instance qui refuse de se définir autrement que par une totalité inaltérable mais recyclante de tous les faits qui venaient s'ajouter à l'édifice qu'elle a créé. Si l'auteur est une entité humaine vivante, le texte, pour sa part, peut être comme une entité discursive manipulable (donc vivante).

Naget Khedda, dans la lecture structurale qu'elle fait de *L'Incendie* de Mohammed Dib, reconnaît les limites de la langue dans les tâches signogènes que cette même réclame pourtant. C'est-à-dire qu'elle reconnaît que l'espace romanesque peut être réduit à un processus narratif dont la légitimité formelle provient de ce que les codes non littéraires autorisent. Elle écrit :

« Il est évident que, comme toute chose, le texte littéraire a une existence et une signification historiques. [...] Sans vouloir réduire une œuvre à l'idéologie qu'elle contient, nous aurons à nous interroger sur la nature du rapport entre l'histoire de l'Algérie colonisée, l'idéologie ou les idéologies qu'assume l'œuvre et le fonctionnement du texte littéraire. »⁸¹⁸

Le texte littéraire recèle des psychés. Celles-ci sont décelables dans l'étude des personnages, dans les voix qui parlent dans le texte, mais cela peut nous mener loin de nos choix épistémologiques et théoriques. Pour nous, c'est l'énoncé qui doit nous mettre en relation avec la psyché comme fond capable de traduire une idée de ce qu'est l'Existence. Nous pouvons classer l'épistémè existentielle en trois groupes.

D'abord, celle qui peut être traduite par une quête thématique. L'on peut parler du thème de la mort, de Dieu, de l'angoisse, de la conscience ; mais ces thèmes sont classés dans un champ disciplinaire précis. Mais cette thématization est une négation des choix épistémologiques faits. Dans sa thèse de doctorat, Aïni Betouche relève un thème qui a traversé l'œuvre d'Assia Djebar. Elle écrit « : ...la mort est une constante de l'écriture djebarienne à laquelle l'auteur semble vouloir échapper par l'acte d'écrire. »⁸¹⁹

⁸¹⁸ KHEDDA, Naget, *L'œuvre romanesque de Mohammed Dib*, Alger, OPU, 2002, pp. 11-12.

⁸¹⁹ BETOUCHE, Aïni, Pour une approche sémiotique subjectale du sujet d'énonciation dans l'œuvre d'Assia Djebar : Être(s) en devenir, Thèse de doctorat, université de Batna, 2010, p. 12.

Ensuite, celle qui peut être portée par un énoncé dit par un personnage. Il s'agit donc toujours d'un thème, d'un énoncé pour ce qu'il est et pour ce qu'il représente dans le discours ambiant produit par les instances socio-historiques.

« ...Le Dr Idir commente les paroles de sa fille, quand elle lui dit « Je suis malheureuse : « C'est évident, ma chère enfant, Tu es malheureuse parce qu'il serait anormal, voire indécent d'être heureux quand on est Algérien, ou tout simplement quand a du cœur. (p. 38/39) Lui-même dira : « Je hais l'Histoire parce qu'elle complique tout. »⁸²⁰

Enfin, celle qui ne renvoie à aucune posture socio-historique de la condition existentielle. Egalement, cette épistémè nous incite à réfléchir et à produire des questions qui transcendent les classifications et les problématiques traditionnelles posées par les critiques. A la différence de l'énoncé clairement formulé, l'épistémè existentielle est une brisure du discours et une ouverture sur la reconstitution des énoncés (leur identité discursive et socio-textuelle).

Doté d'un appareil psychique qui s'avère, du moins par sa structure et par ce qu'il recycle en émotions et en pulsions, le Sujet est définissable aussi bien par la contrainte temporelle que par l'offre spatiale. Être différent de ce que le discours ambiant fait du discours, en ce sens que les discours ont tous une assise poétique, mais celui du littéraire semble approcher une autorité dont l'affirmation ne peut se faire que par le sujet cynique (non-dit) de ce que le groupe produit en images et en modes de raisonnement. Les limites psychiques de l'auteur peuvent se voir dans ces points.

D'abord, il ne peut créer en dehors d'horizons d'attente construits. L'idée de créer peut receler des ambitions démesurées, mais l'auteur ne peut rien devant la force détemporalisante de l'Histoire. Ecrire un texte littéraire exclut la croyance en un public qui lira utilement le texte. L'écriture n'est pas forcément, non plus, une thérapie. L'on peut lire, à propos de ce que pense Taos Amrouche de l'écriture, ce qui suit :

« L'écriture ne l'aura pas aidée à lever les doutes, panser les blessures invisibles, jeter l'ancre. Elle n'a fait qu'élargir ses déchirures et raviver en elle-même des drames qu'elle n'a pas connus directement mais qui appartiennent à l'imaginaire commun, les drames collectifs d'un peuple d'où elle est issue. On peut dire que, à vingt ans, Taos Amrouche a ouvert la porte de l'écriture pour tenter de mieux se voir, elle qui ne comprenait pas bien certains regards qu'on lui jetait; puis elle a passé sa vie à vouloir refermer cette porte car ce qu'elle avait "vu" lui paraissait proprement insupportable. "L'écriture romanesque occidentale est un leurre, dira-t-elle, on peut certes tout y raconter mais à

⁸²⁰ HADJ-AMAR, Manouba, *A la rencontre de Malek Haddad*, Alger, Casbah, 2010, pp. 72-73.

condition d'en avoir hérité les règles avec la couleur de ses yeux." Quel aveu! »⁸²¹

Ensuite, il s'agit pour l'auteur de dépasser son identité et de se mettre dans le corps d'un autre imaginaire et virtuel. Cela est un défi que peut prendre l'auteur, mais il est difficile de se fier à sa psyché pour prétendre comprendre un Autre que l'on ne peut définir indépendamment de son corps. Les textes littéraires peuvent nous renseigner sur des fonds psychiques impropres, mais l'auteur ne peut être, en dehors de sa production, l'objet d'un questionnement fondateur. Cela veut dire que l'auteur ne peut être défini autrement que par son statut social et par les outils que fournit l'ordre socio-historique.

Nous pourrions donner trois exemples de la manière dont sont présentés des auteurs algériens.

« L'écrivain Mohammed Dib est né dans une ancienne cité au riche passé de l'ouest algérien : Tlemcen. Depuis 1959, il vit à Paris, mais quand il écrit ses premières œuvres il était en Algérie dans sa ville natale. Ses trois premiers romans, La grande maison (1952), L'incendie (1954), Le métier à tisser (1957) sont donc enracinés dans cette région. »⁸²²

Concernant Taos Amrouche, l'on peut lire la présentation suivante, faite par la critique algérienne Djohar Amhis-Ouksel, qui écrit :

« Taos Amrouche appartient à une famille prestigieuse. [...] L'itinéraire de la famille est riche d'enseignements. Taos, cette exilée a pris conscience très tôt de la nécessité de sauvegarder le patrimoine de ses ancêtres avant qu'il ne disparaisse et celui de tout un peuple dont les racines sont profondément vivaces. »⁸²³

Le dernier exemple concerne Kateb Yacine. Saddek Aouadi, chercheur ayant travaillé sur Kateb Yacine, écrit :

« Né dans une famille arabophone, Kateb Yacine grandit entre une mère poète de nature et un père bilingue qui, par perspicacité et tenant compte des circonstances historiques et des rapports de force existants, préférera l'envoyer à l'école française tout en ayant conscience du danger que cela représentait. »⁸²⁴

Nous constatons que les trois présentations se sont faites de la conjonction de l'origine familiale et sociale et les contraintes socio-historiques qui ont déterminé les

⁸²¹ KHELLADI, Aïssa, *L'impossible jouissance*, Algérie Littérature/Action, In BOURDIL, Laurence, *Mère est un être surgi des siècles*, n°3

⁸²² BOUZAR, Wadi, *Lectures maghrébines*, OPU-Publisud, Alger-Paris, 1984, p. 89.

⁸²³ AMHIS-OUKSEL, Djohar, *L'exil et la mémoire Une lecture des romans de Taos Amrouche*, Alger, Casbah, 2011, p. 165.

⁸²⁴ AOUADI, Saddek, *Mohamed prends ta valise de Kateb Yacine : entre retour aux sources et nostalgie de Molière*, Synergies Algérie, n° 10, 2010, pp. 147-151.

choix thématiques. La création artistique est, dans ce cas, extérieure à la psyché, selon ce que les critiques exploitent comme moyens de présentation des auteurs. L'écrivain ne devrait pas son produit à une quelconque posture psychique que pourtant les théoriciens mettent en avant, mais que ces auteurs, pour des considérations idéo-religieuses refusent de dévoiler.

2-2- Le dire absout

Nous nous rabattons sur ce que nous pourrions appeler l'analyse du discours, en ce sens que la littérature ne peut être réduite à ce qui est écrit. L'oralité et ce qui est écrit peuvent les deux nous indiquer ce que le discours contient comme fragments littéraires et comme énoncés constitutifs de l'existentialité. A la fois réfléchir et commentaire du réfléchir, l'énoncé qui peut produire un auteur peut ne pas renvoyer à un topo discursif tel que fabriqué par les sciences intéressées par ce type de problème. Si, dans notre travail, nous nous donnons pour tâche de repérer l'épistémè dans l'exploration du texte littéraire. Coincé entre des concepts qui ont subi l'archivage historicisant, le texte littéraire est appelé à revoir les liens qu'il a avec la psychanalyse et avec tout ce qui peut considérer comme le point de départ d'une quête de sens. Celui-ci n'est pas possible d'être repéré en dehors des préalables épistémologiques spécifiques à tout travail de recherche.

Dans le passage suivant, l'on peut repérer un désir d'exploration psychanalytique de *Jacinthe Noire*. En évoquant le personnage Reine, Denise Brahimi écrit :

*« Reine n'a pas la notion du collectif, ni d'ailleurs de l'institution, et ne s'y sent pas confrontée. Elle veut établir des rapports de personne à personne, par la parole, et il n'y a pas pour elle d'autre enjeu que cette possibilité. »*⁸²⁵

Certes, dans un texte littéraire, il y a des creux psychiques que l'on peut attribuer à des personnages, à des lieux, à des êtres et parfois à l'auteur. Mais ces creux psychiques ne sont pas laissés à l'absoluité épistémologique, en ce sens qu'ils sont pris en charge par des disciplines s'étant inscrites dans l'Histoire et ayant déclenché des appareils conceptuels. Il revient à la linguistique de faire l'effort de purger le texte de toute tentative de signification décidée et débouchant sur la conventionalité, fût-elle, celle-ci, des plus fermées (c'est-à-dire les communautés scientifiques).

L'on peut prendre l'exemple suivant :

« Roman de Malek Ouary (Ed. Bouchet-Chastel, Paris, 1956) relatant l'histoire d'Idir qui tue Akli, le fils du voisin Da Tibouche. Ce dernier au lieu de l'abattre lui demande de « mourir autrement » et de s'intégrer à sa propre famille en

⁸²⁵ BARHIMI, Denise, *Taos Amrouche romancière*, Paris, Joelle Losfeld, 1995, p.20.

*remplaçant le défunt. S'inscrivant dans la veine ethnographique, la description de la société kabyle est assez idyllique. »*⁸²⁶

Si l'existentialisme renvoie à ce que peut endurer l'être à travers la jonction de la conscience et de la raison, il est peu probable que cette jonction soit visible dans l'infinité textuelle. Le texte est analysé selon ce que l'Histoire impose et selon ce que la grammaire s'efforce de rejeter. La tâche du linguistique n'est pas à inscrire dans l'analyse et la description de la langue, mais dans l'examen des limites des structures de bases des unités signifiantes. Dans notre cas, il s'agit de voir comment les unités porteuses de sens ne sont pas calquable sur ce que la grammaire a produit comme formules incarnant le sens. Cela veut dire que dans un texte, ce que l'on peut considérer comme littéraire il y a des énoncés qui peuvent renvoyer à l'épistémè existentielle, mais l'idée même d'énoncé mérite que la langue cesse de faire la modernité au nom d'une ère qui se donne pour tâche de rénover sans avoir fait l'examen nécessaire des catégories utilisées dans les protocoles des descriptions déjà établis.

Nous pouvons prendre deux exemples, pour illustrer notre propos.

*« L'écriture est liée à ces vagabondages. Elle leur a donné sens et forme. Les a fixés afin de permettre le souvenir autant que la plainte. C'est ainsi peut-être que nous pouvons reconnaître, derrière ces propos de Lakhdar, personnage central du Polygone étoilé, l'expérience du racisme, réellement vécu par Kateb Yacine, en 1955, lorsqu'il devient docker sur le port de Marseille : "Faut des papiers prouvant qu'on a déjà travaillé, faut passer tous les jours, ils ont pris l'habitude de voir des Algériens à leur porte. C'est loin. À notre époque, un chômeur consciencieux devrait avoir une bicyclette, et des habits qui ne les dégoûtent pas. Il devrait les écouter en défilant éternellement devant leurs bureaux, en cachant ses cheveux frisés, le nombre de ses enfants et de ses maladies puisqu'ils ont peur de payer trop de cotisations"⁸²⁷. "À travers ces quelques lignes transparait l'imbrication forte qui unit l'expérience intime du mépris manifeste d'une partie de la société française à l'égard des travailleurs immigrés et sa nécessaire reconfiguration esthétique. »*⁸²⁸

Dans la lecture faite, l'on peut aisément percevoir la négation de la notion de texte comme système dans la signifiante échappe à la fois aux discours passionnels et aux conceptions générales des souches signifiantes. Dans le premier cas, la question existentielle est empruntée aux expériences communes, donnant une légitimité à la

⁸²⁶ CHEURFI, Achour, *Dictionnaire de la révolution algérienne (1954-1962)*, Alger, Casbah, 2004, p. 172.

⁸²⁷ Je reprends la référence telle qu'elle est incluse dans l'extrait : « Kateb Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 29. »

⁸²⁸ Kaoutar Harchi, « Entre exils, errances et migrations », *Hommes et migrations* [En ligne], 1298 | 2012, mis en ligne le 31 décembre 2014, consulté le 15 juillet 2016. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/1584>

métaphysique romantique au détriment de la portée de langue dynamique. Dans le deuxième cas, ce sont les corps pensant la langue qui reçoivent la légitimité, en imaginant la langue comme moyen capable de relayer les thèmes et les sens selon la linéarité grammaticalisée. L'intime, comme thème existentiel, ne peut nullement prétendre présenter une question existentielle, malgré les épreuves, difficiles, qu'il peut subir.

Evoquant deux romans d'Assia Djebar, Beida Chikhi écrit :

« *La Soif et Les impatients (1956 et 1958), deux œuvres de jeunesse, greffent sur la composante sociale des personnages un violent désir de création de soi qui s'exprime par des figures originales du jeu de la vie que la romancière s'amuse à faire, peu attentive aux grandes mutations sociales et politiques.* »⁸²⁹

Dans cet exemple, si la quête de soi, thème proche de l'existentialisme, est mise en exergue ; il n'en reste pas moins que des traces textuelles n'ont pas été repérées, considérant que l'interprétation viendrait de la photographie des énoncés.

De par les ouvertures qu'elle nous permet sur l'analyse de faits relatifs à des sciences sociales, l'idéologie, en tant que concept, est un passage obligatoire pour appréhender le réel et d'établir les limites du réel scientifique. Très branchée aux travaux communistes, l'idéologie signifie la façon dont est appréhendé le réel et la façon dont celle-ci est délimitée des représentations qui fondent le sujet pensant. Si l'idéologie peut s'apparenter à un filtre, il n'en reste pas moins qu'elle peut parfois être utilisée comme un moyen pour expliquer certaines notions relatives à la science sociale. Nous pouvons dire, donc, que l'idéologie reçoit un double statut.

D'abord, c'est une limite de ce que prétend la science. Le réel est déterminé par des représentations, il est produit par un personnel dont les structures internes (notamment la conscience) se sont détachées du contexte socio-historique. Dans ce sens, tout accès au réel scientifique est conditionné par ce que peut ériger l'idéologie en limites de ce même savoir. Celui-ci est déterminé et toute tentative d'y accéder inclut dans le moment épistémologique cette limite. Cela veut dire que le scientifique, qui est le moteur de toute quête, est sommé de se faire un horizon qui peut lui servir de base de légitimation de son statut socio-historique. Le chercheur ne peut mener son travail que s'il s'assure de la capacité de son travail à se positionner dans l'ordre qu'il a pris comme champ d'inscription de son œuvre. Avant de faire l'Histoire, il faut que l'historien et son ouvrage n'attendent pas à ce que la tradition a décrété comme fondamental au moment socio-historique.

La création littéraire est, si l'on prend en compte ce qui vient d'être avancé, fermée par ce que l'idéologie impose en matière de codes et de normes morales. Ces normes qui ne sont pas forcément religieuses sont des garde-fous érigés pour baliser les errances

⁸²⁹ CHIKHI, Beida, Les romans de Assia Djebar, Alger, OPU, p.2

intelligentes des auteurs et des textes. Sans être matérialisés par les décrets juridiques, ces interdits peuvent être visibles dans les différentes institutions relatives à l'écrit littéraire. L'édition est le premier filtre qui peut contrer la liberté de création littéraire. A la différence des autres arts, la littérature peut relayer un moralisme que l'on peut appeler orphelin, vu sa désinscription de tout processus argumentatif. C'est cela qui permet à la littérature de s'affirmer comme zone de contact entre le profane facilitateur et le savant mortificateur.

« La musique, c'est une occupation qui convient aux femmes ou à des jeunes futiles comme Sliman et toute la race des descendants d'Azouaou, qui s'attachent volontiers à des choses sans poids. »⁸³⁰

Dans cet exemple, Mammeri se détache de la voix narrative pour émettre une opinion propre au tissu narratif. D'un point de vue narratif, l'opinion est neutre.

« Les Kabyles naissent bons bricoleurs et ont vite fait de passer maîtres en quelque pratique. »⁸³¹

Dans cet exemple, l'énoncé, que certains mettraient sur le dos d'un régionalisme constaté chez l'auteur, ne dénote que d'une opinion sans substrat logique, car toute littérature exige une libération des contraintes logicielles.

Entre autres thèmes formateurs des dogmes constitutifs du groupe de référence, nous pouvons citer l'Histoire. Fondant l'identité des Etats, l'Histoire est souvent instrumentalisée, et les divers traitements qu'elle peut subir sont souvent liés à la légitimité que peut réclamer naturellement toute action de fondation (politique ou existentielle).

Aussi bien dans les espaces libérés des dogmes religieux que ceux qui subissent encore le diktat de la religion, le texte littéraire ne peut prétendre à une révolution dont les conséquences lui vaudraient sa disparition.

« Dar Sbitar vivait le drame d'un peuple déchiré. [...] Que veulent ces communistes, ces nationalistes et...les autres ! Hadji Mesli, avant son frère, a passé son existence dans les prisons ! Qu'on laisse gouverner l'homme à la casquette. »⁸³²

« Le commissaire ne parlait pas arabe. Celui qui parla fut atteint d'un violent coup de pied au ventre. Le commissaire s'acharna sur lui. Il se tordit de douleur, tourna sur lui-même et s'affaira comme une masse. Il vomissait du sang. »⁸³³

⁸³⁰ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 155.

⁸³¹ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 10

⁸³² DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, pp. 269-270.

⁸³³ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENAG-Bouchène, 1989, p. 177.

Dans les deux exemples, l'Histoire est vécue comme moment existentiel où l'être n'est réfractaire que par ce qu'il essaie de mettre dans la cursivité collective. Narrer est une manière de se dissoudre dans la singularité collective que représente le groupe.

La tâche qui consiste à bouleverser l'ordre idéologique contient des composants révolutionnaires. Ceux-ci sont pris en charge par les castes lettrées et ils n'ont aucune possibilité de donner au texte littéraire sa dimension révolutionnaire. Prétendre franchir les limites idéologiques d'un contexte historique revient à s'apprêter à une anarchie dans les concepts et à se lancer dans la fondation d'un nouvel ordre. Si une œuvre littéraire est fermée par des codes qui veillent au fonctionnement normal des valeurs constitutives de groupe de référence, il n'en demeure pas moins qu'elle peut receler des indices idéologiques, en ce sens qu'elle traduit des tensions idéologiques qui font mouvoir ce même groupe. Néanmoins, ces indices sont sans aucun impact sur l'identité symbolique du groupe.

L'on peut évoquer beaucoup d'exemples d'œuvres qui véhiculent des thèses sans toutefois que leurs auteurs ne soient engagés. Dans *La Nausée*, le personnage Roquentin nous donne une idée de ce qu'est le malaise existentiel. Dans *L'étranger*, l'on se rend compte que l'existentialisme n'est pas forcément un humanisme où le sujet investit toutes ses facultés affectives. Le personnage *Meursault* était l'image exclusive de l'angoisse existentielle. Les dérapages pensants de Camus peuvent néanmoins être réduits si l'on tient à la nature du roman. Dans les romans écrits par certains romanciers, il y a des indices racistes, des indices conservateurs, parfois des éloges de la bourgeoisie. De même que ce que nous évoquions dans les lignes précédentes, l'indice idéologique n'est pas repérable en dehors de la dictature que doit exercer le texte sur le lecteur (virtuel). Le mérite de l'égaré sémantique que peut subir l'indice pur donne à la quête de sens toute sa légitimité et permet à la littérature de briser les totalitarismes idéologiques qui peuvent avoir de la légitimité et fermer les ouvertures sémantiques de l'œuvre. Or, toute œuvre, notamment le texte écrit, présente un laboratoire qui pourvoit les centres épistémologiques en questionnement et en significations. Vouloir réduire l'œuvre littéraire au reflet d'une idéologie c'est rendre cette œuvre incapable de s'inscrire dans la continuité historique des clivages discursifs.

Le cas de la littérature objet de notre travail est édifiant, dans la mesure où le nationalisme, doctrine qui a émergé comme moteur de l'Histoire, n'a pas eu des lectures monolithiques et unanimistes dans les textes en question.

« *Indépendance de l'Algérie, écrit Lakhdar, au couteau, sur les pupitres, sur les portes. [...] Les paysans sont prêts pour le défilé. [...] Aujourd'hui 8 mai, est-ce vraiment la victoire ?* »⁸³⁴

Smail Abdoun, universitaire algérien, considère que Kateb a fait une critique acerbe. Nous pensons que cette critique n'a pas été une adhésion claire au nationalisme matérialiste. Commentant *Nedjma*, il écrit :

« *Dans son ensemble – hormis une infime exception – ce monde se caractérise par son mépris et sa haine de « l'Arabe », et par la supériorité économique, sociale et culturelle quasi absolue des Français sur les Algériens.* »⁸³⁵

La littérature, de par les souplesses syntaxiques et les largesses conceptuelles qu'elle offre, peut être l'alibi de choix idéologiques. Si l'œuvre ne peut être calquée sur un ordre idéologique, il n'en reste pas moins que des segments discursifs peuvent traduire des choix ou des indices idéologiques. L'on ne peut sortir une œuvre d'un ordre idéologique qui fait se mouvoir un groupe social. Même si ces œuvres tiennent à ne pas attenter à l'ordre supra-idéologique, elles se donnent pour mission d'appréhender, parfois même de transporter l'idéologie. Aussi bien dans le texte que par le texte, les idéologues tentent d'agir pour maintenir l'ordre en suspens jusqu'à ce que le nouvel ordre soit établi. La littérature joue un rôle important dans les luttes idéologiques, notamment dans leurs soubassements symboliques. Les auteurs se rangent souvent dans les lettres qui animent l'arène politique, mais ce positionnement n'est pas dicté par les soucis éthiques, ils obéissent souvent à des constructions où le discours tient lieu de corps autoritaire, en ce sens que ceux qui prennent la parole soient confrontés dans leur œuvre et que celle-ci soit matérialisée par la parole collective incarnée par les lettrés. Ceux-ci peuvent ne pas renvoyer à des manipulateurs de la parole poétique, et faire partie de ceux qui manipulent le langage politique anti-bourgeois. Il s'agit exactement de la lutte politique dont beaucoup de faux écrivains disent qu'elle est menace pour l'écriture. Mais, si le texte reste ouvert à toutes les lectures, la doxa n'est pas intéressée par ce que prévoit la critique académique, en ce sens que les orientateurs de l'opinion ne sont pas intéressés à l'idée de sacrifier les adhésions des masses à des idées ancrées dans le groupe à des idées fabriquées par des cercles attachés à l'exigence conceptuelle et à l'intégrité éthique de la corporation. « *Ecrire est un acte élitaire, élitiste dans le contexte d'un peuple maintenu dans l'analphabétisme et la pauvreté par la puissance coloniale.* »⁸³⁶

⁸³⁴ KATEB, Yacine, *Nedjma* (p. 226-229) In ABDOUN Smail, *Lecture (s) de Kateb Yacine*, Alger, Casbah, 2006, p. 202.

⁸³⁵ ABDOUN Smail, *Lecture (s) de Kateb Yacine*, Alger, Casbah, 2006, p. 39.

⁸³⁶ Abderrezak Dourari, « Discours épistémique, fiction et jugement nationaliste : M. Lacheraf à propos de *La Colline Oubliée* de M. Mammeri », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 47-48 | 2010, mis en ligne le 08 août 2012, consulté le 15 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/4901>

Pour notre recherche, nous considérons que l'idéologie colonialiste n'a pas reçu la critique qui se devait. L'idée d'écrire sur l'Algérien n'a pas réussi à incarner la ligne de démarcation entre les promoteurs de l'idéologie coloniale et les pourfendeurs de cette même idéologie, du moins dans les discours produits alors. Les discours politiques d'alors ont rendu les écrits littéraires sans portée. Si l'on fait un descriptif des discours produits pendant l'ère coloniale sur la chose politique, l'on comprend que la radicalité du discours nationaliste indépendantiste a rendu la parole portée par les hommes de lettres très limitée. Par ailleurs, les romanciers se sont limités à accompagner les radicalismes des militants. L'on peut qualifier la position de ces auteurs de socratique. Il y a des auteurs qui ont milité dans les cadres organisés, mais ce militantisme n'était pas branché au texte littéraire qui consacrait l'auteur. Les masses n'étaient pas en contact avec les textes littéraires. De par les institutions, le débat devait s'instituer, mais rares étaient les Algériens qui pouvaient discuter d'un livre ou d'un article ; cela était dû à l'absence quasi-totale d'institutions capables de relayer ce qui était culturel. Mais malgré les reculs que prenaient les auteurs par les typologies discursives qu'ils avaient choisies, les nationalistes les prenaient pour les vrais porte-parole du peuple. Voilà ce qu'a écrit Krim Belkacem de Jean Amrouche :

« Il vit le jour au pied du Djurdjura. Il répétait toujours qu'il s'agissait d'une affaire de « nif », c'est-à-dire d'honneur et de sang. Il sut, d'une phrase, résumer la grande raison de notre combat et l'immensité des sacrifices consentis. « Les Algériens, disait-il, meurent pour que le nom dont on les a frustrés leur soit restitué. » [...] Jean Amrouche demeurera dans notre mémoire. »⁸³⁷

Dans la courte présentation qu'elle fait d'Assia Debbas, Farida Boualit écrit :

*« En un demi-siècle, Assia Debbas a effectué un parcours sans ruptures, depuis ses débuts décrits ainsi par Jean Dejeu, dans La Littérature féminine de langue française au Maghreb (1994 : 23-24) :
En juin, 1955, une jeune Algérienne, Fatima-Zohra Imalayene passe avec succès le concours d'admission à l'Ecole normale supérieure de Sèvres. C'est la première fois qu'une Algérienne entre à cette célèbre école. Durant l'été 1956, c'est la grève des étudiants en Algérie ; par solidarité nationaliste, elle ne passe pas les examens de licence, mais en deux mois, écrit son premier roman, La Soif et le signe Assia Debbas. On est en 1957. Elle a vingt ans. »⁸³⁸*

⁸³⁷ KRIM, Belkacem, « Le patriote algérien », Dialogues, n°1, mai 1963 In Le Baut, Réjane, *Jean El Mouhoub Amrouche Mythe et réalité*, Blida, Tell, 2009, p. 164.

⁸³⁸ BOUALIT, Farida, *Assia Debbas la riwaya des exhéredés*, Béjaia, Multilinguales, n° 6, second semestre 2015, pp. 6-7.

Si, pour certains le texte suffit pour dire le malaise ; les militants croient être en devoir de s'engager dans les organes politiques.

L'Histoire est certes avant tout politique, mais cette histoire ne peut s'expurger de la donne idéologique, en décrivant subjectivement l'espace historique. Le degré d'un discours ne peut se mesurer que par ce qu'il peut susciter comme violences passives et actives. Cela c'est le discours politique, celui qui demandait l'indépendance qui l'a incarné.

La création littéraire est pure affabulation, cela n'est plus à rabâcher. Mais, ce recours au mensonge et néanmoins attrayant mensonge, peut-il faire l'économie des discours scientifique (épistémologique) et historique (épistémique) pour comprendre le collectif ?

Par ailleurs, l'auteur peut-il être élu à un examen sociologique pour comprendre si son ancrage social ne freine pas le pouvoir de l'imagination, qui lui est, par ailleurs, essentielle.

3- Analyse sociologique des auteurs

L'on a tendance dans la critique moderne à expurger toutes les critiques de tout élément externe au texte. Sur la lancée de Sainte-Beuve, les grands centres ont fait des choix qui ont redéfini et la littérature et l'espace épistémologique qui lui est inhérent. Mais ce choix n'est pas sans s'inscrire dans un mouvement idéologique dont les promoteurs proviennent de ce qui appelé le communisme existentialiste. Ce qui nous intéresse, dans notre travail, c'est l'impératif de créer aux auteurs un profil qui soit proche de leur situation socio-historique, sans verser dans les tendances bourgeoises sainte-beuviennes. L'on tentera d'éviter que la critique soit moralisante et qu'elle incluse des indices provenant des logiques de raisonnement employées par la société. Les mots moraux ont fermé la critique sainte beuvienne, et ce sont eux qui forment la critique.

Fondée par Emile Durkheim, la sociologie moderne se donne pour tâche d'étudier le comportement social. Elle décrit le mouvement de la société. Au sujet de son implication dans l'action militante, il y avait tergiversations parce que les risques de compromission sont sérieux, et le fait d'attenter aux fondements épistémologiques de la discipline est grand. Passée par des absences, elle a toutefois réussi à s'imposer dans le domaine des sciences considérées comme des entités porteuses de questionnements majeurs. De par certaines figures, elle a réintégré le chercheur dans l'espace intellectuel et dans l'espace politique, en choisissant le terrain de la lutte. Proche des préoccupations des masses, le sociologue est-il tenu à en exprimer toutes les tendances (contradictoires) ? Pour les uns, le

sociologue est tenu de s'extraire des tensions qui animent le groupe, pour préserver son autonomie de réflexion. Ce n'est pas le cas de Bourdieu chez qui on voit que l'engagement politique est indissociable de l'activité scientifique purificatrice et d'un désengagement politique pur.

3-1- Les voisinages marquants

Pour notre travail, nous avons à signaler que nous ne disposons pas d'indices sociologiques relatifs à cette période, mais nous pouvons faire un tracé qui nous permette de revoir le tracé fait par les historiens qui ont réduit l'espace social au clivage culturel qui était visible sur le corps social d'alors, en appliquant un modèle de lecture emprunté à la science sociale. Il s'agit en fait de rendre distinctes les classes sociales sans recourir aux passions conceptualisantes, ni aux mots de la morale inhibitrice. Néanmoins, nous ne nous focaliserons pas sur la partie sociologique pure et nous n'abandonnerons pas la partie biographique, fût-elle des plus réductrices, qui nous apparaît importante dans notre travail, dans la mesure où elle peut nous donner accès à des éléments qui nous aideraient à placer les auteurs dans l'espace social.

Abdellali Merdaci écrit :

« La recherche biographique appliquée aux auteurs indigènes de la période coloniale apparaît, en général, assez difficile. Il est en effet assez malaisé de comprendre parfois le parcours des auteurs. Il y a là une situation de refus et de résistance à se mettre en avant, attitudes suffisamment ancrées. [...] Dans les pays de tradition musulmane, la vie privée reste un domaine protégé. Il en va souvent de même pour la vie publique et plus étonnamment encore pour des choix politiques mûrement conduits par leurs auteurs. »⁸³⁹

Il est certain que la biographie recèle des éléments sociologiques dès lors qu'elle met en jeu les rapports noués par les auteurs avec les autres éléments du groupe. Malgré les différences qui peuvent exister entre les deux mots, l'on peut dire qu'ils peuvent se rencontrer sur un espace épistémologique qu'on dirait de partage. Si la biographie est un genre littéraire, la sociologie demeure une discipline dont la scientificité est avérée. C'est la partie fictionnelle qui fait la différence. Mais, il se trouve que des scientifiques se sont convertis en biographes. Dans les travaux académiques, la biographie est presque un passage obligatoire, notamment dans les tâches pédagogiques. Mais cette tendance à la biographie est-elle en mesure de dépasser ses propres référents épistémologiques qui ne

⁸³⁹ MERDACI, Abdellali, *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale (1830-1962)*, Alger, Chihab, 2010, p. 15.

vont pas à l'encontre de la mystification de l'auteur. Les auteurs maghrébins n'ont cependant pas subi les examens biographisants qui se devaient.

« Assia Djébar manifeste beaucoup de réticences lorsqu'on aborde avec elle le domaine de la biographie. Les faits concrets, mesurables, descriptibles de la vie ne valent que par la multitude d'images de sensations de toutes sortes qui les accompagnent. »⁸⁴⁰

Si en Europe la biographie est faite sous diverses formes et selon le code culturel qui est inhérent à ce groupe civilisationnel, nos auteurs n'ont pas été examinés avec les mêmes outils laissant certaines questions suspendues à ce que prescrit le code culturel. Les rares biographies faites sur les auteurs algériens excluent des points fondamentaux au motif qu'ils n'ont pas d'incidence sur l'identité symbolique du groupe. Le fait d'insister sur l'identité ethnique fait disparaître les enjeux de la culture sociologique. L'appartenance à une classe sociale est certes un élément difficile à insérer dans l'analyse que nous comptons faire, car nous ne disposons pas de travaux relatifs à cette période à cette période ; mais nous pouvons faire appel à ce que les historiens ont écrit sur ce monument. Certes, il y a des hégémonies qui prévalent dans chaque champ disciplinaire et qui font que les centres d'intérêt soient différents les uns des autres, mais les énoncés que nous pouvons relever nous renseigneraient sur cette période. Par ailleurs, il y a trop d'écrits qui s'inscrivent dans la réaction à l'Histoire et qui n'admettent pas de mener la tâche loin des approximations. Certes, l'absoluité est une menace pour la science sociale, mais les relativités déresponsabilisantes sont aussi une façon de dérapier vers l'embourgeoisement. Les rares travaux sociologiques réalisés sur l'Algérie, notamment ceux de Bourdieu, n'avaient pas échappé à l'emprise de l'idéologie et à celle des mythes.

« Pierre Bourdieu a lui-même reconnu l'influence qu'avaient exercé sur son expérience de jeune ethnologue-sociologue les œuvres de l'orientaliste Jacques Berque (Notamment sa thèse remarquable consacrée aux structures sociales du haut Atlas.) ou encore les travaux ethnographiques de Germaine Tillion (Elève de Marcel Mauss et de l'islamologue Louis Massignon, ses premiers travaux portaient sur les ethnies berbères des Chaouias, dans les Aurès en Algérie. Elle est l'auteure entre autres du Harem et les cousins, Seuil, 1966.) et de certains intellectuels algériens, des romanciers pour la plupart (Bourdieu cite en particulier Mouloud Féraoun et Mouloud Mammeri., etc.) Ces influences se ressentaient dans ses premiers travaux (Sociologie de l'Algérie, PUF, « Que

⁸⁴⁰ CHIKHI, Beida, *Les romans de Assia Djébar*, Alger, OPU, p.6.

sais-je ? », 1958.) tirés d'un ensemble de recherches statistiques et ethnographiques réalisées en Algérie à la fin des années cinquante. »⁸⁴¹

Faire la sociologie d'un groupe dont les comportements ne sont pas mus par l'historicité objective et vide serait verser dans l'examen des structurants mythiques et symboliques qui nient l'éthique fondatrice de l'individu moderne. C'est l'obstacle qui se dresse contre la sociologisation du groupe algérien.

Il est fait de Sainte-Beuve le promoteur de l'idéologie bourgeoise en le taxant d'être un portraitiste aux accents moraux. Le genre auquel se livrait cet écrivain, c'est-à-dire la biographie, semble s'être greffé sur une fictionalité qui a vu la complaisance le disputait à l'éloge. En fait, il s'agissait de portraits, pas de biographies, dès lors que la partie subjective n'était pas modulée par l'imposition scientifique. Les biographies peuvent être tendancieuses, voire emportées. De toutes les biographies réalisées sur les auteurs algériens rares sont celles qui montrent des accents critiques. Courtes, ils ne reprennent que des éléments où l'auteur est inclus dans l'Être collectif, malgré les quelques différences qui peuvent transparaître.

Dans le passage suivant, commentant l'œuvre de Assia Djebar, Rabeh Soukehal nous donne une idée de la manière dont cette auteure perçoit le réel.

« Dans un style sobre et direct, elle tente de reconstruire au féminin dans un monde social ou historique. »⁸⁴²

Pour Kateb Yacine, les éléments biographiques font presque unanimité dans les documents liés à la littérature. L'on peut lire :

« Yacine marque une rupture nette avec cette pensée de soumission, de « réflexe de colonisé » selon les termes de Fanon. Face à ces écrivains du passage vers le colon, il est l'écrivain de l'affirmation algérienne, l'écrivain de l'identité algérienne revendiquée et combattante, le frère scripteur de l'émeutier de 1945. »⁸⁴³

Mais, si Sainte-Beuve avait des penchants pour la biographie, la vision de l'auteur est, comme concept propre à l'analyse littéraire, défendue par d'autres courants. C'est autour de la pensée marxiste que tourne le rapport du lettré avec les formes de verbalisation sociale.

Nous pouvons dire, à cet effet, que deux notions-clés peuvent nous aider à comprendre les limites de cette vision. Il s'agit exactement de ce qui est appelé la vision du

⁸⁴¹ MADOUÏ, Mohamed, « Les sciences sociales en Algérie. Regards sur les usages de la sociologie », *Sociologies pratiques* 2/2007 (n° 15), p. 149-160 URL : www.caim.info/revue-sociologies-pratiques-2007-2-page-149.htm. DOI : [10.3917/sopr.015.0149](https://doi.org/10.3917/sopr.015.0149).

⁸⁴² SOUKEHAL, Rabeh, *Le roman algérien de langue française (1950-1990) Thématique*, Paris, Publisud, 2003, p. 468.

⁸⁴³ CHAALAL, Omar Mokhtar, *Kateb Yacine L'homme libre*, Alger, Casbah, 2003, p. 5

monde, idée défendue par Lucien Goldmann ; et la contextualisation des œuvres en choisissant ce que nous pouvons appeler le déterminisme socio-historique.

D'abord, la vision du monde veut réduire le texte littéraire à une individualité que les théoriciens de cette école considèrent comme la représentation de toute la société. Si la vision du monde il y a, c'est que l'individualité est censée receler une singularité, voire une originalité. Cela devient plus crédible si l'on tient compte de ce qui traverse le groupe en matière de clivages et de contradictions. Dire qu'une œuvre incarne sa vision du monde, c'est réfuter l'idée que cette œuvre soit la représentation d'un moment historique. Une vision du monde, c'est une fragmentation du réel conventionnel selon le conflit constitutif du groupe social et selon la singularité que peut avoir un Moi pourtant socialisé par la langue et par les différents codes. Considérant que le roman de Mammeri a été attaqué à tort par certains lecteurs nationalistes, dont Lacheraf, Abderrezak Dourari écrit : « *Un roman ne peut être apprécié que comme tel: l'expression fictionnelle d'une subjectivité percevante.* »⁸⁴⁴

Ensuite, la vision du monde peut révéler l'impossibilité de rendre l'œuvre capable de traduire un moment historique. Contextualiser des énoncés, c'est être capable de freiner les prétentions d'une œuvre à vouloir être atemporelle. C'est, en fait, nier les segments existentiels constitutifs de tout moment grapho-verbal. Il y a, dans l'Histoire littéraire un désir légitime de classer les œuvres selon les courants, les périodes et les contextes socio-historiques ; mais ce désir peut également faire disparaître les préoccupations développées par les théoriciens de la littérature en ce qui concerne la recherche du lien de la littérature et de la langue avec les unités de base du sens (véhiculant un sens). Il s'agit de trouver les faces qui peuvent avoir un sens et la face graphique par laquelle ce sens est formalisé, la façon psycho-cognitive par laquelle est formé ce même sens. Autrement dit, ce qui se dit sur les syntagmes d'une œuvre littéraire est-il légitime d'être dit si un modèle de lecture a-littéraire (qui sort des logiques construites par le corps de la critique littéraire) n'est pas adopté. C'est ce qui nous permettra également de trouver des segments discursifs a-littéraires. En ce sens, tous les clivages traditionnels seront détruits.

« *Les maisons et les tombes, tout nous rejette. Notre pays est enfermé en notre âme.* »⁸⁴⁵

« *Mais le soleil dans les rues était doux et la ville, célèbre dans la région pour ses roses, embaumait comme une seule gerbe immense.* »⁸⁴⁶

«... *il sent à quel point la vie est dépecée par mille morceaux.* »⁸⁴⁷

⁸⁴⁴ Abderrezak Dourari, « Discours épistémique, fiction et jugement nationaliste : M. Lacheraf à propos de *La Colline Oubliée* de M. Mammeri », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 47-48 | 2010, mis en ligne le 08 août 2012, consulté le 15 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/4901>

⁸⁴⁵ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 151.

⁸⁴⁶ DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 101.

⁸⁴⁷ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 134.

« ...il est des folies qui sont la seule voie de sagesse. »⁸⁴⁸

Dans les quatre énoncés la référence historique échappe à deux facteurs déterminants dans l'appréhension de l'objet scientifique. D'abord, le déterminant interne qui considère que seules les instances acceptées jusque-là peuvent valider un sens, dont la grammaire, la syntaxe et les tissus signifiants. Les centres de gravitation de l'être signifiants sont doublement fluctuants : les unités signifiantes sont propres à elles-mêmes et elles sont déviées par les lecteurs. Ensuite, le déterminant historicisant, qui considère que la littérature n'est qu'un composant d'un moment historique. La littérature algérienne ne peut être considérée comme le composant intrinsèque au sujet national esquissé par les rebelles.

Nous constatons que la littérature contemporaine a mis l'accent sur l'individu existentiel au détriment de l'individu social. Si un individu est forcément social, vu les liens qu'il peut avoir avec les autres ; il n'y a aucune raison pour que cet individu soit décrit selon les modèles sociaux produits d'ailleurs par le discours social. Les personnages exploités par cette littérature renvoient à la notion d'individu, mais, à la différence de la littérature réaliste, celle-ci préfère que le personnage soit décrit en dehors de tout déterminisme déformant, en ce sens que l'humain de l'individu soit gardé et que la socialité soit absorbée par les échecs producteurs d'idéologie. L'on remarque l'apparition de personnages désincarnés, une tendance vers une lecture absurde du monde, une valorisation du corps opprimé et persécuté par une modernité qui donne à la technique toute son hégémonie et toute sa légitimité. Ce n'est pas le cas de la littérature maghrébine. Nous pouvons prendre deux exemples.

«Une phrase résume le comportement de Reine : « Reine ne ressemble qu'à Reine » Reine et c'est aussi Taos Amrouche reste fidèle à elle-même. Il arrive parfois qu'on la compare à une Espagnole et à une reine du Caucase ou à une Syrienne. Elle refuse la référence à un modèle étranger, les images qui feraient d'elle quelqu'un d'autre. Elle est tout simplement avec sa différence. »⁸⁴⁹

Pour les personnages de Dib, l'on peut lire :

« ...tandis qu'Omar remplissait le rôle de fil conducteur dans les précédents romans, permettant une organisation chronologique des séquences narratives, dans Un été africain, ni Zakya ni Djamel Terraz qui sont les deux personnages majeurs du livres, ne sont des figures autour desquelles se construirait l'action principale. En fait, la fonction même de héros, déjà précaire dans la trilogie, se

⁸⁴⁸ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 126.

⁸⁴⁹ AMHIS-OUKSEL, Djoher, *L'exil et la mémoire Une lecture des romans de Taos Amrouche*, Alger, Casbah, 2011, p. 52.

diffRACTe dans Un été africain pour se départir entre plusieurs acteurs, décomposant la ligne d'intrigue en plusieurs itinéraires distincts. »⁸⁵⁰

Prétendre socialiser l'individu littéraire sans passer par ce que cet individu peut vivre en matière de douleurs existentielles, c'est faire preuve d'anachronisme. La littérature s'est fait attraper par son statut de langue pure qui tend à s'instituer en langage ayant subi des modifications imposées par les tendances de l'auteur les conditions du moment et parfois par le discours idéologique (essentiellement réfractaire). La littérature, c'est la totalité des conclusions syntaxiques que peut réussir une langue, voire la langue.

Faisant abstraction des pouvoirs des syntaxes, Jacqueline Arnaud, commentant l'œuvre de Mohammed Dib, écrit : « *La trilogie veut surtout montrer l'éveil de la conscience politique dans le peuple.* »⁸⁵¹

L'espace social algérien n'a pas été examiné par les sociologues, les instances académiques n'ayant pas pu se donner une place dans l'espace des savoirs. Le peu de travaux réalisés sur l'Algérie sont produits par des voyageurs et des chercheurs qui n'avaient pas réussi à opérer la jonction nécessaire de l'impératif scientifique et du soupçon objectif du sujet pensant. Il y a des communautés qui n'étaient soudées que par des référents qui peinaient à se couper des mythes et des récits érigés par un passé à la fois pesant et prévoyant. Il y avait, d'une part, les indigènes, catégorie mentale fabriquée par l'idéologie coloniale. D'autre part, se sont les Européens. Il y a comme une stratification des cultures, l'une est frappée de tous les maux. Elle est, selon les colonialistes, barbare et redevable d'être soumise à l'épreuve de la civilisation. L'indigène est, au sens que la Grèce antique a fabriqué comme significations du mot politique, un sujet (cela renvoie à la psychanalyse) dépolitisé, car il était appelé à recevoir son modèle d'organisation de la part de la minorité civilisée incarnée par les Européens. Ce tracé peut être contesté, ne reposant que sur des fondements idéologiques. Comme les historiens n'arrivent à établir les faits que par les outils qui sont propres à leur discipline, tout ce qui a trait à la société doit passer par la lecture désarchivante, en ce sens qu'elle (l'information) doit évacuer le déterminisme fait à tout sujet pensant. Beaucoup d'historiens ont tenté d'introduire la donne sociologique dans ce travail, mais ils n'ont pas su faire de l'espace social la maquette des rapports de force qui faisaient mouvoir ce même espace. Si la donne politique a introduit le code de l'indigénat, l'infrastructure n'a pas pu se constituer en moteurs de l'existence politique que peut réclamer naturellement un groupe.

Nous pouvons prendre deux exemples de ces deux catégories.

⁸⁵⁰ KHEDDA, Naget, *Mohammed Dib Cette intempesive voix recluse*, Aix-En-Provence, EDISUD, p. 45.

⁸⁵¹ ARNAUD, Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française Tome I : Origines et perspectives*, Paris, Publisud, 1986, p. 185

Citant Mouloud Feraoun, Mehenni Akbal, dans un hommage rendu à cet écrivain, écrit :

« Dès le début, j'avais pris goût à tout cela dans une classe où régnait une discipline de fer. Appliqué, attentif, réceptif, discret. Un élève tout juste moyen. Sans zèle, sans excès. Un élève qui appréciait tout : lecture, langage, écriture, leçon de choses, leçon de morale, calcul... « Un petit kabyle (...) attentif par crainte et par amour-propre. Il s'agit d'éviter les coups du maître et les moqueries du voisin qui sait lire » (Le Fils du pauvre, p. 5). »⁸⁵²

Il y a indéniablement une façon de procéder à la fragmentation de l'espace social en y décelant les classes sociales qui se neutralisent et qui peuvent contrer les tracés, faux, qui réduisent l'affrontement intrasocial à des facteurs moraux, rendant la réflexion sans assise, ni prétentions. En Algérie, pendant l'occupation coloniale, il y avait trois groupes qui faisaient mouvoir l'entité sociale. Nous allons adopter la bonne politique pour tenter d'analyser ce groupe. Nous observons que l'accès au savoir était un critère primordial dans la constitution de la société algérienne. Rabeh Sebaa, chercheur algérien, écrit :

« Contrairement à une idée trop partagée et selon laquelle l'enseignement de la langue française en Algérie s'est effectué par la contrainte, ou sur la pointe des sabres, toutes les études sérieuses sur la période coloniale montrent que ce sont bien les nécessités sociales et économiques qui ont poussé la population à l'assaut de la langue et de l'école, de l'administration, de l'information et de la communication. Parfois contre la volonté analphabétisatrice de l'administration coloniale. »⁸⁵³

D'abord, les masses constituent la grande partie de la société algérienne. Elle est analphabète et vit dans des conditions extrêmement pénibles. Ne pouvant accéder au savoir écrit, elle se laisse prendre par ce qui meut le discours millénaire, mais tente parfois de se couper de l'ordre établi en procédant à des coupures historiques. Ces coupures sont réalisées à l'aide de la langue arabe et les ouvertures autorisées par les sectes religieuses. En un sens, elles (les masses) sont loin de s'ancrer dans un ordre politique où la parole est libérée des fantasmes identitaires et identificatoires.

« Dib décrit des hommes et des femmes qui errent dans la rue, donnant à voir la situation sociale à laquelle mène la paupérisation sans cesse grandissante des classes pauvres. La rue (lieu de vie des SDF devenant sous les stigmates de la faim et de l'errance des sans-papiers voire des meurt-de-faim) devient un jour leur lieu de mort. [...] Dans La Grande Maison, la communauté indigène vit en

⁸⁵² AKBAL, Mehenni, *Mouloud Feraoun : une blessure narcissique. (Récit et témoignage)*, In Mouloud Feraoun Actes du colloque « Evocation Feraoun, 27-30 mars 2007, Alger, HCA, 2008, pp. 36-37.

⁸⁵³ SEBAA, Rabeh, *L'Algérie et la langue française ou l'altérité en partage*, Tizi-Ouzou, Frantz Fanon, 2015, p. 28.

*marge des dominants. Ces derniers ne sont jamais caractérisés d'une manière différentielle. Pour les nommer, le dominant utilisera le pronom personnel « ils ». »*⁸⁵⁴

Ensuite, les classes alphabétisées. Elles sont constituées des fonctionnaires affiliés à l'administration française. Le cliché que l'on peut retenir de cette classe c'est le francisé docile et fidèle à la bourgeoisie coloniale. Cette classe est naturellement l'espace qui incarne la lutte symbolique des civilisations et la hiérarchie de celles-ci. Politiquement, c'est elle qui freine toute tentative de changement, car elle veille sur l'ordre établi.

On peut prendre les figures de l'inspecteur et de l'instituteur.

*« Au coin de la rue, le chauffeur tourne la tête, interroge Hakim. « Inspecteur » Hakim regarde toujours devant lui, dans le vide. »*⁸⁵⁵

*« Tous les soupçons pèsent sur Youssef, et les autorités coloniales n'attendent qu'une confirmation de Hakim pour l'arrêter. »*⁸⁵⁶

Pour l'instituteur, l'on peut lire ce qui suit :

*« Fils docile, prêt à se soumettre aux raisons de son père, il est sauvé par l'arrivée de la lettre du directeur du collège de Tizi-Ouzou annonçant “qu'une place était réservée au nouveau boursier qui devait se présenter sans retard”. A partir de là, l'ambition de Fouroulou — l'accès à la culture, la promotion par l'école — prend forme, et sa carrière se dessine. S'il doute de la confiance que son père feint de mettre dans cette voie de la réussite, lui est sincère. “Il allait candidement au collège dans l'intention d'obtenir son brevet, puis d'entrer à l'Ecole Normale pour devenir instituteur”. »*⁸⁵⁷

Sadek Hadjeres écrit :

*« Cet effort de scolarisation trouvait son support objectif et sa raison véritable dans la nécessité pour l'administration française de former un minimum d'auxiliaires autochtones familiarisés avec la langue française, sans plus. »*⁸⁵⁸

Enfin, les classes alphabétisantes. Ces classes constituent l'incarnation de la culture française, en ce sens qu'elles offrent un modèle culturel terminal. Elles vivent un déchirement symbolique par la maîtrise qu'elles ont de la langue. Penser dans une langue peu présente dans le groupe social revient à nier une partie de son identité et à se couper du capital qui constitue la référence collective. L'on peut dire que les hommes de lettres, bien qu'ils ne fissent pas partie de la bourgeoisie coloniale, sont les représentants de cette

⁸⁵⁴ Fatima Zohra Lalaoui-Chiali, « Stéréotypes, écrits coloniaux et postcoloniaux : le cas de l'Algérie », *Itinéraires* [En ligne], 2010-1 | 2010, mis en ligne le 01 mai 2010, consulté le 16 juillet 2016. URL : <http://itineraires.revues.org/2125> ; DOI : 10.4000/itineraires.2125

⁸⁵⁵ DEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, p.93.

⁸⁵⁶ BENYEKHELEF, Djamel, *Le monde féminin d'Assia Djebbar*, Algérie Littérature/Action, n° , 84.

⁸⁵⁷ KELLE, Michel, *Mouloud Feraoun et Emmanuel Roblès*, Algérie Littérature/Action, n° , p. 200.

⁸⁵⁸ HADJERES, Sadek, *Culture indépendance et révolution en Algérie*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1981, p. 21.

catégorie. Politiquement, ils sont prêts à s'engager, mais ils savent que leur parole, vu les sentiers par lesquels elle passe pour être formulée, est loin de répondre à ce qu'attend le groupe. Il s'agit, pour eux, de trouver au signifiant errant un ancrage sociopolitique. Cela n'était pas possible, car la parole politique doit être purifiée de toute prétention intellectualisante. Pour leur part, ces classes se donnaient pour tâche de ne pas perdre de vue ce que l'ordre interne imposait à la langue. Les auteurs et les intellectuels s'inscrivent dans cette catégorie, bien qu'ils ne reviennent nullement comme tels dans les textes. Le seul texte qui nous parle de la figure du rebelle politique, c'est Dib, militant engagé. Sadek Hadjeres écrit dans ses mémoires ce qui suit :

« Ahmed Akkache, déjà membre du CC du PCA et Mohammed Dib, rédacteur à Alger républicain, assistaient parfois aux réunions de cette cellule à laquelle ils étaient organiquement rattachés. »⁸⁵⁹

Si la donne sociale est prépondérante dans le tracé que nous avons réalisé, l'attachement à la parole politique n'est pas à écarter dans cette œuvre.

Les lecteurs liés à l'académie en sont restés à établir des tracés fondés sur l'ethnie, en ignorant que le groupe social indigène est lui-même traversé par des conflits générés par ce que la matérialité historique impose naturellement. L'échec des académies dans l'analyse s'est perpétué, car même après le recouvrement de l'indépendance, peu de travaux sont réalisés sur la société algérienne de l'ère coloniale, et ces travaux ne font pas le choix d'un paradigme emprunté à la science moderne. Ils agissent par la voie de l'Histoire, réduisant les schèmes à des oppositions qu'aucun soubassement symbolique ou mythique ne vient justifier. Lire un objet scientifique avec du recul altère l'objet et change son identité. Le temps fait dans l'analyse de la société algérienne n'a pu aller à l'encontre des creux émotionnels qui accompagnent la raison scientifique et qui pilote les actes de la création académique.

Cette lecture faite par l'académie a privilégié le segment conceptuel historico-politique, en ce sens qu'elle a tenté d'absoudre le savoir de l'une de ses missions essentielles qu'est l'examen critique. Elle agissait par des préalables balisant toutes les opérations de conceptualisation qui sont inhérentes à ce type de problèmes. L'on peut citer comme paradigmes ayant aidé à l'examen de l'espace social de l'ère coloniale, l'ethnicisme, le culturalisme et les systèmes tribalo-historicisants.

« En Algérie, la théorie plaide davantage pour une inégalité culturelle devenue la préoccupation de tous les instants. Ainsi cette politique spécifique, fondée sur la prééminence de la civilisation européenne dans sa dimension française et sur

⁸⁵⁹ HADJERES, Sadek, *Quand une nation s'éveille Mémoires Tome 1 1928-1949*, Alger, Inas, 2014, p. 293.

une hiérarchie des cultures, s'arroge le droit de rejeter les peuples vaincus dans l'archaïsme et le désuet. »⁸⁶⁰

3-2- L'artefact de la socialisation

L'ethnisme a créé un espace social que l'on dirait aseptisé. Car, l'idée de faire de l'espace social l'opposé d'un autre espace, laquelle opposition est opérée par l'idée de considérer une partie de considérer une partie comme oppressive d'une autre par l'origine ethnique est un déni du logos constitutif de ce qu'est la raison politique d'aujourd'hui, qui consiste à décloisonner les espaces soudés par la solidarité des récits fondateurs du groupe. Opposer l'Arabe (innocent) à l'Européen (persécuteur) revient à dépolitiser la pensée et à freiner la réflexion. Cet ostracisme frappe certains des membres de l'entité algérienne, considérés comme Européens. Pour donner un exemple, nous pouvons prendre le moment révolutionnaire, qui donne une idée de la manière dont est pensée l'entité nationale, œuvre amorcée par les nationalistes de 1954. L'on peut lire : « *Tout ce qui risquait de fracturer et de souiller l'unicité communautaire était regardé comme une déviance et une pollution.* »⁸⁶¹

Le culturalisme est le second degré de la dépolitisation, en ce sens qu'il crée une entité parallèle qui tient une légitimité sur les autres constituants du groupe. Les lettrés et les divers fonctionnaires du Verbe sont une fausse classe sociale, dès lors qu'ils se considèrent comme le prolongement des hégémonies transhistoriques, mais dont ils tirent, dans l'absoluité sociale, aucun dividende équitable. Même s'il ne se pose pas en dehors du schisme instauré par les faux académiciens, le culturalisme agit sur l'ordre symbolique de groupe et permet à une culture de s'opposer à la culture d'origine et à la dévaloriser, en ce sens qu'elle fait que ceux qui partagent le même espace socio-symbolique soient divisés selon des facteurs a-sociaux et selon des critères négateurs de la totalité telle que prévue par la science. Le culturalisme veut dire que toute stratification sociale n'est faisable que par le critère culturel tel que prévu par l'idéologie transhistorique qui unit les oppresseurs et les opprimés. La dimension culturelle doit être reléguée au classement social que manipule pourtant l'instance socio-historique. Il y a des moments où le tracé séculaire peut être altéré, puisque ce sont les autorités générées par l'ordre socio-historique qui façonnent le groupe social. Un lettré peut être très attaché à la bourgeoisie, s'interdisant par là tout engagement qui mettrait en danger l'ordre socio-historique. Les lettrés algériens ont été pris au dépourvu par la réémergence immédiate de la figure de l'illuminé. Celui-ci n'est pas venu des entrailles des intellectuels, confinés alors dans une géométrie verbale

⁸⁶⁰ Tassadit Yacine, « Image de soi et altérité coloniale », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 66 | 2003, mis en ligne le 21 juillet 2005, consulté le 17 juillet 2016. URL : <http://cdlm.revues.org/115>

⁸⁶¹ MEYNIER, Gilbert, *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Alger, Casbah, 2003, p. 249.

(souvent graphique) dont les résultats n'attaquent pas à l'ordre politique. Si nous parlons de culture française et de culture arabe, c'est que nous faisons une opposition biaisée en opposant un ordre politique à un ordre culturel et ethnique. L'examen du groupe social doit évacuer des qualificatifs qu'il emploie le mot arabe pour le remplacer par Algérien, cela rendrait l'analyse plus légitime et plus détendue. L'Algérie ne se définissait pas comme entité auto-dynamique, mais comme le prolongement stable de la civilisation arabo-islamique.

« ...l'Algérie précoloniale n'était exempte ni d'abus de pouvoir ni d'atteintes à la dignité humaine, mais elle vivait depuis un millénaire, tant au niveau religieux que politique, selon une vision du monde forgée dans le cadre de la civilisation arabo-musulmane et n'envisageait pas d'alternative à l'ordre existant. [...] Jusqu'à l'intrusion coloniale, dans le cadre de l'imaginaire islamique, la société ne possédait pour les Algériens aucune immanence à partir de laquelle elle pouvait apparaître d'elle-même. Pour tous, sa finalité et son sens lui étaient donnés par Dieu. »⁸⁶²

Les systèmes tribalo-historicisants sont fondés sur l'indépassabilité des liens historiques entre l'existence collective et le désir impérialo-capitaliste. Ce système ne peut accepter une possibilité de rendre la lecture du groupe scientifique, car, à l'instar de l'ethnicisme et du culturalisme, ce système demande à ce que le groupe ne soit pas sédimenté par des critères modernes. Ils prétendent dépasser ce que la science peut imposer comme normes d'analyse, car ils se considèrent comme un ordre déshistoricisé et historicisant, c'est-à-dire générateurs des modèles culturels capables d'être utilisés par d'autres groupes. Ces systèmes sont hermétiques à toute tentative de fragmentation qui vise à les analyser et à les comprendre. Commentant le travail des Ulémas, l'éminent penseur algérien Mohammed Harbi écrit :

« Face aux idéologues de la colonisation, ces clercs s'initient à l'histoire délaissée par les modernistes. Pour eux, l'histoire fait partie de l'apologétique. Ne nous trompons pas, leur conception se forge au cours d'un débat qui n'est pas seulement intellectuel ou académique. C'est que l'histoire qui se fait se répercute sur l'histoire qui s'écrit. Elle est une partie des revendications nationales contre les prétentions coloniales. Ce n'est pas sans raison que les Algériens l'adoptent, mais c'est une mémoire manipulée qui procède par effacement et qui idéalise l'Algérie précoloniale, donne à son État des traits modernes, tronque les fondements de l'identité algérienne en occultant la

⁸⁶² HARBI, Mohammed, « Culture et démocratie en Algérie : retour sur une histoire », *Le Mouvement Social* 2/2007 (n° 219-220), p. 25-34 URL : www.caim.info/revue-le-mouvement-social-2007-2-page-25.htm. DOI : [10.3917/lms.219.0025](https://doi.org/10.3917/lms.219.0025).

*diversité culturelle et en taisant la part de la religion dans les racines de l'autoritarisme. »*⁸⁶³

L'on comprend par ces éléments que la société algérienne n'est pas un objet d'étude constitué. La prévalence de données politiques et idéologiques doit aider à dépasser les fausses lectures, mais il nous revient de rendre ces données capables d'être traduites par les tracés qui doivent façonner les schèmes de lecture et d'analyse. Pour que la société algérienne puisse se constituer en objet d'étude, il faut qu'il soit possible que les procédés scientifiques soient utilisés sur ce même objet-là. L'idée de totalité est préalable à tout travail de description scientifique. C'est exactement ce qui n'est pas visible dans l'objet d'étude en question. Niant toute existence de la notion d'Algérienité Visible, les colonialistes préféraient recourir à deux démarches : les sciences mythiques et la mythification des sciences rebelles.

« C'est dans une Algérie ni « libre » ni « assujettie » qu'arrive, en 1955, P. Bourdieu, alors jeune normalien agrégé de philosophie. À ce moment-là, il (lui comme bon nombre de jeunes métropolitain(e)s éduqué(e)s de sa génération) ignorait presque tout de la société algérienne colonisée depuis 125 ans. En effet, ni son origine sociale paysanne et provinciale, ni sa formation scolaire érudite et prestigieuse (ENS), ni le paysage politique français de l'époque ne l'avaient préparé ou initié à la connaissance ou seulement à la familiarité avec l'Algérie, considérée alors comme un département français. Une méconnaissance institutionnalisée et intégrée par l'absence de toute science et de toute référence aux sociétés colonisées dans le système scolaire français. P. Bourdieu, comme tous les énarques métropolitains amenés en Algérie dans le cadre du « plan de Constantine », ne se sentait ni « chez lui », ni à l'étranger, ni dans un monde « proche » et « familier », ni dans un monde « autre » et « lointain ». La guerre de libération algérienne n'était pour eux ni une guerre civile, ni une guerre entre nations (l'Algérie était considérée comme un département français) et les Algériens (dès le déclenchement de la guerre) n'étaient plus perçus soudainement comme des indigènes, des Arabes, des musulmans ou des colonisés, mais comme des militants, des rebelles et des adversaires intrépides et farouches. L'Algérie n'est plus alors ce pays « d'Arabes et de Kabyles », cette « colonie française d'Afrique du Nord » mais un pays et une nation en devenir. Tous les regards, tous les préjugés, tous les clichés traditionnels véhiculés par le sens commun et une partie de la littérature coloniale se sont trouvés, « du jour au lendemain », démentis et à tout le moins périmés et dépassés. Quant à la science sociale coloniale, et à la discipline ethnologique en particulier (alors prestigieuse, notamment avec/après la

⁸⁶³ Idem.

publication de Tristes Tropiques par Claude Lévi-Strauss), elle s'est trouvée « culpabilisée » et en même temps désignée comme « complice et collaboratrice » de l'ordre colonial; une accusation qui lui a valu ultérieurement, en Algérie d'abord et ailleurs ensuite, un bannissement scientifique et politique dont elle ne s'est presque plus jamais remise. »⁸⁶⁴

Il est évident que la notion d'auteur est centrale dans les études relatives à la littérature. L'auteur est une voix qui s'autorise à parler et à s'exposer aux jugements que pourrait émettre le public, qui n'est pas forcément un public lecteur. De par les modifications que peut subir la langue qu'il emploie, l'auteur s'affirme comme la voix du degré avancé de la langue. Il y a deux facteurs par lesquels l'auteur peut devenir une voix originelle.

D'abord, l'expertise qu'il mène sur les rigidités qu'affiche la langue. L'auteur défie l'autoritarisme grammatical de la langue. Il tente de créer un système nouveau où les emplois canoniques sont visibles.

Nous pouvons prendre quelques énoncés pour dire ce que peut la langue en matière de négation de la dimension sociale du linguistique.

« Où va nicher le racisme ! ... »⁸⁶⁵

« Quelle triste journée nous passâmes ! »⁸⁶⁶

« La maison n'était pas loin. »⁸⁶⁷

Dans le premier énoncé, la grammaire a été défiée par la ponctuation. Mais aussi par l'envoi du lecteur à la quête de sens passe par une subjectivation propre. On aurait pu lire *Où le racisme peut-il vivre ! Ou Pourquoi tant de racisme !*. L'énoncé dénote de la largesse que prend l'auteur face au dédain que prend un tel phénomène exprimé par des sujets pourtant acquis à la modernité.

Dans le deuxième exemple, nous pensons que le degré d'émotion a été modulé à la vitalité signifiante de la langue, en ce sens que les centres de gravitation des sentiments de la signifiante, laquelle est marquée par la passion, surtout dans ce cas, échappe à la dramatisation que réclame l'événement. La tristesse de la journée serait achevée si la langue n'était pas encore docile. Nous aurions pu lire *Nous passâmes une triste journée Ou La journée que nous passâmes était tellement triste*.

⁸⁶⁴ Kame1 Chachoua, « Pierre Bourdieu et l'Algérie : Le savant et la politique », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée* [En ligne], 131 | juin 2012, mis en ligne le 16 mars 2012, consulté le 16 juillet 2016. URL : <http://remmm.revues.org/7522>

⁸⁶⁵ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 82.

⁸⁶⁶ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 124.

⁸⁶⁷ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 144.

Dans le troisième exemple, la grammaire est à son degré zéro. Mais la négation veut dire que l'horizon existentiel était là, confiné dans l'exil qu'offre la demeure familiale. On aurait pu lire *La maison était là/ Je n'étais pas loin de la maison*.

Dans les trois exemples, la référence à la réalité socio-historique n'est pas garantie par la grammaire.

Ensuite, la tendance fractionnelle qui mine l'unité de la langue n'est pas transposable sur les lignes de marquage social, en ce sens que l'auteur n'est pas forcément solidaire de sa tribu intellectuelle.

Un chercheur algérien, travaillant sur l'œuvre de Mammeri, écrit :

« C'est de façon plus précise, plus forte que le passage de La Colline oubliée racontant le départ des conscrits entre dans une relation intertextuelle avec Britannicus. En effet, la description d'Aazi en cette nuit particulière ou s'en vont les jeunes gens, fait plus qu'évoquer celle de Junie la nuit de son enlèvement : même simplicité de la tenue, même regard de l'homme troublé par cette simplicité et ce tumulte, même désir de parler pour retenir l'autre. »⁸⁶⁸

Entre l'exploitation de la voix et sa brisure, il y a certainement la nécessité d'une catégorisation qui puisse faire exister l'originalité historique de la parole.

Au-delà d'une surexploitation de la langue, opération toute naturelle dans toute littérature, l'auteur écrit des énoncés qui ne renvoient nullement à ce qui peut revenir dans le discours social. Un auteur fait appel aux failles des emplois courants de la langue pour y trouver les éventualités créatrices. Un auteur n'est pas un névrosé que peut soigner un médecin, c'est un névrosé de la langue, en ce sens qu'il attrape des convulsions extrêmement douloureuses, et en ce sens qu'il entretient avec ce bloc des liens qui sont peints d'une grande passion. Il y a une tension qui transcende les binarités traditionnelles qui existent ou qui peuvent exister entre la langue et ses clients.

Nous pouvons prendre deux exemples de ce que peut l'auteur devant la langue.

« Le soleil est un vieux maniaque. A quelque chose près, il se lève toujours à la même heure. Mais la lune s'en fiche. Par un de ces accords tacites des ménages blasés, le soleil et la lune ont une fois pour toutes décidé de fêter en célibataires, le premier ses noces d'or, et la seconde ses noces d'argent. »⁸⁶⁹

Dans cet énoncé, ce n'est pas la superstructure linguistique qui donne la légitimité à la métaphorisation, mais c'est le rapport de l'auteur aux unités lexicales issues de la sémantisation historique. Le soleil et la lune sont des catégories non-historiques. Les

⁸⁶⁸ MOHAMMED-TABTI, Bouba, *Le croisement des références dans l'écriture de Mammeri* In Poétique croisées du Maghreb, Paris, L'Harmattan, 1991, p. 62.

⁸⁶⁹ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 73.

mettre au centre d'une scène graphique, c'est défier tout ce que l'Histoire a fabriqué en significations figées.

« Endurer l'incompréhension des étrangers passe, mais endurer celle de ses frères, quoi de plus cruel ? »⁸⁷⁰

Dans cet énoncé, l'auteur évoque la présence dans l'espace historique légitime, où les liens peuvent exister et laisser au sujet la possibilité de mener une vie humanisée. Or, nous observons que la révolte contre soi est sabotée par l'examen de la constitution impure. Dire ce que ne veut pas dire le nôtre, c'est soumettre la langue à l'autorité des thèmes interdits.

L'auteur se fait un public, mais ce public n'est pas figé, notamment dans les significations qu'il peut se faire des textes qu'il lit. Il n'est pas non plus capable de se considérer comme le détenteur d'un sens qui traduise la face visible du texte, en ce sens que toute face du texte se limite à l'aspect graphique, qui n'a pas d'autorité sur les sens auxquels l'on pourrait accéder. Face au public, l'auteur se montre comme la limite ouverte au sens. L'on écrit pour rendre le public responsable des dérapages sémantiques que lui ferait subir les autoritarismes de la langue. En gros, l'auteur écrit non pour donner sens au texte, ni au lecteur, car le texte n'est pas le produit pur de l'auteur. Le rapport de l'auteur au texte est à la fois complexe et mythique. Complexe parce que l'auteur n'est pas une instance productive pure et autonome. Mythique parce les travaux qui sont réalisés sur cette question ont tenté de faire des creux qui existent entre l'auteur et le texte une sorte de lien où le merveilleux tient lieu d'autorité. L'on n'a pas cessé de lire certains textes à l'aune de ce qu'était l'intériorité de tel ou tel auteur. L'on n'a pas cessé de donner du crédit à une œuvre à cause de ce qu'étaient les lieux sur lesquels cet auteur produisait. Dans cette opération qu'est la création artistique, il y a des impératifs historiques qui font que le volet créatif de cette fonction sociale soit abandonné, vu ce que le Verbe demande en autonomie et en autorité sur la création. Il y a, dans l'acte de créer, des composants socio-historiques postérieurs à la création, en ce sens que ces composants déterminent l'identité et la face historique du produit. L'objet artistique s'achève en se construisant contre les programmes établis par les communautés technicistes. Les métiers liés à l'écrit déterminent pas uniquement le genre (puisque il se peut qu'il ne s'agisse pas de littérature), mais de ce qui constituerait le produit, en ce sens que l'écrit est lié au projet que compte réaliser l'auteur. Mais cela est courant dans les débats publics. Ce qui ne l'est pas, c'est que les fonctionnaires de la littérature (c'est-à-dire qui y travaillent pour se positionner dans l'ordre socio-historique, notamment ceux ne prennent pas le risque de parcourir les logiques verbalisantes des fonds émotionnels de la société) tentent de freiner les élans que

⁸⁷⁰ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 31

peut prendre un acte créatif. Aussi bien pour le mécénat que pour la bourgeoisie politique, l'idée de créer doit être modulée aux besoins du marché et aux besoins de ceux qui veillent sur l'ordre factice des entités politiques. Les auteurs maghrébins étaient confrontés au problème de l'édition, lequel était réglé par l'engagement de certaines maisons.

« On a déjà vu que ces premiers écrivains avaient été révélés par leurs confrères français de « L'École d'Alger », particulièrement Emmanuel Roblès, qui les introduisit aux Editions du Seuil, lesquelles restèrent longtemps ensuite la maison d'édition privilégiée de la plupart des écrivains maghrébins. Ces premiers romans, comme l'a montré Abdelkébir Khatibi dans la première thèse sur Le Roman maghrébin, publiée en 1968, répondaient d'abord à l'attente d'un public français spécifique : celui d'une petite minorité engagée en-dehors des deux grands partis de gauche, dans la mise en question du système colonial puis le refus de la Guerre d'Algérie. Devant le discours colonial dominant dans les années cinquante, y-compris dans les partis de gauche, cette minorité d'intellectuels rassemblés autour de la revue Esprit, de l'hebdomadaire Témoignage chrétien et de ces mêmes éditions du Seuil avait besoin de prouver qu'il existait bien une culture algérienne, et que la colonisation n'avait pas été la première à apporter la « civilisation » en Afrique. Et au-delà de ces groupes militants, un public commençait à s'intéresser aux « colonies » pour les découvrir autrement que par les discours officiels, convenus, « de l'intérieur » en quelque sorte. »⁸⁷¹

Certes, la pensée sartrienne est, à ce sujet, édifiante, mais il ne s'agit plus d'opposer les poètes aux prosateurs. Puisque la pensée est essentielle à tout segment discursif, la conception sartrienne devient discutable, voire obsolète. Les auteurs sont coincés dans la posture historique (naturelle) qui fait de chaque construction grapho-symbolique la propriété d'un horizon fermé et construit par la matérialité psycho-historique. Ecrire un article de presse, un article académique, un roman, un journal, un essai ; tous ceux-là sont des types écrits qui demandent à ce que l'écrire soit déterritorialisé et qu'il soit délocalisé du territoire de la littérature. En somme, l'écrire n'a rien de créatif, de même que le décret juridique ou l'acte notarié ; ceux-ci ne sont pas des actes administratifs purs (des fêlures dans la langue fabriquée peuvent se voir). Le créer linguistique se situe entre les fermetures érigées par les codes d'usage décrétés par les instances savantes d'un moment historique et les ouvertures non déclarées contre lesquelles se bat le créateur et qui sont garanties par une historicité mythique que tente tout être pensant. Voilà ce que nous dit Kateb Yacine de l'écriture :

⁸⁷¹ BONN, Charles, *Le roman maghrébin*, Limag. Le texte est consultable au lien suivant : <http://www.limag.refer.org/Textes/Bonn/ManHatier/RomAlg.htm>

« Le vrai poète, même dans un courant progressiste, doit manifester ses désaccords. S'il ne s'exprime pas pleinement, il étouffe. Telle est sa fonction. Il fait sa révolution à l'intérieur de la révolution politique ; il est, au sein de la perturbation, l'éternel perturbateur. Son drame, c'est d'être mis au service d'une lutte révolutionnaire, lui qui ne peut ni ne doit composer avec les apparences d'un jour. Le poète, c'est la révolution à l'état nu, le mouvement même de la vie dans une incessante explosion⁸⁷². »⁸⁷³

Il est évident que tout lettré appartient à une classe sociale laquelle n'est pas forcément inscrite dans celles qui reviennent dans le lexique adopté par la science communiste. Le conflit qui anime l'espace social n'exclut pas des connivences qui lient parfois les lettrés avec les classes sociales dont ils ne sont pas issus et auxquelles ils n'appartiennent pas. Cela veut dire que l'idée de lier le lettré à la misère sociale (évidemment du peuple) est réfutable. Les tiraillements qui caractérisent la société des écrivains sont symptomatiques de ce que vit l'entité sociale en ce qui concerne son mode de constitution des modes d'élection.

Dans l'ancrage qu'il peut avoir dans une fonction du groupe social, l'auteur peut traduire les préoccupations qui peuvent dissimuler les faces discursives du savoir pur. Le récit, comme mode de transmission de la raison intrinsèque au groupe social, peut pallier les carences dont peut se rendre coupable la grammaire des discours ambiants. Pour le récit, l'auteur s'offre deux privilèges. Si la conviction nationaliste est partagée par la quasi-totalité des écrivains, beaucoup de questions cependant les divisent. L'idée de nation était centrale dans les divergences qui animaient l'espace intellectuel de l'époque.

« Pendant la guerre d'Indépendance, les clivages du mouvement indépendantiste sont moins linguistiques ou ethniques que relevant de la question de la religion, et surtout de la conception de la « révolution nationale ». Lors de la « crise berbériste » de 1949 [11], ces « berbéristes » étaient certes pour beaucoup des Kabyles, mais ils se distinguaient moins par un programme de promotion de leur langue que par leurs positions laïques et en faveur d'une lutte armée rapide ; Hocine Aït Ahmed, par exemple, avait obtenu la création de l'Organisation Spéciale en 1947. Les proclamations de Messali Hadj en faveur du panarabisme peuvent donc se comprendre autant comme une manière de se concilier les faveurs de la Ligue arabe et de Nasser, ou celles des Oulémas qui demandent l'arabisation, que de ne pas se laisser déborder par ces activistes. La mise en avant de l'arabe est autant idéologique

⁸⁷² Je reprends la référence telle qu'incluse dans l'extrait : « Dialogue avec Jean-Marie Serreau, dans *Le Poète comme un boxeur*, Seuil, Paris, 1994. In DA SILVA, Marina, *Kateb Yacine, l'éternel perturbateur*, Le monde diplomatique, novembre 2009, p. 31. ».

⁸⁷³ DA SILVA, Marina, *Kateb Yacine, L'éternel perturbateur*, Le monde diplomatique, novembre 2009, p. 31.

que stratégique, pour les exclure en tant que laïcs non arabophones et les stigmatiser comme « berbéro-matérialistes ». »⁸⁷⁴

Si le je historique ne peut être perçu que dans certains textes, le je narratif, quant à lui, reste démis de toute fonction d'historicisation neutre.

D'abord, le je qui prend la parole reçoit un anonymat autour duquel les conceptions réalisées ont réussi à caser la morale dans sa vraie mission historique, c'est-à-dire qu'elle est défaite par les élans pensants et par les progrès réalisés par la philosophie qui n'a pas cessé de revisiter le concept de langue et d'y trouver toutes les possibilités signifiantes que peut receler un énoncé produit dans un moment historique précis. La polyphonie, comme concept, garantit que l'auteur soit démis de toute accusation morale. Il en résulte que l'idée de reprendre les thématiques selon une vision adoptée par l'auteur. En somme, le rapport de l'auteur au groupe auquel il appartient est tellement évanescent qu'il ne permet ni de délimiter un groupe social, ni ce qui est social dans le texte.

Sur la question du service que peut rendre la polyphonie à l'auteur, l'on peut prendre deux exemples qui concernent la question dite nationale.

« Robert le coupa :

-Ma parole ! vous parlez comme un nationaliste.

Au-delà de toute courtoisie, à haute voix, en détachant ses mots, Saïd, avec un rictus qui donnait à sa lèvre inférieure la mesure de sa nervosité et de son indignation, laissa courir ces mots :

-Je ne sais pas si je nuis nationaliste. Ce que je sais, et ça je le sais bien, c'est que je suis Algérien. »⁸⁷⁵

« L'homme algérien, pense-t-il, subit un contrôle chaque jour plus sévère, et pour peu qu'il leur paraisse être un ouvrier ou un paysan, les C.R.S., les policiers, l'Armée, s'acharnent sur lui. »⁸⁷⁶

(Il faut noter que le passage est mis entre guillemets dans le texte d'origine).

Dans les deux énoncés le voile dialogique sert les auteurs devant les failles éthiques que se permet le récit. Evoquer une question historique qui fonde un moment, qu'est le nationalisme, mettrait l'auteur dans une posture confortable, car, d'une part, il s'acquitte du devoir de dire ; d'autre part, il ne s'inscrit dans une fausse dialectique idéologique.

Ensuite, le récit, comme tout texte, est constitué de fragments para-discursifs. Il ne met pas en scène ce qui renvoie à l'existentiel pur, en ce sens que les fragments constitutifs

⁸⁷⁴ Tristan Leperlier, « L'arabisation, un mythe ? Pouvoirs et langues dans l'Algérie indépendante », *La Vie des idées*, 28 mars 2012. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/L-arabisation-un-mythe.html>

⁸⁷⁵ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, pp. 28-29.

⁸⁷⁶ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 21.

du texte sont incapables de se définir d'eux-mêmes. Dans le récit il y a des questionnements qui sont ouverts par l'interrogation qui peut se faire sur les énoncés porteurs de sens. L'impossibilité de rendre le texte soudé par une morale unificatrice et la force qui garantit à l'auteur de ne pas se porter candidat à l'accusation portée à son encontre. Le lecteur ne peut, en aucun cas, plaquer l'ordre social auquel il appartient sur la totalité du texte qu'il lirait.

« ...Il était aussi de bonne guerre d'annexer la divinité : toujours elle a servi aux grands à fonder en droit l'injustice. »⁸⁷⁷

« Dans notre pays, la mort était un personnage prestigieux mais dont on parlait sans frayeur, avec simplicité. On ne l'évoquait qu'en termes pleins de déférence (et de gratitude, dans certains cas), si bien qu'on était obligé de lui prêter un très beau visage et un air de jeunesse. »⁸⁷⁸

Il est évident que les deux exemples ne retiennent pas des marques liées à l'Histoire, mais la perception de faits sociaux y est. Dans le premier, la référence à la divinité ne fait nullement penser à une tendance spirituelle ou idéologique de l'auteur sujet-social, bien que toute croyance peut s'astreindre à la collectivisation. Dans le deuxième exemple, la mort est ressentie comme une production littéraire, ni le sujet-social, ni le sujet-humain ne peuvent souscrire à la manière dont elle est perçue la mort, moment ultime de l'émotion humaine.

Si la littérature, de par l'analyse que l'on peut en faire, est tout le temps préoccupée par son statut, c'est qu'elle cherche à trouver sa place dans l'espace des savoirs et dans celui des discours profanes. La littérature est mineure parce qu'elle projette sur un certain réel un discours qui a l'ambition de nourrir une certaine éthique.

Dans la première section, nous avons, en nous appuyant sur des modèles théoriques liés à la sociologie, à la création artistique et à l'auteur, de voir la place échue aux écrivains maghrébins. D'une part indigènes, d'autre part francisés, ces auteurs peinent à se placer dans l'espace social.

Dans la seconde section, nous avons tenté d'analyser les instances internes qui président à la création artistique. Nous avons mis l'accent sur l'idéologie et la psychanalyse comme supports théoriques capables de nous montrer les limites de la création littéraire. Il a été question, dans les trois sections, du texte, de la psyché et de l'idéologie comme limites à la création littéraire.

Dans la troisième section, il a été question d'une analyse du rapport de l'auteur et de ses discours (littéraire et historique) à la question nourrie par la collectivité. D'abord,

⁸⁷⁷ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 172.

⁸⁷⁸ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 111.

nous avons mis l'accent sur certaines notions relatives aux lectures que peut réaliser une approche d'un texte. Ensuite, nous avons décrit l'espace social algérien, en montrant les failles que présente l'Histoire dans l'analyse de ces faits. Enfin, c'est la problématique du rapport de l'auteur à son texte qui a été examinée.

Conclusion du chapitre

Pour conclure, nous pouvons dire que les paradigmes choisis dans la lecture de l'espace littéraire maghrébin nous renseignent sur la nullité de l'appellation et la nécessité de faire de l'adjectif employé la signification qui soit traductible en termes non géographiques et non ethniques. L'eurocentrisme veut dire la qualification du monde à partir d'un espace géographique donné comme le détenteur de la civilisation.

Tout de même, il y a des conclusions partielles qui font que certaines problématiques traitées puissent être traduites par des énoncés sanctionnant la recherche.

L'étude sociologique de l'espace algérien de l'ère coloniale n'est pas faite. C'est l'Histoire qui s'en est chargée. Cela nous renseigne sur l'impossibilité de réussir le lien qui peut se faire pour l'examen de la place de l'auteur dans le groupe social d'alors.

La littérature, comme objet d'étude, ne doit pas être analysée sans déblayage conceptuel qui mette fin à certains paradigmes faisant autorité dans la critique, y compris académique.

Le texte littéraire est à redéfinir, et l'idée qui consiste à l'explorer par des outils empruntés aux disciplines qui s'intéresseraient à cet objet qu'est le texte littéraire est un déni de vérité scientifique qui risque de légitimer les lectures morales et les dérapages sémantisants de l'image et du cliché. Il s'agit de sémantisation issue d'excès savants utiles.

Nous pouvons énoncer les conclusions en ces points.

1. La socialisation est freinée par les réductions ethnicistes à la fois imposées et réclamées par les colonisés.
2. La littérature maghrébine subit les référents issus des réflexes coloniaux, tant au niveau des composants que sur celui des lectures.
3. Aucune modalité n'est susceptible de comprendre d'examiner la personne de l'auteur sans passer par les circuits archaïques connus jusque-là : la biographie.

II] Thématiques valorisées

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question du regard jeté par la critique académique sur la littérature objet de notre travail. En dépit de tout ce que nous pouvons lire dans les divers travaux réalisés sur la littérature que nous abordons, nous pouvons affirmer que la critique n'a pas pu s'affranchir de la doxa ambiante. Ce chapitre est divisé en deux grands axes : le premier a trait à ce que la critique fait de la littérature maghrébine, en le réduisant à une épistémè historicisante du modèle social. Le seconde tente de voir comment un auteur peut se défaire de sa mission historique pour dériver dans une légitimité étrange, puisque le témoignage va à l'encontre de l'action. Il s'agit, pour nous, dans cette partie d'examiner les rapports qui existent entre la notion d'engagement comme notion externe à la textualité et la posture de témoignage considérée comme fait embourgeoisant du fait des largesses physiques accordées par l'Histoire à l'auteur. Si l'action est censée mener l'auteur au lieu de la conflictualité idéologique, le témoignage, du moins dans notre cas, est un privilège accordé aux textualités dites historiques.

Ce qui nous intéresse dans ce chapitre c'est ce que l'écriture peut arracher aux instances contraignantes de la matérialité historique. Le fait de tenter un lien entre le littéraire et le textuel rompt avec la traditionalité qui pose souvent le social comme instance qui influence l'auteur. Pour nous, il est question de dire l'impact que peut avoir le textuel scientifique sur la gestion de l'Histoire. L'on peut savoir, par ailleurs, quelles sont les limites du témoignage et celles de la notion de combat.

En somme, nous suivons les paradigmes épistémologiques que nous avons énoncés pour dire l'importance de la place octroyée au lien social (biaisant et idéologique) aux dépens de l'être existentiel (propre à tout texte –unité fragmentée de signification- à se positionner comme moteur de réfléchir et comme rempart aux logiques fermées).

Nous mettrons l'accent sur ce que l'on peut appeler la condition sociale, et ce sur deux niveaux. D'abord en faisant abstraction de toutes les contraintes matérielles qui peuvent déterminer le concept-clé de notre travail. Ensuite, l'on fait appel à ce qui a trait à la société algérienne (maghrébine) d'alors.

D'abord, nous mettrons l'accent sur le lien que le littéraire a avec le social. Ce lien est sorti des oppositions traditionnelles qui opposent l'intériorité agissante et l'intériorité formalisante de la première. Ensuite, nous aborderons les thématiques abordées dans la littérature maghrébine. Cela nous permettra de voir quels sont les procédés qui sont capables de traduire la thématique dont il est question. En troisième lieu, nous verrons les discours dits savants fabriqués au sujet de la condition sociale des Algériens. Enfin, il nous sera donné de faire le tour de certains concepts par lesquels l'on opère dans les sciences littéraires et nous essaierons d'en démontrer les limites.

1- La condition sociale dans la littérature

Le rapport de l'auteur avec l'extériorité textuelle est souvent perçu par le filtre du social à tel point qu'il est difficile de trouver d'autres spectres de penser le littéraire dans un rapport à l'Autre, autre que social. Ce qualificatif devient hégémonique, il en est résulté des ramifications qui ont donné lieu à des écoles et à des modèles de lecture. Le devoir de repenser le social est dicté par trois soucis.

Il y a un déni d'Histoire qui consiste à couper l'auteur de ce qui peut provenir de l'extériorité. Dans toute l'Histoire littéraire, la problématique du rapport de l'auteur à ce qui lui est extérieur n'a jamais cessé de revenir. Or, il se trouve que c'est la sociologie qui s'est emparée de cette problématique, en lui donnant la chance de s'incarner dans l'espace académique. Dans la littérature algérienne des années cinquante, la question sociale est très présente, mais elle reste modulée aux fantasmes que l'individualité fait de sa position historique.

« Lounas et Sliman parcouraient les routes, des kilomètres et des kilomètres de route. Chaque jour ils rencontraient des ouvriers qui cherchaient du travail comme eux. »⁸⁷⁹

« Une population d'ouvriers agricoles qu'employaient irrégulièrement les trois colons du voisinage. [...] Elles faisaient subsister une vaste famille de cousins et de collatéraux. »⁸⁸⁰

Par ailleurs, il y a nécessité de procéder à des conceptualisations qui pourraient désarchiver les inflations qu'endurent les disciplines scientifiques, en ce sens que les concepts mobilisateurs doivent ne plus se confiner dans des espaces dogmatisés par ce que secrète le discours rationalistes des sciences. Il est question de montrer les limites de la recherche qui peut être menée au sujet du social dans le texte. Cette posture qui n'a cessé de revenir dans la critique littéraire explique l'hégémonie des discours idéologiques. Or, la littérature, du moins par les textes, est incapable de traduire le social, à moins que la critique s'y déploie en parcourant les chemins des méthodes conventionnelles qui prennent en charge l'établissement de l'identité du texte.

« Lila terminait alors ses années de collège. Liée seulement à Suzanne, amitié sans mots ni discours, faite d'une reconnaissance instinctive où chacune se taisait sur son milieu pour se retrouver dans les mêmes livres échangés, l'émulation sportive des jeudis au stade... »⁸⁸¹

⁸⁷⁹ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaïa, Talantikit, 2005, p. 45.

⁸⁸⁰ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Bouchène, 1989, p. 208.

⁸⁸¹ DJEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 211

« Elle apprit rapidement le kabyle puisqu'au bout d'un an elle put bavarder et plaisanter avec ses amis. »⁸⁸²

Dans les deux exemples, le repérage de l'Être social est subordonné à la nature théorique de la notion de personnage et à la capacité d'une totalité textuelle à contenir une socialité. Dans le premier exemple, le personnage n'est marqué que par une présence historique désidéologisée. Dans le second, l'altération est marquée par un fait linguistique rimant à des affinités ethniques. L'Être social subit des déterminismes historiques refondateurs.

1-1- Les connivences légitimes

Le moment historique qui a vu la naissance des sciences sociales a constamment reproduit la binarité auteur-société en la coupant de toute légitimité historique.

Vers la fin du XIX^e siècle, un mouvement politique voyait le jour. C'est l'émergence du socialisme qui s'étendit jusqu'à l'espace littéraire. Axée sur la question sociale, cette littérature voulait réinscrire dans le texte des segments discursifs dont la signification est échue à ce que l'on peut appeler le social. Si la socialité peut être repérée dans un texte littéraire, c'est parce que le questionnement qui est relatif au savoir est relégué aux instances socio-historiques constituées. En Algérie, sous l'occupation coloniale, c'était plutôt le clivage ethno-culturel qui primait dans la désignation de soi et de l'Autre. L'on peut prendre deux exemples. Ce clivage n'attire étrangement pas les indigènes qui vivaient en harmonie avec les communautés européennes non musulmanes. Le clivage était plutôt intra-national. Le chercheur algérien Mahfoud Bennoune écrit :

« ...les structures sociales segmentaires de base du Maghreb en général et de la société algérienne en particulier (dont les origines remontent à l'Antiquité) ont conditionné, voire déterminé non seulement l'histoire politique mais aussi la nature des Etats successifs formés par les Maghrébins, notamment les Algériens. [...] Le système social traditionnel est basé sur la tribu. Les tribus maghrébines ont non seulement survécu à l'émergence, au développement et à l'évolution d'innombrables Etats successifs, mais ont continué de jouer, jusqu'à une période récente, un rôle important dans la vie politique de l'Afrique du Nord. »⁸⁸³

L'on peut lire à propos de la manière dont a été appréhendée l'entité colonisée.

⁸⁸² FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 139.

⁸⁸³ BENNOUNE, Mahfoud, *Les fondements socio-historiques de l'Etat algérien contemporain*. In EL KENZ, Ali, *L'Algérie et la modernité*, Alger, Dhakiret El Ouma, 2015, pp. 55-57-58.

« La société colonisée est divisée ethniquement ; divisions fondées dans l'histoire indigène mais utilisées par la puissance coloniale - nous rappelons de quel usage est le vieux principe : diviser pour régner - et compliquées par l'arbitraire des « partages » coloniaux et des « découpages » administratifs ; elles orientent non seulement les relations de chacune - des ethnies avec la société coloniale (ainsi, les peuples qui ont servi d'« intermédiaires » à l'époque de la traite africaine et des comptoirs ont tenté de déplacer leur rôle du plan économique au plan politique et apparaissent comme des minorités « militantes ») mais encore leur attitude vis-à-vis de la culture apportée par cette dernière (certains groupes ethniques sont plus « assimilationnistes » ou plus « traditionnistes » que certains groupes voisins, en réaction, en partie du moins, contre l'attitude adoptée par ceux-ci). »⁸⁸⁴

De par toutes les manifestations par lesquelles il a pu s'incarner, le texte littéraire s'est prêté aux impositions et aux normalités relatives aux disciplines scientifiques et a su détourner ce même objet des ambitions conceptualisantes qu'il réclame pourtant depuis sa constitution comme espace d'un discours non-conventionnel.

Les deux grands courants littéraires qui ont vu le jour à la fin du XIX^e siècle, à savoir le réalisme et le naturalisme, ont certes donné la possibilité au texte littéraire de rompre avec les fonds mythiques qui renvoient à la littérature, mais ont vite intégré un mouvement historique dont les prétentions mythifiantes n'étaient pas sujet d'appréhension et de crainte pour les romanciers. Il est su de toutes les communautés que Balzac était très suivi par le mouvement marxiste, et par Marx lui-même. Dans la biographie qu'il a consacrée à Karl Marx, Jacques Attali écrit : *« Il dévore les romans de Balzac, de Hugo et de Sand. Balzac reste son préféré. »*⁸⁸⁵

Opérant par des procédés empruntés à la science, la littérature appelée réaliste et la littérature appelée naturaliste n'ont pas réussi la rupture qui permettrait au sens basique de se manifester et aux instances socio-historiques d'apparaître comme le seuil mythifiant indépassable. Dans la littérature algérienne des années cinquante, la question sociale est soumise à la mythification de l'entité collective, laquelle mythification veut dire qu'il y a une origine qui devrait prévaloir dans la définition de la nation algérienne. Nous pouvons prendre deux exemples. L'un est historique et l'autre est littéraire.

« Dans un article intitulé : « Que fait-on pour la langue berbère ? » publié dans le journal Combat du 18 novembre 1956, Taos Amrouche lance un cri d'alarme pour sauvegarder la langue et elle termine par ces mots : « Puissent les intellectuels musulmans comprendre qu'il leur revient la magnifique tâche de

⁸⁸⁴ BALANDIER, George, La situation coloniale : approche théorique, Cahiers internationaux de sociologie, vol. 11, 1951, pp. 44-79. Paris : Les Presses universitaires de France.

⁸⁸⁵ ATTALI, Jacques, *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005, p. 94.

délivrer une partie des leurs de la pire misère qui soit : celle d'oublier la langue maternelle et de se renier soi-même. »⁸⁸⁶

« ...Chérif, le petit Berbère qui avait couru sous les oliviers et les figuiers de Kabylie, Chérif était devenu un Français moyen. Il avait cru que les Kabyles ne ressemblaient pas aux Arabes. »⁸⁸⁷

Dans les deux exemples, l'on remarquera que le tracé social qui devait servir de substrat pour la nation qui venait de renaître était déterminé par des indicateurs linguistiques (dans le premier exemple), ethniques (dans le deuxième exemple).

Dans l'incipit de son roman, Malek Ouary écrit :

« Il veut savoir, ce jeune Kabyle récemment venu des montagnes de son pays. Depuis plus d'une semaine, il y est particulièrement assidu. [...] Quand il est arrivé un soir comme celui-ci, personne ne l'attendait. De son côté, il n'a demandé personne. Longtemps, il a erré solitaire dans le ksar bourdonnant comme un nid de frelons ; et les oasis considéraient, curieux, et quelque peu méfiants et cet étranger à l'accoutrement original qui n'a pour tout bagage qu'un fusil à deux chiens. »⁸⁸⁸

Dans cet extrait, nous remarquons que l'Être social est décrit dans une dialectique où le rapport à l'Autre est subordonné à une posture d'introverti qu'accomplit un personnage.

Le roman ne peut être social que si les sens archivés par les recours savants ambiants, qui font du présent la matière d'un verbatim réduit à une neutralité essentielle.

L'ère du socialisme n'a pas été sans impact sur la littérature non en dévitalisant le texte, mais en réduisant les significations essentielles à l'expression littéraire.

Cette période qui a vu le socialisme s'emparer des questions posées à la critique et à la littérature a vite été rattrapée par un autre mouvement qui prônait la destitution de la littérature de toute assise conceptualisante enracinée dans la tradition rationnelle. Le début du XX^e siècle, marqué par des conflits politiques qui ont débouché sur des massacres, des génocides et des ethnicides, a tenté de contourner les ambitions morales du scientisme prôné par les romanciers réalistes et naturalistes. C'est ainsi qu'il en est résulté une résurgence de l'existential comme matrice de lecture de la condition humaine. Le glissement épistémotextuel qui s'est produit n'a pas été fondateur, en ce sens qu'il n'a pas fait table rase de l'espace littéraire d'alors.

Nous pouvons prendre deux exemples de cette posture.

⁸⁸⁶ AMHIS-OUKSEL, Djoher, *L'exil et la mémoire Une lecture des romans de Taos Amrouche*, Alger, Casbah, 2011, p. 174.

⁸⁸⁷ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 69.

⁸⁸⁸ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 9.

«Le directeur comptait l'inscrire parmi les internes, le père a refusé parce qu'il n'a pas assez d'argent. »⁸⁸⁹

« L'auteur caresse le sable de ses doigts qui tremblent. »⁸⁹⁰

Nous remarquons que le statut social et l'appartenance ethnique priment dans la conception de l'espace romanesque. L'Être social se réduit à une simple existence marquée historiquement, soit par la fonction ou par les liens archaïques.

L'on peut opposer à l'hégémonie textuelle relative à la littérature et à la critique qui s'en fait (tendant vers une socialisation de l'épistémè relative à la littérature) l'arrivée de l'existentialisme comme phase historique présidant à la création littéraire. Le scientisme qui s'est produit dans l'espace artistique a montré les capacités de la langue à traduire la condition existentielle de l'humain et qui a relégué l'art dans la case des savoirs mythifiants.

L'existential traduit, de par ce que les romanciers et le corps qui produit la littérature, une condition qui n'est pas forcément thématifiée, ni assujettie à ce que peut subir les différentes structures du texte. Sitôt apparu, cette manière de traduire le réel (un réel construit –tout réel est le produit d'un processus où l'idéologie le dispute à la science impure) est récupérée par les mouvements philosophiques qui opéraient sur l'espace des idées aux accents rationnels. La naissance de l'existentialisme et l'apparition de la phénoménologie ont recentré la littérature sur la préoccupation de chercher un sens figurable et la détermination d'un être qui peut faire consensus auprès des communautés pensantes de l'humain. Cela n'a pas drainé les critiques maghrébines, qui acceptaient de prendre une tendance idéologique où le Maghreb devait ne plus être pris comme un espace où l'altérité est impropre.

Posant la littérature maghrébine comme un moyen de désaliénation et comme moyen de constitution de la valeur sociale, Christianne Achour écrit :

« Mouloud Mammeri, Mohammed Dib et Kateb Yacine. Ceux des deux derniers ont été perçus et reçus comme embrassant largement le sort du pays sous colonisation alors que les romans des deux premiers ont été accusés de régionalisme (Cf. la querelle autour de *La Colline oubliée* de Mouloud Mammeri en 1952.), d'oubli de la dénonciation de la colonisation au profit de la focalisation sur une région particulière, la Kabylie. En réalité qu'ils soient romans de la nation en train de s'affirmer ou romans d'une région témoignant de son existence, ces œuvres littéraires exhibent, sans que ce soit leur objectif unique, une réalité conflictuelle et insupportable pour les autochtones. Cela tient à leur position de « témoin » et de « transcripteur » de leur société et à la

⁸⁸⁹ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 170.

⁸⁹⁰ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 91.

nécessité qu'ils ressentent d'être des porte-parole. On y trouve des revendications sociétales : plus de justice, plus d'égalité mais aussi – et c'est la raison pour laquelle, on peut dire qu'on est en littérature –, des approches esthétiques inédites ou novatrices. »⁸⁹¹

Il paraît que dans l'espace académique il y a une cristallisation autour du préfixe socio, qui a été rendu opératoire grâce à la jonction de l'impératif scientifiant et l'ambition d'humaniser les logiques garantes de la conceptualisation. L'on peut parler d'un autoritarisme qui s'est donné l'exclusivité de rendre le rapport de l'auteur avec l'altérité matérialisée lisible par l'utilisation de concepts issus d'un champ disciplinaire qui s'est imposé comme le relais d'une scientificité historique qui s'annonce à la lisière de la disparition.

L'hégémonie de la lecture axée sur le socio a été d'un grand impact sur l'espace académique, en ce sens que cet espace a vu les disciplines qui s'inscrivaient en dehors de tout ce qui a trait à la sociologie de la littérature se ranger dans la case des lectures que l'on peut considérer comme détachée de la matérialité extra-textuelle agissante sur le réel politique. L'on constate que le versant que l'on appelle dématérialisant du réel historique est réduit à n'interroger le texte que comme instance souveraine de signification, ce qui rend les lectures validantes des sens constatés. C'est à partir de ce point de l'on peut dire que le formalisme russe est antinomique avec les fondements de la superficialité linguistique, en ce sens qu'il y a des structures qui ne véhiculent pas de significations, mais qui incitent à des lectures sur l'identité textuelle que peut offrir l'errance des sens dits. Traitant la question de l'Histoire dans un roman de Mammeri, Abdellaziz Khati écrit :

« Le roman algérien de langue française de la période coloniale, dont la dimension témoignage est incontestable, évoque, quelques fois, ces figures très peu connues de l'histoire de la résistance du pays que sont les bandits d'honneur. C'est l'exemple de La colline oubliée, de M. Mammeri, où le personnage d'Ouali apparaît comme une synthèse de deux figures historiques de la résistance algérienne des années qui ont suivi la seconde guerre mondiale. »⁸⁹²

A nos yeux, l'Histoire reste une centralité épistémologique dans l'examen de la littérature algérienne des années cinquante. Cependant nous pensons que l'Être doit être pensé comme matière close et donc psycho-immnante.

⁸⁹¹ CHAULET ACHOUR, Christiane, *Écritures littéraires algériennes et Histoire (1954-1962) Esquisse d'un panorama*, Colloque international « Littératures en langue française : Histoire, Mythes et Création » - Université Paris-Est Créteil - 21 et 22 novembre 2013, Prs.Papa S. Diop et Alain Vuillemin.

⁸⁹² KHATI, Abdellaziz, *Écriture romanesque, témoignage historique: la figure du bandit d'honneur dans La colline oubliée de M. Mammeri, zones d'ombres et de lumière*, Revue El Khitab, n° 21, 2016, p. 22.

Il y a, par ailleurs, un paradigme préalable dans toute lecture qui consiste à ne situer l'objet d'étude (dans notre cas, le texte, l'auteur, etc.) que par rapport à une entité déterminante de la validité scientifique et sociale des discours émis. Cette posture désincarne l'objet d'étude en inscrivant le moment de lecture dans la logique idéologique transhistorique. Nous avons vu le traitement réservé à la littérature algérienne, surtout par certaines plumes acquises à un nationalisme dont le triomphe s'était précédée d'une posture passionnelle moralisatrice. Pour Saïd Khadraoui, la littérature algérienne a une marque identitaire indéniable. Il écrit :

«Reconnaître la dimension culturelle de la littérature maghrébine de langue française, c'est admettre que les écrivains maghrébins de ladite littérature étaient incapables de se démarquer de leur langue d'origine porteuse de valeurs culturelles et identitaires. Cette langue d'origine est, pour eux, un arrière-fond, un réservoir du dire affectif et poétique qui peut s'exprimer dans une autre langue, une langue seconde ; en l'occurrence la langue française. »⁸⁹³

Analyser un texte est une opération menée par un sujet dont la pensée (ou les prétentions du penser) sont à inscrire dans le registre des jonctions entre la science factice et la textualité impure. Alors que le texte défie l'ordre socio-historique, le lecteur est l'enfant docile du temps.

Toutes les critiques s'accordent à considérer que la définition de l'objet de travail est une problématique majeure. Cela est visible dans la quasi-totalité des travaux qui ont pour centre d'intérêt la littérature. Cela s'est accentué avec l'arrivée de la philosophie des années soixante où l'on a vu des clivages se dessiner et se calquer aussi bien sur les lectures que les personnels affiliés à l'académie. Mais les limites du modèle proposé par ceux qui considèrent que le texte est immanent sont visibles sur les déstructurations constatées dans l'approche linguistique de la langue et dans la définition aussi bien de l'objet signifiant que l'objet matériel du texte. La langue est approchée comme objet matériel souverain, alors que cette matérialité ne peut considérée comme souveraine que si elle tient en compte de l'impossibilité de se tenir comme totale, comme discontinue et comme objet incapable de véhiculer des sens complets. Les retombées de cette approche sur notre travail peuvent être schématisées en ces deux points suivants.

D'abord, les creux sémantiques qui existent dans tout texte minent toute tentative de clôture des significations qui peuvent en découler. Ensuite, comme objet matériel, le texte tente de discontinuer au-delà des limites matérielles conférées par les sujets socio-historiques de la pensée à l'objet d'étude. Nous assistons à des confessions scientifiques où

⁸⁹³ KHADROUI, Saïd, *Littérature maghrébine d'expression française et l'identité culturelle*, Revue El Athar (université Biskra), n° 3, mai, 2004, p. 79.

la morale vient au secours des pensées dénaturées par ce que le temps secrète comme idéologies mineures. Repenser l'objet d'étude employé par les opérateurs en sciences des textes littéraires revient à revoir tous les tracés déjà faits, entre autres l'opposition texte/auteur.

Nous pouvons donner deux exemples de thématiques sociales marquantes dans la littérature algérienne des années cinquante, qui sont en contradiction avec l'un des composants du seuil épistémologique que nous nous sommes fixé, tel que formulé dans l'énoncé.

« *Depuis qu'il était revenu de Nedroma, Ibrahim avait vécu sur les bénéfices de son épicerie.* »⁸⁹⁴

« *La mer, elle est là qui écoute aux hublots.* »⁸⁹⁵

Dans les deux énoncés, les directions thématiques propres à la lecture du texte ne sont pas repérables dans les interstices de la matière textuelle. Il n'est pas impératif de recourir à ces deux énoncés pour établir une lecture du texte. Il n'est pas non plus nécessaire de recourir au texte pour repérer des questions existentielles. Cependant, tout sens est subordonné à la libération de l'énoncé dans les choix épistémologiques qu'il peut opérer. Dans le premier exemple, le personnage Ibrahim revient très rarement dans les comptes rendus de lecture, trop rares. Dans le second énoncé, la description de la mer, qui peut être le reflet d'un état esprit anodin, peut diversement être appréhendé. L'on peut complètement l'ignorer, et l'on peut, néanmoins dire qu'il s'agit d'un état mélancolique édulcoré. Dans les deux cas, les énoncés peuvent être déterminants dans la conception de la lecture du roman.

Du point de vue de l'épistémologie, la constitution d'une discipline appelle à ce qu'un objet se constitue par l'émergence d'un espace épistémologique qui prenne en charge les préoccupations émises dans un moment donné. C'est-à-dire que la constitution de tout espace épistémologique est subordonnée à un balisage par le nettoyage de l'espace linguistique qui peut interférer dans le nouveau champ académique. La coupure épistémologique peut ne pas se produire pour la fondation d'un champ disciplinaire. Ce semble être le cas de notre littérature, celle que l'on considère comme objet de notre travail, car elle s'est constituée à partir de l'intention des auteurs à mettre comme centralité de leurs œuvres le sujet indigène.

« *Mouloud Feraoun, à travers son œuvre, sans doute trop statique, a voulu nous montrer que sa vie et celle des siens valaient la peine d'être connues. En même*

⁸⁹⁴ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 76.

⁸⁹⁵ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 89.

*temps, l'Algérie (et le monde berbère) était "nommée" par l'un des siens et faisait son entrée dans les lettres maghrébines de langue française. »*⁸⁹⁶

L'on peut lire à propos de *Jacinthe noire* de Taos Amrouche ce qui suit :

*« ...l'individu qui se raconte narre à travers sa propre histoire celle du groupe qu'il représente... »*⁸⁹⁷

En dépit de ce que prévoyait la littérature d'alors comme espaces socio-signifiants (en ce sens qu'elle mettait le social dans une perspective idéologique en sympathie avec la persécution temporelle adoptée par le colonialisme), l'on peut dire que l'émergence de la littérature algérienne des années cinquante a produit la coupure qui a vu le sujet indigène se refigurer en dehors des représentations idéologiques d'alors, en mettant en cause les modèles de stratification suivis alors et en procédant à la valorisation du sujet indigène en l'inscrivant dans l'espace textuel non comme opérateur de l'idéologie coloniale, ni comme sujet historicisant du colonialisme et comme instance garante d'un nécessaire rééquilibrage des rapports de force qui faisaient mouvoir l'espace géo-culturel d'alors. L'apparition d'un sujet capable d'exprimer par la raison qu'il recèle des sensations et des refus aux oppressions exercées par les idéologies ambiantes a ouvert la voie à une ère littéraire coupée des fantasmes nourris par les colonialistes et leurs représentants dans les divers espaces sociaux. Tout de même, cette littérature s'est trouvée face à des discours déracinés de la matrice constitutive du réfléchir auquel elle aspire.

*« Durant la période coloniale, l'idéologie dominante en Algérie utilise le roman comme une tribune politique (2) (d'où l'abondance des préfaces ou des manifestes rédigés par des écrivains idéologues, soucieux de définir les canons du roman « algérien »). Face à cette colonisation du champ romanesque, l'écrivain indépendant ou original peut difficilement faire entendre sa voix : même s'il conteste l'inscription de son œuvre dans le champ idéologique de la littérature coloniale –en lui préférant celui de littérature universelle –elle s'y trouve ramenée à son insu, par la critique. »*⁸⁹⁸

Il y a deux grands discours qui ont été à côté du discours littéraires. D'une part, le discours politique (écrit) qui ne peut cependant subir l'examen que subit naturellement tout texte littéraire. D'autre part, il y a les discours savants qui prétendent lire la littérature. Pour nous, il s'agit de comprendre l'étendue de l'épistémè coloniale sur les divers discours produits par les agents de la temporalité. Nous supposons que la littérature (le textuel tel

⁸⁹⁶ J. Dejeux, « Feraoun Mouloud », in *Encyclopédie berbère*, 18 / *Escargotière – Figuiç* [En ligne], mis en ligne le 01 ju in 2011, consulté le 19 juillet 2016. URL : <http://encyclopedieberbere.revues.org/2033>

⁸⁹⁷ RIBSTEIN, Ada, *Jacinthe noire de Taos Amrouche, une autobiographie au féminin* In *Taos Amrouche, une féministe avant l'heure*, revue *Awal Cahiers d'études berbères*, n°39, 2009, p. 59.

⁸⁹⁸ CALMES, Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, L'harmattan, pp. 229-230

que publié) est le moins imprégné par cette épistémè. Comment celle-ci est-elle représentée dans les deux autres discours ?

Dans le discours savant, il y a un biaisement qui fait que le tracé social qui peut relayer l'instance existentielle soit complètement évacué. Le fait de qualifier la littérature produite à l'orée de la guerre de libération est un déni de sa vraie composante qui est la langue française. Avant qu'elle ne soit maghrébine, cette littérature est française. Mais ce discours savant a voulu sédimer l'espace littéraire selon des critères linguistiques. Cette littérature a été réduite à poser des questions sur un être déterminé par des épithètes antinomiques à l'esprit que peut mobiliser la science.

Dans le discours politique, il y a des ambitions indépendantistes exprimées par un personnel politique préoccupé par la condition sociale éprouvée par les indigènes, mais cette condition n'a pas pu se défaire de l'épistémè temporelle d'alors, qui opposait les indigènes aux Européens. Cela a donné lieu à des lectures dépolitisées et axées sur l'ethnie comme centralité qui constituerait le groupe politique. L'on a vu des discours mettre l'identité au centre de tous les positionnements pris par ceux qui faisaient mouvoir l'Histoire.

Nous constatons que la littérature a été un rempart au totalitarisme discursif qui aurait mis dans la vivacité le clivage traditionnel hérité des silences de l'Histoire.

Cette littérature a été marquée par diverses thématiques, qui ont été relayées aussi bien par la critique académique que par les organes passeurs de savoirs. L'on peut dire que les thématiques les plus répandues dans le discours critique de la littérature sont celles qui reviennent sur la condition sociale des Algériens. L'on peut parler de la pauvreté, laquelle génère une stratification sociale et une égalisation de toutes les classes appartenant à l'indigénat. Les thématiques sociales sont à classer en trois catégories.

D'abord, une délinguistisation des masses, phénomène qui privait les masses d'une possibilité d'accès à des formes figées du savoir. Aussi bien par l'école que par les diverses instances culturantes, l'Algérie a été privée d'un moyen de narration scientifique. Coincée entre deux espaces culturels et entre deux langues, l'Algérie était encore une fois la victime d'enjeux civilisationnels que les élites n'ont pas pu coller sur la chose politique.

Ces enjeux peuvent être perçus dans les énoncés suivants.

« *Je ne trouve rien à lui répondre.* »⁸⁹⁹

« *J'avais essayé de faire passer dans cette phrase toute la douceur qui m'encombrait.* »⁹⁰⁰

⁸⁹⁹ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 47.

⁹⁰⁰ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 208.

Dans les deux exemples, nous décelons le rapport de « l'indigène » à la langue. Dans le premier énoncé, la langue s'avère être incapable de dire la douleur ressentie. Ne pas disposer d'une langue peut être un fait psychopathologique, mais quand la masse se trouve dans l'obligation de se dire par l'Autre, qui n'est pas forcément indexé par la langue, cela veut dire que les instances linguistiques ne sont pas seulement bourgeoises, mais surtout névrotisantes. Dans le second énoncé, le personnage, qui évolue dans un espace culturel clos, tente de se dire par la langue de l'Autre. Cette problématique relève plutôt de la réincarnation de soi que de la confiscation de la faculté de dire. L'indigène est réduit à exprimer une culturalité pure.

Ensuite, il y a des glissements ethnicistes que l'on peut comprendre dans la mesure où c'est la partie musulmane qui subissait la misère imposée par le colonialisme, en rendant les lectures radicales légitimes par les fantasmes secrétés par les concessions accordées par le réfléchir à l'hégémonie de l'Histoire. La misère ne touchait pas tous les Européens, mais elle touchait presque tous les musulmans. Malgré les distinctions que l'on peut faire à propos de l'état dans lequel vivaient les Algériens, l'on peut dire que l'espace social algérien était constitué d'une élite dépolitisée et de masses frappées du sceau du désir de se politiser par des filtres déformants.

« Les « autorités » me reprochaient sourdement de ne pas me mêler à leur cercle, un cercle consacré élite de la région. J'évitais plus par goût que par principe de me mêler au « Tout-Village ». Les musulmans, eux, me reprochaient ma fierté. Ils eussent aimé un médecin plus débonnaire, plus familial. C'est un phénomène typiquement algérien : l'intellectuel musulman appartient à toute la communauté. A l'époque –je dis bien à l'époque, parce que, depuis de véritables élites sont nées, des élites qui ne sortent pas forcément d'une école– donc, à l'époque, un intellectuel n'était pas seulement le porte-drapeau de la masse, mais la propriété de cette masse. »⁹⁰¹

Enfin, il y a une dévitalisation du corps social en réduisant la condition sociale à une succession de douleurs et de souffrances ponctuées de violences commises pour parer à toute tentative de coupure avec l'ordre historique établi et de prise en mains de son destin. Cela a renforcé les poussées existentialistes de la littérature des années cinquante qui se sont calquées sur un tracé social biaisé. Ces auteurs voulaient donner vie à l'entité sociale qui a vu le réfléchir se couper des fantasmes handicapants. Face aux creux sémantiques, il y a des vides épistémologiques. Contrairement aux disciples des écoles qui font du non-dit la centralité des possibles signifiants, le creux sémantiques se dégage du

⁹⁰¹ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 81.

dire frileux, spectral et transitionnel. A propos du silence, Hocine Hamid, chercheur à l'université de Tizi-Ouzou, commentant l'œuvre de Mouloud Feraoun, écrit :

« Mouloud Feraoun pointe ainsi sa plume vers le silence ; l'écriture pour lui est le véhicule des voix intérieures, elle est donc silence aussi, et il sait faire éclater le mot dans la transparence de son opacité. Son écriture pourrait être qualifiée de « neutre » de « blanche », en ce qu'elle fait surgir le sens à travers l'exposition brute des images de l'espace et de la condition humaine kabyles pendant la période coloniale que le lecteur, français de surcroît se doit d'interpréter. »⁹⁰²

L'on peut mettre l'accent sur d'autres manières de traduire les segments existentiels que l'on peut rencontrer dans le discours social. Dans la littérature, il y a ce que la critique appelle le thème ; mais il est fort rare que la thématique accepte que le segment questionnant s'intègre dans les processus formateurs de la thématisation, de rendre traductibles les segments discursifs constitutifs du texte en termes autres que ceux utilisés par la critique littéraire, y compris la thématisation. Pour être plus explicite, il faut sémantiser tout ce qui peut coller sur ce que l'on appelle le thème, car ce mot semble prendre une place hégémonique, et rendre les autres procédés tributaires de ce que ce mot peut imposer en significations et en possibilités de signifiante. Cela peut s'expliquer par le discours et les pratiques suivis par les institutions du savoir, notamment l'institution scolaire. Cette tâche de sémantisation ne doit nullement souscrire à la logique qui fige le sens dans le procédé topo-syntaxique qui garantit la signification.

« Je commençais à sentir nos relations se tendre tout en se renforçant, il simulait maintenant le calme. »⁹⁰³

« Reine a nourri mon âme. »⁹⁰⁴

« Ainsi Brirouche, boutiquier et philosophe, satisfait de son sort, reconnaissant envers Dieu, indulgent pour ses semblables, garnissait d'une main distraite la chaîne de ses jours. »⁹⁰⁵

Dans les trois énoncés, le sens peut être figés à l'aune de ce que la syntaxe permet et aux logiques autorisées par les corps lectoraux. Mais ces sens ne peuvent nullement prétendre une représentativité des êtres nommables et soumis aux logiques internes de la langue. Dans le premier énoncé, le lien social ne veut pas dire une poétique de l'altérité anhistorique. Dans le second exemple, reine ne peut pas représenter la fascination qu'exerce le sujet chrétien pur sur le je narratif. Dans le troisième exemple, Brirouche

⁹⁰² HOCINE, Hamid, *Écritures, vecteurs d'identité : entre transgression et innovation chez l'auteur algérien d'expression française Mouloud Feraoun et l'écrivain martiniquais Édouard Glissant*, Synergies Algérie, n° 7 - 2009 pp. 27-56.

⁹⁰³ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 96.

⁹⁰⁴ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle, Rosfeld, 1996, p. 124.

⁹⁰⁵ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 95.

peut signifier le fléchissement des idéologies devant les puretés existentielles. Ce personnage est à Dieu ce que le commun des mortels peuvent être, sans aucune position idéologique.

Cette exigence de sémantisation est justifiée par notre souci de donner sens à ce qui peut paraître sans impact sur le texte objet de notre étude, sans toutefois avoir d'attaches avec les écoles qui semblent développer des discours (dits scientifiques) hégémoniques.

Le défi que peut relever la lecture que nous ferons c'est de pouvoir tirer des enseignements conceptuels dans des champs textuels considérés comme clos. Parler du thème d'un texte, c'est choisir des pistes décidées par des écoles qui s'offrent au travail aucune possibilité de sortir des logiques tracées.

Si les thématiques doivent passer par la sémantisation, il est néanmoins difficile de prétendre que cette sémantisation peut être à l'abri des biaisements qui peuvent se produire à l'aide d'outils empruntés à des écoles où le concept n'est pas retranscrit dans des strates agissantes qu'interagissantes. Les écoles qui prennent en charge le texte littéraire n'ont pas d'autonomie par rapport aux centres idéologiques, cela est d'une évidence criarde, mais si les concepts sont parfois mobilisés par des logiques détériorées ils sont souvent employés par des agents qui se trouvent en zone frontalière entre l'exigence de conceptualisation déshistoricisante et celle d'une présence matérielle historicisante. C'est par ce procédé que l'on peut affirmer que la lecture qui peut se faire des œuvres littéraires produites par les Algériens peut tomber dans le piège des conceptualisantes biaisantes et qu'elle mette en avant des problématiques dont la centralité peut relayer les idéologies immédiates. Préférant une lecture dont le centre épistémologique provient des sciences indéçises, voire impures, une chercheuse relaie la thèse qui consiste à dire que tout roman peut être indexé selon des critères qui excluent le rapport dialectiquement fermé de la subjectivité et la matière. Commentant *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun, Dalila Belkacem écrit :

« *Relaté par le personnage, par une instance narrative anonyme ou par un intermédiaire, désigné par la première, par la deuxième ou par la troisième personne, l'auteur n'a d'autre but que de raconter une vie réelle : « la sienne ». Il a donné un aspect de « fiction » à son écrit en créant des instances narratives variables. Cette « mise en scène » est un « jeu multiple » : jeu d'auteur (s), jeu de narrateur (s), et jeu de personnage / personne. »*⁹⁰⁶

Nous pouvons lire dans *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun ce qui suit :

« *Mes tantes travaillent l'argile et la laine.* »⁹⁰⁷

⁹⁰⁶ Dalila Belkacem, « Du texte autobiographique au texte romanesque dans « Le Fils du pauvre » de Mouloud Feraoun », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 29-30 | 2005, mis en ligne le 20 août 2012, consulté le 23 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/4649>

⁹⁰⁷ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaia, talantikit, 2002, p.62.

L'énoncé ne renvoie nullement à un vide historique que ne cessent de mettre en évidence les lecteurs, qui considèrent que *Le fils du pauvre* est le porteur d'un ethnotype, donnant ainsi crédit aux thèses onto-autoritaires des régimes qui s'emparent du socialisme comme morale et non comme posture historicisante et aux divers promoteurs de la lecture culturelle des psychés, qui restent pourtant la propriété exclusive des êtres errants, qui refusent toute inscription historique.

L'auteur, qu'est dans notre cas Feraoun, se refuse à tout sabotage historique profitable à une inscription valorisante du sujet collectif, comme si toute œuvre de collectivisation, opposable à toute entité quêtant une présence historique, était confiée à la militance politique absorbée par le contexte matériel.

Cette façon est biaisante parce qu'elle relègue le segment basique à des possibilités archivantes qui renieraient la préoccupation principale du critique, alors que celui-ci est la préoccupation du philosophe, en ce sens qu'il faut délimiter l'étendue de la surface signifiante du segment discursif. Mais comme la critique a la possibilité d'évacuer la posture du questionnement inaugurateur, elle peut orienter les lectures selon des centres d'intérêt sans aucune considération pour l'objet temporalisé. Inscrite au carrefour de tensions idéologiques pilotées par des violences souvent voilées, la critique est incapable de se définir en dehors de ce que les discours responsables (selon ce que prévoit le moment historique) décrètent comme instances capables de traduire les discours mineurs. Si nous prenons le cas de notre corpus, nous ne pouvons songer à un autre discours parallèle à la littérature que le nationalisme, lequel a libéré la pensée intellectuelle de soi. Ce courant reste entièrement acquis à la posture révolutionnaire, laquelle use de la violence pour faire valoir ses revendications. Commentant l'œuvre de Dib, Beida Chikhi, universitaire algérienne, écrit :

« ...si à la base, que constituent La Grande maison et ses renforts L'Incendie et Le Métier à tisser, reste aussi compacte et indéplaçable, c'est que le lieu désigné est toujours le même : L'Algérie. Ses fondations, nous dit Mohammed Dib dans Cours sur la rive sauvage avaient été conçues pour que l'effet d'enracinement, « ne cessât d'agir quelque variation qu'eût à subir le paysage » Et, la première de ces variations est suscitée par Qui se souvient de la mer, le roman qui introduit le trouble : celui de la guerre dévastatrice, évidemment, mais aussi celui qui se manifeste au plan esthétique ; un trouble qui touche à la représentation, à l'exigence de logique, de clarté, de cohérence et d'unité, à laquelle le romancier s'est soumis pour les besoins de la cause. »⁹⁰⁸

⁹⁰⁸ CHIKHI, Beida, *Mohammed Dib : la perle du bonheur* In BEKKAT, Amina et BERERHI, Afifa, Mohammed Dib, Blida, Tell, 2003, pp. 78-79.

André Nouschi écrit :

*« C'est l'époque où le monde des lettres et de la politique découvre l'écrivain Mouloud Mammeri avec *La Colline oubliée* (1952) et *Le Sommeil du juste* (1955) : son témoignage sur la vie en Kabylie, à travers deux romans « autobiographiques », si je puis dire ou mieux encore très personnels, dit la difficile condition de ses frères. Mammeri appartient avec Kateb, Dib, Feraoun, Haddad, Amrouche, tous écrivains de langue française, à ce groupe d'écrivains de l'Algérie nouvelle qui précisément veulent désormais affirmer leur existence. Certaines coïncidences entre l'histoire (politique ?) et la culture ne sauraient être fortuites : elles sont le fruit des semences lancées pendant des décennies par l'école française. Grâce à celle-ci, grâce à la langue française, ces Algériens, écrivains ou responsables du FLN ont traduit, les uns par la plume, les autres par la lutte armée, leurs spécificités. Mais être algérien pour Mammeri, c'est d'abord être soi, c'est-à-dire dans ce cas, être un berbère-algérien. »⁹⁰⁹*

1- 2- Que peut le politique ?

Il a fallu lire l'espace politique, centre pourvoyeur en discours rationnellement construits, pour pouvoir y déceler les modes de raisonnement basés sur la morale et la passion. L'espace politique algérien de l'ère coloniale est caractérisé par les deux grandes orientations, qui peuvent nous renseigner sur le traitement du social dans ce même discours. Il y a, d'une part, les politiques pour préalable le critère linguistique dans la définition de l'espace social. Cette définition exclut de ses analyses les cloisonnements qui sont pourtant visibles dans ce même espace. Même si le rapprochement avec les mouvements progressistes, les indépendantistes algériens prenaient beaucoup de distance avec les dogmes relatifs à ces mouvements. Il résulte de ce même tracé les indigènes, en totalité, arabes ; et les Européens, dans leur totalité, judéo-chrétiens. Ce schéma ne peut être réduit à de la spéculation produite par des groupuscules extrémistes, mais elle était relayée par tout ce que la doxa mobilise comme agents culturalistes et comme agents déclencheurs de questionnement. Il y a, dans ce courant, une posture de victime qui n'hésite pas à reprendre des outils empruntés aux divers facilitateurs de l'archaïsation de la pensée. A propos de la manière dont la projection de soi s'est abandonnée à la géographie en commettant le meurtre passionnel du désir de présence cosmospirituel et en commentant l'œuvre de Feraoun, M.L Maougal décortique l'analyse élaborée par Christiane Achour, les deux spécialisés dans la littérature maghrébine :

⁹⁰⁹ NOUSCHI, André, *Mouloud Mammeri (1917-1989)* In Mouloud Mammeri Spécial, Awal, 1990, p. 25-26.

« Pourquoi Mouloud Feraoun a-t-il focalisé toute son attention sur le terroir, sur la culture régionale, sur la spécificité kabyle ? Régionalisme et/ou ethnicisme comme l'ont souligné ses détracteurs ? A-t-il été sensible aux deux graves crises idéologico-politiques qui avaient secoué la vie politique algérienne à la fin des années 1940 - la crise dite berbériste - et au tout début des années 1950 - l'affaire de La colline oubliée - ? Avec une si appuyée et si volontariste certitude, Christiane Achour écrit en 1990, peu de temps avant de se retirer en France suite aux lamentables déboires dont elle fut surtout la victime à l'université d'Alger et suite aux menaces réelles ou supposées que feront peser les « activistes » intellectuels et journalistes sur les innocents groupes pacifistes victimes de la tragédie nationale (appellation contrôlée et consacrée par la loi) avec entre-temps une première brèche dans le fondement idéologique du pouvoir en place qui intègre la dimension berbère dès 1989 à la citadelle des constantes nationales, jusque-là névrotiquement arabo-musulmanes : « Mouloud Feraoun est un des écrivains algériens les plus connus, que ce soit à l'intérieur ou à l'extérieur du pays. Son œuvre, écrite en français, dans une perspective essentiellement régionale et peu engagée dans le sens nationaliste, d'un ton fortement influencé par la laïcité IIIe République, maintient sa consécration « nationale » (les guillemets sont de C. A.) aujourd'hui, dans un nouvel environnement culturel qui tend à se définir prioritairement par son fondement arabo-islamique. » (sic, p. 51) *La terre et le sang* (1954) vient confirmer et souligner plus le souci que l'intérêt de Mouloud Feraoun pour le terroir comme lieu d'inscription d'une littérature avant tout esthétiquement réaliste, patriotiquement engagée et résolument progressiste. Cela se matérialise et se symbolise justement dans la description quasiment minutieuse du processus d'ouverture du ghetto kabyle à la modernité et à la vie tendue vers le changement et vers la revendication d'émancipation citoyenne. Nous avons vu comment dans *Le fils du pauvre*, cette ouverture est partie de l'éclatement du cercle concentrique autour de Taâssast (au sens foucauldien du terme - voir M. Foucault : *l'histoire de la folie à l'âge classique*, 1966) avec Ramdane qui quitte le village et émigre et jusqu'à son fils Fouroulou qui de l'école passe au lycée de Tizi Ouzou en s'éloignant de l'épicentre. Cet arrachement - qu'on peut lire à la manière dont Foucault (encore lui) explique l'arrachement de *Don Quichotte* à sa terre natale - *La Mancha* - avec ces mêmes si pathétiques et si sublimes illusions - ce départ forcé de Ramdane, puis cette entrée volontaire et voulue dans la « gueule du loup » de Fouroulou, tournent court chez Mouloud Feraoun. »⁹¹⁰

⁹¹⁰ MAOUGAL, Mohammed-Lakhdar, *La terre et le sang Qui assimile qui ?*, El Watan, 6/4/ 2006.

Par ailleurs, il y a des alliances qui peuvent être constatées dans l'espace du réfléchi qui voient ce même réfléchi (embourgeoisant) s'allier aux classes bourgeoises. Dans ce courant, la difficulté de mobiliser était due à l'incapacité du mouvement à donner crédit à une parole usitée et usée par les archivations morales et par les scissions éprouvantes du discours mobilisateur. Ce groupe n'avait pas d'idéologie transposable sur les modèles politiques d'alors. Le discours nationaliste était encerclé par des acteurs publics dont le dogme poussait les nationalistes à une impasse historique. Gilbert Meynier, historien du mouvement national algérien, écrit :

« Pendant longtemps, les négociations entre PPA-MTLD et UDMA piétinèrent sans aboutir. Le MTLD participa bien, aux côtés des communistes et de l'UDMA, au comité, créé à Paris au printemps 1948, regroupant les parlementaires anticolonialistes. [...] Au MTLD, le comité central proposa fin 1953 la tenue d'un congrès algérien et la rédaction d'une charte du peuple algérien. [...] La masse algérienne, en effet, n'était guère en mesure d'analyser sa situation –économique, sociale, politique- en termes rationnels. »⁹¹¹

« Lors du premier Congrès des AML tenu le 2 avril 1945, apparaissent les dissensions entre indépendantistes et fédéralistes ; mais, c'est la première tendance représentée par le PPA, qui l'emportera. Il n'est plus désormais question de « République autonome fédérée à la République française », mais de la création d'un « Parlement et d'un gouvernement algériens ». Messali Hadj sortira de ce congrès plus grandi que jamais, il est salué comme « le leader incontestable du peuple algérien. » Cette popularité grandissante du leader du PPA, n'est pas sans susciter les inquiétudes des autorités coloniales qui, décident de transférer à El Goléa (actuelle El Menia) Messali Hadj avant de le déporter le 23 avril 1945 à Brazzaville. »⁹¹²

Nous pouvons constater que la question sociale n'a pas été centrale dans les discours politiques produits alors, en ce sens que les politiques excluaient ce que l'on peut appeler le discriminant social (cette formule, je l'emprunte à Régis Debray) dans la lecture de l'espace social. Les historiens sont appelés à nous éclairer davantage sur les groupes constituant l'espace social ; cela nous permettra de rompre avec la tradition monolithique qui établit de faux clivages et, donc, de fausses lectures. Si les discours politiques mettaient en avant ce que les populations enduraient, il n'en demeure pas moins que les politiques avaient des positions différentes les unes des autres par rapport à ce qui était posé comme problématiques. De par les démarches par lesquelles ils voulaient procéder, les politiques

⁹¹¹ MEYNIER, Gilbert, *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Alger, Casbah, 2003, pp. 89-90-91.

⁹¹² **Saddek Benkada**, « La revendication des libertés publiques dans le discours politique du nationalisme algérien et de l'anticolonialisme français (1919-1954) », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne], 25-26 | 2004, mis en ligne le 13 août 2012, consulté le 24 juillet 2016. URL : <http://insaniyat.revues.org/6387>

voulaient que les Algériens accèdent aux valeurs fondamentales qui faisaient et qui font toujours l'humain. Entre autres droits revendiqués par les Algériens, c'est d'accéder à une représentation politique. Pour les uns, c'était la souveraineté ; pour les autres, c'était la fusion entre deux peuples, français et algérien. Cela nous rend compte de ce qui traversait la classe politique en soucis, et de la confusion qui caractériserait aussi bien le champ conceptuel que la méthodologie relatifs à l'espace politique d'alors. Il est également à constater que des préalables historiques font de la classe politique d'alors se scindât en blocs, opposés les uns aux autres sur des questions qui n'intéressaient pas la collectivité dont ils dépendaient, reprendre et traduire les préoccupations de l'entité politique qu'ils disaient exister. Nous pouvons prendre deux exemples. Omar, enfant de son état, devait travailler pour réussir sa vie. La française, dans *La terre et le sang* de Feraoun, ne subissait pas les mêmes épreuves que ses voisin(e) s.

*« Durant plusieurs jours, Omar vécut dans un état de désarroi. Il allait et venait, se livrait à mille besognes, courait dans les rues printanières, l'esprit absent. »*⁹¹³

*« Dans l'ensemble, c'était amusant. Elle était spectatrice et s'oubliait un peu. Elle oubliait même qu'elle voyait là ce qu'elle aurait pu voir ailleurs. Mais, à une autre époque, elle n'avait pas eu de temps de s'en amuser, trop occupait de chercher à vivre. »*⁹¹⁴

Bien qu'elle fût prépondérante, la question politique n'était que l'émanation d'un contexte social qui peinait à se dissocier de l'Histoire laquelle freine le réfléchir dans ses élans. Comme tout groupe social, l'Algérie est traversée par des besoins que l'on peut repérer grâce à ce que l'Histoire peut nous fournir en informations, entre autres la scolarisation, les politiques sanitaires, l'emploi, le pouvoir d'achat, les salaires, la condition de la femme, les libertés fondamentales, le développement économique et la prise en charge des préoccupations liées à la culture (en deuxième instance) propre au groupe, ce sont-là des préoccupations qui n'ont pas pu s'inscrire en dehors de ce que les agents de l'idéologie coloniale produisaient comme modèles de lecture de l'espace social. De part et d'autre, la misère sociale vécue par les Algériens était récupérée par un personnel peu soucieux de ce que pourrait produire les réductions schématisantes de la pensée. Le nationalisme algérien est issu de ces lectures qui n'ont pas pu se couper de l'action de l'Histoire sur les conceptualisations.

⁹¹³ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 373.

⁹¹⁴ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 139.

*« Je ne peux pas traiter les nôtres comme des chiens, ni d'accepter qu'on les traite de cette façon devant moi. »*⁹¹⁵

*« Après tout, peut-être était-il moins atroce de s'exposer à être incompris en terre étrangère que repoussé dans son propre pays ? »*⁹¹⁶

La question de l'entité de référence est fondée dans les deux énoncés sur des déterminismes historiques qui ont réussi à archaïser les structures élues à la modernisation. Nous décelons des penchants à la communion pure, laquelle maintient la pulsion conservatrice intacte, car la refondation nationale n'était pas envisagée dans une posture traumatisante.

Les nationalistes algériens, qui ont reproduit les schèmes transmis par le moment historique, ont, du moins par les documents qu'ils ont fabriqués, montré leur attachement à l'épistémè qui animait l'espace des idées d'alors. Il leur fallait une coupure qui traduirait ce qui traversait l'espace sociopolitique, pour pouvoir donner au réfléchi toute l'autonomie qu'il réclamait. Issu du mouvement indépendantiste (exactement le MTLD), le mouvement nationaliste, dans son extension armée, réclamait des idéaux politiques qui n'étaient pas représentés dans les infrastructures discursives propres à toute expression émanant au logos désinstitutionnalisé.

Certes, l'idée nationaliste avait un enracinement dans les processus logico-conceptuels qui figuraient dans l'espace intellectuel, mais le passage à l'action armée, étape que l'on peut considérer souvent comme l'incarnation de la rupture historique, a redéfini les priorités du personnel politique d'alors et mis toutes les tentatives de politiser les préoccupations tributaires de ce que l'action armée imposerait et décréterait comme lignes de direction. En somme, le nationalisme, dans sa phase armée, a aggravé l'impact des lectures réductrices suivies par l'épistémè d'alors.

*« Toutes les idéologies des différentes catégories d'intellectuels pouvaient s'agglutiner au noyau central du populisme et c'est ce qui se passa progressivement, notamment après le déclenchement de la lutte armée, mais elles ne le firent que sous cette forme, couches extérieurs se positionnaient sans aucune prétention d'hégémonie du noyau central. »*⁹¹⁷

Sans prétendre à une lecture totalisante des discours produits par la deuxième génération des nationalistes algériens, c'est-à-dire ceux qui ont fait et accompagné la révolution, l'on peut émettre quelques observations qui peuvent nous renseigner sur la lecture faite de l'espace social.

⁹¹⁵ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 83.

⁹¹⁶ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 37.

⁹¹⁷ EL KENZ, Ali, *Données pour une analyse de l'intelligentsia en Algérie* In EL KENZ Ali, *Au fil de la crise 5 études sur l'Algérie et le monde arabe*, Alger, Dhakiret El Ouma, 2015, p. 55.

« *La nation est une communauté humaine stable, historiquement constituée, née sur la base d'une communauté de langue, de territoire, de vie économique et de formation psychique qui se traduit dans une communauté de culture. Une définition qui reste selon E. Hobsbawm floue et ambiguë. En effet, si nous l'appliquons à la société algérienne, cette définition laisse paraître plusieurs nations : arabe, berbère où le lien psychique serait représenté par les traditions et coutumes des uns et des autres, ou alors une seule et même nation mais où la communauté de langue est à reléguer en arrière-plan, ainsi que l'histoire de chaque ethnie et, dans ce cas le seul lien psychique reste l'islam.* »⁹¹⁸

Par l'épistémè qu'elle offrait, la posture nationaliste avait atteint tous les porteurs du discours public, dont les écrivains, qui, en s'emparant de la subjectivité parfois politisée (Dib et Haddad), subissaient l'autorité du courant nationaliste qui a confisqué le pathos collectif pour imaginer un destin commun. Ce destin commun était sous le coup de certaines menaces.

D'abord, il n'y a pas de ligne de démarcation établie sur des critères ethnocentristes, mais l'épistémè garantissait une continuité gardée par les antagonismes civilisationnels véhiculés par les agents culturalistes et transmetteurs du savoir. Les idées de peuple, de nation, de société, d'Etat et de révolution étaient pensées à l'aune d'un contexte historique qui a vu la violence s'accélérer à la faveur d'un ordre qui n'était pas formalisé par une production verbale historicisée, en ce sens qu'aucun document n'a fait appel à la sémantique revenant alors dans ce que l'on appelle la guerre sainte. Les révolutionnaires disaient, pour paraphraser la déclaration du premier novembre, vouloir fonder une république démocratique et sociale dans les principes de l'Islam ; mais ce vœu devait, comme énoncé, subir l'examen scientifique qui se doit. Dans une interview qu'il a accordée à Tassadit Yacine, Kateb Yacine dit, pour se démarquer des marques religieuses des nations, marques qu'il considère comme de pures formes de domination, ce qui suit :

« *Nous avons parlé des Romains et des Chrétiens, parlons maintenant parlons de la relation arabo-islamique la plus longue, la plus dure, la plus difficile à combattre. [...] Comme les Français quand ils interdisaient aux écoliers algériens de parler l'arabe ou tamazight parce qu'ils voulaient faire l'Algérie française. L'Algérie arabo-islamique, c'est une Algérie contre elle-même, une Algérie étrangère à elle-même.* »⁹¹⁹

Dans la citation, l'on décèle le devoir pour une nation de transcender les psychés historiques, et ce, en acceptant de former une psyché collective non itra-clivante.

⁹¹⁸ GHEZIEL, Abla, *L'éveil politique de la société algérienne à travers révoltes, soumission, assimilation et nationalisme, 1830-1936*. Histoire. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2015. Français. <NNT : 2015TOU20064>. <tel-01334054> (thèse de doctorat).

⁹¹⁹ YACINE, Tassadit, *Aux origines des cultures du peuple*, Entretien avec Kateb Yacine In *Hommage à Kateb Yacine*, Awal, 1992, p. 55.

Ensuite, les Européens ont contribué à la révolution. De ce fait l'on sent qu'il y a des ailes dans le personnel de la Révolution qui étaient pour la brisure que devait subir le dogmatisme qui régnait dans les lectures faites de l'espace social. Même si ce phénomène peut être réduit à des singularités que l'on pouvait voir dans le processus révolutionnaire, il nous est possible de constater que la conscience (politique) était altérée par la scission que doit induire le réfléchir. Cette participation des Européens à la révolution ne trouve pas de traces dans les textes littéraires algériens.

*« Gisèle Duroc interrogea tout le monde. [...] Elle fumait beaucoup. Quand elle réfléchissait, elle donnait l'impression de se battre avec ses idées et la colère lui allait à merveille. »*⁹²⁰

*« Le Français est un grand homme, un sage ; le Français est, on pourrait dire, un des Anciens. Il a fondé la première ferme et le premier vignoble. Il savait ce qu'il faisait ! »*⁹²¹

Dans les deux énoncés, nous constatons que les Européens sont présentés comme des êtres en possession de leur destin, maîtres de soi et d'une condition sociale aisée.

Enfin il nous est donné à voir que les fondements de l'Etat algérien contemporain reprennent les référents symboliques dans ce que l'on appelle le monde arabo-musulman. Cela a été une perversion de l'idée fondatrice de l'ordre idéologique d'alors. L'attitude des écrivains vis-à-vis du fondement de la nation algérienne dénote non d'une orientation raciale, mais d'un repli identitaire. Evoquant le rapport de l'Algérie officielle avec l'identité, le linguiste algérien, Abderezzak Dourari répond en ces termes.

*« Nous sommes le seul peuple de la planète qui se demande encore qui il est, qui ne se définit pas par le territoire mais par des ancêtres mythiques, c'est de la mythologie érigée en soi-disant pensée anthropologique. La définition arabo-islamique est de la fumisterie, ce n'est pas une définition de l'identité. En Algérie, nous sommes définis par l'algèrianité, par rapport à un territoire, comme les Français, les Américains et autres, et qui a été appelée par rapport à cette territorialité Maghreb central et cet espace a une continuité depuis au moins deux millions et demi d'années. C'est-à-dire depuis le paléolithique inférieur. »*⁹²²

Aussi bien par les textes, le personnel que par les références socio-symboliques, la révolution algérienne ne s'est branchée à la modernité qu'en tenant la direction politique

⁹²⁰ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 15

⁹²¹ DIB, Mohammed, *L'Incendie In La Trilogie La Grande maison, L'Incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2011, p. 191.

⁹²² Entretien : Abderezzak Dourari, Directeur du CNPLET-Alger : « Nous ne sommes plus aujourd'hui dans le déni identitaire », *Le soir d'Algérie* (quotidien algérien d'expression française), 20 février 2016.

loin des héritages dynastiques, des savoirs scolastiques purs et des schismes qui privent la femme de la parole publique.

Le politique tel que pensé par le corps révolutionnaire a nié le principe qui consiste à remettre en cause les fondements de la lecture socialisante des faits vécus par la collectivité. Cela a donné lieu à une culture politique sans perspectives idéologiques, en ce sens que les divers courants politiques qui tournoyaient dans l'espace public d'alors se sont trouvés soudainement en accord sur des questions fondamentalement dogmatiques (qui touche aux dogmes de chaque groupe politique). Il y avait des concessions que l'on croyait impossibles à se matérialiser.

Il est évident que les révolutionnaires, du moins à un niveau de lecture précis (celui de l'interprétation), voulaient rompre avec le jeu politique tel que prévu et imposé par l'ordre colonial. Cela a rendu les socialités hiérarchisantes de l'espace temporel (c'est-à-dire que les critères intra-sociaux qui veillent à la formation d'entités intrasociales ont été abandonnées dans la lecture de l'espace historiques) sans impact sur la formation de la conscience politique, qui devait donner lieu à ce qui constitua le rempart contre les extensions du colonialisme, d'où l'impératif d'assujettir le politique aux composants agissants de la société.

Tantôt employé par la psychanalyse, tantôt revenant dans le lexique didactiques des enseignants, le thème semble être l'objet de grandes confusions qui dévitalisent tout l'espace critique en réduisant les unités signifiantes à ce qui peut synthétiser la signification de la totalité textuelle. Le thème paraît être contre le concept, dans la mesure où le thème a des prétentions de synthèse et de représentativité de la totalité textuelle. Si le thème propose une synthèse du texte, le concept propose une problématique qui ne doit renvoyer qu'à une unité linguistique qui reste à définir.

Nous pouvons dire que le thème présente des carences académiques sur deux niveaux.

D'abord, il clôt l'univers philosophique que peut receler pourtant le texte littéraire, en rendant toutes les questions légitimes et tributaires de ce que les dogmatismes prescrivent en procédés de lecture. Repérer le thème d'un texte, c'est prétendre atteindre toutes les significations que peut receler un texte et prétendre en rendre compte en évacuant du champ des questions la préoccupation principielle relative à l'identité épistémologique du texte (objet des sciences des textes littéraires). Le thème est un raccourci qui consiste à donner aux sens toutes ses possibilités de s'extérioriser et s'étendre sur les diverses faces conceptuelles et discursives. Le thème de l'angoisse existentielle peut facilement être repéré dans les œuvres de Malek Haddad, de Taos Amrouche, de Dib ou de Feraoun, mais il reste un thème propre sans impératif de causalisation historique, absolument

l'idéologie hégémonique d'alors qu'est, du moins dans la dialectique féconde qui faisait se mouvoir le temps, le colonialisme.

« *La vie et la mort sont des choses théâtrales.* »⁹²³

« *Il avait des idées qui lui couraient dans la tête.* »⁹²⁴

« *Il fut un temps où j'en voulais à tout le monde.* »⁹²⁵

Ensuite, le thème, pas uniquement dans les usages qui en sont faits, est une catégorie linguistique qui ouvre le texte sans lui permettre de se séparer des instances conceptuelles, en ce sens que l'on peut dire que la centralité du travail n'est pas le concept, mais l'Histoire du concept (veiller à ce que les écoles ne perdent pas leur légitimité et que les dogmes qui les ont fondées ne soient pas altérés).

« *Dehors, je reçois le bonheur qu'apporte le matin, ne me doutant de rien. Les gens ont l'air uniquement soucieux de leurs affaires ; les boutiques sont ouvertes, les rues ont été fraîchement arrosées, à moins que la marée ne les eût recouvertes cette nuit, et la foule va.* »⁹²⁶

Face à cette séquence signogène, la thématization dérape vers la légitimation de la tension idéologique qui donnait à la lutte anticoloniale la légitimité épistémique que réclame toute littérature en matière d'accompagnement et de protection à la fois aux instances scientifiques (la critique et la réception) et aux instances matérielles (le pathos de la communion). Naget Kheda écrit :

« *En fait l'histoire, de façon peut-être plus probante ici que pour l'Incendie est insignifiante et pourrait se réduire à un résumé encore plus condensé que celui que nous avons élaboré. Il s'agit d'une « périphrase de la guerre dans une ville (d'Algérie), pourrait-on dire en paraphrasant Dib lui-même parlant de Guernica de Picasso.* »⁹²⁷

L'on peut lire ce passage dans *Le sommeil du juste*, qui n'a reçu que de rares commentaires synthétiques dans les espaces universitaires

« *Arezki n'était ni dupe ni distrait. Il savait qu'à Ighzer, où il allait pour toujours rentrer, les actions des hommes sont comme les efforts de quelqu'un qui se noieraient là, devant lui, en pleine Méditerranée : démesurés mais vains, perdus dans les grands remous d'une mer qui les ignore.* »⁹²⁸

Un chercheur écrit pour donner une orientation idéo-scientifique du roman. Cette lecture trouve sa légitimité dans la remise en cause des cellules signogènes que recèle le

⁹²³ HADDAD, Mallek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 33.

⁹²⁴ DIB, Mohammed, *L'Incendie* In *La Trilogie La Grande maison, L'Incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2011, p. 58.

⁹²⁵ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 103.

⁹²⁶ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 46.

⁹²⁷ KHEDDA, Naget, *L'œuvre romanesque de Mohammed Dib*, Alger, OPU, 2002, p. 85

⁹²⁸ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 138.

texte. Si le passage relevé ne fait pas référence à la problématique traitée dans l'article, c'est que la thématique relève d'une alliance, fort discutable, de la rigueur et de l'épistémè.

« ...dans *Le sommeil du juste*, qui se déroule pendant et peu après la seconde guerre mondiale, l'antagonisme entre les deux communautés est évident. La société kabyle, aux us et coutumes ancestraux, se heurte à la l'(in)justice coloniale, qui la dénigre en remettant en cause ses codes séculaires. C'est ce qui donne au roman le ton dominant de la déception et de l'impuissance. Le père est dessaisi de ses repères parce que, par la volonté toute puissante du Komisar qui ne lui laisse aucune chance de réagir, ses valeurs et ses certitudes sont reniées; le jeune fils Sliman finit par comprendre que l'espoir ne de la guerre ne changera ni son sort ni celui de sa communauté; le fils cadet Arezki, l'élève de l'Ecole normale, est plus que déçu de se rendre compte du hiatus entre la réalité coloniale et les valeurs humanistes qu'on lui a inculquées à l'école et auxquelles il a cru; le fils aîné Mohand, parti en France pour gagner sa vie, la perd en quelque sorte puisqu'il revient malade et plein de rancœur parce qu'il sait sa mort proche. »⁹²⁹

Si les études relatives se sont souvent montrées attachées à des recherches sur l'objet de recherche, il est à constater que c'est l'identité de cet objet qui fait sujet à controverse dans les divers débats qui s'ouvrent. L'idée qui consiste à définir la littérature comme discours recelant une fonction esthétique peut être contestée, cela peut se faire par deux grands arguments.

D'abord, la littérature est un corpus qui englobe des expressions fort variées et qui ont pour fond la littérature. Toutes les expressions sont passées par les processus historicisants qui ont abouti à la formation de ce que l'on peut appeler l'objet littéraire. De la phase d'écriture à la phase de reproduction, la littérature a traversé les phases archivantes sans toutefois garder l'identité originelle du littéraire. C'est ainsi qu'aujourd'hui l'objet livre se trouve face à des mutations qui donnent lieu à d'autres formes, où l'écriture semble poser autant de questions que de définitions. S'affairant dans l'historicisation de l'Histoire par le recours aux courants littéraires, les historiens sont-ils capables de faire l'Histoire d'un mot sans le subordonner à des épithètes qui détermineraient aussi bien la phase historique de cet objet que la phase historique par laquelle l'on peut l'identifier. Par exemple, la littérature institutionnalisée correspond à celle qui est née après l'adoption des lois relatives aux droits d'auteur. La littérature existentielle correspond à toute littérature produite par l'humain dans les différents

⁹²⁹ SLAHDJI, Dalil, *Cultures en conflit et rites de passages dans La colline oubliée de Mouloud Mammeri*, Multilinguales (Université Bénéjia), n°3, 2014, p. 113.

moments dans lesquels il fait assister les fêlures temporelles qui se transforment par ailleurs en moments fondateurs de l'exister. La littérature bourgeoise correspond à celle qui est promue par les éditorialistes. Si le facteur temps peut ne pas servir dans le règlement de la problématique du littéraire, il n'en reste pas moins que l'Histoire peut décrire l'espace littéraire, concernant son Histoire, dans ce que l'on peut appeler les creux sémantisants. Au-delà des conceptions développées au sujet du texte, de la littérature et de tout ce qui a trait à la complexité que recèle le texte littéraire, l'on peut dire que la problématique qui nous intéresse le plus dans notre travail c'est la géométrie de ces segments. Cet intérêt est justifié par deux grandes raisons. D'abord, nous constatons que toutes les lectures faites des textes prétendent à une totalité signifiante, laquelle fige toute orientation du texte lu. La lecture première devient préalable à toute autre lecture, et ce peut être doublement perçu. Cette lecture produit un tatouage sur l'intellect collectif ambiant. Elle balise les lectures qui viendraient après. La façon dont est commenté un texte littéraire renvoie à des procédés de structuration des savoirs constatés et repérés en leur déniaient tout pouvoir agissant.

« *Je commençais à sentir nos relations se tendre tout en se renforçant.* »⁹³⁰

« *Il a emprisonné ma liberté.* »⁹³¹

Dans les deux énoncés, la tension idéologique peut facilement être cédée à un pur lien intersubjectif, où toutes les marques culturelles et historiques pourraient disparaître. Si la critique évacuait l'examen des creux, c'est que ceux-ci sont moins appréhendés dans la conception de l'espace collectif. L'Histoire était au pluriel pour les antagonistes qui se cherchaient une légitimité à la conflictualité refoulée pour diverses raisons.

Ensuite, les possibilités conceptualisantes sont réduites à ce que le mot accepte comme charge sémantique sur laquelle il y a convention. De même que le mot, le texte est réduit à n'être qu'un corps sans prétentions questionnantes qui peuvent miner les fondements historicisants du texte lu, en ce sens que la possibilité n'est donnée que si celui-ci jouit d'une capacité de se construire comme objet matériel porteur d'un sens qui peut ne pas subir les archivations nécessaires. Questionner une œuvre de Mammeri, de Dib, de Feraoun, c'est accepter au préalable que ces œuvres sont inscrites dans une littérature qui parle de la condition des Algériens. Parler de *La Grande Maison*, c'est accepter l'idée selon laquelle Omar est un personnage arabe autour duquel toute une sémantique est construite. C'est cela qui nous permet de mettre l'accent sur ce que l'on appelle le creux sémantisants.

⁹³⁰ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 96.

⁹³¹ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 121.

« Il était comme mort, rien ne lui arriverait qui l'intéressât. [...] on ne le prendrait pas pour autre chose qu'un petit voleur. »⁹³²

« Cette terreur, Omar la voyait. Elle se répercutait en lui, qui était là, dressé sur sa couche, les pieds repliés sur lui. »⁹³³

Les deux énoncés peuvent donner une image du personnage Omar sans toutefois permettre qu'une lecture totale pilotée par les caractéristiques de ce personnage ne se fasse.

Le creux sémantisant nous permet de rétablir au texte littéraire la possibilité de conceptualiser et de donner à l'être la capacité de se définir exclusivement dans le texte est non par rapport à ce qui est sécrété dans les divers discours. Le creux textuel sémantisant offre la possibilité de conceptualiser dans les fondements agissants de la langue. Ce creux peut être contraire à l'orientation générale du texte.

Le creux sémantisant, de par l'appellation qu'il a reçue, est un espace textuel qui ne renvoie à aucune signification capable d'être traduite par des concepts et par des appareils conceptuels décidés. De fait, il nous permet de faire de cet espace la matrice d'un questionnement déraciné de toute contrainte linguistique.

Il y a, par ailleurs, une révision de la notion de texte, qui devrait être revue en fonction de ce que la totalité discursive peut avoir en lien avec le temps (il s'agit du temps lié à la narration, et non au temps qui garantit la communion humaine) et en fonction des extensions conceptuelles que peut nous donner les fragments du texte.

Le texte peut être figé par les modes de lecture, mais mode de lecture est subordonné à des concepts archivés sémantiquement, et donc, soumis à ce que peut sécréter les élites académiques comme instances de recherche et de conceptualisation.

De par ce qu'il peut offrir en postures réfractaires à l'ordre discursif, le creux sémantique est rarement revisité par les académiciens et n'ayant presque jamais fait l'objet d'une étude coupée des totalités discursives agissantes (aussi bien textuelles qu'extratextuelles). Cela ne se fait que dans l'espace scolaire, où l'enseignant ne cesse de faire appel à ce qui entoure la séquence choisie et à ce que l'institution impose. Mais cette idée qui consiste à donner au texte la possibilité de conceptualiser ne nous réduit-elle pas à n'être que des poètes de la raison textuelle, en ce sens que la lecture ferme toute tentative de rendre la séquence signifiante. La séquence devient un gisement de significations tenu à l'écart des centres pourvoyeurs en significations (qui sont naturellement concurrents). Il y

⁹³² DIB, Mohammed, *L'Incendie In La Trilogie L'Incendie La Grande maison Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 37.

⁹³³ DIB, Mohammed, *L'Incendie In La Trilogie L'Incendie La Grande maison Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 101.

a des risques réels de déraper vers la fondation d'un bloc qui régirait tout l'espace du réfléchir, et par conséquent, perpétuer le tracé idéologique, lequel est basé sur la binarité.

Il n'est pas possible de fermer le texte par les lectures qu'on en fait, car il y a une génération de mots (évidemment de sens), laquelle génération n'est à inscrire sans aucun niveau historique ou matériel. Le lire suppose un écrire ontologique. L'écrire n'est pas ultérieur au lire. Sur l'axe du temps, la possibilité de dire de son énoncé suppose des blocages au niveau des opérations liées à la déconstruction des sens établis et à la reconstruction selon un schéma décidé.

Il s'agit, pour nous, de lier la menace de la disparition du texte historicisé à la possibilité de se couper de ce que l'Histoire abrite en instances qui lui sont constitutives.

Il est évident que les sciences qui se sont intéressés au texte littéraire se sont laissées emporter par ce que les instances, comme le mécénat et l'édition, ont imposé dans l'espace des idées. Les questions fondamentales ont été noyées dans les travaux qui sont réalisés sur la littérature.

Dans cette section, nous avons tenté de passer en revue certains concepts relatifs à la problématique des rapports de la littérature aux différents modes de lecture qui traversent l'espace académique. Ce qui nous a semblé le plus important, c'est l'impératif de remettre en cause certains modes de lecture. La solution a été axée sur trois idées-clés. D'abord, l'impératif de lier le texte au texte comme instance pourvoyeuse de sens. Ensuite, l'idée des relativités qui tournent autour de la matrice signifiante du texte. Enfin, nous avons tenté de mettre l'accent sur ce que les choix faits par les critiques littéraires sur le traçage de la littérature, réduisant celle-ci à des aires géographiques et à des espaces hiérarchisés en fonction des tendances et des préoccupations émises. Nous voyons que c'est la question existentielle qui est la privilégiée des productions littéraires. En somme, la littérature maghrébine a subi une double défaite. Celle que lui a infligée l'Histoire en la tenant loin des préoccupations du temps ; celle, par ailleurs, que lui a infligée le concept en la confinant dans des espaces fermés et hermétiques à toute ambition d'analyse autonome de toute emprise idéo-conceptuelle.

Dire la condition sociale dans un texte littéraire peut-il procéder d'un dévoilement audacieux de ce que vit l'Être ou d'une inscription idéologique ? Si le premier est un acte traditionnel, le second reste une hantise pour les écrivains, qui, se dressant contre l'embrigadement, oublient que même s'ils témoignent, ils ne pourront se disculper, de s'absoudre du fait de leur devoir d'abandonner au groupe leurs pouvoirs intellectualisants. Quelles failles peut-on trouver au témoignage l'exigence militante ?

2- Le combat et le témoignage

Dans cette section, nous aborderons autour de sous-sections la problématique des limites textuelles du témoignage et des critiques que l'on peut formuler à l'égard de ce qui est appelé la littérature de combat. Ce que nous aurons à démontrer c'est l'incompatibilité de la notion de liberté à celle de combat, l'une est fondatrice de l'acte créatif, l'autre est le moment crucial et terminal de l'oppression rationnelle de l'ambition poétique. Si le témoignage n'était pas examiné par des agents scientifiques, il serait un fragment du discours idéologique qui traduit les tensions socio-verbales.

D'abord, nous établirons les deux notions dans l'espace des contraintes a-historiques. Il s'agit de comprendre les fondements de ces deux notions. Ensuite, nous aborderons le témoignage dans le discours littéraire. Ce rapport est tellement présent dans la critique littéraire qu'il peut déformer la problématique à laquelle nous nous attaquerons. En troisième lieu, nous verrons ce qu'est le témoignage est à la littérature, ce qui nous permettra de toucher cette notion par divers aspects. Enfin, nous verrons ce que la littérature permettra aux yeux de l'idéologie coloniale. Pour nous, ce ne sont pas des strates idéologiques (celles où les sens sont lisibles grâce aux grilles idéologiques) qui menacent de disparition le sens, mais ce sont les cloisonnements conceptuels menés a priori qui rendent les lectures pensables et signifiantes. C'est aussi la représentation textuelle d'un être en conflit avec les temps secrétés par l'idéologie bourgeoise, qui a donné lieu à l'exotisme.

2-1- Notions préalables ethnico-politiques

Dans divers moments, le témoignage revient aussi bien pour valider la véracité d'un fait que pour donner du crédit à ce qui a été dit. Dans l'Histoire, le témoignage est employé pour donner crédit aux propos scientifiques avancés par l'Historien ; alors que dans l'enquête policière le témoignage est appelé à valider les propos tenus soit par le plaignant ou par l'accusé. En tout cas, le témoignage est un discours (segment discursif) qui fait fonctionner, de par l'autorité qu'on lui suppose, les divers discours qui se trouvent en difficulté. Autrement dit, la pièce à conviction que peut constituer le témoignage est le parallèle autoritaire (d'autorité) qui s'emploie à crédibiliser une immatérialité (défaillante) considérée comme capable de tirer légitimité aussi bien par l'image du locuteur que du discours de celui-ci. Mais, dans la littérature, le témoignage peut être perçu comme étant intrinsèque au texte. Parfois, c'est le texte, en tant qu'objet d'étude, qui peut déterminer ce que le témoignage peut avoir comme impact sur le cours idéologique des choses.

Perçue comme un rapport au réel, la littérature renvoie à des séquences discursives reprises du discours socio-historique. La littérature ne peut contenir du témoignage que si elle évoque des questions relatives au contexte sans se poser comme sentence validante aux accents explicitants. La littérature désapprouve des discours autoritaires en les rendant tributaires de ce que le crédit scientifique abandonne aux erreurs verbales dont peut se rendre coupable la raison socio-verbale. Discours à forte composante idéologique, la littérature sert à comprendre, parfois à donner sens à un vécu refoulé par les instances immédiates.

« Il est devenu assez rare, de nos jours, de rencontrer une narration historique dans ce domaine qui soit bâtie à partir d'une simple liste chronologique de « grands auteurs », de Platon à Marx, de Machiavel à Hegel. On prête, au contraire, une attention toujours croissante à ce qu'on appelle les contextes idéologiques : les langages, les croyances, les mots-clés qui caractérisèrent une époque donnée. Le regard des historiens se déplace donc des grands ouvrages, des textes « classiques » de la pensée politique occidentale — que l'on ne cesse pas, bien sûr, d'étudier — aux textes, beaucoup plus nombreux, qui exercèrent une influence réelle dans le débat politique du temps auquel ils appartinrent. Dans ce cadre, l'historien ne doit pas faire référence aux seuls ouvrages ouvertement « politiques » au sens technique du mot ; il lui faudra partir en quête du « politique » dans la totalité du débat culturel qui caractérisa l'époque qu'il souhaite étudier. »⁹³⁴

Le témoignage, au sens formel, est un discours. De par ce qu'il peut apporter au réel, il tente de régler des défaillances que ce réel a pu constater comme fuite dans l'établissement du topo matériau-historique. Le témoignage présente des limites auxquelles il faut opposer ce que l'on pourrait appeler la méfiance scientifique.

*« La définition que propose Ricœur dépasse largement le cadre de la problématique religieuse de Jean Nabert:
Si le témoignage doit être un problème philosophique et pas seulement, comme on le dira, juridique, voire historique, c'est dans la mesure où le mot ne se borne pas à désigner le récit d'un témoin qui rapporte ce qu'il a vu, mais s'applique à des paroles, à des œuvres, à des actions, à des vies qui, en tant que telles, attestent au cœur de l'expérience et de l'histoire, une intention, une inspiration, une idée qui passent l'expérience et l'histoire. Le problème*

⁹³⁴ Fausto Proietti, « Histoire des idées politiques et sources littéraires : *L'Éducation sentimentale* dans le contexte des jugements historiques sur Juin 1848 », *Flaubert* [En ligne], Histoire/Politique/Société, mis en ligne le 18 mai 2013, consulté le 26 juillet 2016. URL : <http://flaubert.revues.org/1921>

philosophique du témoignage, c'est le problème du témoignage de l'absolu; mieux, du témoignage absolu de l'absolu.»⁹³⁵

Le témoignage dépend de l'autorité locutrice qui l'avait produit. De ce fait, il nous a été donné de constater que le témoignage s'offre des limites liées à l'identité du sujet parlant, il dépend des déficits que peut avoir la langue. Le choix des mots et du ton font que l'événement auquel il est fait référence soit peint d'une subjectivité sournoise. Le témoignage dépend, par ailleurs, de ce que la subjectivité peut avoir comme carences liées à la structuration du sens dans l'intériorité. Cette défaillance peut se voir par les décalages que l'on peut constater dans les représentations que l'on peut avoir certains fragments discursifs, voire de certains mots ou images porteurs de sens. Le témoignage fait le lien nécessaire entre les subjectivités niées par l'accélération de l'Histoire et par les verbalités exprimantes et conventionnées (par les agents de la langue).

Par ailleurs, le témoignage, de par sa forme écrite, peut former les mêmes incertitudes que celles formées naturellement par tout texte. Aussi structuré que puisse être le texte qui porte un témoignage, il porte des questionnements sur la nature du texte et sur ce que celui-ci peut présenter comme défaillances invitant à la réflexion. Souvent formalisé, le témoignage ne peut réduire l'écart qui peut exister entre une oralité démunie de toute normativité scientifique et une écriture dont les normes sont érigées par des scientifiques qui ont le souci de veiller au bon fonctionnement du code qu'ils ont confectionné pour le rapport de ce qui est dit ou aurait été dit. En somme, le témoignage (écrit) doit être soumis aux mêmes règles que celles appliquées au texte. En dépit de la différence qui peut exister entre l'auteur et le greffier, ils se rejoignent sur l'idée que le souci du réel est subordonné à l'imposition socio-historique et aux défaillances de la subjectivité. N'est témoignage que le texte qui a été écrit en dehors des passions constitutives des discours idéologiques et sociaux.

Dite littérature de contestation et de témoignage, la littérature maghrébine se retrouve au carrefour de deux grands questionnements qui supposent des positions philosophiques les unes aux antipodes des autres. L'on peut s'interroger sur ce que peut induire comme confusions les dérapages sémantiques que l'on peut constater dans des discours transversaux émis par les communautés opérant dans le même champ linguistique. Le combat est-il exclusif de la composante basique du texte, en ce sens que le texte change de nature sociale s'il contient des éléments où l'explicite socialisant de l'intériorité idéologique dont peut se rendre compte le texte écrit est indexé à la réalité historique. S'il est écrit pour transporter des épistémès sociales, le texte doit se tenir à l'écart des prétentions qui font de ses surfaces visibles le seul support qui porte le réel social.

⁹³⁵ Luc Vigier, "Figures et portée du témoin dans la littérature du XX^{ème} siècle", Fabula, Atelier Témoignage.

L'instance textuelle reste un défi aux procédés identificatoires érigées par l'Histoire. Mais, l'auteur reste une maque importante dans l'examen de la littérature, surtout quand il s'agit du témoignage.

« ...les interdits de la recherche savante n'ont jamais empêché le foisonnement des discours sur l'auteur dans la sphère publique. Une production abondante est restée et reste consacrée à la mise en scène des personnages d'auteur à l'intention du public intéressé à mieux connaître un écrivain célèbre ou à se familiariser avec quelque romancier érigé en vedette. »⁹³⁶

Ce réel social peut facilement tomber dans les littératures de propagande, en ce sens qu'il est confectionné par des centres idéologiques où la verbalité est orientée par des déterminismes qui font se mouvoir l'instant énonciatif. En fait, le combat, du moins dans son versant littéraire, peut ne pas engager le narrateur dans des engrenages des tensions qui auront pour retombées un quelconque engagement. Le narrateur, en tant que concept créé par les écoles de la critique moderne, tient l'auteur au-delà de toute responsabilité morale ou juridique que peut porter naturellement tout individu usant du langage et de la parole.

Si le combat est consubstantiel à la littérature, il n'en reste pas moins que la littérature est essentiellement contre les régimes discursifs totalitaires, en ce sens qu'aucun indice ne peut légitimer la notion de combat telle qu'énoncée par l'auteur et par le texte. Si l'auteur peut se considérer comme instance discursive savante, il est, par ailleurs, démis de toute responsabilité des séquences où le je est coupé de tout ordre discursif moralisé selon les normes admises.

Le combat est une concession accordée par la verbalité graphique, aboutissant à la formation d'énoncés dits littéraires, à la matérialité écrivante, issue de l'être qui réunit la langue à l'existence. De ce fait, l'on peut dire que le combat est une dissidence située au niveau des constructions verbales réalisées sur les ruines conceptuelles qui prétendent se défaire de tout rapport avec l'idéologie. Le texte reste une disposition à la brisure interrogatrice qui procède à la fragmentation des instances (liées à la littérature) créées par l'Histoire.

« Au fur et à mesure que l'on se rapproche des textes, que l'on essaye de comprendre les rapports complexes qui unissent l'idéologie et le politique à la fiction, on s'éloigne dans une certaine mesure de l'engagement qui, trop étroitement lié à la prise de position des auteurs, ne résiste pas à l'analyse poussée des textes eux-mêmes. Idéologie et politique sont indissolublement mêlés dans les œuvres de fiction, et il est impossible de catégoriser certaines

⁹³⁶ Ruth Amossy, « La double nature de l'image d'auteur », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, Consulté le 26 juillet 2016. URL : <http://aad.revues.org/662>

œuvres comme strictement idéologiques ou militantes, alors que d'autres seraient uniquement politiques. »⁹³⁷

Dans tout moment historique, il y a des personnels qui s'inscrivent dans la logique de combat, c'est-à-dire qu'ils tentent de réduire l'étendue des pouvoirs attribués à l'idéologie et aux instances répressives, entre autres, la police et l'armée. Mais le combat ne part pas d'un point inscrit dans l'espace du temps (linéaire), il incarne les rapports de force qui peuvent exister au sein de toute entité humaine. Il y a de tout temps un combat entre les dominés et les dominants, mais l'action est le point par lequel le mouvement trouve la légitimité de s'incarner dans le temps et de se couper de ce qui a fondé l'ancien topo social. L'action suppose l'incarnation du mouvement révolutionnaire et la matérialisation de la contrainte par laquelle la nouvelle conscience a pu donner comme formes à l'être qui vient de s'ouvrir.

De par les sémantiques auxquelles ils peuvent renvoyer, l'action et le combat, mots recelant des significations relatives à la révolution, supposent des postures assises sur le désengagement physico-métaphysique et sur une extension des prétentions verbalisantes ; les deux postures seyant aux deux notions séparément l'une de l'autre. L'action peut-elle être menée par la parole et en dehors des instances garantes de l'ordre idéologique ? Voilà ce que dit l'historien Eric Hobsbawm :

« Pour qu'une action positive soit possible, il faut qu'elle soit dans une certaine mesure encadrée et dirigée, officiellement ou non, par des groupes habitués à agir à l'échelle de l'État ou de la nation. »⁹³⁸

La contrainte qui pèse la première sur l'écriture c'est l'hégémonie exercée par le bloc idéo-discursifs, en ce sens que le texte est censé briser cet ordre et le rendre susceptible d'être questionné. Si l'on peut dire que le bloc sémantisant que peut être l'ordre idéologique est le dogme autour duquel gravitent toutes les tentatives de capitalisation sémantique et de fondation d'ordre conceptuel et disciplinaire. Si l'auteur accepte d'agir par la parole idéologique, c'est qu'il accepte d'attenter à ce que le contexte impose et qu'il se désolidarise de la communauté historique à laquelle il appartient. En un sens, l'auteur maghrébin a fait des concessions à ce que la posture historique a réussi à faire des différentes composantes, profanes et savants, du discours social.

Si, par contre, l'auteur préfère agir en dehors des instances idéologiques, c'est qu'il accepte de se désinscrire et de se désolidariser de ce que la parole idéologique, laquelle

⁹³⁷ Alice Béja, « Au-delà de l'engagement : la transfiguration du politique par la fiction », *Tracés. Revue de Sciences humaines* [En ligne], 11 | 2006, mis en ligne le 11 février 2008, consulté le 26 juillet 2016. URL : <http://traces.revues.org/240> ; DOI : 10.4000/traces.240

⁹³⁸ Nicolas Delalande & François Jarrige, « Où sont passés les révoltés ? . Entretien avec Eric Hobsbawm », *La Vie des idées*, 21 septembre 2009. ISSN : 2105-3030. URL : <http://www.laviedesidees.fr/Ou-sont-passees-les-revoltes.html>

s'occupe de ce que la parole idéologique, laquelle s'occupe de ce que les masses non-pensantes ont comme soucis et comme productions du réel et comme horizons d'attente garants des communions de la signifiante. Or, l'auteur est cet être qui privilégie la coupure d'avec les hégémonies garantes de la continuité verbo-graphique qui pourtant lui garantissent une place dans l'espace auquel il peut appartenir (il semble appartenir).

« Sa façon de concevoir l'engagement n'était pas reconnue par certains intellectuels algériens comme Mostefa Lacheraf : « Malek Haddad, Assia Djébar sont des écrivains qui n'ont jamais saisi nos problèmes, même les plus généraux. Ils ont tout ignoré, sinon de leur classe petite bourgeoise, du moins de tout ce qui avait trait à la société algérienne (...) », cf. « L'avenir de la culture algérienne », in Les temps modernes, N° 209, 1963, pp. 733-734. »⁹³⁹

L'agir littéraire dépasse les structures superficielles de la langue pour rendre l'intériorité errante susceptible d'être traduite par des faces visibles et analysables par les différents appareils conceptuels.

Si les critiques littéraires s'emploient à faire le lien entre ce qui est appelé le témoignage comme posture verbo-existentielle, en ce sens qu'elle offre à celui qui parle (ou à celui qui dit) l'assurance d'une certaine secondarité par rapport à la centralité que peut offrir le propos littéraire en cherchant à y déceler ce qui peut paraître comme un secours aux discours qui ont pour centralité une préoccupation éthique. C'est-à-dire que le témoignage est un entour de ce qui peut être dit soit par les discours savants ou par les discours profanes justificateurs à propos d'un sujet donné.

Témoigner par l'écriture, c'est donner à cet écrit la possibilité de se désinscrire de ce qui peut être de la production verbale historique a comme lien avec la matérialité agissante. Le témoignage se limite à la confirmation de l'échec des discours hégémoniques à se tenir légitimes par ce qu'ils disent et par une verbalité dont les tentacules peuvent être d'un grand secours. De par ce qu'il peut présenter comme expressions parallèles à ce qui est principal, le témoignage est secrété par diverses postures, entre autres la littérature. Si l'on prend les faits comme ceux qui sont rapportés par les discours durs (politiques ou scientifiques), l'on peut considérer la littérature comme l'agent d'instances historico-verbales autoritaires, en ce sens qu'elle peut receler comme segments contradictoires à la totalité discursive qui caractérise l'Histoire.

« ...la littérature n'est pas forcément objective puisqu'elle est constituée de représentations et de points de vue. Toutefois, si l'on se place sur ce plan des représentations, ce manque d'objectivité peut devenir source en lui-même,

⁹³⁹ BOUALIT, Farida, *Assia Djébar La riwaya des exhérédees*, Multilinguales, n°6 second semestre, 2015, p. 5 (il s'agit d'une note de bas de page).

*précisément si l'on comprend que l'objet littéraire actualise un mode de pensée
lié à une époque déterminée et le rend axiomatisable. »⁹⁴⁰*

2-2- Le combat des je

Témoigner par le texte, c'est certes rendre compte de ce qui traverse le réel que nous supposons relater ; mais c'est surtout privilégier le texte à la continuité verbale (vocale) qui peut dévitaliser les discours qui sont tenus comme incontestables. Si le témoignage peut se faire par le recours à la littérature, il n'en reste pas moins que les divers discours peuvent nous donner une idée de ce qu'est une société ou un propos à valider. Aussi bien dans l'Histoire que dans les divers moments existentiels, le témoignage vient secourir ce qui vient d'avancer un fait ou une idée. Certes, le témoignage dépend de facteurs internes et externes à ce qui est dit ; mais il peut tenir des justifications de dernier ressort, et par conséquent, servir de phase sanctionnant l'argumentaire. Mais au-delà de l'écrit littéraire, dont l'identité reste à établir, il y a d'autres manières dont est dit le témoignage, lesquelles manières sont plus proches des cercles discursifs communs (l'Histoire et la verbalité font souvent front face aux attermolements constatés dans la langue).

« Plutôt que d'être situé en marge du discours littéraire et doté d'une fonction purement taxinomique, le nom d'auteur est essentiel pour l'interprétation. Tel un « seuil » entre l'intratextuel et l'extratextuel, il relie le niveau du texte singulier et l'image de l'auteur qui s'y forme, d'une part, et le niveau supérieur de l'œuvre du même auteur dans sa totalité, d'autre part. »⁹⁴¹

Les auteurs témoignent par les tribunes, les articles, les reportages, qui paraissent dans la presse. De ce fait, l'on peut dire que l'idée de témoignage brise les unités discursives qui limitent les pratiques soit à des usages dits courants, soit à des usages destinés au large public. Ce qui nous intéresse le plus, c'est que le texte littéraire est à définir à l'aune de ce que produit l'Histoire en discours et en faces signifiantes regardables. Cela nous donne la possibilité de donner de la légitimité aux questionnements épistémologiques posés au sujet du texte (littéraire) et à faire sauter les verrous qui confinent l'expression littéraire dans des espaces déterminés par les instances historiques.

⁹⁴⁰Thibaud Lanfranchi, « L'historien face à la littérature », *Acta fabula*, vol. 12, n° 6, « Faire & refaire l'histoire », Juin-Juillet 2011, URL : <http://www.fabula.org/revue/document6403.php>, page consultée le 27 juillet 2016.

⁹⁴¹Inger Østenstad, « Quelle importance a le nom de l'auteur ? », *Argumentation et Analyse du Discours* [En ligne], 3 | 2009, mis en ligne le 15 octobre 2009, Consulté le 26 juillet 2016. URL : <http://aad.revues.org/665>

Mais ce qui nous importe le plus, c'est que la tonalité du témoignage, qui diffère d'un texte à un autre, c'est qu'il permet à ce que la condition humaine soit dite.

« Les analyses, si lucides soient-elles, d'un Albert Memmi, les conclusions plus passionnelles d'un Malek Haddad, relèvent pour nous, dans le cadre strict où elles furent émises, d'une stratégie sincère de dénonciation des soubassements et ressorts de la politique coloniale dans le domaine culturel. Elles ont eu leur acuité authentique au moment où, pour l'intellectuel colonisé, s'affirmait la nécessité de déboutonner les structures et habitudes mentales que le colonialisme a voulu greffer sur lui, au moment où la décolonisation était ressentie comme un besoin physique entier, subordonnée à la refonte, au remembrement, à la désarticulation des canevas les plus enfouis du Système. [...] Les approches traitant plus particulièrement de l'écrivain colonisé, empruntant une langue étrangère pour s'exprimer, et conjointement à cette littérature produite par des Nord-Africains pendant la période coloniale, se sont avérées moins prophétiques qu'on ne le pensait et plus contestables. »⁹⁴²

Dans les écrits littéraires, l'idée de témoignage est prépondérante, et ce dans la mesure où la construction d'un récit est garantie par le recours à ce qui peut faire apparaître le vécu socio-matériel. Certes, la poésie est un travail métalinguistique, mais tout recours au langage commun garantit une référence à la symbolique que peut receler un mot, une expression ou un segment signifiant. Le clivage dont il a été question dans les lignes précédentes, opposant l'existentiel hanté par le réfléchir au social habité par les structures immobilisantes du réel, nous renseigne sur ce que peut le témoignage dans la validation des discours dits et dans l'établissement des faits autour desquels il y a controverses. Nous devons démettre le témoignage des préalables éthiques qui le fondent pour pouvoir dire que l'expression littéraire (passionnelle et impure) porte les germes d'un discours capable de se considérer comme traducteur de soucis relationnels. En somme, le témoignage est souvent formalisé par les actes juridiques ou scientifiques ; alors que la littérature a pour matrice la liberté, voire l'errance grapho-verbale. La littérature est antinomique à la notion de témoignage.

« D'habitude, une certaine animation précède semblable réunion car les sujets à débattre, connus à l'avance, sont déjà abordés en privé aux divers degrés des familles et branches et font encore l'objet d'ultimes discussions avant d'être traitées en public. »⁹⁴³

⁹⁴² LAÂBI, Abdellatif, *Réalités et dilemmes de la culture nationale (I)*, souffles, n° 4, quatrième trimestre 1966, pp. 4-12

⁹⁴³ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 141.

« *Chaque jour, une nouvelle remuait le couteau dans la plaie. Un tel a disparu, un tel est arrêté, un tel est torturé...La raison ne vacille pas mais le cœur chancelle.* »⁹⁴⁴

Dans les deux énoncés, il y a une référence au réel historique, mais cette référence est incluse dans un tissu énonciatif impur dès lors que le je narratif se départit de toute charge posturale éthique. Par ailleurs, ce témoignage ne fait appel au collectif que parce qu'il jouit d'une parole que la subjectivité glorifie, voire divinise, en ce sens que la centralité de l'objet (du thème) est tenu dans l'infini face à l'hégémonie du je verbalisateur.

Ensuite, au plan socio-historique ; le témoignage exige que les caprices verbaux soient sacrifiés à la présence physico-métaphysique. Le témoin ne peut donner une version des faits auxquels il a assisté que si cette version accepte d'agir en dehors des cercles dans lesquels les tensions et les conflits se mènent. Dans ce sens, le témoignage est une passivité face à l'hégémonie de l'Histoire. L'on est souvent en face d'un discours émis par la critique littéraire qui fait que le témoignage soit lié à la condition sociale de l'humain. L'on dit que les auteurs nous donnent une idée de ce qu'est la condition de telle ou telle société. Mais, l'auteur peut emprunter d'autres pistes ouvrant sur d'autres savoirs. La découverte de soi est aussi une piste à prendre pour comprendre la condition de l'être humain. Or, cette découverte de soi est reléguée à un rang inférieur, en ce sens que la littérature maghrébine passait toujours pour être une littérature révolutionnaire (notamment dans ses soubassement) et qui refusait toute tentative de réaction pouvant faire glisser la condition existentielle vers une revalorisation (une résurgence) d'un Moi ayant fait le lot des poètes inscrits dans un discours coupé de la socialité, voire antisocial. Il y avait une crainte de voir le Moi utilisé par des poètes perpétuer la tradition philosophique et l'idéologie coloniale, en refusant de commettre la coupure qui se devait. Mais, cette crainte aurait pu être vaincue si la critique s'était branchée aux nouvelles données et si elle avait fait référence à ce qui tournait dans l'espace académique. Cet espace a vu l'arrivée de disciplines qui voulaient traiter le Moi par d'autres procédés et selon une nouvelle doctrine. L'ontologie, par exemple, s'intéresse à l'être sans qu'elle ait recours aux divers déterminismes.

« *-Je dois vous avouer que la vie, chez moi, est...très dure.* »⁹⁴⁵

« *Au bout d'une semaine, la neige fondit en partie, les chemins devinrent praticables.* »⁹⁴⁶

Le témoin est, dans ce cas, dans l'exclusion de soi comme fermeture pathologique sur son univers psycho-symbolique.

⁹⁴⁴ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2008, p. 103.

⁹⁴⁵ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 80.

⁹⁴⁶ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 113.

Par ailleurs, il y a la littérature qui s'est coupée de l'héritage romantique, lequel a imposé une certaine vision de la misère existentielle la réduisant aux états d'âme que peut vivre l'Européen. Dans la littérature, il y a l'apparition d'un Moi susceptible d'être passé au laboratoire des chimies spirituelles, en ce sens que le Moi n'est pas vu comme instance surproductrice d'émotions et qu'elle est redevable d'une analyse scientifique et froide.

Comme tout énoncé, le témoignage, qu'il soit d'utilité historique ou juridique, est appelé à répondre à l'examen que peuvent amorcer les scientifiques. Il a des limites qui peuvent aller dans le sens de briser le schéma par lequel peut s'établir ce que l'on appelle communément la réalité. Le témoignage, de par les examens qu'il peut subir, renforce les incertitudes qui peuvent se développer au sujet de la véracité des faits et au sujet de la validité des segments constitutifs de la réalité.

La première limite du témoignage, c'est son incapacité à se constituer comme énoncé autonome, en ce sens que le témoignage reprend des formules qu'il emprunte à l'usage courant de la langue, lesquelles renvoient à des modes de raisonnement dont l'usage peut attenter à la cohérence et à l'assise des propos émis. Il y a des limites linguistiques qui font que le témoignage ne soit pas perçu en dehors des productions verbales (avec tout ce que ce mot recèle en péjorations et en qualifications) émanant de la société. Nous pouvons illustrer cela dans ces deux exemples.

« Lorsque nous vivions en commun, ils travaillaient ferme du commencement de l'année à sa fin. »⁹⁴⁷

« Alors que mes compagnes recherchaient l'amusement et la facilité, j'essayais de m'élever dans la voie sévère pour laquelle je me croyais faite, dépensant dans mes adorations au pied des autels des trésors d'amour. »⁹⁴⁸

Dans les deux exemples, le référent social est manifeste, car les tensions fondatrices du groupe ne peuvent plus se soustraire au texte. Dans le premier exemple, nous pouvons comprendre que le témoignage, qui se départit de la part dénonciatrice, donne une idée tendancieuse de ce qu'était la société colonisée. Dans le second exemple, le témoignage donne à la socialité toute sa légitimité, le je se positionne comme un être déculturé des mythes collectivisants. L'auteur évoque une compétition intra-sociale sans marques culturelles.

La deuxième limite dressée contre le témoignage, c'est qu'il est incapable de se tenir total face aux exigences académiques, en ce sens qu'il peut être contredit par la forme et par le fond. L'analyse d'un énoncé fait que ce qui est dit soit certes inscrit en dehors de toute perspective moralisante et qu'il soit lu par des outils académiques, mais qu'il soit par

⁹⁴⁷ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 81.

⁹⁴⁸ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2014, p. 191.

ailleurs dégagé de toute légitimité morale. En dépit de ce qu'il peut donner comme informations, le témoignage reste un énoncé dont l'examen suscitera l'adhésion de toutes les disciplines. Par ailleurs, il reste lié aux grandes interrogations que peut ouvrir la linguistique au sujet du texte et de l'identité d'un texte.

« *Malgré cette respiration nouvelle, au cours de cette année scolaire, Ali, comme la plupart de ses camarades, paraissait s'absorber dans ses études seules.* »⁹⁴⁹

« *Le colon Marcous fit travailler ses ouvriers, le revolver au poing.* »⁹⁵⁰

Dans les deux énoncés, il y a une exigence de positionnement moral. Pour le premier, nous pouvons dire que l'écolier représente la classe des dominés dévouée à quérir dans la rudesse un savoir, l'on ne peut être que pour. Dans le second exemple, le colon est décrit comme non seulement un dominant, mais un criminel. Ne pas être contre, c'est donner raison à l'exploitation coloniale.

De par l'éclairage qu'il peut porter sur un moment historique, le témoignage peut être considéré comme faisant partie de la lutte pour les valeurs dites humaines. Le combat est mené par les auteurs par leur adhésion aux tensions idéologiques qui animent la société et la façon dont ils défendent leurs doctrines. Nous pouvons revenir sur quelques figures qui incarnent le rôle social d'écrivain engagé. Nous notons que le mouvement historique a consacré l'écrivain comme le centre qui réunit le Verbe socialisé et la matrice (épistémologique) créatrice. L'acte créatif lié à l'écriture aurait pu s'incarner par d'autres types de figures si les centres socialisateurs du savoir avaient pu rendre la figure du philosophe ou des journalistes proches des discours popularisés. Nous considérons Jules Vallès comme l'une des figures les plus importantes de l'engagement. Engagé aux côtés des communards, Jules Vallès est cependant resté confiné dans ce moment auquel l'œuvre de Zola n'est venue que pour s'y ajouter. Au moment où l'Histoire littéraire se mettait à socialiser le J'accuse zolien, elle refusait que l'héritage vallésien s'inscrivît dans la durée et que la notion d'accompagnement fût pensée à l'aune de tout ce qui est fabriqué par les différents acteurs du Verbe.

En dépit de tout ce qui peut être avancé sur le parcours de Vallès, celui-ci peut être considéré comme le précurseur de la littérature engagée. Jules Vallès incarne l'écrivain militant, lequel peut ne pas rimer à ce qui est fabriqué par les centres idéologiques et relayés par les organes socialisateurs de l'opinion. En somme, si Jules Vallès incarne la figure de l'intellectuel engagé, il n'en reste pas moins que son œuvre a été perpétuée à

⁹⁴⁹ DJEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 73

⁹⁵⁰ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 243.

l'aide d'autres paradigmes et d'autres modes de raisonnement. Dans une thèse de doctorat réalisée sur Jules Vallès, l'on peut lire :

*« Impossible pour Vallès de séparer l'acte d'écrire de celui d'agir. L'un interpelle l'autre dans une sorte de soif inextinguible de combler un besoin d'unité : d'une part, l'homme de lettres avec son art de manier le verbe, son désir d'affirmation de soi ; et de l'autre, le citoyen engagé dans une lutte collective. L'individu transcendant son narcissisme coupable pour joindre sa voix à celle de la foule, atone et opprimée. »*⁹⁵¹

L'arrivée de Zola au monde des lettres a vu la littérature se doter de nouveaux créneaux, lesquels fondaient de nouveaux horizons pour l'écrivain. A la fois romancier et journaliste, Zola a été le fondateur du courant naturaliste, mais aussi un des défenseurs de principes humains. Zola le *J'accuse* pour rendre l'universalité des droits de l'homme possible. Mais, Zola n'a pas pu fonder de nouvel ordre qui devait donner lieu à une nouvelle mission du romancier, en ce sens qu'il a introduit dans son texte des notions relatives au socialisme, mais qu'il s'est coupé de toutes les solidarités pensantes qui devaient former le noyau dur de la doxa.

De par ce que l'ordre historique peut sécréter en images et en clichés, le romancier évolue en solitaire et se refuse à toute adhésion non au réfléchir collectif mis à l'intellectuel collectif. Zola était romancier et théoricien de ce qu'on appelle le courant naturaliste, mais ce travail ne le prédestinait pas à refaire le tracé traditionnel qui peut nous aider à comprendre la maquette idéologique, en ce sens que cet auteur ne faisait pas un travail fondateur sur les concepts. La révision du concept nécessite l'attaque des fondements d'une notion sur laquelle il y a consensus auprès de la communauté qui l'emploie. Or, ce travail échoit au philosophe, lequel peut miner les constructions unanimistes et peut miner les blocs rendus tellement soudés par leur inscription dans l'Histoire, non par la solidité de l'argumentaire qui les a soutenus et qui les a rendus utilisables dans l'espace académique et philosophique.

C'est au lendemain de la seconde guerre mondiale que Sartre s'est imposé dans l'espace intellectuel et qu'il s'est ouvert sur une autre ère où l'écrivain était à définir à l'aune de ce qui paraissait dans les divers espaces intéressés à l'écrit. Sartre a été philosophe institutionnel, car il professait dans un lycée, il fut également directeur d'une revue et romancier. Se tenant à l'écart des emplois courants du discours, Sartre voulait, à travers aussi bien son personnage que ses écrits, donner du crédit à ce qu'il produisait par et sur la littérature, en y traduisant la composante conceptuelle. L'attachement médiatique aux mouvements de gauche n'a pas mis Sartre à l'abri des critiques, considéré qu'il est

⁹⁵¹ CHEBBI, Hichem, *L'œuvre de Jules Vallès : une écriture de combat*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 2007, p. 11.

comme un intellectuel bourgeois. Dans *La Nausée*, Sartre a tenté de mettre une certaine existentialité au centre de ses préoccupations. Sartre a recomposé le champ intellectuel en acceptant de parler de sujets qui importent la collectivité. Il a reproduit le thème de la misère sans passer par les schèmes historicisés (revenant dans les productions littéraires des XVIII^e et XIX^e siècles). Le recours de Sartre à un vocabulaire théorique constitue une spécificité, mais ne veut nullement dire qu'il s'agit d'une narration philosophée, comme c'était le cas pour Balzac concernant la doctrine réaliste. A propos de *La nausée* de Sartre, l'on peut lire :

« ...le roman au mieux était l'heureuse expression littéraire de la philosophie existentialiste de Sartre, au pire sa simple illustration. De nombreux critiques, à l'instar d'Albert Béguin, avancèrent ce dernier argument pour qualifier l'oeuvre sartrienne de « mauvais roman²⁵³ » (A. Béguin, « Compte rendu de L'Âge de raison », Esprit, 13^eme année, 1^{er} décembre 1945, cité dans J.-P. Sartre, OEuvres romanesques, op. cit., p. 1930 : « L'Âge de raison est un mauvais roman. [...] Il est périlleux d'employer un roman à prouver une théorie de l'homme. »), ouvrant la voie à la critique majeure qui fut adressée à Sartre : celle d'écrire des romans destinés à démontrer, des romans à thèse. »⁹⁵²

Sartre n'a pas eu d'héritiers, en ce sens que les gens qui sont venus animer l'espace intellectuel ne se sont pas contentés de reprendre ce qui a été développé dans l'école (moment) de Sartre. Ils se sont extraits des passions qui ont réussi à entourer et à paralyser l'acte du réfléchir et des tensions idéologiques. Les intellectuels qui sont venus pour s'occuper des questions existentielles, philosophiques, académiques ou simplement intellectuelles se sont coupés de la tradition sartrienne, en repensant la posture de réflexion et en donnant à celle-ci la possibilité de se poser par divers moyens et par diverses faces significantes visibles. En dépit de leur attachement à la conception marxiste des faits, les penseurs qui sont venus après Sartre n'ont pas rendus agissants les dogmes de cette doctrine tels que repris par les acteurs politiques. En fait, ils ne se limitaient pas à donner à cette doctrine la possibilité d'être perçue. On ne parle plus d'intellectuel total comme l'était Sartre, mais d'intellectuel spécifique.

« Inspiré du concept foucaldien d'« intellectuel spécifique », ce modèle d'engagement tire toutes les conséquences de la spécialisation et de la division du travail d'expertise en proposant une forme d'action collective fondée sur le cumul des compétences dans un domaine de connaissance déterminé. »⁹⁵³

⁹⁵² Sylvie Servoise-Vicherat. L'engagement du roman à l'épreuve de l'histoire en France et en Italie au milieu et la fin du vingtième siècle. Littérature. Université Rennes 2, 2007. French.

<tel-00204418>

⁹⁵³ Sapiro Gisèle, « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales* 1/2009 (n° 176-177), p. 8-31 URL : www.caim.info/revue-actes-de-la-recherche-en-sciences-sociales-2009-1-page-8.htm. DOI : [10.3917/arss.176.0008](https://doi.org/10.3917/arss.176.0008).

La tendance au combat peut être assimilée à la propagande, car l'auteur peut tomber dans les travers fascinants de la verbalité socialisante de la question politique. L'on peut dire que la propagande tend à légitimer un discours hégémonique au sein de la communauté de référence de l'auteur), il s'agit souvent d'un groupe politique, ou d'un groupe ethnique) sans que celui-ci use ou puisse user de l'écart qu'il peut prendre par rapport à la question traitée. Dans tout mouvement révolutionnaire, une littérature de propagande se constitue et ce, dans ce que les militaires appellent l'action psychologique. La propagande fait appel à la matrice conceptuelle adoptée par le groupe, elle use d'un logos auto-embrigadé et ne s'autorise pas à sortir de ce qui est prévu par la logique du groupe. A la différence de la littérature de combat, la propagande ne fait appel à aucune option critique, en fermant tous les horizons par lesquels peut s'infiltrer la question.

Si l'on peut circonscrire la propagande dans la littérature diffusée par les éditeurs ne prétend pas s'inscrire dans le politique ambiant et préfère des efforts pour l'établissement d'un ordre idéologique, lequel garantirait au réfléchi son autonomie. Par ailleurs, l'on peut dire que la littérature s'est gardée de verser dans les passions qui animent le moment historique. Ne voulant pas s'inscrire activement dans les tensions idéologiques, les auteurs algériens refusèrent de colporter une parole qui paraît maintenant légitime ; mais ce refus a marqué que la collectivité algérienne (algérienne) garantissait une certaine liberté de conscience et de culte. L'écrivain, qui est un être errant et attaché à ses écarts pensants, n'a pas été contraint à s'intégrer dans le cours historique et dans l'ordre révolutionnaire. Nous constatons que l'image du lettré n'a pas été altérée par le moment historique en question. Si la question nationale était au cœur du débat intellectuel, les romanciers n'étaient cependant pas des hommes de l'action révolutionnaire.

Face à la littérature coloniale, produite sur un ton exotique, la littérature algérienne n'a pas réagi par une affirmation de soi bourgeoise ou exubérante ; mais par la représentation de l'être collectif souffrant aussi bien des oppressions exercées par les agents de l'idéologie coloniale que par une existentialité épurée de toute prétention d'hégémonie exercée sur les autres existentialités. L'exotisme tient responsable l'autre (colonisé) de certains malaises existentiels. Il ne considère légitime que ce dont il souffre, l'auteur exotique, et il démet le colonisé de toute éligibilité à la souffrance.

2-3- Maghrébinité vs Universalité

L'espace discursif maghrébin était sous l'emprise d'une idéologie qui ne voulait pas que les instances pensantes s'autonomisent par rapport au bloc idéologique qui fondait l'épistémè d'alors. Cette question semble être d'une extrême importance, car elle touche à

ce qui est produit comme discours littéraire. Celui-ci arrive souvent à ouvrir des brèches dans les totalités verbales, cela l'idéologie ne l'accepte pas, et l'idéologie coloniale a violemment réagi aux revendications émises par le peuple algérien.

Un espace linguistique permet aux préoccupations revenant dans la collectivité de se formaliser et de constituer un discours garant des rapports que peut lier le locuteur avec ce qu'il peut se fabriquer comme images du réel. C'est l'espace qui garantit aux rapports de force de se traduire et se donner à ce qui revient comme faces garantes des sens d'intervention dans la doxa. Ce que l'idéologie n'accepte pas, c'est le fait que des espaces linguistiques, symboliques ou matériels, se constituent en dehors de l'épistémè autour de laquelle pourraient tourner les produits verbaux émanant de la société.

Pour l'idéologie coloniale, il fallait limiter les préjudices que pourraient causer les tentatives qui refusaient de s'inscrire dans les tensions idéologiques établies. Si les expressions réfractaires aux discours fermés et éthiques permettent que les écarts soient pris avec les fondements de l'ordre symbolique, elles sont néanmoins réduites à colporter des dires sans impact ni sur le politique ambiant, ni sur les compositions socio-symboliques.

Le colonialisme n'accepte pas que la littérature puisse se former en dehors de ce qui est secrété par l'idéologie. Cela n'est pas spécifique au colonialisme, ce paradigme traverse tous les discours totalitaires. La littérature maghrébine a certes mis l'accent sur la condition sociale des indigènes. Mais cette posture avait pu acquérir de la légitimité en se posant dans l'univers discursif qui ferme les tentatives qui mènent l'imaginaire contre l'hégémonie de la langue. Bien qu'elle ait comme seuil indépassable, la langue (française), en ce sens que le système ne pouvait échapper au contrôle des instances savantes désignées par la collectivité, la littérature maghrébine avait pu défaire cette langue de beaucoup de ses dogmes. L'indigène inapte à la réflexion et à la production d'un existentiel épuré de tout déterminisme est une image démentie par l'arrivée de Kateb Yacine au monde des Lettres. La figure de l'indigène rétif à la culture bourgeoise et aux qualités cultivées et dispensées par la culture occidentale par l'école est une image démentie par Mouloud Feraoun. L'essentialisation de l'indigène musulman, montré comme un individu barbare et incapable de dépasser les faux clivages créés par les colonialistes est une image rendue obsolète par Ouary et les Amrouche. L'exposé que nous venons de faire n'est pas un dérapage vers ce qui est considéré comme de la biographie. Ces écrivains sont à considérer comme les seuls individus qui emploient le français pour des raisons qui ne sont pas utilitaires, formant la communauté littéraire en réduisant la littérature à la langue française et en donnant une certaine idée de la littérature maghrébine. Ces auteurs n'ont pas pu libérer l'espace dans lequel ils évoluaient des dogmes qui avaient

fondé l'univers discursif. L'échec de ceux-ci est dû à la nature de discours dont ils usaient et de ce que l'on peut appeler une topique historique indépassable.

« A l'instar de l'Orient, le Maghreb n'a cessé et ne cesse d'alimenter l'imaginaire européen. Depuis le XIX^{ème} siècle, de nombreux récits de voyage, essais et romans ont donné de cette partie sud de la Méditerranée des images plus ou moins fidèles, souvent empreintes d'un exotisme réducteur et stéréotypé, d'où, pour une bonne part à l'origine, le désir des auteurs maghrébins de donner, en français, dans la langue de l'"Autre", une vision, de l'intérieur, corrigée et nuancée, plus conforme à la réalité. Pour ces derniers, si le choix du français, comme langue d'écriture, a pendant longtemps été douloureux et culpabilisant, parce que vécu, selon l'expression d'Albert Memmi, comme un "drame linguistique", cette négativité de la langue est, aujourd'hui, largement dépassée, même inversée. La fécondité et la valeur esthétique des productions littéraires démontrent avec éclat que cette littérature, constamment à l'épreuve du temps, arrive à déjouer les impasses linguistiques, à dépasser les anomalies de l'Histoire, même si le champ de la réception au Maghreb, et donc celui des lecteurs-destinataires potentiels, reste malgré tout posé. »⁹⁵⁴

L'idée de décrire la misère telle que perçue par une conscience inscrite dans l'espace collectif n'a certes pas réduit la portée des discours émis par les écrivains, mais a drainé la critique vers des contrées décidées par l'épistémè coloniale. Parler de la misère d'une société suppose chez les critiques une dévalorisation de ce qui peut se considérer comme le prolongement d'une ère où la production littéraire et la verbalité sont sous les coups de la bourgeoisie, qui nie l'existentialité comme matrice génératrice d'angoisse et de misère.

« Il étouffait. Le front moite, la tête prête à éclater, il assistait à ce combat intérieur qui n'aboutissait pas. »⁹⁵⁵

« Le village m'était devenu odieux. »⁹⁵⁶

Nous pouvons remarquer que le lien à l'idéologie est impératif, car toute existentialisation du problème reviendrait à légitimer la domination coloniale. Cependant, le devoir de penser le sujet algérien n'est pas forcément une déperspectivisation de l'Histoire. C'est-à-dire que la théorie peut penser le sujet dans l'immanence de la littérature. A titre d'exemple, l'Algérien peut être pensé comme un être universalisable contre ses composants ethniques, culturels et confessionnels fondamentaux.

⁹⁵⁴ Yamina Mokaddem, *La littérature maghrébine de langue française à l'épreuve du temps*, Confluences, automne 1996, p. 217.

⁹⁵⁵ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENAG-Bouchène, 1989, p. 253.

⁹⁵⁶ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 88.

L'hégémonie de l'idéologie coloniale a fait de l'espace dans lequel vivaient les colonisés la représentation d'un déni de l'identification collective à laquelle aspirait la conscience politique. Ce déni a eu des répercussions d'une extrême gravité, en ce sens qu'il a réussi à rendre l'identité collective incapable d'être pensée. Le recours au référent ethnique n'a pas été une négation du politique que l'on aime à imputer à la conscience politique développée par les élites indigènes. L'on peut dire que le combat mené par les écrivains maghrébins s'inscrivait dans cette perspective qui voulait contrer (conjuré) la ligue formée par la langue (instance difforme de création contrôlée) et l'Histoire (organe qui garantit le contrôle des appareils centralisateurs de la parole pensante). Les écrivains algériens, qui se mettaient à écrire un collectif désincarné et déchiré, avaient l'ambition de rendre au soi collectif la possibilité de se constituer en dehors des normes morales imposées le déni du Moi socialisé par les promoteurs de la bourgeoisie et de la littérature bourgeoise. Sur la prise de conscience des Algériens, l'on peut lire :

« La prise de conscience politique des Algériens s'accélère comme en témoigne la littérature de l'époque avec Kateb Yacine, Mouhoub Jean Amrouche, Mohamed Cherif Sahli etc. »⁹⁵⁷

Le souci du réel passait donc par la valorisation du collectif, laquelle valorisation ne renvoyait pas forcément, du moins dans la vision développée par ces auteurs, au tracé qui venait d'être conçu et qui opposait atemporellement l'intellectuel au pouvoir. Les écrivains étaient sommés de rattraper le retard accumulé dans l'usage des concepts liés à la modernité par lesquels se désignaient les groupes humains. En fait, le déficit constaté dans le champ des savoirs lequel devait pourvoir la collectivité en notions fondatrices a pris au dépourvu les écrivains maghrébins, car ils opéraient sous les coups d'un ordre des plus répressifs. Par ailleurs, ces écrivains étaient incapables de transcender l'imposition temporelle secrétée par les agents de l'Histoire et refaire la notion du collectif en fonction de ce que peut être une notion moderne. Pour être plus explicite, nous dirions que l'identité collective ne pouvait se permettre d'interroger ses fondements au moment où les colonialistes n'accordaient le lexique politique moderne qu'à soi-même. En témoignent des différents rapports écrits sur l'Algérie, et les différents mouvements de rébellion constitués par les Algériens et qui étaient fondés sur des référents et des doctrines inscrits dans ce que l'on peut appeler la continuité historique des anachronismes et des ordres qui refusent de commettre la coupure constitutive. Les rebelles, non seulement ils refusaient que la chose spirituelle soit coupée des fausses solidarités collectivisantes, mais ne donnaient aucune possibilité au politique pour se constituer comme élément qui peut fédérer les divisions qui

⁹⁵⁷ BOUDIA S-N, KASSOUL, A et MOUAGAL, M-L, *Elites algériennes Histoire et conscience de caste De la guerre des tranchées à la guerre des sables Emergence et dissolution des élites politiques 1926-1947 Le populisme révolutionnaire : 1949-1962*, Alger, APIC, 2004, p. 129.

peuvent surgir du groupe qui se constituerait. Commentant la ligne idéologique du PPA, Mouagal et Boudiaf écrivirent :

«...souligner que l'organisation est exclusivement algérienne, indigène et autochtone, signifiait qu'elle n'admettait pas en son sein des militants indépendantistes qui seraient d'une autre origine (européenne, juive, etc.). Ainsi le caractère nationaliste étroit prenait encore une fois le pas sur le caractère prolétarien de l'ENA. »⁹⁵⁸

Incarnant la radicalité, le PPA mit les écrivains algériens dans une posture très difficile, coincé entre un Autre et un Même installé dans une guerre qui voulait réparer un passé pensé sous l'effet de l'oppression.

L'Algérien est sciemment confondu à l'Arabe. Cela veut dire que l'Etat qui naîtrait verrait sa tendance ethniciste se renforcer. Commentant le discours d'Albert Camus, Christiane Achour écrit :

« Mais après 1954, le choix du terme « Arabes » pour désigner les Algériens, en résistance contre le colonialisme pour l'émergence d'une Nation n'est plus anodin : c'est un choix de langage, c'est une position politique. C'est le refus du sujet national et le maintien du sujet colonial quelles que soient les intentions humanistes, aussi sincères soient-elles et on n'a aucune raison de douter qu'elles le soient, qui accompagnent le discours. Camus ne propose pas « la fin du colonialisme » mais son aménagement avec plus de justice et de droits. En même temps, il associe toujours ce « devoir de démocratisation », en quelque sorte, du colonialisme, d'une lucidité politique : être plus juste peut permettre de soustraire les Arabes aux idées nationalistes qu'encouragent des Nasser et des Bourguiba. »⁹⁵⁹

La littérature algérienne dont il est question dans notre travail n'a pas privilégié l'être collectif pour amoindrir la douleur existentielle que peut subir naturellement tout être, mais pour se prémunir contre l'économie que faisait l'idéologie coloniale en matière de pourvoi de l'espace des sens en possibilités de desembourgeoiser le Verbe et rendre tout être éligible à la douleur. Cela se traduit par l'échec de la littérature exotique à avoir des adeptes et des représentants dans l'espace littéraire. La littérature exotique tenait l'indigène pour un être déraciné de toute forme ou espace civilisationnels (toute civilisation pensable et analysable selon ce que les sciences et les disciplines scientifiques modernes décrétaient

⁹⁵⁸ BOUDIA S-N, KASSOUL, A et MOUAGAL, M-L, *Elites algériennes Histoire et conscience de caste De la guerre des tranchées à la guerre des sables Emergence et dissolution des élites politiques 1926-1947 Le populisme révolutionnaire : 1949-1962*, Alger, APIC, 2004, p. 146.

⁹⁵⁹ Christiane CHAULET ACHOUR *La décolonisation algérienne : une mise à l'épreuve de l'idée de révolte chez Aimé Césaire et Albert Camus – Janvier 1956*, Mélanges Caraïbes – Centenaire Albert Camus/Aimé Césaire, Colloque international, « Albert Camus, Aimé Césaire : poétiques de la révolte », Fort-de-France, 13-15 novembre 2013, pp. 6-7.

comme mouvement inscrit dans la modernité). L'on peut dire que l'ère arabo-musulmane n'était pas considérée comme une contrée vierge en matières de réflexion et de civilisation, en ce sens que les populations qui y vivaient observaient un code culturel qui certes était critiqué par les conquérants mais qui ne collait pas sur les prétentions qui animaient les colonialistes. Ceux-ci voulaient avoir un subterfuge pour légitimer la conquête, et ce subterfuge c'était la négation du soi collectif, laquelle négation voyait en la civilisation des populations locales une légitimité morale. A propos de la fertilité de la civilisation arabo-berbère et dans la conclusion de son ouvrage, Malek Chebel écrit :

« Il faudrait convoquer les philosophes, instruire une sorte d'« écologie humaine » afin que puisse, à la suite de Merleau-Ponty, se poser la question d'un « suis-je, ce que j'ai conscience d'être ? ». [...] Le foisonnement de l'imaginaire arabe est le reflet d'une dynamique interne de la société dans ses articulations avec le réel. »⁹⁶⁰

L'exotisme a pris fin à la suite notamment de l'émergence d'un espace discursif qui réunissait des Français et des Algériens sur un terrain coupé des fantasmes que nourrissaient les uns sur les autres. L'émigration a joué un grand rôle dans la disparition de la littérature exotique. L'école et les organes de presse ont favorisé l'émergence d'une nouvelle vision sur le rapport que devaient avoir les Algériens avec la langue française, en ce sens que cette langue n'était pas exclusive des usagers qui n'appartenaient pas à la culture française. Celle-ci à revoir selon ce que l'espace académique et les liens que celui-ci a avec l'idéologie offre en significations et en ce sens. Le segment racial a été déterminant dans le façonnage de la lecture et, de surcroît, la culture occidentale. La socialisation de l'indigène s'est heurtée à la modalisation politique de l'Être. Voilà ce qu'écrivait Addi Laouhari :

« Une société où le politique est tributaire des catégories psychologiques ou religieuses ne peut donner naissance à un projet où le rapport politique est fondé sur l'égalité formelle des citoyens qui abolit la hiérarchie statutaire de la société traditionnelle. »⁹⁶¹

Conclusion

Nous avons tenté, dans cette section, de revenir sur ce que les deux notions de témoignage et de combat recèlent chacune en significations et en rapports avec la littérature. Dans un premier temps, nous avons interrogé les deux notions dans leur dimension philosophique, en ce sens que nous avons tenté de comprendre ce que les deux mots ont comme conditions d'exercice et comme les limites. Ensuite, nous avons mis

⁹⁶⁰ CHEBEL, Malek, *L'imaginaire arabo-musulman*, Alger, Sedia, 2013, pp. 409-410.

⁹⁶¹ ADDI, Lahouari, *Sociologie et anthropologie chez Pierre Bourdieu Le paradigme anthropologique kabyle et ses conséquences théoriques*, Alger, El Maarifa, 2014, p. 65.

l'accent sur le lien que peut avoir la littérature avec le témoignage, en axant le travail sur ce que le texte compose comme limites au témoignage, sur les diverses formes que peut prendre le témoignage et sur les pistes privilégiées par les écrivains maghrébins. En troisième lieu, nous avons évoqué les biographies de certains auteurs inscrits dans la tradition de l'engagement. Nous avons montré l'impératif de refaire l'Histoire de l'engagement, en mettant la lumière sur ce qui a été ignoré par les historiens. Enfin, nous avons mis l'accent sur le statut des écrivains maghrébins, en ce sens que c'est par la combinaison d'une vie valorisée par le Verbe et un texte rendu passible par les dérapages ethno-culturalistes créés par l'idéologie coloniale que l'image du lettré a été faite.

En somme, cette section a eu pour objectif de dire ce que le témoignage autorise à la littérature et, par conséquent, défaire celle-ci de toute mission militante. Cette mission n'est étrangement pas garantie par ce qui est appelé la littérature de combat.

Conclusion du chapitre

Les contours épistémologiques de ce chapitre peuvent se déceler par deux grands arguments. Ayant pour objectif de mettre la lumière sur les thématiques exploitées par la littérature maghrébine, ce chapitre ne s'est pas interdit de mettre des préalables hypothétiques. D'abord, pour nous, la littérature a certes privilégié la quête d'un soi collectif, laquelle quête est légitimée par le déni nourri par le colonialisme envers la collectivité colonisée concernant une quelconque tentative d'identification collective ; mais qui est restée très attachée à la question existentielle. Ensuite, il s'agit de revisiter certains mots utilisés par la critique pour qualifier la littérature maghrébine. Pour nous, cette littérature n'est ni littérature de combat, ni littérature de témoignage. Elle n'est pas de combat, parce que cette notion est contraire à l'essence de la littérature, notamment dans ses deux versants créatifs et matériels. L'auteur ne peut pas être un témoin, car il doit se défaire d'une subjectivité consubstantielle à l'acte créatif. Or, les discours validants du réel doivent passer par l'examen et les filtres scientifiques.

L'orientation de la littérature maghrébine vers des questions sociales que l'on peut certes y déceler est due aux maladies de la conscience européenne et à l'incapacité de penser les rapports culturels en dehors des enjeux politiques. La question existentielle, si elle venait à être relevée, mettrait en danger la socialité de la philosophie occidentale.

Le combat est une posture qui ne rime pas à ce qui est exigé par les fondements de la création artistique. Si le combat devient à un certain moment, il doit néanmoins faire sauter les frontières et les verrous par lesquels s'est constitué le champ littéraire. L'on doit d'une littérature inscrite en dehors des limites érigées par l'Histoire traditionnelle.

Le témoignage est certes un devoir non seulement pour l'écrivain, mais pour tous les assistants à l'acte puni. A défaut de prendre à bras le corps la cause des opprimés (parlant politique), l'auteur prend froidement la plume. Accuser l'auteur de silence, cela est la pire des injustices. Mais, de quoi témoigner ? Si les discours politiques et idéologiques ont tout dit, que reste-t-il aux littérateurs ? Dire ce que le discours ne dit pas : se rabattre sur les questions existentielles non pour conforter les masses dans leur culte de la souffrance, mais acculer le dominant à la détermination, en lui faisant comprendre que la souffrance est à son acmé.

Les conclusions de ce chapitre peuvent être énumérées en ces points.

1. La condition sociale, qui semble être très prépondérante, devrait se comprendre à l'aune de ce qui compose la collectivité, que la science coloniale a réduite à des espaces clos.
2. Le témoignage est une marque discursive qui se situe aux frontières de l'Être historique (contraint à la militance) et de l'Être anonyme (élu à la médiation irritante). Entre le militant (civilisant) et l'Être (civilisable), l'auteur est difficilement repérable.

III] Des problématiques existentielles

Introduction au chapitre

Dans ce chapitre, il sera question de mettre l'accent sur ce que la littérature maghrébine recèle en questions existentielles. Loin de faire un exposé exhaustif où seront évoquées toutes les questions existentielles qui reviennent dans cette littérature, mais de donner les mécanismes par lesquels la question peut être repérée, voire constituée.

Nous avons opté pour préalables théoriques le remplacement de la notion de thématique par le mot problématique et la valorisation de l'informel linguistique. Ces préalables nous permettent de revoir ce qui a été constitué dans l'espace académique et de rétablir à la langue tout son pouvoir. Pour ce qui est de la thématique (ce problème, nous l'avons déjà abordé), elle représente des champs de recherche fermés et elle ne donne à la langue que le pouvoir que peut lui conférer le champ conceptuel auquel elle fait référence. Mais la problématique, elle refuse tout pacte avec l'Histoire et donne à la langue des pouvoirs extrêmement importants, en ce sens qu'elle lui permet de ne pas observer les fermetures impératives liées à la continuité de l'Histoire et à la fondation d'aires favorables à la signifiante (signogènes). Pour ce qui est de la langue, nous tenterons de montrer qu'en

dépit de ce qui est accordé par la critique et par les héritiers de Sartre à l'existentialisme, celui-ci reste le seuil fondateur de la légitimité linguistique, en ce sens que la question (la problématique) existentielle est capable de traduire les soucis (humains) en dehors de la langue historique et en dehors des travers confisqués par l'Histoire. En un mot, la langue donne à l'existentialité de se former sans demander à ce qu'elle soit connectée à la Raison ou à un appareil conceptuel handicapant.

« *Après le premier affolement, ce calme vigilant, cette solitude passagère, apportaient à Omar des échos menaçants.* »⁹⁶²

« *Il restait là frappé de stupeur et jetais des regards en dessous, en direction des stores baissés.* »⁹⁶³

Dans les deux énoncés, la question existentielle est manifeste, thématifiée qu'elle est, mais elle renvoie à des états d'esprits travaillés par la philosophie et par l'Histoire. Dans le premier énoncé, ni le conflit ontologique, ni la vacance verbale, ni la syntaxe existentielle n'apparaissent, mais la rencontre de soi dans un vide installé avec l'Autre donne ce que les philosophes et les hommes de lettres appellent la solitude. Cette question donne une idée, biaisée de ce que fut le contexte colonial, très dur en matière de postures existentielles. Dans le second énoncé, la stupeur nous révèle une angoisse, un état difficile à survivre, mais cette stupeur est mise sur le dos de l'Événement, donc déchargé de la totalisation subjective qui donne à la tragédie toute son ampleur. L'existentialité est, dans ce cas, une sorte de superstructuration de l'Ordre historique du soi isolé. Le sujet arrive à parler (thématisation), à se dire (séamntisation), à se projeter (syntaxisation). L'ordre des questions ne sont pas manifestes.

Le chapitre prend la forme de deux grandes sections, lesquelles tentent de toucher à des centralités épistémologiques propres au chapitre. Dans la première sur le modèle de lecture que nous préconisons, après avoir fait le tour des modèles employés et d'en avoir montré les limites. Dans la section partie, nous tenterons de connecter la langue (comme système de signification ouvert) à la posture du réfléchir, en valorisant la question existentielle et en la rendant centrale par rapport à ce qui peut se former comme strates signifiantes de l'énoncé.

1- Pour un nouveau modèle de lecture

Dans cette section, nous mettrons l'accent sur ce qui peut porter la lecture comme préjudices à l'identité de l'énoncé (signifiant). Nous avons opté comme espaces capables

⁹⁶² DIB Mohammed, DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 127.

⁹⁶³ DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 162.

de répondre à notre préoccupation basique la psychanalyse et la langue. Par ailleurs, nous avons fait appel à l'idée de subordonner la lecture peut être à des choix théoriques qui peuvent ne pas s'inscrire dans des pratiques communes. La lecture peut être, d'après ce que l'on peut avoir, un surinvestissement lexical de l'acte questionneur du texte, mais elle peut néanmoins être la matrice du questionnement basique qui s'intéresse à la formation de la face visible du signifiant.

1-1- L'activisme du sujet

La lecture peut être une pratique sociale ou scolaire, mais elle reste négatrice des fondements des aires académiques, en ce sens qu'elle refuse à toute tentative d'ouvrir des champs considérés comme inéligibles à la scientificité. Mais, il est indéniable que toute lecture passe par la langue, du moins dans la face visible que celle-ci offre. Lire un texte, c'est s'engager dans un compromis qui doit être conclu entre les impositions académiques et les largesses corpo-linguistiques, incarnées par l'autorité détentrice du savoir. La langue peut réduire la portée du texte en le plaçant dans un espace précis et en le démunissant de toute dimension questionnante. Cela peut se comprendre par les éléments suivants.

D'abord, la langue se présente comme une totalité qui pourvoit ses usagers en éléments signogènes dont la portée est limitée par ce qui peut émaner de ce même système. De ce fait, la langue, si elle refusait de se démarquer de l'imposition originelle (récupérée par des pseudo-concepteurs, qui parlent de posture scientifique et de soucis académiques), met la littérature sous les corps de la raison (à variables idéologiques). La langue risque de mettre la littérature sous scellées mythiques, en ce sens que les limites érigées contre la création peuvent s'accumuler sur celles contre lesquelles doit lutter le lecteur. Cette interaction entre la lecture et l'écriture incarne la tension que l'on peut voir traditionnellement dans les parcours historiques et qui opposent l'Histoire au Verbe.

Nous pouvons donner deux exemples d'énoncés liés à l'existentialité.

« *O mon Dieu, la mort est-elle raciste.* »⁹⁶⁴

« *La solitude du corps.* »⁹⁶⁵

Dans les deux énoncés, le lecteur comprendrait ce que ressent l'auteur, mais comme la question existentielle est thématifiée, aucun apport ne peut s'ajouter au sens initial qui a fixé un sens aux deux mots. Dans le premier, la question existentielle renvoie à tout ce que l'imaginaire humain a fabriqué en sentiments et sens au sujet de la mort. Dans le second exemple, même si les perspectives sont plus ouvertes que le sont dans le premier énoncé, il

⁹⁶⁴ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 51.

⁹⁶⁵ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 189.

reste cependant clair que la décombinaison des éléments phrastiques donnera aux mots toutes leurs charges sémantiques. Aussi bien pour *solitude* que pour *corps*, le sens reste une sorte d'édifices ouverts à tous les habitants. La marge du lecteur est fermée par la lexicalisation du thème en question.

Ensuite, la langue se présente comme système indépassable dans la traduction de l'insignifiant fondateur. C'est-à-dire que c'est la langue (celle qui se définit comme la désincarnation des ouvertures (signogènes) qui donne une légitimité à ce qui peut être colporté par la verbalité. En ce sens, la verbalité est une fondation du Verbe et seule la langue se porte garante de la validation de ce qui est produit. Ce fait dessaisit de son pouvoir la littérature, qui se porte garante de la dimension créative et veille sur ce qu'emploie les usagers en les rendant responsables de ce que l'éthique demande à la langue. Nous pouvons prendre deux exemples.

« *Il constata avec satisfaction que sa main ne tremblait pas et qu'il suffirait d'une toute petite pression...* »⁹⁶⁶

« *Il se met à rire, tout bas, nerveusement.* »⁹⁶⁷

Dans les deux énoncés, la quête du sens souterrain doit passer par la perspectivisation de la langue littéraire, c'est-à-dire retrouver l'objet signifiant manquant en s'inscrivant dans une logique narrative décentrée. Dans le premier énoncé, nous pouvons relever un état d'esprit lié à l'angoisse, mais cet état s'inscrit dans une logique humaine relayée par la totalité détotalisable du roman. En d'autres termes, cet esprit ne renvoie qu'à un micro-récit créé comme transition (un creux narratif). Dans le second énoncé, le fait de rire peut, comme raconté dans l'énoncé, être un état psychopathologique, mais ce fait s'inscrit dans la série narrative dont il n'est qu'une partie aux inconnues prétentions narratives. Dans les deux cas, la validation de l'objet nommable passe par la logique narrative, laquelle accorde à la langue le pouvoir de désigner, de verbaliser et de libérer.

Le rapport de la langue à la littérature donne à l'Histoire verbalisante la possibilité de rendre certains segments traductibles par des systèmes considérés comme linguistiques, mais qui sont, en réalité, des discours que l'on ne peut qualifier comme des systèmes dont les structures peuvent et doivent avoir une totalité. Certes, l'objet matériel peut décider de ce qu'est le système axiologique sur lequel l'on peut fonder un discours ou une thèse scientifique, mais la matérialité n'est pas, du moins par ce que l'Histoire peut nous permettre, capable de créer d'autres mots représentatifs de ce qui peut être un segment discursif.

⁹⁶⁶ MAMMERRI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 148

⁹⁶⁷ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 83.

Mais les limites érigées par la langue aux tentatives menées par la création littéraire ne sont pas les seules qui incarnent les passerelles qui peuvent exister entre la langue et la littérature. Il y a un rapport de fascination qui ne passe pas forcément par le poétique. La fascination exercée par la langue sur la littérature procède d'une double reconnaissance exprimée par la langue à elle-même en fondant l'ère littéraire. Ce qui rend la littérature capable de reprendre à la langue quelques-unes de ses prérogatives, c'est le désir de fascination qui la traverse et qui fait que le vide que peuvent créer les mots soit capable de sémantiser et de donner aux palimpsestes poussiéreux la possibilité de rendre les poussières capables de se lire par des phases historiques conceptualisantes. C'est-à-dire que la littérature, qui est un métalangage, devient un espace qui ouvre la voix à la conceptualisation, dans les diverses formes que peut prendre ce mot.

D'abord, la fascination est génératrice, car elle ouvre la voix à la création en permettant aux mots de donner libre cours à la langue qui freinerait les élans de politisation des systèmes conceptuels, c'est-à-dire que la langue qui aide la littérature n'est pas invitée au banquet qu'organise naturellement l'homme pour fêter l'acte sacré dans lequel lui est offerte la possibilité de ne pas parler et de ne pas se meurtrir par ce que la fonction littéraire impose. La langue, que l'on considère comme le matériau de la littérature, devient un bréviaire de la réflexion littéraire, car elle traverse par les mots agissants et les concepts (interrogeurs) tout l'univers textuel. Le texte n'a presque aucun rapport avec la langue, car celle-ci ne répond à aucune identité qui soit capable de traduire aussi bien la structure de ce système que ce que cette structure peut avoir de ressemblance avec ce qui peut être considéré comme l'expression d'une totalité analysable et descriptible.

« Djigga s'affaire autour du foyer qu'elle avait négligé, bouleversée par l'attente de ce retour. »⁹⁶⁸

« Lasse de prier, pressentant un nouveau malheur, ma mère se révolta à son tour et la pitié fit place à la colère, à un sentiment de rébellion farouche, non contre Khalti, mais contre le sort impitoyable qui ne refuserait pas une autre victime. »⁹⁶⁹

Dans les deux énoncés, la langue cède de son pouvoir thématique et narrativisant à des instances impures. C'est-à-dire que le signifiant est créé par des éléments narratifs liés à une morale que reçoit l'auteur. Dans le premier exemple, le narrateur parle du personnage qui était bouleversé par un fait. Ce sentiment n'est légitime que si l'on dessaisit le texte de son pouvoir de se construire contre les langues impures enfantées par la morale. Ce creux narratif rend toutes les logiques totalisantes de l'Être légitimes, mais il

⁹⁶⁸OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 67.

⁹⁶⁹FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 119.

se révèle être sans pouvoirs sur les accointances de la langue avec les systèmes narratifs (fermés). Dans le deuxième énoncé, la langue reste à l'état brut dans ce qu'elle exprime concernant le pouvoir de dire le tragique. Cette langue peut être considérée comme un topo discursif inclus dans la cursivité mythologisante, c'est-à-dire que la littérature décide de prendre part à l'Histoire humaine. Dans ce cas, le creux narratif renvoie à l'imaginaire classique pour ne pas dire simple. Les questions existentielles font partie de ce que ne peut la langue devant les thématisations établies. De même que pour le bouleversement, le malheur et la révolte sont des thèmes à résonance métaphysique pure.

Ensuite, la fascination génère de l'énergie par laquelle peut fonctionner l'espace littéraire. Cette thèse ne peut être un éloge du lyrisme, ni de la phase romantique de la littérature, en ce sens que les poètes inscrits dans cette tradition ne pouvaient être considérés comme des éléments générateurs d'énergie (étant souvent attaché au soi désocialisé et dissocié des luttes qui se menaient contre la dictature du Verbe. Pourvoir l'espace littéraire en énergie prévoit que la langue dessaisisse l'instance énonçante de toute autorité qui le mettrait à l'abri des regards orientés, que l'espace soit irrigué en substances capables de mettre l'image au profit du questionnement fondateur. Le questionnement suppose que la volonté de questionner soit supprimée.

*« Lorsque la médecine comprendra que les nerfs ça ne se soigne pas, elle aura sans aucun doute progressé. »*⁹⁷⁰

*« Ce sont de pauvres types, nos marabouts. »*⁹⁷¹

Dans les deux énoncés, le sens est suspendu à deux je qui dont en fusion constamment brouillée. C'est-à-dire qu'il s'agit d'opinions historiques, mais ces positions ne peuvent nullement que le vide linguistique ait un pouvoir sur la signifiante. L'opinion est clairement dite, mais son ancrage est plus hégémonique que l'énoncé lui-même. Ce que l'on appelle le cotexte, ce sont les interactions des autorités interphrastiques dans la légitimation d'un sens. Les questions existentielles, calquées sur la révolte contre le sort et la résignation aux déterminismes humains, révèlent que les auteurs préfèrent s'inscrire dans la tradition discursive à l'adhésion à la marginalité cursive.

La littérature questionne la langue sur les composants que ce système semble receler. Il se trouve que la langue n'est pas le centre qui pourvoit la littérature en sens, mais c'est un espace qui permet à la question de se poser en sortant de ce que la morale impose dans l'espace des idées verbalisées. Questionner par la langue ne peut se faire que pour la langue, cela ne fera pas disparaître la littérature, mais l'inscrira dans la vraie place qu'elle doit occuper dans l'univers (ouvert) des discours. C'est-à-dire que la littérature se démettra

⁹⁷⁰ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 27.

⁹⁷¹ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 103

de ce que les critiques et les différents usagers de la langue, une parole socialisante des craintes exprimées par l'Histoire et par les agents que celle-ci mobilise.

La fascination exercée par la langue sur la littérature a créé une poussée vers le repli sur les fondements conceptualisants du mot et de la parole, en ce sens que les mots et les paroles deviennent l'objet de réflexions menées aussi bien dans la littérature que dans les autres espaces. La fonction que peut remplir le texte littéraire peut renvoyer à sa dimension questionnante de la langue. Entre le discours produit comme réponse à des contraintes socio-historiques formalisant le produit littéraire et ce qu'offre la langue comme largesses grapho-verbalisantes, il y a indéniablement nécessité de revoir ce que peut la littérature dans les conceptualisations relatives à la langue. Celle-ci devient l'enjeu principal de la littérature, car celle-ci voulait revoir les liens qu'elle avait toujours eus avec son agent. La révision de certains mots ou de certaines expressions ne passait pas par l'examen philosophique, mais par les traitements verbaux qui venaient surgir dans l'espace des usagers courants de la langue.

« *Tassadit la raisonna-t-elle : elle n'avait que Salem sous la main.* »⁹⁷²

« *La salle de réunion était brillamment éclairée. A travers la porte vitrée, nous vîmes qu'elle regorgeait de monde. Nous nous glissâmes dehors.* »⁹⁷³

Dans les deux énoncés, la problématique existentielle se manifeste par la confusion du sujet au prédicat, pour former un groupe signifiant sans identité historique claire. C'est-à-dire que le travail sur la langue fait perdre à l'instance cursive son identité et la rend porteuse de marques subjectives communes à tous les parlants. Dans le premier énoncé, le personnage a sous la main, écrit-on, un autre personnage : cela veut dire que le rapport d'autorité, propre à l'entité humaine, est relayé par la langue employée par l'auteur, lequel préfère offrir de la vitalité à la syntaxe que de s'investir dans les syntaxes vitalisante. Raisonner (quelqu'un), c'est une entorse à l'esprit de rationalité qui est intransitif. Dans le deuxième énoncé, les mots employés reflètent un imaginaire que l'auteur peint de beaucoup de mysticité. Glisser dans un endroit, c'est quitter pour un autre espace. Or, dans l'énoncé, nous avons un dehors sans antagoniste. Le dehors devient la demeure vers laquelle l'on fuit, non pour quitter un espace lourd, mais pour retrouver un espace sans nom. La question existentielle est, dans ce cas, une sorte de désir d'exister sans subir la loi des espaces habités.

D'abord, il revenait aux auteurs de donner à la langue la possibilité de refonder son rapport avec ce qui est appelé le réel, en se ressourçant de ce qu'offrait (elle offre toujours) la philosophie. Il est certain que la littérature, par bien d'auteurs, ne faisait que reprendre

⁹⁷² FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 131.

⁹⁷³ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 213.

ce que la philosophie transmettait de façon presque légère à l'espace des savoirs. Cette œuvre de refonder le réel, issue d'une contestation des illusions de la raison lesquelles ont débouché sur les drames que le XX^e siècle a connus, n'avait pas d'assise dans l'académie, institution restée sourde aux interpellations émanant de la matérialité historique. Le réel est considéré comme un décorum symbolique fabriqué par les diverses instances historiques. Cette vision se trouve très contestée par les romanciers qui ont surgi dans les années cinquante. Alors que le but final du texte littéraire c'est l'esthétique formalisée par la valorisation des images et des clichés revenant dans le discours social (il s'agit de la littérature pré-proustienne), la littérature post-proustienne redonne à la langue tous ses pouvoirs et la vide de toute fausse vitalité, en ce sens que toute prétention de doter le verbe (le mot) de strates imageantes est freinée par la valorisation de l'œuvre archéologique de sémantisation et de quête des sens oubliés par les auteurs embourgeoisés.

« *Le doute et le blasphème ont la même allure de faïence brisée.* »⁹⁷⁴

« *Il trouva au printemps d'Alsace un charme insinuant que les printemps d'Ighzer ou de Tasga n'ont pas.* »⁹⁷⁵

Les deux énoncés expliquent que les sens peuvent être dénarrativisés, mais cette œuvre de dénarrativisation ne veut nullement dire que l'énoncé peut se soustraire à sa nature cursive. Si dans le premier exemple, l'opinion est exprimée par une phrase assertive ; dans le second énoncé, l'opinion n'est plus à retrouver par l'exploration subjective des fondements linguistiques. Cependant, les sens ont été archivés, et la question existentielle peut être formulée par cette quête de trouver l'ailleurs constructif du soi, un ailleurs fait de la liberté de dire (le premier énoncé), la liberté de sentir (le second énoncé). Là la vacance verbale est manifeste, au profit d'une métaphorisation de l'objet manqué : c'est-à-dire être libéré de l'Existence.

Ensuite, il y a l'impératif de s'ouvrir sur la pluralité des constructions intellectuelles qui concernent le réel. Aussi bien par la grammaire que par les matrices lexicalisantes de l'objet, la littérature donne à la langue la possibilité de s'employer en dehors des cercles fermés par les instances socio-historiques, notamment celles qui ont la faculté de parler. En un mot, il est visible le fait que la production littéraire, en dépit de ce qui peut émaner de ce champ, contribue à la revalorisation de l'individualité, laquelle est certainement entretenue par les instances socio-historiques. Il n'y a pas de mythe dans le présent, car celui-ci limite l'étendue du spirituel matérialisant et donne à la matérialité la possibilité de consoler les réels possibles. La pluralité qu'il faut cultiver c'est celle qui garantit à la langue de ne s'autoriser aucune prétention de conceptualisation classique.

⁹⁷⁴ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 105

⁹⁷⁵ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 115.

« -Je rêve d'une autre vie. »⁹⁷⁶

« Je fus une petite fille tout le temps que dura la fête. »⁹⁷⁷

Dans les deux énoncés, le je témoigne d'une individualité dont l'imagination ne peut se réaliser que par l'exclusion du versant subjectif commun à tous les humains (non soumis à la logique historico-cursive) et de la collectivisation idéologique. La question existentielle peut être formulée par la quête d'une pluralisation ontologique dans l'Être habité par le sujet historique. Dans le premier exemple, l'individualité oscille entre un état d'indigénat contingent et un état de révolte primitif. L'Être est, dans ce cas, suspendu à toutes les pulsions transitoires. Dans le second exemple, l'individualité coupe avec le collectif festif pour se retrouver dans un face-à-face narcissique avec soi, c'est-à-dire que le sens existentiel est durement contesté par les présences communiantes. La question existentielle peut être perçue sous l'angle onto-social. Ne pas être, ne pas être avec l'autre : cela veut dire que la langue reste le terrain de la construction de la pensée de soi, si profond soit-il.

1-2- Un Être soigné

Si l'on se permet de réduire la littérature à une question d'historicisation et de classement chronologique, l'on peut dire que la fin du XIX^e siècle était marquée par l'arrivée de genres littéraires dont le ton lyrique était indéniable. L'on peut parler d'un être lyrique, dans la mesure où le sujet est exploité par cette littérature qui avait des traits qui n'étaient pas en désaccord de ce que la question de l'être exigeait ; en ce sens que le déterminisme formalisant avait la possibilité de matérialiser par les divers procédés que l'on connaît (physique, géométrie, chimie, archéologie) ce qui était susceptible de se former. L'on pense que l'être est tout ce qui peut être en dehors des formes de matérialisation conventionnelle, y compris les plans désyntaxisants.

L'être lyrique revient de façon récurrente dans la littérature et il a pour espace l'extension des pathos pluriels et figeants, puisque ceux-ci donnent à l'existence une strate sur laquelle ce qui est ajouté ne peut se lire que par le biais du champ intérieur de la douleur et la valorisation d'un soi dont le désenchantement n'est pas pourfendu par ce qui est offert par la langue. Celle-ci semble être défaillante devant les ambitions du poète, figure qui répond à l'être dont il est question (l'être lyrique).

« La folie. Rien de plus contagieux. »⁹⁷⁸

⁹⁷⁶ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 159.

⁹⁷⁷ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 262.

⁹⁷⁸ Extrait de l'œuvre In *Kateb Yacine Textes présentés par Mohammed Smaïl ABDOUN*, Alger-Paris, SNED-Fernand Nathan, 1983, p. 63.

«L'amour, l'admiration, l'enthousiasme étouffaient les deux disciples ; les mots étaient trop faibles pour rendre l'essence de cette voix magistrale. Elle donnait un sens à leur vie, elle les haussait au niveau d'une humanité supérieure ; leurs gestes, leurs actions allaient être enfin à l'échelle du monde, leur vie cesser de ne vouloir rien dire.»⁹⁷⁹

Dans les deux énoncés, le fait de dire est subordonné à une validation opérée par un Autre qui ne voit en le même qu'une sorte d'Être retenu, à son gré, dans un espace aseptisé par ce qu'il doit à ce même autre. La question existentielle abandonne le sujet pour habiter les clivages historiques. Dans le premier énoncé, la folie, thème lyrique par excellence, est perçue comme un mal biologique. Dans le second énoncé, l'élévation spirituelle, relevant du souci révolutionnaire de soi, donne au clivage historique fondé sur le conflit culturel toute son ampleur.

La langue est la seule instance qui peut donner forme à l'être, en ce sens qu'elle peut agir en dehors des cercles fermés érigés par la science. S'étant dissociée de la philosophie, la science s'est trouvée dans l'obligation de s'allier à ce qu'imposaient les phases historiques qui ont vu le concept se construire exclusivement par ce que les limites de la langue décrètent comme dogme du verbe. Peut-on formaliser et constituer un être en dehors de ce qui peut être un être générateur de ses propres concepts et de ses propres démarches conceptualisantes. Pouvant paraître comme un savoir, celui qui provient de l'espace scientifique n'est pas capable de se constituer comme porteur des questionnements fondateurs. La formalisation de la séquence signifiante passe inéluctablement par une reconfiguration du décorum garanti par la langue de sorte que l'archéologie, qui peut traduire des phases signifiantes du savoir, soit possible. Pour notre travail, le texte littéraire peut présenter un champ d'où peut surgir l'exigence formalisante de l'être. S'étant égaré dans les méandres de la signifiante perturbatrice et fragilisante des blocs fermés par les consciences qui se sont instaurées dans l'espace philosophique, le savoir devient très attaché à la forme qui lui donnerait la possibilité d'être perçu par l'ensemble de la communauté linguistique.

«Le projet littéraire initial chez Feraoun est déterminé par le souci du villageois de faire connaître les siens, « les paysans, ses frères » comme on peut le lire dans l'avant-propos du Fils du pauvre. [...] Démontrer que les siens sont des humains dignes et acceptables revient comme un leitmotiv chez l'écrivain colonisé, donc frustré.»⁹⁸⁰

Nous remarquons que la langue a été réduite à une intention, donc à une projection ; alors que tout texte, en germination perspectiviste, montre les limites de la

⁹⁷⁹ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 81.

⁹⁸⁰ NACIB, Youssef, *Mouloud Feraoun Textes présentés par Youssef NACIB*, Paris, SNED, 1982, p. 9

syntaxe dans le cadrage des sens. Certes aucune lecture n'est redevable d'une justification, mais il nous est permis de voir en le texte de Feraoun une sorte de tissage prudent du réel, de sorte que l'adhésion à la logique du groupe ne contredit ni les éléments essentiels, ni les prolongements signifiants de la langue. Plutôt restructuration de la langue que subversion de l'idéologie coloniale, l'œuvre à laquelle s'est donné Feraoun est d'un réformisme radical, puisque l'Être, dans ses errements, est pensé à l'aune des décentrement idéologiques qui persistaient à l'époque.

La capacité de la langue à former une séquence signifiante et à donner à celle-ci une figure, dont le commentaire peut être fait par les différentes disciplines scientifiques, atteste de ce que peut la langue dans la validation formelle et sémantisante des savoirs. Si la langue peut réduire la portée des savoirs (de leur pouvoir) en les dévitalisant, il n'en reste pas moins que ce qui peut paraître important dans notre travail c'est le pouvoir de la langue à former à un être (littéraire) capable de traduire un humain mineur et une forme autoritaire. Nous n'oublions pas que le sujet littéraire qui peut donner substance à ce que le sujet social peut avoir comme écart linguistique donnant accès à l'identité littéraire.

« *Quartiers fracassés, anarchiques, sans règles, sans coins, sans carrefours, d'où s'exhalent les odeurs particulières des boutiques d'artisans.* »⁹⁸¹

« *Un siècle passa.* »⁹⁸²

Dans les deux énoncés, le fait de nommer l'Être textuel ne peut se réussir que par les procédés conventionnels. Il s'agit soit de thématiser, en faisant une synthèse qui doit renvoyer aux sens intrinsèques, soit à une convocation des espaces épistémologiques reconnus. Dans les deux cas, il doit y avoir un lien sournois entre l'objet (réalisable/figé) et le sujet (réalisant/errant). La question existentielle est, dans ces cas, une sorte d'évacuation des tensions propres à l'exigence de verbalisation. Dans le premier énoncé, l'espace est fragmenté pour dire la perte des sens ; alors que dans le second, le siècle est réduit à un sujet et un verbe, pour dire l'incapacité de vivre le temps, tellement pénible et tellement lourd.

Il est indéniable que dans la littérature, il y a l'idée d'un sujet dessaisi de toute faculté de réflexion, car le sujet pensant est loin d'être repris par les formes littéraires telles que revenant dans le discours littéraire. Aussi bien par le personnage que par les diverses voix narratives, l'être porteur de sens (pensant) ne peut prétendre à une identité capable de porter une faculté de réfléchir totalisante, en ce sens que ce que dit le texte ne renvoie pas à une identité intello-spirituelle identifiable dans le discours social. Toutes les consciences qui assument des rôles pensant sont à inscrire dans les identités socio-historiques

⁹⁸¹ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENAG-Bouchène, 1989, p. 161.

⁹⁸² HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 77.

identifiées par les instances validantes des identités. Aussi anarchique qu'il puisse être, l'espace des idées est néanmoins guidé par ce que la société et ce que celle-ci émet comme énoncés valorisants. Ce qui rend l'œuvre de repérage de la voix consciente et parlante exige que l'on fasse preuve de discernement dans la formation des séquences dont la signifiante relève de la combinaison de la voix consciente à la face matérielle véhiculée par le texte. Parmi les dérapages que l'on peut constater dans une certaine critique, l'idée qui consiste à réduire les voix parlantes à une seule et à faire de celle de l'auteur la seule qui puisse transcender les séquences parlantes du texte, cela ne fait que renforcer les totalitarismes et réduire les écarts de la réflexion. Hypothéquée, la voix parlante est limitée à ce que la critique fait de l'être textualisé.

«Lorsqu'il parcourait sa terre, il se sentait pourtant très fier. Il se croyait, disait-il, tant il se sentait fier, il se croyait un roi.»⁹⁸³

«-Ils se trompent.»⁹⁸⁴

Dans les deux énoncés, la marque de la voix parlante (du rôle narratif), est indexée selon ce que veulent les schémas scolaires (l'attribution de rôles aux personnages) et conceptuels (la narratologie). Mais, cela reste contestable, car la furtivité de la voix parlante, freinée par la posture auctoriale civile, est garantie par une libération de l'Être vis-à-vis des postures sociales établies. Il s'agit d'auto-plurilogisme particulier à la fonction narrative. La question existentielle renvoie à la quête du soi par lequel l'on est désigné sans être démunis de la tâche historique qu'est la narration.

Il y a possibilité de considérer l'être discursif comme un être capable de former l'angoisse questionnante, en ce sens qu'il laisse des brèches ouvertes comme traductrices de questionnements qui ne sont pas fondés sur un ordre scientifique. Le sens que peut donner un critique à un énoncé ne peut se formaliser que par l'emploi a-historique de la parole sociale et de ce qui est textuel. Or, à un certain moment de l'Histoire de la littérature, il y avait un figement dans la considération de l'objet porteur de sens (ce n'est pas le texte qui donne à l'étude sa légitimité, mais c'est la capacité de former des segments porteurs de sens et capables d'être interrogés par les diverses disciplines. L'angoisse questionnante arrive à joindre l'affect altéré et la raison historicisée.

D'abord, est angoisse tout ce que la conscience n'arrive pas à penser en dehors des cercles prévus par la Science, notamment celle qui trouve en les énoncés signifiants la possibilité de faire appel à l'archivage pour se permettre des lectures de ce même énoncé. Si l'angoisse est très souvent citée par les poètes, elle n'a cependant pas disparu de l'édifice littéraire. Elle fait partie des postures qui invitent au réfléchir, sinon elle est la

⁹⁸³ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 209.

⁹⁸⁴ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 111.

seule à permettre des questionnements fondateurs. De ce fait, l'on peut avancer que l'angoisse est consubstantielle au questionnement, alors que l'on veut réduire celui-ci à des mécanisations de la pensée et à des schèmes fournis par des modèles de raisonnement orientés par les instances académiques.

« *Khaled Ben Tobal n'appartient plus tout à fait au présent.* »⁹⁸⁵

« *Un vent de joie soufflait dans nos cœurs.* »⁹⁸⁶

« *Les pauvres yeux de fous, je ne les verrai nulle part sans émotion. Eux seuls reflètent la souffrance de l'âme et recherchent éperdus ce que le cœur et le cerveau n'ont plus.* »⁹⁸⁷

Au-delà des lexicalisations réalisées pour dire l'angoisse, nous pouvons percevoir cet état d'esprit dans les roulades de la langue. Dans les trois énoncés, l'angoisse se reflète par une politique de l'Être collectif et par la logique de transcender les tracés traditionnels. Le rapport à l'Autre, qui n'est pas forcément l'humain est une manière de penser l'angoisse. L'Être face au temps (le premier énoncé), l'Être face au parlant (le second énoncé), l'Être face au soi factice (le troisième énoncé), les trois légitiment le droit d'absence que les pulsions fondamentales de l'humain interdisent. L'angoisse est existentielle, mais sans démarquage idéologique, bien que celui-ci soit, dans notre cas, peu assumé.

Ensuite, le questionnement doit être balisé par le paradigme indépassable de la Raison domestiquée par les cercles académiques. C'est-à-dire que le fondement existentiel du questionnement est souvent soutenu, voire développé par les intrusions réalisées par la Raison, laquelle n'est plus décidée par la philosophie, mais par le personnel (la communauté) académique qui y est inhérent. Après les recompositions subies par l'espace philosophique et par ce qui est décidé par le contexte socio-historique, la Raison a dû revoir sa place et se doter d'une épithète qui lui permettrait de se définir et de réduire son hégémonie. Le fait de parler d'une raison pure, d'une raison dialectique, d'une raison islamique est révélateur de ce que les académiques veulent faire de ce mot (cette entité verbale).

« *Elle devenait triste, sombre, s'irritait sans raison.* »⁹⁸⁸

« *Lila ne l'écoutait plus ; elle ne pouvait s'intéresser à l'avenir, le sien comme celui des autres, installée qu'elle était dans son présent comblé.* »⁹⁸⁹

Le questionnement sur le personnage, dans les deux séquences, nous contraint à une multitude de concessions. D'abord, les logiques épistémologiques (il s'agit d'une

⁹⁸⁵ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 54.

⁹⁸⁶ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joëlle Losfled, 1996, p. 212.

⁹⁸⁷ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 122.

⁹⁸⁸ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 85.

⁹⁸⁹ DJEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 173.

narration). Ensuite, les logiques historiques (il s'agit de personnages évoluant sous l'ordre colonial). En dernier lieu, les logiques propres (il s'agit d'êtres mineurs). La question existentielle renvoie à un état d'esprit qui contredit les classifications pures, notamment celles liées à la littérature maghrébine. Dans le premier énoncé, le personnage évolue dans un ordre communautaire pour qui le sens de la vie est subordonné au sens collectif. La tristesse est le sentiment courant, mais pas hégémonique. Dans le second énoncé, la vie au présent laisse, notamment dans l'espace narratif, l'option révolutionnaire subordonnée à une adhésion historique des sujets. La crise existentielle se confond avec le désir de nationalité, désir qui aurait pu concevoir un autre espace de la collectivité.

En somme, l'angoisse questionnante peut autant nous révéler ce qui peut être considéré comme sujet pensant que nous cacher ce que la séquence signifiante peut avoir en failles traductibles dans la composition de la séquence signifiante. L'enjeu du problème que nous sommes invités à régler réside dans le découpage de la syntaxe qui a aidé à la formation a-historique de cette séquence. Cela n'est pas le propre de l'angoisse questionnante, car le matériau de la pensée est pour beaucoup dans la textualisation de la pensée et, donc, de la stratification de ce qui est produit. Le dérapage, dans ce cas, est inévitable, le produit est confondu avec le producteur, il en résulte des jugements de valeur et des énoncés de valorisation.

« *L'exubérance et la foi ne vont pas de pair.* »⁹⁹⁰

« *La vie n'est jamais.* »⁹⁹¹

Les deux énoncés renvoient, dans les coupures qu'ils opèrent avec le tissu narratif, à la perception de la chose existentielle. L'on peut aisément comprendre que la crise existentielle est, dans le premier énoncé, d'ordre historique. Dans le deuxième énoncé, il s'agit aussi de la négation de la vie à partir d'une exigence historique. Si l'éthique nous oblige à nous départir de ce que la langue permet néanmoins, nous dirions que l'instance énonciatrice évolue dans une posture historique sans s'y inscrire.

C'est dans ce cas que l'on peut dire que l'ambition méta-textuelle est obstruée par l'embourgeoisement interne de l'appareil linguistique et par l'incapacité des locuteurs à s'inscrire dans une opposition à cette phase qui semble s'inscrire dans l'Histoire. Il ne peut y avoir d'effet méta-textuel que si le sujet peut se dessaisir des charges sémantiques que prennent naturellement les diverses entités (signogènes) afférents à la langue et ne se rendre comptable de ce que les blocs signifiants que devant les instances avec lesquels il aura conclu un pacte sur les écarts que peut prendre les mots dans les diverses significations qu'ils peuvent prendre.

⁹⁹⁰ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 138.

⁹⁹¹ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 131.

« Quand il parlait avec le menu peuple de la Casbah, plus de concessions pour s'en ménager l'approche, avec cette mauvaise conscience d'être différent. Il en faisait partie désormais, il pouvait se permettre d'exprimer les vérités les plus âpres, les plus douces à accepter. Il se fit des ennemis et l'admit froidement sans « déchirement interne ». Mais aussi des amis, plus que des amis. »⁹⁹²

« Slimane, tuberculeux, agonisait dans un hôpital parisien...[...] On dit les Françaises si blanches et belles, avec des cheveux dorés ! Et la France, c'est si grand, si riche, et surtout si loin...Il y a toute la mer à traverser. Trop d'abondance nuit au souvenir. Comment supporter l'attente, le doute et les privations ? »⁹⁹³

Les dynamiques lectorales nous mettent devant une responsabilité de positionnement idéologique, en ce sens que le lecteur peut agir selon la conscience qu'il s'octroie. Dans le premier exemple, la séquence donne l'image d'un être textualisé dans des espaces fermés (la séquence est autonome). Dans le deuxième exemple, la raison subit le poids de la syntaxe supra-phrastique et interroge le topo selon les fuites normales de la narration et de ses véhicules.

1-3- Lu pour...un moi temporalisé

Dans les phases constitutives de la signifiante, il y a un impératif de rompre avec le concept de lecture comme horizon garant de l'unité signifiante du texte. La lecture ne donne pas à la capacité du signifier la possibilité de s'incarner dans des lecteurs qui peuvent former un consensus sur ce qui est lu. Le consensus est sujet à controverses, car le lecteur n'est pas liable ontologiquement avec la lecture. Le lecteur n'est, il est évident, pas une entité ontologique. A l'instar de l'auteur, le lecteur peut se perdre dans les méandres signogènes que peut former l'objet de communion entre l'auteur et le lecteur. Cet objet de communion est aussi un objet de discorde. Dans notre cas, nous pouvons aisément comprendre que le sujet (historique) est traversé par les conflits idéologiques d'alors que un positionnement devait se prendre, malgré les pesanteurs de la condition existentielle.

« Hakim se durcit. Chaque fois qu'il pense à Youssef, la blessure s'ouvre : sentir ainsi dans la même maison, de l'autre côté de la petite cour, vivre un homme qui refuse de lui parler, qui détourne la tête quand il le rencontre, ou qui prend soin de sortir à d'autres heures pour éviter ces rencontres mêmes... »⁹⁹⁴

⁹⁹² BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENAG-Bouchène, 1989, p. 194.

⁹⁹³ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 83.

⁹⁹⁴ DJEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 91.

« C'est l'heure lisière, heure indéfinissable dont la ligne grise court incertaine entre les ténèbres et la lumière quand, imperceptiblement, la nuit vers l'aube vire. Le théâtre de la vie va changer de décors et d'acteurs. Un instinct infailible en avertit les vivants ; il pousse les uns vers l'ombre, hisse les autres vers la lumière. Mais sur le déluge du monde la vieille arche, lourde des angoisses et des espoirs des hommes, à toute heure profile la pointe de son étrave. »⁹⁹⁵

Dans les deux énoncés, le face-à-face historique a eu lieu, soit par lexicalisation ou par métaphorisation. Dans le premier exemple, entre Hakim et Youssef le conflit historique est très perceptible, lié évidemment à la lutte contre le colonialisme. Mais cela n'évacue pas la partie subjective et existentielle de chacun des personnages, partie dont l'auteur ne nous dit pas beaucoup. Dans le deuxième exemple, la métaphore, qui peint sur un ton messianique, une rupture historique, oppose les bons aux mauvais. Si dans cet exemple, tiré d'un roman réfractaire à la lutte idéologique, les indices sont sublimés, il n'en reste pas moins que l'Histoire est perçue comme anti-existentielle, dans la mesure où les écrits idéologiques sont morcelés, dans leur intimité, par des éléments psychiques.

D'abord, la discontinuité extratextuelle, qui est certes réglée par les formes matérielles que peut prendre le texte, ne donne pas à ce dernier la possibilité de fixer les significations qui découlent de l'extension contrôlée des objets de notre étude. Il y a, dans la discontinuité extra-textuelle, la possibilité de ne pas lire selon ce que les champs disciplinaires imposent en normes et en protocoles.

« Un pur silence descendit sur nous. »⁹⁹⁶

« Lorsque le maître de Jacques avait pris de l'humeur, Jacques se taisait, se mettait à rêver et souvent ne rompait le silence que par un propos, lié dans son esprit, mais aussi décousu dans la conversation que la lecture d'un livre dont on aurait sauté quelques feuillets. »⁹⁹⁷

Si la comparaison peut s'avérer sinon maladroite, du moins surfaite, il reste cependant possible, voire impératif, de surmonter les clivages culturels et les coupures historiques pour retrouver le texte branché au cours (notion que nous avons déjà soulignée). Le lien entre les deux textes peut être schématisée dans la scène du maître et de l'esclave, Reine et le je, dans le premier ; le maître et Jacques dans le second, le décor c'est l'école (disons la scène magistrale). L'on peut dire que la continuité textuelle transcende les fabriqués historiques (livres, textes prétendus finalisés, etc.). Et pourtant rien ne peut séparer les deux textes que l'identité historique de leurs auteurs.

⁹⁹⁵ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 128.

⁹⁹⁶ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfeld, 1996, p. 195.

⁹⁹⁷ DIDEROT, Denis, *Jacques le fataliste*, Bourmemouth, 1994, p. 70.

Ensuite, l'intratexte ne peut être considéré que comme un centre qui pourvoit en sens les fondements des formes matérielles qui prennent naturellement les constituants du discours littéraire. L'intratexte invite le lecteur à créer d'autres articulations autres que celles qui sont propres à la langue. Il s'agit, pour le lecteur, de désarticuler la langue pour en former une autre capable de donner une identité spécifique au texte lu. De par ce que la langue peut offrir comme largesses à la construction textuelle, le texte littéraire peut renvoyer à une entité qui n'a pas vocation de définir ses composants par ce qu'elle peut, c'est-à-dire l'unité, donner comme figurations du réel questionneur et néanmoins extérieur. La langue offre à l'autorité écrivante la possibilité de faire de ses composants dans des structures capables de traduire un réel dissensuel et de donner à celui qui la révélait la possibilité de fabriquer des significations para-linguistiques. L'auteur se sert de l'aventure proustienne sans toutefois être capable de mimer cet auteur qui a fait de la langue à la fois le sujet et l'objet de son œuvre, en rendant la question éligible à la discussion et à l'examen.

«Raveh-ou-Hemlat avait arrêté la marche du temps. Son cœur, son esprit, étaient avec les ancêtres. Ses principes étaient les leurs. C'est chez eux qu'il prenait des exemples. [...] Figé dans un passé que son imaginaire embellissait et pétrifiait chaque jour un peu plus à mesure qu'il vieillissait, il se dressait sur le ciel d'Ighzer comme l'image de son destin (depuis si longtemps il en rythmait les jours), la sentinelle intransigeante de valeurs révolues, mais irréfragables. »⁹⁹⁸

« La ville paraissait attendre. Les barbelés, les patrouilles ne parvenaient pas à lui ôter son flegme renfrogné mais serein, sa longue patience. Elle en avait vu d'autres. »⁹⁹⁹

Dans les deux exemples, nous constatons des enclaves qui font du récit le propre d'une existentialité qui ne subit pas l'ordre idéologique d'alors, bien qu'il y ait des marques évidentes de ce moment. L'auteur prend une distance vis-à-vis de l'Événement recyclé dans le cours normal de la vie. L'existentialité est, dans les deux cas, une manière de ne pas se jeter dans les bras chauds de l'idéologie pour se retrouver dans le bain froid de l'Existence. Opposition dure mais féconde que celle qu'actionnent les auteurs, en faisant comprendre que nul ne peut nier l'intransigeance de la vie dans la perception du réel, si idéologisé soit-il.

Il est évident que la langue ne peut pas être un matériau de création pur, traversée par les diverses manipulations que peut parfois subir le mot qu'elle est. Le matériau est démonté au gré des impositions et des fantaisies que peut mener le critique, mais la langue

⁹⁹⁸ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, pp. 64-65.

⁹⁹⁹ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 147.

peut prétendre à la formation de sens fermés, chose que seul lecteur peut démontrer par le fait que l'acte de lire nécessite la mobilisation de l'appareil psychique et le contrôle des extensions pensantes auxquelles prétend la langue. Les offres de la langue peuvent être rendues inopérantes par ce que les lecteurs peuvent faire du texte en le fermant et en en faisant un bloc de signifiante insécable. Limitée par des structures externes rigides et par des signes internes déterminés, la langue reste génératrice de sens par trois largesses, lesquelles sont formées par trois grands facteurs.

« *Lorsqu'il fut arrêté presque personne ne crut à son innocence.* »¹⁰⁰⁰

« *Une conversation sérieuse se tient à côté d'une discussion sans aménité...* »¹⁰⁰¹

Dans les deux exemples, nous pouvons constater que la langue assiège un micro-récit, lequel se donne à tout ce que la langue impose. Ce micro-récit peut forcer les barrages internes formés par les autres micro-récits dont la centralité est constructible au gré des épistémès et des besoins communs, mais il ne peut nullement s'affranchir des tracés conventionnels de lecture. Ainsi, la question existentielle est complètement escamotée, non qu'aucun indice d'angoisse ne soit manifesté, mais parce que la langue utilisée reste fidèle aux lois qui la régissent et que la narration observe superbement la linéarité qui venait pourtant d'être secouée.

La langue peut échapper à la géométrie verbale traditionnelle, en ce sens qu'elle en fabrique d'autres. La langue fait de la géométrie un exercice qui arrive à joindre l'acte fondateur aux logiques de fonctionnement ; cela est très rare dans les analyses que l'on peut faire des supports de lecture. La géométrie verbale ne parvient que rarement à verbaliser, en ce sens qu'elle donne aux mots (formés géométriquement sous forme de points –donnant à des êtres matériellement indéfinis la possibilité de se considérer comme entités capables de se définir et de fasciner par sa capacité de génération par sa capacité de signifiante) la capacité de dépasser le paradigme géométrique et d'en faire découler des capacités de signifiante autonomes de la matrice de formation. La littérature est le premier degré de la géométrie et non de la langue, car elle aime à se considérer comme métalangage en déniait à la géométrie tout pouvoir sur le discours produit. Ce souci provient de l'obsession spirituelle, qui considère que le signifiant doit être sacrifié au signifié. En jouant sur cette opposition, laquelle doit être repensée, la critique littéraire établit des préalables qui ne tardent pas à l'embourgeoiser et à ranger du côté des avatars de la philosophie des Lumières. Cela, Derrida aurait voulu le repenser, mais, dans la critique littéraire l'on pense toujours que les formes sont à inscrire dans un courant

¹⁰⁰⁰ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 132.

¹⁰⁰¹ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 186.

philosophique dont les choix sont faits par rapport à ce que les écoles philosophiques offrent comme acte scientifique indissociable des matrices génératrices de sens et dissociable des tensions conceptuelles qui font que la signifiante soit le terrain où s'affrontent le signifié et le signifiant. Il y a, donc, possibilité de parler du surtexte, dans la mesure où, d'une part nous avons montré notre incapacité à définir le langage ; et d'autre part, notre choix pour le texte comme forme visible et discontinue de signifiante. La notion de texte est plus valable que celle du langage, dans la mesure où il rompt avec l'abstraction et avec l'hégémonie conceptuelle que légitime naturellement l'objet d'étude (qu'est, dans ce cas, le langage). Pour autant, la matérialité que peut présenter le texte ne peut être atteinte dans sa totalité.

« *Jeudi. Omar n'avait pas classe.* »¹⁰⁰² (p.33)

« *Nous laissons faire et nous nous taisions.* »¹⁰⁰³ (p. 57)

« *Omar pensait aussi à tout ce qu'ils pourraient manger de bon.* »¹⁰⁰⁴ (p. 98)

« *La révélation de la vie quasi charnelle et inconsciente de la terre se faisait pourtant jour en lui.* »¹⁰⁰⁵ (p. 139)

Nous remarquons que dans les quatre énoncés, repris d'un même roman, le sens tournant autour d'Omar, doit subir les logiques historiques, car il est soumis à la face finale du texte et la logique d'opération du lecteur. Si l'on restreint le sens au seul constituant narratif, qu'est le personnage Omar, nous pourrions dire que cet être, enfant, écolier, voisin, élu à la puberté, nous contraint à actionner l'organisation narrative pour lui donner un visage, qui, s'il venait à être accordé, mettrait fin à l'illusion et au mythe du souffrant ontologique. Il souffre à la place de l'Autre. Là la question existentielle relève plutôt de la capacité du lecteur à refuser les marques factisantes que peut prendre le personnage-emblème.

« *La bonne s'en va, portant le baquet de linge. Près du lavoir, elle aperçoit Mourad, Ameziane et d'autres ouvriers.* »¹⁰⁰⁶ (p. 18)

« *Le conducteur maltais et le receveur kabyle se sont dirigés vers deux bars différents.* »¹⁰⁰⁷ (pp. 64-65)

« *Il fallait regagner le campement.* »¹⁰⁰⁸ (p. 143)

Dans les trois énoncés, nous pouvons aisément comprendre que les jeux concernant autant les statuts internes des Êtres que ce à quoi ils renvoient montrent les

¹⁰⁰² DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 33.

¹⁰⁰³ Idem, p. 57.

¹⁰⁰⁴ Idem, p. 98.

¹⁰⁰⁵ Idem, p. 139

¹⁰⁰⁶ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 18

¹⁰⁰⁷ Idem, pp. 64-65.

¹⁰⁰⁸ Idem, p. 143.

limites de la narration, qui, mettant en scène des personnages, faussement calqués sur des êtres sociaux, se décentre et contraint le lecteur à se désinscrire des jeux idéologiques, cela révèle la véritable misère de l'espérant révolutionnaire en temps de marginalité. Cette marginalité veut dire que la lecture, qui s'est calquée sur les modèles scolaires, devrait s'inventer ses codes propres et impropres. Les premiers sont le fondement indéterministe des seconds.

La lecture surtextuelle suppose un déni de la stratification des significations telle que conçue par les divers courants critiques qui se sont attachés à la lecture des textes littéraires. Le surtexte peut se définir comme ce que la racine de la signifiante peut engendrer comme textes dont les orientations de la signifiante globale peuvent aller à l'encontre de ce qui est sécrété comme sens par la matrice relative au texte de base. Dans cette optique, le surtexte s'oppose à ce qui est appelé le méta-texte, dans la mesure où le second se considère comme une phase par laquelle les premiers sens se manifestent et qui ne laisse aucune possibilité de générer et de tenir sa capacité dans sa dimension a-historique. Le métatexte a des prétentions génératrices figées, alors que le surtexte est une génération (une faculté) errante sans fondements, ni horizons d'attente. Le surtexte ouvre la voie à la création qui peut parfois ne pas prétendre à des formes inscrites dans l'Histoire. Il s'agit de produire non pour répondre à des soucis socio-historiques, mais pour perpétuer la faculté de la littérature à produire du texte et du sens textualisé. Celui-ci donne de la légitimité au texte et à ce qui peut être considéré comme la face matérielle du savoir. Il se trouve que le texte littéraire soit un des représentant de ce type de support lequel tente de faire du sens l'aboutissement d'efforts intellectuels et de constructions mentales dont la réalisation n'obéit pas à des codes faisant consensus au sein d'une communauté.

*« Pour moi Dieu n'est pas un problème, c'est une solution. Je ne le connais pas depuis tellement longtemps qu'il faille aujourd'hui m'en satisfaire. »*¹⁰⁰⁹

*« Mokrane passa de l'énervement au désespoir et du désespoir à l'affolement. Il prit sur l'étagère une demi-bouteille d'anisette, se versa un grand verre qu'il but sec et souffla la lampe. »*¹⁰¹⁰

Nous pouvons faire des lectures, cela s'entend bien, de divers angles. Mais le surtexte, c'est attribuer au texte un sens qui obéirait à des considérations historiques pures, en disant que l'énoncé révèle telle philosophie ou telle idéologie. Nous pouvons dire, pour le premier énoncé, que l'auteur s'inscrit dans telle ou telle idéologie et qu'il est attiré par telle ou telle philosophie. Dans le second, le personnage donne l'image d'un individu nerveux et qu'il est « l'ethnotype » (pour reprendre un terme qui est revenu dans le lexique

¹⁰⁰⁹ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 63.

¹⁰¹⁰ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 73.

de la critique littéraire) d'un groupe. Cela ne réduit pas la dimension interne du texte ; bien au contraire, nous pouvons dresser un tableau des sentiments qui traversent les espaces romanesques, pas les personnages, ceux-ci étant des catégories fausses, reprises qu'elles sont de l'imaginaire matériel qu'est la collectivité.

Face aux prétentions nourries par le texte le rendant capable de générer des sens insensés, il y a des fonds sémantiques que l'on peut déceler dans le texte et dont le commentaire peut parfois nous donner accès à des sens qui ne s'inscrivent pas dans la totalité du texte. Certes, les auteurs sont les seuls à pouvoir donner sens à un texte, mais les lecteurs sont les seuls à pouvoir donner sens à un texte, mais les lecteurs sont souvent dépourvus de référents symboliques unificateurs, ce qui peut donner au texte lu des sens divers et faire des lectures tout aussi éclairantes que mystifiantes. L'infratexte, contrairement à l'intratexte, tient le texte étudié comme des surfaces signifiantes hiérarchisées où les sens constitués renvoient à des savoirs égaux les uns aux autres, mais dont les limites sont garanties par ce que l'on peut appeler un supratexte dont la lecture est confiée à des lecteurs socialement utiles. L'infratexte ne garantit aucune formalisation figée des savoirs, en ce sens que ce sont les lecteurs qui décident de ce qui est digne d'être considérés comme séquence signifiante.

« Il est au moins cinq heures du soir, mais le jour ne semble pas avoir bougé depuis midi. Le même éclat ronge le paysage bouleversé de rocs et de pierraille, le même soleil y aiguise ses griffes. »¹⁰¹¹

« La joie nous pénétra quand furent en fleur les arbres de notre jardin secret : leurs pétales tombaient, légers, sur les hautes orties et les chardons, et sur le sol fendillé. »¹⁰¹²

Dans les deux énoncés, l'infratexte peut être perçu sous la contrainte d'une thématization qui mettrait fin à la totalisation didactiquement établie des œuvres. Interroger le rapport de l'auteur à la lumière pourrait, dans le premier énoncé, donner à une lecture désidéologisée et néanmoins féconde de l'œuvre. Dans le deuxième énoncé, les lectures établies de *Rue des tambourins* seraient classées si l'on se mettait à étudier le rapport à l'altérité, qui devrait se décharger du composant culturel. L'existentialité serait fécondée à la graine ontologique.

1-4- Les césures libérantes

¹⁰¹¹ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 163.

¹⁰¹² AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 245.

Le modèle de lecture que nous préconisons dans l'analyse rencontre deux obstacles qui peuvent être représentés par deux grands systèmes dont la définition peut être revue à l'aune du texte, notion que l'on considère comme clé dans le travail que nous menons.

D'abord, c'est la structuration qui peut donner aux sens fermés une figure socio-historique. Dans ce cas, c'est le discours qui doit être ciblé dans la critique que l'on doit faire. Les raisons en sont les suivantes :

Toutes les lectures que l'on peut faire du texte littéraire passent par une analyse du discours, analyse qui est appelée à être faite sous le contrôle des études nées de ce qui est appelé, dans les années soixante, l'énonciation. Si l'analyse du discours se limitait à étudier les divers discours émis, elle serait condamnée à ne voir que ce que lui proposent les locuteurs, alors que celui-ci est dans l'incapacité de rendre valide le produit qu'il tente de présenter comme discours et comme objet d'étude autonome. De par ses structures, le discours n'est pas censé répondre à la préoccupation épistémologique de base qu'est celle de la constitution d'un objet d'étude.

« *Il faut continuer à être soi, par pitié pour les autres.* »¹⁰¹³

« *La religion pour moi ne se résume pas à égorger un mouton le jour de l'Aïd et à observer trente jours de carême dans l'année.* »¹⁰¹⁴

A première vue, les énoncés ne retiennent aucun élément narratif. Il s'agit d'un discours émis par un des éléments narratifs. A les analyser à l'état brut, cela voudrait dire que les auteurs se défont du je narratif pour se mettre dans la peau d'un je historique. Il n'en est rien, car les énoncés sont sous le coup de deux contraintes. D'abord la contrainte générale, ils s'inscrivent dans un cours (narratif) humain. Ensuite, la contrainte particulière, ils sont dits par des personnages qui participent au jeu narratif ouvert par l'instance auctoriale. La question existentielle peut buter contre deux faits avérés : d'abord, le voile cursif vide le conflit idéologique de sa vitalité ; ensuite, l'énonciation de la question existentielle ne peut se faire sans l'intervention d'une subjectivité discursive autoritaire.

Le discours n'est pas capable de reprendre toutes les composantes sémantiques qui lui sont sous-jacentes. Cela peut expliquer les appréhensions que l'on peut voir dans les approches menées par les critiques littéraires. Ne pas considérer le texte littéraire comme un discours, c'est refuser que le texte devienne l'incarnation de ce que décident les instances historiques. Les ouvertures internes par lesquelles peut surgir le sens attestent que le bloc sur lequel travaillent les spécialistes est signogène et ne peut être réduit à une

¹⁰¹³ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 136.

¹⁰¹⁴ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 205.

entité de signification fermée et totalement contrôlée par l'action des divers champs disciplinaires.

« *-L'honneur est l'honneur, conclut-il. Qui a tué doit mourir. Les femmes sont perverses, Menach ; n'en crois aucune, pas même ta mère, qui ne doit peut-être sa sagesse qu'à ses vieux ans.* »¹⁰¹⁵

« *L'enfant ne fait pas grand cas en général de tendresse de ses parents. C'est pour lui chose acquise.* »¹⁰¹⁶

Si les deux énoncés ne peuvent nullement se départir de leur filiation historique (il s'agit d'extraits de romans), il n'en reste pas moins ce qui est énoncé ne résistera pas à ses constituants intrinsèques. Dans le premier exemple, les idéologues mettraient tous les lexiques pour récuser ce qu'ils appellent la misogynie et la haine de la femme, mais cette accusation ne concernerait pas l'auteur, ni le personnage, car il s'agit d'un discours qui transcende les strates historiques pour revivifier la scène primitive. La question existentielle se dit dans toute sa force, en opérant par une posture discursive impure. Dans le deuxième extrait, l'énoncé contredit l'orientation générale du roman, qui dit toute la considération qu'a Fouroulou à ses parents. Mais cet énoncé, s'il venait à se couper de son ascendance, mettrait les jalons d'une quête sur l'enfance. Dans cet énoncé, l'existentialité n'est pas exprimée par ce que le sujet historique ressent, mais par des considérations bourgeoises appuyées par les modalités narratives.

La langue est redevable d'une mission que lui ont confiée les discoureurs. La critique littéraire tente de faire de la langue une manière dont le sens est formulé et formalisé.

Le rapport que peut avoir la langue au sens a été un axe majeur dans la critique littéraire, la recherche du signifié a été un point sur lequel la littérature et la critique se sont arrêtées. Si le discours a été l'axe central des études réalisées sur la littérature, la langue, quant à elle, s'est montrée très engagée dans les tentatives qui visent l'extension des sens. Alors que le discours est un objet (semble être un objet) qui donne accès au sens, la langue s'est constituée comme instance validante des études réalisées sur le discours. Il ne peut y avoir de discours scientifique que s'il parvient à désarchiver les sémantiques que prennent les mots, et l'idée de rendre la langue redevable d'un positionnement historique, c'est être capable de démunir le discours de toute connotation paralysante. En somme, le discours (objet) et la langue (sujet) peuvent ne pas se neutraliser et garder, en conséquence, le terrain de l'objectivité loin des binarismes qui continuent à alimenter et à animer les espaces académiques.

¹⁰¹⁵ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 149.

¹⁰¹⁶ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 105.

« *Pâques approchait. Jamais les eaux du lac ne furent plus limpides, ni vertes.* »¹⁰¹⁷

« *Le suicide...le suicide..., répéta Omar d'une voix neutre, à plusieurs reprises comme s'il cherchait dans la sonorité de ce mot ce qu'il y avait d'incompatible entre lui et l'image qu'il se faisait de Farid.* »¹⁰¹⁸

Dans les deux énoncés, le rapport à l'Existence est manifeste, le premier par le truchement de la spiritualité temporellement paganisée (Pâques étant une fête religieuse), le second par la question du suicide. Mais comme dit dans le postulat, le mot voit ses sens s'archiver, donc un habillage historique s'ajoute à la nudité spirituelle qu'exige chaque mot. Dans le premier exemple, le culte de la vie ne peut passer que par le déterminisme chrétien de l'organisation de la vie (une version largement partagée par les narrateurs). Dans le second, la vie doit passer par la mise à l'écart de la douleur occasionnelle. Le suicide est un remède lexical à la lourdeur que fait peser un ordre historique. Dans les deux cas, l'option politique est évacuée, et l'existence a triomphé de l'idéologie.

La langue, de par ce qu'elle peut offrir en extensions sémantiques, limite la lecture à inscrire la critique qu'elle peut faire au corpus linguistique lequel se positionne rarement contre l'épistémè ambiante. La lecture garantit à l'idéologie de se maintenir et au texte d'avoir des extensions épistémiques qui s'inscrivent naturellement dans un espace académique et qui voient leurs élans conceptuels buter contre les normes établies par les divers corps travaillant sur l'objet donné. La langue rend le texte responsable de ce qui provient de ses entrailles infratextuelles. Cela freine les questions en les rendant inscriptibles dans un champ précis et en créant une bourgeoisie qui veille sur la survie de la corporation et sur les manières (les *habitus*) du groupe. Les fausses conceptions fournies par les agents académiques font que le sujet et l'objet (dans notre cas, respectivement la langue et le discours) ne se traduisent que comme catégories figées et démunies de tout pouvoir de traçage théorique.

Si la langue peut être la pourvoyeuse de questions, lesquelles renvoient à des disciplines précises, elle reste néanmoins incapable de revitaliser les questions posées et de questionner le texte non en qualité d'objet d'étude dont l'identité est désignée d'avance, mais qui pose autant de questions que d'affirmations sur soi. Le texte doit se défaire de l'idée d'entité signifiante capable d'être traduite par des lectures dénuées de toute dimension autodestructive. Cette opération doit être menée dans les faces visibles du texte, mais doit être tenue en dehors de toute signification issue de l'archivage des sens et du figement de concepts (une notion peut induire tout un corps sans se montrer prêt à des

¹⁰¹⁷ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 285.

¹⁰¹⁸ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 203.

revirements sur l'objet étudié). Cela veut dire que le fondement de notre questionnement tient lieu de deux notions principales. D'abord, il est fondé sur l'impératif de refonder la langue en y décelant les sens libérés de la contrainte qui pèse sur la définition du segment signifiant. Il est question également de revoir la forme que prend naturellement le segment signifiant. Ensuite, il est fondé sur la nécessité de revoir ce qu'est le sens, c'est-à-dire limiter matériellement la signifiante. Au-delà des formes traditionnelles que l'on se plaît à opposer à la raison, notamment les formes pathologiques, l'on doit songer à inscrire des défaillances de la langue au sein de la langue même et en dehors de toute prétention conceptualisante qui met traditionnellement les dysfonctionnements de ce système en rapport avec les maladies de l'âme et avec les prouesses du freudisme. L'on sait tous que la psychanalyse n'a pas cessé de se rapprocher de la langue en vue d'en faire un atelier qui puisse traduire les préoccupations de l'Homme dans leur état brut. En fait, cette discipline voulait opérer en dehors des grands mouvements qui ont vu la science s'ériger comme une instance historique dépourvue de l'option critique radicale. Toutes les disciplines tombent dans ce piège, mais la psychanalyse a réintroduit l'option critique dans un terrain resté sous le contrôle des scientifiques consacrés.

*« Est-il possible, vraiment, de savoir prouver son amour, de l'avouer, de l'expliquer ? »*¹⁰¹⁹

*« Tous les torts sont de mon côté. »*¹⁰²⁰

Du côté de l'idéologie, le sentiment ne peut relever que de la structure invisible, donc indigne de l'examen scientifique. Ne pas pouvoir dire, cela est pour les idéologues une posture de double doute : le sujet use du dire pour se débarrasser d'une conscience perverse, il dit parce qu'il ne veut pas abandonner le train de la vie. Pour le second exemple, la scène d'énonciation relève d'un topo qui ne peut se soumettre à aucun jugement, car toute approche pourrait dénier à l'énoncé sa visibilité narrative. Mais, d'un point de vue psychanalytique, les deux énoncés peuvent être expliqués comme la marque d'une névrose (malaise transitoire) ressentie par un être sans nom.

Le segment signifiant, tel que voulu pour notre travail, a pour but de ne poser la question existentielle que comme question qui doit exposer l'existentialité à toutes les à toutes les contraintes grapho-matérielles qui peuvent délimiter cette même question. La mort, le suicide, Dieu, la conscience, la vérité, soi, ces problématiques ne peuvent être considérées que si la voix qui les traiterait s'avère capable de parler au nom d'un je coupé des pathos historiques et que s'il se donne la mission d'incarner une discursivité transcribable par les divers matériaux relevés de la langue. L'on ne peut pas parler d'un

¹⁰¹⁹ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 69.

¹⁰²⁰ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 129.

personnage qui éprouve un malaise existentiel sans courir le risque de tomber dans les méandres des fleuves de la verbalité sociale et dans les dédales de ce que la science a cédé aux prétentions de schématisation et de conceptualisation développées par les agents parascientifiques.

« *Nous dorlotons notre ennui, nous le chérissons.* »¹⁰²¹

« *Une guerre, même juste, est une difficile habitude à prendre.* »¹⁰²²

« *Quand on a été embarqué dans la vie avec rien, comme moi, rien...que cette chienne de malédiction sur les talons...on n'est pas toujours sûr d'avoir évité tous les péchés. Le Dieu de la miséricorde et de bonté le sait qui nous a faits de bout...et qui nous a jetés sur cette terre avec rien, rien que le poids sur nos épaules des péchés que nous n'avons pas commis...Mais, dit-il, c'est un blasphème...Je demande à Dieu de me pardonner : c'est le dernier. On ne renonce pas comme cela au diable avant d'aller à Dieu. Il est tenace le compère.* »¹⁰²³

Dans les trois énoncés, le malaise existentiel est directement branché à ce qui est vécu par la collectivité. Il en résulte une confiscation du sentiment psychique non par la collectivité, mais par le moment collectif. Dans le premier énoncé, l'ennui est un vécu commun, de même que la guerre et la contingence, thèmes des deuxième et troisième énoncés. Le nous permet une subjectivation historique, car le malaise est dit sans détours narratifs.

La question existentielle peut, donc, être repérée par le recours à une segmentation qui n'est pas appelée à avoir comme point unificateur le texte lu. Cela nous inscrit dans une perspective qui autorise que le texte se dote de significations extérieures à ce qui est lu et qu'il ne sorte point des cercles matériels prévus. En un mot, l'existentialité n'est pas à extraire de ce qui la fonde comme problème, elle n'est pas non plus à extraire du compromis qui doit être trouvé entre la contrainte matérielle (légitimante de la prétention scientifique).

Dans cette optique, il nous devient impossible de procéder aux traditionnels découpages opérés par la critique, réduisant la plurivocité d'une œuvre à la polyphonie qu'elle peut receler. Ni le personnage, ni le narrateur, ni les diverses voix parlantes ne peuvent prétendre à donner sens à ce qui peut faire l'objet de notre étude, car les séquences sont appelées à se définir dans le texte lui-même et garantir que le sens donné s'inscrive en autonomie par rapport à l'exigence grammaticale et par rapport aux ingérences menées par les autres énoncés.

¹⁰²¹ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 144.

¹⁰²² HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 17.

¹⁰²³ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaïa, Talantikit, 2005, p. 157.

Dans cette section, nous avons tenté de mettre l'accent sur les divers problèmes que peut rencontrer notre quête objet qui puisse traduire notre préoccupation initiale. Aussi bien par la langue que par la psychanalyse, la littérature est appelée à revoir, d'une part, l'être qu'elle veut mettre comme axe central de ses travaux ; d'autre part, les formes matérielles par lesquelles le signifié peut être visible. Nous avons tenté de questionner aussi bien les structures grammaticales (en tant qu'entités déterminantes du discours) que les concepts qui ont pour tâche de donner au sens la possibilité d'être formalisé. Il nous a paru d'une extrême importance que les modèles de lecture soient évalués à l'aune de ce qui nous est exigé dans notre travail.

Nous avons, par ailleurs, mis l'accent sur l'impératif de reposer la question par rapport aux limites de la langue et de ce que celle-ci induit en notions, notamment celles qui reviennent dans le lexique des diverses disciplines qui ont pour préoccupation l'explication du texte littéraire.

L'acte de lire, largement commenté aussi bien par les critiques que les théoriciens de la littérature, nous mène à nous interroger sur ce qui doit être lu, mais surtout sur ce que les textes peuvent être aux constituants fondamentaux de la langue commune.

Si le je se départit de son ancrage propre (celui du vide nommant), il reste cependant dans l'obligation d'accomplir pour s'absoudre de l'accusation légitime que lui adresseraient ses congénères non la tâche historicisante, mais au moins le rôle historique. Les activistes du nationalisme et autres courants politiques chassant dans le territoire du socioculturel, les écrivains devraient contraindre les lecteurs à se défaire de la sociologisation de l'Être textuel, en donnant à celui-ci le pouvoir de capter l'attention des lecteurs libérés de l'idéologie ambiante. Ce terrain, ce serait celui de l'existentialisme non théorisé.

2- L'existentialisme n'est pas un engagement

Dans cette section, nous tenterons de mettre l'accent sur le lien que peut avoir la littérature avec la pensée existentialiste, en ce sens que ce lien soit perçu en dehors des filtres érigés par les diverses instances socio-historiques. Il s'agit, pour nous, de dire que la centralité d'une œuvre est l'existentialité et que celle-ci est la marque du compromis de la langue avec les failles de la Raison historique. Les deux notions qui traverseraient notre section sont les suivantes. D'abord, nous montrerons que les efforts de la critique ne sont pas à s'inscrire (c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas opérer) dans les doctrines liées à la psyché, mais sur la langue. Ces doctrines sont gangrenées par les autours poétiques générés par la littérature. Ensuite, nous ferons l'effort de montrer les limites dans l'exercice de la

critique, non du point de vue méthodologique, mais du point de vue de l'Histoire des sciences, en ce sens que l'objet d'étude, en tant que notion, ne peut prétendre à incarner la posture scientifique, l'objet d'étude c'est la langue qui réfléchit, alors que le sujet qui mène l'étude c'est la langue qui parle. Le terrain sur lequel opèrent les deux notions n'est pas défriché, il reste déterminé par des considérations qui lui sont extérieures. Le mérite du travail sur l'existentialité, c'est que le matériau de base peut être nommé autrement que par ce que l'on appelle langue. La langue n'est pas le matériau de la langue, car celle-ci si elle ne parvient pas à se dissocier de l'instance socio-historique et si elle ne s'inscrit pas dans une ambition subjectivante du réel ne peut se garder des dérapages totalitaires auxquels fait naturellement face toute voix prétendant à créer en dehors de l'Histoire. En somme, l'on se situe dans la préhistoire de la science, car la notion d'objet ne peut se prévaloir d'être une notion capable de s'inscrire dans une logique scientifique pure. L'objet par et pour la langue. L'épistémè scientifique a montré que les structures internes de la Raison sont à chercher dans les défaillances de la parole sociale et dans les régimes discursifs totalitaires (comme c'est le cas de la langue). La langue littéraire, quant à elle, elle reste interrogatrice des épistémès ouvranes.

*« L'orgueil (« vous et votre orgueil ! » avait dit le commissaire au cours de l'un des interrogatoires, cela lui revient) est finalement sa meilleure arme. »*¹⁰²⁴

*« Je sais qu'ils tuent encore des pères de famille. »*¹⁰²⁵

*« Le genre humain avait été tenu dans l'ignorance du mal... »*¹⁰²⁶

Dans les trois énoncés, la recherche de l'épistémè passe par ce que Weber appelle la neutralité axiologique, donc une légitimation, du moins au niveau du discours, de la nullité de la tension idéologique. La pensée de l'humain, la pensée des rapports d'autorité, la pensée de la lutte idéologique, celles-ci peuvent être considérées comme des postures capables d'ouvrir des espaces épistémiques cataloguables sur les mouvements historiques ouverts par les agents historicisants, dont le colonialisme, comme c'est le cas de notre travail.

2-1- La légitimation de la parole curante

Fondée sur le souci de repérer l'existentialité dans les œuvres sur lesquelles nous travaillons, notre recherche a pour mission de refonder l'existentialité non en tant que notion qui exprime une préoccupation de la littérature, ni en tant que modes de

¹⁰²⁴ DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 108.

¹⁰²⁵ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 57.

¹⁰²⁶ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, pp. 351-352.

représentation de l'Existence, mais comme lien pathologique de l'être avec l'être qu'il est (qu'il peut être).

Il est évident que l'existentialisme est un courant philosophique, il est le fait de toutes sortes d'archivages (sémantisants). La littérature que certains dits érudits considèrent comme indigne d'être représentative de la philosophie qui fait les contours de tel ou tel courant ne peut être réduite à une image péjorativement connotée et démunie de toute assise conceptuelle. Cela doit être dit pour cesser de considérer un sujet pensant comme le centre pourvoyeur de doctrine et que tout ce qui peut tourner autour comme de la spéculation justificatoire de l'idée de base. Si l'existentialisme peut être lu comme courant philosophique, il n'en reste pas moins que les déterminants générés par l'Histoire doivent être balayés pour redonner à l'existentialité des sens qu'elle avait pu arracher à la force de la langue.

L'existentialisme ne peut être vu comme une doctrine que l'on lit avec ce que la Science a secrété. Il s'agit exactement de comprendre ce que la langue peut acquérir en espaces conceptualisants à ce qui peut paraître comme contraire à la posture existentielle. Il est certain que celle-ci est marquée par des traits qui la tiennent pour être différente des autres postures. Elle a pour fondement trois placements de l'être. D'abord, l'être, tel que perçu par l'existentialité, est marqué par le conflit ontologique. En un sens, l'être est tout ce qui est extérieur (ou paraît être extérieur) au noyau dur de l'identité psychique (laquelle identité est à inscrire dans les prétentions essentialisantes nourries par les promoteurs de l'idéologie moralo-bourgeoise) peut constituer un conflit qui peut générer non un malaise mais la possibilité de perpétuer l'Existence personnelle au sein de la collectivité qui pourvoit l'espace personnel en significations et qui produit les mécanismes qui prennent en charge la compréhension de l'énoncé produit. Dans ce conflit, la langue occupe une place centrale, car elle permet à ce conflit de se traduire en termes socialisés. Ensuite, l'indépassabilité de l'espace méta-signifiant ouvert par les instances de l'impureté pensante. Des thèmes n'ayant aucun fondement conceptuel sont considérés comme relevant des questions les plus difficiles à résoudre et à poser (elles sont de fait philosophiques) obsèdent l'espace de pensée des sujets existentiels. Ils optent pour une autre démarche de l'analyse de ce qui les mettrait mal à l'aise l'être que celle adoptée par les diverses instances énonçantes. Enfin, les réponses apportées aux questions posées sont suspendues à la jonction de l'errance discursive pensante et le futur contraignant octroyé à la Parole.

Nous pouvons relever trois exemples pour illustrer les trois seuils sus-énoncés.

« *Je crois bonnement que nos existences ont perdu leur signification.* »¹⁰²⁷

« *Le malheur, mon vieux compagnon de route, est d'un commerce fastidieux.* »¹⁰²⁸

« *Touma laisse errer son regard sur place, rassurée maintenant.* »¹⁰²⁹

Dans les trois énoncés, l'existentialité est impure. Dans le premier exemple, la singularité du collectif signifie l'échec de la verbalisation du soi dans l'œuvre d'investigation passive de l'Être. Le conflit ontologique a été escamoté au profit d'une présence plurielle conservatoire. Dans le second exemple, la question existentielle, l'auteur se rabat sur le thème, galvaudé et conventionnel qu'est le malheur, pour nier l'âpreté de la condition humaine. Personnifié, le malheur devient un mot sans emprise sur la psyché, collé qu'il est sur un romantisme projecteur. Dans le dernier exemple, le personnage, mis au centre d'un noyau moral relayé par la narration, ressent une assurance qui renforce moins les capacités du lecteur que le pouvoir de l'idéologie. La question existentielle est, dans ce cas, souveraine à la lisière de la légitimation historique et philosophie de la posture nationale, que l'auteur semble défendre non comme thèse, mais comme déterminisme historicisant.

L'existential se situe donc en dehors de la détermination grammaticalisante et par rapport aux thématisations approximatives des problèmes. Pour être plus explicite, l'on peut dire que l'étant n'est pas voué à l'anarchie verbale, mais cela ne veut pas dire que le sujet pensant a la prétention de reproduire les schèmes suivis par les philosophes et les penseurs.

Aussi bien dans la littérature que dans la philosophie, la question existentielle s'est trouvée en face d'un choix dont elle ne pouvait s'extraire (c'est le cas de tous les problèmes inscrits dans la textualité). Elle est appelée à être dite par une voix et selon des normes qui régissent l'univers dans lequel elle est inscrite. Par ailleurs, cette question était et est toujours face à l'hégémonie exercée par les scientifiques. Par delà tout ce que ceux-ci peuvent offrir à l'espace des savoirs, il est à constater que la littérature scientifique fabriquée à l'effet de comprendre certaines notions est souvent établie sans prétentions conceptualisantes fondatrices.

« *Il n'est pas au pouvoir de l'homme de discuter l'œuvre de Dieu.* »¹⁰³⁰

« *Mais, quand j'avais bien amusé mon monde, la tristesse passait sur mon âme comme un vent froid, et j'enfuyais pour ne point pleurer.* »¹⁰³¹

¹⁰²⁷ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 216.

¹⁰²⁸ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 96.

¹⁰²⁹ DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 149.

¹⁰³⁰ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 51.

¹⁰³¹ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 203.

« *Chaque fois, il passait du doute à la certitude. La certitude que sa conduite n'était pas réellement malhonnête.* »¹⁰³²

La question existentielle passe, dans les trois exemples, par une thématization par laquelle les courants philosophiques opérèrent pour l'interroger. Dans le premier exemple, nous pouvons observer la dialectique déséquilibrée des matérialistes et des spiritualistes. Dans le second, nous pouvons observer l'autoculpabilité telle que théorisée par Freud. Dans le troisième exemple, nous pouvons percevoir ce que l'on pourrait appeler la bonne foi selon les termes du monothéisme. Mais, cela ne veut nullement dire que les pronoms qui portent de tels sentiments sont matérialisables, car il ne s'agit que d'Êtres nés dans le giron de la narration, qui est issue de l'infini cursif propre à l'humanité.

Si dans beaucoup de problèmes peuvent être constatés dans l'analyse de ce qui est appelé l'existentialité, c'est parce que les appareils conceptuels ne s'emploient que par la réalisation du compromis qui doit être visible dans ce qui a trait à la conceptualisation, reprenant le sujet comme instance capable de produire de l'énergie qui naturellement garantit à la pensée la possibilité de se reproduire et de relayer les idées relatives au sujet. Il ne peut y avoir de lectures diversifiées si la langue employée ne se permet pas de positionnement disciplinaire et un décodage anarchiste des ordres archéologiques du mot.

« *La nuit il me fut impossible de dormir.* »¹⁰³³

« *La nuit surtout, affalé sur son lit, des idées affolées tournoyaient dans son crâne, avec la précipitation désespérée des insectes contre une vitre.* »¹⁰³⁴

« *La nuit, rôle Mourad, la nuit qui revient, la cellule qui déborde, la lune qui débarque, qui glisse à la lucarne, rôle Mourad.* »¹⁰³⁵

Il est évident que la nuit, qui est le noyau lexical des trois énoncés, renvoie à un imaginaire humain chargé, mais si l'on opère par des décroissements, l'on peut dire que les trois sens sont liés à des centralités minuscules. Dans le premier exemple, l'impossibilité de dormir reste la marque d'une crise qui, en cachant son origine, veut révéler la vraie problématique de l'Existence. Dans le deuxième exemple, la nuit se présente comme un exutoire non de la longueur de la journée, mais des désirs de penser manqués. Ce que l'on appelle un examen de conscience ne trouve sa signification que s'il se perd dans une spiritualité aseptisante. Dans le troisième exemple, le personnage Mourad se vit de la nuit, en espérant retrouver le soleil perdu. La quête de l'espoir se calque sur le cycle normal de la vie, c'est-à-dire sortir de la nuit qui vit de soi pour

¹⁰³² FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 180.

¹⁰³³ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 66.

¹⁰³⁴ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 253.

¹⁰³⁵ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 40.

retrouver la journée : c'est le type du déprimé aguerris. Mais dans les trois énoncés, la nuit ne peut, en tant que mot, se décharger des attributs sémantiques qu'elle s'est accumulés.

L'existential n'est pas une question philosophique, car elle ne fait fonctionner la machine conceptuelle que par le recours au pathos (écarts constatés dans les structures normalisantes de la psyché) qui est de nature existentielle. L'existential doit être démis de toute dimension pathologisante de sujet et ce, dans le but d'aborder le problème en dehors des régimes discursifs totalitaires, notamment la langue et les mathématiques. Cela ne peut se faire que par la déformation du sujet en fonction de ce qui peut provenir de la forme a-historique du savoir. Cette déformation est incapable de s'opérer car elle engage un mot (totalisant et générique) dans les méandres de la critique qui voit la verbalité se mettre à l'épreuve des capacités de la langue. Le projet de comprendre l'Existence draine les philosophes que les prophètes, mais les lectures qui en sont faites sont limitées à la voix du sujet parlant et elles sont, de fait, incapables d'être retranscrites par une école et par les appareils conceptuels fondés sur le compromis que doit naturellement nouer le sujet et l'objet. Pour le premier comme pour le second, il y a des disparités assumées par les instances garantes du sens.

« *Toute ma vie n'a été qu'une erreur, ou un malheur, ce qui revient à peu près au même, pour n'avoir jamais su aimer qui m'aimait.* »¹⁰³⁶

« *De toutes ses forces elle maîtrisait le tumulte de son âme.* »¹⁰³⁷

« *...la plupart de nos espoirs sont des blasphèmes...* »¹⁰³⁸

Il peut facilement se comprendre le fait que les trois énoncés reprennent des thématiques existentielles classiques, mais elles peuvent, dans des endroits différents renvoyer à des états psychiques dont l'examen mettrait le sujet sur le divan (pour reprendre le lexique freudien). La technique psychanalytique est née de plusieurs jonctions historiques pilotées par des subjectivités radicales. Elle ne peut expliquer toutes les raisons qui gardent l'imaginaire collectif. Dans ce cas, la question existentielle est coincée entre une médicalisation exotique et une normalisation appauvrissante. Elle est dite, cette question, sans se fier aux pouvoirs libérateurs de la langue.

Par ailleurs, le banal revient de façon récurrente dans la littérature, en ce sens qu'il constitue une parade au tragique qui tient en communion l'ensemble du lectorat. Dans beaucoup de travaux, il est fait référence au désir des auteurs contemporains de quitter la continuité verbo-discursive instaurée par la tradition littéraire. Le tragique constitue la matrice génératrice d'émotions, mais cette génération n'est pas le propre atemporel de cet espace. En un sens, l'existential a restauré le tragique en le rendant porteur d'un désir

¹⁰³⁶ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 35.

¹⁰³⁷ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfled, 1996, p. 127.

¹⁰³⁸ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 65.

souverain d'émancipation de l'ordre du divin et d'un message qui fait de la production verbale une forme transcendant les instances socio-historiques, car l'existentialité a cette spécificité de se rendre comptable devant les autorités compensatoires de ce qui ne peut être dit ou écrit.

« *Notre chef de jeux dans le quartier était un garçon teigneux qu'on n'avait pas voulu admettre à l'école.* »¹⁰³⁹

« *Omar se taisait, gêné de s'être mépris sur le sens des paroles de son ami.* »¹⁰⁴⁰

« *Hakim a mis une heure pour atteindre la place d'armes.* »¹⁰⁴¹

Il apparaît dans les trois énoncés un renvoi à la vie quotidienne, lequel renvoi n'est marqué ni par l'idéologie (parallèle à l'idéologie), ni par l'épistémè (légitimation du processus conceptuelisant). Mais, ils nous révèlent les creux existentiels qui cachent les vraies problématiques, non désignées et non nommées qu'elles sont. En fait, c'est le vide que pratique la langue qui horrifie le tragique. L'Être est, dans ce cas, une manière de se constituer sa véritable scène tragique, laquelle scène devrait réclamer une singularité punitive face à la totalitarisation par le Verbe.

Dans la littérature moderne, nous parlons de la tragédie existentielle. Jadis, la tragédie était un point (un décorum) autour duquel tournent des spectateurs venus voir cette tragédie s'incarner et partager, de ce fait, l'émotion qui générerait le spectacle. Or, dans notre travail, nous considérons que le syntagme auquel nous nous référons tente de donner au tragique plus d'écart existentiel et de le détacher de toute communion thérapeutique. Dire tragédie existentielle, c'est indéniablement évoquer la mort, le suicide, le corps, la maladie et, tout simplement, les menaces qui pèsent sur ce qui est appelé l'unité du sujet. Cette littérature tente de se poser entre l'exigence politique (collectivisante) et le souci d'individualité (désocialisante). Pour la première, c'est la tragification stérilisante qui est visée, alors que la deuxième cherche à installer un décor où la douleur n'est pas perçue comme ce qui touche naturellement l'humain, mais comme ce qui fait la singularité du sujet temporalisé par le poète. Nous pouvons prendre trois exemples, pour illustrer la manière dont la littérature algérienne s'investit dans le traitement de la tragédie existentielle.

« *La mort arrive...* »¹⁰⁴²

¹⁰³⁹ FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaia, Talantikit, 2002, p. 77.

¹⁰⁴⁰ DIB, Mohammed, *L'Incendie* In *La Trilogie L'Incendie La Grande maison Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 361.

¹⁰⁴¹ DJEBAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962, p. 257.

¹⁰⁴² DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 297.

« Comme un homme frappé de catalepsie émerge au monde sensible, Idhir recru de fatigue, remonte lentement des limbes du sommeil. Il n'a encore aucune notion des lieux et du temps pas plus que d'aucune autre contingence. Flottant dans le noir, il n'a conscience que d'une chose, il vit. »¹⁰⁴³

« Le suicidé qui se révèle ne connaîtra plus l'illusion de mourir. »¹⁰⁴⁴

Dans les trois énoncés, la centralité de l'existentialité c'est la mort, opposée faussement à la vie. Dans le premier énoncé, on annonce l'arrivée de la mort, comme pour dire qu'elle ne viendra jamais, propos qui s'inscrit dans une dialectique fermée à finalité thérapeutique. Dans le deuxième, la vie est pensée comme le foyer d'un questionnement sur soi, sur sa position. Face à la mort, la quête de se savoir fait front. Dans le troisième énoncé, la recherche de la mort trouve sa véritable fin par la conception du meurtre de soi, appelé suicide, lequel passe la connaissance (de soi par soi) par le maniement logique de langue. Se penser, c'est se vouer à tous les états, dont la mort projetée.

2-2- Pour quelle question ?

L'exposé d'Histoire par lequel nous parviendrons à cerner la notion d'existentialité telle que nous voulons la mettre en œuvre nous servira de rampe de lancement à notre recherche, en ce sens qu'il nous permettra de se soustraire à ce qui est produit au sujet de l'existentialisme.

L'Histoire de l'existentialisme a vu des figures surgir et donner à l'existentialisme une légitimité de présence dans l'espace philosophique en tant que doctrine. Or, la question existentielle n'est pas le propre de la philosophie, ni de la littérature, ni encore de l'écrit. Certes, ces espaces ont voulu en faire une sorte de préoccupation dont l'examen a drainé penseurs et scripteurs, mais elle ne peut nullement être l'exclusivité de ces deux espaces de sorte que l'existentiel soit réduit à la verbographie et à l'effort intellectuel qui y est afférent. La question échappe aux prétentions historicisantes des historiens qu'ils emploient. Les textes littéraires ont certes la prétention de receler des segments liés à l'existentialité, mais ils ne peuvent néanmoins désinscrire la question de la continuité discursive qui garantit à l'existentialité de se perpétuer.

« Le commissaire s'identifiait facilement à ce général au grand cœur. A chaque page, il reconnaissait ses propres désarrois, sa volonté inopérante d'être humain. »¹⁰⁴⁵

« Naturellement, il faut que le rêve vaille la peine d'être corrigé. »¹⁰⁴⁶

¹⁰⁴³ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 131.

¹⁰⁴⁴ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 63.

¹⁰⁴⁵ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 153.

Dans les deux énoncés, l'existentialité échappe aux conceptions matérielles qui ont été établies au sujet de l'Existence. Dans le premier énoncé, la figure du commissaire signifie non pas une autorité historique, mais une collusion des ordres étatique et historique (il est à la fois dominé et dominant). Il confisque à la morale toute capacité de dialectisation normale de la posture, sans qu'il ne soit immoral. Dans ce cas, la question existentielle n'appartient ni à l'imaginaire universel, ni aux espaces culturels marqués, ni aux spiritualités reconnues. Dans le deuxième énoncé, l'on décèle un réalisme idéalisant, dans la mesure où le rêve n'est pas interdit, mais qu'il doit se corriger. L'existentialité oscille entre un matérialisme fondateur et un idéalisme perçu comme un horizon messianique. Dans ce cas, la question existentielle est perçue comme un moyen de lutte contre l'illusion indicible, sournoise et projectrice.

Il y a impératif de reconsidérer l'existentialité à la faveur de ce qui peut paraître relatif à la complexité de la constitution de l'existentialité comme objet de dissertation et de réflexion. L'Existence peut-elle être conçue par des efforts intellectuels sanctionnés par un écrit ? La problématique est auto-problématisante, dans la mesure où elle limite les lectures qui pourraient en être faites à la fondation d'un ordre qui oppose un espace discursif inéligible à la description scientifique à la norme réductrice des extensions que peut avoir toute question susceptible d'être traitée par la philosophie.

D'abord, l'existentialité, comme tout terme intéressant la philosophie, est incapable de dépasser les périphéries et les creux sémantiques qui constituent sa source de légitimité. Si la philosophie continue à se poser des questions sur certaines notions ayant traversé des siècles, c'est parce que ces notions ne peuvent pas prétendre fermer la langue sur elle-même et réduire le pouvoir générateur de la langue. Il paraît évident que le pouvoir de la langue n'est garanti par aucune instance productrice de discours.

« Tout riait sur la route parce que Sliman riait de son cœur, et la route et la vie et Ighzer et les Algériens étaient beaux, tous les Algériens et même nos adversaires qui ne sont nos adversaires que parce que personne ne leur a jamais expliqué. »¹⁰⁴⁶

« La journée avait été longue. [...] Il est désolant de se retrouver un soir de labeur sans la fatigue heureuse du travail accompli. »¹⁰⁴⁷

La pensée de l'existentialité peut s'opérer, à la lecture des deux énoncés, selon deux paradigmes. Dans le premier, il s'agirait de la narrativité comme moyen de colportage du sentiment par la dialectisation incriminante de l'altérité. Par ailleurs, il s'agirait de reconvoquer les unités lexicales dans le partage des sens dans les espaces

¹⁰⁴⁶ FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 167.

¹⁰⁴⁷ MAMMERI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaïa, Talantikit, 2005, p. 55.

¹⁰⁴⁸ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p.p. 89-90.

intraphrastiques. Dans le deuxième énoncé, la question du temps semble incontournable, mais il s'agit de comprendre la manière dans le sentiment est modulé au temps. Pourquoi, l'on doit sentir qu'on ne peut mériter du repos qu'en sentant une fatigue qui se présente comme témoin devant nous-mêmes de notre labeur ? Deux questions en découlent. D'abord, la narration est cataloguée selon une vision dont le réel, impur, est piloté par des idéologies passivement hégémoniques. Ce que nous appelons réalisme est réalisme d'un objet décidé par un sujet, catégories universalisantes de la conceptualisation. Ensuite, soi ne peut être soi qu'à l'aide d'un tissu narratif légitimant. Se raconter à soi est insuffisant devant les exigences morales que laissent persister les discours narratifs informels (l'oralité commune).

Ensuite, la description scientifique se montre très prudente dans le traitement des questions qui relèvent pourtant des champs qui se sont constitués autour de la question scientifique. Les corporations scientifiques agissent contre l'éthique de la quête de la vérité. Elles font en sorte que la vérité soit modulée et qu'elle soit sacrifiée à des prétendus critères de réalisation du travail (l'accès à la vérité est conditionné à des protocoles qui privilégient la spécialisation protectrice à la problématisation qui exposerait le chercheur à ce que peut induire cette opération). Ne peut être comme objet scientifique que ce qui peut faire consensus au sein de la communauté sur l'identité de ce même objet. Pour être dans la norme, nous parlerons de la définition du sujet. Tout ce qui ne peut pas être examiné par les outils scientifiques peut paraître comme sujet à constituer, car les disciplines sont appelées à réduire l'espace octroyé à la notion selon ce que les disciplines prônent.

« *Le malheur inventa les croyances comme la soif fait chanter les ruisseaux.* »¹⁰⁴⁹

« *-L'existence, c'est moi et pas autre chose ! Inutile de chercher, je ne cache rien, Tu veux vivre ? Voici la vie. Lutte pour ne pas mourir et tes mains seront calleuses. Marche pieds nus et tu te fabriqueras une semelle épaisse de ta peau. Entraîne-toi à vaincre la faim et tes traits se tireront, s'aminciront : tu prendras une mine farouche que la faim elle-même craindra.* »¹⁰⁵⁰

Les deux énoncés peuvent être pensés selon deux niveaux. Le niveau linguistique donne accès à un désir de révision des temps grammaticaux pour inscrire le réel subjectivisé dans les dynamiques éthiques, c'est-à-dire responsabilisantes de l'humain. Nous pouvons aisément remarquer que le soi s'épargne l'Autre en le disculpant de tous les actes historiques. Le deuxième niveau, c'est le niveau thématissant. Dans le premier énoncé, la causalité est vite perçue dans les dynamiques historiques, notamment spirituelles. Bien qu'il prenne une distance avec l'idéologie, l'auteur marque l'absence de l'Autre idéologique. Dans le deuxième énoncé, c'est soi qui se met seul devant l'Histoire

¹⁰⁴⁹ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 153.

¹⁰⁵⁰ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaïa, Talantikit, 2003, p. 156-157.

pour s'arracher à ses pulsions. Les penseurs sont comme ces miliciens qui, en s'incrutant dans les civils, se dénudent. En se rendant à la caserne, ils se dénudent une seconde fois. Toute la vulgarité est là.

Enfin, la notion qui peut provenir d'un espace issu d'une pulsion de réflexion ne peut traduire, de par ce qu'offre la langue et ce que le sujet s'offre comme prétentions de s'affranchir des pouvoirs de cette autorité, une totalité inavouable. C'est à partir de ce point que l'existentialité peut être considérée comme notion inéligible au questionnement philosophique. L'existentialité enferme des significations qui ne doivent pas faire consensus au sein de la communauté de pensée. Comme toute notion, l'existentialité garantit à la conceptualisation de se perpétuer et à la langue de se désaffecter (de se décomposer, de se désintégrer, de se fragmenter ; car pour le concept, l'effort est toujours en cours d'être fourni pour non pas figer le mot et le dévitaliser, mais pour l'enrichir par les diverses subjectivités qui convergent sur la question (non par sa position dans l'espace conceptuel normé). Les prétentions que nourriraient les questions ne sont pas susceptibles d'être réduites par ce que peuvent imposer les instances historiques garantes du fonctionnement des modes de raisonnement et du discours social.

« *L'Histoire n'a pas de cœur. [...] L'Histoire a ses erreurs.* »¹⁰⁵¹

« *La vie publique en Kabylie est un secteur d'activité réservé aux hommes. En aucun cas les femmes ne peuvent y prendre part.* »¹⁰⁵²

Dans les deux énoncés, le collectif est pensé de deux angles. Dans le premier, l'Histoire (qui est une temporalité discursivée) est perçue comme une dialectique trop chargée passionnellement. L'accusation n'a pas de prédicat, elle est absolutiste. Dans le second exemple, l'Histoire est absoute de toute accusation pure. L'auteur pense l'Histoire de façon trop distante. Le poids du présent est manifeste. Dans le premier, c'est l'idéologie ; dans le second, c'est le rapport.

L'inappropriation de la science comme choix dans l'explication de la notion d'existentialité textuelle est repérable dans le fait que la combinaison syntagmatique a abouti à la création de rapports de force au sein même du syntagme qui obligent le chercheur (le théoricien) à prendre une direction qui saboterait un mot sur l'autel d'un autre. En fait, pour faire face à toutes les supputations qui peuvent surgir de l'espace conceptuel, il faut insister sur le fait qu'il faut privilégier le texte à la notion.

La littérature contemporaine est jalonnée de figures qui ont tenté de mettre le fait existentiel au centre de leurs intérêts. Les tentatives de Sartre visant à théoriser l'engagement et à donner à l'existentialisme une dimension philosophique et une présence

¹⁰⁵¹ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, pp. 28-85.

¹⁰⁵² OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 155.

médiatique ont été suivies par une littérature qui n'avait pas pour fondement d'action l'espace où a surgi le relais qui devait lier les errements spirituels aux contraintes matériello-corporelles. Pour rendre à l'existentialité une légitimité de présence, les écrivains post-Sartre ont mis l'accent sur les défaillances que peut subir le sujet, entre autres celles qui sont liées à la langue, à la structure de la psyché et à la limite que peut avoir la langue dans la traduction de l'intériorité. Le post-sartrisme a mis à nu les faiblesses de la pensée sartrienne dans la mesure où les romanciers ont opté pour une nouvelle représentation des rapports de l'auteur avec les différentes extériorités qui peuvent déterminer aussi bien les instances créatives pures que les discours accompagnateurs de la littérature. De nouvelles thématiques sont à observer dans cette ère littéraire, mais ces thématiques ne sont pas garantes de la continuité qui a été à l'origine de la création d'espaces sémantiquement stratifiables, en ce sens qu'une coupure s'est produite non au sein des structures visibles de la langue littéraire. C'est ainsi que la notion de corpus a pris d'autres directions stratifiantes que celles qui font communion (dans le sens formalisant du terme) au sein de la communauté critique qui se trouve en déphasage avec tout ce qui fonde l'esprit scientifique. Dans la littérature objet de notre recherche, nous pouvons relever quelques énoncés qui traduisent le désir de pensée les catégories vides de l'Être, comme la conscience, l'Autre, etc.

« *Je ne redeviens moi-même qu'à l'entrée du printemps...* »¹⁰⁵³

« *Ecrire, c'est rendre compte.* »¹⁰⁵⁴

Il est pensable qu'un grand courant épistémique fasse recycler les questions littéraires dans la quête d'un espace d'existence historico-discursif. Dans le premier exemple, la réconciliation avec soi passe par le temps solaire. Cette pensée du temps peut se mettre dans le cycle universel qui a pris en charge cette question. Il en est de même pour le second énoncé, qui peut, sans références culturelles (inhérentes au comparatisme), être inclus dans la pensée universelle liée à l'écriture. Par ailleurs, d'autres perspectives peuvent orienter les réflexions en ouvrant d'autres pistes que celles sur lesquelles l'on a déjà travaillé.

Nous citerons certains exemples considérés comme porteurs d'un message existentiel, lequel ne peut pas garantir la constitution de l'épistémè qui y est relative. En fait, l'existentialisme, qui a pu se constituer en tendance philosophique ou littéraire, ne peut nullement être réduit à une école inscrite dans l'Histoire. L'existentialité est une question centrale dans la littérature, l'existentialisme, branché à la souffrance que ressent chaque individu, n'est qu'un modèle de lecture de l'existentialité.

¹⁰⁵³ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 282.

¹⁰⁵⁴ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 80.

Dans la période contemporaine c'est Sartre qui a été à l'origine de la légitimation médiatique de l'existentialisme, en ce sens qu'il a donné à ce concept la possibilité d'atteindre le large public. Venant à un moment où des mouvements philosophiques commençaient à s'imposer dans l'espace des idées, l'existentialisme sartrien n'avait pas la prétention de se mettre à l'épreuve de la contre-Histoire, en ce sens que les extratextes ne font fonctionner le texte qu'en fonction de ce que ce même texte peut donner comme significations et comme ouvertures sémantisantes. Kierkegaard écrivait sur l'existentialisme sans prétendre briser la matérialité constitutive de l'ordre socio-historique d'alors. On parle d'un existentialisme chrétien, alors que Sartre se définit contre l'autoritarisme des actants de l'Histoire. Dans notre recherche, nous décelons dans les énoncés un existentialisme non pensé et qu'il est impératif de théoriser.

« *L'exil, c'est une mauvaise habitude à prendre.* »¹⁰⁵⁵

« *L'Histoire, l'Histoire elle-même ne s'écrit qu'au passé.* »¹⁰⁵⁶

Dans les deux énoncés, la pensée est soustraite au tissu narratif. Le sujet peut être analysé de plusieurs points de vue, à partir de multiples centres épistémologiques. Dans le premier énoncé, le déchirement provoqué par l'exil peut ne pas être traumatisant, mais il s'agit d'une rupture surmontable. Dans le deuxième énoncé, c'est une thèse sur l'Histoire qui est posée : il s'agit de dire que l'Histoire et son écriture vont de pair. C'est-à-dire que nulle Histoire n'a de pieds sur le présent. En somme lire l'Histoire au présent, impératif du reste, ne peut prétendre à analyser le non écrit.

D'autre part, Kafka constitue une des figures les plus marquantes de la littérature contemporaine, car elle a pu déraciner le texte des mécanismes producteurs des sens passionnés et garants de l'émotivité compensatoire et thérapeutique. Cette figure était obsédée par le désir de revoir les structures érigées par les appareils, lesquels renvoient à la hantise qui habite l'humain. La liberté s'en trouve assujettie à l'idée de l'appareil ontologique qui vient s'affirmer avec les tendances culturelles qui ont fait de l'Etat et ses différentes institutions une option de limitation et de construction de l'espace humain. Si Kafka a tenté de mettre l'accent sur la culture exercée par les logiques d'appareils sur l'humain, c'est parce que tout appareil est mû par l'intérêt de brancher les compétences humaines (les facultés humaines) à la contrainte matériel-historique. L'existential s'en trouve limité à toute expansion par ce que les appareils qui ont une assise ontologique laquelle sabote toute tentative de constitution a-historique de l'objet autour duquel tourne le segment discursif qui porte l'existentialité. Dans *Le Procès*, ce n'est pas l'appareil judiciaire qui est ciblé comme machine incarnant la répression, mais ce sont les structures

¹⁰⁵⁵ HADDAD, Malek, *Le quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-plus, 2006, p. 27.

¹⁰⁵⁶ Idem, p. 29.

qui déterminent la légitimité de l'éthique, en ce sens que la description faite de cet appareil, en mettant à l'écart toute possibilité d'incarner l'impresario (le décor) qui oppose l'opprimé à l'opresseur. On ne parle ni de prisonnier, ni de tortionnaire, mais d'un personnage pris dans le tourment de l'Existence qui est pensée comme une prison où ce que l'on appelle le conflit ontologique est constamment vécu comme une finalité d'existence et comme moteur du réfléchir textuel. Même s'il n'avait pas de prétentions politiques manifestes, Kafka peut être assimilé à un anarchiste qui ne voulait pas pour autant instaurer une anarchie institutionnalisée. Les prétentions des textes écrits par Kafka ont centré l'objet littéraire sur la construction de l'univers textuel de sorte qu'il soit traducteur d'une préoccupation démunie de tout lyrisme et de tout décor dénaturalisant de l'artifice existentiel. La métaphore est le procédé central dans l'examen de l'existence dans les écrits de Kafka. Nous prendrons deux exemples de notre corpus.

« Noël, si je suis venue, c'est aussi pour que vous me donniez la clef de mon âme, car c'est vous qui l'avez. Au lieu des prairies, des eaux murmurantes et des grands champs pensifs de mes rêves, j'ai vu s'avancer vers moi un torrent aveugle. Je vous ai vu enfoncer dans ce chemin, il s'est alors produit, en moi, une sorte d'éclatement. J'étais en pleine tourmente. »¹⁰⁵⁷

« Ce roman avait des yeux. »¹⁰⁵⁸

La métaphore qui doit convenir à nos deux énoncés dit le malaise existentiel qui couve dans le sujet maghrébin, algérien en particulier. Dans le premier, confondu avec le paysage, lieu traditionnel où il vit, le sujet convoque l'Autre dans une sorte d'expression dépassionnée de l'hybridité (dite culturelle) qui caractérisait le personnage. Le processus menant à la rencontre de l'Autre, diversement défini, se coupe dans des endroits dont l'aspect physique défie la mysticité. Le sujet maghrébin, en peine de définition, se met à la disposition de l'investigation incriminante. Dans le deuxième énoncé, la métaphore du roman signifie que le Maghreb, objet de la science et du discours scientifiques, continue à interroger les lecteurs sur la possibilité d'une relecture active. Il s'agirait de trouver le sujet (l'actant) et l'objet (l'actif). Le malaise, dans ce cas, c'est l'incompétence affective du sujet de se concevoir dans les objets historiques, dont le roman, livre du reste, constitue la marque essentielle et le référent éthique des groupements humains, dont la nation.

2-3- Projection par le mythe de l'universalité

Entourée de mythes et de récits qui ne sont pas fondés sur les pré-supposées humanisants de l'existentialité, ni sur des matérialités capables de traduire des différentes

¹⁰⁵⁷ AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013, p. 326.

¹⁰⁵⁸ HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Paris, Julliard, 1959, p. 22.

errances verbales, la littérature de Kafka renvoie le mythe à sa matrice, à savoir celle qui fait du logos le lien qui garantit à l'humain de se constituer comme communauté en le dotant d'un fondement coupé de toute considération historique stratifiante des composants de l'humanité. Il écrit pour refonder l'existentialité, car elle s'est oubliée dans des machines historicisantes qui lui ont valu des atrocités qui font remonter les images de la barbarie. Kafka écrivait ce dont devait se prévenir de l'ambition démesurée de l'Histoire, car celle-ci est anti-existentielle de fait, puisque ce qui est écrit par les historiens et par les différentes instances discursives semble reléguer les existentialités à ce qui est décidé par les grands centres socialisateurs de la connaissance. Les historiens écrivent ce que les politiques et les acteurs historiques font, et non selon ce que les textualités périphériques osaient devant l'hégémonie de la politique et de l'action idéologiques. La littérature fait partie de ces textualités périphériques, car elle n'intéresse les historiens que par rapport à ce qui est fait par les politiques. Il prime chez les historiens une tendance (que l'on pourrait appeler épistémè, doxa) à la condition politique et l'assujettissement du fait culturel à la situation socio-historique, sans qu'aucun espace historique ne soit subordonné, dans l'appellation, au travail intellectuel (hormis celui des Lumières). Tout espace historique doit trouver des tuteurs politiques.

« -La patrie n'est pas seulement le sol sur lequel on vit, mais aussi l'ensemble de ses habitants et tout ce qui s'y trouve. »¹⁰⁵⁹

« Lorsque nous avons notre cellule communiste, il n'a jamais voulu se joindre à nous parce que, pour lui, les communistes sont des chrétiens. »¹⁰⁶⁰

La posture politique, dans les deux énoncés, atteste de la crise dans laquelle se débat la collectivité pour s'amorcer une possibilité d'existence historique. Non fragmentée, la collectivité se laisse marquer par des référents ethno-confessionnels. Nous savons tous que les dissensions qui avaient été perçues dans le mouvement national dans son moment révolutionnaire portaient sur la manière dont devrait être imaginée la nation. Le politique interfère et laisse le psychologisme renforcer le pouvoir des dominants.

Une autre figure a marqué la littérature existentielle, celle d'Artaud. Devenant dans plusieurs travaux universitaires, Artaud, de par son œuvre et sa biographie, suscite des interrogations liées tout aussi à la psyché qu'à la langue. Ce personnage s'inscrivait en dehors des cercles prévus par l'Histoire, en tenant le corps en dehors de toutes les convoitises verbo-graphiques, en ce sens qu'il voulait donner à l'existence une présence effective par cette même notion de corps. Le corps témoignerait de ce que l'existentialité peut faire de l'Existence. Par ailleurs, la folie n'a pas cessé de traverser ce personnage dont

¹⁰⁵⁹ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 30.

¹⁰⁶⁰ FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaia, Talantikit, 2003, p. 151.

l'image se trouve au centre des préoccupations académiques. Oscillant entre le théâtre et la poésie, Artaud tente de donner à la cruauté (l'on parle de théâtre de la cruauté) toutes les possibilités de reprendre le corporel pour le compte de ce qui peut être considéré comme les instances dévalorisantes du désir. Dans la littérature contemporaine, le corps sort de sa dimension érotique pour devenir le noyau d'où irradie la cruauté, et le noyau qui donne au Verbe une légitimité historique pure en le faisant sortir des prétentions fascinantes qu'il a pu acquérir et arracher à l'Histoire littéralisante à outrance.

«Aazi peu à peu perdit de son embonpoint. Cela commença par les pieds, puis tout son corps devint en une nuit d'une maigreur cadavérique. »¹⁰⁶¹

«Je reçus d'autres coups plus durs et plus précis. Je trébuchai sur une marche, et me cognai la tête sur un mur du couloir. Je saignais. En me saisissant par mon tricot, le brigadier se tacha la main, et fut pris d'une étrange crise. Il se met à me secouer. Il m'envoyait des gifles du revers de la main, me relevant à coups de pieds si je perdais l'équilibre. »¹⁰⁶²

Dans les deux énoncés, le rapport au corps peut être perçu de deux points de vue. Un rapport d'estime de soi, laquelle est proportionnelle à la situation du corps. Le culte du corps revêt, dans cet énoncé, une dimension que la féminité utilise dans l'opération d'auto-définition. Dans le second énoncé, le corps s'inclut dans l'Histoire et se déleste de ce que la posture bourgeoise imprime. Aussi pour le premier que le second, les énoncés ne marquent pas un questionnement fondamental sur l'Être tel que pensé par la pensée (occidentale).

L'intérêt que présente Artaud dans l'existentialisme c'est qu'il a donné à ce mouvement philosophique la possibilité de voir des limites en faisant de l'individualité une sorte de clôture de ce qui peut provenir de l'effort intellectuel fourni par un passif de penseurs tournés vers des analyses qui se tenaient loin des verbes retranscrits par la verbalité qu'ils utilisaient. Or, chez Artaud, l'on observe que le Verbe provient d'une entité subjective malade et que l'existentialité n'est point une représentation conceptuelle (subjective), mais elle est une union du réel corporel et du réel discursif, en ce sens qu'il n'y a pas de continuité discursive (issue des liens de la parole littéraire à la tendance pathétique) qui donne la chance à la coupure historique d'être recyclée. Dans le cas d'Artaud, la cruauté est liée à la fois à sa pathologie et à l'unité du sujet telle que perçue par l'ensemble des humains.

« Dans l'alchimie des idées vieillottes, dépassées qui s'étiolent encore dans les quartiers pauvres, dans l'égout souterrain où se rejoignent les actes crapuleux, les eaux souillées par les besoins des prostituées et l'urine des enfants

¹⁰⁶¹ MAMMERI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène, 1992, p. 152.

¹⁰⁶² KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, p. 233.

faméliques, dans ce monde de crasse et de boue où l'héroïsme est quotidien, dans cette casbah qu'ils haïssent parce qu'elle refuse un ordre qui n'est pas le sien, il est possible de trouver la pierre philosophale, clef de voûte de l'édifice futur, l'étincelle traquée qui rallumera le feu : irrémédiable cette fois. »¹⁰⁶³
« J'eus du mal à rentrer dans le réel... »¹⁰⁶⁴

Dans les deux énoncés, l'on peut aisément comprendre que la révolte contre la Raison est manifeste. Dans le premier énoncé, c'est l'Histoire qui est désignée comme la détentrice de l'ordre légitimant la facticité du réel. Le conflit, du reste compréhensible, oppose deux entités sur un paradigme qui ne cherche aucune absolution logique. Tenter de tuer l'Histoire, ce n'est pas l'effacer, c'est plutôt légitimer un effacement terrible du soi historique. Dans le deuxième énoncé, le réel est perçu comme un être dont on prend une distance. Sortir du réel, c'est tenter de le refabriquer, pas de le faire. L'artefact tient lieu d'une illusion que l'horizon laisse perceptible par l'effacement de la distance physique. Dans les deux cas, l'épreuve de l'Existence laisse les êtres dans la quête d'une justification à la silhouette que prudemment ils prennent.

Maurice Blanchot incarne une autre image de l'existentialité, car son parcours tout aussi littéraire que social témoigne que l'écrire peut faire des liens qu'il entretient avec ce que l'on a appelé les extériorités qui l'entourent un centre d'intérêt dépourvu de toute mystification conceptuelle, en ce sens qu'il a dédramatisé le lien en le rendant posable non selon ce que les instances historiques imposent, mais selon ce que le creux existentiel aspire faire. Axée sur deux versants, à savoir l'essai et le roman, l'œuvre de Maurice Blanchot traite de beaucoup de questions, mais ces dernières vont à l'encontre des schèmes employés par les différents intellects institutionnalisés. C'est-à-dire que l'œuvre est jalonnée de concepts et de démarches de raisonnements scientifiques (elle fait appel à la sociologie, à la philosophie, à la psychanalyse et à la métaphysique) sans exprimer le désir de s'y inscrire. Il est évident que l'œuvre de Blanchot ne s'inscrit pas dans la tradition académique, ni dans la tradition universitaire ; mais elle a ouvert des champs de lecture restés sans le contrôle des personnels qui s'invitent à des questions qu'ils abordent non par rapport à ce qui fonde la question, mais par rapport à ce que cette question apporte de nouveau à l'école, à la doctrine, à la méthode, que ces personnels ont choisies.

« Des réflexions presque insensées, j'en conviens, se sont mises à tourbillonner dans mon cerveau pendant que des passants pressés nous heurtaient de toutes parts et qu'un brouhaha assourdissant planait sur cette activité de fourmière. »¹⁰⁶⁵

¹⁰⁶³ BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, ENA G-Bouchène, 1989, p. 193.

¹⁰⁶⁴ AMROUCHE, Taos, *Jacinthe noire*, Paris, Joelle Losfled, 1996, p. 244.

¹⁰⁶⁵ DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959, p. 74.

Dans cet énoncé, le sujet semble se situer entre deux pôles : la réflexion errante et néanmoins contraignante, et la masse homogène réfléchie. Donc, c'est le sujet pensant et la masse pensée qui échappent à la dialectique pure. L'Être errant n'est pas inscrit dans l'Histoire, car il communique avec les entours pensants.

Le concept ne peut rester pur, il est modulé selon ce que l'école impose et selon ce que les personnels décident de l'opération qu'ils feront subir au concept pour se transformer en instances traductrices de l'énoncé temporel et non comme une mutation de la conception originelle de ce qui est traité. Cela se voit très souvent dans des études spécialisées où le concept est repris par un personnel dévoué à la cause qu'ils entendent défendre.

Il importe de donner à chaque figure une lecture qui puisse expliquer l'apport de chacune d'elles à ce que nous avons choisi comme problématique en dimension matérielle et en dissidence dans les espaces garants de la question philosophique. Le segment discursif porteur de la question existentielle ne peut nullement être perçue comme complètement figés et capable d'être repris sans stratifications sémantiques internes. La philosophie existentialiste pré-sartrienne peut nous révéler ce que la philosophie a comme lien avec les diverses lectures faites de la chrétienté. En un sens, le segment existentialiste n'a pas vocation de traduire les failles de la langue et ce que cette instance peut offrir à la préoccupation fondatrice de l'humain. Le moment Sartre incarne l'échec de l'existentiel à dépasser l'ordre socio-historique dans lequel il évolue et de faire de l'existentiel une priorité qui fasse converger toutes les énergies intellectuelles autour d'elle. Sartre a tenté de lire l'existentiel en dehors des cercles corrosifs de la Raison (un sujet colonisé par la matière). Kafka a fait de l'existentiel une prison où la langue détermine le degré d'éligibilité à la souffrance (le sujet colonisé par la langue). Artaud a fait de sa maladie une représentation de ce que peut l'Existence pensée en dehors des cercles fermés de la Raison (le sujet colonisé par l'indicible de la douleur). Blanchot a mythifié la lecture au point de faire de l'œuvre un gisement où les sens constatés sont appelés à se démarquer de ce qui les a fondés (l'incommunicabilité de l'Être).

« -La tyrannie n'a jamais eu raison des peuples. »¹⁰⁶⁶

« Toudert comprenait très bien tout. »¹⁰⁶⁷

« Le masque de la stupeur... »¹⁰⁶⁸

« Tu vas mourir dans la neige salie. Et demain la neige sera blanche. »¹⁰⁶⁹

¹⁰⁶⁶ DIB, Mohammed, *La trilogie La grande maison L'incendie Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2006, p. 213.

¹⁰⁶⁷ MAMMARI, Mouloud, *Le sommeil du juste*, Béjaia, Talantikit, 2005, p. 67.

¹⁰⁶⁸ OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000, p. 125.

¹⁰⁶⁹ HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p. 83.

Il y a lieu de revoir ce que l'existentialité a pu reprendre à l'Histoire telle que perçue par les centres pourvoyeurs de l'éclat brut de la verbalité, en ce sens que le texte ne peut être considéré que comme la traduction de significations issues de l'Histoire. Il y a des niveaux à observer dans chaque production discursive textualisée.

L'existentialisme n'a pas cessé de revenir comme courant philosophique et littéraire animant l'espace intellectuel européen contemporain. Mais au-delà des tensions idéologiques qui font de l'existentialisme un prolongement de ce qu'était la condition humaine (syntagme repris et revenant dans l'idéologie communiste), il y a à revoir le rapport de cette notion avec l'engagement. Nous avons évoqué la littérature engagée, dont nous avons montré l'impossibilité d'être reprise par une Histoire aux accents moralobourgeois. Si la littérature s'engage à reprendre l'existentialité, elle peut néanmoins ne pas s'inscrire dans une logique existentialiste. Si l'existentialisme peut être considéré comme un courant philosophique qui n'a pas vocation de s'ériger en espace pourvoyeur en concepts ni en démarches, il n'en reste pas que la littérature ne peut de passer du niveau existentiel qui semble être pris entre deux contraintes, celles des défaillances des élites conceptualisantes et celle des langages fermés. Toutes les littératures sont existentialistes si elles parviennent à ne pas tenir compte de ce que l'Histoire (du moins celle qui est verbalisée) secrète. La littérature ne doit plus se donner comme l'instance pilotée par les lettrés de l'officialité.

« ...la ruine de la tribu s'acheva sur des registres d'état-civil... »¹⁰⁷⁰

Aussi bien par la notion d'auteur que par celle du texte, la littérature témoigne de ce que peut la langue vis-à-vis du désir de constitution de l'objet verbo-graphique. Si la littérature exige que tout ce qui lui est essentiel qu'il soit figé aussi bien par les instances savantes extérieures que par l'intranéité (inratexte) pour que l'on puisse en faire une lecture, il n'en demeure pas moins que l'existentialité peut être le moteur des significations qui peuvent apparaître sur les différents segments, en ce sens qu'elle donne au texte la possibilité d'affirmer son refus d'être défini. Si le mouvement réaliste a pu faire des liens avec la conception sociale des faits, en mettant le personnage au centre d'un réseau de relations des faits, il n'en demeure pas moins que l'existentialité ne peut être pensée que comme notion existant dans un espace (elle est géométrique de fait) où les liens peuvent ne pas être décrits par les instances académiques conventionnelles. Tout de même, il y a nécessité de penser l'existentialité comme un lien de soi atemporel à soi historique. Le fait de penser que notre problématique touche à l'existentialité dans une logique dynamique qui tient le parleur, l'auteur ou l'écrivain en position d'antagoniste avec la norme semble être la meilleure manière de revoir ce que l'existentialité peut nous offrir en réponses

¹⁰⁷⁰ KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956, pp. 127-128.

pertinentes par rapport aux autres conceptions revenant dans les divers discours académiques. Tout de même, l'existentialité, en tant que notion relative à l'objet d'étude (le texte) de notre travail, ne peut prétendre fermer les creux qui fondent la textualité. Il y a un décalage sémantique entre l'existentialité et de la question existentielle. La première étant absolue et la seconde relative aux réseaux de signification matériels dans lesquels elle évolue.

« *Les héros ne sont pas les seuls à défier le temps.* »¹⁰⁷¹

Dans l'énoncé, les héros sont confondus à des figures historiques figées affrontant les fermetures attrayantes du temps. Mais l'existence du héros n'est existence que si toutes les figures soient convoquées dans la fabrication des sens y afférents. L'existentialité est, d'un autre point de vue, dévitalisée, rendue une épopée propre.

Comme nous l'avons déjà signalé, le texte recèle des creux (des segments discursifs abandonnés par la critique aux instances garantes du sens unique et fermé du texte) qui donnent au texte la possibilité de rendre lisibles les segments qu'il contient non par souci de faire aboutir les lectures à un sens total, ni pour rendre la thèse de l'impossibilité de fermer le texte irréfutable. Si l'on maintient toujours que le texte n'a pas de sens univoque et fermé (thèse défendue par le cercle des structuralistes), il nous revient de dire que si le texte se tenait en posture fermé, c'est la langue qui périrait, et cela est la plus grande menace qui pèse sur la langue. Le texte est non seulement ouvert, mais il ne peut l'être malgré tous les efforts auxquels il se livre pour donner à ce qu'il contient la capacité de se dire, de se lire et de se tenir autonome de ce qu'est l'instance légitimante de la signifiante. Le texte est un générateur non de sens, ni de concepts, mais de conceptions par lesquelles l'on pourrait accéder à ce qui peut s'appeler une langue indépendante, en ce sens que le texte éventre le plus grand des systèmes et des régimes discursifs totalitaires pour y inscrire des questions et y proposer des modèles de raisonnement et d'analyse. En somme, le texte a vocation de redéfinir la langue, et non la vocation d'en perpétuer l'héritage, car le texte veille à ce que la parole se libère des logiques classiques qui existent dans la langue et à ce que ces paroles soient capables de traduire l'originalité à laquelle doivent s'astreindre les parleurs...consacrés.

« *La lettre est pleine de recommandations.* »¹⁰⁷²

Soustraire à la logique narrative et se rebeller contre la posture discursive permettrait de renforcer le pouvoir des enclaves cursives.

Les creux dont il est question sont compromettants de ce que peut être la lecture d'une œuvre, dans la mesure où il n'ouvre pas la face, mais il permet à ce qui est dit de

¹⁰⁷¹ HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, Média-plus, 2004, p. 100.

¹⁰⁷² FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002, p. 147.

construire des solidarités avec les fragments discursifs qui peuvent surgir du néant verbalisant de l'averbalité. Les lectures issues du déni de signifiante affichée aux composants vides du texte vont créer des espaces où elles confessaient l'impératif de rendre à l'intratexte sa capacité de donner à la lecture une direction qui inspirerait les centres socialisateurs du savoir, entre autres l'école, l'édition, les médias et les institutions culturelles. Or, il faut trouver dans les creux dont nous parlons la possibilité de repérer dans le segment verbo-graphique des niveaux de lecture qui nous permettraient de coller les énoncés à des exigences émises par un dispositif conceptuel, c'est-à-dire que les énoncés sont analysables et lisibles selon des grilles qui ne suivrait pas de directives émises par les appareils et les personnels en exercice. Il y a des axes de recherche qui ont pour filiation des champs disciplinaires dont n'ont pas dérivé que des écoles intéressées par le fait littéraire. Les disciplines liées à la critique littéraire paraissent pour être des prolongements de disciplines, lesquelles trouvent parfois la possibilité de revoir ses fondements et ses concepts. La stratification des lectures peut passer en dehors des architectures conventionnelles des idées, en ce sens qu'elle peut être menée par le recours à un exposé qui évacue les énumérations dont l'architecture provient des attentes scolaires ou scripturaires. Ces lectures doivent tenir compte des limites de la séquentialisation existentialisante, dans la mesure où elles doivent renouer avec la notion d'existentialité textuelle. Cela peut être considéré comme de la critique engagée, car elle définit, par le recours à la socialité, pour déterminer la question à laquelle elle prétend répondre.

« Malgré moi, une plainte s'échappe de ma gorge et plusieurs secondes durant je me couvre la figure des deux mains. »¹⁰⁷³

Dans le segment discursif que l'on passe pour séquence porteuse d'existentialité nous devons observer que le segment ne part pas d'un énonciateur désigné par une instance conventionnelle. Par ailleurs, le fait existentiel doit être capable de se constituer sans faire appel à ce qui peut provenir de l'espace académique comme concepts et comme doctrines de conceptualisation. Enfin, l'existentialité reconnue par le texte est appelée à se déraciner des légitimités qui fondent le texte et qui le condamnent à paraître comme une totalité signifiante ouvrable par les outils fournis par les diverses disciplines. Si, par exemple, Derrida a fondé le courant de la déconstruction, ce n'est pas la refondation de la langue littéraire qui semble être au centre de son courant mais c'est la prétention conceptualisante (fonder un courant philosophique qui s'intéresserait à toutes les questions qui lui seront posées) qui consiste à faire du texte (ou de l'auteur) un des objets auxquels il s'attaque. Or, la critique qui doit intéresser la critique actuellement c'est la refondation de la langue, et de la langue littéraire en particulier.

¹⁰⁷³ DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962, p. 49.

Dans cette section, nous avons tenté de mettre en œuvre deux notions qui nous ont semblé importantes dans notre travail. D'abord, nous avons mis l'accent sur ce qui peut paraître existentiel (en faisant abstraction des productions philosophiques qui y sont relatives). Ensuite, nous avons évoqué l'existentialité textuelle (intrinsèque au texte) et ses ambitions. Nous avons constaté que l'existentialité est une ouverture sémantique subordonnée aux contours textuels et discursifs qui peuvent être en relation avec elle.

L'existentialisme n'est pas un courant universalisant de l'option européocentriste, en ce sens que tout ce que l'Être peut ressentir est lié à la manière dont est perçu l'Être historique. Mais, tout ce que l'on peut appeler le malaise existentiel est relayé exclusivement par la parole et par ses prolongements pensés et non pensés.

Le relais cursif met un terme aux faux clivages établis par les groupuscules idéologiques constitués en États dressant les nations et les peuples les uns contre les autres. Ainsi l'on peut, sans recours à la différenciation culturaliste, trouver les liens de ressemblance entre la parole artaldienne et le propos haddadien, entre l'exil intérieur blanchotien et la blessure intime amrouchienne, une sympathie parolisée l'Être exclu dans *Nedjma* de Kateb et dans *la Nausée* de Sartre, etc.

Conclusion du chapitre

Dans ce chapitre, nous avons tenté de nous orienter vers les conceptions faites de l'existential. Aussi bien dans la première section que dans la seconde, nous avons tenté de connecter le texte comme entité vivante et signifiante à la lecture qui est une opération pilotée par des instances garantes du savoir social. Il nous a paru important de revoir les liens qu'entretient la littérature avec les différentes instances. Au lieu de parler d'une écriture fragmentaire, il semble être temps que nous parlions d'une lecture fragmentaire, dans la mesure où les modèles prônés sont tous affiliés à des écoles et à des personnels dont certes la subjectivité est indéniable mais qui semblent être mus par l'intérêt de créer une subjectivité collective annihilante du libre penser. De par les façons dont il peut être défini, le segment discursif qui reprend la littérarité ne peut plus prétendre à se mettre en harmonie avec les catégorisations conventionnelles.

Dans la première section, nous avons pour problématique centrale la quête d'un nouveau modèle de lecteur, lequel est souvent assimilé à une lecture pilotée par des centres idéologiques dont le fonctionnement fait appel à des schèmes intellectuels qui garantissent à l'ordre discursif tel qu'imaginé par la société de se perpétuer.

Dans la deuxième section, nous avons lié l'existentialité à la notion de texte en tentant de donner à la notion dont il est question (dans cette section) la possibilité de

réformer le lexique relatif à ce que l'on appelle la langue. Il s'agit de refonder la langue et de repenser la langue littéraire, plutôt textuelle.

Les conclusions peuvent être énoncées dans les points suivants.

1. Les questions existentielles ne peuvent se réduire à ce qui est ressenti par ceux qui s'inscrivent dans la vie sans contraintes réfractaires. Le sujet doit atteindre le seuil de la phobie de soi, phobie de perdre son unité que tout être met en dehors de toute perspective de pensée. Se penser, c'est accepter de remettre en cause soi.
2. La littérature maghrébine ne véhicule aucune question existentielle propre. Néanmoins, une existentialité signogène est perceptible. L'Être peut se définir par l'apport maghrébin.
3. L'épistémè devrait subir les dynamiques libérées à la fois des pesanteurs de l'académie et de celles des logiques discursives fermées.

Conclusion de la partie

Cette partie trouve sa légitimité méthodologique dans le souci de montrer que le texte est porteur de questionnements modulables non aux exigences théoriques pures, ni à aux attentes des corporations idéologiques, répressives par essence, mais à ce que le sujet-lecteur peut arracher aux diverses instances qui l'entourent. C'est ainsi que nous pouvons dire que les brassages dressés contre l'examen et la compréhension de l'Être ontologique peuvent être franchis. Mais par qui et comment ?

Les personnels critiques ne sauraient se libérer de la Raison ambiante s'ils ne se mettaient pas à détériorer l'édifice lectoral construit par les disciples dociles de l'idéologie. La lecture n'est pas un acte formel, car il peut se mener en dehors des cercles autorisés, et sa fécondité n'a pas à se justifier par un quelconque positionnement historique. Cette fécondité n'est redevable, non plus, d'aucune explication des choix épistémologiques opérés.

Mettre un terme aux pesanteurs de l'idéologie, en soustrayant l'Être de ce que les clivages historiques dictent (les marqueurs identitaires rentables) et de ce que les communautés universitaires proposent comme modèles de lecture (les grilles, les thèmes et les directions épistémologiques).

Les conclusions peuvent être énoncés en les points suivants.

1. Les thématiques valorisées découlent de la condition sociale des colonisées, condition perçue sous le prisme communautaire.

2. La littérature maghrébine souffre d'une double carence. C'est un discours parallèle aux pesanteurs historiques. Par ailleurs, elle est sous le regard d'une corporation lectorale peu encline aux branchements féconds.
3. Les questions existentielles peuvent franchir la posture banalisante en s'inscrivant sous le seuil de la crainte de la perte de l'unité de soi, d'où l'ouverture d'un large champ où la langue peut se révéler être capable d'élire l'Être à la nomination.

Conclusion générale

« L'acte d'écrire, quand nous y assistons, s'accomplit sans arrêt, comme sans hâte. »

Jacques Lacan, Écrits « inspirés » : schizographie (1 p.)

Le travail que nous avons mené, répondant à plusieurs préoccupations contenues dans l'énoncé problématique, s'est accordé le regard de multiples espaces disciplinaires. Si cet énoncé a pu examiner la matière textuelle, il a cependant réussi à interroger les fondements de certaines théories. Il s'est agi, donc, de comprendre ce que pouvait la théorie pure sur elle-même. A titre d'exemple, nous nous sommes interrogé sur des notions liées à la linguistique, à la critique littéraire et à l'Histoire.

I] La contribution disciplinaire

Nous pouvons faire un commentaire de notre recherche, non pour l'expliquer, mais pour tenter, en contournant la linéarité, de déceler les retombées théoriques de la recherche.

D'abord, il s'agit de mettre l'accent sur le questionnement épistémologique auquel nous nous sommes livré. Ce questionnement nous a permis de nous projeter au-delà de ce que pouvaient les énoncés théoriques établis. Il s'est agi, en fait, de maintenir la matière textuelle sous le regard de la théorie, elle-même constamment interrogée. Ce questionnement, qui a nature d'épistémologie, tentait d'ouvrir des espaces disciplinaires sans aucune prétention de survie. Nous pouvons énoncer les impacts du questionnement théorique en ces points.

- La théorie se réalise souvent en réaction à l'épistémologie. Il ne s'agit pas de légitimer le pouvoir des établis scientifiques, mais de donner à l'épistémologie la possibilité de maintenir son regard durant toute l'interrogation. Cela nous a été imposé par ce que nous constatons dans l'exploitation des énoncés théoriques, subissant des lectures dénuées de toute portée critique. A titre d'exemple, la théorie du texte, qui est un texte, est réduite à être une succession d'énoncés dont la constitution se fait sans le moindre effort d'assujettissement de la subjectivité aux formes.

- La théorie ne doit pas se départir de la perspective historique, car nous constatons que tous les savoirs (dont la valeur est purement informative) sont relayés sans qu'ils ne subissent l'examen nécessaire basé sur une coupure d'avec le présent et sur une dialectique fermée. Or, dans l'exploitation de la matière théorique informative se fait en dehors de tout désir de synthèse de la pensée y afférente. A titre d'exemple, l'exploitation des documents historiques liés au Maghreb est dénuée de tout positionnement idéologique et de toute perspective historique.
- La théorie devrait examiner la matière dans une dialectique constructive. Le sujet et l'objet se permettent de s'observer et de se regarder dans le besoin de constituer un rapport décomplexé vis-à-vis des dualités constitutives de l'imaginaire historique. Le sujet (l'antériorité déterministe : la thèse figée) et l'objet (le présent déterminé) sont les catégories qui réduisent les matières textuelles à de simples énoncés que confisquent les communautés lectrices. A titre d'exemple, nous pouvons trouver de la théorie littéraire dans *Le quai aux fleurs ne répond plus* de Haddad, comme on peut trouver de la narration dans *L'ordre du discours* de Foucault. Le premier est l'objet, alors que le second est le sujet : ils sont les deux le foyer de la conceptualisation impure.

Ensuite, le corpus interrogé présente des questionnements sur la manière dont doivent être perçus les constituants fondamentaux de l'objet. Le corpus est constitué de romans dont les centralités cursives sont diversifiées autant que le sont les angles d'attaque.

- L'énoncé littéraire propre à notre corpus n'appartient ni à l'œuvre à laquelle il appartient, ni au cours qui constitue l'esprit de la mécanique qui fait se mouvoir la verbalité. A titre d'exemple *Le printemps ne dure pas longtemps*. (La colline oubliée) n'est un énoncé de Mammeri que si l'on accepte le poids des instances historiques et les déterminismes théoriques.
- La lecture de l'énoncé littéraire obéit à des considérations nées de la jonction des appareils répressifs (dont l'idéologie est conservatrice) et de la manière dont est perçu l'objet examinable. La lecture, faite dans les cadres institutionnels, peine de se défaire de l'héritage conceptuel qui maintient l'instance épistémologique dans une sorte de demande permanente de légitimation du questionnement. A titre d'exemple, un énoncé relevé de Jacinthe noire ne peut être lu que par ce que les

divers travaux théoriques ont formalisé comme notions et thèses. Et cette lecture est menée par un personnel qui a des liens névrotiques avec les altérités confirmées, dans les lecteurs.

- La critique littéraire, issue de centres idéologiques, devrait se couper des centres totalisants. Autrement dit, il faut que les communautés lectorales puissent imaginer un nouvel espace de référence, bâti sur une position dialectique vis-à-vis de l'idéologie. C'est face à celle-ci que la critique doit se poser, car il revient aux écoles critiques de se soustraire aux référents établis par l'idéologie ambiante. A titre d'exemple, penser le colon dans *La trilogie* de Dïb selon des paradigmes ontologiques serait profitable à la compréhension de l'Être universel qu'au maintien de la tension idéologique propre à l'instant idéologique.

1° L'apport théorique

L'apport théorique de la recherche est le point de départ de la cause thématique qui doit traverser le corps de la thèse. Bien qu'il soit décrié, chargeant l'énoncé de substance fournie par les corporations bourgeoises, le thème reste une notion capitale dans l'examen de la matière textuelle. D'abord, pour donner une orientation au texte. Ensuite, pour que rendre visible le corpus, car sans thèmes assumés, le corpus renverrait à des formes closes. Pour la cause thématique, nous pouvons énoncer les conclusions suivantes

- Le thème reflète des sens relatifs, car il ne peut se révéler valide que s'il accepte de se référer à des centres lexicaux et académiques bien confortés dans leurs conceptions. Le thème de l'exil dans *Rue des tambourins* n'a pas de couleur affective fournie par la collectivité. Le thème de l'écriture dans *Je t'offrirai une gazelle* ne peut se couper de l'œuvre blanchotienne.
- Le thème, qui s'oppose à la question dans le regard qu'il jette sur le creux sémantisant, ne peut traduire l'existentialité qu'en fixant le pouvoir du lexique dans ses rapports à ce qui devrait s'élire au réel. Renvoyant au postulat qui a fondé notre recherche, cette préoccupation révèle les capacités de l'énoncé à se mettre au service de la substance. A titre d'exemple, la figure du commissaire dans *Le mont des genêts* traduit plus des rapports historiques que des états psychiques, mais le thème peut se construire en dehors du lexique : nous pouvons parler de la mort alors que le lexique parle d'un thème tout fait, à titre d'illustration.

- Les thèmes existentiels qui reviennent dans le corpus ne sont pas à couper de ce que la narration humaine a produit. Tous les thèmes que nous pouvons relever ont des liens avec la littérature maghrébine et la littérature universelle. Ces liens, qui peuvent être interprétés en termes d'intertextualité, nous renseignent sur les pouvoirs de la langue à transcender les instances historiques. Un texte n'a pas besoin d'une épithète pour avoir une identité. Néanmoins toute question présente des particularités endogènes (textuelles) et un ancrage exogène (contextuel). La condition de l'ouvrier dans *Nedjma* est différente de celle de *Germinal*, bien qu'il s'agisse de questions existentielles, donc échappant à toute historicité.

Nous pouvons nous référer à l'énoncé du philosophe allemand Gadamer, qui écrit :

*« Toute parole fait écho à la totalité de la langue à laquelle elle appartient et manifeste l'ensemble de la vision du monde qu'elle implique. [...] Tout parler humain est fini, au sens où il porte en lui un infini de sens à développer et à interpréter. »*¹⁰⁷⁴

2° L'apport constructionnel : les failles exploratoires

Les problèmes thématiques sont déterminés par les points suivants.

- Il s'agit de problématiques existentielles que nous devons relever en fonction du paradigme libéré de la raison critique et des formes validant le sens propre de l'énoncé. A la différence des questions existentielles conventionnelles, celles que nous cherchons à trouver dans notre corpus ont la particularité de concevoir l'énoncé comme espace signifiant ouvert et l'existentialité comme préoccupation dont le repérage peut se faire sans l'intervention du lexique métaphysique. Si les notions métaphysiques sont directement liées à une perception historique de soi, les problématiques que nous nous posons posent l'Être comme instance qui se perçoit par la langue et par ce que celle-ci peut ôter à l'Être.
- La quête de la question problématique permet à la fois de refonder l'Être. Celui-ci est devenu l'affaire de la psychanalyse, après qu'il

¹⁰⁷⁴ GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996, p. 483.

ait servi à donner à l'ère rationnelle toute sa légitimité. D'un point de vue historique, le sujet a été constamment refondé. Ces refondations ont abouti sur un sujet moderne clivé. Car tout sujet porte les marques de la matière scientifique qui le pense et l'Histoire qui le fait. Ainsi, le regard que l'on peut jeter sur le personnage, être réduit, du *grain dans la meule* de Ouary, donne une idée de la pensée de l'Être historique (Kabyle). Ce sujet se pense de ce qu'il pense du monde.

- Le seuil conceptuel de notre travail, c'est le lien entre la psychanalyse, l'existentialisme et la linguistique (dans tous ses prolongements). La question existentielle tire sa légitimité de la thématization vide de l'énoncé. Autrement dit, il s'agit de relever un thème en se départant de l'exigence disciplinaire et en donnant à l'énoncé tous ses pouvoirs de signifiante. Ainsi, les thèmes existentiels relevés ne sont pas issus de ce que les dominants pensent du moment existentiel, mais une tentative de penser l'humain basique. Le thème de la mort, dans *Le fils du pauvre*, nous donne une idée de la manière dont ce moment est ressenti non par une catégorie humaine, mais un sujet pour qui la temporalité est subordonnée aux trous qui la fondent.

Nous pensons que la cause thématique reste valide car elle nous permet de sérier les problématiques existentielles, mais aussi de déceler le sens de ce qui fonde la langue. Si celle-ci est fermée de par sa forme et de par ses constituants, le sujet reste cependant capable de lui donner de multiples échelons.

3° L'apport subjectivant : la psyché auto-réalisante

Pour la cause psychanalytique, nous pensons que comme toute littérature, celle qui fait notre corpus est liée à de multiples problématiques relatives à la psyché. Cela doit être pensé à l'aune de la pathologie psychique. Pour nous, il s'agit d'interroger l'Être dans ses divers états topoïsales, car aucun état n'est digne d'être examiné sans qu'il ne soit retranscrit dans un schéma (un graphe) qui puisse donner une idée de ce qu'est l'Être. C'est celui-ci que nous voulons comprendre dans notre corpus, mais sans nous détacher de l'idéologie ambiante, ni de la matière textuelle : deux facteurs qui déterminent le repérage de l'Être psychanalytique.

Pour notre corpus, le sujet psychanalytique peut être cerné dans les points suivants :

- Le sujet psychanalytique, issu de la lecture de notre corpus, se perçoit de divers angles. Issue d'une fragmentation de l'espace d'énonciation, cette perception se veut à la fois une suprématie de la perspective narrative et une invitation à la construction idéo-textuelle. Autrement dit, nous maintenons intacte l'identité de l'énoncé littéraire et nous laissons aux sens la possibilité de se construire en fonction de ce que dicte l'instant idéologique. A titre d'exemple, le personnage Omar qui parle de la condition sociale de sa famille : il est à la fois une voix narrative et le représentant d'un conflit idéologique dont il n'est qu'un élément relayeur.
- La pensée de l'Être psychanalytique nous mène à une interrogation profonde de l'universel. Celui-ci, construit d'un substrat psycho-conceptuel historique, peine à exister dans les espaces non acquis à la raison graphique. Car toute universalité est vide, elle est chargée par les représentations que réussissent les penseurs pourtant inscrits dans l'Histoire. Le corpus relaie un universel pensé par un Autre pour qui a puisé de la mémoire de l'humanité. A titre d'exemple, la scène publique dans *Le grain dans la meule* ressemble à celle des groupes ethniques pour lesquels la réunion publique avait son éthique.
- Notre corpus demande à ce qu'il soit lié à une psyché collective qui ne soit pas coupée de l'universalité, telle que pensée par la conscience européenne. Il est vrai que cette constitution peut facilement prendre une posture oppositionnelle par rapport à un Être traversé par des préoccupations issues d'un moment historique tellement oppressant qu'il a subi un examen critique radical. Nous pouvons trouver dans la pensée libératrice menée par les encyclopédistes un rejet total du cléricalisme. Cela n'a pas été une centralité dans l'espace musulman traversé par d'autres préoccupations. La psyché maghrébine naîtrait d'une exploration engagée de la littérature. Mais cette exploration devrait se faire dans le désir d'inclure les catégories réfractaires à la pensée réfractaire. Pour ce faire, couper avec le pouvoir fantasmatique des religions. A titre d'exemple, penser Aïni de *La trilogie* comme une féminité dont l'universalité pourrait se constituer en dehors de la géographie et de ses névroses.
- L'Universel, réduit à des considérations géographiques, peut naître du dépassement des clivages historiques dus à des traumatismes collectifs. L'entité humaine, traversée par divers clivages, a vu des penseurs être

réduits à des espaces qui ont été marqués. Nous désignons l'Être par ses appartenances ethniques, culturelles, etc. Mais cette appartenance ne doit pas être un déterminisme dans la pensée de l'Être. A titre d'exemple, Fouroulou n'est pas un élève kabyle, il est un Être dont la conception soumettrait l'Universel à un examen guéri de ses références nihilo-conservatrices.

Pour rendre la pensée de l'Universel capable de se doter de la faculté de se soustraire à l'immobilisme imposé par le temps, nous pouvons nous référer à cette citation d'Herbert Marcuse. Il écrit :

« L'Être fini est une réalisation incomplète, il est sujet au changement. Sa génération est corruption ; il est imprégné de négativité. Sous cette forme, il n'est pas une réalité vraie – une vérité. La quête philosophique procède du monde fini pour construire une réalité qui surmonte la différence déchirante entre la virtualité et la réalité, qui surmonte sa négativité pour atteindre à un état d'indépendance et de plénitude – à un état libre. »¹⁰⁷⁵

La pensée de la psyché maghrébine est limitée par les points suivants :

- La vision ethnique du groupe renforce les pouvoirs de la primitivité, laquelle privilégie une perception pure de soi. Face à l'hégémonie des cultural-ethnics introduits dans tous les rouages de la pensée humaine, la désignation de soi par ce que l'Histoire, sauvée par les forces du progrès, dicte n'est pas à l'ordre du jour.
- Les raisons ethniques sont relayées par le poids des lexiques. Car les absences de l'Universel dans les espaces confisqués par la raison religieuse renforcent les contradictions pures du moment historique. Le Maghreb, carrefour de toutes les civilisations, peine à faire de cette rencontre des civilisations une richesse par laquelle il pourrait y avoir une perception valide du sujet. Le Maghreb est la substance de l'Être sans qu'il ne soit le déterminant conceptuel, lequel a été confisqué par l'aristocratie du monde.
- Seule une refondation politique du Maghreb peut aider à la perception neutre de l'Être, qui peut valider la posture normale. Cette posture vise à imaginer l'Être dans ce que la pensée a pu arracher aux déterminants qui ont pensé l'humain de tous les points de vue qui l'ont marqué. La mort, la conscience, le plaisir, la douleur sont, entre autres, les parois de l'Être. Celui-ci est chargé

¹⁰⁷⁵ MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1964, p. 151.

d'une psyché fabriquée par divers discours mythologiques. Le Maghreb devrait cesser d'être le réceptacle des fantasmes nationalo-droitiers qui croient pouvoir fonder un espace national sur des vides oppositionnels.

L'examen psychanalytique renvoie au désir d'inclure le sujet maghrébin dans l'universalité, bien que celle-ci se soit pensée à partir de concepts nés dans un espace sécularisé. Contrairement à l'espace maghrébin resté sous l'emprise de la religion, l'Europe, fortement marquée par le substrat judéo-chrétien, a réussi à fonder un espace où la religion a retrouvé sa fonction spirituelle pure.

« Reconnaître l'universel, c'est en réalité se réconcilier avec soi-même. [...] L'Occident postule une histoire une et à cause de cela, prétend appliquer aux autres la même méthode qui lui a servi et lui sert encore pour se reconnaître. Mais en réalité, il espère et il fait tout pour trouver des résultats nouveaux, en vue d'enrichir sa conception de l'homme et de l'histoire. Par ce souci même, il fixe l'humanité dans sa diversité et renvoie la synthèse à un avenir indéterminé. Parti de l'unité il s'installe donc dans la diversité. »¹⁰⁷⁶

II] Hypothèses pluri-processionnelles

1° Limites du logos contraignant

Les hypothèses émises nous renvoient aux conclusions suivantes.

Il est évident que la langue tient un pouvoir hégémonique dans la naissance du sens. Mais ce pouvoir reste tributaire de la capacité du sujet à surpasser les formalisations conventionnelles du sens et les déterminants psychiques qui maintiennent le lecteur dans une bi-posture, oscillant entre l'Histoire et la subjectivité. Dans notre corpus, nous avons remarqué des creux sémantiques qui ont le pouvoir de reconstituer la totalité narrative en micro-récits interdépendants et dont les pouvoirs sont extratextuels. La langue propre à la narration n'est pas forcément littéraire, car la narration est méta-littéraire : plusieurs narrations n'appartiennent pas à la sphère littéraire. Les récits religieux, les récits scientifiques, les récits juridiques sont, entre autres récits qui démentent la parenté de l'institution littéraire sur les modalités de narration.

- La langue narrative recèle des sens modulables aux postures que prend le lecteur.

¹⁰⁷⁶ LAROUÏ, Abdallah, *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspéro, 1967, p. 167.

- Le sens ne se construit pas forcément à l'aune de l'architecture visible du texte.
- La question existentielle peut se repérer sans faire intervenir le lexique de la métaphysique.
- Il y a possibilité d'ouvrir des champs disciplinaires pouvant créer la possibilité de créer un sujet capable de produire du sens sans souscription aux codes communs.

Nous pouvons avancer le fait que l'Histoire littéraire du Maghreb est riche autant par sa typologie que par les diverses langues qui ont fait cette littérature. L'exploration de cette Histoire nous permettra de voir que l'Afrique du Nord a vu l'émergence de littératures liées aux envahisseurs qui se sont installés dans cet espace, à quelques nuances près. Ainsi, devons-nous comprendre que le moment contemporain, riche et attaché à l'idéologie ambiante, s'inscrit dans une double filiation, interne et externe. Interne parce qu'il fait partie de la production littéraire nord-africaine. Externe, car il s'agit de ce que l'on appelle intertextualité. Celle-ci permet de connecter notre corpus à tout ce qui a été produit dans le monde. Même si idéologiquement marquée, cette littérature, tournée vers le rapport de la condition humaine dans tous ses prolongements, dont certains peuvent être perçus comme contraires à l'hégémonie de l'idéologie garante de la morale ambiante, peut se constituer comme gisement philosophique. Si ce détour par l'Histoire s'est avéré impératif, c'est qu'il s'inscrivait dans le sillage de la reconstitution de l'Être nord-africain (du moins en l'examinant par rapport à l'idéologie). Cette psyché nationale peut être perçue chez Jean Amrouche, qui intériorise les conflits idéologiques traversant l'Être nord-africain. Est écrit, à propos de cette posture, ce qui suit :

« La réflexion ambivalente sur Jugurtha n'était en fait que le monologue d'un conquérant qui s'interrogeait avec les outils intellectuels dont il disposait sur la nature et les chances de sa mission. Désormais, le mythe allait migrer d'un camp vers l'autre, avec un premier acte où la double identité de Jean Amrouche assume les personnages des deux adversaires à la fois. Berbère par sa naissance et sa langue maternelle mais de confession chrétienne, normalien, professeur de lettres et poète français autant que berbère, Amrouche algérianise le mythe avec toutes les ambiguïtés liées à sa propre pluralité identitaire. C'est pourquoi ce dialogue prend tout au long la forme d'une interrogation douloureuse sur la berbérité, une interrogation porteuse des ruptures de la double identité d'Amrouche irrémédiablement imprégné d'une culture classique qui l'oblige à assumer l'archétype du Numide sallustéen, et vivant par ailleurs comme un espoir celui de l'irréductible Jugurtha. Il est trop proche des auteurs latins pour évacuer d'un trait de plume l'archétype antique

et limiter désormais Jugurtha, comme le fera l'idéologie nationaliste ultérieure, à une préfiguration des maquis algériens. Encore comme intimidé face à l'archétype dominant du Berbère, il hésite entre explication, autojustification et avertissement en demi-teinte, mais tout cela en maintenant toujours son discours au sein des catégories culturelles latino-françaises. »¹⁰⁷⁷

C'est en imaginant un héros national qu'un groupe peut, à partir de trames formelles, se percevoir dans l'espace universel. Jugurtha servait comme modèle de lutte anticoloniale, très enracinée dans la tradition nord-africaine.

2° Le duel des discours infinis

- Le recours à l'Histoire nous montre que le phénomène littéraire, certes intrinsèque à l'écriture, a traversé toute l'Histoire de l'Afrique du Nord.
- Les romans (objet de notre travail) sont une continuité de l'expression humaine, tournée vers le dévoilement idéologisé de l'Être.
- Bien qu'elle soit inscrite dans un moment daté, la littérature entretient des liens avec les littératures produites dans les ailleurs connus ou méconnus.
- L'existentialité est à mi-chemin de l'idéologie et de la subjectivité. C'est là que surgit le sujet qui se cherche une issue.

La thématization de la question existentielle, impérative, nous est dicté par le désir de trouver en le sujet maghrébin une possible exploration de l'Être pensé par ailleurs par des appareils dont les marques de civilisation n'ont pas atteint tous les espaces humains. S'il est possible de parler d'exploration refondatrice, c'est que ce corpus présente des particularités historiques qui font du sujet le porteur d'un sens ouvert à l'Existence. Car tout ce qui a réussi à se nommer dans l'espace romanesque porte des modalités d'existence réduites à son inscription historique. Le personnage Touma (*Les enfants du nouveau monde* de Djébar) ne peut être examiné que par la légitimation de l'idéologie nationaliste (tenant dans certains extraits des marques liées au conservatisme) et par le discrédit de l'idéologie coloniale. Pourtant, ce personnage n'a rien d'historique hormis un prénom arabe et des liens névrotiques à la collectivité qui ne voulait pas d'elle.

- Le colonialisme français n'est qu'une phase de l'Histoire du Maghreb, qui doit renouer avec tous ses composants historiques. Ces composants vont aider à esquisser une image réaliste de soi.

¹⁰⁷⁷ Jacques Alexandropoulos, « Jugurtha héros national : jalons sur un itinéraire », *Anabases* [En ligne], 16 | 2012, mis en ligne le 01 octobre 2015, consulté le 06 septembre 2016. URL : <http://anabases.revues.org/3872> ; DOI : 10.4000/anabases.3872

- La psyché maghrébine est constituable par la refondation de l'identité de l'espace maghrébin.
- Les questions existentielles relevées du corpus attestent que, bien que l'idéologie y soit très visible, la condition humaine, préoccupation de la littérature, dépasse les matières historiques actives (la langue, entre autres) et passives (l'intimité) pour fonder un seul espace où l'humain est mis face à sa contingence.

La littérature (objet de notre travail), de par les thèmes qu'elle libère, autorise des questionnements sur l'identité topique de la psyché. Il serait possible d'imaginer la psyché dans des schémas qui mettrait en perspectives des jeux d'autorité dont les pôles ne s'inscriraient pas dans des tensions vitalistes. La capacité de l'œuvre de se situer dans une posture épistémologique peut se percevoir dans la citation suivante : « *L'œuvre se soustrait à la violence de l'interprétation psychanalytique en proposant sa propre interprétation laquelle laisse à l'ininterprétable la place la plus grande.* »¹⁰⁷⁸

III] Ouvertures idéologiques

Les ouvertures du travail sont à percevoir à partir de multiples points. Car tout travail est une transition, en contenant les germes de son autodestruction. Il ne s'agit que de postulats réfutables, d'idées refondables ; contrairement à ce que certains universitaires, se comportant en autocrates, avancent en pensant que le travail universitaire est aseptisé et qu'il ne peut nullement subir la critique formulée par les espaces environnants. Notre travail autorise des ouvertures sur les notions théoriques, sur les démarches d'examen de la littérature et sur la possibilité de fondation d'un espace géo-symbolique propre à la maghrébinité.

1° Essentialité anti-historique....

D'abord, nous pensons que la manière dont est perçue la littérature (objet de notre travail) nous explique que dans tout topo narratif il y a une infinité de questionnements qui sont solvables par rapport à des angles d'attaque souvent indexés à des espaces disciplinaires. Cela ouvre une perspective épistémologique décomplexée envers les centres reconnus. Si la syntaxe et la spatialité matériel-graphique garantissent les sens reconnus,

¹⁰⁷⁸ Richard François, « Ce que la littérature apprend au psychanalyste. Faulkner, Glissant et Green », *Revue française de psychanalyse* 1/2009 (Vol. 73), p. 165-182 URL : www.caim.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2009-1-page-165.htm. DOI : [10.3917/rfp.731.0165](https://doi.org/10.3917/rfp.731.0165).

il n'en reste pas moins que des sens peuvent être construits par les êtres marginaux, dont l'identité civile est établie par des référents culturels purs. D'où la refondation du sujet existentiel.

- L'énonciation et la narration sont des modalités de diction de soi établies par les communautés dominantes. Si les récits modernes sont dits éclatés, les récits (objet de notre travail) donnent accès à des sens perçus par des centres éclatés. Opposer au récit fermé une lecture éclatée mettrait fin à l'hégémonie du thématisme.
- La question existentielle doit naître d'une destruction de la conception bourgeoise de la vie. Cette conception ouvre la voie à une possibilité de repenser le pouvoir de la langue à fabriquer une posture existentielle universalisante du sujet. D'où la possibilité de refonder la pensée existentialiste. La perspective épistémologique pourrait se fermer par les prétentions du sujet à contrôler l'espace de la pensée.

Ces deux ouvertures pourraient se légitimer par le devoir que s'assigne la science pour laquelle le désir de compréhension est tourné vers tous les êtres non désignés. A propos de ce que doit être une science, Freud écrit :

« Nous avons souvent entendu formuler l'exigence suivante : une science doit être construite sur des concepts fondamentaux clairs et nettement définis. En réalité, aucune science ne commence par de telles définitions. Le véritable commencement de toute activité scientifique consiste plutôt dans la description de phénomènes, qui sont ensuite rassemblés, ordonnés et insérés dans des relations. Dans la description, déjà, on ne peut éviter d'appliquer au matériel certaines idées abstraites que l'on puise ici ou là et certainement dans la seule expérience actuelle. »¹⁰⁷⁹

2° Protocoles négateurs

Ensuite, les démarches de lecture des textes sont souvent fondées sur des référents théoriques propres à des centres épistémologiques. Or, toute lecture aiderait à comprendre que toute démarche est susceptible d'être refondée en fonction de l'objet d'étude. Un ajustement en faveur de la matière est réalisable même si les dogmes tiennent toujours leurs pouvoirs. La dialectique du sujet et de l'objet est perceptible tout au long de l'Histoire de la science, mais il peut s'avérer impératif que la fusion de l'un et de l'autre se fasse en faveur de la disqualification des identités par lesquelles se marquent les êtres

¹⁰⁷⁹ FREUD, Sigmund, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1986, p. 11.

(sujet et objet) de la recherche. Le chercheur n'est qu'une version historico-subjective du sujet fondateur du sens, et l'objet ne peut être que particulier. Dans cette perspective, nous pouvons dire que les démarches de lecture des textes littéraires sont à rénover.

- Toute lecture des textes doit se départir de tous les centres épistémologiques reconnus, non pour se permettre une ubiquité méthodologique, mais pour renouer avec la mission essentielle de la recherche qui n'est pas forcément le technicisme. Passer d'un domaine à un autre ne veut nullement dire remettre en question la légitimité matérielle des espaces académiques, mais une libération des désirs de savoir réprimés par les constitutions historiques.
- Aucune lecture ne peut se prévaloir d'une légitimité sacrale tirée de la force des institutions et des corporations. Toute lecture est à juger en fonction de ses codes et de ses référents. Face à soi, le lecteur se construit un sens messianique coupé de toute perception matérielle de la vie.

Dans les ouvertures méthodologiques, il serait utile de redonner à l'énergie de la pensée la possibilité de recourir à des méthodologies décroisées, du moins dans la conception du sujet de recherche.

3° Interprétation onto-cyclique

En dernier lieu, l'aspect méta-discursif, c'est-à-dire celui qui nous permet de construire des sens relatifs à la collectivité vue à partir de textes qui fondent l'imaginaire collectif. Si dans tous les espaces humains où il y a exploration de la psyché il y a forcément recours à l'activité artistique qui constitue la matière par laquelle il est possible de former cette même psyché. Malgré ses prétentions universelles, le sujet formé dans l'espace européen s'est formé par un outillage marqué les pensées réalisées dans ce même espace. L'exploration des groupes influencés par les diverses mythologies et les divers récits relatifs à la vie humaines était fondée sur des paradigmes dont la scientificité est certes sujette à controverses, mais influençant fortement l'espace intellectuel européen qui irradie sur toute la planète.

- La psyché maghrébine devrait se former à partir de l'exploration de toute la littérature produite en Afrique du Nord, y compris notre corpus. Il est vrai que la littérature orale, prolifique, qui se voit dans tous les espaces ne peut nullement être soumise à examen scientifique par les moyens dont nous disposons ; mais cette littérature peut être le fond pour y repérer les thématiques générales qui traversent l'imaginaire collectif.

- La psyché maghrébine ne serait capable de se former que si elle se mettait à capitaliser tous les éléments qui ont constitué la collectivité. Cette psyché mettrait à son profit les expériences historiques qu'elle a pu vivre et permettrait que les altérisations se fassent dans des rapports détendus. A ce jour, les rapports humains dans l'espace maghrébin sont aussi tendus que l'est l'exploration de la mémoire.
- Cette psyché pourrait, par les thèmes qu'elle recèlerait, dire le mal que l'entité psychique peut s'attribuer en modalités de sa propre conception. Car, si la psyché humaine s'est formée par l'examen des groupements humains primitifs et autres ethnies, l'on pourrait revoir cette psyché en y incluant, entre autres, le moment colonial. Ce moment a généré des réflexes, des pratiques que l'humain a réussi à intérioriser et à accumuler. Même si le défi semble être dur à exprimer, il est cependant un espoir à cultiver à l'aune de ce que permettent les humanités.

Le rapport de la psyché à l'Histoire peut se percevoir dans la citation suivante :

« Tout laisse présager que l'histoire passera et, avec elle, l'être, au détriment duquel elle s'est édifiée ; il reposait en soi, elle l'a entraîné hors de lui-même et l'a associé à ses convulsions ; aussi représente-t-elle le terrain où il n'a cessé de s'effriter, de s'avilir. »¹⁰⁸⁰

IV] L'énoncé final

Nous énonçons les conclusions finales suivantes.

1. Un objet scientifique est constituable à partir d'éléments psychoculturels à la fois irradiants et déterminants.
2. Les outils de l'examen scientifique sont puisés de ce que les idées peuvent soustraire aux pouvoirs figés de la matière historique.
3. Le roman (objet de notre travail) relaie des questions existentielles repérables à l'aune de ce que la langue arrache à ses propres constituants.
4. La théorie relative à l'exploration de la littérature laisse transparaître des enclaves dont le noyau sémantique est déterminé par un sujet sans assise temporelle.

¹⁰⁸⁰ CIORAN, *Ecartèlement*, Paris, Gallimard, 1979, p. 53.

5. Il ne peut y avoir de question existentielle en dehors de ce que la douleur libère en matière d'énergie créatrice, laquelle énergie est altérable par le fait même d'exister ressenti par l'humain.
6. La psyché maghrébine favoriserait une nouvelle formation du sujet humain. Mais cette formation, qui ne mettrait pas en jeu les fondements de l'humain, pourrait une nouvelle reconfiguration de l'Être.

Le rapport de l'écrivain, formé par les instances historiques (contraignantes) à la subjectivité (qui garantit l'énergie créatrice) se matérialise dans la discussion qu'il mène avec la feuille et dont nous parle Albert Cohen dans le passage suivant. Il écrit :

*« Somptueuse, toi, plume d'or, va sur la feuille, va au hasard tandis que j'ai quelque jeunesse encore, va ton lent cheminement régulier, hésitant comme en rêve, cheminement gauche mais commandé. Va, je t'aime, ma seule consolation, va sur les pages où tristement je me complais et dont le strabisme morosement me délecte. Oui, les mots, ma patrie, les mots, ça console et ça venge. »*¹⁰⁸¹

¹⁰⁸¹ COHEN, Albert, *Le livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954, p. 8

La bibliographie

1° Le corpus

1. AMROUCHE, Taos, *Rue des tambourins*, Alger, Casbah, 2013.
2. AMROUCHE, Taos, *Jacinthe Noire*, Paris, Joëlle Losfeld, 1996.
3. BOURBOUNE, Mourad, *Le mont des genêts*, Alger, Enag-Bouchene, 1989.
4. DEBJAR, Assia, *Les enfants du nouveau monde*, Paris, Julliard, 1962.
5. DIB, Mohammed, *Un été africain*, Paris, Seuil, 1959.
6. DIB, Mohammed, *L'incendie*, Alger, Barzakh, 2011.
7. DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Alger, Barzakh, 2011.
8. DIB, Mohammed, *Le métier à tisser*, Alger, Barzakh, 2011.
9. DIB, Mohammed, *Qui se souvient de la mer*, Paris, Seuil, 1962.
10. FERAOUN, Mouloud, *Le fils du pauvre*, Béjaïa, Talantikit, 2002.
11. FERAOUN, Mouloud, *Le Journal*, Paris, Seuil, 1962.
12. FERAOUN, Mouloud, *Jours de Kabylie*, Paris, Seuil, 1962.
13. FERAOUN, Mouloud, *Les chemins qui montent*, Béjaïa, Talantikit, 2003.
14. FERAOUN, Mouloud, *La terre et le sang*, Béjaïa, Talantikit, 2002.
15. HADDAD, Malek, *L'élève et la leçon*, Constantine, 2004.
16. HADDAD, Malek, *La dernière impression*, Alger, Bouchène, 1989, p.100.
17. HADDAD, Malek, *Je t'offrirai une gazelle*, Alger, SNED, 1978.
18. HADDAD, Malek, *Le Quai aux fleurs ne répond plus*, Constantine, Média-Plus, 2008.
19. KATEB, Yacine, *Nedjma*, Paris, Seuil, 1956.
20. MAMMARI, Mouloud, *La colline oubliée*, Alger, Bouchène.
21. MAMMARI, Mouloud, *Le Sommeil du juste*, Béjaïa, Talantikit, 2005
22. OUARY, Malek, *Le grain dans la meule*, Alger, Bouchène, 2000.

2° Ouvrages liés à la littérature maghrébine

1. ABBAS, Ferhat, *L'indépendance confisquée 1962-1978*, Alger, Alger livres éditions et Abdelhalim Abbas, 2011.
2. ABDOUN Smail, *Lecture (s) de Kateb Yacine*, Alger, Casbah, 2006.
3. ACHOUR, Ch et REZZOUG, S, *Convergences critiques Introduction à la lecture du littéraire*, Alger, OPU, 2005, p. 11.

4. ACHOUR, Christiane, *Anthologie de la littérature algérienne*, Paris, ENAP-Bordas, 1990.
5. ACHOUR (CHAULET), Christiane, *Ecritures algériennes La règle du genre*, Alger, Basamet, 2013.
6. ADLI, Younès, *Les efforts de préservation de la pensée kabyle aux XVIIIe et XIXe siècles (Tome 1)*, Tizi-Ouzou, L'Odyssée, 2010.
7. AMHIS-OUKSEL, Djoher, *L'exil et la mémoire Une lecture des romans de Taos Amrouche*, Alger, Casbah, 2011.
8. ARKOUN, Mohammed, *Humanisme et Islam Combats et propositions*, Alger, Barzakh, 2005.
9. ARNAUD, Jacqueline, *La littérature maghrébine de langue française Tome I : Origines et perspectives*, Paris, Publisud, 1986.
10. AZZA BEKKAT, Amina, *Regards sur les littératures d'Afrique*, Alger, OPU, 2006.
11. BEKKAT, Amina et BERERHI, Afifa, *Mohammed Dib*, Blida, Tell, 2003
12. BELKHOUDJA, Amar, *Colonialisme Les crimes impunis Histoire*, Alger, Alpha, 2006.
13. BELKHODJA, Amar, *Mouvement national Des hommes et des repères Histoire*, Alger, Alpha, 2013.
14. BENDJELID, Faouzia, *Le roman algérien de langue française*, Alger, Chihab, 2012.
15. BONN, Charles, *Le roman maghrébin* In *Extrait de Littérature francophone. Tome I : Le Roman*. Ouvrage collectif sous la direction de Charles Bonn et Xavier Garnier. Paris, Hatier, 1997.
16. BONN, Charles, *Problématiques spatiales du roman algérien*, Alger, SNED, 1986.
17. BONN, Charles, *Lecture présente de Mohammed Dib*, Alger, 1988.
18. BOUZAR, Wadi, *Lectures maghrébines*, Alger, Paris, OPU/ Publisud, 1984.
19. BOUZAR, Wadi, *La culture en question*, Alger, SNED, 1982.
20. BOUZAR, Wadi, *La mouvance et la pause Regards sur la société algérienne*, Alger, SNED, 1983.
21. BRAHIMI, Denise, *Grandeur de Taos Amrouche*, Alger, Chihab, 2012.
22. CHAALAL, Omar Mokhtar, *Kateb Yacine L'homme libre*, Alger, Casbah, 2003.
23. CALMES Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, l'Harmattan, 1984.
24. CHEBEL, Malek, *L'imaginaire arabo-musulman*, Alger, Sedia, 2013.

25. CHERIGUEN, Foudil, *Essais de sémiotique du nom propre et du texte*, Alger, OPU, 2008.
26. CHEURFI, Achour, *Dictionnaire de la révolution algérienne (1954-1962)*, Alger, Casbah, 2004.
27. CHIKI, B et BERERHI A, *Algérie ses langues, ses lettres, ses histoires*, Blida, Tell, 2002.
28. CHIKHI, Beida, *Les romans de Assia Djebar*, Alger, OPU.
29. Culture algérienne dans les textes (textes choisis et présentés par J. Déjeux) , Paris-Alger, Publisud-OPU.
30. Culture et société au Maghreb (ouvrage collectif), Paris, CNRS, 1975.
31. DEJEUX, Jean, *La littérature algérienne contemporaine*, Paris, PUF, Que sais-je ?.
32. DJEGHLOUL, Abdelkader, *Histoire et société au Maghreb central (7^e -15^e)* In Histoire, Culture et Société, Alger, Enap, 2004.
33. DRIS, Youcef, *La littérature algérienne à travers les siècles*, Alger, Alpha, 2012.
34. EL HADJ TAHAR, Ali, *Encyclopédie de la poésie algérienne de langue française (1930-2008) Tome 1*, Alger, Dalimen, 2009.
35. GUETARNI, Mohammed, *Littérature de combat chez Dib, Kateb et Feraoun*, Oran, Dar El Gharb, 2006.
36. HADJ-AMAR, Manouba, *A la rencontre de Malek Haddad*, Alger, Casbah, 2010.
- 37.
38. KHATIBI, Abdelkader, *Le roman maghrébin*, Paris, Maspéro, 1968.
39. KASSOUL, A et MAOUGAL, M-L, *Albert Camus et le choc des cultures I. A l'ombre de la patrie des morts*, Alger, Mille Feuilles, 2008.
40. KHEDDA, Naget, *L'œuvre romanesque de Mohmmmed Dib*, OPU, Alger, 2002.
41. KHEDDA, Naget, *Mohmmmed Dib Cette intempestive voix recluse*, Aix-En-Provence, EDISUD.
42. KEBBAS, Malika, *MAMMERI*, Alger, Casbah, 2008.
43. LACHERAF, M et DJEGHLOUL, A, *Histoire, culture et société*, Anep, Alger, 2004.
44. LACHERAF, Mostefa, *Littératures de combat Essais d'introduction : étude et préfaces*, Alger, Bouchene, 1991.
45. LACHERAF, Mostefa, *Ecrits didactiques sur la culture, l'Histoire et la société*, Alger, ENAP, 1988.
46. LAROUI, Abdellatif, *Le futur du monde arabe a-t-il un avenir ?*, Paris, Publisud, 2004.
47. LE BAUT Réjane, *Jean El-Mouhoub Amrouche Mythe et réalité*, Blida, Tell, 2009.

48. MADELAIN, Jacques, *L'errance et l'itinéraire Lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris, Sindbad, 1983.
49. MAMMERI Mouloud, *Culture savante culture vécue*, Alger, Tala, 1991.
50. MEDDEB, Abdelwahab, *La maladie de l'Islam*, Alger, Chihab, 2002.
51. MERDACI, Abdellali, *Auteurs algériens de langue française de la période coloniale (1830-1962)*, Alger, Chihab, 2010.
52. MESSADI, Sakina, *Les romancières coloniales et la femme colonisée Contribution à une étude de la littérature coloniale en Algérie*, Alger, 1990.
53. NACIB, Youcef, *Mouloud Feraoun Textes présentés par Youssef NACIB*, Paris, SNED, 1982.
54. SADI, Hend, *Mouloud Mammeri ou la colline emblématique*, Tizi-Ouzou, Achab, 2014.
55. SALHA, Habib, *Cohésion et éclatement de la personnalité maghrébine*, Publications de la Faculté des Lettres de Manouba, 1990.
56. SARI, Mohamad, (Présentation générale), *Dix escales dans la littérature algérienne moderne*, Alger, Feliv, 2012.
57. SEBAA, Rabeh, *L'Algérie et la langue française ou l'altérité en partage*, Tizi-Ouzou, Frantz Fanon, 2015.
58. SOUKEHAL, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Paris, Publisud, 2003.
59. TALEB IBRAHIMI, Khaoula, *Les Algériens et leur(s) langue(s) Eléments pour une approche sociolinguistique de la société algérienne*, Alger, El Hikma, 1997.
60. YACINE, Tassadit, *Voleurs de feu Elément d'une anthropologie sociale et culturelle de l'Algérie*, Alger, Alpha, 2008.
61. YACINE, Tassadit, *Le retour de Jugurtha Amrouche dans la lutte : Du racisme de la colonisation*, Alger, Passerelles, 2011.
62. YACINE-TITOUH, Tassadit, *Chacal ou la ruse des dominés aux origines du malaise culturel des intellectuels algériens*, Alger, Casbah, 2004.

3° Ouvrages liés à la théorie et la critique littéraires

1. ATTALI, Jacques, *Karl Marx ou l'esprit du monde*, Paris, Fayard, 2005.
2. BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, tel, 2003.
3. BARBERIS, Pierre, *Blzac Une mythologie réaliste*, Paris, Librairie Larousse, 1971.
4. BARTHES, Roland, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1984.

5. BARTHES, Roland, *Essais critiques*, Paris, Seuil, col Tel Quel, 1964.
6. BARTHES, Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1953.
7. BENMALEK, Anouar, *Entretien avec Youcef Merahi Vivre pour écrire*, Alger, Sedia, 2006.
8. BENVENISTE, Emile, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
9. BLANCHOT, Maurice, *L'espace littéraire*, Paris, Folio, col Folio essais, 1988.
10. BLIN, Max, *Dialectique créatrice et structure de l'œuvre littéraire*, Paris, Librairie philosophique Vrin 1971.
11. BOUAZIS Charles, *Littérarité et société Théorie d'un modèle du fonctionnement littéraire*, Paris, Mame, 1972.
12. BOURDIEU, Pierre, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982.
13. BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.
14. BOUZAR, Wadi, *Roman et connaissance sociale*, Alger, OPU, col essai, 2006.
15. BUTOR, Michel, *Essai sur le roman*, Paris, Gallimard, col Tel, 1964.
16. CHARTIER, Pierre, *Introduction aux grandes théories du roman*, Paris, Dunod, 1998.
17. COHEN, Albert, *Le livre de ma mère*, Paris, Gallimard, 1954.
18. Communications, 8, *L'analyse structurale du récit*, Paris, Le Seuil, 1966.
19. COMPAGON, Antoine, *Les démons de la théorie*, Paris, Seuil, 1998.
20. DE SAUSSURE, Ferdinand, *Cours de linguistique générale*, Béjaïa, Talantikit, 2002.
21. DELEUZE, Gilles, *Critique et clinique*, Paris, Minuit, 1993.
22. DERRIDA, Jacques, *L'écriture et la différence*, Paris, Minuit, 1967.
23. DERRIDA, Jacques, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967.
24. DIDEROT, Denis, *Jacques le fataliste*, Bournemouth, 1994.
25. DUCHET, Claude, *Sociocritique*, Paris, Nathan, 1979.
26. EAGLETON Terry, *Critique et théories littéraires*, Paris, PUF, 1994.
27. ECO, Umberto, *L'œuvre ouverte*, Paris, Seuil, « points », 1965.
28. ECO, Umberto, RORTY, Richard, CULLER, Jonathan et BROOKE-ROSE, Christine, *Interprétation et surinterprétation*, Paris, PUF, 1996.
29. FAYOLLE, Roger, *La critique*, Paris, Armand Colin, 1978.
30. FOUCAULT, Michel, *L'archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, col nrf, 1965.
31. FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.
32. GALLIOT, E, *Psychanalyse et langages littéraires Théorie et pratique*, Paris, Nathan,

33. GERARD, Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, « Poétique », 1972.
34. GENETTE, Gérard, *Figures II*, Paris, Seuil, 1969.
35. GENETTE, Gérard, *Figures I*, Paris, Seuil, 1966.
36. GENETTE, Gérard, *Figures IV*, Paris, Seuil, 1966.
37. GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, col Poétique, 1991.
38. GENTTE, Gérard, *Palimpsestes La littérature au second degré*, Paris, Seuil, col essais, 1982.
39. GOLDMANN, Lucien, *La théorie du roman*, Denoël, Paris, 1920.
40. HEBERT, Louis, *L'analyse littéraire : Méthodologie*. Le texte est consultable sur le lien suivant : <http://www.signosemio.com/documents/methodologieanalyse-litteraire.pdf>
41. ISER, Wolfgang, *L'acte de lecture Théorie de l'effet esthétique*, Liège, Pierre Mardaga, 1976.
42. KUNDERA, Milan, *L'art du roman*, Paris, Gallimard, 1986.
43. LUKACS, Georg, *La théorie du roman*, Paris, Denoël, 1968.
44. MACHEREY, Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Paris, François Maspero, 1970.
45. MACCIOCCHI, Maria-Antonietta, *Pour Gramsci*, Paris, Seuil, 1974.
46. MAINGUENEAU, Dominique, *Le contexte de l'œuvre littéraire Enonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod, 1993.
47. MAINGUENEAU, Dominique, *Initiation aux méthodes de l'analyse du discours*, Paris, Hachette, 1976.
48. MAINGUENEAU, Dominique, *Pragmatique pour le discours littéraire*, Paris, Nathan, 2001.
49. MERLEAU-PONTY, Maurice, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969.
50. MASSEAU, Didier, *L'invention de l'intellectuel dans l'Europe du XVIIIe siècle*, Paris, PUF, 1994.
51. MILLY, Jean, *Poétique des textes*, Paris, Nathan, (fac. Littérature), 1992.
52. MITTERAND, Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980.
53. NABOKOV, Vladimir, *Littératures/I*, Paris, Fayard, 1983.
54. Prétexte Roland Barthes Colloque de Cerisy, Paris, Union générale d'Éditions, 1978.
55. RAIMOND, Michel, *Le roman depuis la révolution*, Paris, Armand Colin, 1981.
56. RICOEUR, Paul, *Temps et récit I L'intrigue et le récit historique*, Seuil, Essais, 1983.

57. ROCHER, Guy, *Introduction à la sociologie générale*, Montréal, Éditions Hurtubise H.M.H., 1968, volume 1.
58. SOULLER, Didier et TROUBETZKOY, Wladimir, *Littérature comparée*, Paris, PUF, 1997.
59. TADIE, Jean-Yves, *La critique littéraire au XXe siècle*, Paris, Belfond, 1987.
60. TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, Paris, Seuil, col Poétique
61. TODOROV, Tzvetan, *Critique de la critique Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984.
62. TODOROV, Tzvetan, *La notion de littérature et autres essais*, Paris, Seuil, col Essais
63. TODOROV, Tzvetan, *Théorie de la littérature Textes des formalistes russes réunis, traduits et présentés Tzvetan Todorov*, Paris, Seuil, Col Tel Quel, 1965.
64. VERNIER, France, *L'écriture et les textes*, Paris, Editions sociales, 1977.
65. WEINRICHE, Harald, *Conscience linguistique et lectures littéraires*, Paris, Ed de la maison des sciences de l'homme, 1989.
66. WELLEK, René, *La théorie littéraire*, Paris, Seuil, 1971.
67. Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire, Paris, Dunod, 1999.
68. Littérature et réalité, Paris, Seuil, 1982.

4° Ouvrages sur l'aspect socio-historique de l'Algérie

1. ABANE, Belaïd, *Résistances algériennes Abane Ramdane et les fusils de la rébellion*, Alger, Casbah, 2011.
2. ADDI, Lahouari, *Sociologie et anthropologie chez Pierre Bourdieu Le paradigme anthropologique kabyle et ses conséquences théoriques*, Alger, El Maarifa, 2014.
3. ADDI, Lahouari, *[Algérie] Chroniques d'une expérience postcoloniale de modernisation*, Alger, Barzakh, 2011.
4. ADDI, Lahouari, *L'Algérie et la démocratie Pouvoir et crise du politique dans l'Algérie contemporaine*, Paris, La Découverte, 1995.
5. ADDI, Lahouari, *L'impasse du populisme L'Algérie : collectivité politique et Etat en construction*, Alger, ENAL, 1990.
6. AIT AHMED, Hocine, *La Guerre et l'après-Guerre (textes liés à la révolution)*, Alger, Scolie, 2013.
7. AIT AHMED, Hocine, *Mémoires d'un combattant L'esprit de l'indépendance*, Alger, Barzakh, 2009.

8. ALI YAHIA, Abdenmour, *La crise berbère de 1949 portrait de deux militants : Ouali Bennaï et Amar Ould-Hamouda Quelle identité pour l'Algérie ?*, Alger, Barzakh, 2013.
9. AMROUCHE, Jean El-Mouhoub, *Journal 1928-1962*, Alger, Alpha, 2009.
10. ATTALI, Jacques, *La Confrérie des Eveillés*, Fayard, Paris, 2004.
11. BELLALOUFI, Hocine, *La démocratie en Algérie Réforme ou révolution ?*, Alger, APIC-LL, 2012.
12. BENNABI, Malek, *Le problème des idées dans le monde musulman*, Alger, El Bay'yinate, 1990.
13. BOUCHENE, A, PEYROULOU, J-P, SIARI TENGOUR, O et THENAULT, S, *Pour une histoire partagée et critique de l'Algérie à la période coloniale* In Abderrahmane Bouchène, Jean-Pierre Peyroulou, Ouanassa Tengour, Sylvie Thénault, *Histoire de l'Algérie à la période coloniale*, Alger, Barzakh, 2012.
14. BOUDIA S-N, KASSOUL, A et MOUAGAL, M-L, *Elites algériennes Histoire et conscience de caste De la guerre des tranchées à la guerre des sables Emergence et dissolution des élites politiques 1926-1947 Le populisme révolutionnaire : 1949-1962*, Alger, APIC, 2004.
15. CESAIRE, Aimé, *Discours sur le colonialisme*, Dakar, Présence africaine, 1955.
16. Charte de la république algérienne démocratique et populaire, Editions populaires de l'armée, 1976, p. 19-20.
17. CHIKH, Slimane, *L'Algérie en armes ou le temps des certitudes*, Alger, OPU, 1981.
18. DAOUD, Z et STORA, B, *Ferhat Abbas Une autre Algérie*, Alger, Casbah, 1995.
19. DUCHEMIN, Jacques, *Histoire du FLN*, Alger, Mimouni, 2006.
20. EL KENZ Ali, *Au fil de la crise 5 études sur l'Algérie et le monde arabe*, Alger, Dhakiret El Ouma, 2015.
21. EL KENZ, Ali, *L'Algérie et la modernité*, Alger, Dhakiret El Ouma, 2015.
22. EL KENZ, Ali, *Ecrits d'exil*, Alger, Casbah, 2009.
23. FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, Paris, François Maspero, 1970.
24. GRESH, Alain, *L'islam, la République et le monde*, Alger, Casbah, 2006.
25. GOUMEZIANE Smaïl, *Algérie l'Histoire en héritage*, Alger, EDIF, 2011.
26. GOUMEZIANE, Smaïl, *L'Algérie et le nouveau siècle*, Alger, EDIF, 2013.
27. HADJERES, Sadek, *Quand une nation s'éveille Mémoires Tome 1 1928-1949*, Alger, Inas, 2014.
28. HADJERES, Sadek, *Culture indépendance et révolution en Algérie*, Paris, Les éditeurs français réunis, 1981.

29. HADJ-NACER, Abderrahmane, *La Martingale Algérienne Réflexions sur une crise*, Alger, Barzakh, 2011.
30. HARBI, Mohammed, *La guerre commence en Algérie*, Bruxelles, Complexe, 1984.
31. HABRI, Mohamed, *Une vie debout Mémoires politiques Tome 1 : 1945-1962*, Alger, Casbah, 2001.
32. IMACHE, Amar, *L'Algérie au carrefour La marche vers l'inconnu*, Tizi-Ouzou, L'Odysée, 2012.
33. JEANSON, F et JEANSON C, *L'Algérie hors la loi*, Alger, ENAG, « SAD », 1993.
34. JULIEN, Charles-André, *Histoire de l'Afrique du nord De la conquête arabe à 1830*, Alger, SNED, 1980.
35. JULIEN, Charle-André, *Histoire de l'Afrique du Nord Des origines à la conquête arabe*, Alger, SNED, 1980.
36. KADDACHE, Mahfoud, *Histoire du nationalisme algérien Tome 2*, Alger, Enal,
37. KADDACHE M et SARI.D, *L'Algérie dans l'Histoire 5 La résistance politique (1900-1954) Bouleversements socio-économiques*, Alger, OPU, 1989.
38. LACHERAF, Mostefa, *L'Algérie Nation et Société*, Alger, Casbah, 2004.
39. LAROUI, Abdallah, *L'idéologie arabe contemporaine*, Paris, Maspéro, 1967.
40. La Révolution algérienne par les textes documents présentés par André Mandouze, Alger, ANEP, 2006.
41. LUCAS, Ph et VATIN, J-C, *L'Algérie des anthropologues*, Paris, François Maspero, 1975.
42. MEYNIER, Gilbert, *Histoire intérieure du FLN 1954-1962*, Alger, Casbah, 2003.
43. MEYNIER Gilbert, *L'Algérie cœur du Maghreb classique De l'ouverture islamo-arabe au repli (698-1518)*, Alger, Barzakh, 2011.
44. MEMMI, Albert, *Portrait du colonisé*, Alger, ANEP, 2006.
45. NORA, Pierre, *Les Français d'Algérie*, Alger, Hibr, 2013.
46. SAID, Edward, *L'orientalisme L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil, 1978.
47. SALHI, Mohamed Brahim, *Algérie Citoyenneté et identité*, Tizi-Ouzou, Achab, 2010.
48. SAMIR, Amine, *Critique d'une idéologie*, Paris, Economica, 1988.
49. SFEIR, Antoine et CHESNOT, Christian, *Orient-Occident Les impasses meurtrières*, Alger, Sedia, 2009.
50. SOURDEL, Dominique, *Histoire des Arabes*, Paris, PUF, Que sais-je ?, 1976.
51. TEMPLALI, Yacine, *La genèse de la Kabylie Aux origines de l'affirmation berbère (1830-1962)*, Alger, Barzakh, 2015.
52. TROIN, Jean François, *Le Grand Maghreb*, Paris, Armand Colin, 2006.

53. TURIN, Yvonne, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale Ecoles, Médecine, Religion 1830-1880*, Alger, Enal, 1983.
54. ULLOA Marie-Pierre, *Un intellectuel en dissidence Francis Jeanson de la Résistance à la guerre d'Algérie*, Alger, Casbah, 2009.
55. VATIIN, J.C ; DJEDDI, T.L ; KACEM, A, *Culture et société au Maghreb*, Paris, CNRS, 1975.
56. VATIN, Jean-Claude, *L'Algérie politique histoire et société*, Alger, El Maarifa, 2010.
57. YOUNES, Karim, *De la Numidie à l'Algérie Grandeurs et ruptures*, Alger, Casbah, 2011.

5° Ouvrages liés à l'existentialisme, à la psychanalyse et à la philosophie

1. ALTHUSSER, Louis, *Les appareils idéologiques d'Etat*. Article originalement publié dans la revue *La Pensée*, no 151, juin 1970. In ouvrage de Louis Althusser, **POSITIONS (1964-1975)**, pp. 67-125. Paris : Les Éditions sociales, 1976, 172 pp. Le texte est consultable au lien suivant : classiques.uqac.ca/contemporains/althusser_louis/ideologie_et.../ideologie_et_AI_E.pdf
2. BLANCHOT, Maurice, *L'écriture du désastre*, Paris, Gallimard, 1980.
3. BRICMONT, Jean, *Impérialisme humanitaire Droits de l'homme, droit d'inférence, droit du plus fort ?*, Alger, APIC, 2008.
4. CAMUS, Albert, *Discours de Stockholm (1957)*, Paris, Gallimard, 1958. Le texte est téléchargeable au lien suivant : http://classiques.uqac.ca/classiques/camus_albert/discours_de_suede/discours_de_suede.pdf
5. CHAGNOLLAUD, Dominique, *Science politique Eléments de sociologie politique*, Paris, Dalloz, 2004.
6. CIORAN, *Ecartèlement*, Paris, Gallimard, 1979.
7. COLETTE, Jacques, *L'existentialisme Que sais-je ?*, Paris, PUF, 1994.
8. DUPONTHIEUX, Mireille, *Les mots de l'existentialisme*, Paris, Marketing, col Ellipses, 1996.
9. ENEGELS, Frédéric, *L'origine de la famille de la propriété privée et de l'état*, Paris, Messidor, 1983.
10. FREUD, Sigmund, *Le Moi et le Ça*, Paris, Payot, 1968, p. 11. Le texte est consultable sur le lien suivant : <https://www.google.fr/#q=freud+le+moi+pdf>

11. FREUD, Sigmund, *Malaise dans la civilisation*, 1929, Vienne, Une édition électronique réalisée à partir du livre de Sigmund Freud, *Malaise dans la civilisation*. Une publication originalement publiée en français dans la Revue française de psychanalyse en 1934. t. VII, n° 4, 1934 et t. XXXIV, n° 1, 1970. Reproduit tel quel par Les Presses universitaires de France, 1971, 108 pages, dans la collection Bibliothèque de psychanalyse. Traduit de l'Allemand par CH. et J. ODIER L'œuvre est téléchargeable sur le lien suivant :
http://classiques.uqac.ca/classiques/freud_sigmund/malaise_civilisation/malaise_civilisation.html.
12. FREUD, Sigmund, *Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort*, 1915. Le texte est consultable sur le lien suivant :
13. FREUD, Sigmund, *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1986.
14. GADAMER, Hans-Georg, *Vérité et méthode Les grandes lignes d'une herméneutique philosophique*, Paris, Seuil, 1996.
15. GRAMSCI, Antonio, *Dans le texte*. Une édition électronique réalisée à partir du livre d'Antonio Gramsci, *Gramsci dans le texte*. Recueil de textes réalisé sous la direction de François Ricci en collaboration avec Jean Bramant. Textes traduits de l'Italien par Jean Bramant, Gilbert Moget, Armand Monjo et François Ricci. Paris : Éditions sociales, 1975, 798 pages.
16. GREVILLOT, Jean-Marie, *Les grands courants de la pensée contemporaine Existentialisme Marxisme Personnalisme chrétien*, Paris, Editions du Vitrail, 1950.
17. HABERMAS, Jürgen, *La technique et la science comme idéologie*, Paris, Gallimard, « Tel », 1973.
18. HEIDEGGER, Martin *Etre et temps*, Paris, Gallimard, 1986.
19. HEIDEGGER, Martin, *Qu'appelle-t-on penser ?*, Paris, PUF, 1973.
20. HOLTON, Gerald, *Sciences en gloire, science en procès Entre Einstein et aujourd'hui*, NRF, Paris, Gallimard, 1998, P. 27, traduit par Abi Gezunt.
21. HUSSERL, Edmund, *Idées directrices pour une phénoménologie*, Paris, Gallimard, Col Tel, 1950.
22. HUSSERL, Edmund, *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, Paris, Gallimard, « tel », 1976.
23. KIERKEGAARD, Soren, *Traité du désespoir*, Paris Gallimard, 1949, p. 61.
24. KREMER-MARIETTI, Angèlz, *Jaspers et la scission de l'être*, Paris, Seghers, 1967.
25. KORIBAA, Nabhani, *Humain universel philosophie esthétique*, Alger, ENAL, 1989.

26. KRISTEVA, Julia, *Soleil noir Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, 1987.
27. KRISTEVA, Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Gallimard, 1988.
28. LEVINAS, Emmanuel, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*, Martinus Nijhoff, 1978.
29. LYOTARD, Jean-François, *La condition post-moderne*, Paris, Minuit, « Critique », 1979.
30. MARCUSE, Herbert, *L'homme unidimensionnel*, Paris, Minuit, 1964.
31. MARION, Jean-Luc, *Dieu sans l'être*, Paris, Quadrige-PUF, 1991.
32. MOUNIER, Emmanuel, *Introduction aux existentialismes*, Paris, Gallimard, 1962.
33. MULLEER, F-L., *L'irrationalisme contemporain Schopenhauer-Nietzsche-Freud-Adler-Jung-Sartre*, Paris, Payot, 1970.
34. NIETZSCHE, *Humain, trop humain*, Paris, Librairie générale de France, 1995.
35. PASCAL, Blaise, *Préface au traité du vide*, Paris, Le Seuil, 1963.
36. PERSE, Saint-John, Discours de Stockholm (lors de l'attribution du prix Nobel de littérature (1960). Le lien électronique :
fondationsaintjohnperse.fr/html/Souffle_HS1_Discours.pdf
37. RICOEUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, 1990.
38. ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Du contrat social*, Alger, SNED, 1980.
39. SAID, Edward, *Des intellectuels et du pouvoir*, Alger, Marinoor, 2001.
40. SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Folio, col essais, 1996.
41. SARTRE, Jean-Paul, *L'Être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943.
42. SOLJENITSYNE, Alexandre, *Les droits de l'écrivain suivi de Discours de Stockholm*, Paris, Seuil, 1969.
43. SPINOZA, Baruch, *Traité de la réforme de l'entendement*, Paris, GF Flammarion, 2003.
44. TOURAINE, Alain, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992.
45. TOCQUEVILLE Alexis, *Travail sur l'Algérie (1841)*. Le texte est consultable sur le lien suivant :
http://classiques.uqac.ca/classiques/De_tocqueville_alexis/de_la_colonie_algerie/travail_sur_algerie/travail_sur_algerie.pdf
46. WEBER Max, *Le savant et le politique*, version numérique. Le texte est consultable au lien suivant :
http://classiques.uqac.ca/classiques/Weber/savant_politique/Le_savant.pdf
47. ZINE, Mohammed-Chaouki, *Identités et altérités Réflexions sur l'Identité au Pluriel*, Alger, Editions El-Ikhtelif, 2002.

6° Dictionnaires et encyclopédies

1. Encyclopédie Universalis, V. 10, 2010. (Format numérique).
2. DIDIER, Julia, *Dictionnaire de la philosophie*, Paris, Larousse, 2006.
3. GARDES-TAMINE, Joëlle et CLAUDE HUBERT, Marie, *Dictionnaire de critique littéraire*, Paris, Armand Colin, 1996.
4. Dictionnaire de la psychanalyse (Larousse), Paris, 1974.
5. CLEMENT, E ; DEMONQUE, C ; HANSEN-LOVE, L et KAHN, P, *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 2000.
6. ARON, P, SAINT-JACQUES, D et VIALA, A, *Le Dictionnaire du littéraire*, Paris, PUF, 2002.
7. Encyclopédie berbère : <http://encyclopedieberbere.revues.org>
8. DUCROT, Oswald et TODOROV, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972.

7° Périodiques et revues

1. La revue La vie des idées (en ligne) : <http://www.laviedesidees.fr/>
2. La revue Echo des études romanes
3. Revue européenne en sciences sociales :
4. La revue Klesis (en ligne) :
5. La revue Transatlantica : <http://transatlantica.revues.org>
6. La revue Contretemps (en ligne) : <http://www.contretemps.eu>
7. La revue Epistémocritique (en ligne) : <http://www.epistemocritique.org>
8. La revue Contextes (en ligne) : <http://contextes.revues.org>
9. La revue Semen : <http://semen.revues.org>
10. Revue Sociologie et sociétés.
11. Revue Critique Revue générale des publications françaises et étrangères.
12. La revue Synergies.
13. Revue Tracés Revue de Sciences humaines (en ligne) :
<http://traces.revues.org>
14. La revue Methodos : <http://methodos.revues.org>
15. Revue Argumentation et Analyse du Discours (En ligne) :
<http://aad.revues.org>

16. Revue Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques (En ligne) :
<http://ccrh.revues.org>
17. La revue Voxpoetica : <http://www.vox-poetica.org>
18. La revue Lecture : <http://lectures.revues.org>
19. La revue Insaniyat : <http://insaniyat.revues.org>
20. Revue Internationale des sciences humaines L'épistémologie des sciences sociales.
21. La revue Critique internationale.
22. La revue Confluences Méditerranée.
23. Glottopol (Revue de sociolinguistique en ligne) :
24. La revue Le portique : <http://leportique.revues.org>
25. Revue Recherches sociographiques :
26. Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée :
<http://remmm.revues.org>
27. Magazine Sciences humaines (en ligne) : <http://www.scienceshumaines.com>
28. La revue Sociologie (en ligne) : <http://sociologies.revues.org>
29. La revue Noesis : <http://noesis.revues.org>
30. La revue Cahiers de Narratologie (En ligne) : <http://narratologie.revues.org>
31. La revue Sens public : <http://www.sens-public.org>
32. Revue L'année du Maghreb (en ligne) : <http://anneemaghreb.revues.org>
33. Al-Athar, Revue de langues et de lettres, Université Ouargla
34. Revue d'histoire du XIXe siècle [En ligne] : <http://rh19.revues.org>
35. Revue Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique [En ligne] :
<http://chrhc.revues.org>
36. Revue Journal des anthropologues (En ligne) : <http://jda.revues.org>
37. Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée (En ligne) :
<http://remmm.revues.org>
38. Revue Ateliers du LESC (En ligne) : <http://ateliers.revues.org>
39. Revue Mélanges de la Casa de Velázquez (En ligne) : <http://mcv.revues.org>
40. Revue L'Espace Politique [Online] : <http://espacepolitique.revues.org>
41. Revue internationale des sciences humaines L'épistémologie des sciences humaines.
42. Revue Interfrancophonies.
43. Revue du MAUSS
44. Revue académique des études sociales et humaines.
45. Revue Confluences Méditerranée :

46. Revue Études anglaises (en ligne) : www.cairn.info/revue-etudes-anglaises-2004-2-page-133.htm
47. Revue générale des publications françaises et étrangères.
48. Revue Multilinguales (LAILEM : Université de Béjaïa).
49. Revue Algérie Littérature/Action.
50. Revue Hommes et migrations (En ligne) : <http://hommesmigrations.revues.org>
51. Revue Sociologie pratique : www.cairn.info/revue-sociologies-pratiques-2007-2-page-149.htm
52. Revue Itinéraires (En ligne) : <http://itineraires.revues.org>
53. Revue de la Méditerranée (En ligne) : <http://cdlm.revues.org>
54. Revue Le Mouvement Social : www.cairn.info/revue-le-mouvement-social-2007-2-page-25.htm
55. Revue Cahiers internationaux de sociologie :
56. Revue El Khitab (Université de Tizi-Ouzou).
57. Revue Awal (Cahiers d'études berbères).
58. Revue Flaubert (En ligne) : <http://flaubert.revues.org>
59. La revue Souffles.
60. La revue Labyrinthe (En ligne) : <http://labyrinthe.revues.org>
61. La revue Linx (En ligne) : <http://linx.revues.org>
62. Revue Camenae.
63. La revue Espace politique : <http://espacepolitique.revues.org>
64. Revue Hommes et migrations (En ligne) : <http://hommesmigrations.revues.org>
65. Poétiques croisées du Maghreb, Paris, L'Harmattan, 1991.
66. Revue Québec français
67. La revue Texto (Université Toulouse Le Mirail) : <http://www.revue-texto.net>
68. Echo des études romanes (Revue semestrielle de linguistique et littératures romanes / Université de Bohême du Sud).
69. Bulletin d'histoire politique.
70. Revue germanique internationale : <http://rgi.revues.org>
71. La revue Agone.
72. La plate-forme Limag : <http://www.limag.refer.org>
73. La plate-forme Signo : <http://www.signosemio.com>
74. La plate-forme Fabula : <http://www.fabula.org>

75. La plate-forme CAIRN : www.cairn.info
76. Le site La fabrique du sens : <http://www.fabriquedesens.net>
77. Le centre de recherches berbères : www.centrederechercheberbere.fr
78. Le site de la ligue de droits de l'homme Toulon : <http://www.ldh-toulon.net/>
79. Le site de Pierre Macherey : <http://stl.recherche.univ-lille3.fr/sitespersonnels/macherey/accueilmacherey.html>

8° Les colloques

1. Mouloud Feraoun Actes du colloque « Evocation Feraoun, 27-30 mars 2007, Alger, HCA, 2008.
2. Colloque international, « Albert Camus, Aimé Césaire : poétiques de la révolte », Fort-de-France, 13-15 novembre 2013.
3. Colloque international « Littératures en langue française : Histoire, Mythes et Création » - Université Paris-Est Créteil - 21 et 22 novembre 2013.
4. Colloque *Pour une histoire critique et citoyenne. Le cas de l'histoire franco-algérienne*, 20-22 juin 2006, Lyon, ENS LSH, 2007.
5. CREAD-ARCAASD, Elites et société Algérie Egypte (coordination et présentation Omar Lardjane), Alger, Casbah, 2007.
6. Psychanalyse et texte littéraire au Maghreb, Apport de la psychopathologie maghrébine. Psychiatrie. Littérature. Psychanalyse. Actes du Congrès des 5, 6 et 7 avril 1990. Publications du Centre de recherches en psychopathologie de l'Université Paris-XIII, 1991, 316 p. Centre de recherches en psychopathologie de l'Université Paris-XIII, 1991.
7. Repenser l'Université (actes d'un colloque), Arak, Alger, 2014.

9° Thèses

1. ABDELOUAHED, Houria, *Corps, langue, image. De l'esthétique au psychopathologique Aux limites du traduisible*, Thèse d'Habilitation, Université Paris 7 Denis Diderot, 2012-2013.
2. BENDJELLID Fouzia, *L'écriture de la rupture dans l'œuvre romanesque de Rachid Mimouni*, Université de Constantine (2005-2006).
3. BETOUCHE, Aïni, *Pour une approche sémiotique subjectale du sujet d'énonciation dans l'œuvre d'Assia Djébar : Être(s) en devenir*, Thèse de doctorat, université de Batna, 2010.

4. BOUDJELLAL MEGHARI Amina, *Analyse de la structure et des procédés de narration et de comptage: approche comparative des contes de Perrault et des contes chaouis* (thèse de doctorat, UNIVERSITÉ AIX-MARSEILLE I - Université de Provence), 2008.
5. BOUKHELLOU, Malika Fatima, *Définition et évolution de la figure de l'intellectuel dans l'œuvre romanesque de Mouloud Mammeri et apport des nouvelles dans l'évolution de cette figure L'amusnaw, chanteur de la culture berbère*, Thèse de doctorat, Université Blaise Pascal Clermont-Ferrand.
6. CHEBBI, Hichem, *L'œuvre de Jules Vallès : une écriture de combat*, Thèse de doctorat, Université Paris VIII, 2007.
7. DESCHENES, Majorlaine, *Identité narrative et temporalité chez Christian Bobin L'écriture du care comme réplique poétique au désenchantement*, Université de Montréal, le 11 décembre 2011. Le texte est consultable au lien suivant :
https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/7118/2/Deschenes_Marjolaine_2011_these.pdf
8. KHATI Abdellaziz, *Ecriture et politique chez trois romanciers : relecture de romans de la période coloniale*, Thèse de doctorat, Université Paris 8, 2011.
9. GHEZIEL, Abla, *L'éveil politique de la société algérienne à travers révoltes, soumission, assimilation et nationalisme, 1830-1936. Histoire*, Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2015.
10. GOSSMAN, Evelyne, *Entre corps et langue : l'espace du texte (Antonin Artaud et James Joyce)*, Thèse de doctorat ès Lettres et sciences humaines, soutenue par Evelyne Grossman à l'Université Paris 7, le 20 décembre 1994. Le texte est consultable au lien suivant :
http://antoninartaud.net/docs/entre_corps_langue_espace_du_texte_evelyne_grossman.pdf (le lien est supprimé).
11. LANE, Véronique, *Tenir l'évanouissement Entre maîtrise intégrale et abandon anéantissant : Jean Genet et Antonin Artaud*, (en cotutelle) à Paris 7 et Université de Montréal, Novembre 2011, p. 77-78. Le texte est consultable au lien suivant :
https://papyrus.bib.umontreal.ca/jspui/bitstream/1866/7080/2/Lane_veronique_2011_these.pdf

12. SERVOISE-VICHERAT, Sylvie, *L'engagement du roman à l'épreuve de l'histoire en France et en Italie au milieu et la fin du vingtième siècle*. Littérature. Université Rennes 2, 2007.

10° Ouvrages reprenant les propos d'auteurs

1. GAFAIÏTI, Hafid, *Kateb Yacine Un homme, une œuvre, un pays*, Entretien réalisé par Hafid Gafaïti, Voix multiples, Alger, Laphomic, 1986.
2. KATEB, Yacine, *Minuit passé de douze heures Ecrits journalistiques 1947-1989*, Alger, Casbah, 2007.
3. MAMMERI, Mouloud, *Ecrits et paroles*, Alger, CNRPAH, 2008.
4. ZAOUI, Mohamed, *Algérie Des voix dans la tourmente*, Paris, Temps des cerises, 1998.

11° Les journaux

1. Le soir d'Algérie (quotidien algérien).
2. El Watan (quotidien algérien).
3. Le monde diplomatique (hebdomadaire français)
4. Le site d'information électronique mediapart.
5. Jeune Afrique (magazine de l'actualité africaine).

12° Cours et interventions pédagogiques

1. CHARAUDEAU, Patrick, *Les Fondements d'une grammaire du sens Retour à mes premières amours*. Le texte est consultable sur le site de Patrick Charaudeau. <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-fondements-d-une-grammaire-du.html>
2. COMPAGNON, Antoine, *Littérature française moderne et contemporaine : histoire, critique, théorie*. Leçon inaugurale au Collège de France : <https://www.college-de-france.fr/site/antoine-compagnon>
3. DIDIER LAPEYRONNIE, *Cours de sociologie générale*, Université Victor Segalen Bordeaux 2 Faculté des Sciences de l'Homme Département de Sociologie, Fichier PDF téléchargeable sur le lien suivant : www.cours-univ.fr/cours020109.pdf

4. KADRI AISSA, Une conférence sur l'enseignement pendant le colonialisme, La conférence est visionnable sur le site Université de tous les savoirs : https://www.canal-tv/video/ecole_normale_superieure_de_lyon/29_histoire_du_systeme_d_enseignement_colonial_en_algerie.4355
5. KAEMPFER, Jean et RAPHAËL, Micheli, *La temporalité narrative*, 2005 (cours diffusés par l'université de Genève). Le cours est consultable sur le lien suivant :
<http://www.unige.ch/lettres/framo/enseignements/methodes/tnarrative/tnintegr.html>
6. MERLEAU-PONTY, Maurice, Résumés de cours. Collège de France 1952-1960. (1968). Texte consultable au lien suivant :
classiques.uqac.ca/.../merleau_ponty_maurice/resumes_de_cours_1952_1960/resume

Table des matières	
Dédicace et Remerciements.....	2
Sommaire.....	4
Avant-propos.....	5
1° Le recul des plumes.....	6
2° La solitude des rebelles.....	8
Introduction générale.....	10
I] Le versant épistémo-matériel.....	11
1° Présentation générale du sujet.....	11
2° L'énoncé problématisant.....	13
3° Présentation du corpus.....	14
4° Un aperçu sur les romans.....	17
II] Le versant notionnel.....	20
1° La perception de l'énoncé.....	20
2° La question existentielle.....	21
3° La pensée existentialiste.....	23
4° Les limites épistémologiques des notions.....	25
5° Les notions convoquées.....	28
III] Le versant protocolaire.....	31
1° Protocole de la recherche.....	31
2° L'éthique de la thèse.....	36
3° Les choix bibliographiques.....	38
4° Les objectifs de la recherche.....	40
Le tableau descriptif de la progression de la thèse.....	40
PREMIERE PARTIE : L'alliance épistémo-opérateur.....	43
Introduction à la partie.....	44
I] Les sentences originaires de l'épistémè.....	44
Introduction au chapitre.....	44
1] La matière vide de la diction.....	49
1-1-L'héritage : la vitalité déverbalisante.....	52
1-2-Le texte : du verbalisé à l'évanescent.....	62
2] L'énonciation littéraire : l'a-vitalité onto-procédurale.....	74
2-1- L'énoncé littéraire : un statut suspendu au Concept.....	77
2-2- L'écriture : l'illusion du style et la performativité du signifiant Infini.....	84
2-3- L'asepsie vocale : dire oui au bruit organisé.....	86
3] Les fuites terrifiantes de la procédure littéraire.....	89
3-1- L'existentialisme : l'affinité dissoute.....	90
3-2- L'existentialité : faire face aux largesses émotionnelles.....	96
Conclusion du chapitre.....	97
II] Les parcours mutilés de la méthodologie.....	98
Introduction au chapitre.....	98
1] Philosopher par la négation utile de soi.....	101
1-1-La question existentielle à l'épreuve de la matière textuelle...102	
1-2-Le Groupe Linguistique Signogène.....	103
1-3-Les structuralistes face à la logique des systèmes de langue...108	
2] Les pactes de lecture : l'évanescence subtilisée.....	113
2-1- Face à l'infini existentiel.....	114
2-2- Le cours : l'onto-narrativité révélée.....	118
2-3- Les contours de la question existentielle.....	121
3] Une version déshistoricisée de l'Existence.....	127

3-1- Pour la réforme de langue.....	127
3-2- Opérer contre les objets établis.....	132
3-3- Thématiser pour... clore.....	135
3-4- Les sens de l'origine libérante.....	139
3-5- Les dérives de l'a-lecture.....	144
Conclusion du chapitre.....	147
III] Les dissidences vitales de la matière scientifique.....	148
Introduction au chapitre.....	148
1] Les sens déraisonnés.....	148
1-1- Littériser le contingent.....	149
1-2- La technique littéraire compromet.....	154
1-3- La signifiante : les limites démythifiantes.....	156
2] Les impératifs de l'observation : l'objet-livre.....	158
2-1- Le livre : la chimère technicisée.....	158
2-2- Le style : la mécanique historique ultra-mythifiante.....	161
2-3- Narrer : greffer les contingences hégémoniques.....	165
3] La psyché maghrébine : l'assassinat de la subjectivité fantasmante.....	169
3-1- La psyché maghrébine : émanation de la littérature ?.....	170
3-2- Les discriminations pointues.....	173
3-3- Le soi collectif : caricaturé et dissout.....	175
Conclusion du chapitre.....	178
Conclusion de la partie.....	179
DEUXIEME PARTIE : L'Histoire littéraire « confisquée ».....	181
Introduction à la partie.....	182
I] La littérature dans l'Histoire coloniale.....	183
Introduction au chapitre.....	183
1-La tradition littéraire au Maghreb.....	186
1-1- Une Histoire négatrice.....	191
1-2- Un sujet maghrébin non-constructible.....	197
1-3- La matière littéralisante : le verbatim altérant.....	206
1-4- La littérature à l'épreuve du choc des cultures.....	212
2- Le roman : un genre étranger.....	221
2-1- De quel roman s'agit-il ?.....	224
2-2- La famille nationale.....	242
3- La particularité de la littérature dans l'espace maghrébin.....	252
3-1- La colonialité permanente.....	256
3-2- La langue : un bi-être restrictif.....	267
Conclusion du chapitre.....	279
II] Les accents hégémoniques de la critique.....	280
Introduction au chapitre.....	280
1- Les idéologues du colonialisme.....	280
1-1- Une critique posturale de la science.....	281
1-2- Être dit par l'Autre.....	289
2- Les transpositions de l'idéologie sur la littérature.....	296
2-1- Le désir d'intellectualisation.....	298
2-2- Une littérature rebelle... à la lecture.....	301
3- Considérations politiques sur le Maghreb.....	304
3-1- La constitution du Maghreb.....	306
3-2- L'anticolonialisme : doctrine originelle ?.....	318
4- La question existentielle et la philosophie.....	330
4-1- La question propre à la réflexion.....	331

4-2- La langue et la pensée : alliance anxiogène.....	340
Conclusion du chapitre.....	354
Conclusion de la partie.....	354
TROISIEME PARTIE : La littérature face à son statut.....	356
Introduction à la partie.....	357
I] Une littérature doublement mineure.....	361
Introduction au chapitre.....	361
1- Les auteurs : indigènes indésirables.....	362
1-1- Le déterminisme ethnique.....	363
1-2- Le virtuel socio-espace.....	368
2- L'écriture face aux instances internes à la création.....	375
2-1- L'incrédible substantiel.....	375
2-2- Le dire absout.....	385
3- Analyse sociologique des auteurs.....	392
3-1- Les voisinages marquants.....	393
3-2- L'artefact de la socialisation.....	402
Conclusion du chapitre.....	412
II] Thématiques valorisées.....	412
Introduction au chapitre.....	412
1- La condition sociale dans la littérature.....	414
1-1- Les connivences légitimes.....	415
1- 2- Que peut le politique ?	428
2- Le combat et le témoignage	440
2-1- Notions préalables ethnico-politiques.....	441
2-2- Le combat des je.....	447
2-3- Maghrébinité vs Universalité.....	454
Conclusion du chapitre.....	459
III] Des problématiques existentielles.....	461
Introduction au chapitre.....	461
1- Pour un nouveau modèle de lecture	462
1-1 - L'activisme du sujet.....	463
1-2 - Un Être soigné.....	469
1-3- Lu pour... un moi temporalisé.....	475
1-4- Les césures libérantes.....	481
2- L'existentialisme n'est pas un engagement.....	487
2-1- La légitimation de la parole curante.....	488
2-2- Pour quelle question ?	494
2-3- Projection par le mythe de l'universalité.....	500
Conclusion du chapitre.....	508
Conclusion de la partie.....	509
Conclusion générale.....	511
I] La contribution disciplinaire.....	511
1° L'apport théorique.....	513
2° L'apport constructionnel : les failles exploratoires.....	514
3° L'apport subjectivant : la psyché auto-réalisante.....	515
II] Hypothèses pluri-processionnelles	518
1° Limites du logos contraignant	518
2° Le duel des discours infinis.....	520
III] Ouvertures idéologiques.....	521
1° Essentialité anti-historique.....	521
2° Protocoles négateurs.....	522
3° Interprétation onto-cyclique.....	523

IV] L'énoncé final.....	524
Bibliographie.....	526
1° Le corpus.....	526
2° Ouvrages liés à la littérature maghrébine.....	526
3° Ouvrages liés à la théorie et la critique littéraires.....	529
4° Ouvrages sur l'aspect socio-historique de l'Algérie.....	532
5° Ouvrages liés à l'existentialisme, à la psychanalyse et à la philosophie.....	535
6° Dictionnaires et encyclopédies.....	538
7° Périodiques et revues.....	538
7° Les colloques.....	541
8° Thèses.....	541
9° Ouvrages reprenant des propos d'auteurs.....	543
10° Les journaux.....	543
11° Cours et interventions pédagogiques.....	543

